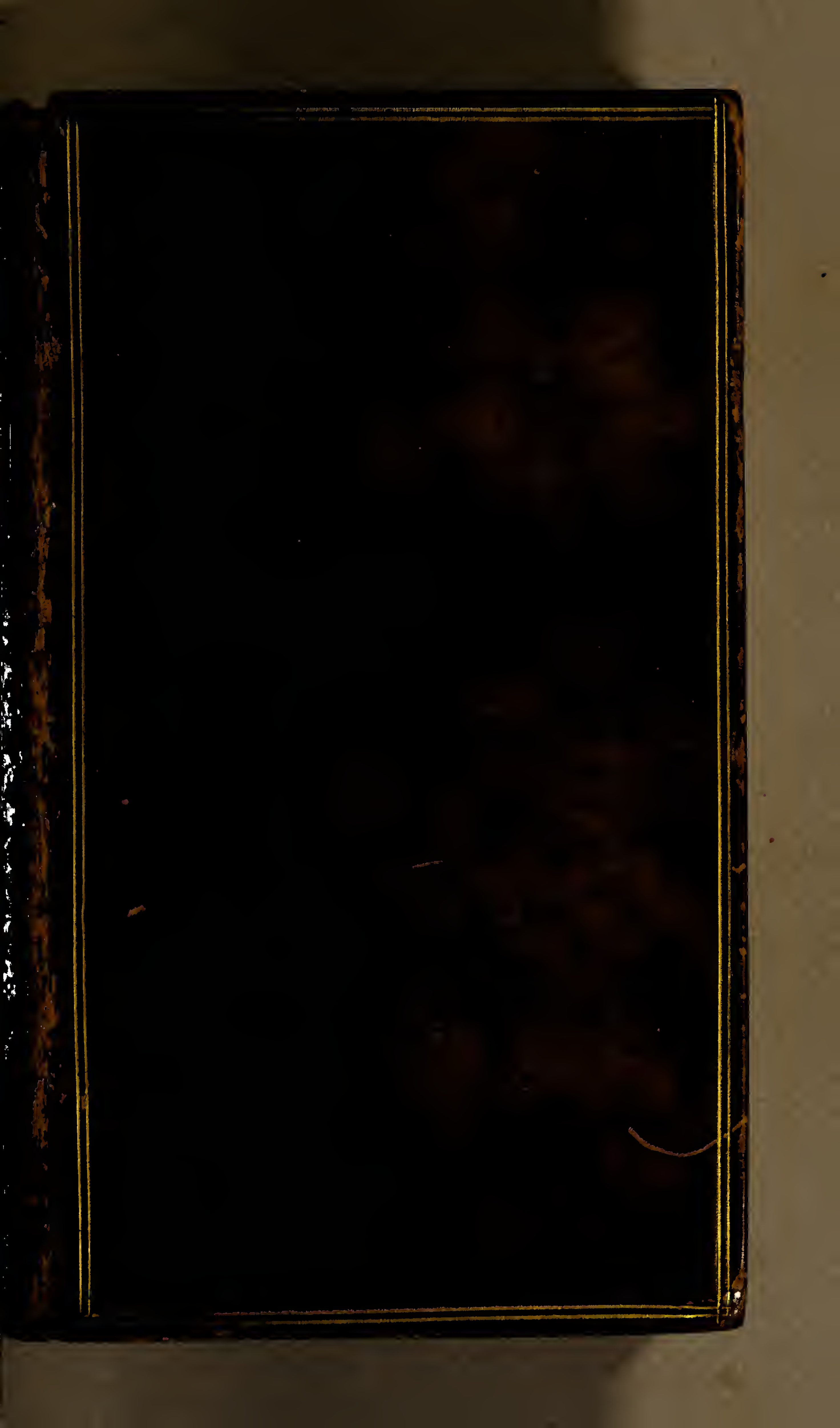
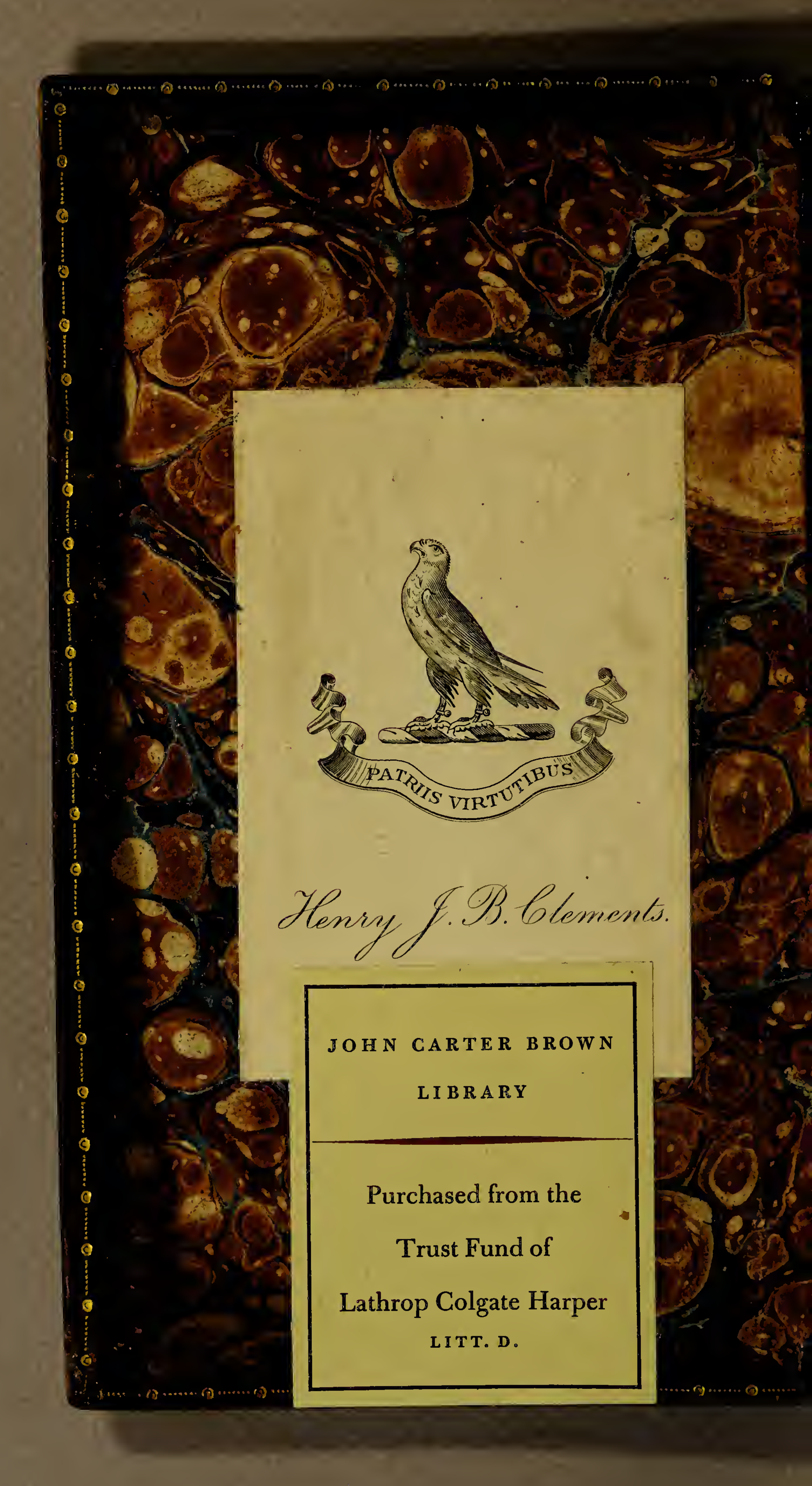
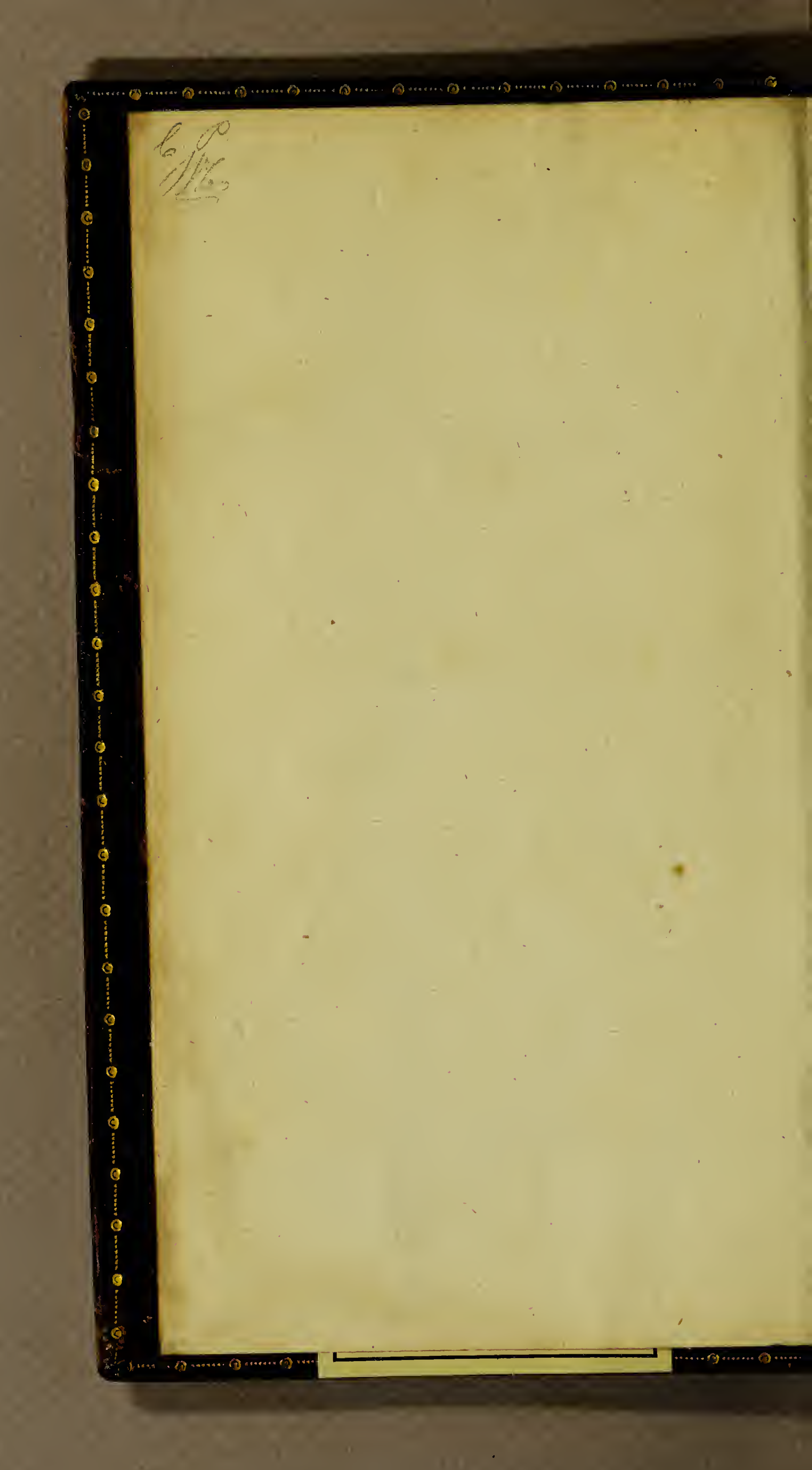
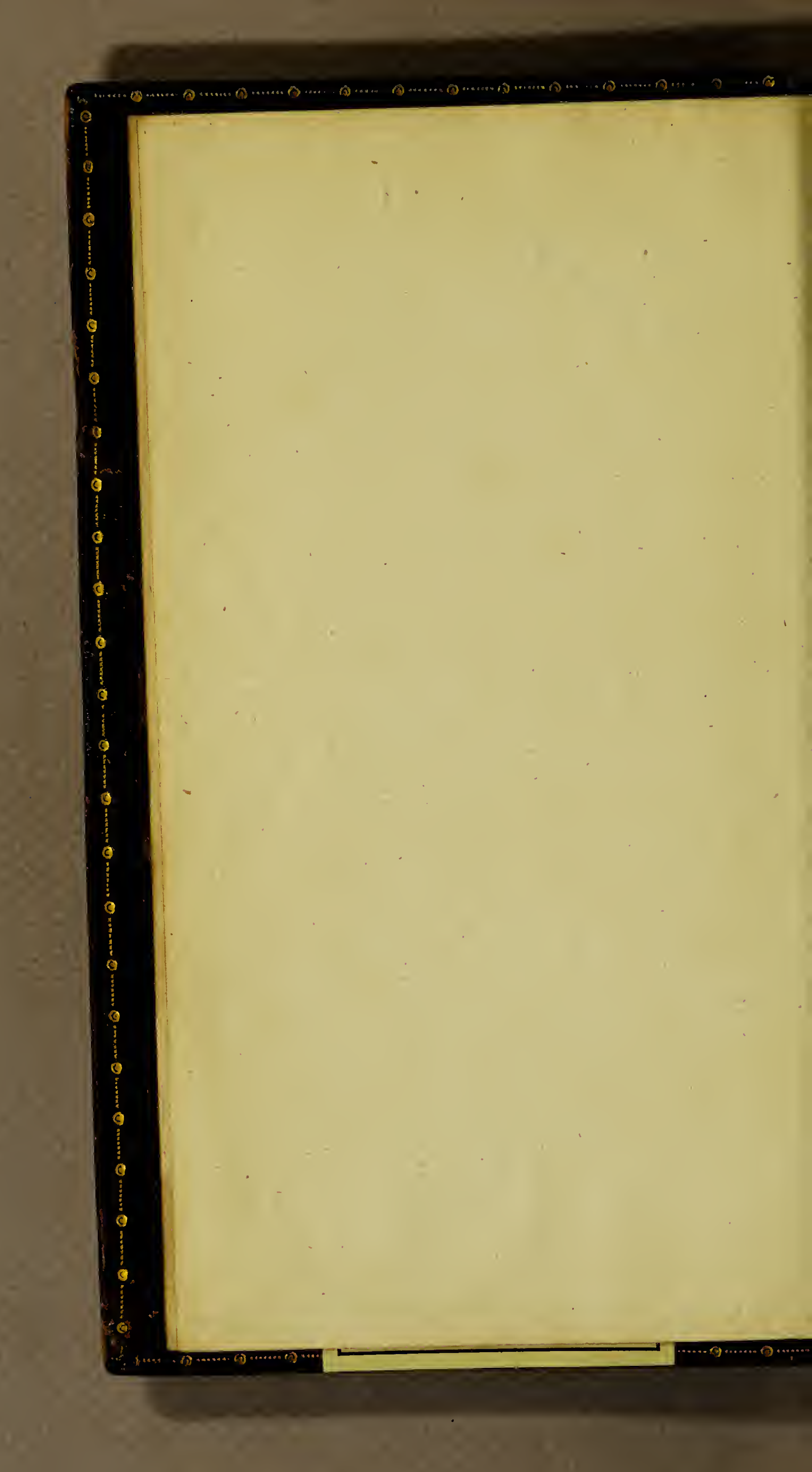
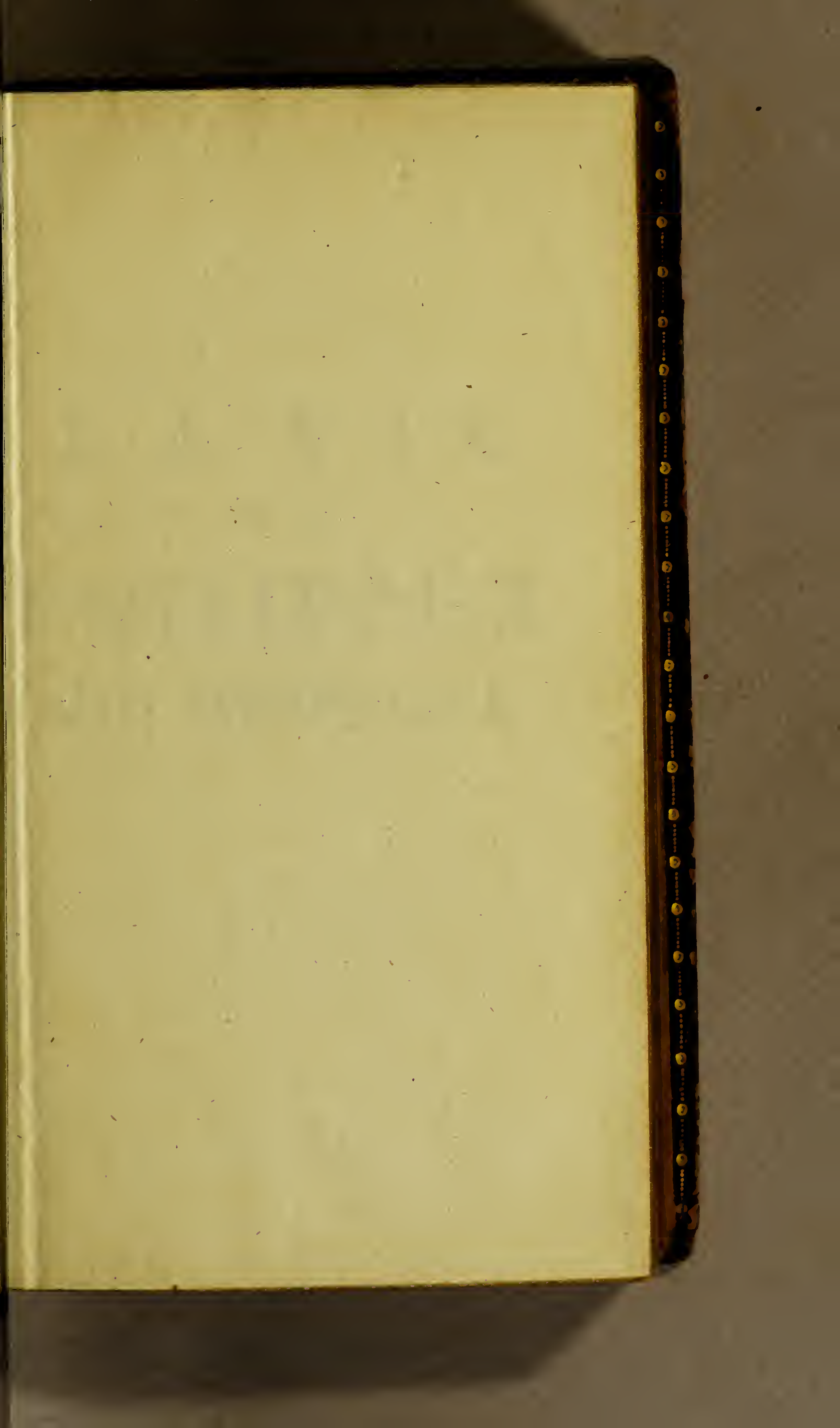


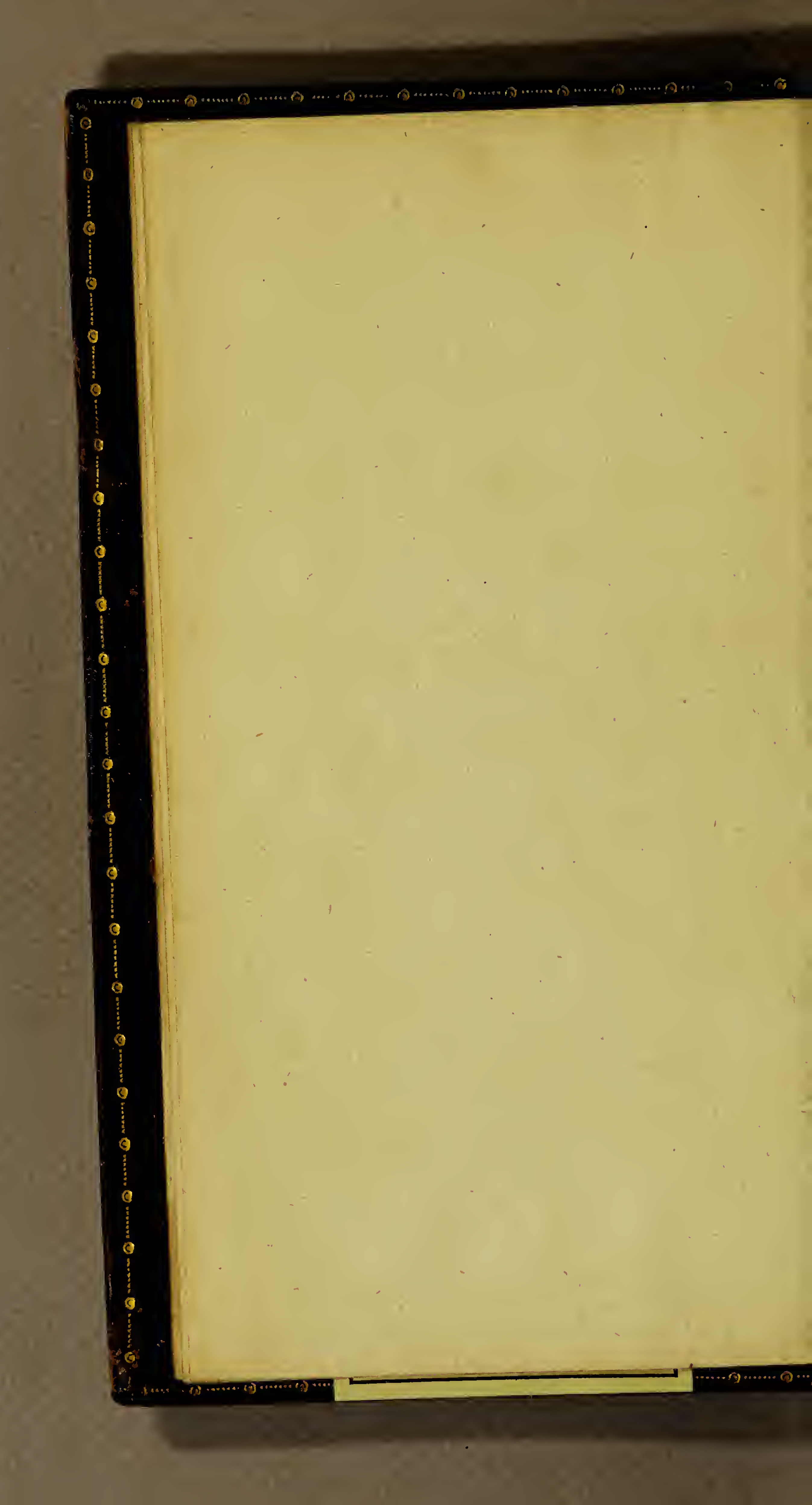

PATRIIS VIRTUTIBUS
Henry J. B. Clements.



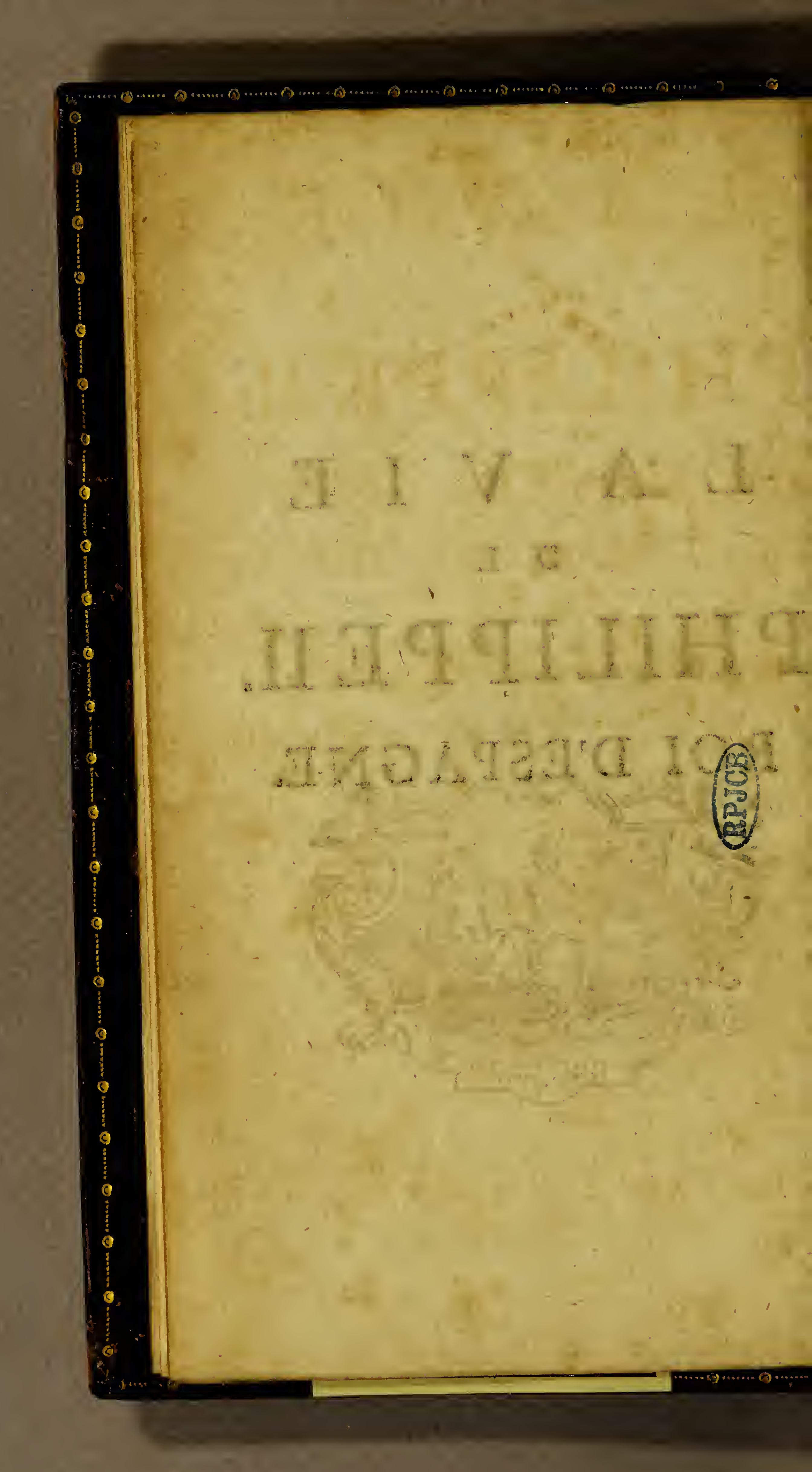








LA VIE
DE
PHILIPPE II.
ROI D'ESPAGNE.


RPJCB

LA VIE
DE
PHILIPPE II.
ROI D'ESPAGNE,

TRADUITE DE L'ITALIEN

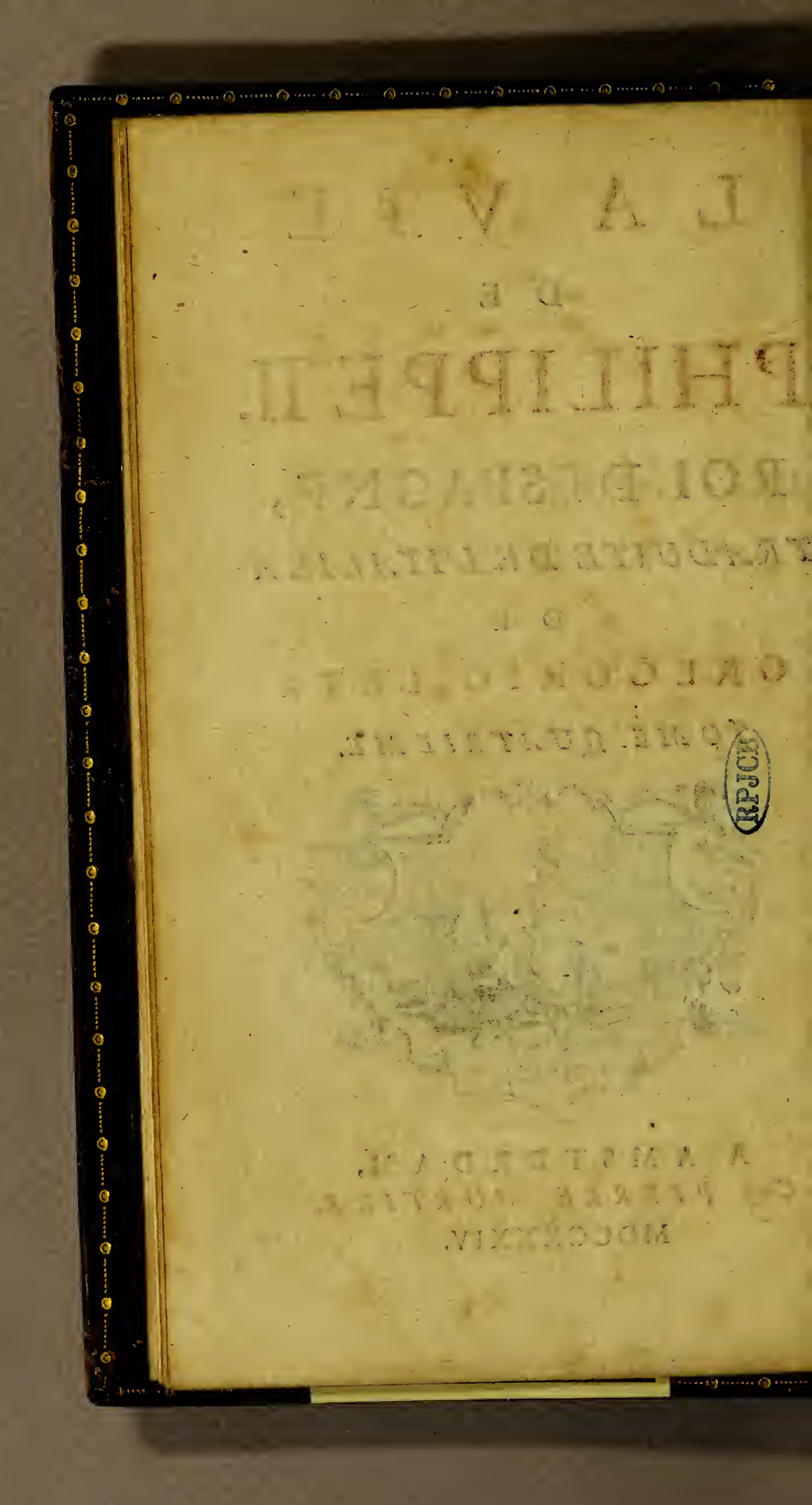
DE

GREGORIO LETI.

TOME QUATRIEME.



A AMSTERDAM,
Chez PIERRE MORTIER.
MDCCXXXIV.


RPJCB



LA VIE DE PHILIPPE II. ROI D'ESPAGNE.

❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧

SECONDE PARTIE.

LIVRE I.

ARGUMENT DU LIVRE PREMIER.

Desseins des confédérez rompus. Mort de Pie V. L'Amiral de Coligni veut persuader la rupture avec l'Espagne. Raisons qu'il allégue. Le Duc de Guise s'y oppose. Le Roi y consent. Traité avec les Huguenots pour attaquer l'Espagne. Bruits répandus à ce sujet. Soupçons d'une intrigue avec le Grand-Duc.

Sentiment d'Adriani sur ce dernier fait. Opinion plus vraisemblable. Prise de Mons par les Huguenots. Négociation du mariage du Prince de Navarre avec Marguerite de France. Obstacles qui traversent cette affaire. Mort de la Reine Jeanne. Orgueil & grande sécurité de l'Amiral. Paroles remarquables à ce sujet. Noces du Roi de Navarre. L'Amiral blessé d'un coup de pistolet. Démarches du Roi à cette occasion. Délibération pour massacrer les Chefs des Huguenots. Conseil d'Albert de Gondi. Vrai motif de cette conspiration. Massacre de la St. Barthelemi. Bassesse de l'Amiral. D'autres Chefs tuez dans son hôtel. Dans le Louvre même. Massacre des Huguenots dans Paris. Conduite du Prince de Condé & du Roi de Navarre. Nombre des morts dans Paris. Suite du massacre dans les Provinces du Royaume. Outrages faits au cadavre de l'Amiral. Démarches du Roi auprès des Princes étrangers. Chagrin & conduite de la Reine Elizabet. Joye du Roi d'Espagne. On résout de reprendre Mons. Combat & perte des Huguenots. Entrée du Prince d'Orange dans les Pays-Bas. Il reçoit la nouvelle du massacre de Paris. Son trouble & sa retraite. Mons se rend au Duc d'Albe. Cruautez de ce Général & de son fils. Effets du massacre des Huguenots. Election de Grégoire XIII. Conduite de Philippe & des Vénitiens pour la guerre contre les Turcs. Séjour de Don Juan à Messine. Son refus de joindre les Vénitiens. Il accorde quelques galéres. Uluzzali se met en mer. L'Armée Chrétienne part de Corfou. Mouvemens des deux Armées. Don Juan re-

reçoit ordre de joindre les confédérez. Qui sans l'attendre attaquent les Turcs. Perte de part & d'autre. Jonction de Don Juan. Force & mouvement de l'Armée. Elle va à la rencontre des ennemis. Les Généraux se séparent. Voyage de Colonne en Espagne. Chagrin de Philippe. Ses ordres & ses démarches pour la continuation de la ligue. Situation des Vénitiens. Discours du Doge Mocenigo au Sénat. Conclusion de la paix entre les Vénitiens & les Turcs. Le Roi d'Espagne se résout à continuer la guerre. Entreprise d'Afrique. Expéditions des Espagnols. Nouvelle forteresse bâtie par Don Juan. Naissance d'un Infant. Don Juan aspire à se faire Roi de Tunis. Le Duc d'Albe sort des Pays-Bas. Sentimens des Protestans à ce sujet. Du Prince d'Orange. Diversité d'opinions entre les Catholiques. Le Duc d'Albe est bien reçu en Espagne. Jugement à cet égard. Sa prison. Diversité de sentimens sur ce fait. Qui sont réfutez. Cause véritable de cette disgrace. Constance de ce Duc. Affaires de France. Demandes du Duc d'Alençon. Intrigue pour le rendre maitre des Pays-Bas. Tranquillité de Philippe à ce sujet. Conseils donnez au Duc d'Alençon. Traité de ce Prince avec les Huguenots. Leurs vues dans ce projet. On découvre cette intrigue. Le Duc & d'autres Seigneurs arrêtez. Grande piété de Philippe. Etablissement d'un collége de Jésuites à Cusco. Couvent superbe bâti à Madrid. Couvent de St. Deserto. Autres bâtimens faits par ordre du Roi d'Espagne. Ses libéralitez au St. Sepulcre de Jérusalem.

1572.

Deſſeins des confédérez rompus.

APRE'S la défaite des Turcs, Philippe paroiſſoit dans le deſſein de pourſuivre avec chaleur les heureux ſuccès de la ligue, non ſeulement avec les forces qu'on avoit déja ſur pié, mais encore avec une augmentation conſidérable. Les Vénitiens étoient dans les mêmes idées, & renforçoient leur Flotte avec toute la diligence poſſible, en attendant la derniére réſolution des confédérez. Mais au moment qu'on étoit prêt à conclure les préparatifs de la campagne ſuivante, divers incidens autant imprévus qu'étranges firent échouer cette œuvre ſi ſainte, & qui devoit avoir des ſuites ſi avantageuſes pour la Chrétienté. Comme la principale reſſource de la ligue conſiſtoit dans les ſecours du Roi d'Eſpagne, qui ſe chargeoit de la moitié de la dépenſe, cet appui manquant, tout manquoit à la fois. C'eſt ce qui arriva, ce Monarque vit les affaires diſpoſées de façon, à devoir craindre une entrepriſe ſur ſes propres Etats; & contraint de pourvoir à leur ſureté même avec précipitation parce que le péril étoit prochain, cette néceſſité preſſante le força, ſinon de ſe détacher de la ligue, au moins de ſuſpendre pour un tems les meſures qu'il avoit déja concertées, pour tirer les plus grands avantages de la bataille de Lepante.

Mort de Pie V.

Pour ſurcroit de diſgrace, Pie V. mourut le 1. de Mai de cette année. Cette mort fut très funeſte à la Chrétienté, le zèle infatigable de ce Souverain Pontife pour la gloire & le ſoutien de la Religion Chrétienne

tienne avoit formé l'union contre les Infidéles, & toute l'espérance de la soutenir dans sa premiére vigueur étoit attachée au fil de sa vie. En effet cette perte refroidit la chaleur que le Roi Catholique avoit fait éclater avec tant de succès, & il tourna toutes ses pensées à éteindre le feu de la revolte qui commençoit de se rallumer dans les Pays-Bas, & à parer les coups dont il étoit menacé par la France. 1572.

Cette Couronne venoit de conclure une ligue offensive & défensive avec l'Angleterre. A la faveur de cette circonstance, qui paroissoit si avantageuse aux Réformez, l'Amiral de Coligni, oubliant les sujets qu'il avoit de se méfier de semblables démarches de la Cour, & aveuglé du seul but de remplir ses vastes desseins, ne songea qu'à profiter de cette circonstance, pour se mettre au degré de puissance où son ambition le portoit, sans consulter l'état présent de ses affaires. Dans cet esprit, il se rendit à la Cour, accompagné d'un nombre des plus considérables de son parti, & il tâcha de persuader au Roi la néceſſité de rompre avec l'Espagne, jusqu'à contraindre presque son Souverain à prendre ouvertement sous sa protection les Princes de Nassau, & les autres Seigneurs rebelles déclarez du Roi Catholique. La Reine Mére parut entrer dans ce sentiment. Du moins les Ecrivains l'assurent, quoique ce fait se trouve nié par Adriani. Mais quelque parti qu'ait pris cette Princesse, tout le monde convient d'une circonstance bien remarquable à ce sujet. Dans le même tems que l'Amiral venoit d'arriver à la Cour, pour

L'Amiral de Coligni veut persuader la rupture avec l'Espagne.

1572. y ſuivre ſon projet, le Comte Louis de Naſſau, Genlis & la Noue s'étoient tranſportez ſur les frontiéres de Picardie, où ils raſſemblérent fort ſecrétement quantité de Gentilshommes & une groſſe troupe de ſoldats Huguenots, pour faire une tentative ſur Mons capitale du Hainaut, une des Provinces des Pays-Bas. Cette entrepriſe ſe faiſoit par ordre de l'Amiral, qui au moyen de cette hoſtilité comptoit faire rompre de force la paix avec les Eſpagnols.

Raiſons qu'il allégue.

Le principal fondement de la propoſition que ce Chef de parti s'efforçoit de faire agréer au Roi Très-Chrétien, étoit pris de cette maxime que Caton expoſa à la République Romaine, que par raiſon d'Etat il devenoit indiſpenſable d'occuper à des guerres étrangéres une nation fiére, belliqueuſe, & d'un courage bouillant, ſi l'on ne vouloit pas courir le riſque de la voir tourner ſes armes contre elle même. „ La malheureuſe paix, „ *dit l'Amiral ſur ce principe*, que le Roi „ Henri votre pére fut contraint de faire „ avec l'Eſpagne, eſt la ſource de tous les „ malheurs dont ce Royaume a été depuis „ accablé. La quantité de Princes du ſang „ & d'autres Princes de Maiſons étrangéres „ qui rempliſſent cette Cour, doit faire „ craindre la continuation de tant de diſgra„ ces. Les tenir oiſifs eſt un conſeil dange„ reux, il faut amuſer leur ambition & leur „ humeur guerriére à des conquêtes ſur les „ pays voiſins. En un mot il faut leur pré„ ſenter la gloire de battre les ennemis natu„ rels de l'Etat, ou ſe réſoudre à les voir „ former des factions, tirer l'épée les uns

„ contre

„ contre les autres, & déchirer leur patrie „ par des haines perſonnelles". Par ces motifs il concluoit qu'il falloit déclarer la guerre au Roi d'Eſpagne, attaquer ſes Etats, principalement le Duché de Milan, d'où l'on auroit la facilité de fondre ſur le Royaume de Naples. 1572.

Le Duc de Guiſe s'y oppoſe.

Le Duc de Guiſe, informé de ce diſcours, connut ſans peine que, dans l'expoſition de ce grand projet, il n'y avoit rien moins qu'un zèle véritable pour la gloire de la Couronne, & que l'unique but de l'Amiral étoit, à la faveur d'une guerre de cette importance, d'avancer à la Cour ſes intérêts particuliers, & de conſacrer ſon crédit & ſa puiſſance à mettre ſon parti dans le plus haut degré de fortune. Rien ne pouvoit être plus à craindre pour la Maiſon de Lorraine, maitreſſe depuis longtems du gouvernement. Le Duc combattit la propoſition de ſon rival par toutes les raiſons qu'il crut propres à la faire rejetter. Il inſiſta particuliérement ſur le reproche légitime de la plus odieuſe ingratitude qui rejailliroit ſur le Roi, s'il attaquoit un Prince auquel il étoit uni par les liens de la plus proche parenté, un Prince qui tant de fois l'avoit aidé de toutes ſes forces à ſoumettre ſes ennemis dans ſon propre Royaume, & qui depuis douze ans obſervoit avec tant de fidélité une paix, qu'Henri, que François, que Sa Majeſté même, avoient jurée d'une maniére ſi ſolemnelle. A ces prétextes de bienſéance, le Duc ajouta l'intérêt propre & les maximes d'Etat. Il fit ſentir au jeune Monarque que par cette voye il éléveroit au plus haut

1572. point de grandeur l'Amiral, Chef de ses Sujets rebelles, & qui s'étoit rendu tant de fois coupable des plus graves offenses envers son Souverain. Pour appuyer ces idées effrayantes, il exagéra les forces & les ressources des Huguenots, leur confédération avec les Calvinistes des Pays-Bas, leur étroite correspondance avec les Protestans d'Allemagne. Enfin, ce qui paroissoit décisif, il représenta que, rendre les ennemis de l'Etat, ou pour parler plus exactement les rebelles, aussi puissans & aussi fiers de leur pouvoir, seroit jetter Sa Majesté dans l'affreuse servitude de dépendre des caprices de leur ambition, & de les voir maitres de sa personne & de son autorité.

Le Roi y consent.

Ces remontrances, quoique fondées sur les plus saines maximes de la politique, ne firent aucune impression sur l'esprit de Charles IX., qui ne crut pas devoir écouter de pareils conseils, sortis de la bouche du plus mortel ennemi de l'Amiral & de toute la Maison de Montmorenci. D'autres Historiens rapportent au contraire que le Roi convint de la vérité de ce que le Duc de Guise avançoit, mais que, pour mieux tromper l'Amiral, ce Monarque avoit feint d'entrer dans les vues de ce Chef des Religionnaires, & de prendre la résolution de déclarer la guerre aux Espagnols. Quoi qu'il en soit, le traité fut conclu secrétement aux conditions suivantes.

Traité avec les Huguenots pour attaquer l'Espagne.

„ Qu'après la conquête des Pays-Bas, le
„ Roi de France annexeroit à sa Couronne
„ toutes les Provinces qui sont coupées par
„ le Rhin, & que, par droit de conquête
„ &

„ & en confidération de fes fervices, le 1572.
„ Prince d'Orange garderoit en toute fou-
„ veraineté les Provinces d'Hollande, de
„ Zélande, de Frife, le pays d'Utrecht,
„ & toutes les terres depuis le Rhin jus-
„ qu'à l'Océan.

„ Que le fufdit Prince d'Orange léveroit
„ une Armée en Allemagne, & le Roi de
„ France en fourniroit une autre à fa fol-
„ de, que le Duc d'Alençon fon frére pui-
„ né commanderoit en chef, & fous lui
„ l'Amiral en qualité de fon Lieutenant
„ Général".

Bruits répandus à ce fujet.

On rencontre fur la vérité de ce fait beaucoup d'incertitude dans les Hiftoires, on voit même que la plupart femblent affurer qu'il n'eft pas vrai que Charles IX. ait jamais foufcrit un traité de cette nature. Cependant il n'y avoit alors que trop de quoi foupçonner ce Monarque de foutenir les ennemis du Roi Catholique & les bannis des Pays-Bas, à la vue de la ligue conclue avec la Reine d'Angleterre dans le tems de cette intrigue. Ce qui autorifoit encore les bruits de cette intelligence du Roi Très-Chrétien avec les Calviniftes de fon Royaume & ceux de Flandres, pour déclarer la guerre à l'Efpagne, fut que par fon ordre Philippe Strozzi alla aux environs de la Rochelle avec un nombre confidérable de vieilles troupes. On publia que la commiffion de ce Général étoit de s'embarquer fur des vaiffeaux qui l'attendoient dans ce port, & de faire voile pour les mers des Pays-Bas, que les confédérez de ces Provinces tenoient avec beaucoup d'avantage.

1572. Enfin ce projet d'attaquer les Etats de la Monarchie Espagnole parut confirmé par la nouvelle, qui se répandit d'une négociation secrette auprès du Grand-Duc de Toscane, pour détacher ce Prince du parti de l'Espagne. C'est ce qu'assurent quelques Historiens, entre autres Monluc. Mais je les crois dans l'erreur, sans avoir pu découvrir sur quel fondement ils ont rapporté cette intrigue. Car il n'est pas même vraisemblable que le Roi de France eût tenté de corrompre la fidélité d'un Prince tel que le Duc Côme, qui de l'aveu de tout le monde effaçoit tous les Souverains de l'Europe par sa sagesse & sa prudence. Il n'auroit jamais souffert dans son voisinage l'invasion des Etats d'un Roi, au pére duquel & à lui-même en particulier il se reconnoissoit redevable de toute la grandeur de sa Maison. Sentiment qu'il auroit alors d'autant plus soutenu, que Philippe étoit fort revenu du chagrin qu'il avoit fait paroitre à l'occasion de la nouvelle dignité de Grand-Duc, comme je l'ai dit en son lieu.

Soupçons d'une intrigue avec le Grand-Duc.

Sentiment d'Adriani sur ce dernier fait.

Cependant Adriani tient cette intrigue pour certaine, & il affirme deux choses. La premiére, que cette négociation fut un coup de la politique du Grand-Duc, qui étoit bien aise qu'on la crût sérieuse à la Cour d'Espagne, parce que, sachant Philippe extrêmement aigri par rapport à son nouveau titre, jusqu'à le menacer de lui faire la guerre, (ce fait est absolument faux) il comptoit suspendre les effets de la colére de ce Monarque, à la vue de son intelligence avec les François, qui seroient intéressez à lui fournir

nir de promts & puiſſans ſecours. La ſe- 1572.
conde circonſtance alléguée par cet Ecrivain est que, pour engager ce Prince à entrer dans la ligue contre le Roi Catholique, le Roi Très-Chrétien avoit envoyé à Florence Jean-Galéas Fregoſe, qui autrefois avoit été au ſervice de Côme, d'où il étoit paſſé à celui de France, & qui poſſédoit toute la confiance du Prince d'Orange, de l'Amiral, & de tous les Chefs du parti Huguenot. Après ce récit, l'Auteur cité aſſure, par des preuves inconteſtables qu'il prétend donner, que Sa Majeſté Très-Chrétienne avoit donné les mains au projet de faire irruption dans les Pays-Bas. Il ajoute que, quoiqu'on traitât cette affaire avec tout le ſecret imaginable; quoique Fregoſe fût incognito à Florence, l'imprudence de l'Ambaſſadeur du Grand-Duc donna lieu à celui du Roi d'Eſpagne de pénétrer toute l'intrigue.

Opinion plus vraiſemblable.

L'autorité de cet Hiſtorien ne peut pas prévaloir ſur ce que les conjonctures des affaires de ce tems offrent de vraiſemblable, au défaut de certitude. Par l'état de la Cour de France, par les événemens qui ont ſuivi de près, on doit croire que tout ce manége ne fut qu'une feinte de la part de Charles IX. En effet Philippe Strozzi avoit été envoyé aux environs de la Rochelle, non pour transporter des troupes au ſecours des confédérez des Pays-Bas, mais pour ſe rendre maître de cette ville importante, auſſitôt que les deſſeins réſolus dans le Conſeil du Roi ſeroient parvenus à une parfaite maturité.

Priſe de Mons par les Huguenots.

Pendant que toutes ces choſes ſe paſſoient, les Huguenots s'étoient rendus maîtres

1572. tres de la forte ville de Mons, & sans attendre d'autre déclaration de guerre, ni même d'autres ordres, ils s'étoient mis en marche avec beaucoup d'éclat, pour aller au secours de leurs confédérez les mécontens des Pays-Bas. Au bruit de ces hostilitez commises par des soldats François, l'Ambassadeur du Roi Catholique, persuadé qu'elles se faisoient du consentement de Sa Majesté Très-Chrétienne, sortit avec une précipitation extraordinaire non seulement de Paris mais encore du Royaume, & il se retira en Flandres. Cette retraite, ou plutôt cette fuite, choqua extrêmement Charles IX., & lui fit prendre le parti d'écrire en secret à Philippe, pour l'assurer de la droiture de ses intentions à son égard.

Négociation du mariage du Prince de Navarre avec Marguerite de France.

Il y avoit en même tems à la Cour de France une négociation importante, le mariage de Madame Marguerite sœur du Roi avec le Prince de Navarre. On avoit représenté à Charles IX. que cette alliance étoit le seul moyen de rendre la tranquillité à son Royaume, parce qu'elle ne manqueroit pas de détacher ce jeune Prince du parti de l'Amiral, qui se prévaloit avec tant de succès du grand nom des Chefs des Huguenots, sous l'autorité desquels il gouvernoit absolument cette grande faction. Circonstance, ajoutoit-on, qui renversoit sans ressource ce pouvoir si énorme que l'Amiral avoit acquis en France, & qui étoit parvenu au point que toute la puissance du Roi n'étoit pas capable de le réduire à de justes bornes.

Obstacles qui traver-

On eut deux grands obstacles à surmonter. Le premier fut le refus que fit le Pape d'ac-

d'accorder la difpenfe, par le fcrupule, à la vérité fort à contretems, de ne vouloir en aucune maniére permettre le mariage d'une Princeffe Catholique avec un Prince Proteftant. Mais dans l'intervalle ce Pontife vint à mourir, & fon fucceffeur tint une conduite contraire. La feconde difficulté, qui n'étoit pas moindre, vint de la part de la Reine Jeanne mére du Prince. Cette Princeffe, le principal appui des Huguenots, avoit ce mariage en horreur, par les maux qu'elle prévoyoit pour ce parti, qui en recevroit un coup mortel. Sur cette crainte elle faifoit tous fes efforts pour faire époufer à fon fils quelque Princeffe d'une Maifon Proteftante d'Allemagne, & elle avoit bien avancé un traité de mariage avec la fille du Comte Palatin. Cette intrigue fut découverte par le Roi de France & la Reine fa mére, & dès ce moment il fut réfolu de preffer la conclufion du mariage de Marguerite. La mort délivra encore la Cour de cet embarras, elle enleva dans ces entrefaites la Reine Jeanne à Paris. 1572. ... fent cette affaire.

Cette Princeffe mourut empoifonnée. Au moins cet accident fut trop fubit & trop imprévu, pour ne pas faire foupçonner aux Huguenots que cette mort n'étoit pas naturelle. La Cour inftruite de ces murmures voulut les détruire; le Roi, qui favoit que toute la force du poifon n'avoit attaqué que le cerveau, fit ouvrir le cadavre en public, & l'on en trouva toutes les parties très faines. Mais on ne toucha pas à la tête, dans un efprit de piété & de refpect pour la défunte. Ainfi le rapport des médecins & des Mort de la Reine Jeanne.

 chi-

1572. chirurgiens fut publié, & l'on crut avoir suffisamment prouvé que la malignité de la fiévre avoit emporté cette Reine, morte par conséquent d'une mort naturelle. Toutes ces mesures n'effacérent pas les préventions, & l'on fut toujours convaincu que la Princesse avoit été empoisonnée par une paire de gands parfumez qu'on lui présenta, circonstance qui se répandit depuis. Immédiatement après ses funérailles, Henri son fils prit le titre & les armes de Roi de Navarre, mais cette lugubre cérémonie fit différer de quelques jours les noces de ce Prince, pour ne pas mêler l'allegresse avec le deuil. Cependant ce mariage eut des suites bien funestes.

Orgueil & grande sécurité de l'Amiral.

L'Amiral vit cet événement avec une tranquillité extraordinaire, & il vivoit à la Cour dans une entiére confiance. Ce Seigneur, ébloui d'une faveur apparente, se croyoit au comble de la fortune, & maitre sans concurrent de la personne & de l'autorité de son Souverain. Il s'applaudissoit d'avoir par sa prudence & une conduite rafinée captivé les bonnes graces du Roi, & plein du rolle éclatant qu'il alloit jouer, il se regardoit déja comme l'oracle & l'arbitre de la France. Bien loin qu'il crût devoir craindre la haine de ses ennemis, son imagination les lui présentoit abattus sous ses piez, son pouvoir alloit renverser sans peine tous leurs desseins; leurs pratiques, leurs tentatives alloient échouer & devenir l'instrument de leur ruïne. Enfin, si ce que Davila rapporte est véritable, on lui entendit dire plusieurs fois, que ni Alexandre, ni Pompée, ni César, ne pouvoient lui être comparez pour la

la force du génie, la fermeté, l'étendue de la politique. Pour prouver cette ostentation, il disoit que ces trois grands hommes avoient toujours eu la fortune favorable, & qu'ainsi leurs victoires obtenues sans peine n'avoient rien qui dût donner tant d'éclat à la haute réputation, que des préjugez peu réfléchis leur avoient acquise. Qu'à son égard, après quatre batailles perdues, il jouissoit de la gloire de s'être toujours tiré de ses pertes, en dépit du sort ennemi, par une grandeur de courage à l'épreuve des plus cruelles adversitez, par sa prudence, par les ressources d'un esprit supérieur, plus redoutable & plus terrible à ses ennemis. Que dans le tems qu'il paroissoit réduit à ne pouvoir sauver sa vie que par une fuite honteuse, & à errer dans le monde, il avoit su contraindre ses ennemis à lui accorder non seulement la paix, mais même des conditions telles qu'un vainqueur auroit pu les prétendre.

1572.

Paroles remarquables à ce sujet.

Tant de sécurité, au milieu d'une Cour conjurée à la ruïne des Huguenots, déplaisoit à tous les Chefs du parti, qui employérent inutilement jusqu'aux menaces pour le faire sortir de son aveugle confiance. Un jour un Capitaine nommé Langoiran résolut de se retirer dans sa Province, après avoir passé sa vie au service. Il alla prendre congé de l'Amiral, qui lui demanda pourquoi il songeoit à la retraite, dans le tems que tout rioit au parti, par l'état de grandeur & de puissance où la fortune le plaçoit lui qui en étoit le Chef, & qui se voyoit en situation d'élever ses amis au faîte des honneurs.

„ C'est „

1572. „ C'eft, *lui répondit courageufement le Gentilhomme*, c'eft que je vois qu'on nous fait „ trop de careffes. Je fais un proverbe Italien qui dit, Qui te fait accueil contre fa „ coutume, ou il t'a déja trompé, ou il fonge à te tromper. Quant à moi, j'aime „ mieux me fauver avec les fous, que de „ périr avec ceux qui fe croyent trop fa„ ges ". Véritablement cet Officier fut prophéte, & il femble que fa bonne fortune lui infpira cette réfolution, puifque peu de jours après il auroit été enveloppé dans le fort funefte de l'Amiral.

Noces du Roi de Navarre.

Enfin arriva le jour des noces de Marguerite de France & du Roi de Navarre. A cette fin ce Prince s'étoit rendu à Paris, avec le Prince de Condé, & tous les principaux Seigneurs du parti des Huguenots. Ces deux époux furent conduits à la Cathédrale par le Cardinal de Bourbon le 18. d'Aout, & le Roi les y accompagna fuivi de toute fa Cour. La nouvelle Reine refta feule à l'entrée du chœur, où elle alla fe mettre à genoux devant l'autel, fous un dais préparé pour cette cérémonie. Le Roi de Navarre, le Prince de Condé, l'Amiral, & les autres Seigneurs Huguenots, fe retirérent pour ne pas entendre la Meffe. Le fervice fini, le Maréchal de Damville alla les querir, & le même Cardinal de Bourbon acheva la folemnité du mariage, que plufieurs circonftances rendent très remarquable. On paffa quatre jours confécutifs en feftins & en réjouiffances, le Roi y fut toujours préfent, & donna un tournoi, dont il voulut être un des tenans avec les Ducs d'An-

d'Anjou & d'Alençon ses fréres, enfin tout se passa dans un joye extraordinaire, & à la satisfaction des deux partis qui paroissoient avoir oublié leurs anciennes aversions. 1572.

L'Amiral blessé d'un coup de pistolet.

Cette réconciliation feinte ne fut pas de longue durée, dès le lendemain on eut les avant-coureurs du coup terrible qu'on avoit résolu de porter aux Huguenots. Pendant que le Roi jouoit à la paume avec le Duc de Guise & Teligni, l'Amiral, qui l'y avoit accompagné, vit jouer durant quelque tems, & se retira. Comme il retournoit en son hôtel, suivi de plusieurs personnes, & qu'il marchoit lentement parce qu'il lisoit un papier, il reçut un coup d'arquebuse qu'on tira de la fenêtre d'une maison sur son passage, & il fut blessé à la main droite & au bras. Sur le champ ceux de sa suite enfoncérent la porte de la maison d'où l'on vit sortir la fumée, & l'on n'y trouva que l'arme à feu que l'exécuteur de cet assassinat y avoit laissée sur une table. Le meurtrier s'étoit sauvé à cheval à toutes jambes, & l'on assura qu'il se nommoit Maurevel, quoique peu d'autres le chargent de ce crime.

Démarches du Roi à cette occasion.

Piles alla porter la nouvelle de cet accident au Roi, qui jouoit encore, & qui en entra dans une extrême colére. Cependant l'Amiral fut emmené à son hôtel, & visité aussitôt par ses médecins & chirurgiens, qui déclarérent que les blessures n'étoient pas mortelles. Mais comme on avoit tout lieu de craindre que les balles n'eussent été empoisonnées, on appliqua d'abord les remédes propres à prévenir les effets du poison. Au bruit de cet attentat, ses plus intimes amis,

1572. amis accoururent auprès de lui. Le Roi même, ses fréres, la Reine mére, vinrent lui rendre visite, tâchérent d'adoucir son chagrin par les plus vives protestations de leur amitié, & le Roi lui promit de faire chercher l'assassin avec toute la diligence possible, de faire faire les plus exactes recherches des auteurs du coup, & de tirer des coupables une vangeance signalée. Ce Monarque alla même jusqu'à offrir au malade de le faire conduire dans son palais du Louvre, où il l'assura qu'il seroit pansé & gardé avec tout le soin imaginable. L'Amiral s'excusa de recevoir cette offre, sur ce que les médecins lui avoient défendu le mouvement, pour ne pas irriter ses playes.

Délibération pour massacrer les chefs des Huguenots.

Pour donner de justes idées de la cruelle exécution que je vais décrire, il est indispensable de bien éclaircir quelques circonstances qui la précédérent. Il faut savoir avant toutes choses, que la Reine mére & le Roi même, choquez de voir l'Amiral décider en maitre des affaires les plus importantes de la Couronne, & porter avec une hauteur insupportable la faction des Huguenots au plus haut degré de puissance, avoient résolu par le conseil des Guises de se défaire, non seulement de l'Amiral, mais même de tous les Chefs des Huguenots. Dans ce dessein, & pour d'autres vues secrétes, la Cour s'étoit déterminée à conclure le mariage de Madame Marguerite avec le Roi de Navarre. Comme l'Amiral étoit trop redoutable par son courage, par son crédit, & par ses lumiéres, on crut nécessaire

faire de commencer le maſſacre par ce Chef, dans la crainte qu'eut le Conſeil que tant qu'il ſeroit en vie & en liberté d'agir, il ne trouvât aiſément le moyen de ſe mettre en ſureté, lui & les autres Seigneurs de ſon parti. 1572.

Conſeil d'Albert de Gondi.

Mais la principale cauſe de cet arrangement fut l'avis d'Albert de Gondi, Florentin & favori de la Reine mére. Ce Seigneur, qui étoit admis dans les délibérations de l'Etat, dit dans le Conſeil, que le maſſacre de tous les Huguenots à la fois lui paroiſſoit auſſi facile que juſte, mais qu'il croyoit convenable de ſauver les apparences, de rendre cette action moins odieuſe, & d'en diſculper la Cour s'il étoit poſſible. Qu'il n'y avoit d'autre moyen de la mettre à couvert de tout reproche, que de faire aſſaſſiner l'Amiral ſeul, d'autant qu'alors il n'y auroit perſonne qui ne mît ce coup ſur le compte de la Maiſon de Guiſe. Que les Huguenots, animez à la vangeance, ne manqueroient pas de courir aux armes avec la derniére fureur, & de faire inſulte aux Princes de Lorraine. Qu'il faudroit diſpoſer les choſes de maniére que les Pariſiens & tout le parti Catholique ſeroient prêts à prendre la défenſe de ces Princes, & qu'ainſi il n'y avoit aucun doute que les Huguenots, enfermez dans les murs de la capitale comme dans un filet, ne fuſſent facilement accablez. Que moyennant ces meſures, on exécuteroit ce grand deſſein ſans riſque, & que toute la noirceur en retomberoit ſur la Maiſon de Guiſe qu'on ſavoit être ennemie déclarée de celle de l'Amiral, circonſtance qui ne per-

met-

1572. mettroit pas même de ſoupçonner que la Cour y eût la plus petite part.

Vrai motif de cette conſpiration.

Mais, ſur quelque motif que l'affaire ait été conçue & arrêtée, autant que j'ai pu pénétrer le vrai au travers de tant d'opinions différentes que j'ai lues dans les Hiſtoires, il eſt cértain que le Roi, ou, pour parler plus exactement, la Reine mére, perſuadée que le Royaume ne jouiroit jamais du repos, tant qu'on ne détruiroit pas la ſource des troubles, réſolut de faire périr les Huguenots, au moins leurs principaux Chefs, pour ôter à ce parti toute ſa force, & délivrer la Cour de ſes plus redoutables ennemis. On preſſa même avec d'autant plus d'ardeur l'exécution de ce cruel projet, que le bruit ſe répandit alors que les Huguenots avoient tramé une conſpiration contre le Roi & la famille royale. Sur ce ſoupçon, le Conſeil ſe hâta de prévenir leur deſſein, & il choiſit le tems de la ſolemnité des noces du Roi de Navarre, pour mieux les endormir & les attirer à Paris ſur un prétexte auſſi peu ſuſceptible de méfiance. En effet il ne paroiſſoit pas vraiſemblable qu'ils imaginaſſent un complot de cette nature caché ſous une alliance qui annonçoit la réunion des deux partis, & que les réjouiſſances d'un mariage entre Princes de la Maiſon royale duſſent être terminées par l'effuſion du ſang d'une partie des Sujets.

Maſſacre de la St. Barthelemi.

Il fut donc déterminé (& le ſentiment général eſt que les conſeils du Roi d'Eſpagne eurent grande part dans cette réſolution) que la nuit entre la veille & le jour de la St. Barthelemi 24. du mois d'Aout, pendant que tout

tout le monde ne ſongeroit qu'à célébrer la 1572.
ſolemnité du mariage & la fête du Saint, on maſſacreroit tous les Huguenots qui ſe trouveroient dans Paris, & ſur tout leurs Chefs, excepté le Roi de Navarre & le Prince de Condé. On confia la conduite de cette ſanglante exécution aux Ducs de Guiſe & d'Aumale, qui par le miniſtére du Prévôt des marchans firent mettre ſous les armes deux mille hommes, qui portoient une manche blanche au bras gauche & une croix de même couleur au chapeau, pour mieux ſe reconnoitre.

Baſſeſſe de l'Amiral.

Enfin, l'heure fatale arrivée, ces Ducs bien accompagnez allérent d'abord vers minuit à l'hôtel de l'Amiral, & après avoir aſſommé les ſoldats de ſa garde & ſes domeſtiques, ils pénétrérent juſques dans ſa chambre. Au bruit qui ſe faiſoit, ce Seigneur en demanda la cauſe à Cornaſſon un des Gentilshommes de ſa ſuite & ſon favori, qui lui répondit, Nous ſommes tous morts, Monſeigneur : Dieu nous appelle à lui, & il y apparence que nous comparoitrons bientôt en ſa préſence. Mais au lieu de reſter auprès de ſon maitre, il s'enfuit, pendant que les meurtriers au nombre de ſix entrérent dans la chambre. A leur vue l'Amiral fut ſi épouvanté, que s'étant mis à genoux, il leur demanda la vie avec toute la baſſeſſe imaginable. Bien différent de lui-même dans cette occaſion, il perdit juſqu'à l'idée de cette grandeur d'ame, de cette fermeté de courage, par laquelle il avoit toujours eu l'ambition d'immortaliſer ſa mémoire dans les ſiécles les plus reculez. On ne put pas recon-

1572. connoitre à ce dernier trait de sa vie un grand homme Chef redoutable d'un parti ennemi de son Souverain, un habile Général dont la constance fut toujours inébranlable aux plus grands revers de la fortune, & qui dans ses plus terribles adversitez avoit coutume de dire qu'un homme de cœur dans ses malheurs devoit avoir devant les yeux une victoire entiére, une paix assurée, ou une mort glorieuse. Il reçut le premier coup de la Besme Allemand, autrefois domestique du Duc de Guise, les autres l'achevérent, & quand il fut mort jettérent son corps par la fenêtre. Ce cadavre fut d'abord trainé dans une écurie voisine, & peu après reservé aux plus indignes outrages, par lesquels les Parisiens assouvirent la haine qu'ils lui portoient depuis longtems, qu'ils auroient voulu le voir mort à cause de l'extrême aversion qu'il témoignoit pour la Religion Catholique.

D'autres chefs tuez dans son hôtel.

Dans le même hôtel furent massacrez avec l'Amiral, Teligni son gendre, Guerchi Lieutenant de sa compagnie de Gendarmes qui se fit tuer en combattant son manteau passé autour de son bras, les Colonels de Montamal & Rouvrai, le fils du Baron des Adrets, en un mot aucun de ceux qui composoient sa cour n'échapa.

Dans le Louvre même.

Aussitôt le Roi passa dans l'appartement de la Reine sa mére, où il apprit ce qu'on avoit fait à l'Amiral. Sur quoi il fit venir dans son cabinet le Roi de Navarre & le Prince de Condé, qui furent saisis de frayeur lorsqu'ils virent qu'aucun de leurs officiers & domestiques n'avoit la liberté de les servir. Dans le même tems le Mestre de camp

de

de la garde du Roi faisoit passer l'un après l'autre tous les Seigneurs Huguenots, qui se trouvérent alors au Louvre, & à mesure qu'ils entroient dans la cour, ils y étoient assommez par des soldats que le Duc de Guise avoit fait aposter sur deux longues files. De cette maniére périrent le Comte de la Rochefoucaut, le Marquis de Renel, Piles qui avoit défendu St. Jean d'Angeli avec tant de bravoure, Pontbreton, Pluviaut, Baudiné, Francourt Chancelier du Roi de Navarre, Pardaillan, Lavardin, & divers autres jusqu'au nombre de plus de deux cens. 1572.

Massacre des Huguenots dans Paris.

Non seulement ceux que Charles IX. avoit chargez de cette sanglante exécution, sacrifioient les Huguenots à la vangeance de ce Monarque, avec une fureur qui alloit peut-être beaucoup au delà de leurs ordres, mais encore tout le peuple de Paris avoit été mis sous les armes par les Capitaines de la bourgeoisie. Les Catholiques avoient allumé des flambeaux aux fenêtres, pour se faire distinguer, & ainsi on couroit dans toutes les maisons qui n'avoient pas cette marque, & l'on y faisoit les plus horribles exécutions La barbarie fut poussée à un excès, que tous les soins des Commandans ne put arrêter, tant étoit implacable la haine du peuple contre les Huguenots. Par tout oû les Catholiques savoient qu'il y en avoit, avides de leur sang ils alloient les assommer & les massacrer, sans distinction d'âge, de sexe, & de condition. Dans ce desordre il se trouva même quantité d'innocens immolez, soit par méprise, ou par la main de leurs

1572. leurs ennemis particuliers, & ainſi il en couta la vie à pluſieurs Catholiques ſous des prétextes imaginez. Nombre de leurs maiſons furent même ſaccagées & pillées, ſans autre raiſon que celle d'être plus riches & mieux pourvues de toutes choſes qu'aucune des Calviniſtes. Entre les Catholiques que leur malheur enveloppa dans ce maſſacre, on remarque Denis Lambin & Pierre Ramus, fameux dans la République des Lettres par leur doctrine & leurs ouvrages.

Conduite du Prince de Condé & du Roi de Navarre.

Pendant tout le jour les portes du Louvre furent fermées. Le Roi & la Reine mére n'eurent d'autre occupation que de raſſurer le Roi de Navarre & le Prince de Condé. Ils proteſtérent avoir été contraints de faire à l'Amiral, ce que ce Sujet rebelle avoit tant de fois tenté, & que même, s'il n'avoit pas été prévenu, il étoit ſur le point d'exécuter ſur ſon Souverain & toute la famille royale. Au ſurplus ils dirent qu'en faveur de leur âge & des liens du ſang, ils avoient réſolu de leur faire grace de la vie, avec promeſſe de les traiter à l'avenir avec toute la tendreſſe qu'ils pouvoient ſouhaiter, s'ils vouloient ſe diſpoſer à rentrer & à vivre dans le ſein de la Religion Romaine. On dit que le Roi de Navarre prit le parti de céder au tems, & de feindre ce qu'il n'eſt pas permis aux hommes de diſſimuler, réſolu dans le cœur de ſe reſerver à des conjonctures moins périlleuſes. Il répondit avec ſoumiſſion, qu'il étoit prêt à obéir aux ordres de Sa Majeſté. Pour lui marquer une entiére ſatisfaction de ſon retour, Charles IX. accorda à ſes priéres la vie

vie au Duc de Grammont & à Monſieur de Duras, qui de leur côté promirent au Roi une fidélité & un attachement inviolables. Le Prince de Condé au contraire, ne pouvant ſe défaire au milieu des plus grands dangers de cette fierté qu'il avoit reçue de ſes ancêtres avec le ſang, répondit avec hardieſſe qu'il ne trahiroit jamais ſa conſcience. Sur quoi le Roi, tranſporté de la plus furieuſe colére, l'accabla d'injures, & le traita de traitre, de rebelle, d'opiniâtre, d'enragé. Invectives qui furent ſuivies de la menace de le faire mourir, ſi dans trois jours il ne changeoit de Religion, & s'il ne donnoit des marques d'un repentir ſincére de ſa conduite paſſée. Cependant on lui donna des gardes, de même qu'au Roi de Navarre. 1572.

A l'égard du nombre des perſonnes qui périrent dans cette ſanglante journée & les ſuivantes, les Hiſtoriens ne ſont pas d'accord. Mais autant que j'ai pu approfondir la vérité dans les Hiſtoires les plus véridiques, je trouve qu'il y en eut dix mille. Auſſitôt que le bruit fut répandu de l'exécution faite à Paris, les Catholiques exercérent les mêmes actes de cruauté dans les autres lieux du Royaume. L'effuſion du ſang Chrétien ſera toujours miſe au rang des actions barbares & inhumaines, quand il eſt répandu par le général, parce que le peuple en ce cas ne ſe guide que par la fureur, à la différence de ſes Chefs qui peuvent avoir des raiſons particuliéres d'État, pour en venir à de pareilles extrêmitez. Leurs vues remplies, leur haine ceſſe : c'eſt ce qui arriva en cette

Nombre des morts dans Paris.

1572. rencontre. Charles IX. fut bientôt pénétré jusqu'au fond du cœur de voir une telle boucherie, qui lui enlevoit une si grande quantité de ses Sujets, il envoya par tout des ordres de faire cesser le carnage, & fit publier une amnistie générale, avec défenses sur peine de la vie de tremper davantage ses mains dans le sang des Huguenots.

Suite du massacre dans les Provinces du Royaume.

Cet Edit ne fut pas également exécuté dans toutes les Provinces, il y eut bien des endroits où l'animosité des Catholiques ne pouvoit se rassasier du sang & des dépouilles des ennemis de leur Religion. Orléans, Toulouse, Rouen, Lion, Meaux, Troyes, Bourges, se signalérent entre toutes les autres villes, il s'y fit un massacre épouvantable, de même que dans les lieux où les pauvres Huguenots étoient les plus foibles, ils y furent inhumainement passez au fil de l'épée. En un mot, aussitôt qu'on eut avis de ce qui se passoit à Paris, tout le Royaume à l'exemple de cette capitale devint le théâtre de la plus sanglante tragédie. Au reste le nombre de dix mille morts que j'ai marqué ci-dessus ne doit s'entendre que pour la seule ville de Paris, & parmi tant de malheureuses victimes on compte jusqu'à cinq cens Seigneurs ou Gentilshommes titrez, qui avoient possédé les charges les plus éminentes. Quant à ceux qui furent immolez dans les Provinces, la liste montoit à plus de quarante mille.

Le cadavre de l'Amiral, qu'on avoit jetté dans une écurie, en fut tiré par la populace furieuse, qui, après lui avoir fait mille outrages, transportée par la haine qu'elle a-

voit

voit pour le nom seul de ce Seigneur, lui 1572.
coupa la tête & les mains, & dans cet état le traina par les rues jusqu'à Montfaucon, lieu où d'ordinaire on exécute les malfaiteurs. Elle y laissa ce corps mutilé, qu'elle pendit par un pié à une des fourches patibulaires, & quelques jours ensuite elle y revint, dansant, sautant, faisant des cris de joye & des acclamations extraordinaires, elle alluma du feu dessous ces restes échapez à sa rage, & ils en furent presque entiérement consumez. Enfin il n'y eut sorte d'indignitez que le peuple animé par sa vangeance ne commît contre les misérables parcelles de ce Chef si détesté, jusqu'à ce que deux domestiques du Maréchal de Montmorenci les enlevérent de nuit, pour les transporter à Châtillon, où elles furent ensevelies très secrettement.

Après cette funeste exécution, Charles IX. voulut mettre sa réputation à couvert du reproche de cruauté & de barbarie, qu'il paroissoit s'être justement attiré. Il écrivit sur le champ à toutes les Puissances de la Chrétienté, pour se disculper d'un massacre aussi odieux dans toutes ses circonstances, en leur exposant les motifs, les raisons d'Etat, les intérêts personnels qui l'y avoient contraint. Son apologie ne fut pas reçue par tout, les Princes Protestans d'Allemagne eurent horreur d'une perfidie, aussi contraire à l'humanité & aux loix du Christianisme. D'ailleurs la conformité de sentimens contre la Religion Romaine les unissoit trop étroitement aux Calvinistes de France, pour ne pas prendre toute la part

1572. qu'ils devoient à leur trifte fort, & ils en firent faire les plus vives plaintes à Sa-Majefté Très-Chrétienne.

Chagrin & conduite de la Reine Elizabet.

Il n'y en eut point qui paruffent plus touchez & plus aigris, que la Reine Elizabet le fit d'abord connoitre. Cependant les conjonctures l'obligérent de fe plaindre avec un ménagement, que la politique rendoit néceffaire. Sa premiére réponfe au Roi marquoit qu'à fon égard il ne lui étoit pas poffible d'imputer une action, qui ne pouvoit être jugée que très inhumaine, aux ordres précis de Sa Majefté, qu'elle croyoit très éloignée d'avoir confenti à un maffacre auffi barbare. Mais dans la fuite, mieux informée des motifs de cette cruelle réfolution par le détail que lui en fit l'Ambaffadeur de France qui réfidoit auprès de fa perfonne, elle récrivit à Charles IX. que fur la relation de fon Miniftre à Londres, elle trouvoit qu'on avoit fait périr avec juftice quelques-uns des Chefs des Calviniftes, coupables du crime de Léze-Majefté. Que cependant cette vangeance, due au repos de l'Etat & à la fureté du Souverain, n'auroit eu rien que de très légitime, fi on ne l'avoit pas portée à des extrêmitez trop rigoureufes, jufqu'à y envelopper un fi grand nombre d'innocens. Ces reproches adoucis cachoient les véritables mouvemens de cette Reine, elle reffentoit un déplaifir mortel du maffacre de la St. Barthelemi, & en effet fes intérêts perfonnels l'obligeoient d'en être pénétrée. Elle n'avoit d'autre attention que d'affurer fur fa tête la Couronne d'Angleterre; fa plus folide reffource étoit dans les

les ſecours des Religionnaires ; le nombre en diminuant dans les Etats voiſins, cette circonſtance ne pouvoit pas manquer d'affoiblir les forces de ceux de ſon Royaume. Quelque néceſſité qu'il parût de faire éclater ſon reſſentiment, pluſieurs raiſons d'Etat la forcérent au ſilence, la ligue qu'elle venoit de conclure avec la France, & la crainte de s'attirer à dos cette Couronne, que la ruïne des Huguenots rendoit redoutable. 1572.

Joye du Roi d'Eſpagne.

Si les Puiſſances ennemis de Rome témoignoient tant d'horreur de la ſanglante journée de la St. Barthelemi, en revanche le Roi Catholique en conçut une joye qui ne peut s'exprimer. Ce Monarque, ennemi juré par tempérament de tous les Proteſtans en général, & des Calviniſtes de France en particulier par maxime d'Etat, perdit en cette rencontre ce flegme naturel, qui le faiſoit paroitre également inſenſible aux revers & aux faveurs de la fortune. Il reçut par un Courier, que le Duc de Guiſe lui dépêcha ſans doute par ordre de Charles IX., la premiére nouvelle du maſſacre des Huguenots. Après avoir fait à l'Exprès un préſent de cent ducats, il donna un libre eſſor aux mouvemens de ſon ame, & en préſence de ſes favoris il ſe laiſſa aller à tous les excès d'une joye immodérée. Bien plus, il ne craignit pas de la faire connoitre en public, il voulut que les Ambaſſadeurs & autres Miniſtres étrangers vinſſent le complimenter en cérémonie, ce qu'ils firent par complaiſance. Il marqua au Roi Très-Chrétien la ſatisfaction

1572. que cet événement lui donnoit, mais sans lui donner lieu d'appercevoir que son intérêt le faisoit parler, il rapportoit ses expressions exagérées à la part qu'il prenoit au rétablissement du repos de la France. Entre autres pensées que sa lettre renfermoit, il y disoit que la mort de l'Amiral avoit ajouté au pouvoir du Roi un quatriéme degré qui lui manquoit. Qu'à l'égard du massacre on ne devoit avoir d'autre regret que d'en avoir différé la résolution, qu'on auroit dû prendre & exécuter bien des années auparavant. Que jamais la puissance & les forces de Sa Majesté n'auroient pu paroitre aussi formidables, qu'elles l'étoient réellement depuis qu'on lui voyoit quarante mille ennemis de moins dans son Royaume.

On résout de reprendre Mons.

Philippe envisageoit dans cet événement de grands avantages, pour se conserver la possession des Pays-Bas. Nous avons vu Mons succomber sous les armes des Huguenots, perte à laquelle le Duc d'Albe avoit été d'autant plus sensible, que cette forte place étoit une des plus importantes de son gouvernement. Il résolut de la reprendre avec toute la diligence, qu'exigeoit la nécessité d'en être le maitre avant l'arrivée du Prince d'Orange, qu'il savoit en marche à la tête d'une Armée pour faire une seconde irruption en Flandres. Dans ce dessein il envoya Frédéric son fils, accompagné de Vitelli, avec quatre mille hommes d'infanterie & huit cens chevaux, pour investir la ville, en attendant qu'il amenât en personne le reste de ses troupes. Genlis, trop rempli de confiance en son cou-

courage & sa réputation, voulut tenter de la secourir, sans écouter le conseil qu'on lui donnoit d'attendre le Prince d'Orange, pour exécuter plus surement son entreprise. Il prit la route de Picardie, & s'avança en diligence vers le Hainaut, persuadé qu'il jetteroit sans obstacle du secours dans la capitale de cette Province. 1572.

Combat & perte des Huguenots.

Au premier avis de sa marche, Frédéric, qui avoit déja reçu un renfort assez considérable, prit le parti par le conseil de Vitelli d'aller au devant des François, & de les combattre avant qu'ils missent le pié dans les Pays-Bas. A la vue de l'ennemi, Genlis fit tout ce qu'il put pour éviter le combat, Frédéric par ses manœuvres ne lui en donna ni le tems ni le moyen, il fallut se résoudre à en venir aux mains, & le Général Huguenot s'y disposa le mieux qu'il lui fut possible. La fortune ne lui fut pas favorable, du premier choc ses troupes furent mises en desordre, & peu après dans une déroute si complette, qu'on en fit une terrible boucherie, dont elles songérent à se garentir par la fuite. Cette ressource n'eut pas plus de succès, les paysans des environs en firent un carnage encore plus grand que les Espagnols. Une multitude de gens de cette frontiére s'étoit mise à la suite du camp des Catholiques, & lorsque la victoire fut déclarée, ils fondirent de toutes parts sur les François, dont un très petit nombre échapa à leur fureur, qu'irritoit le desir de se vanger pleinement des dégats que ces étrangers avoient faits en arrivant. A l'égard du nombre des prison-

1572. niers & des morts les Hiſtoriens ne s'accordent pas, comme il arrive toujours en pareille rencontre. Lorada ne met que quinze cens hommes tuez, & ſix cens priſonniers. D'autres en comptent beaucoup davantage. Il eſt vrai que Bentivoglio ſuit ce ſentiment, puiſqu'il aſſure que, de ſept mille hommes d'infanterie & mille chevaux qui compoſoient le détachement de Genlis, il n'en reſta pas la troiſiéme partie, le reſte ayant été taillé en piéces, ou pris avec tous les drapeaux & étendards.

Entrée du Prince d'Orange dans les Pays-Bas.

Le Prince d'Orange, bien loin de perdre courage lorſqu'il apprit cette fâcheuſe nouvelle, n'en parut que plus animé à réparer ce malheur; & rempli d'eſpérance de prendre ſa revanche, il preſſa ſes préparatifs, réſolu de renouveller la guerre dans les Pays-Bas. Bientôt après il entra dans le Brabant à la tête de ſix mille chevaux & d'onze mille fantaſſins, dans le deſſein de paſſer en Hainaut au ſecours de Louis ſon frére. En chemin il ſignala ſa marche par les traces ſanglantes qu'il laiſſa dans tous les lieux qui ſe trouvérent ſur ſon paſſage, il prit les uns, ſaccagea ceux qui lui firent réſiſtance, d'autres ſe garentirent du pillage par des ſommes conſidérables. Il arriva enfin à la vue de Mons, que le Duc d'Albe aſſiégeoit en perſonne, & dont il eſſaya de forcer les retranchemens pour faire entrer du ſecours dans la place; ce qu'il ne put tenter ſans en venir à quelques eſcarmouches de peu d'importance.

Il reçoit la nouvelle du maſſacre de Paris.

Pendant qu'il s'occupoit à ces petits combats, il entendit un ſoir ſur la brune dans le

le camp des Espagnols des réjouissances extraordinaires, une triple décharge de la mousqueterie, le bruit des tambours & des trompettes, & il apperçut de grands feux qu'on y alluma dans tous les quartiers. Impatient de savoir le sujet de cette fête, il envoya ses espions, qui lui rapportérent qu'on célébroit par ces cris de joye la nouvelle de l'horrible massacre, que Charles IX. avoit fait faire à Paris des Huguenots, principalement de Coligni & de tous les Chefs de ce parti. 1572.

Son trouble & sa retraite.

Abattu d'un événement aussi inopiné que funeste à ses desseins, il n'y vit que des circonstances qui lui annonçoient un malheureux succès de son entreprise. Il jugea aisément qu'il ne devoit plus espérer d'être soutenu par le Roi de France, qu'une exécution aussi sanglante déclaroit ouvertement l'ennemi des Calvinistes, & que la mort de Coligni & des autres Chefs de la faction lui enlevoit sa plus solide ressource. Dans cette accablante perplexité, il résolut à quelque prix que ce pût être de présenter la bataille au Duc d'Albe, avant que le bruit de ce fatal accident, & qui devenoit d'une si grande conséquence, se répandît dans son Armée. Mais le Duc étoit trop expérimenté dans le métier de la guerre, pour accepter le défi, il se tint clos & couvert dans ses retranchemens qu'il avoit extrêmement fortifiez, & d'où il battoit la ville en toute sureté. Ainsi le Prince, voyant qu'il lui étoit impossible, ou de forcer le camp des ennemis, ou de les attirer hors de leurs lignes, craignit que les Com-

1572. mandans des Huguenots, qui étoient dans son Armée & qui en faisoient la principale force, ne l'abandonnassent aussitôt qu'ils sauroient le détail de la St. Barthelemi. Sur cette crainte, il manda à son frére de céder à la nécessité présente, & lui-même, après avoir été attaqué vers le milieu de la nuit par un corps d'infanterie Espagnole, qui pénétra jusqu'à sa tente, & qui lui tua plus de quatre cens hommes, il décampa à la pointe du jour, fit de grandes journées, traversa le Rhin, & se retira à Delft dans la Province de Hollande.

Mons se rend au Duc d'Albe.

D'un autre côté Louis de Nassau, encore plus consterné que son frére de la perte de l'Amiral de Coligni, qui lui avoit conseillé de se mettre sous la protection du Roi de France, avec assurance du secours & de la sincérité de ce Monarque, rendit Mons à des conditions honnorables, & se retira à Dilenbourg capitale du Comté de Nassau. Le Duc d'Albe fit son entrée dans sa nouvelle conquête avant la fin du troisiéme mois de ce Siége, & la réduction de cette forteresse, que nous avons vu précédée de la retraite du Prince d'Orange qui tenoit bloquez les assiégeans mêmes, entraina le recouvrement de tout ce que les confédérez avoient pris dans la Flandre & dans le Brabant.

Cruautez de ce Général & de son fils.

Son expédition ne se fit pas sans donner de nouvelles marques de sa cruauté. Entre plusieurs villes qu'il livra à la fureur du soldat, Malines fut un exemple redoutable de la vangeance de ce Général. Cette malheureuse ville, si belle & si riche, fut aban-

bandonnée trois jours de ſuite à la diſcré- 1572.
tion & au pillage de l'Armée Eſpagnole, parce que peu auparavant elle avoit porté volontairement ſes clez au Prince d'Orange. Tant de rigueur rendit le Duc exécrable aux Flamans, & dans la vue de prévenir les ſuites de leurs murmures, ce ſévére conquérant publia un manifeſte, par lequel il crut ſe diſculper de la barbarie de cette exécution militaire, en rejettant la cauſe de ce ſac ſur la perfidie des habitans, qu'il accuſoit d'avoir refuſé une garniſon des troupes du Roi, pour ſe faire dans la ſuite le prétexte de ſuivre le parti des rebelles. Mais rien n'égala les inhumanitez que Frédéric ſon fils exerça ſur la ville de Narden, il y fit paſſer au fil de l'épée tout le monde ſans diſtinction, femmes, vieillards, & enfans, les murailles furent raſées, les maiſons réduites en cendres après avoir été pillées. Horrible châtiment qui paſſa à juſte titre pour le comble de la cruauté, & qui inſpira dans toute la Hollande moins de terreur & d'épouvante, qu'une haine implacable, non ſeulement contre le Duc d'Albe & ſon fils, mais contre la nation Eſpagnole en général. Le Duc revint triomphant à Bruſſelles, où il reçut des lettres du Roi ſon maitre, qui lui témoigna dans les termes les plus flatteurs ſa reconnoiſſance, d'avoir délivré une ſeconde fois les Pays-Bas des Armées de ſes ennemis.

Effets du maſſacre des Huguenots.

Véritablement Philippe eut tout lieu de connoitre en cette occaſion les avantages réels, qu'il tiroit du maſſacre fait en France des Huguenots, car il dut les derniers

1572. ſuccès de ſes armes dans les Pays-Bas, moins à la valeur, à l'expérience, aux cruelles exécutions du Duc d'Albe & de Frédéric ſon fils, qu'à cette circonſtance qui ôtoit toute reſſource aux Flamans confédérez. En effet, ſuivant toutes les apparences, il paroiſſoit aſſez difficile aux Eſpagnols de ſe débaraſſer de leurs ennemis, qui agiſſoient en Flandres tant par terre que ſur mer avec quatre Armées conſidérables. Par mer le Comte de la Marck Seigneur de Lumai portoit la terreur dans les Provinces maritimes, le Comte de Naſſau ſe faiſoit craindre ſur les frontiéres de France, aux extrêmitez voiſines de l'Allemagne le Comte de Bergue étoit en état de faire des conquêtes, & le Prince d'Orange au centre ſe voyoit déja maitre d'une bonne partie du pays. Immédiatement après la nouvelle de la St. Barthelemi ils ſe virent tous à la fois contraints de ſe retirer. Par cette révolution imprévue ils perdoient leurs plus ſolides eſpérances, la force & le nerf de la ligue, le plus ferme appui des mécontens des Pays-Bas, qui n'avoient entrepris la guerre qu'à la ſollicitation des Calviniſtes de France, engagez à les ſecourir de tout leur pouvoir. Ainſi par la ruïne de ces puiſſans alliez, la vigueur & le courage manquérent au Prince d'Orange & aux autres Chefs de cette faction. De là vint ce qu'on dit depuis, que par le carnage de tant d'Huguenots le Roi de France avoit détruit ſon Royaume, & conſervé les Pays-Bas à la Couronne d'Eſpagne.

Election de Grégoire XIII.

Mais il eſt tems de revenir à ce qui ſe paſ-

passa après la mort de Pie V. J'ai dit au commencement de ce Livre que la perte de ce Souverain-Pontife fut la cause du rallentissement des Puissances unies contre les Turcs, à continuer les préparatifs convenus par le traité de leur confédération. Il est vrai qu'on se flatta que Grégoire XIII., qui devoit son élévation au crédit des Espagnols, soutiendroit avec zèle les engagemens de son prédécesseur. En effet il répondit d'abord à l'attente des Princes liguez, en confirmant l'union contre les ennemis des Chrétiens, mais peu après il rallentit l'ardeur de ses premiéres démarches. 1572.

A l'égard de Philippe, ce Monarque, toujours rempli de la guerre contre les Infideles, avoit renvoyé Don Juan avec des forces au moins égales à celles de la campagne précédente. Cependant il ordonna à ce jeune Prince de suivre les conseils du Duc de Sessa, qu'il mit auprès de sa personne pour modérer son feu martial, par la froideur que ce Ministre flegmatique de son tempérament avoit coutume de faire paroitre dans les délibérations. Le Roi crut devoir prendre ces mesures avec Don Juan, que les Espagnols accusoient d'avoir hazardé la derniére bataille trop inconsidérément, sans faire attention aux suites funestes qu'une déroute auroit eues pour les Etats de Sa Majesté Catholique, qui n'avoit pas à beaucoup près un intérêt aussi pressant que les Vénitiens d'en venir aux mains avec les Turcs. D'un autre côté le Sénat de Venise, que le bien particulier de ses affaires & l'avantage commun de la Chrétienté o-

Conduite de Philippe & des Vénitiens pour la guerre contre les Turcs.

1572. bligeoient de preſſer vivement la jonction des forces de la ligue, faiſoit à cet égard des inſtances d'autant plus ſoutenues, qu'il appercevoit chez ſes alliez une lenteur affectée à faire leurs préparatifs. Il voulut même leur ôter tout prétexte apparent d'excuſer cette conduite : il ſavoit que Don Juan regardoit Venier de mauvais œil; pour ne laiſſer aucun ſujet de diſcorde, & ſe mettre à couvert du reproche de fomenter les cauſes du trouble & de la diviſion, ce Général fut rapellé, & Jaques Foſcarini alla prendre poſſeſſion du commandement de la Flotte.

Séjour de Don Juan à Meſſine.

Une précaution auſſi ſage n'en avança pas plus les affaires. Don Juan ſe tenoit avec ſon Armée dans le port de Meſſine, à la vérité malgré lui, & pénétré du plus ſenſible dépit de n'être pas le maitre de donner l'eſſor à ſon courage, bouillant du noble deſir de ſe frayer le chemin à la gloire par des entrepriſes d'éclat. Son Conſeil, ſur tout le Duc de Seſſa ſon Mentor trop incommode, oppoſoit des difficultez ſpécieuſes. Entre autres il prétendit qu'on ne devoit pas engager dans aucune expédition les forces du Roi ſon maitre, pendant qu'on n'étoit pas éclairci des deſſeins de Sa Majeſté Très-Chrétienne, pendant que le Prince d'Orange à la tête d'une Armée formidable menaçoit les Pays-Bas.

Son refus de joindre les Vénitiens.

Cependant la ſaiſon s'avançoit, & les Vénitiens, impatiens de la perte d'un tems propre à pouſſer leurs avantages, & à recueillir les fruits de leur victoire, envoyérent à Meſſine le Provéditeur Soranzo avec vingt

vingt cinq galéres, pour solliciter auprès de 1572.
Don Juan la jonction de l'Armée d'Espagne. Ce Prince ne souhaitoit rien avec plus de passion que de se voir en état de commencer la campagne, & de combattre une seconde fois les Infidéles; mais le Duc de Sessa n'y vouloit consentir en aucune maniére, & sans s'expliquer ouvertement ne donnoit aucune réponse positive. Soranzo, ennuyé de tant de délais, le somma au nom de la République de prendre une derniére résolution; ce que le Duc fit enfin, ou pour mieux dire fit faire par Don Juan, qui déclara qu'en conséquence des ordres de sa Cour, qui craignoit à tout moment une rupture de la part des François, il ne pouvoit pas s'éloigner des Etats du Roi son maitre.

Il accorde quelques galéres.

Après ce refus, Soranzo, sans espérance d'engager les Espagnols à joindre leur Flotte à celles de la République & du Souverain-Pontife, tenta d'obtenir au moins quelque secours. Il réussit; mais ce ne fut qu'après avoir essuyé mille faux-fuyans, que le Duc de Sessa imaginoit pour éluder cette proposition. A la fin Colonne interposa ses instances & fit accorder vint deux galéres encore des plus médiocres, & cinq mille fantassins, sous les ordres de Gil d'Andrada Chevalier de Malte, à qui l'on donna le titre de Général du Roi Catholique. Avec ce renfort, Marc-Antoine Colonne, qui en l'absence de Don Juan devoit remplir la charge de Généralissime des forces confédérées, arbora l'étendard de la ligue, & alla joindre l'Armée de Venise. Ainsi la

1572. la manœuvre de la Cour d'Eſpagne ſervit à vérifier le proverbe commun parmi les Turcs, qui ont coutume d'apeller les ligues des Chrétiens contre eux, des balais déliez, par raport aux diverſes raiſons de politique qui les empêchent toujours de s'unir tous à la fois contre les ennemis de leur Religion.

Uluzzali ſe met en mer. Pendant que les Puiſſances confédérées perdoient en diſputes un tems précieux, la Porte gagnoit celui de mettre ſon armement en mer. Uluzzali, à ſon retour à Conſtantinople, avoit été comblé des careſſes du Grand-Seigneur, qui, à la vue des dépouilles que ce Général avoit priſes ſur les Chevaliers de Malte, jugea qu'il avoit fait ſon devoir au combat de Lepante, quoiqu'il eût abandonné preſque toute ſon eſcadre à la diſcrétion des Chrétiens. Ainſi Selim, prevenu d'une eſtime ſinguliére pour la valeur de cet Officier, le nomma Capitan Bacha. Cet Amiral leva l'ancre du port de la capitale avec les plus pompeuſes cérémonies, à la tête de plus de cent galéres, qui devoient ſe joindre à cinquante autres commandées par Charazali, parti depuis quelque tems pour infeſter les domaines que les Vénitiens poſſédoient dans les mers du Levant. Le but principal de cette courſe étoit de faire parade de ſes forces aux yeux des peuples ſoumis à l'Empire, que la derniére défaite avoit remplis d'épouvante. On vouloit encore faire ſentir aux Chrétiens que les Turcs n'avoient rien perdu de leur puiſſance & de leur bravoure; en effet Charazali fit de grands ravages par

par tout où il se présenta, principalement dans l'Ile de Cerigo. Uluzzali le rapella, & ils formérent ensemble une Flotte de plus de deux cens soixante bâtimens, tant galéres, que galiottes, fustes, & galéasses, avec lesquels ils prirent la route de Malvasia. 1572.

L'Armée Chrétienne part de Corfou.

Les Généraux de la ligue, à la rade de Corfou, tinrent conseil sur le parti qu'ils avoient à prendre dans les conjonctures présentes. Les Vénitiens vouloient faire marcher sans aucun délai l'Armée vers le Levant, dans la vue de réparer le tems perdu, par une seconde bataille qu'ils étoient d'avis de livrer aux Infidéles. Colonne soutenoit ce sentiment, mais le Général Espagnol, imbu des maximes ordinaires à sa nation, opposoit à cette ardeur de combattre des réflexions sur la nécessité de n'agir qu'après avoir pris les plus justes mesures. Enfin, à la suite de plusieurs assemblées, il fut résolu de partir, & l'Armée fit voile dans le dessein de chercher l'ennemi & de l'attirer au combat.

Mouvemens des deux Armées.

La Flotte Chrétienne étoit composée de cent quarante galéres, de vingt trois vaisseaux, de six galéasses, & de trente autres bâtimens de moindre portée. A peine eut-elle pris le large, qu'elle découvrit l'Armée Ottomane, dans le tems qu'elle levoit l'ancre des Dragoniéres, mais sans pouvoir en approcher, à cause que les navires avoient le vent contraire, & qu'il ne fut pas possible de se servir à propos des galéasses, qu'on ne peut remuer aisément par rapport à leur pesanteur. Uluzzali de son côté, qui malgré

1572. gré sa supériorité en nombre de voiles se sentoit plus foible que les Chrétiens pour la bonté des troupes, ne songea qu'à les amuser de maniére qu'ils ne pussent rien entreprendre de considérable. Sur ce plan, depuis cet endroit jusqu'à l'Ile de Cervi où il vouloit se retirer, il fit toutes les manœuvres d'un habile Capitaine, pour leur donner le change sans se mettre au risque d'une bataille, tantôt faisant mine de fuir dans quelque Île de l'Archipel, tantôt paroissant en disposition de combattre, & par ces stratagêmes, qui lui acquirent une grande réputation, il échappa à leur poursuite.

Don Juan reçoit ordre de joindre les confédérez.

Cependant les Ambassadeurs du Pape & de la République, qui résidoient auprès du Roi d'Espagne, ne cessoient de solliciter ce Monarque par les plus vives instances, de ne pas permettre que Don Juan restât oisif à Messine avec une Armée, qui constituoit la principale force de la ligue. Philippe, importuné par ces Ministres, consentit enfin à expédier exprès une felouque à Messine, portant un ordre au Prince d'aller sans aucun retardement joindre le corps de l'Armée confédérée, pour tenter ensemble quelque entreprise considérable, selon ce qui seroit jugé plus à propos. Sur le champ Don Juan fit partir un Exprès, pour donner avis aux Généraux de la ligue de ce qui se passoit. La barque arriva à Corfou, dans le tems qu'on s'y préparoit à partir, sur la résolution déja prise de marcher à la rencontre de l'ennemi. On étoit trop avancé pour retarder l'exécution du dessein, il fut réso-

lu

1572.

de le suivre sans attendre les Espagnols, comme Don Juan le demandoit. Peut-être, flattez de l'espérance d'une victoire, Foscarini & Colonne voulurent-ils en avoir seuls tout l'honneur, que le Généralissime leur auroit enlevé par sa présence.

Qui sans l'attendre attaquent des Turcs.

Ils furent bientôt à la vue des Turcs, & sans leur laisser le tems de se reconnoitre, ils firent sonner la charge, & après avoir rangé leur Armée en bataille, ils commencérent brusquement l'attaque. Uluzzali, déterminé par les raisons que j'ai rapportées à éviter le combat, se mit à fuir vers Cerigo, où les Chrétiens le suivirent de près. Dans cette poursuite on tira plus de mille coups de canon, en escarmouchant sans discontinuer depuis le lever de l'aurore jusqu'à midi. Le dessein de l'Amiral Turc étoit de se garentir de l'approche des gros vaisseaux & des galéasses des Chrétiens, & de fondre lui-même sur quelque escadre de leurs galéres: le Provéditeur Canalé s'apperçut de sa manœuvre, & la rompit sans peine. Les Infidéles avoient un grand avantage sur les confédérez, ils n'étoient pas embarassez de gros bâtimens, & comme ils n'étoient pas obligez de remorquer, avec leurs galéres agiles & propres à se tourner à toutes mains, il dépendoit d'eux d'esquiver ou d'accepter la bataille. Au contraire les Chrétiens se voyoient contraints de trainer à force de bras leurs navires, qui ne pouvoient voguer qu'à la voile, & qui faute de vent devenoient un obstacle insurmontable pour joindre l'ennemi, résolu de ne combattre qu'avec avantage, non contre tout le corps, mais con-

1572. contre la plus foible partie de l'Armée Chrétienne.

Perte de part & d'autre.

La nuit sépara les deux Flottes, celle des Turcs prit le large & disparut à la vue des Chrétiens, qui se retirérent à Cerigo. Un peu après à l'aube du jour ils apperçurent le jour de la fête de St. Laurent les ennemis au cap Matapan. Le Général Foscarini fit tout possible pour engager l'action, mais inutilement, le tems s'employa de part & d'autre à tâcher de prendre l'avantage du vent, & pendant les manœuvres Uluzzali eut le moyen & la liberté de fuir l'approche des alliez, dont il prévit qu'il ne se tireroit pas avec un meilleur succès que dans la premiére escarmouche. La perte fut assez égale des deux côtez en cette rencontre. Cependant, si l'on veut croire les relations des Chrétiens, ils ne reçurent aucun dommage, & les ennemis perdirent cinq galéres, & en ramenérent sept autres entiérement hors d'état de servir.

Jonction de Don Juan.

A peine l'Armée de la ligue fut-elle entrée dans le port de Cerigo, qu'elle reçut une fregate détachée par Don Juan, pour donner avis de son arrivée, à dessein de se joindre au corps de la Flotte des confédérez. Ce Prince marquoit en même tems qu'il souhaitoit qu'on vînt au devant de lui. Les Généraux trouvérent cette prétention, non seulement peu fondée & peu assortie à l'état des affaires, mais même très préjudiciable aux intérêts communs; parce que le départ de l'Armée pour aller à Corfou où le Prince avoit pris le parti de l'attendre, rendoit l'ennemi maitre de la mer. Il fallut

1572.

it pourtant remplir le cérémonial exigé par es Espagnols, & l'on alla trouver Don Juan, ui amenoit cinquante cinq galéres, trente aisseaux, & quinze mille hommes d'infan-erie.

Force & mouvement de l'Armée.

Par ce renfort les Chrétiens se virent de beaucoup supérieurs. Ils comptoient huit grosses galéres, y compris les deux de Flo-rence, deux cens légéres, & quarante cinq vaisseaux, dont trente appartenoit à l'Espa-gne, & quinze à la République. Quelque entreprise qu'on pût tenter avec des forces aussi considérables, on fut bientôt généra-ment convaincu que de si grands prépara-tifs n'aboutiroient qu'à faire une pompeuse parade de la puissance des Chrétiens, lorsqu'on vit la lenteur des résolutions, toujours suspendues par le prétexte de ne rien faire que sur des mesures qui assurassent le succès. Telle étoit la conduite dont le Duc de Sessa ne voulut pas permettre qu'on s'écartât, conformément aux ordres que Philippe lui avoit remis. Don Juan d'un autre côté reçut avec froideur les Généraux, malgré les honneurs dont ils le comblérent, & tous les témoignages éclatans de joye qu'ils firent retentir dans leur Armée. Ce Prince leur savoit très mauvais gré, principalement à Colonne, de ne l'avoir pas attendu pour marcher ensemble contre les ennemis. Tous ces incidens réunis produisoient des incertitudes continuelles, des oppositions, de l'aigreur même dans les conseils; on ne pouvoit rien résoudre. Enfin, après que Foscarini & les autres Commandans eurent fait toutes les démarches imaginables pour re-

met-

1572. mettre l'esprit de Don Juan, on convint de poursuivre les Infidéles, qui se tenoient dans le port de Navarin, à ce qu'on venoit d'apprendre, & l'on partit de Madone.

Elle va à la rencontre des ennemis.

On étoit parvenu à Strivali, lorsque Don Jean de Cardonne, qui étoit allé à la découverte de la Flotte ennemie, revint & confirma la nouvelle qu'on avoit déja reçue du lieu de sa retraite. Sur ce rapport, le Conseil assemblé délibéra de faire toute la nuit force de voiles & de rames, pour être avant le jour à la vue des Turcs. Cette résolution fut mieux concertée; qu'exécutée avec la diligence convenable, on arriva si tard, que les ennemis apperçurent l'Armée Chrétienne, & eurent le tems de se retirer sous la forteresse de Modon. Là, tranquilles & à l'abri de toute insulte, ils virent sans s'émouvoir les manœuvres que les liguez firent, pour les attirer hors de leur asyle & les combattre. Enfin, après bien du tems perdu, les Chrétiens se rabattirent sur le château de Navarin, de peu de défense par lui-même. Le Prince de Parme eut ordre de l'assiéger, mais on lui donna si peu de monde, & il fut si mal soutenu, qu'il échoua devant cette bicoque, qui d'ailleurs avoit l'avantage de recevoir continuellement des secours d'hommes & de provisions du côté de la terre.

Les Généraux se séparent.

Dans ces entrefaites le bruit se répandit que les Espagnols manquoient de pain, ce qui fit assez comprendre que ce n'étoit qu'une excuse pour se retirer avec honneur, & qu'ils avoient pris le parti de finir la cam-

campagne. Le Général Vénitien crut lever cette difficulté, en leur offrant de son biscuit, mais ils le refusérent, sous prétexte qu'ils ne le trouvoient pas d'une qualité convenable. On croit que, si les Chrétiens étoient restez dix jours de plus, les Turcs, tenus comme assiégez, & réduits à des extrêmitez fâcheuses par la désertion des Janissaires qui avoient commencé à se retirer, n'auroient pu se garentir d'une entiére défaite. Ainsi le Capitan Bacha, qui se voyoit dans une situation desespérée, dut à la retraite précipitée de ses ennemis la gloire de s'être débarassé sain & sauf de leur poursuite, & il ramena sa Flotte à Constantinople. Don Juan retourna à Messine, & les Vénitiens reprirent la route de Corfou. 1572.

Tel fut le succès de cette fameuse campagne, où l'on ne s'étoit flatté de rien moins que de détruire l'Armée navale des Turcs, succès qui fut si honteux aux Puissances confédérées. Peu après Don Juan passa de Messine à Naples, & Colonne & Doria allérent en Espagne, rendre compte à Sa Majesté de ce qu'on avoit fait, c'est à dire en peu de mots lui faire le détail des mouvemens infructueux de la Flotte, & de son retour sans autre exploit que de s'être approchée de l'ennemi. Colonne avoit en son particulier une raison de se rendre à la Cour, il vouloit se justifier de quelques mauvais rapports qu'on avoit faits au Roi contre sa conduite; il prouva son innocence, & Philippe, convaincu que l'accusation n'étoit qu'un effet de la malignité de ses envieux, le combla d'honneurs & de ca-

Voyage de Colonne en Espagne.

1572. careſſes. Il courut pourtant alors un bruit que ce Monarque, ayant vu ces deux Généraux enſemble, laiſſa échaper ces mots: Voilà des Meſſieurs qui ont l'air d'avoir fait un petit tour de promenade. Voulant faire entendre que dans leurs courſes de cet Eté, ils n'avoient fait autre choſe que prendre l'air de la campagne, ſans autre fruit que de s'être promenez.

Chagrin de Philippe. Mais ce qui cauſa à Philippe un chagrin ſenſible, fut d'apprendre que le public & les perſonnes les plus ſenſées rejettoient hautement ſur les Eſpagnols la cauſe de l'inutilité de tant de dépenſes, qui n'avoient abouti qu'à tenir en mer une Armée formidable, pour la ramener avec la honte de n'avoir oſé rien entreprendre. Il eſt bien vrai que tout le monde tomboit d'accord, qu'en cette rencontre le Roi ni Don Juan n'avoient pas manqué de zèle, mais que toute la faute devoit être attribuée à cette manie ordinaire du Conſeil d'Eſpagne, de vouloir toujours rafiner ſur les meſures, & de ne prendre jamais de réſolution fixe, qu'après avoir perdu le tems à convenir des précautions pour ne rien riſquer. Telle eſt en effet la conduite des Miniſtres de cette Couronne, qui ne pratiquent jamais cette maxime avec moins de reſerve, que lorſqu'ils ont à ménager leurs intérêts particuliers.

Ses ordres & ſes démarches pour la continuation de la ligue. Piqué des reproches qui retentiſſoient par tout, le Roi Catholique, dans la vue de rétablir ſa propre réputation & l'honneur de ſes Sujets, donna ordre de tenir prêt pour le printems de l'année ſuivante 1573. un

un armement beaucoup plus considérable 1573.
que les précédens, & dans la quantité de vaisseaux & dans le nombre des troupes. Il étoit résolu de faire livrer bataille aux Turcs, & de ne pas se désister de cette guerre, qu'ils n'eussent été vaincus, & mis dans un état d'abaissement, non seulement à ne plus se faire craindre, mais même à ne pouvoir jamais se relever de leurs pertes. Animé de ce grand dessein, il songea à leurs susciter d'autres puissans ennemis. Dans cette vue il sollicita l'Empereur de sacrifier au bien commun les motifs qui l'avoient empêché jusqu'alors de se mettre au nombre des confédérez, & il lui proposa d'attaquer par terre les Infidéles, pendant que la Flotte d'Espagne ravageroit leurs Provinces maritimes. Il fit encore les plus pressantes instances auprès du Roi Très-Chrétien, pour l'attirer dans la ligue. Il espéroit d'autant plus réussir, que ce Monarque marquoit en public une mortification sensible de rester les bras croisez, pendant que les autres Puissances Chrétiennes signaloient avec tant d'ardeur leur zèle pour détruire le cruel ennemi de la Religion de Jésus-Christ. Mais ces protestations n'étoient qu'extérieures, la Cour de France avoit bien d'autres vues que de rompre la paix avec la Porte, auprès de laquelle résidoit continuellement un Ambassadeur de sa part. Aussi Charles IX. se défendit-il d'entrer dans cette guerre, sur le prétexte que les Huguenots continuoient de solliciter le secours des Princes Protestans d'Allemagne, pour renouveller les troubles dans son Royaume.

1573.

Situation des Vénitiens.

Pendant que Philippe tâchoit par ces démarches de soutenir la ligue, les Vénitiens flottoient dans une mer d'incertitude & de confusion, par la contrariété des sentimens qui se proposoient dans le Sénat. Les uns bénissoient Dieu de la nouvelle que Barbaro Baile de la République à Constantinople donnoit, des dispositions, même du desir que la Porte marquoit de conclure une paix solide, avec promesse d'accorder des conditions honnorables. Les autres fondoient le salut & l'honneur de l'Etat sur les préparatifs du Roi d'Espagne pour la campagne suivante, & ils appuyoient de tout leur crédit les instances qu'il faisoit faire par son Ministre pour la continuation de la ligue, avec l'offre de fournir des forces beaucoup plus considérables que les années précédentes, & plutôt prêtes à agir. Ainsi le Conseil se trouvoit partagé, pour un accommodement, ou pour la guerre, & cette diversité d'avis ne permettoit pas de choisir un parti. Enfin dans une assemblée générale le Doge Mocenigo, qui avoit beaucoup d'autorité, fixa les irrésolutions, par un discours qu'il fit à peu près en ces termes.

Discours du Doge Mocenigo au Sénat.

„ Nous nous trouvons, Messieurs, dans „ un labirinte si confus, si embarassé, que „ notre ruïne est inévitable, si nous nous „ opiniâtrons d'y rester. Nous paroissons „ incertains du parti qu'il nous convient de „ prendre, peut-être parce que nous n'avons „ pas les yeux assez ouverts, pour connoi„ tre que, dans les conjonctures les plus

„ cri-

„ critiques, de tout tems l'irréſolution a 1573.
„ conduit dans le précipice. Les funeſtes
„ incertitudes où je vous vois ne peuvent
„ qu'être un obſtacle à ſoutenir vigoureu-
„ ſement la guerre, & par une ſuite néceſ-
„ ſaire elles nous menacent de la néceſſité
„ prochaine de ſouſcrire une paix honteu-
„ ſe. Il faut ou que nous devenions la pro-
„ ye des Turcs, ou que nous nous jettions
„ entre les bras des Eſpagnols. Nous avons
„ perdu un Royaume, prétendons-nous le
„ reconquérir, quand les forces & les mo-
„ yens de le faire nous manquent? Croyez
„ moi, Meſſieurs, c'eſt ſageſſe de conſer-
„ ver les membres qui ſont ſains, plutôt
„ que de s'obſtiner à en guérir dont les
„ playes ſont incurables. Voici la ſeconde
„ fois que nous périſſons à l'ombre d'une
„ ligue. *Il* ne convient pas de ſe plaindre
„ de l'inconſtance de la mer, quand on
„ s'expoſe en aveugle & de gayeté de cœur
„ au péril de faire naufrage. Laiſſerons-nous
„ ravager par les barbares ce qui nous reſ-
„ te de Provinces maritimes? Ruïnerons-
„ nous nos autres domaines par les impoſi-
„ tions onéreuſes, par la dure contrainte
„ d'en enlever les habitans, pour les acca-
„ bler ſous le joug du travail de nos galé-
„ res, ou pour les faire périr ſous les ruï-
„ nes inévitables d'une guerre diſproportion-
„ née?

„ Nous avons épuiſé notre Epargne, nous
„ avons prodigué le ſang des Sujets de l'E-
„ tat. Comptez-vous pour rien trois cens
„ mille ducats qu'il faut répandre tous les
„ mois? Il en coute juſqu'à préſent douze

1573. „ millions, croyez-vous que le Tréſor pu-
„ blic puiſſe ſuffire à cette prodigieuſe dé-
„ penſe? Par les articles de la ligue notre
„ contingent ne doit être que de ſoixante
„ & cinq galéres, nous en avons entretenu
„ plus de cent, outre les galéaſſes & les
„ vaiſſeaux, & cela ſans avoir fait d'expé-
„ dition qui puiſſe, je ne dis pas ſeulement
„ nous dédommager, mais même répondre
„ à la force de notre armement. Les dé-
„ penſes dont on ne tire aucun fruit, les
„ Armées qu'on tient dans l'inaction, ne
„ ſervent qu'à accélérer la ruïne d'un E-
„ tat, bien loin de contribuer à rétablir ſes
„ affaires. Quiconque n'a de reſſource que
„ dans les ſecours étrangers, trouve une
„ impoſſibilité abſolue de réſiſter à un en-
„ nemi puiſſant par lui-même, & qui ſe
„ ſoutient par ſes propres forces. Qui a
„ beſoin d'aide, & ne peut ſe ſoutenir de
„ lui-même ſur ſes piez, vacille, ou tom-
„ be au moindre choc.

„ Ajoutons à cette vérité, que depuis trois
„ ans qu'on a ſigné la ligue, nos confédé-
„ rez n'ont joint notre Flotte que pendant
„ quatre mois, ils paroiſſent dans le tems
„ qu'il faut finir la campagne, & bien loin
„ de nous amener des ſecours utiles, ils
„ nous font perdre à les attendre une ſai-
„ ſon d'autant plus précieuſe, qu'elle dure
„ peu & nous échappe preſque auſſitôt
„ qu'elle paroit. Par ces délais nous laiſ-
„ ſons fuir loin de nous l'occaſion, qui
„ nous tourne pour toujours les épaules, ſi
„ nous ne la recevons pas quand elle ſe
„ préſente. Elle eſt d'ordinaire la compa-

„ gne

„ gne de la fortune; la perdre, c'eſt perdre cette Déeſſe qu'elle ſuit. Les confédérez diſparoiſſent auſſi vite qu'un éclair, à peine ſont-ils arrivez, qu'ils s'en retournent. La premiére année ils nous ónt joints au mois d'Aout, la ſeconde à la fin de Septembre, & la troiſiéme dans le même mois. Nos lenteurs ſont les vrais fondemens, ſur leſquels l'ennemi aſſure ſes progrès. Toujours éveillé, il ſait mettre à profit notre engourdiſſement, notre ſommeil. Nous nous laiſſons prévenir, nous ſommes battus, nous voyons enlever nos domaines. Une guerre tardive fournira toujours les moyens au plus vigilant de faire des conquêtes rapides. Les remédes douteux entrainent une mort aſſurée. Dans les conjonctures préſentes, puiſque nos alliez ne nous aſſiſtent que foiblement, ſongeons à prévenir une ruïne entiére & inévitable. Il eſt plus ſûr de quitter les armes de bonne heure, que de ſuccomber tard ſous leur poids. A la vérité nous gagnerons du tems, en prolongeant la guerre avec l'aſſiſtance de nos confédérez, mais à la fin nous périrons ſeuls, lorſque nous ne ſerons plus les maitres de prendre de juſtes meſures". 1573.

Des remontrances de cette force, prononcées par un perſonnage auſſi reſpectable par ſa dignité & par ſon mérite, firent tant d'impreſſion ſur l'eſprit des Sénateurs, que ſur le champ l'ordre fut expédié au Baile de conclure la paix. A l'ouverture qu'en fit le Miniſtre de Veniſe, la Porte pria l'Ambaſſadeur du Roi Très-Chrétien d'y pa-

Concluſion de la paix entre les Véniтiens & les Turcs.

1573. paroitre comme médiateur, mais il s'en excusa sur ce qu'il n'avoit point d'ordre de son Souverain, & que de plus la République ne faisoit aucune démarche à cet égard. Enfin quand on eut reçu la nouvelle de la consommation de cette affaire, le Sénat fit venir à son assemblée le Nonce du Pape & l'Ambassadeur de Sa Majesté Catholique, auxquels il communiqua le Traité. Non content de cela, il envoya dans ces deux Cours des Ambassadeurs Extraordinaires, pour mieux se justifier auprès de ces Puissances, principalement auprès de Philippe. Comme ce Monarque n'étoit entré dans la ligue qu'à la priére du Souverain-Pontife, sans aucune vue d'intérêt particulier, sans autre motif que de rendre service aux Vénitiens, les Ambassadeurs n'eurent point de peine à calmer la premiére émotion qu'il fit paroitre à cette nouvelle. Il leur dit même qu'il ne devoit en aucune maniére trouver mauvais que la République eût pris à son insu une telle résolution, puisqu'elle y étoit seule intéressée, & qu'elle avoit cru la paix nécessaire au bien de ses Etats. Cette réponse si modérée fait dire à Paruta, que non seulement la Cour d'Espagne sut en cette rencontre retenir les mouvemens de sa colére, mais même que dans la suite elle ne fit jamais éclater, au moins aux yeux du public, aucune marque de son ressentiment.

Le Roi d'Espagne se résout à continuer la guerre.

Malgré cet incident qui mettoit Philippe seul aux prises avec les Turcs, ce Monarque voulut par des effets d'éclat faire connoitre à toute l'Europe qu'il n'avoit pas besoin

soin d'alliez, pour soutenir une guerre perpétuelle contre les redoutables ennemis du nom Chrétien, & qu'il suffisoit seul pour se défendre contre la puissance exorbitante des Infidéles; bien plus, qu'il étoit en état de porter le fer & le feu dans leurs propres Etats. Rempli de ce grand projet, il donna ordre de tout préparer pour faire une descente en Afrique, & de faire partir au plutôt sa Flotte, qui étoit déja appareillée pour l'expédition du Levant, & qui alloit demeurer oisive dans les ports de Naples & de Sicile. Le sujet de cette nouvelle entreprise étoit qu'Uluzzali avoit fait une irruption dans le Royaume de Tunis, d'où il avoit chassé Amida qui y regnoit sous la protection de la Couronne d'Espagne, & que cette alliance avoit rendu odieux aux Turcs, qui ne pouvoient souffrir que les Chrétiens dominassent dans une Province soumise à leur empire. Le Roi Catholique renvoya à Don Juan le Sécretaire, arrivé peu auparavant à la Cour de la part de ce Prince, qui reçut l'ordre de se mettre en état de faire voile sans aucun délai, pour rétablir dans cette partie du Monde l'autorité souveraine des Rois d'Espagne, & remettre sur le Trône de Tunis le Prince feudataire de leur Monarchie. 1573.

En conséquence de cet ordre, Don Juan choisit pour l'entreprise de Barbarie les plus forts bâtimens de la Flotte & les meilleures troupes, & congédia une grande partie des galéres, quoiqu'elles fussent fournies de toutes les provisions nécessaires pour la campagne. La raison de cette conduite fut qu'on étoit

Entreprise d'Afrique.

1573. étoit sûr de ne point trouver de résistance, attendu qu'Uluzzali, qui seul pouvoit être à craindre, au lieu de passer en Afrique, avoit tourné dans la mer de la Pouille, pour y ravager les côtes & faire des esclaves, & que par bonheur il s'étoit ensuite retiré dans les ports d'Albanie. Sur ces avis, on mit à la voile. La Flotte étoit composée de cent galéres, de quelques navires & vaisseaux de charge, sous les ordres de Don Juan Généralissime, du Duc de Sessa, d'Antoine & de Jean-André Doria. De Palerme ils passérent à Trapani, & après huit jours d'une navigation heureuse, ils abordérent à la Goulette.

Expéditions des Espagnols.

Maîtres de cette place aussitôt qu'ils parurent, les Espagnols ne virent aucun obstacle à faire des conquêtes sans tirer l'épée, par l'inconstance des Mores & la frayeur des Turcs. Ces derniers, à la premiére nouvelle de l'arrivée des Chrétiens, abandonnérent Tunis avec précipitation, & en enlevérent tous leurs effets, jusqu'aux vivres qui étoient dans la ville. Ainsi les vainqueurs trouvérent cette capitale presque deserte, & ne conquirent que des murailles, les Turcs s'étant enfuis dans les bois voisins, pour y mettre en sureté & leurs personnes & ce qu'ils avoient de plus précieux. Ils n'eurent pas plus de peine à recouvrer Biserte, dont les Mores avoient fermé les portes à un corps de troupes Turques, qui vouloient s'y fortifier. L'intention du Roi étoit qu'on remît Amida sur le Trône: Don Juan fut informé que ce Prince s'étoit rendu souverainement odieux à ses Sujets, cette raison le

le détermina à mettre en sa place Mehémet son coufin, dont les mœurs plus douces étoient plus capables d'assurer l'obéissance des Mores. A l'égard d'Amida, Don Juan l'emmena à Naples avec quatre de ses fils, (Campana ne fait mention que d'un seul) qui tous se firent Chrétiens, & reçurent le batême avec les solemnitez ordinaires en pareille rencontre. Au reste je dois avertir que Méhémet ne reçut d'autre titre que celui de Viceroi tributaire de la Couronne d'Espagne, suivant les anciens usages, & cela jusqu'à nouvel ordre de Sa Majesté Catholique. 1573.

L'expédition finie, Don Juan songea à s'assurer sa nouvelle conquête. Dans l'impossibilité qu'il vit de pouvoir fortifier Tunis, de maniére à rendre cette place inaccessible aux ennemis, qui ne manqueroient pas de faire de continuels efforts pour la reprendre, ce Prince fit bâtir entre cette capitale & la Goulette une forteresse défendue par six boulevards, & dans un lieu à portée de fournir du secours à l'une & à l'autre de ces villes. Ces mesures prises, il donna le gouvernement général du pays conquis au Comte Gabriel Serbelloné, sous les ordres duquel il laissa trois mille fantassins Italiens, autant d'Espagnols qui devoient être commandez par André Salazar, une compagnie de cavalerie bien équipée, & un bon nombre de pionniers. Ensuite il reprit la route de Messine, d'où au mois de Novembre il alla à Naples, qui lui fit une réception triomphante. Les peuples célébrérent sa victoire avec des marques d'allegresse d'autant plus éclatantes, que dans le

Nouvelle forteresse bâtie par Don-Juan.

1573. même tems on reçut la nouvelle de la naiſſance d'un nouveau Prince d'Eſpagne, qui au batême fut nommé Don Diego.

Naiſſance d'un Infant.

Don Juan aſpire à ſe faire Roi de Tunis.

Il courut alors un bruit, qui paſſa chez tout le monde pour une vérité conſtante. On publia que Don Juan avoit une paſſion démeſurée de ſe mettre la Couronne de Tunis ſur la tête, & d'y ajouter la Libye & la Barbarie. On crut même que dans cette vue il ne voulut pas rétablir Amida, mais qu'il laiſſa ſeulement au couſin de ce Roi dépoſſédé l'autorité ſouveraine, ſous le ſimple titre de Viceroi, dans l'eſpérance d'obtenir le conſentement de Philippe ſon frére par le moyen de ſes amis. Mais quoi qu'on pût dire à ce Monarque, toutes les ſollicitations furent inutiles, il rejetta même avec aigreur ce projet, qu'il n'enviſageoit que comme une preuve trop marquée de l'ambition du Prince, quoiqu'il ne préſentât rien que de glorieux à la Maiſon d'Autriche & d'utile à la Chrétienté. Quelques-uns veulent avec plus de vraiſemblance, que Philippe ne prit pas ces impreſſions de lui-même, que les envieux de la gloire de Don Juan inſpirérent des mouvemens de jalouſie au Roi, à qui ils firent voir Don Juan ligué avec les Turcs, auſſitôt qu'il ſeroit poſſeſſeur du Trône. Jalouſie qui a été ſi funeſte aux Etats de Sa Majeſté Catholique, à qui rien ne pouvoit arriver de ſi avantageux, que de voir ces vaſtes contrées de l'Afrique entre les mains d'un Prince Chrétien, rempli de courage, & belliqueux, tel qu'étoit Don Juan. En effet dès ce tems-là il n'y eut perſonne qui ne convînt qu'un Royaume auſſi

aussi étendu, composé de tant de pays si riches & si florissans, ne pouvoit être mieux qu'au pouvoir d'un Souverain instruit dans la Religion Chrétienne, plutôt que d'être assujetti à des maitres barbares, que la force & la tirannie y soutient, sans qu'on puisse les en déposséder. Triste sort de la Chrétienté, d'être le jouet & la victime de la défiance, de la jalousie, & des discordes de ses Potentats; mal irremédiable, qui la ruïne, qui la déchire jusqu'au fond des entrailles! Quelle honte pour des Princes nourris dans les maximes de l'Evangile, de se faire les uns aux autres pendant des siécles entiers des guerres cruelles, pour la prétention d'un seul château, lorsqu'à la faveur de ces dissensions, le plus déclaré, le plus puissant ennemi de Jésus-Christ démembre à leur vue tant de Royaumes, tant de Provinces de la Chrétienté, qu'il ajoute pour toujours à son Empire! 1573.

Cependant Don Louis de Requesens Grand Commandeur de Castille étoit arrivé de Milan dont il étoit Gouverneur, dans les Pays-Bas, seulement avec deux compagnies de cavalerie Italienne, commandées par Mutio Pagan & Pierre Buttos. Le Roi avoit envoyé ce Seigneur pour succéder au Duc d'Albe; sur le refus de Jean de la Cerda Duc de Medina-Celi, qui n'avoit pas voulu accepter cet emploi, trop épineux pour y soutenir sa réputation dans le cahos affreux où étoient les affaires, dont il aima mieux laisser le fardeau au Duc d'Albe & l'honneur de les débrouiller. Ce dernier résigna le commandement à Requesens, & s'embar-

Le Duc d'Albe sort des Pays-Bas.

1573. barqua pour l'Eſpagne au commencement de Décembre, après avoir gouverné ſix ans de ſuite ces Provinces, de la maniére que je l'ai rapporté dans le détail des événemens décrits dans cette Hiſtoire.

Sentimens des Proteſtans à ce ſujet.

Il ſembloit que la haine qu'on avoit généralement pour ce Duc, eût dû inſpirer une joye générale à l'occaſion de ſon départ. Cette même haine préſenta aux Réformez ce départ, comme un événement très préjudiciable à leurs intérêts, au moins la plus ſaine partie de cette faction en jugea de même. Si quelques-uns en marquérent publiquement leur ſatisfaction, les autres furent fâchez du rapel de ce Général, par pluſieurs motifs. Ils ſe perſuadoient que ſa bonne fortune, parvenue au plus haut point, étoit prête à tomber par cette viciſſitude continuelle des affaires de ce monde. D'ailleurs rien ne leur paroiſſoit plus propre à répandre dans toutes les Provinces l'eſprit de revolte, que cette horreur univerſelle que ce cruel Commandant s'étoit attirée; d'où ils eſtimoient que plus il reſteroit dans ſon poſte, plutôt ſes violences contraindroient les peuples à s'en vanger par la voye des armes. Par la raiſon contraire, ils prévoyoient les triſtes effets de l'arrivée d'un ſucceſſeur plus doux & plus traitable, la ſévérité bannie du nouveau gouvernement effaceroit les impreſſions de deſeſpoir, il n'y auroit plus de prétexte, au moins dans le général, de ſe ſouſtraire à une tirannie inſupportable.

Du Prince d'Orange.

Le Prince d'Orange connoiſſoit trop les grandes qualitez du Duc d'Albe, pour former

mer un jugement ſur des cauſes ſuperficielles, & dont le ſuccès dépendoit entiérement de la conduite & de l'habileté d'un Chef. Il haïſſoit la perſonne du Duc, & il le témoignoit en public, mais il rendoit juſtice au mérite de ce Général, & il l'admiroit dans le fond de l'ame. Sur ce préjugé, il ſe réjouiſſoit de n'avoir plus en tête un ennemi auſſi redoutable par ſes vertus militaires, & qu'il réputoit ſeul capable de faire échouer ſes deſſeins. Ce Prince raiſonnoit en conſéquence de ce qu'il avoit éprouvé depuis ſix ans, que ce grand Capitaine par ſa ſageſſe & la force de ſon génie avoit ruïné toutes ſes entrepriſes, & lui avoit cauſé des pertes ſi conſidérables. 1573.

Les Catholiques mêmes ne s'accordoient pas au ſujet de l'abdication du Duc d'Albe. Les uns regardoient ſon départ comme le plus grand bien qui pût arriver aux Pays-Bas. Ceux ci ne pouvoient lui pardonner d'avoir par ſes violences réduit à la néceſſité de prendre les armes des Provinces, que la Ducheſſe de Parme lui avoit remiſes tranquilles & dans une paix profonde & ſolide. Ils lui faiſoient un crime d'y avoir jetté le trouble & le deſeſpoir, d'avoir rendu les peuples ennemis irréconciliables du gouvernement, par les rigoureuſes exécutions de tant de Nobleſſe, par tant d'exactions extraordinaires, par tant d'impoſitions nouvelles. Sur ce fondement, ils craignoient qu'à l'exemple de la Hollande & de la Zélande, que ce prétexte dont on ne pouvoit ſe diſculper avoit enhardies à ſe revolter, les autres Provinces accablées des mêmes maux, & dans la crain-

Diverſité d'opinions entre les Catholiques.

1573. te de pis tant que dureroit le gouvernement du Duc, ne priffent dans peu le parti extrême de renoncer à l'ancienne Religion, & de se soustraire à l'obéissance légitime de leur Souverain. D'autres, tenant un milieu entre ces idées effrayantes, disoient qu'on devoit penser du Duc d'Albe, ce qu'autrefois on avoit dit d'Auguste, qu'il auroit été avantageux à l'Univers, ou que cet Empereur de Rome ne fût jamais venu au monde, ou qu'il n'en fût jamais sorti. Par allusion à cette pensée, ils soutenoient qu'il auroit été à souhaiter, ou que le Duc d'Albe n'eût jamais mis les piez dans les Pays-Bas, ou qu'il n'eût pas abandonné ces Provinces, dans le tems que les intrigues du Prince d'Orange avoient si fort grossi le nombre de ses partisans, & qu'il étoit à la veille de voir le plein succès de ses entreprises. Pour preuve de ce sentiment, ils assuroient que ce Prince avoit poussé trop loin sa revolte, pour espérer de le faire rentrer dans son devoir par les tempéramens de douceur, & que nul autre n'étoit en état de rompre ses mesures, que celui qui, par son courage soutenu d'une prudence maitresse de la victoire, l'avoit chassé deux fois de ces Provinces, où il étoit entré avec des forces si formidables.

Le Duc d'Albe est bien reçu en Espagne.

Quoi qu'il en soit, le Duc à son retour en Espagne reçut de la part du Roi son maitre des témoignages si éclatans de bonté & d'affection, qu'il n'auroit pas pu lui-même souhaiter un accueil plus satisfaisant. Il passa l'attente de la plus grande partie de la Cour, & des Flamans qui au contraire comptoient de

de jour à autre recevoir la nouvelle de sa disgrace. 1573.

Juge-mens à cet égard.

Les personnes instruites du caractére & des maximes de Philippe, ne se laissoient pas éblouir par des apparences aussi trompeuses. Elles savoient parfaitement que la coutume de ce Monarque étoit de soutenir aux yeux du public le crédit & l'autorité de ses Ministres, dans la vue de se débarrasser des persécutions fatigantes & des raports de ses Courtisans, & leur ôter l'envie de donner l'essor à la haine dont ils sont rongez contre leurs rivaux dans la faveur du Souverain. On lui entendoit souvent dire à ce sujet, que les Princes devoient se vanger des injures qu'ils reçoivent de leurs Ministres, mais qu'ils devoient le faire en tems & lieu, & à cet égard n'agir jamais en conséquence des intrigues & de la passion des Courtisans. Ce fut aussi la conduite qu'il tint en cette rencontre. Rui Gomez, allarmé du retour du Duc d'Albe son concurrent, ne cessoit par ses émissaires de remplir l'esprit du Roi de mille soupçons contre ce Général; lui-même, que son poste mettoit à portée d'entretenir plus souvent ce Prince, laissoit échaper dans l'occasion les traits les plus envenimez. Mais Philippe avec sa prudence ordinaire, bien loin de prêter l'oreille à des accusations aussi malignes, paroissoit les rejetter par des mouvemens de tête qui expriment le mépris & le courroux. Cependant quelques Ecrivains prétendent qu'un jour il s'ouvrit plus particuliérement à Gomez, à qui, disent-ils, il déclara qu'en tems & lieu il feroit sentir

1573. au Duc le poids de sa colére, mais qu'alors il jugeoit convenable d'étouffer en lui-même son ressentiment, parce que les services réels que ce Seigneur avoit rendus à la Couronne, méritoient au moins des caresses dans les premiers instans de son retour.

Sa prison.

Si cette confidence est imaginée, on peut croire que ce Monarque étoit dans ces dispositions, pour peu qu'on s'arrête aux suites qui vérifiérent cette menace. En effet, cinq ans après le Duc fut relegué dans le château d'Uzeda, avec défense d'en sortir. Cette disgrace fournit une ample matiére aux discours, non seulement en Espagne, mais même dans toute l'Europe; chacun en parla suivant les relations, qui venoient de la part des personnes intéressées ou à justifier ce Général, ou à le noircir.

Diversité de sentimens sur ce fait.

On publia que le Roi, pleinement éclairci de je ne sais quelles intrigues criminelles de ce Duc, mais d'une espéce qui choquoit la pudeur & la modestie, prit le parti d'exiler ce coupable, pour lui épargner la honte de son forfait, & sauver le scandale que l'éclat auroit fait dans le monde. D'autres croyent que le Roi voulut satisfaire la haine des Flamans, qui ne pouvoient souffrir qu'un homme, qui avoit laissé dans leur pays tant de traces sanglantes de sa cruauté, qui avoit répandu le sang des plus illustres familles de leurs Provinces, reçût de Sa Majesté tant de marques distinguées, vrayes ou feintes, de l'estime, de l'affection la plus singuliére, & qu'il occupât les premiéres dignitez de la Monarchie. Il courut encore divers bruits, que je me dispense de raporter.

Pour

Pour juger de la validité de ces opinions, il faut, je crois, faire attention aux suites de cette disgrace, & à la maniére glorieuse avec laquelle, comme je le dirai en son lieu, le Roi rendit deux ans après la liberté à cet illustre exilé. Nous aurons de quoi conclure avec certitude que, si l'on excepte cette magnifique statue, trop fastueuse à la vérité, que cet orgueilleux Général fit élever en son honneur dans la citadelle d'Anvers, démarche au reste qui n'étoit pas un crime digne d'une punition aussi rigoureuse, puisque ce monument ne présentoit aux yeux du public que des faits réels; nous aurons, dis-je, de quoi affirmer que ce Duc, dans tout le tems de son administration dans les Pays-Bas, ne fit aucune faute qui pût mériter la disgrace de son Souverain. La preuve en est claire : on sait que ce Gouverneur n'exécuta jamais rien d'importance qu'en conformité des ordres du Roi, ou que si quelquefois il crut nécessaire d'y contrevenir, ce fut toujours dans des cas d'une si petite considération, qu'il n'y avoit pas lieu de lui en faire un crime, ni d'effacer auprès de son maitre le prix de ses grands services. Ajoutons à ces remarques une cause tirée du caractére de Philippe; il étoit très difficile de se frayer le chemin aux bonnes graces de ce Monarque, mais il n'étoit pas moins difficile de les perdre, quand une fois on avoit eu le bonheur de les acquérir.

1573.

Qui sont réfutez.

Mais voici le sujet véritable de l'exil du Duc d'Albe. Frédéric son fils avoit promis d'épouser une des filles d'honneur de la Reine Isabelle, sans avoir demandé le consentement

Cause véritable de cette disgrace.

ment

1573. ment de son pére. Lorsqu'il fut question de remplir cette promesse, qu'il avoit faite en présence de la Reine, il refusa de le faire, à moins que le Duc ne l'approuvât. C'étoit une défaite pour rompre un engagement qu'il se repentoit d'avoir pris, il n'avoit pas besoin d'un pareil aveu à son âge, qui le mettoit hors de tutele pour une affaire de cette nature. Cependant le Roi se chargea d'en parler lui-même au Duc, dont la réponse le piqua jusqu'au vif. Il dit froidement, qu'il laissoit à son fils la liberté de se choisir une femme selon son gout, n'étant pas en droit de le contraindre en pareil cas, vû que l'âge de trente ans le délivroit de la dépendance d'un pére au sujet du mariage. Ce Monarque, offensé du refus que faisoit le Duc d'interposer son autorité, ne voulut pas souffrir la rupture d'une promesse autentique, où la Reine se trouvoit compromise. Il ordonna à Frédéric de tenir sa parole, & sur l'obstination de ce Seigneur, il le fit conduire dans les prisons de Tordesillas. Le prisonnier trouva le moyen de s'évader, & par un mépris criminel des ordres de son Souverain, il se réfugia en la ville d'Albe, où il se maria avec Marie de Toléde sa cousine germaine, & fille Don Garcias de Toléde Généralissime des Armées navales de la Couronne. Philippe, indigné de cette conduite, déchargea sa colére sur le Duc, qui avoit ménagé cette alliance, & détourné son fils de son premier engagement, & pour le punir il le relegua à Uzeda. Il est bien vrai qu'en expédiant cet ordre ce Monarque laissa échaper ces mots: Qu'un nouveau prétexte de plainte devoit ser-

vi

vir à un Prince, pour se vanger des vieilles offenses de son Sujet. 1573.

Constance de ce Duc.

Dans cette chute, qui sans doute est la plus accablante qui puisse arriver à un vieux Courtisan, de la plus haute noblesse, du plus grand mérite, & constitué dans les premiers emplois & au faîte de la faveur, le Duc fit toujours paroitre, contre l'attente de tout le monde, une constance, une grandeur d'ame, une tranquillité merveilleuses. Aussi, comme au comble de la prospérité ses vertus éminentes l'avoient mis au rang des plus grands hommes, sa disgrace servit à relever l'éclat de sa réputation, & semblable au roseau que le vent a couché par terre, il sortit plus glorieux, plus grand, de l'abime où son malheur paroissoit l'avoir précipité pour toujours. C'est ce que nous verrons en son lieu.

Affaires de France.

En France, la guerre civile s'étoit renouvellée avec plus de fureur que jamais. Les Huguenots, résolus de vanger la mort de leurs partisans, amis, & parens, péris au massacre de la St. Barthelemi, dans la vue de défendre les restes de leur faction de la fureur des Catholiques, avoient repris les armes dans toutes les Provinces, avec le ferme dessein de ne plus se fier aux promesses de la Cour.

Demandes du Duc d'Alençon.

Cette révolution devint encore plus dangereuse, par un nouveau parti qui se forma au milieu de la Cour. Le Duc d'Alençon, le plus jeune des fréres du Roi, en étoit le Chef. Ce Prince, excité par les Seigneurs de cette troisiéme faction, demanda avec toute la hauteur imaginable à la Reine mé-

re,

1573. re, dans le tems que Charles IX. étoit fort malade, la charge de Lieutenant-Général du Royaume. La Reine, fort éloignée de confier l'autorité souveraine à un Sujet de ce caractére, songea à amuser son esprit inquiet d'autres desseins, capables de remplir son ambition, & de lui faire perdre ceux dont on avoit entretenu sa mauvaise humeur. Elle lui promit un Trône, non moins considérable que celui qu'elle avoit procuré à son frére, & elle lui fit voir son mariage conclu avec la Reine d'Angleterre, comme si elle eût été la maitresse absolue de disposer de la personne de cette Souveraine. Et pour le rassurer par raport aux incidens qui pourroient faire échouer cette négociation, elle s'engagea en ce cas de l'élever à la Souveraineté des Pays-Bas, qui commençoient de secouer le joug de la domination du Roi Catholique.

Intrigue pour le rendre maitre des Pays-Bas.

Elle lui tint parole en apparence, par les démarches qu'elle fit aussitôt pour consommer l'une de ces deux affaires. Ce n'est pas qu'elle eût les ressources nécessaires, ni même qu'elle crût trouver jour à pouvoir remplir ses engagemens; son unique but étoit d'endormir son fils à l'apât de promesses aussi brillantes, & de le contraindre à vivre en bonne intelligence avec le Roi son frére. Et quoique l'intrigue se conduisît de maniére, que le Duc d'Alençon pût être exactement instruit de tous les ressorts qu'on faisoit jouer, cependant on avoit grande attention de prendre toutes les mesures, propres à ôter aux Ministres d'Espagne la connoissance de ce manége. Il ne fut pas possible

fible d'agir avec tant de fecret, qu'ils ne le découvriffent, fans pourtant pénétrer les caufes qui en rendoient l'exécution impraticable, d'autant qu'ils en croyoient le fuccès affez facile, pendant que les négociateurs mêmes favoient qu'il n'y avoit aucune efpérance de réuffir. 1573.

Tranquillité de Philippe à ce fujet.

Philippe reçut le détail de ce qui fe paffoit, & l'on ne manqua pas de l'affurer que c'étoit une chofe réfolue à la Cour de France, de faire tomber les Provinces des Pays-Bas au pouvoir du Duc d'Alençon. A la premiére lecture ce Monarque fut ce qu'il devoit en penfer, il étoit trop bien inftruit de la fituation des affaires de France, & en particulier de la Maifon royale, pour s'allarmer de cette nouvelle. Il vit du premier coup d'œil que ce ne pouvoit être qu'une de ces rufes de Cour, un de ces coups de politique, que les Princes favent mettre en ufage dans le befoin, & où il étoit lui-même plus expert qu'aucun autre de fon fiécle. En un mot il favoit que Charles IX. & la Reine fa mére fe trouvoient dans des conjonctures, qui les forçoient de s'embarquer dans de femblables projets, pour fufpendre les deffeins des mécontens, & flatter leur ambition par des entreprifes étrangéres, comme un moyen propre à fe garentir des troubles domeftiques.

Confeils donnez au Duc d'Alençon.

Cependant le Duc d'Alençon communiqua les promeffes de la Reine mére au Roi de Navarre, & aux Maréchaux de Coffé, de Momtmorenci, & de Damville, Chefs de la nouvelle faction qu'on nommoit le parti des mécontens. A l'égard du Roi de Navarre,

1573. varre, ſa ſituation le rendoit attentif à tous les mouvemens de la Cour, dans la vue de mettre à profit les occaſions qui ſe préſenteroient de ſe procurer une fortune convenable à ſa naiſſance. Ce Prince ſe trouvoit réellement priſonnier auprès de ſa belle-mére & du Roi ſon beau-frére, d'ailleurs il avoit lieu d'être fort mécontent de la Reine ſon épouſe. Il crut la conjoncture propre à rompre ſes fers, & à s'ouvrir le chemin à un établiſſement digne de ſon rang & de ſon ambition, deux objets qu'il avoit extrêmement à cœur. Mais comme il ne pouvoit y parvenir qu'à la faveur de quelque révolution, il ne manqua pas de donner au Duc d'Alençon des conſeils, qui tendoient à bouleverſer & la Cour & le Royaume.

D'un autre côté les trois Maréchaux, ci-deſſus nommez, embaraſſoient de ſoupçons & de craintes l'eſprit foible & borné de ce Prince. A la vue de ſon incapacité, ils comptoient ſe rendre maitres de ſes volontez, & que lui-même, inhabile à ſoutenir le poids des affaires, ſeroit contraint de leur en abandonner la conduite, d'où ils ſe flattoient de monter au même degré de puiſſance dans le parti, que l'Amiral avoit eu pendant la minorité des Princes de Bourbon. Ainſi ils diſſuadérent le Duc d'Alençon de ſe fier aux promeſſes de la Reine ſa mére, qu'ils diſoient n'avoir d'autre but que de lui préſenter un apât, qui pût lui faire ſouffrir ſans murmure la diminution du pouvoir qu'il étoit en droit de prétendre.

Pour le convaincre du piége qu'on lui tendoit, ils lui firent voir un moyen & plus facile

facile & plus sûr d'obtenir la Souveraineté des Pays-Bas. Ce fut celui de se résoudre à recevoir sous sa protection le parti des Huguenots, qui par cette démarche seroient intéressez à pousser un dessein capable d'assurer contre la haine de leurs ennemis & leurs personnes & leur Religion. Sur ce plan ils ne manqueroient pas d'attirer les suffrages des Calvinistes des Pays-Bas, qu'on savoit alors ne chercher rien avec plus d'empressement que l'occasion de secouer le joug des Espagnols, & de se donner un Souverain qui pût les gouverner par lui-même, au lieu de les soumettre à l'autorité de ses Ministres. Outre l'appui & la soumission des Flamans, on assura le Prince du concours unanime des Puissances Protestantes d'Allemagne. Après bien des intrigues & des conférences, le Duc leur remit le soin de conclure les conditions du Traité, dont voici les principaux articles. 1573.

Traité de ce Prince avec les Huguenots.

I. „ Que le Duc d'Alençon prendroit toutes les mesures nécessaire pour s'évader secretement de la Cour, & que pour assurer sa retraite, les Huguenots tiendroient avec le plus de secret qu'il seroit possible quelques compagnies de cavalerie, qui viendroient au devant de ce Prince & lui serviroient d'escorte.

II. „ Que les Maréchaux de Montmorenci & de Cossé seroient toujours à sa suite, en qualité de premiers Ministres chargez sous son autorité de la conduite des affaires.

III. „ Que deux jours après sa fuite, le Roi de Navarre & le Prince de Condé se „ sau-

1573. „ sauveroient pareillement, pour aller joindre le Duc.

IV. „ Que, quelques jours avant l'exécution de ce projet, le Maréchal de Damville Gouverneur de Languedoc se retireroit dans cette Province, pour s'y rendre maitre de toutes les places par son crédit & ses intelligences, & pour y rassembler le plus de Noblesse qu'il pourroit. Et que ce Seigneur tâcheroit d'exciter une pareille révolution dans la Guyenne & les Provinces circonvoisines, par le moyen du Vicomte de Turenne son neveu & du Duc de Vantadour son beau-frére, afin que les Princes, immédiatement après leur évasion, trouvassent des troupes prêtes & des places de retraite, pour se soutenir contre les forces de la Cour.

Leurs vues dans ce projet.

A la teneur de cette confédération, Davila ajoute que les plus intimes confidens du Duc d'Alençon, par cet esprit d'égarement & de fureur dont la jeunesse n'est que trop susceptible, formérent la résolution d'employer la voye des maléfices & du sortilége, pour avancer les jours du Roi. Depuis quelque tems ce Monarque étoit accablé d'indispositions qui faisoient craindre pour sa vie, cependant il paroissoit alors se rétablir, & de jour en jour ses forces & sa santé revenoient. L'espérance des conjurez étoit, qu'après la mort de Charles IX. & dans l'éloignement du Roi de Pologne son héritier immédiat, il n'y auroit point de peine à faire tomber la Couronne sur la tête du Duc d'Alençon. Telle fut la diversité des vues, tels furent les fondemens sur lesquels on bâtit

tit une conjuration dont l'objet étoit de faire naitre l'occasion de prendre les armes. Les Huguenots restoient fermes dans l'opinion que de ces deux Souverainetez l'une ne pouvoit échaper au Duc d'Alençon, & que peut-être on pourroit les réunir l'une & l'autre en sa personne. Il est vrai que l'idée de cette affaire frappoit l'esprit des plus simples, mais aussi comme ils faisoient le plus grand nombre, la passion qu'ils marquoient de contribuer au succès méritoit quelque réflexion. Les plus clairvoyans jugeoient que les Chefs du parti, sur tout le Roi de Navarre, le Prince de Condé, & tous leurs partisans n'avoient d'autre but que de troubler le repos de la Cour, à la faveur de la revolte du Duc d'Alençon, pour se mettre eux-mêmes à couvert des dangers où ils se voyoient tous les jours exposez de la part des Catholiques. 1573.

Cette intrigue fut aussi mal concertée que mal conduite, elle n'eut point d'exécution, & ces grands projets échouérent dès leur naissance. Les incertitudes, les irrésolutions perpétuelles qui agitoient sans cesse l'esprit variable du Duc d'Alençon, plus que cela son incapacité naturelle pour toutes les affaires, ne lui permirent pas de soutenir le poids d'un complot, qui demandoit toute la prudence, toute l'adresse d'un homme d'État. Ce Prince par ses démarches imprudentes fit naitre quelque soupçon, & la Reine mére, attentive à tout, plus pénétrante que personne de son siécle, plus habile à découvrir les secrets les plus impénétrables, mit en usage les artifices ordinaires pour savoir la te-

On découvre cette intrigue.

1573. neur du Traité fait par son fils avec les Huguenots. Pendant qu'elle faisoit ses recherches, l'impatience des Huguenots, ennuyez de si longs délais, acheva de mettre au grand jour la conspiration. Avertis que le Duc d'Alençon étoit résolu de se sauver avec le Roi de Navarre & le Prince de Condé, pour se retirer dans les Provinces de leur parti, & s'y déclarer le protecteur de leur Religion & des mécontens du Royaume; sans attendre des instructions plus assurées & des ordres positifs, ils parurent brusquement le jour du Mardi-gras au nombre de deux cens cavaliers armez sous la conduite du Seigneur de Guitri aux environs de St. Germain, où la Cour étoit alors, dans la vue d'escorter les Princes qui devoient en sortir secretement.

Le Duc & d'autres Seigneurs arrêtez.

A la nouvelle de leur arrivée imprévue, le Duc d'Alençon & ses amis furent entiérement déconcertez. Ils n'avoient pas encore pris toutes les mesures nécessaires, & d'ailleurs l'escorte ne leur parut pas assez nombreuse pour hazarder leur fuite; ainsi ils ne surent à quoi se résoudre, & après avoir perdu beaucoup de tems à délibérer, ils ne firent aucun mouvement. L'éclat que les Huguenots venoient de faire confirma les soupçons du Roi & de la Reine, qui prirent le parti de se retirer en toute diligence dans les faubourgs de Paris. En même tems ils firent arrêter le Duc d'Alençon, le Roi de Navarre, les Maréchaux de Montmorenci & de Cossé, avec nombre des principaux conjurez. Le Prince de Condé & Monsieur de Thoré trouvérent le moyen

moyen d'échaper, ils se retirérent d'abord dans les terres du Prince en Picardie, d'où sans autre délai ils se réfugiérent auprès des Princes Protestans d'Allemagne. On instruisit le procès des prisonniers, qui avouérent que le projet étoit de faire le Duc d'Alençon Souverain des Pays-Bas, même de placer ce Prince sur le Trône de France après la mort de Sa Majesté Très-Chrétienne; mais ils niérent d'avoir jamais eu l'intention d'ôter la vie au Roi. 1573.

Grande piété de Philippe.

Philippe étoit exactement informé de toutes ces brouilleries, & au détail qu'il en recevoit il ne répondoit autre chose, sinon que la main de Dieu lui fourniroit tous les secours nécessaires pour la défense de la cause commune. C'est par cétte aveugle confiance au bras du Tout-Puissant, que ce Monarque comptoit faire éclater aux yeux du public sa piété & sa Religion. Il ne s'en tint pas à ces apparences extérieures, il voulut, suivant sa maxime favorite, faire connoitre par des monumens effectifs son zèle, sincére ou feint, pour la gloire de Dieu & l'affermissement de son culte. Dans cette vue, il donna ordre d'exécuter divers projets d'édifices sacrez, qu'il avoit déja commencez, ou simplement résolu de faire bâtir.

Etablissement d'un collége de Jésuites à Cusco.

Entre ces bâtimens, qui sont encore aujourd'hui l'admiration de l'Univers, & dont la magnificence devoit rendre son nom précieux à la postérité, par les marques éclatantes qu'ils présentent de la singuliére dévotion qui animoit toujours ce Monarque; entre ces superbes monumens, on remarque sur tout la fondation qu'il fit cette année à

1573. ses frais d'un Collége de Jésuites à Cusco, capitale du Pérou. Il est vrai que ces Péres abusérent avec une hardiesse inconcevable de sa condescendance. Dès ce tems cet Ordre faisoit connoitre qu'il y regnoit l'ambition, non seulement de se rendre maitres absolus des volontez & de la conscience des Souverains, mais même de s'approprier les biens de tout le monde. Ils inspirérent d'abord à Philippe le dessein de fonder un Collége, mais ils ne lui demandérent qu'une maison médiocre, & simplement pourvue des commoditez nécessaires, pour y loger les Religieux de leur communauté naissante, qui devoient être chargez dans le nouveau Monde de convertir les Payens à la foi de l'Evangile, par la régularité de leur vie & la force de leurs prédications. Le Roi, qui ne cherchoit que les moyens de signaler son ardente piété & son zèle pour l'accroissement de la Religion, embrassa avec chaleur cette entreprise, & donna ordre qu'à ce sujet on suivît en tout le plan du Pére Legala ci-devant son Confesseur, qui sollicitoit cette grace de tout son crédit. Mais le bon Religieux, muni de ce pouvoir illimité, ne songea à rien moins qu'à faire bâtir un Monastére commun, il fit élever un Palais, qui, avant que d'être dans sa perfection, coutoit deux cens mille écus. Lorsque Philippe vit les comptes du Trésorier, surpris d'une si prodigieuse dépense qu'il n'avoit pas eu intention de faire, il s'écria, „ Les Jésuites m'ont trompé, „ pour rendre sous mon nom la gloire de „ Dieu plus éclatante". Il n'en fut pas encore quitte pour les frais du bâtiment, ces

Péres

Péres modestes & desintéressez prétendirent des revenus proportionnez à la vaste étendue de l'édifice, où ils promettoient d'entretenir soixante Missionnaires; & le Roi, au grand dépit des Gouverneurs de cette Province, ne balança pas à leur assigner un fonds convenable pour la subsistance de ce nombre, quoiqu'il n'y en ait jamais eu quarante. 1573.

Couvent superbe bâti à Madrid.

Un des faubourgs de Madrid fut encore orné d'un superbe Monastére, qu'on bâtit cette année par l'ordre de ce Monarque, & en grande partie à ses dépens, pour les Péres Carmes Déchaussez. La Reine Anne, sollicitée par son Confesseur qui étoit de cet Ordre, pria le Roi son époux d'accorder cette faveur à ces Religieux. Philippe qui, comme je l'ai déja dit plusieurs fois, n'avoit pas de plus violente passion que d'avoir en main les moyens de faire éclater son empressement à faire des œuvres de piété, dans la vue de mieux surprendre l'estime & la vénération de ses Sujets, & des Ministres des Puissances étrangéres; Philippe, conduit par ce motif, n'eut aucune peine à suivre des mouvemens qui n'avoient pour objet qu'un acte de charité. Non content même de remplir les desirs de la Reine par les sommes considérables qu'il fournit de son Epargne, il engagea encore Jeanne Princesse de Portugal, l'Impératrice Marie, & quantité de Grands de sa Cour, à contribuer aux frais de cette fabrique. Avec de si grands secours on bâtit en effet un Couvent d'une magnificence vraiment royale, & il n'y en a point dans Madrid qui puisse lui être comparé. On l'a enrichi de cloitres,

 de

1573. de corridors, de jardins, & de fontaines; il est sur tout remarquable par une superbe Eglise, à laquelle Philippe fit présent d'une épine de la Couronne de Jésus-Christ, relique que le Pape Pie V. lui avoit envoyée. A la translation de ce précieux dépôt, il y eut une procession générale, à laquelle le Roi assista à pied, & suivi de toute sa Cour.

Couvent de St. Deserto. Ce Monarque fit encore la plus grande partie de la dépense pour la construction du Couvent de St. Deserto de Bolarca, où l'on mit une communauté des mêmes Carmes Déchaussez. Dans ce dessein, Philippe chargea de la conduite de cet ouvrage Don François de Contreras, Conseiller d'Etat, dans la suite Président du Conseil royal, & Grand Commandeur de Léon, qui se transporta sur les lieux avec une fort grosse somme d'argent. Le Roi choisit ce Ministre, parce que c'étoit un Sujet distingué par son penchant à se porter aux actions pieuses, d'ailleurs très entendu dans l'Architecture, qualité nécessaire pour cette entreprise, d'autant qu'il falloit faire sauter par la mine ou le ciseau une grosse masse de rochers, dans le terrain où l'on devoit jetter les fondemens de l'édifice. Ce Monastére de fondation royale a l'honneur d'être sous la protection des Rois d'Espagne, dont on voit les Armes en plusieurs endroits. Le Président, dont je viens de parler, fit avec la permission de Sa Majesté bâtir dans un des angles du corps de logis un très bel appartement, qui est héréditaire dans sa famille, avec une Chapelle qui lui est particuliérement annexée; quoi-

quoique dans l'Eglife, qui eft d'une ftructure admirable, les Religieux ayent réfervé une fépulture à perpétuité pour les defcendans & héritiers de ce Préfident. 1573.

Au village de l'Efcurial Philippe fonda encore l'Eglife de Saint Barnabé Apôtre, dans laquelle il fit bâtir une Chapelle particuliére pour les Officiers & autres domeftiques des Rois d'Efpagne, qui fouhaiteroient y avoir leur fépulture. En effet de fon vivant il y fit enterrer plufieurs perfonnes, non feulement de fa maifon, mais même quelques autres auxquels il vouloit donner une marque finguliére de fon affection. De ce nombre furent divers excellens ouvriers de toutes les nations, qui moururent pendant qu'ils étoient employez à la conftruction du magnifique Palais de St. Laurent. Les Péres de St. François lui ont auffi l'obligation du beau cloitre, qui fe voit en leur Couvent de Notre-Dame de bonne efpérance, dans le voifinage d'Ocanna : & dans l'enceinte de ce même Monaftére il fit élever, pour l'ufage des Rois Catholiques, un fomptueux Palais, qu'il orna de jardins & de galleries remarquables par leur magnificence.

Autres bâtimens faits par ordre du Roi d'Espagne.

Mais aucun de ces actes de piété ne peut être comparé à la dévotion, qu'il fit paroitre pour le St. Sepulcre de Jérufalem. Il ne borna pas fon zèle à acheter divers lieux faints qui étoient au pouvoir des Turcs, pour affûrer aux Pelerins du Chriftianifme la liberté d'y exercer fans trouble un culte, que leur foi rend à ces précieux monumens de la miffion de Jéfus-Chrift. Il enrichit le St. Sepulcre en particulier de fondations & de pré-

Ses libéralitez au St. Sepulcre de Jérufalem.

1573. présens considérables, entre autres d'une aumône annuelle assignée sur les revenus de sa Couronne. Nombre de Religieux ont été les dépositaires de ses sentimens à cet égard, ils lui ont entendu dire plusieurs fois qu'il se sentoit intérieurement animé d'une ardeur irrésistible à combler de biens ce saint lieu, pour le recouvrement duquel il étoit disposé à faire un sacrifice de tous ses trésors. Il est vrai qu'on ne peut lui refuser le témoignage autentique d'avoir, par des effets éclatans, manifesté à tout l'Univers une passion qui sembloit lui être propre, de rendre à ce lieu sacré la splendeur convenable à un endroit où s'est commencé l'ouvrage de notre rédemption. En effet, afin que les Religieux, qui en sont les gardiens, pussent se soutenir avec l'aisance nécessaire, il leur assigna de revenus proportionnez, outre les aumônes qu'ils reçoivent des Pelerins de quelque considération. Ainsi ces Péres subsistent avec une grande liberté au milieu des Infidéles : liberté au reste aussi étendue qu'on peut l'avoir sous la qualité de Sujets du Grand-Seigneur, contraints qu'ils sont à la vérité de vivre d'une maniére fort retirée, quoiqu'ils puissent paroitre en public sans aucun empêchement. Privilége qu'ils acquiérent au moyen de leur exactitude à payer les tributs ordinaires; joint à cela que, comme ils ne manquent point d'argent, ils s'assurent la protection des Gouverneurs par les présens qu'ils leur font, & la facilité qu'ils ont de payer les contributions que ces avides ennemis du nom Chrétien leur imposent assez souvent.

Fin du Livre I.



LA VIE DE PHILIPPE II. ROI D'ESPAGNE.

SECONDE PARTIE.

LIVRE II.

ARGUMENT DU LIVRE SECOND.

Arrivée d'un Envoyé de la Porte à Venise. Son discours au Sénat. Réponse du Doge. Replique & départ de l'Envoyé. Avis que la République donne au Roi d'Espagne. Résolution de Selim de reconquérir Tunis. Portraits de Sinan-Bacha & d'Uluzzali Généraux des Turcs. Force de leur Armée. Ils arrivent

devant Tunis. Siége vigoureux de la Goulette. Sa prise, & carnage des Chrétiens. Prise du Fort & prison de Serbellone. Perte des Turcs, & leur conduite après l'expédition. Générosité du Baile de Venise. Le Fort de l'Etang rendu par Sinoghera. Mouvemens de Philippe à ces nouvelles. Affaires de Flandres. Secours envoyé à Middelbourg. Conduite du Prince d'Orange. Défaite de la Flotte Espagnole. Prise de Middelbourg. Grande réputation de Mondragon. Le Comte Louis améne une Armée dans les Pays-Bas. Il est attaqué. Et entiérement défait. Mort de ce Prince. Butin que font les Espagnols. Joye de Philippe à cet avis. Eloges que ce Monarque donne à la fidélité du Duc d'Albe. Mutinerie des Espagnols. Suites de cette affaire. Perte de trente vaisseaux. Mort de Charles IX. Etat déplorable de la France. Chagrin du Roi Catholique au sujet de la mort de Charles IX. Henri Roi de Pologne succéde à la Couronne de France. Promesse qu'il fait aux Huguenots. Sans exécution. Détail de cette intrigue. Siége de Leyde. Situation de cette ville. On rompt les digues pour inonder le pays. Secours reçu dans la ville. Prodigieux efforts des Espagnols. Ils lévent le Siége. Avanture remarquable de Chacon. Sédition dans l'Armée d'Espagne. Pasquinade sur la perte de Tunis. Jugement desavantageux au Roi Catholique. Expédition du Roi de Portugal contre les Mores. Son retour & la perte qu'il fait. Discours séditieux d'un Espagnol. Acte d'humanité & de clémence de Philippe. Grandes brouilleries

ries dans Génes. Le Grand-Chancelier procure un accommodement. Continuation des troubles. Entremise de Sa Majesté Catholique. Le Cardinal Moroné envoye par le Pape à Génes. Impossibilité d'un accommodement. Don Juan d'Autriche paroit à la vue de Génes avec une Flotte. Soupçons au sujet de l'arrivée de ce Prince. Sa conduite. Sentimens sur les desseins de Philippe. Ambassadeurs de l'Empereur & de France à Génes. Don Juan passe à Naples. Résolution de faire la guerre. Le Grand-Duc assiste les nouveaux Nobles. Expéditions des anciens Nobles. Dispute sur le titre de Protecteur de la République de Génes terminée en faveur de Philippe. On donne des ôtages & l'on entre en traité. L'Empereur s'entremet pour un accommodement dans les Pays-Bas. Protestation de Philippe. Congrès de Breda. Philippe ordonne de continuer la guerre. Entreprise sur l'Ile de Schowen. Autres expéditions remarquables. Armée navale préparée en Espagne. Siége de Ziriczée. Mariage du Roi de France. Guerre en Pologne pour l'élection d'un Roi. Semences de guerre en Afrique. Furieuse peste en Italie. Maladie & paroles remarquables du Pape. L'Infante Marguerite se fait Religieuse. Don Diégue de la Madriz créé Archevêque.

DES les premiers jours de l'année 1574. on vit arriver à Venise Salomon Juif, qui étoit parti de Constantinople, chargé par le Grand-Seigneur de la commission expresse de con- 1574.

Arrivée d'un Envoyé de la

1574. conclure avec le Sénat quelques négociations particuliéres & de la derniére importance.

Porte à Venise.

Aprés avoir représenté ses lettres de créance, il demanda une audience secrete, qui lui fut accordée sur le champ, & il exposa le sujet de son voyage.

Son discours au Sénat.

Il dit „ que l'Empereur Selim, porté d'inclination à embrasser les moyens de concourir de tout son pouvoir à la grandeur de la République, (quoique toutes ses démarches démentissent une pareille protestation) avoit eu un empressement extraordinaire à l'envoyer vers elle, pour lui offrir de sa part toutes les forces de son Empire. Que le Sultan avoit alors une puissante Armée navale, prête à porter le fer & le feu dans les Etats du Roi d'Espagne. Que la République devoit regarder ce Monarque comme son plus implacable ennemi, par la jalousie qu'il entretenoit dans son cœur de l'indépendance des Vénitiens, qu'il avoit sans doute l'ambition de réduire sous son joug, pour étendre sa domination en Italie, & se rendre l'unique arbitre, le maitre absolu de cette contrée qui tenoit un rang si considérable dans l'Europe. Que cette vue ambitieuse ne s'étoit que trop manifestée dans les secours que Philippe avoit fournis au Sénat; que malgré toutes les supplications, toutes les instances de la République, les Flottes d'Espagne n'avoient jamais paru qu'à la fin des campagnes, ce qui n'avoit servi, comme les Vénitiens en avoient fait la triste expérience, qu'à les accabler sous le poids d'une guerre ruïneuse, bien loin de leur

„ don-

„ donner le plus médiocre avantage fur leurs 1574.
„ ennemis. Que le deffein de ce Roi étoit
„ vifible, ou du moins devoit l'être aux yeux
„ des Souverains dans le voifinage de fes
„ Etats, qu'il n'afpiroit qu'à opprimer les
„ Princes Chrétiens les uns après les autres,
„ pour remplir le projet qu'il avoit formé de
„ fe faire la plus vafte Monarchie de l'Uni-
„ vers, projet que Sa Hauteffe étoit réfolue
„ de traverfer de toute fa puiffance. Qu'elle
„ offroit fur le champ au Sénat toutes les
„ forces de fon Empire, s'il vouloit fe dé-
„ terminer à tirer une pleine vangeance des
„ injures qu'il avoit reçues de la Maifon d'Au-
„ triche, dans tous les tems & fur tout pen-
„ dant la derniére guerre, & par cette gé-
„ néreufe réfolution fe mettre en état de rom-
„ pre toutes les barriéres, que la puiffance
„ exorbitante de ces Princes oppofoit de-
„ puis fi longtems à l'agrandiffement &
„ aux prétentions légitimes de la Républi-
„ que".

Le Doge Mocenigo, après avoir fait à l'Envoyé les plus affectueux remerciemens des offres de Sa Hauteffe, promit de raporter cette affaire au Sénat. Au bout de trois jours Salomon revint prendre la réponfe, qui fut „ que la République, accoutumée à ré- *Réponfe du Doge.*
„ gler toutes fes actions fur les loix les plus
„ rigides de la Juftice & du Droit naturel,
„ ne trouvoit alors aucun prétexte raifonna-
„ ble de rompre avec un Prince Chrétien,
„ qui jufqu'alors ne lui avoit donné que les
„ témoignages les plus éclatans d'une amitié
„ fincére. Que l'union entre des Puiffances
„ d'une même Religion ne devoit pas fe

1574. „ rompre à la légére. Que le Sénat avoit „ toute la reconnoiſſance imaginable de la „ confiance que Selim lui marquoit, & que „ de ſon côté il ne feroit rien au préjudice „ du précédent Traité, réſolu qu'il étoit d'en- „ tretenir inviolablement la paix avec la „ Porte".

Replique & départ de l'Envoyé.

Quelque équitable, quelque prudente que fût cette réponſe, elle ne ſatisfit pas l'Envoyé, ſurpris qu'on ſe mît en garde contre les manéges de la Porte, qui ne ſait traiter avec les Puiſſances étrangéres que par des détours artificieux, & dans la vue de les rendre dupes de ſes ruſes. Piqué de n'avoir pu ſurprendre les lumiéres & la ſageſſe du Sénat, Salomon repliqua au Doge, „ que ſa déclaration ne „ pouvoit pas manquer d'être fort mal re- „ çue du Grand-Seigneur; que la Républi- „ que devoit recevoir les offres de l'Empe- „ reur avec d'autant plus d'empreſſement, „ que les conjonctures ne lui permettoient „ pas de les rejetter; qu'un refus de cette „ nature à des avances auſſi généreuſes pé- „ nétreroit Sa Hauteſſe juſqu'au fond du „ cœur". Il ajouta enſuite tous les motifs qu'il crut les plus propres à vaincre la fermeté du Sénat; toute ſon éloquence, toute ſon adreſſe furent inutiles, & après avoir mis en vain toutes ſortes de reſſorts en uſage, il prit ſon congé, & partit avec les préſens ordinaires.

Avis que la République donne au Roi d'Eſpagne.

Ce ne fut pas ſans raiſon que le Sénat ferma l'oreille à des témoignages d'amitié ſi flatteurs en apparence; on découvrit le véritable but de cette Ambaſſade. Selim avoit réſolu de reconquérir la Goulette, & tout ce

ce que les Espagnols avoient pris en Afrique 1574.
l'année précédente. Sur ce dessein, il voulut engager la République, sinon à joindre ses forces aux siennes, du moins à lui faire promettre qu'elle ne fourniroit aucun secours au Roi d'Espagne, & qu'elle demeureroit dans une exacte neutralité. Ou, si l'on veut, ce Sultan ne cherchoit qu'à pénétrer les intentions de cette Puissance, qu'il crut éblouir par ses demandes captieuses & les protestations d'une amitié feinte. Sur le champ le Sénat expédia à Philippe un courier, pour lui donner avis de la proposition du Grand-Seigneur, & de la réponse que le Doge y avoit faite au nom & par ordre de la République. Cette démarche fut très agréable à Sa Majesté Catholique, qui en marqua la plus vive reconnoissance.

Résolution de Selim de reconquérir Tunis.

A peine l'expédition de Tunis & de la Goulette fut répandue dans le monde, que l'épouvante remplit tout l'Empire Ottoman. On n'entendoit parler à Constantinople que des armes victorieuses du Roi d'Espagne, tout y retentissoit de la valeur de Don Juan, chacun y voyoit d'avance l'Afrique inondée de troupes Espagnoles, & réduite sous le joug des Chrétiens. Ces murmures & l'importance des places enlevées aux Mahométans ne permettoient pas à Selim de voir avec tranquillité ces conquêtes ; cet Empereur, allarmé des suites funestes qu'elles pouvoient avoir, convoqua le Divan, avec ordre d'y déterminer les mesures convenables dans une pareille conjoncture. Ce Conseil suprême reconnut que la perte du Royaume de Tunis étoit, par elle-même & par les consé-

quences

1574. quences qu'elle faisoit craindre, beaucoup plus considérable, que l'acquisition de l'Ile de Chipre dont la Porte prétendoit tirer tant d'avantage. Sur cette décision, il fut arrêté qu'il falloit chasser d'Afrique les Chrétiens à quelque prix que ce fût, & qu'il ne seroit plus permis au Sultan de se glorifier de la conquête du Royaume de Chipre, tant qu'il laisseroit celui de Tunis entre les mains des ennemis de sa Religion.

Portraits de Sinan Bacha & d'Uluzzali Généraux des Turcs.

Dans ce Divan on ne se contenta pas de résoudre l'entreprise, on désigna les Généraux qui devoient commander les forces Ottomanes, & l'on choisit Sinan Bacha pour conduire en chef les troupes du débarquement, & Uluzzali pour celles de mer. Le premier avoit une férocité, qui étouffoit en son ame toutes les lumiéres de la raison; l'autre, de mœurs plus adoucies, connoissoit & étoit capable de suivre les loix de l'humanité. Sinan étoit Albanois d'extraction, & l'on rapporte qu'il ressembloit si parfaitement au Cardinal Granvelle, que tout le monde se seroit trompé à les voir ensemble vétus d'un habillement pareil, & qu'il auroit été impossible de les distinguer. Il se rendit recommandable à la Porte par l'expédition qu'il fit contre les Arabes rebelles, qu'il eut le bonheur de soumettre. Son orgueil le rendoit insupportable, & il portoit si loin la présomption de lui-même, que souvent on l'entendoit se vanter d'être en état de réduire toutes les Puissances Chrétiennes sous la domination des Empereurs Turcs, dans l'espace de moins de quinze jours. Uluzzali (ce nom signifie Ali le renegat) avoit reçu la naissance dans

la

la Calabre Province du Royaume de Naples, où il eut l'emploi de Sus-comite, ou plutôt de Commandant de galére. Lorsque Dragud Rais alla faire le dégât sur ces côtes, Uluzzali fut du nombre des esclaves que ce pirate emmena, & qui le mit à la chaine. Un jour il prit querelle avec un esclave Chrétien, qui lui donna un souflet. Il se plaignit à son maitre, & lui demanda de faire punir celui qui l'avoit frappé; mais n'ayant pu obtenir justice, il se fit Turc, pour avoir sa liberté & se vanger de son patron. En peu de tems il fit connoitre son habileté dans la marine, on lui donna le commandement d'une galére, & après s'être signalé avec beaucoup de succès dans plusieurs entreprises de conséquence, il étoit parvenu par degrez au Généralat des Armées navales de l'Empire. Au reste il ne traita jamais les Chrétiens avec cette cruauté, que la haine inspire d'ordinaire aux Mahométans, quoique par devoir il se crût souvent obligé d'exercer contre eux les brigandages usitez par les corsaires. 1574.

Ces deux Généraux furent donc chargez de faire les préparatifs nécessaires pour l'expédition résolue. Ils y firent travailler avec toute la diligence que les circonstances purent leur permettre, & la Flotte leva l'ancre du port de Constantinople, au nombre de cent soixante galéres, de trente vaisseaux, & d'une quantité considérable d'autres bâtimens inférieurs de toutes les espéces. Les troupes qu'on embarqua ne montérent qu'à quarante mille hommes, quoique le Divan en eût destiné soixante mille. Ce qui donna lieu

Force de leur Armée.

1574. lieu à cette diminution, fut le ravage que la peste faisoit alors à Constantinople; on ne put rassembler plus de soldats, & d'ailleurs ce triste incident retarda l'arrivée des autres qui se trouvérent en état de faire la campagne. Ainsi l'Armée fit voile beaucoup plus tard qu'on ne s'y étoit attendu; mais elle ne fut que trop tôt prête pour le malheur de la Chrétienté. On remarque qu'il y avoit sur la Flotte quatre mille Juifs, de ceux qui avoient été chassez d'Espagne avec les Mores. Ces proscrits, quoique d'une nation sans courage & ennemie de la guerre, prirent parti plutôt par fureur que par bravoure, animez d'un esprit de vangeance qu'ils crurent avoir occasion de remplir, avec toute la rage que leur inspiroit la haine qu'ils avoient contre Philippe.

Ils arrivent devant Tunis.

Après une navigation heureuse, les Turcs arrivérent en peu de jours devant Tunis, & débarquérent leur monde sans aucun obstacle. Aussitôt Sinan fit attaquer à la fois Tunis & la Goulette, pour diviser les forces des Chrétiens, & par cette manœuvre trouver moins de résistance de leur part dans les places attaquées. D'un autre côté les Généraux Espagnols jugérent inutile & même impraticable de conserver Tunis & quoique Don Juan eût expressément recommandé à Gabriel Sebelloné de la défendre, au premier avis du débarquement des Turcs, ils retirérent la garnison de cette capitale, & la firent entrer dans le Fort. Pour être plus en état de soutenir le Siége de cette derniére place qui faisoit toute leur ressource, ils firent travailler sans relâche aux réparations des

des murailles, & nettoyer les foſſez. Mais, 1574.
comme ils ne purent avoir à tems la quantité de matériaux néceſſaire, & que d'ailleurs ils ne trouvérent pas toutes les commoditez & tous les ſecours convenables pour avancer l'ouvrage, on fut contraint de ſe renfermer dans l'intérieur de la fortereſſe, & de laiſſer le reſte imparfait. Cependant, malgré ce défaut qui donnoit tant d'avantage aux ennemis, & ôtoit aux Chrétiens le moyen de faire une vigoureuſe défenſe, on jugea les fortifications dans un état à pouvoir s'y maintenir longtems. C'étoit tout ce qu'on pouvoit faire de mieux, dans l'eſpérance qu'on avoit de recevoir bientôt un puiſſant ſecours, ou par Don Juan en perſonne, ou par quelque autre Général, que Serbelloné comptoit devoir être inceſſamment envoyé, ſuivant la promeſſe poſitive qui lui avoit été faite.

Siége vigoureux de la Goulette.

Sur cette attente, ce Commandant réſolut encore de ne pas abandonner le Fort, & d'employer toutes ſes troupes à la défenſe de la Goulette, ce qui fut approuvé par tous les Officiers. L'événement fit voir que ce parti fut très préjudiciable aux Chrétiens. Les Barbares, après avoir pris Tunis, tournérent toutes leurs forces contre la Goulette, & dès les premiers aſſauts les Eſpagnols en trop petit nombre ſe virent preſque accablez de la multitude des aſſiégeans. Il eſt vrai que dans le commencement ils ſoutinrent les efforts des ennemis avec toute la valeur, toute l'intrépidité qu'on pouvoit en attendre. Mais une mine ayant crevé fit ſauter la muraille, le baſtion fut démantelé, le rempart entiérement renverſé, & ce monceau de ruïnes

1574. servit d'échelle aux Turcs, qui, sans donner le tems de les transporter, y grimpérent avec une promtitude surprenante, & parurent aussitôt à l'ouverture de la bréche, où ils rendirent avec toute la bravoure imaginable un combat des plus opiniâtrez. Il fut soutenu longtems par le courage des assiégez, il s'y répandit beaucoup de sang, & les uns & les autres revinrent plusieurs fois à la charge avec une fureur égale. Mais enfin le Commandant de la place, & les autres Officiers, contraints de céder à la force, ne trouvérent plus de ressources pour ranimer la valeur épuisée de leurs soldats, & dans un instant la fortune changea, & les Chrétiens ne virent plus d'espérance de résister aux Infidéles. Sinan, animé par l'ambition de vaincre à cette attaque, paroissoit à la tête des Janissaires, le sabre à la main, les menaçant, les exhortant, les priant, les excitant à ne se pas démentir dans cette rencontre, à ne pas tromper l'attente de l'Empereur leur maitre, qui avoit une extrême impatience d'apprendre les exploits de ces braves soldats, dont la force & le courage n'avoient jamais trouvé rien d'impossible. A ces remontrances il ajoutoit que les récompenses étoient préparées à ceux, qui par leurs belles actions soutiendroient l'honneur & la réputation de ce corps si fameux, & que la lâcheté seroit rigoureusement punie.

Sa prise & carnage des Chrétiens.

Ces discours firent toute l'impression, que ce Général, avide de gloire & qui donnoit l'exemple, pouvoit se promettre. Les Janissaires redoublérent leurs efforts, résolus de ne point abandonner l'attaque qu'ils ne fussent

fussent maitres de la place. Enfin, après être revenus tant de fois à la charge, que les assiégez, à qui ils ne laissoient aucun relâche, tomboient de fatigue & d'épuisement sous leurs coups, ils entrérent par la bréche le 23. du mois d'Aout. Le carnage répondit à leur barbarie irritée par une longue résistance, ils passérent tout au fil de l'épée sans distinction, à la reserve de trois cens hommes d'infanterie, sains & robustes, qu'ils n'épargnérent que pour les mettre à la chaine. Du nombre des esclaves furent encore Portocarrero, l'Infant de Tunis, & le fils du Roi Amida. 1574.

Sans perdre de tems, Sinan mena son Armée victorieuse à l'attaque du Fort, où Serbelloné s'étoit enfermé. Dès le moment que les batteries furent dressées, elle ne cessérent de tirer jour & nuit, les ennemis creusérent par tout des mines; des souterrains ouverts de toutes parts, la sappe, en un mot tout ce qu'il y a de plus terrible à la guerre fut mis en usage, pour réduire la forteresse en peu de tems. Malgré tant de foudroyantes machines, secondées du bras des assiégeans continuellement aux mains avec leurs ennemis, il fallut donner divers assauts, dans lesquels les Turcs perdirent plusieurs milliers de soldats. Résistance qu'on ne doit attribuer qu'au courage intrépide, à l'expérience, à la sage conduite de Serbelloné & des autres Officiers, qui en faisant des prodiges de valeur trouvoient les moyens de rendre inutiles les efforts redoublez des Infidéles. A la fin ils furent contraints de céder faute de défenseurs; lorsque la Goulette fut

Prise du Fort & prison de Serbelloné.

1574. fut prise, il ne restoit dans le Fort que mille hommes, ce petit nombre diminuoit tous les jours dans les actions, de maniére qu'après tant de combats il ne fut plus possible de faire tête à la multitude des assaillans. Les Turcs se virent maitres de la place le 12. du mois de Septembre, deux mois jour pour jour après qu'ils eurent mis pied à terre en Afrique. Serbelloné fut pris vif par la barbe, & conduit au Bacha, devant lequel on le força de se prosterner à genoux, & de faire les actes de soumission les plus vils, pour relever l'éclat du triomphe de cet orgueilleux vainqueur. Les barbares coupérent la tête à Pagavin Doria, parce qu'ils le trouvérent blessé à mort, & ils immolérent à leur rage tous ceux qui n'étoient pas en état de servir de forçats sur les galéres, comme ils avoient fait à la Goulette.

Perte des Turcs & leur conduite après l'expédition.

Ainsi fut reconquise l'Afrique en si peu de tems. Il est vrai que cette conquête couta cher aux Turcs, dont on fit monter la perte à vingt mille hommes. Mais qu'est-ce que ce nombre pour une nation qui ne connoit pas l'usage des mariages légitimes, & qui ne limite le commerce des femmes que sur son penchant à la volupté, & l'inconstance de ses desirs? Immédiatement après que l'expédition fut achevée, Sinan fit raser jusqu'aux fondemens toutes les fortifications, travail auquel il condamna tous les Chrétiens ses captifs, sans excepter Serbelloné & Portocarrero, & il se donna le plaisir barbare de les voir la hache à la main faire cette triste & pénible fonction. Il ne faut pas être surpris d'une manœuvre

qu

qui parmi nous paroit contraire aux régles 1574.
de la faine politique, les Turcs ne font pas confifter la fureté de leurs Etats dans le nombre des fortereffes. Maxime que dans l'Europe Chrétienne on voit auffi obfervée par les Suiffes, qui prétendent qu'il n'y a point de fortereffes plus fures dans un pays que la fidélité des habitans & le courage des milices, les places fortes, felon eux, n'ayant que le dangereux ufage que de fervir d'afyle aux rebelles & aux mauvais compatriotes que le defefpoir anime. Enfuite Uluzzali prit poffeffion de Tunis, & après avoir laiffé les ordres néceffaires pour le gouvernement & la confervation de ce Royaume, il fe rembarqua avec Sinan, & fit voile vers Conftantinople. Ce fut un fpectacle pompeux de voir l'entrée de ces Généraux dans la capitale de l'Empire, jamais on n'y avoit entendu de décharge de canons plus continuelle, ce qui fut ordonné dans la vue d'avertir, par ce bruit non interrompu, les peuples circonvoifins de la victoire remportée fur les ennemis de la Loi de Mahomet. Auffi vit-on auffitôt arriver de toutes parts une foule innombrable de Turcs, qui vouloient prendre part en perfonne à la réjouiffance publique, & par leur préfence relever l'éclat d'un triomphe auffi glorieux.

Générofité du Baile de Venife.

Barbaro, Ambaffadeur, ou comme on l'appelle communément, Baile de Venife à la Porte, n'eut pas plutôt appris que Serbelloné & Portocarrero étoient du nombre des efclaves pris à l'expédition d'Afrique, qu'il fe tranfporta fur les galéres où l'on avoit mis à la chaine ces infortunez Seigneurs. Il leur

1574. marqua dans les termes les plus touchans la part qu'il prenoit à leur disgrace, & sans borner ses soins charitables à de simples paroles, il leur fournit abondamment les secours dont ils avoient besoin dans le misérable état où le sort des armes les avoit réduits. Trois jours après l'arrivée de la Flotte victorieuse, Sinan & Uluzzali furent amenez à l'audience publique du Grand-Seigneur, à qui ils présentérent avec la plus fastueuse parade les dépouilles & les esclaves. Selim combla des plus grands éloges la bravoure de ces Généraux, & pour les animer à entreprendre des exploits plus considérables la campagne suivante, il éleva Sinan à un des premiers postes de la guerre, & Uluzzali reçut de sa main un cimetére garni de pierreries de la valeur de deux mille sultanins.

Le Fort de l'étang rendu par Singhera.

On a oublié une circonstance qui fait partie de la conquête des Turcs. Après la réduction de la Goulette & du Fort, il restoit encore la Tour surnommée de l'étang, qui étoit avantageusement située sur une hauteur entre Tunis & la Goulette, extrêmement fortifiée, & munie de toutes les provisions de guerre & de bouche pour soutenir un long Siége. Don Jean Sinoghera commandoit dans cette place, pourvue d'une garnison de trois cens cinquante soldats: & quoiqu'il eût tous les moyens de la défendre, il ne jugea pas à propos de laisser avancer l'Armée ennemie; & la rendit sans essuyer un coup de canon. Ce fut l'effet de son épouvante à la vûe de la prise des autres forteresses; il ne considéra alors que ce qu'il étoit en état de faire, le nombre & les ressources des vain-

vainqueurs, l'impoſſibilité de ſoutenir long-tems leurs attaques, le peu d'eſpérance qu'il avoit d'être ſecouru, ces réflexions effrayantes lui firent perdre courage, dans la crainte de ſubir le triſte ſort des autres. Ainſi il envoya offrir au Général Turc de ſe rendre, & Sinan, qui avoit une extrême impatience de retourner à Conſtantinople, fut ravi qu'on lui épargnât la peine de s'arrêter à un nouveau Siége, & conſentit aiſément à un pourparler. La condition fut que toute la garniſon ſortiroit avec ſes armes & tous ſes effets : ce qui fut ponctuellement exécuté, contre l'attente de tout le monde. Sinoghera de retour enſuite en Sicile avec les ſiens, fut le premier qui apporta la triſte nouvelle de la perte des Chrétiens, qui jetta la conſternation en Eſpagne. La Cour ſur tout en eut un ſenſible déplaiſir, & fit un crime à Sinoghera de ſa précipitation à capituler; il y fut très mal reçu, & regardé généralement comme un lâche. Mais il ſut juſtifier ſi bien ſa conduite, qu'il ſe garentit des punitions que ſa faute paroiſſoit avoir méritées. 1574.

Mouvemens de Philippe à ces nouvelles.

Philippe fut extraordinairement affligé de cette perte. Il ne cacha pas même ſa douleur en public, mais comme il avoit l'ambition de faire croire que les plus grandes diſgraces, les victoires les plus éclatantes ne le touchoient, qu'autant qu'elles intéreſſoient la Chrétienté, il ne manqua pas de proteſter que cet intérêt ſeul le rendoit ſenſible à la perte de l'Afrique, qui devenoit ſi préjudiciable aux Puiſſances Chrétiennes, par les avantages qu'elle donnoit aux ennemis de leur

1574. Religion. Le véritable motif des plaintes de ce Monarque étoit l'intérêt particulier qu'il avoit de conſerver ſa conquête, autant par raport à la gloire qu'il recevoit d'étendre ſa domination dans des climats étrangers, que par la honte qui ſembloit réſulter d'avoir laiſſé perdre en ſi peu de tems un Royaume, dont l'acquiſition lui avoit couté des ſommes conſidérables. Ajoutons à cela le ſecret dépit de devenir la riſée de l'Univers, aux yeux duquel il avoit fait parade de ſa puiſſance, & voulu faire connoitre qu'il ſuffiſoit ſeul pour rabattre l'orgueil des Ottomans.

Affaires de Flandres.

Ce revers le pénétra d'autant plus vivement, qu'au commencement de cette année il en eſſuya dans les Pays-Bas, qui lui étoient d'une bien plus grande conſéquence. Les mécontens y firent une conquête importante, & dont je vais raconter ſuccinctement le détail.

Secours envoyé à Middelbourg.

Ils avoient réduit aux derniéres extrêmitez la ville de Middelbourg, capitale non ſeulement de l'Ile de Walcheren où elle eſt ſituée, mais encore de toutes les Iles qui compoſent le Comté de Zélande. Chriſtofe Mondragon, qui commandoit dans cette place, donna avis qu'il ſeroit bientôt contraint de capituler aux conditions les plus avantageuſes qu'il lui ſeroit poſſible d'obtenir, s'il ne recevoit pas promtement du ſecours. A cette nouvelle Requeſens, nouveau Gouverneur des Pays-Bas, réſolut de mettre tout en uſage pour ne point ſouffrir, ſous ſes yeux & dès ſon arrivée, l'affront de laiſſer perdre une place, qu'il importoit ſi fort aux affaires du Roi de conſerver. Il fit en toute diligence équiper

équiper deux escadres, l'une sous les ordres de Don Sanche d'Avila, l'autre sous la conduite du Mestre de camp Julien Romero. Mais cette seconde fut entiérement défaite auprès de Berg-op-Zoom par une puissante Armée navale des mécontens, avec perte de sept cens hommes, entre autres de Glimes Vice-Amiral, & du Capitaine Diego Gariglia d'Acugna. 1574.

Conduite du Prince d'Orange.

Le Prince d'Orange, informé de la résolution de Requesens, suivit son plan, & prit ses mesures pour opposer des forces aux deux Généraux qui devoient secourir Middelbourg. Pour cet effet il divisa l'Armée qu'il commandoit, se tint en personne avec une partie à l'ancre à la vue de la ville assiégée, pour en empêcher l'approche à d'Avila, & Louis Boisot Amiral de Hollande conduisit l'autre moitié de la Flotte vers l'Ile de Tolen, pour être à portée de combattre Romero & Glimes.

Défaite de la Flotte Espagnole.

Boisot étoit un des plus habiles hommes de mer de son tems, & d'un courage éprouvé dans plusieurs actions d'éclat. Rempli du desir de soutenir en cette rencontre sa réputation, & de faire voir au Prince d'Orange & à d'Avila toute l'étendue de son savoir & de sa valeur, à peine eut-il découvert les Espagnols à l'entrée du port de Berg-op-Zoom, qu'il fit force de voiles, & fondit sur eux avec toute la furie imaginable. Le premier choc ne fut pas heureux pour lui, & fut très meurtrier, il y perdit d'abord un œil d'un coup de mousquet, le pilote de son Amirale, & plusieurs de ses soldats. Mais comme les Zélandois avoient des vaisseaux

 beau-

1574. beaucoup plus grands & en plus grand nombre, & que d'ailleurs ils entendoient beaucoup mieux la manœuvre, ils enfermérent l'Armée royale. Alors le combat devint inégal, Glimes ayant été tué, & Romero ayant eu beaucoup de peine à se sauver sur un esquif, après avoir vu une partie de sa Flotte à sec sur le sable, & l'autre consumée par les feux des ennemis. Enfin la victoire fut complette, & Requesens eut la douleur de voir d'une levée de Berg-op-Zoom le malheureux succès de cette bataille.

Prise de Middelbourg.

Il fut suivi de la réduction de Middelbourg, qui étoit la seule ville de la Zélande qui fût sous l'obéissance du Roi. Mondragon, comblé de gloire par la brave défense qu'il avoit faite, acquit encore dans la maniére de rendre la place un honneur, dont peut-être l'Histoire ne fournit point d'exemple. Un des articles de la capitulation fut que les soldats, les matelots, les Ingénieurs avec toutes leurs machines de guerre, les Religieux & le Clergé avec les vases sacrez & les autres ustenciles qui servent au service divin & à l'ornement des Eglises; que tou ce monde en un mot sortiroit & emporte roit tous ses meubles & ses bagages, & qu' cet effet on lui fourniroit des vaisseaux d Zélande, pour être conduit en sureté dan les Provinces voisines. A condition que lu Mondragon engageroit Requesens à renvoye dans l'espace de six mois Ste. Aldegonde qu étoit prisonnier, & trois autres Officiers a choix de ce même Seigneur. Et en ca que cette négociation ne pût pas réussir Mon

Mondragon promettoit de se remettre entre les mains des ennemis. 1574.

Grande réputation de Mondragon.

Le Prince d'Orange ne souhaitoit rien avec autant de passion que de voir Ste. Aldegonde en liberté, & il avoit tant de confiance en la parole de Mondragon, qu'il ne fit aucune difficulté de remplir les engagemens du traité, sans exiger aucune espéce d'ôtage, comme on le pratique toujours en semblable rencontre. Ce n'étoit pas seulement dans l'esprit du Prince que Mondragon avoit acquis une si haute réputation de probité, l'estime qu'on faisoit de ce Colonel étoit si générale, que personne ne douta qu'il ne vînt se rendre en prison, si Requesens refusoit d'accorder sa demande. Alors les ennemis comptoient être suffisamment dédommagez par la détention de cet Officier, qui de leur aveu valoit plusieurs Aldegondes. Mais l'affaire se passa à la satisfaction commune, le Gouverneur consentit à tout, Ste. Aldegonde fut sur le champ remis en liberté, & avec lui Simionsen, Pettin, & Citadella qu'il désigna. Les habitans de Middelbourg se rachetérent du pillage, moyennant trois cens mille florins, conformément à la capitulation. De plus le Prince d'Orange tira plus d'un million, d'une taxe qu'il mit sur les marchandises des pays étrangers.

Le Comte Louis améne une Armée dans les Pays-Bas.

Peu de tems après on apprit que le Comte Louis de Nassau avoit levé en Allemagne une Armée de six mille hommes d'infanterie & de trois mille chevaux, & qu'il étoit en marche dans le dessein de passer la Meuse, & d'entrer dans le Brabant. En effet il parut

1574. rut bientôt aux environs de Maestricht. Requesens, résolu de rompre à quelque prix que ce fût les mesures de ce Prince, fit en toute diligence un détachement de son Armée, moins considérable par le nombre, que parce qu'il étoit composé de l'élite de ses troupes, & il l'envoya à la rencontre des ennemis sous la conduite de Don Sanche d'Avila. Ce Général répondit parfaitement à l'attente du Gouverneur, il suivit sans relâche les Allemans, & les fatigua avec tant d'activité, que ces milices nouvelles & nullement aguerries faisoient tous les jours des pertes assez grandes. Entre autres actions, il y eut le 18. du mois de Mars une escarmouche, dans laquelle on leur tua plus de sept cens fantassins & de trois cens cavaliers.

Il est attaqué.

De son côté Guillaume frére du Comte Louis marchoit à grandes journées pour le joindre. D'Avila, averti de ce mouvement, & voyant qu'il seroit de beaucoup inférieur aux ennemis, s'il leur laissoit le tems de réunir leurs forces, prit la résolution de combattre le Comte, avant que le Prince d'Orange fût arrivé. Après avoir fait toutes les manœuvres nécessaires, pour mettre les Allemans hors d'état de refuser la bataille, il les attaqua le 15. d'Avril auprès du village de Mook, dans le tems qu'ils marchoient vers Bommel, où ils devoient trouver les Flamans confédérez.

Et entiérement défait.

Il fondit sur ces troupes avec tant d'impétuosité, qu'il n'y eut presque point d'intervalle entre l'attaque & leur entiére défaite. Enfin pour ne pas ennuyer le lecteur d'un détail

détail que je crois superflu, je passerai sous silence plusieurs particularitez de cette sanglante action. Je me borne à dire que les Espagnols combattirent avec une espéce de desespoir, & firent un horrible carnage, animez par le souvenir trop récent de leur derniére déroute sur mer, dont ils vouloient réparer l'affront d'une maniére éclatante. En moins de trois heures le Comte de Nassau perdit toute son Armée, dont une partie fut passée au fil de l'épée, l'autre demeura prisonniére. 1574.

Mort de ce Prince.

Entre les morts on compta les trois Chefs, savoir, Louis de Nassau, Henri son frére, & Christofe de Baviére fils de l'Electeur Palatin. Au moins on ne put savoir ce qu'ils étoient devenus, leurs corps n'ayant jamais été trouvez, soit qu'ils eussent péri dans la mêlée, soit qu'ils eussent été foulez aux piez des chevaux, ou qu'ils se fussent perdus dans les marais. Quelques-uns ont écrit que le Prince Louis s'étant trainé comme il avoit pu jusqu'à la Meuse, pendant qu'il y lavoit ses playes, il étoit survenu quelques paysans de la contrée, qui, après l'avoir dépouillé, l'avoient inhumainement massacré, & ensuite jetté dans la riviére. Triste fin pour un Prince, qui méritoit de finir ses jours d'une maniére plus glorieuse, quoique les Ecrivains de son parti assurent qu'il ne pouvoit pas souhaiter un sort plus honnorable, que celui de perdre la vie en combattant pour la défense de sa Religion. Soit. Je me contenterai d'ajouter ici son portrait. Il étoit grand Guerrier, excellent Capitaine, qui joignoit à la science de la guerre cette éloquence martiale,

1574. tiale, maitresse du courage & de la confiance des soldats. Mais il avoit le malheur d'être inquiet, violent & téméraire; & quoiqu'il fût frére du Prince d'Orange, il lui étoit fort inférieur du côté de la prudence.

Butin que font les Espagnols. On fit une si grande boucherie des Allemans, qu'on assure qu'il y eût de tuez jusqu'à quatre mille hommes d'infanterie, & six cens de cavalerie. Les Espagnols demeurérent maitres du champ de bataille, des drapeaux, du canon, du bagage, & de toutes les munitions des ennemis. Mais cette victoire importante devint un sujet de dispute entre les vainqueurs; comme leur Armée étoit composée de nations différentes, il fut très difficile de faire le partage des dépouilles selon la part qu'elles avoient au succès, chacune s'attribuant l'honneur & la gloire du gain de la bataille.

Joye de Philippe à cet avis. Sur le champ Requesens fit partir Don Jean Osorio d'Ulloa, pour aller porter cette heureuse nouvelle à la Cour d'Espagne. On ne sauroit exprimer la joye que Philippe en ressentit; il commença par gratifier le courier d'un diamant de la valeur de deux mille écus. On vit la sérénité répandue sur le visage de ce Monarque, il parut dans toutes ses actions que son esprit étoit entiérement débarrassé des cruelles inquiétudes, que lui avoit données la perte qu'il avoit faite peu auparavant sur mer. Enfin autant avoit-il été agité à la vue des conséquences terribles, qu'il envisageoit dans la ruine de son Armée navale, autant conçut-il de la nouvelle victoire les plus brillantes espérances.

Peu

Peu après il renvoya Osorio, avec un ordre pour le Gouverneur de mettre à profit la supériorité qu'il venoit d'acquérir sur les rebelles, & de ne s'en servir qu'à prendre, avec l'adresse dont il étoit capable, tous les moyens que sa prudence & les conjonctures lui suggéreroient de rétablir le calme dans les Pays-Bas. Moyens que présentoit un événement aussi avantageux, attendu que les peuples atterrez de cette défaite s'empresseroient de recourir à la clémence de leur Souverain, & recevroient avec les sentimens de la plus vive allegresse & de la plus sincére reconnoissance l'amnistie générale que Sa Majesté leur accordoit. Philippe ajoutoit, que dans ce pardon il vouloit bien sacrifier tous ses autres intérêts quels qu'ils fussent, pourvû que ses Sujets répondissent à cette grace par un promt retour à l'obéissance de l'Eglise Romaine & de sa Couronne, ce qui étoit alors l'unique objet de ses desirs. 1574.

Avant que de renvoyer Osorio, le Roi tint Conseil pour délibérer au sujet de l'amnistie, dont il vient d'être fait mention. Voici une particularité remarquable, & qui fait connoitre jusqu'où Philippe portoit son estime pour le Duc d'Albe. Quelques-uns de ses Ministres lui représentérent les inconvéniens de permettre que ce Seigneur assistât à cette assemblée, parceque, indigné comme il étoit contre Requesens, qui avoit fait abattre sa superbe statue, que j'ai décrite dans un autre endroit, il ne pourroit s'empêcher de suivre les mouvemens de sa vangeance, & de donner un conseil pro-

Eloges que ce Monarque donne à la fidélité du Duc d'Albe.

 pre

1574. pre à embarraffer fon fucceffeur. Mais le Roi, bien affuré que le Duc étoit incapable de facrifier fon devoir & les intérêts de fon Souverain à fa paffion, répondit féchement à ceux qui vouloient lui rendre fufpecte la fidélité de ce Seigneur, que l'attachement du Duc d'Albe à fon fervice lui étoit fuffifamment connu.

Mutinerie des Efpagnols.

Cependant la joye que la derniére victoire avoit répandue dans le parti du Roi, fut bientôt troublée par l'infolente mutinerie des troupes Efpagnoles, à qui l'on devoit plufieurs montres. Toute l'autorité de Requefens, tout le crédit des autres Officiers, rien ne fut capable de calmer les efprits, circonftance qui fit perdre entiérement le fruit de la défaite des mécontens. Les mutins s'en allérent à Anvers, où, après avoir fait quelque defordre, ils contraignirent, en partie les habitans, en partie le Commandeur qui engagea fa vaiffelle d'argent & quelques pierreries, de trouver les fommes qu'ils demandoient. Avant qu'ils fuffent fatisfaits, d'Avila par ordre du Gouverneur s'étoit préfenté à eux, & avoit fait tous fes efforts pour les ramener à leur devoir, mais il les avoit trouvez fi aigris, qu'effrayé de leurs menaces, dans la crainte d'être lui-même la victime de leur fureur, il fut obligé de fe retirer. Après cette députation fans fuccès, Requefens fit une nouvelle tentative par le miniftére du Pére Trigofe Efpagnol de la Compagnie de Jéfus, auquel ils répondirent froidement, qu'avant toutes chofes il falloit leur compter de l'argent, & qu'en-

fuite

suite il les trouveroit disposez à entendre ses remontrances. 1574.

Suites de cette affaire.

Aussitôt qu'ils eurent reçu les arrérages de leur solde, ils rentrérent sur le champ sous l'obéissance de Requesens, qui leur pardonna, & fit publier une amnistie pour tout ce qui s'étoit passé. Mais ce Général, jugeant qu'il n'étoit pas de la prudence de se fier davantage en la fidélité de ces soldats rebelles, les envoya au Siége de Leide que le Duc d'Albe avoit commencé l'année précédente. Par ce moyen il se délivra des craintes & de l'inquiétude, où il avoit mis les habitans d'Anvers, & où il s'étoit jetté lui-même, par l'imprudence qu'il avoit eue de se promettre trop de la soumission de ses troupes. A moins qu'on ne prétende, comme quelques-uns l'ont écrit, que cette revolte fut un stratagême imaginé pour avoir de l'argent des peuples, au défaut du Trésor royal qui se trouvoit alors dans la derniére disette. Quoi qu'il en soit, Requesens retint ces troupes quelque tems à Brusselles, jusqu'à ce qu'après avoir fait assembler les Etats-Généraux, il fit publier l'abolition générale que le Roi avoit envoyée. Cette publication se fit à la vérité avec moins de faste, que le Duc d'Albe ne l'avoit faite auparavant; mais aussi le Souverain marquoit dans la derniére plus de bonté pour ses Sujets, qu'il recevoit en grace sous des conditions beaucoup plus douces & plus favorables. Néanmoins celle-ci fut également infructueuse, parce qu'elle ne vint pas à tems. Ensuite les Espagnols retournérent au Siége de Leide, sous la conduite de François Valdés,

1574. & ils y firent paroitre plus de courage, qu'ils n'eurent de bonheur.

Perte de trente vaisseaux.

Il semble que cette année la fortune prit plaisir à accabler le Roi Catholique par des pertes considérables & consécutives. Pendant que les troupes mutinées étoient à Anvers, il arriva un malheur qui fut d'un extrême préjudice aux affaires de ce Monarque. Il y avoit dans le port de cette ville une escadre d'environ trente gros vaisseaux de ligne en bon état, on leur fit lever l'ancre & ils prirent le large, dans la crainte que les séditieux ne s'en rendissent les maîtres & ne les pillassent, ce qu'ils auroient fait, comme ils avouérent depuis que c'étoit leur dessein. Ces bâtimens ne furent pas plutôt hors de la vue d'Anvers, que les Zélandois, qui rodoient toujours dans les environs, les prirent sans peine, ou les ruinérent : & l'on crut qu'ils exécutérent ce coup, par la trahison de quelques-uns des Commandans de la Flotte même, avec lesquels ils avoient intelligence. Le Vice-Amiral qui commandoit en chef fut fait prisonnier, on passa au fil de l'épée un grand nombre de ses soldats, & les vainqueurs emmenérent en triomphe quinze de ces vaisseaux dans les ports de Zélande, après avoir coulé à fond les autres, ou les avoir mis hors d'état de jamais servir. Ce désastre fit d'autant plus de tort au Roi, qu'il rompit entiérement la résolution prise en son Conseil de réduire cette année par la force sur terre & sur mer tous les Calvinistes des Pays-Bas, qui refuseroient d'accepter l'amnistie. Dans cette vue même Philippe avoit

fait

fait équiper en Espagne une Flotte, qui devoit se joindre à celle de Flandres, que les mécontens, comme je viens de le dire, enlevérent au Commandeur, qui fondoit les plus grandes espérances sur ce secours. 1574.

La mort de Charles IX. Roi de France, arrivée le 30. de Mai, fut encore un accident très sensible au Roi Catholique. Cet événement ne pouvoit survenir dans des conjonctures plus tristes, & il toucha d'autant plus Philippe, que ce Monarque commençoit à connoitre les moyens propres, non seulement à arrêter les progrès des Huguenots, mais même à détruire leurs forces & leur crédit. Charles IX. laissoit son Royaume dans le plus affreux desordre. Outre la confusion horrible qu'y causoient trois factions ennemies, on n'y voyoit aucune forme de gouvernement; la foiblesse de la Cour, ses incertitudes, son peu d'autorité, tout annonçoit le renversement total de la Monarchie, ou du moins rendoit fort incertaine la succession à la Couronne. L'héritier légitime se trouvoit absent, & dans un pays fort éloigné, contretems qui ôtoit toute la ressource capable de rétablir l'ordre dans l'administration des affaires; je veux dire la présence du Souverain naturel, dont le nom toujours respectable auroit pu, dans ce tems de trouble & de calamité, calmer l'agitation des esprits, contraindre à l'obéissance, ou pour le moins suspendre le cours d'une révolution prochaine. En effet c'étoit l'unique remède aux maux extrêmes qui desoloient la France, dans un tems que tous les droits de

Mort de Charles IX.

1574. la domination légitime paroiſſoient dans un anéantiſſement voiſin de leur ruïne totale, & que tous les reſſorts, qui dans des conjonctures ordinaires tendent à la conſervation des Etats, alloient à précipiter le bouleverſement de ce malheureux Royaume. Le ſucceſſeur inconteſtable au Trône vacant étoit ſéparé de ſes Sujets par une vaſte diſtance de pays; on retenoit priſonniers comme coupables de crimes du premier ordre le Duc d'Alençon & le Roi de Navarre, qui par leur qualité de premiers Princes du ſang devoient être Chefs du Conſeil pendant l'interregne. Pour comble d'allarmes le Prince de Condé, jeune à la vérité, mais autant par ſes propres faits que par l'éclat du nom de ſes ancêtres parvenu à cette réputation, qu'on n'accorde communément qu'aux vieux Capitaines, étoit fugitif dans les Cours des Princes Proteſtans, où il s'apprêtoit à revenir dans ſa patrie à la tête d'une Armée d'étrangers, pour y renouveller la guerre civile.

Etat déplorable de la France.

Ajoutons à ce détail la déplorable ſituation de tous les Ordres du Royaume. Tout y préſentoit les derniers malheurs. Le ſoulévement général des Huguenots, ouvertement occupez dans toutes les Provinces à ſe rendre maitres, par toutes les intrigues qu'ils pouvoient imaginer, des villes principales & des meilleures fortereſſes. Les Grands les plus conſidérables de la Cour & du Royaume aliénez du ſervice du Roi, les uns à découvert, les autres en ſecret. Preſque tous ces Seigneurs retirez ſur leurs terres & dans leurs gouvernemens, où ils ſe fortifioient; &

& ce qui causoit les plus sérieuses inquiétudes, c'étoient ceux qui avoient le plus d'expérience dans les affaires, le plus de crédit auprès des peuples, le plus de réputation, le plus d'autorité parmi les gens de guerre. Pour surcroit de détresse le Trésor royal étoit entiérement épuisé par une longue suite de guerres, la Noblesse ruïnée sans ressource & hors d'état d'agir, les troupes du Roi réduites à rien sans force & sans vigueur, le peuple accablé de misére & dans la plus horrible desolation. Malgré cet anéantissement égal de tous les partis, on n'avoit jamais vu les haines plus animées, prodigieux effet des discordes de Religion, qui servoit de prétexte à la jalousie, aux inimitiez des plus puissantes maisons du Royaume. 1574.

Chagrin du Roi Catholique au sujet de la mort de Charles IX.

Philippe, qui connoissoit exactement toutes ces circonstances, en concevoit les plus vives allarmes, il les avoit toujours présentes, il en faisoit sa principale affaire, & il paroissoit moins sensible à ses propres pertes, qu'à la déplorable situation où il voyoit la France. Quoique toutes les Puissances de la Chrétienté marquassent une extrême douleur de la mort de Charles IX., il n'y en eut point qui en parût plus affligé que le Roi Catholique. Le motif des regrets de ce Monarque étoit moins celui de perdre un proche parent, qui lui étoit uni par les liens du sang les plus étroits, que de voir manquer un Prince qu'il regardoit comme l'ennemi le plus implacable des Huguenots. Cette haine, qu'il avoit un soin tout particulier d'entretenir & d'animer dans toutes les occasions,

1574. sions ; lui faisoit espérer qu'avec de la persévérance dans le dessein de détruire dans son Royaume l'hérésie jusqu'à sa racine, dessein qu'il apelloit une œuvre méritoire, sainte, & pieuse, Charles IX. moyennant de l'adresse & de justes mesures, parviendroit enfin à se délivrer pour toujours des partisans de la nouvelle doctrine. Nous avons assez vu que cet objet faisoit presque l'unique point de vue de la politique de Philippe, qui ne souhaitoit ardemment l'extinction des Calvinistes en France, qu'autant qu'il avoit lieu de craindre leur union avec ceux des Pays-Bas. Comme il se persuadoit que Charles IX. mettroit tout en usage pour abattre la puissance des Huguenots, & même pour les exterminer s'il lui étoit possible, aussitôt qu'il auroit atteint l'âge propre à agir par lui-même ; il estimoit très funeste à ses intérêts la mort de ce jeune Roi, qu'il prévoyoit devoir être suivie d'un effet contraire. Pour ne rien négliger dans des conjonctures aussi délicates, il envoya sur le champ à Paris le Sieur de Sorgas, comme un Ministre intelligent & consommé dans le manége des intrigues, pour aider de ses soins & de ses conseils son Ambassadeur Ordinaire, & celui qu'il venoit de faire partir extraordinairement pour faire à la Reine mére les complimens de condoléance. Sorgas étoit chargé d'instructions, que le Roi son maître avoit jugé le mieux assorties à ses inquiétudes & à l'état des affaires.

Henri Roi de Pologne succéde à la

A peine Charles IX. eut les yeux fermez, que Catherine de Médicis fit partir un courier, pour en porter la nouvelle à Henri son fils alors

alors Roi de Pologne. Elle lui marquoit de sortir de son Royaume sans perdre de tems, ce qu'il ne pouvoit exécuter qu'avec un secret capable de tromper la vigilance des Polonois, qu'on savoit résolus de ne pas souffrir qu'il les abandonnât, pour aller recueillir une Couronne si éloignée de leur pays. Au premier avis, Henri trouva les moyens de se sauver, parti qu'il prit d'autant plus aisément, qu'il connoissoit la différence qu'il y a entre le Trône de France & celui de Pologne, c'est-à-dire entre une Couronne élective & une Couronne héréditaire. Il fit la traite incognito jusqu'à Venise, où le Doge & les Sénateurs le reçurent avec la magnificence & l'éclat, conformes à la générosité & à la grandeur d'ame de ces illustres Administrateurs de la République, qui n'épargnérent rien de ce qui pouvoit répondre au mérite & à la dignité de leur hôte.

1574.

Couronne de France.

De Venise ce Monarque se rendit à Turin. Le Maréchal de Damville, sur la parole du Duc de Savoye, vint trouver son nouveau Souverain dans cette capitale, pour l'informer de la part des Huguenots des raisons que ce corps avoit eues de prendre les armes & de continuer la guerre, savoir, la vue de s'assurer le libre exercice de sa Religion. Henri reçut gracieusement ce Seigneur, qu'il renvoya avec assurance qu'il se trouveroit toujours disposé à préférer la paix & le repos de ses peuples à tous ses intérêts particuliers, & qu'il engageoit sa parole de confirmer aux Calvinistes de son Royau-

Promesse qu'il fait aux Huguenots.

me

1574. me tout ce que le feu Roi ſon frére leur avoit promis.

Sans exécution.

Cette promeſſe n'eut point d'exécution. Ce Prince ne craignit pas de violer un engagement qu'il avoit pris avec tout le corps des Huguenots, pour ſe vanger d'une inſulte qu'il prétendoit avoir reçue de quelques particuliers de cette Religion. Une troupe de ce parti avoit enlevé une partie de ſon bagage lorſqu'il paſſa par le Dauphiné, cet attentat réveilla toute ſa haine pour les Huguenots, & il ne fut pas plutôt arrivé à Lion, où la Reine Catherine ſa mére & les principaux Officiers de la Couronne vinrent le recevoir, qu'il ordonna de pourſuivre la guerre à toute outrance.

Détail de cette intrigue.

Il ne ſe ſeroit jamais déterminé ſi promtement à une réſolution auſſi violente, s'il n'y avoit été contraint par les conſeils de la Reine mére, & par les remontrances des Miniſtres du Roi Catholique, qui ne lui donnérent aucun relâche ſuivant les ordres qu'ils avoient reçus. Tel étoit l'objet de la politique de la Cour d'Eſpagne. Dans l'état où ſe trouvoient alors les affaires des Pays-Bas, Philippe ne cherchoit qu'à parer les coups qu'il avoit lieu de craindre de la part de la France, au moyen des forces que les Huguenots pouvoient fournir à ſes Sujets rebelles. D'autres ont écrit qu'Henri n'en vint à cette extrêmité, que ſur l'avis qu'il reçut que le Prince de Condé reconnu Chef des Huguenots, & pluſieurs des principaux de ce parti, étoient paſſez en Allemagne, pour engager le Prince Palatin & les autres Souverains

verains de la Religion Proteſtante à renouveller la guerre contre la France, & que même ils faiſoient de grands préparatifs. A cette nouvelle le Roi avoit réſolu de prévenir ſes ennemis, & d'abattre les Calviniſtes de ſon Royaume, avant qu'ils euſſent reçu les ſecours d'Allemagne. Quelque néceſſité qu'il y eût en pareille conjoncture de ſe mettre en état de donner la loi, il eſt certain qu'Henri n'auroit jamais conſenti à violer ſa parole, par l'impoſſibilité abſolue de ſoutenir la guerre, vû que l'Epargne étoit entiérement vuide. Le Roi d'Eſpagne leva cet obſtacle, & il fit entendre que, lorſqu'il s'agiroit de dompter les hérétiques, il fourniroit toute l'aſſiſtance imaginable, en conſeils, en argent, ou en ſoldats. En effet dès ce moment il offrit trois mille hommes & quatre cens mille écus, & promit de faire dans la ſuite de plus grands efforts. 1574.

Siége de Leide.

Pendant que le feu de la guerre ſe rallumoit en France, les Eſpagnols la pouſſoient vivement dans les Pays-Bas. Ils continuoient le Siége de Leide avec toute la vigueur poſſible, dans la réſolution que Requeſens avoit priſe de chaſſer les ennemis de ce poſte important. Déja même la place étoit réduite à une telle extrêmité, qu'un jour que les aſſiégeans devoient donner un aſſaut général, il y eut un ſoulévement du peuple qui menaça la garniſon, enſorte qu'on fut contraint de promettre d'envoyer des députez pour convenir des articles de la capitulation. Les Hollandois du voiſinage, qui faiſoient jouer tous les jours de nouveaux reſſorts pour faire entrer du ſecours dans cette ville, inſtruits du

1574. du miférable état où elle fe trouvoit, ne connoiffant plus de reffource après avoir tenté fans fuccès toutes fortes de moyens, en imaginérent un que le defefpoir feul peut fuggérer. Voici cet expédient extraordinaire.

Situation de cette ville. Tout le territoire de Leide & les campagnes des environs font entrecoupez de quantité de ruiffeaux & de canaux, qui fe traverfant en différens endroits, font nombre de tours & de détours qui enveloppent pour ainfi dire tout ce terrain. Le Rhin même fleuve fi célébre paffe au travers de la ville, & s'y divife en plufieurs coupures qui l'y répandent en diverfes parties. D'ailleurs l'Iffel & la Meufe, quoiqu'éloignez par leur cours naturel, la derniére de ces riviéres coulant vers Rotterdam, l'autre du côté de Gouda, s'approchent néanmoins de Leide, par le moyen de nombre de faignées qui attirent ces eaux étrangéres dans fon voifinage. Pour empêcher les inondations, qui feroient inévitables toutes les fois que tant de riviéres, & tant de canaux qui en font les branches, s'enflent des eaux de la mer qui les gonflent avec violence; pour garentir les terres des déluges dont la fureur de l'Océan menace à tout moment, l'induftrie des payfans, ou plutôt la fcience des Ingénieurs, a élevé dans certains lieux convenables des remparts, qui mettent des bornes à l'impétuofité du torrent, qu'on voit fe brifer contre la force impénétrable de ces digues.

On rompt les digues pour inonder le pays. Voici la réfolution defefpérée que prirent les Hollandois, qui, comme je l'ai dit, n'avoient alors d'autre penfée que de fecourir Leide. Après avoir averti les affiégez de leur

leur dessein, par le moyen de quelques pigeons auxquels ils attachérent des billets sous les ailes, ils rompirent ces fameuses digues, qu'ils n'avoient construites qu'avec des dépenses incroyables & un travail de nombre d'années. Ainsi par la destruction de ces prodigieux ouvrages, destinez à mettre le pays en sureté contre les débordemens des fleuves & de la mer, ils donnérent une libre entrée dans les campagnes à la Meuse, à l'Issel, à l'Océan même, qui servirent en cette occasion à transporter un secours inopiné. Pour remplir cette unique vue, ces fiers défenseurs de leur liberté & de leur Religion ensevelirent sous les eaux leurs propres héritages & tous les villages circonvoisins. Dans ce généreux sacrifice de leurs biens, dont la perte ne fut pas estimée moins que de trois cens mille écus Romains, ils n'avoient d'autre but que de noyer dans leur camp les Espagnols qui assiégeoient Leide, & après avoir fait à leurs vaisseaux une nouvelle route sur la terre, de porter aux assiégez par l'espace de quarante milles des vivres & des troupes. Chose qui passe l'imagination des hommes, & qui dans les siécles à venir paroitra incroyable. Il est certain que la vue de cette nouvelle mer, qu'on vit naitre inopinément parmi les arbres & les villages, & de cette multitude de vaisseaux qui sembloient sortir des toits & des forêts, auroit pu donner un spectacle agréable aux Espagnols, & tel qu'autrefois ils l'auroient eu sur les théâtres de Rome, s'ils avoient été dans cette superbe capitale du monde spectateurs de pareils miracles, qui présentoient subi-

1574.

1574. subitement aux yeux le merveilleux changement des bois en mers, sur lesquelles on livroit des batailles pour le plaisir des peuples. Mais les assiégeans se trouvoient dans un péril trop prochain, pour regarder de sang froid ce prodige, qu'ils savoient n'avoir été mis en usage que pour leur ruïne, & ils ne purent qu'être consternez de cet abord imprévu d'eaux, conjurées pour rompre leurs desseins, & leur enlever l'espérance de se rendre maitres de Leide, par l'arrivée de tant de munitions que ces vaisseaux portoient sans pouvoir s'y opposer.

Secours reçu dans la ville.

Il seroit difficile de dire le nombre de bâtimens, qui parurent alors chargez de soldats, d'artillerie, & de munitions de toutes les espéces. On peut en juger par la commodité que les Hollandois tiroient de tant de ports, de tant d'Iles qui se trouvent dans ces contrées, où les habitans animez d'un même esprit fournirent à l'envi tout ce qu'ils avoient pour secourir Leide. Dans ce concours unanime on dut reconnoitre l'effet de la haine commune contre la Religion Romaine, quelques-uns même se firent une gloire de la témoigner ouvertement par une marque distinctive qu'ils mirent à leurs chapeaux, sur lesquels on voyoit des croissans surmontez de ces mots, *Plutôt le Turc que le Pape.*

Prodigieux efforts des Espagnols.

On croit que le secours qui entra dans la ville n'étoit pas moindre que de deux mille cinq cens soldats, outre les matelots, & des provisions de toutes sortes. Malgré ce contretems les Espagnols ne perdirent pas courage. Lorsque, par les eaux qui croissoient

ſoient de moment en moment, ils ſe voyoient contraints d'abandonner quelques uns de leurs Forts dont l'aſſiette étoit trop baſſe, ils ſe défendoient dans ceux qui étoient plus élevez avec une opiniâtreté digne d'admiration. Par un effort inoui de courage ils tentérent de faire des digues contre la violence des eaux prêtes à les engloutir, & pour ſe mettre à couvert du feu des ennemis que l'inondation portoit juſques dans leurs retranchemens. L'entrepriſe étoit d'autant plus glorieuſe, que les obſtacles paroiſſoient inſurmontables, les Eſpagnols n'avoient ni hoyaux, ni aucun des outils propres à un travail de cette nature; l'envie de vaincre ſuppléa à ce défaut, ils ſe ſervoient de leurs poignards & de leurs épées pour remuer la terre, qu'ils tranſportoient dans leurs caſques & ſur leurs cuiraſſes. Nous liſons que les peuples du pays de Tournai, dans les mêmes Provinces des Pays-Bas, firent autrefois la même choſe en cas ſemblable, l'Hiſtoire nous apprend que, pendant qu'ils aſſiégeoient le camp de Quintus Cicéron, faute d'outils convenables, ils creuſoient la terre avec leurs épées, & la portoient ſur leurs ſayes. 1574.

Mais enfin toute l'intrépidité, toute l'induſtrie, tout le travail des hommes ne pouvoit arrêter le progrès du débordement. Le péril augmentoit d'heure en heure, & devint tout d'un coup d'autant plus preſſant, qu'un vent fort du côté de la mer enfla extraordinairement les eaux, qui croiſſoient à vue d'œil à une hauteur démeſurée. Ce fut alors que les pauvres Eſpagnols, qui effectivement

Ils lévent le Siége.

1574. vement dans ces triſtes circonſtances pouvoient ſe dire aſſiégez plutôt qu'aſſiégeans, ne virent d'autre reſſource pour leur ſalut qu'une promte fuite ; & Valdes, réduit à cette fâcheuſe extrêmité, eut tout le tems de ſe repentir d'avoir peu auparavant perdu l'occaſion de ſoumettre la ville à force ouverte. Après avoir jetté leur plus groſſe artillerie dans les foſſes les plus prochaines, de peur qu'elle ne tombât entre les mains des ennemis, les Eſpagnols levérent le Siége dans la plus grande obſcurité de la nuit, quatre mois après l'avoir commencé. Quelques précautions qu'ils puſſent prendre, leur rétraite ne put ſe faire ſans effuſion de ſang. Les Hollandois ſe mirent à les pourſuivre avec des crocs & des harpons, fichez au bout de longues perches, ou attachez à des cordes, qu'ils lançoient de loin, & bleſſoient mortellement ceux qui en étoient frappez, quantité même accrochez étoient attirez dans les vaiſſeaux des ennemis.

Avanture remarquable de Chacon.

A ce ſujet on rapporte un événement digne d'admiration, ſuppoſé qu'il ſoit vrai, ainſi que Strada l'aſſure. Cet Hiſtorien nous dit que Pierre Chacon Lieutenant de Borgia, s'étant un peu éloigné des autres à deſſein de défendre un pont, pendant qu'il combattoit, une petite barque des ennemis s'approcha de lui, & il fut auſſitôt accroché de quatre de ces harpons, par leſquels on l'attira ſur le bord du bâtiment. Les Hollandois l'y laiſſérent étendu, ſans prendre leurs précautions contre un homme qu'ils croyoient mort, & ils s'amuſérent à pêcher d'autres Eſpagnols. Chacon les voyant occupez,

cupez, se leva doucement, & s'étant armé 1574.
d'une hache qu'il trouva par hazard à ses
piez, il fondit sur eux avec tant de force
& d'impétuosité, qu'il en tua trois en au-
tant de coups. Les autres, surpris d'une at-
taque aussi inopinée, & à la vue de leurs
compagnons assommez par un homme qu'ils
avoient cru mort, se jettérent dans l'eau.
Chacon demeura maitre de la barque, qui
étoit chargée de blé pour la ville assiégée, &
il amena sa proye à ses gens vaincus & ré-
duits à prendre la fuite.

Le malheureux succès du Siége de Leide fut un surcroit de chagrin pour Philippe, qui dans le cours de cette année essuya coup sur coup tant d'autres revers. Celui-ci eut encore de fâcheuses suites, par la nouvelle mutinerie des Espagnols, qui se voyoient privez du pillage de Leide, qu'on leur avoit promis en la place de leur solde. Cette sédition devint presque générale dans l'Armée, par le bruit qui courut que Valdes commandant au Siége avoit reçu de l'argent des habitans de Leide, pour différer l'assaut qui avoit été résolu avant l'inondation. Quoique cette perfidie fût entiérement éloignée du caractére de Valdes, homme d'une fidélité incorruptible, elle trouva tant de croyance parmi les soldats, que la revolte se répandit dans la plus grande partie des troupes. Près de quatre mille soldats se mutinérent, & après avoir pris & lié Valdes, auquel ils substituérent un élu pour leur Chef, bien qu'on fût entiérement desabusé de la trahison qu'on avoit imputée à ce Général, ils marchérent vers Utrecht, & mirent le Sié-

Sédition dans l'Armée d'Espagne.

1574. ge devant cette ville. Enfin ils ne revinrent à leur devoir, qu'après que Requesens, sur les instances de Valdes, leur eut envoyé leur solde.

Pasquinade sur la perte de Tunis.

Philippe, déja accablé de tant de pertes, avoit encore la mortification d'apprendre que toute la Chrétienté continuoit ses murmures sur la perte de Tunis. Pasquin à Rome ne manqua pas d'exercer à cette occasion son esprit satirique, & il dit que la goute du Duc de Sessa, la palette de Don Juan, & la brayette du Cardinal Granvelle, avoient perdu Tunis & la Goulette.

Jugement desavantageux au Roi Catholique.

Dans le tems de tous ces desastres il en arriva un en Afrique, qui fit beaucoup de bruit en Europe, non à la vérité par la perte qu'on y fit & qui ne fut pas considérable, mais par la honte qu'en remportérent les Chrétiens, qui échouérent dans cette entreprise d'une maniére peu avantageuse à leur réputation. Le Roi d'Espagne eut encore la douleur de se voir en butte aux discours malins du public, on l'accusoit d'avoir par ses pressantes sollicitations engagé Don Sebastien Roi de Portugal, jeune Monarque plein de feu & d'une inclination guerriére, à entreprendre le voyage d'Afrique. On imputoit à Philippe de s'être servi du ministére du Cardinal Alexandrin, pour mettre en tête à ce jeune Souverain l'ambition d'acquérir contre ces barbares autant & plus de gloire qu'aucun de ses ancêtres n'en avoit eu à soutenir de semblables guerres. Le Roi Catholique, ajoutoit-on, non content de faire agir ce Prélat, avoit écrit lui-même de fréquentes lettres à ce sujet, non par zèle pou

a gloire de Sebaſtien, ni pour l'avantage de 1574.
a Chrétienté, mais dans des vues d'intérêt
qui répandoient ſur ſes démarches une noir-
ceur odieuſe. Dans l'eſpérance d'ajouter le
Portugal à ſes Etats après la mort de Se-
baſtien, qui n'avoit d'autre ſucceſſeur de ſa
Maiſon que le Cardinal ſon oncle hors d'âge
le donner des héritiers, on prêtoit à l'am-
bitieux Philippe le deſſein formé de faire
périr par quelque voye ſecrette le jeune
Roi, s'il pouvoit ſe réſoudre à paſſer en
Afrique. Enfin on publioit ouvertement
que, dans l'impatience d'être maitre de ce
Royaume, & dans la crainte que Sebaſtien
ne ſe mariât, & ne fît échouer ſon atten-
e s'il avoit des enfans légitimes, Philip-
pe fixoit toute ſon attention à trouver les
moyens de perdre de bonne heure ce jeune
Monarque.

Expédition du Roi de Portugal contre les Mores.

Ainſi Sebaſtien, perſuadé par les remon-
trances du Roi Catholique, réſolut de ſe
charger en perſonne de la conduite de l'ex-
pédition projettée. Il fit prendre les devans
à Don Antoine Prieur de Crato ſon couſin,
mais bâtard, qu'il envoya à Tanger, place
alors appartenante à la Couronne de Por-
tugal, & après avoir déſigné ce Prince ſon
Lieutenant-Général en Afrique, il lui remit
avec toute la ſolemnité requiſe l'étendard
qu'on a coutume d'arborer dans les guerres
contre les Infidéles. Il lui donna quelques
troupes, & il voulut le faire accompagner
par un grand nombre de Nobleſſe. Quel-
ques jours après, ſans que perſonne ſoup-
çonnât ſon deſſein, il partit ſuivi de quel-
ques Seigneurs des plus conſidérables de ſon

1574. Royaume, & il alla s'embarquer à Caſcaïs, d'où il paſſa en Afrique. A ſon départ il avoit laiſſé à Lisbonne des ordres pour quantité de Gentilshommes de venir inceſſamment le trouver, & pour les y engager il avoit écrit pluſieurs lettres particuliéres, remplies d'expreſſions les plus affectueuſes. Quoique le Portugal fût alors très dépeuplé, beaucoup obéirent de bon gré, ou par les injonctions de la Reine & du Cardinal. Il eſt vrai que cette Princeſſe & le Cardinal étoient fort affligez du départ imprévu du Roi, mais comme il n'y avoit plus de reméde, & qu'il ne leur étoit pas poſſible de le rapeller, ils ne ſongeoient qu'à lui fournir les hommes & l'argent, néceſſaires pour terminer glorieuſement ſon expédition.

Son retour & la perte qu'il fait.

Auſſitôt que ce Monarque fut arrivé à Tanger, il ſe mit en campagne, animé de la courageuſe réſolution d'éprouver les forces des Mores. Il les trouva bien préparez, & qui l'attendoient de pié ferme. Ces barbares virent ſans crainte approcher les Chrétiens, & pour leur oppoſer des forces capables de les vaincre, ils joignirent à leur Armée toutes les garniſons des places du voiſinage. Ils furent même les aggreſſeurs, & donnérent lieu à des eſcarmouches propres à fatiguer & à affoiblir leurs ennemis. En effet ils eurent par tout l'avantage, & toute l'autorité de Sebaſtien qui tâchoit de ſoutenir le courage des ſiens par ſa préſence & ſes exhortations, toute la valeur de ce jeune Roi qui ne dédaignoit pas de faire les fonctions de ſimple ſoldat, rien ne put mettre la victoire du côté des Chrétiens. Tous les

es jours ils étoient battus ne pouvant tenir 1574.
contre la multitude des Infidéles, qui d'ail-
eurs l'emportoient par leur adresse à manier
les chevaux. Ainsi le Roi, allarmé de voir
es troupes continuellement vaincues, fit de
érieuses réflexions sur le danger auquel il
voit exposé sa personne, de qui dépendoit
e repos de son Royaume. Ses craintes fu-
ent adroitement fortifiées par les remon-
rances d'un Seigneur de la premiére consi-
lération & d'un grand crédit, qui connois-
oit le vrai but de la Cour d'Espagne, qu'il
avoit n'avoir conseillé la guerre d'Afrique,
que dans l'espoir que la fortune, par des
événemens extraordinaires, lui feroit naitre
un sujet légitime de faire valoir ses préten-
ions sur la Couronne de Portugal. Sebastien
prit donc le parti de s'en retourner. Ce
Prince auroit mieux fait de ne plus penser à
a conquête de l'Afrique, mais Philippe plus
usé que lui trouva le secret de l'engager
une autre fois dans cette même entreprise,
où il perdit la vie, comme je le dirai en
on lieu.

Discours séditieux d'un Espagnol.

Tant de pertes, tant d'intrigues qui jet-
oient Philippe dans des dépenses extraordi-
naires, mirent son Conseil dans la nécessité
de surcharger les peuples d'une nouvelle
axe, qui ne pouvoit pas manquer de leur
être fort à charge; c'étoit le dixiéme de tous
es biens. Aussitôt que l'Edit en fut passé,
es Commissaires du Roi commencérent à
n faire la levée, mais avec tous les ména-
gemens, avec toute l'adresse qu'il convenoit
d'avoir dans des conjonctures semblables.
Marc Predillos, Gentilhomme de la ville de

1574. Ste. Marie del Campo, se mit à murmurer publiquement de cette imposition exorbitante, & pour la rendre plus odieuse à ses compatriotes, il porta ses invectives jusques sur les actions de son Souverain, qu'il noircit des traits les plus capables d'inspirer l'esprit de revolte. Il publioit par tout, „ que Phi-
„ lippe n'avoit qu'un zèle extérieur de Reli-
„ gion. Que toutes ses vues se bornoient à
„ soumettre de nouveaux peuples à son Em-
„ pire, dessein qui le forçoit de rendre ses
„ anciens Sujets misérables. Qu'il affectoit
„ un air de piété & de dévotion, pour
„ mieux tromper ses peuples. Que l'Espa-
„ gne n'avoit jamais eu de Roi plus fourbe
„ que Philippe. Que s'il avoit fait mourir
„ son propre fils sur de simples soupçons, il
„ ne restoit aucune espérance à ses Sujets de
„ trouver grace auprès de ce Monarque im-
„ pitoyable. Que par l'augmentation ex-
„ cessive de l'autorité de l'Inquisition, il
„ avoit forgé des chaines pesantes à toute
„ l'Espagne. Qu'il avoit sucé ses Sujets jus-
„ qu'aux entrailles, pour remplir son insa-
„ tiable ambition de dominer sur tout l'Uni-
„ vers. Qu'il n'y avoit point de misére éga-
„ le à celle de vivre sous la domination d'un
„ Roi, dont les démarches démentoient à
„ tout moment les paroles. Que sa passion
„ démesurée de fonder une Monarchie uni-
„ verselle ne pouvant que croitre avec le
„ tems, ses peuples ne devoient s'attendre
„ qu'à le voir devenir le plus cruel des Ti-
„ rans. Qu'il devenoit indispensable de se-
„ couer le joug d'un tel monstre, à moins
„ que de vouloir abandonner ses biens & ses

„ jours.

„ jours à sa voracité & à sa barbarie". Comme cet Espagnol étoit savant & très versé dans l'Histoire ancienne & moderne, il ajoutoit divers exemples convenables à ce qu'il avançoit. Il ne manquoit pas d'appliquer à Philippe deux vers Latins, faits autrefois contre un Cardinal de même nom que ce Prince. Voici le sens littéral de ces vers, dont la pointe roule sur les mots *Phi* & *Lippus*, qui joints ensemble forment celui de *Philippus*. Phi, *dit le poëte*, marque ce qu'il y a de plus mauvais en tout genre : un chassieux (*Lippus*) est mauvais en tout tems. *Phi* & *Lippus* sont mauvais. Donc *Philippus* est mauvais en tout & en partie. 1574.

On rapporta au Roi les discours emportez de Predillos, qu'on traita de séducteur, qui sans respect pour la Majesté royale donnoit au peuple des impressions de son Souverain, propres à exciter une revolte générale. Déja même le Conseil, au premier avis de l'insolence de cet homme, avoit donné ordre de le mettre dans une étroite prison, sur le pié d'un criminel de léze-Majesté. Son procès fut rapporté en présence de Philippe, qui laissa recueillir les voix, & elles allérent toutes à la mort. Mais ce Monarque ordonna généreusement qu'on rendît la liberté à ce coupable, ajoutant qu'il falloit que ce déclamateur eût entiérement perdu le sens, puisque sans faire réflexion aux malheurs qui pouvoient lui arriver, il étoit assez téméraire pour tenir des discours aussi impudens contre son Souverain & dans son propre Royaume. Le Président insista sur la nécessité de punir ce séditieux,

Acte d'humanité & de clémence de Philippe.

1574. ditieux, pour faire un exemple capable d'arrêter une licence aussi dangereuse. Le Roi répondit, „ je veux qu'on mette cet homme hors de prison, parce qu'un Souverain n'est jamais plus à couvert des invectives de ses Sujets, que lorsqu'il leur laisse la liberté d'exhaler leur mauvaise humeur, par le plaisir de donner quelques coups de langue ". Ce Monarque avoit raison, il connoissoit parfaitement que c'est le comble de la tirannie de priver des malheureux de la satisfaction de se plaindre.

1575. D'autres affaires étrangéres furent encore un sujet d'inquiétude pour Philippe, je veux parler des brouilleries qui agitoient la République de Génes. C'étoit une querelle fort animée entre l'ancienne & la nouvelle Noblesse de cet Etat, elle avoit commencé l'année précédente, & celle-ci elle se trouvoit poussée à un point, que les deux partis paroissoient disposez à prendre les armes. Le Roi Catholique avoit un intérêt particulier d'entretenir en tout tems cette République à sa dévotion, par rapport à son Duché de Milan, où il lui étoit impossible d'envoyer des troupes dans le besoin, si les Génois ne livroient pas le passage sur leurs terres. Sur ce point de vue, ce politique Monarque avoit eu toujours l'attention de lier les esprits de ces Républiquains avec des chaînes d'or, qui pour toutes les intrigues d'Etat sont plus fortes que celles de fer. D'ailleurs il leur empruntoit souvent des sommes considérables, pour sureté desquelles il leur donnoit des domaines dans le Royaume de Naples, en Sicile, au Duché de Milan,

Grandes brouilleries dans Génes.

&

& dans d'autres Provinces de sa domination. 1575.
Par ce moyen il se rendoit maitre de l'attachement personnel des Grands de cette République, par l'obligation qu'il leur imposoit insensiblement de conserver leurs fortunes & de grands titres qu'il tenoit entre ses mains ; par cette ruse les Génois n'avoient plus la liberté de prende parti avec d'autres Puissances, contraints par cet intérêt de rester sous la dépendance des Espagnols, comme ils n'y sont encore que trop aujourd'hui.

Le Grand-Chancelier procure un accommodement.

Je viens au détail de la brouillerie dont il est question. Les nouveaux Nobles de Génes s'appercevoient depuis longtems que le but des anciens Nobles étoit d'usurper, dans le gouvernement de la République, une autorité plus étendue que les loix ne leur en accordoient, & par ce moyen de s'emparer de tout le pouvoir au préjudice & à la honte des autres, qui ne leur étoient inférieurs ni par la capacité, ni par le zèle pour le bien de la patrie, ni par la noblesse. Allarmez avec quelque sorte de raison des desseins de leurs concurrens, ils tentérent d'abord toutes les voyes de la douceur pour les ramener au partage égal de la puissance souveraine, conformément aux statuts de l'Etat. Ces démarches pacifiques ayant été inutiles, l'indignation succéda, les nouveaux Nobles prirent les armes, & menacérent de ne les pas quitter qu'ils n'eussent repris leurs droits légitimes, puisqu'il ne leur avoit pas été possible par leurs remontrances de rétablir l'ordre naturel. Ils avoient pour eux la faveur du peuple, & vraisemblablement il y auroit eu

1575. une grande effusion de sang, si Mathieu Sénaregia Grand-Chancelier de la République n'avoit pas interposé son crédit entre les deux partis. Cet Officier étoit du corps des nouveaux Nobles, & généralement aimé pour sa sagesse, sa prudence, son dévouement au bien public, en un mot pour un concours de grandes qualitez qu'il réunissoit en sa personne. Il se donna tous les mouvemens imaginables pour calmer les esprits de part & d'autre, dans l'espérance que, soutenu de l'entremise des Princes intéressez au repos de la République, il pouroit trouver jour à faire recevoir un accommodement à la satisfaction commune. Enfin il fit tant & par ses intrigues & par ses discours, qu'il parvint à appaiser cette premiére fureur. Ce succès ne combla pas entiérement ses desirs, jaloux de la tranquillité de ses compatriotes, il souhaitoit avoir la gloire de finir sans retour cette funeste querelle, & dans cette vue il proposa des conditions, puisées dans les maximes qui doivent constituer la forme du gouvernement des Républiques.

Continuation des troubles. Les soins de ce zèlé citoyen étoient traversez par les intrigues de certains brouillons, qui, comme on l'éprouve ordinairement dans les dissensions civiles, ne cherchoient qu'à souffler le feu de la discorde, & à rendre les partis irréconciliables, pour remplir leurs vues particuliéres. Peut-être même se trouvoit-il à Génes de ces personnes, qui auroient voulu faire servir les troubles de la République à troubler la paix dont l'Italie jouissoit depuis si longtems. En effet on rencontre toujours en semblables con-

jonctu-

jonctures un grand nombre de ces pestes publiques, qui déchirez d'une noire jalousie du bonheur des autres hommes, croyent adoucir leur propre misére & leurs chagrins domestiques, s'ils peuvent porter ailleurs le poids insupportable des malheurs pour lesquels ils semblent seuls réservez. Génes étoit remplie de ces esprits turbulens, qui fomentoient l'aigreur, & offroient leur crédit & leurs personnes, par l'unique motif de se ménager les moyens de chasser ceux qu'ils regardoient comme leurs ennemis. 1575.

Philippe, comme le plus intéressé à finir ces troubles, fut le premier à se donner les mouvemens convenables. Don Jean Idiaques son Ambassadeur auprès de la République reçut ordre de suivre de près cette affaire, & de ne rien épargner pour éteindre cet incendie, qui par ses progrès faisoit craindre un embrasement général dans la République, dont il étoit le protecteur déclaré. Ce Ministre voyoit déja le succès de sa médiation, & l'on avoit tout lieu de se croire à la veille d'une réconciliation durable, puisqu'on avoit consenti de part & d'autre à mettre bas les armes, dans le tems même que les deux partis étoient prêts d'en venir aux mains, & paroissoient le plus animez à leur expulsion du gouvernement. Ces heureuses dispositions n'eurent aucun effet, par la faute d'Idiaques qui ne sut pas prendre d'assez justes mesures pour consommer son ouvrage. Vers la fin du mois de Mars le peuple, plus furieux que jamais, réduisit les choses à des extrêmitez presque irremédiables, sans considérer que les plus sages des

Entremise de S. M. Catholique.

1575. deux factions avoient promis de desarmer ; & de conclure un accommodement par l'entremise & sous l'autorité du Roi Catholique ; au nom duquel Idiaques intervenoit dans le Traité comme Ambassadeur de ce Monarque. La nouvelle Noblesse à la tête du peuple se porta aux derniéres violences, & ne parloit que de réformer l'Etat à sa fantaisie, & d'abaisser la puissance des anciens Nobles. En effet cette faction obtint par la force tout ce qu'elle voulut, mais l'ancienne Noblesse ne pouvant soutenir cet affront, sortit de Génes sous la conduite du Prince Jean-André Doria son Chef.

Le Cardinal Moroné envoyé par le Pape à Génes.

Cependant le Grand-Chancelier, dont j'ai ci-devant parlé, avoit été envoyé à Rome, pour instruire le Souverain-Pontife des tristes divisions de Génes. Grégoire, animé du mouvement de la charité chrétienne ; & dans la crainte que ces troubles ne missent toute l'Italie en feu, fit partir sur le champ avec le titre de son Légat Apostolique le Cardinal Moroné, l'un des plus illustres membres du Sacré Collége, & des plus capables de remplir une commission aussi difficile. Mais soit que les Génois soupçonnassent quelque dessein caché dans cette députation ; soit par quelque autre mal-entendu, ils ne voulurent point entrer en conférence avec ce Ministre. En vain Moroné en écrivit au Pape dans les termes les plus vifs, en vain il se plaignit avec aigreur de l'affront que la République faisoit, non seulement à sa personne & à sa dignité, mais même au St. Siége qu'il représentoit, les Génois demeurérent fermes à point ne souffrir qu'aucune au-

tre

:re Puiſſance ſe mêlât de leurs affaires, que 1575.
e Roi d'Eſpagne qu'ils reconnoiſſoient pour
eur légitime protecteur.

Les Miniſtres de ce Monarque, malgré cette confiance, ne réuſſirent pas mieux, ils trouvérent tant d'obſtacles, que l'accommodement leur parut preſque impraticable. En effet il n'y eut plus d'eſpérance, par le parti que prirent les anciens Nobles. Ils s'étoient retirez, les uns à Final, les autres à Acqui: après avoir aſſemblé des troupes, ils réſolurent d'entrer dans Génes à main armée, & de reprendre par la force leurs premiers emplois & leur ancienne autorité. Jean-André Doria fut élu Général, mais ce Prince, qui étoit alors au ſervice de l'Eſpagne, ne voulut accepter cette charge, qu'après que Sa Majeſté Catholique lui en auroit donné la permiſſion.

Impoſſibilité d'un accommodement.

Dans ces entrefaites on eut avis que Philippe avoit nommé un nouvel Ambaſſadeur pour Génes, qui étoit le Duc de Gandie, ſans rapeller l'ancien. On diſoit à ce ſujet que ce Monarque étoit mécontent de la geſtion d'Idiaques, ou que ſeulement il vouloit lui donner un ſecond, capable de le ſoulager dans le manége d'une affaire auſſi épineuſe. Le nouveau Miniſtre eut ordre d'agir de concert avec ſon collégue, & de mettre tout en uſage pour rétablir la paix dans cette capitale. Quoi qu'il en ſoit, quelque diligence que le Roi lui eût preſcrite, vû l'importance de l'affaire & la néceſſité de ne point perdre de tems, il n'arriva qu'après la Flotte que Don Jean d'Autriche amena dans le fort des troubles. Ce Prince, en con-

D. Juan d'Autriche paroi à la vue de Génes avec une Flotte.

1575. conséquence des ordres du Roi son frére, devoit faire voile vers Génes, & se tenir aux environs de cette ville, pour être prêt à y porter du secours, en cas que quelque Prince se mît en devoir de s'en rendre maître, & d'opprimer la République, à la faveur de cette guerre intestine. Pour être en état de remplir ce dessein, Philippe avoit fait embarquer un corps de troupes considérable, & du côté de la terre il avoit fait venir du Milanez deux Régimens Allemans, outre quelques compagnies d'Italiens qui avoient été levées à cette occasion.

Soupçons au sujet de l'arrivée de ce Prince.

A la vue d'une Armée aussi forte, la plupart des habitans de Génes en conçurent les plus vives allarmes, dans la crainte que Sa Majesté Catholique n'eût dessein de se mettre en possession de cette capitale, sous prétexte d'y envoyer des forces pour y rétablir la tranquillité. Plusieurs même augmentoient ces soupçons, dans la vue de rendre les esprits plus irréconciliables, & d'ôter aux Espagnols toute la confiance du peuple. Au reste cet armement ne donna pas de l'inquiétude aux Génois seuls, les Princes voisins en prirent ombrage, dans l'impossibilité où ils se voyoient de résister à la puissance du Roi d'Espagne.

Sa conduite.

Don Juan, en conformité de ses instructions, s'aboucha à la Spezzia avec Jean-André Doria & le Gouverneur de Milan. Le résultat de cette conférence fut, qu'on employeroit tous les moyens propres à terminer la querelle qui divisoit la République, & que, si l'on ne pouvoit pas faire revenir le peuple de son obstination, il seroit permis

aux

aux anciens Nobles de remettre par la force des armes leur patrie dans sa premiére liberté, & de la délivrer de l'arrogante tirannie de la nouvelle Noblesse, enfin de reprendre leur pouvoir & leurs droits primitifs. Cette résolution fut d'autant mieux approuvée par la Cour d'Espagne, que les anciens Nobles offroient de soutenir la guerre à leurs dépens, & ne demandoient autre chose au Roi qu'une permission à Doria d'être leur Général, & de leur fournir les galéres qu'il entretenoit à son service. 1575.

Généralement tous les Princes d'Italie furent persuadez que Philippe avoit enjoint à Don Juan de suivre pié à pié tous les mouvemens, toutes les variations qui arriveroient dans ces troubles, & d'avoir une extrême attention de se conduire en toutes les conjonctures selon les régles de la plus fine politique. C'est-à-dire que ce Prince avoit ordre de s'assurer de Génes, s'il voyoit jour à le faire sans risque, mais de ne rien entreprendre qu'avec une pleine certitude de réussir; afin que, si l'on se trouvoit dans la suite dans des circonstances semblables, on ne fût point autorisé à se mettre ouvertement en garde contre les vues ambitieuses de l'Espagne. On eut encore plus sujet de se confirmer dans ce soupçon, lorsqu'on s'apperçut que les conseils de Don Juan tendoient plutôt à la guerre qu'à la paix. Moyen, disoit-on, que ce Prince regardoit comme le seul capable de l'amener à son but, sachant bien que, la guerre une fois allumée entre les deux partis, on ne pourroit pas se dispenser de le prendre pour arbitre.

Sentimens sur les desseins de Philippe.

1575. bitre. Alors, ajoutoit-on, feignant une exacte neutralité, ou accordant sa protection à l'une des factions ennemies, il ne manqueroit pas de les assujettir l'une & l'autre à force ouverte, après qu'elles se seroient mises hors d'état de défendre leur liberté. Certainement ce ne seroit pas une hérésie en fait de jugemens politiques, de croire que ce projet fût venu dans la pensée d'un Prince, qui étoit dévoré de l'ambition d'étendre les limites de sa Monarchie. Et dans le cas dont il s'agit ce préjugé approche beaucoup du vrai, attendu que Philippe avoit besoin de Génes, pour la sureté de son Duché de Milan. D'autres ont assuré que dans cette rencontre, comme en beaucoup d'autres, ce Monarque avoit fait voir une modération, une grandeur d'ame dignes des plus grands héros. Ils disent que Don Juan & le Gouverneur du Milanez le pressérent de ne pas laisser échapper une si belle occasion d'ajouter à son Empire le domaine de la République de Génes, & qu'il leur répondit qu'il lui suffisoit d'être le maitre, non des murs de Génes, mais du cœur des Génois, qui supportoient avec plaisir le joug qu'il leur imposoit par l'attrait séduisant de son or; & qu'il ne seroit pas si facile de retenir dans la servitude avec des chaines de fer.

Ambassadeurs de l'Empereur & de France à Génes.

Peu de jours après l'arrivée de Don Juan on vit venir le Duc de Gandie, & presqu'en même tems l'Evêque d'Acqui revêtu du caractére d'Ambassadeur de Sa Majesté Impériale. Comme la République de Génes est un fief de l'Empire, le droit de connoitre

ıoitre de ſes querelles domeſtiques, & de 1575.
es accommoder, ſembloit appartenir à l'Em-
ereur. Pluſieurs raiſons de politique rendi-
ent cette Ambaſſade infructueuſe. La Cour
l'Eſpagne agiſſoit depuis le commencement
les troubles, & par ſon entremiſe, ſes ſoins,
x ſon crédit, l'affaire touchoit preſqu'au
oint d'être terminée : ainſi pour l'honneur
le cette Couronne, il ne convenoit pas de
ouffrir l'intervention d'autres Puiſſances.
D'ailleurs les Génois avoient refuſé la mé-
liation du Souverain-Pontife, & ce prétex-
e leur paroiſſoit valable pour ne pas accep-
er celle de l'Empereur. Ainſi le Prélat Mi-
iſtre de ce Prince ne fit pas grande figure
lans tout le cours de cette négociation. Les
Génois tinrent la même conduite à l'égard
le la France. Cette Couronne avoit envoyé
Mario Birague & Galéas Fregoſe, dans le
nême deſſein de pacifier les troubles de Gé-
ies. Pour ne point donner au Roi Catho-
ique lieu de ſe plaindre, Sa Majeſté Très-
Chrétienne fut remerciée d'une maniére
onvenable des marques généreuſes de ſon
ffection, qu'elle daignoit donner à la Ré-
ublique, qui déclara qu'il ne lui étoit plus
oſſible de remettre à d'autres le ſoin de lui
endre la paix, après s'être ſommis au juge-
nent des Miniſtres du Roi d'Eſpagne. A
'égard de cette derniére députation, Philip-
e, ou pour mieux dire ſes Ambaſſadeurs
rouvérent fort mauvais que le Roi de Fran-
e eût choiſi Fregoſe, rebelle de la patrie,
léclaré tel depuis longtems. On eut même
les avis qu'il avoit eu diverſes conférences
vec les partiſans de la Couronne qu'il ſer-
voit,

1575. voit. Mais de quelque œil qu'il ait été regardé, on le congédia & son collégue avec tous les honneurs dus au Souverain qui les avoit envoyez.

Don Juan passe à Naples.

Les longueurs de la négociation ne permirent pas à Don Juan de faire un plus long séjour, par les approches de l'arriére-saison, où il devenoit dangereux de tenir la mer, d'autant qu'il ne vouloit pas faire entrer sa Flotte dans le port de Génes, de peur d'augmenter les ombrages du peuple. Ainsi, après avoir laissé au Duc de Gandie, au Gouverneur de Milan, & à Doria, les ordres nécessaires pour agir en son absence, il prit la route de Naples, résolu d'attendre dans cette capitale l'événement de ce desordre. Il est certain que sans l'arrivée du Duc de Gandie il auroit eu les plus funestes suites : l'autorité de ce Seigneur parut adoucir les esprits, quoique toute son habileté, toute sa bonne conduite ne pût les amener à un accommodement décisif. Un peu après le départ de Don Juan, arriva d'Espagne Escovedo que ce Prince y avoit envoyé. Il apportoit des ordres, par lesquels Sa Majesté déclaroit avoir remis à Don Juan un plein pouvoir de résoudre ce qu'il jugeroit à propos, dans tous les cas qui étoient à la décision du Roi. Sur cela Doria se transporta à Naples, pour y conférer avec le Prince, après toutefois que les Nobles de son parti eurent fait toutes leurs provisions, nécessaires pour soutenir la guerre qu'ils voyoient inévitable, attendu que leurs ennemis ne vouloient rien rabattre de leurs prétentions.

Doria

Doria apprit à Don Juan que, sur divers pretextes sans fondement & entiérement faux, les nouveaux Nobles qui étoient maitres de la ville refusoient de consentir, comme le seul moyen d'éviter les extrêmitez d'une guerre, à remettre tous leurs différends sans exception au jugement des Commissaires nommez par Sa Majesté Catholique. A cette nouvelle le Prince expédia un ordre au Gouverneur de Milan de congédier les Allemans & les Italiens, afin que les anciens Nobles pussent les engager à leur service, & réduire à la raison leurs adversaires, qui rejettoient avec tant d'obstination un accommodement raisonnable. Cette résolution prise, Doria revint à Gênes, ou du moins aux environs de cette capitale, & après que les troupes du Milanez eurent été licenciées, il les prit à la solde de son parti. Elles consistoient en quatre Régimens, deux d'Allemans qui montoient à plus de cinq mille hommes, sous les ordres de Don Jean Majoriquez & du Comte Felix de Lodrone, & deux d'Italiens d'environ quatre mille soldats commandez par Sigismond Gonzagues & Hector Spinola.

1575.

Résolution de faire la guerre.

Les nouveaux Nobles de leur côté prenoient des mesures, pour se mettre en état de ne pas craindre leurs ennemis. Ils levérent des troupes, & tâchérent d'engager les Princes d'Italie dans leur querelle. Ils ne les trouvérent nullement disposez à leur fournir du secours, soit que cette froideur vînt de la crainte que cette faction ne se servît de leur assistance, pour entretenir longtems la guerre, soit qu'ils fussent choquez de l'opi-

Le Grand-Duc assiste les nouveaux Nobles.

niâtreté

1575. niâtreté qu'elle faifoit paroitre, fans aucun motif valable, à refufer de foumettre le jugement de fes prétentions à la juftice & à la prudence des Miniftres d'un auffi grand Prince que le Roi d'Efpagne. Le Grand-Duc de Tofcane feul entra, même avec un zèle empreffé, dans les intérêts de ce parti, qu'il affifta de troupes, d'argent, de vivres, & de tout ce qui pouvoit contribuer à le foutenir contre la puiffance de fes concurrens. Cette conduite déplut extrêmement à Philippe, qui voyoit que l'unique motif du Grand-Duc étoit de le braver en quelque maniére.

Expéditions des anciens Nobles.

Tout étant difpofé de part & d'autre à pourfuivre fes droits par la voye des armes, les anciens Nobles fe mirent les premiers en campagne. D'abord ils fe rendirent maitres de la ville & du château de Porto Veneré, & fans s'arrêter ils emportérent Chiavari, Rapallo, & Seftri. Pendant ces hoftilitez, on travailloit à réunir les efprits. Comme il paroiffoit que la plus grande difficulté des nouveaux Nobles étoit de s'en remettre à l'arbitrage des feuls Miniftres d'Efpagne, on convint de part & d'autre que le Légat du Pape & l'Ambaffadeur de Sa Majefté Impériale interviendroient dans le jugement. Ces médiateurs furent bientôt troublez dans leurs fonctions : pendant qu'ils cherchoient de concert les expédiens propres à ramener la paix, le peuple en fureur fut fur le point de leur faire violence, & de perdre le refpect dû à leur caractére. La fédition alla fi loin, qu'ils furent obligez de s'enfermer dans leurs hôtels, & de s'y fortifier pour fe garentir des

des insultes de cette populace. On eut mê- 1575.
me lieu de craindre qu'elle ne se portât à des extrêmitez, capables d'allumer un incendie qu'il seroit impossible d'éteindre. L'ancienne Noblesse n'avoit pas interrompu ses expéditions, Jean-Baptiste Spinola fit le Siége de Novi. En vain le parti contraire tenta de faire entrer du secours dans cette place, quatre mille hommes qu'il envoya à cet effet furent défaits avec une perte assez considérable, & les assiégez contraints de capituler obtinrent une honnête composition. Peu après la forteresse de Gavi subit le même sort, quoiqu'elle fût située sur un roc, & pourvue de toutes les munitions nécessaires pour une longue défense.

Dispute sur le titre de Protecteur de la République de Génes terminée en faveur de Philippe.

Les Puissances médiatrices, le Pape, l'Empereur, & le Roi d'Espagne, pressoient leurs Ministres par des dépêches réitérées de mettre l'affaire en état d'être promtement terminée par un accommodement au gré des parties. Enfin ils parvinrent à obtenir ce qu'on souhaitoit avec tant d'impatience, savoir, que les deux factions s'engageroient par écrit à se soumettre au jugement des Commissaires de ces trois Souverains. Mais au moment qu'on dressoit l'Acte, il survint de nouvelles difficultez entre les Ambassadeurs mêmes; celui de l'Empereur ne vouloit pas permettre que Sa Majesté Catholique y fût nommée sous le titre de principal Protecteur de la République. Il soutenoit que c'étoit offenser directement l'Empereur son maitre, qui avoit droit de prétendre toute jurisdiction sur Génes, comme fief de l'Empire. Au contraire les Ministres d'Espagne

1575. gne déclarérent qu'ils ne paroitroient pas sous d'autre qualité. Ils prétendirent que celle de Protecteur principal de la République étoit due au Roi d'Espagne, par préférence à quelque Souverain que ce fût, attendu que de tout tems les Génois avoient reconnu leur Etat sous la protection immédiate de cette Couronne, dont les Monarques avoient pris ce titre dans toutes les rencontres; & l'avoient soutenu par des effets continuels de leur assistance dans le besoin. Sur cette contestation, il fallut écrire à l'Empereur, qui, peu jaloux de l'honneur qu'on lui disputoit, fit une réponse favorable aux Espagnols. Ainsi l'on reprit les séances, & le compromis fut signé.

On donne des ôtages & l'on entre en traité.

Immédiatement après que cet Acte fondamental eut été revêtu des formalitez juridiques, on fit publier une suspension d'armes, & peu après les troupes étrangéres furent congédiées de part & d'autre. Les Plénipotentiaires choisirent Casal de Montferrat pour le lieu du congrès, & ils s'y retirérent avec les Députez des factions ennemies. Elles avoient auparavant donné des ôtages, pour sureté de l'exécution du compromis, qui constituoit Juges en dernier ressort de tous leurs différends sans exception les Ministres ci-dessus nommez. Il faut avertir que la sentence des Médiateurs devoit être exécutée dans tous les points de la querelle, excepté dans ceux qui donneroient atteinte à la liberté de la République, au sujet de laquelle leur pouvoir étoit limité. Les ôtages furent vingt jeunes Gentilshommes choisis dans les deux partis, & on les distribua

oua dans différentes places ; jusqu'à l'entiére pacification des troubles. Les Ambassadeurs travaillérent à ce grand ouvrage avec tout le zèle imaginable, mais, comme les difficultez étoient presque sans nombre & toutes importantes, comme de plus il s'en formoit à tout moment de nouvelles, ils ne purent finir l'accommodement aussitôt qu'on l'avoit espéré. Ce ne fut qu'au commencement de l'année suivante qu'il reçut la derniére main, conformément aux desirs des Princes qui avoient interposé leur autorité, & à la satisfaction de toute l'Italie, qui y prenoit d'autant plus d'intérêt, qu'elle étoit dans l'attente d'une guerre générale à l'occasion de celle de Génes. 1575.

L'Empereur s'entremet d'un accommodement dans les Pays-Bas.

Si l'Empereur s'entremit avec tant de zèle à pacifier les querelles domestiques des Génois, ce Monarque ne marqua pas moins d'empressement à chercher les moyens de rétablir le calme dans les Pays-Bas, par quelque Traité qui pût appaiser les troubles causez par la différence des Religions ; & qui de jour en jour s'augmentoient de maniére à faire perdre l'espérance d'une réunion. Vers la fin de l'année précédente ce Prince (par les sollicitations secretes du Roi Catholique) avoit écrit aux Chefs des mécontens de ces Provinces des lettres pleines d'affection ; par lesquelles il leur demandoit s'ils vouloient accepter sa médiation auprès de Philippe, pour chercher les expédiens propres à conclure un accommodement agréable aux deux partis. Les confédérez reçurent cette offre avec tous les témoignages de respect & de reconnoissance, que méritoit le rang du Média-

1575. diateur, & sur les assurances qu'ils donnérent de leur disposition à la paix, l'Empereur au commencement du printems envoya Gunter Comte de Schwartzenbourg en Flandres, dans l'idée que le choix de ce Seigneur, beau-frére du Prince d'Orange, ne pouvoit pas manquer de dissiper les ombrages & la méfiance des Flamans. Sa Majesté Impériale ne borna pas ses soins à cette simple démarche; remplie du dessein d'assoupir ces dissensions, elle prit toutes les voyes convenables à la dignité de sa Couronne, & entre autres elle fit intervenir auprès du Prince d'Orange & des autres Chefs des Calvinistes les priéres & les remontrances de plusieurs Princes d'Allemagne.

Protestation de Philippe.

De son côté Philippe déclara qu'il étoit prêt de consentir à toutes les conditions de paix, qui seroient convenables à la qualité des deux partis. Il ne demandoit autre chose, sinon qu'on eût soin de mettre à couvert son honneur & les droits de sa Souveraineté, sur tout qu'on ne stipulât rien au préjudice de l'obéissance due à l'Eglise Romaine. Par ce dernier article c'étoit dire ouvertement qu'il ne vouloit point d'accommodement, puisque les Flamans n'avoient les armes en main, que pour secouer le joug des Souverains-Pontifes & se séparer de leur communion. Malgré cet obstacle qui devoit rompre tout traité, Gunter, en conséquence de ses ordres, fit presque l'impossible, pour ajuster les demandes de ces peuples à la satisfaction commune. Ces demandes, que les Auteurs Catholiques nomment extravagantes & hérétiques, se renfer-

moient

noient à obtenir la liberté de conſcience. 1575.
On juge aſſez qu'il n'y avoit aucune eſpé-
ance de vaincre à cet égard les ſcrupules
l'un Roi, qui avoit en horreur juſqu'au
iom des Proteſtans, & que l'on entendoit
ouvent dire qu'il aimoit mieux n'être pas
Roi, que de l'être de Sujets hérétiques.
Le Comte médiateur ſentoit parfaitement
'impoſſibilité de rien conclure, néanmoins
ans ſe rebuter d'un incident qui renverſoit
outes ſes vues, il ſe borna à remplir la vo-
onté de l'Empereur, & fit tout ce qu'on
ouvoit attendre d'un Miniſtre ſage & habi-
e, juſques là qu'il fit nommer une place
our les conférences, où de part & d'autre
n envoya des Députez.

Breda fut déſigné pour le lieu du congrès. Congrès de Breda.
Comme cette ville étoit alors au pouvoir du
Roi Catholique, qui y entretenoit une forte
arniſon, les Commiſſaires de ce Monarque
urent obligez d'envoyer quelques ôtages en
Hollande. Pluſieurs jours ſe paſſérent en
ropoſitions & en repliques de la part des
éputez des Provinces ſoumiſes au Roi, &
e ceux du Prince d'Orange, qui parois-
oient ſous le nom de députez des Etats de
Hollande, de Zélande, & de leurs alliez.
Le Comte de Schwartzenbourg en qualité
e médiateur recevoit les mémoires des deux
artis. Entre les difficultez qu'il falloit ap-
lanir, une des plus conſidérables étoit la
éclaration, que firent les Calviniſtes (pro-
oſition que les Catholiques marquoient être
iſpoſez à accepter) de ne vouloir entendre
ucune propoſition de paix, qu'avant toute
hoſe Sa Majeſté n'eût fait ſortir du pays

 tous

1575. tous les Efpagnols, & toutes les troupes étrangéres quelles qu'elles fuffent. A juger de cette demande d'une maniére équitable, elle répugne à la droite raifon. Il n'étoit pas permis d'exiger une pareille condition du Souverain, pendant que fes Sujets vouloient refter les armes à la main. Deplus ils proteftérent qu'ils étoient fermement réfolus de vivre dans la Religion Calvinifte, & à cet effet ils demandérent qu'on leur en accordât le libre exercice. Ils ne voulurent pas même recevoir le parti qu'on leur offrit de leur accorder le terme de trois années, pour fortir des Etats de Sa Majefté Catholique, & vendre leurs biens, s'ils vouloient fe retirer dans des pays fouftraits de l'obéiffance de l'Eglife Romaine. Sur ces prétentions, qu'il n'y eut pas moyen d'amener à un tempérament de paix, le Commiffaire Impérial, à la vue de l'invincible opiniâtreté des uns & des autres à ne fe rien céder, rompit l'affemblée, & s'en retourna en Allemagne.

Philippe ordonne de continuer la guerre.

Après qu'on fe fut féparé, le Commandeur dépêcha un exprès à Madrid, avec la relation du fuccès des conférences. Philippe, indigné que fes Sujets euffent l'audace de lui faire de pareilles demandes, écrivit au Gouverneur de fe mettre en état de continuer la guerre, & de faire les derniers efforts pour réduire les rebelles, avec promeffe de lui envoyer de puiffans fecours. En conféquence de cet ordre, Requefens mit fon Armée en campagne. Elle étoit compofée de fept mille hommes d'infanterie & de quatre régimens de cavalerie, & il en donna la con-

onduite à Gilles de Barlaimont. Ce Géné- 1575.
ıl fit quelque tems mine d'en vouloir à
ıelques places du Waterland au Comté de
Iollande, & après plusieurs marches pour
onner le change aux ennemis, il se rabat-
t brusquement sur Buren, ville forte sur
s confins du Brabant & de la Hollande.
es habitans quoique surpris firent au com-
ıencement une très brave résistance, mais
s Espagnols battirent la ville si continuel-
ment & avec tant de furie, qu'ils l'empor-
rent d'assaut. Peu après le château se ren-
it à composition, la garnison eut la vie
uve & la liberté de sortir, mais sans ar-
ıes. Cette conquête fut suivie du sac de la
lace, les Catholiques la mirent au pillage,
: y trouvérent un butin d'autant plus con-
dérable, qu'elle étoit fournie d'une grande
ıantité de toutes sortes de provisions, par
pport à sa situation avantageuse qui la ren-
oit une des plus importantes forteresses des
onfédérez. Le Prince d'Orange fut extrê-
ıement sensible à la perte de Buren, qui
ıi appartenoit en propre, du chef de sa
remiére femme qui lui avoit apporté cette
ille en dot.

Entreprise sur l'Ile de Schowen.

Pour ne pas donner aux ennemis le tems
e se reconnoitre, Requesens prit sur le
hamp la résolution de reprendre sur eux
Île de Schowen. Il confia la conduite
e cette expédition à Don Sanche d'Avi-
, qui devoit commander les troupes de
rre, & à Christofe Mondragon qu'il mit
la tête de celles de mer. Le Comman-
eur estimoit cette conquête d'une gran-
e conséquence pour les affaires du Roi,

1575. à cauſe que la plus grande partie des mécontens, chaſſez de la terre ferme, y trouvoient une retraite ſure & tranquille. Au ſujet de cette entrepriſe, l'Hiſtoire remarque comme un prodige de valeur, ce que Mondragon fit faire à ſon corps d'Armée. Ce Général, arrêté, par un bras de mer de la longueur d'un mille, dépourvu de vaiſſeaux, parce qu'on n'avoit pas encore aſſemblé ceux qui devoient le tranſporter; ce Général, ſans attendre, ne balança pas à paſſer à gué ce trajet avec deux mille ſoldats. Après avoir pris les meſures convenables, & choiſi les endroits les plus élevez, il exécuta ſon deſſein ſans autre perte que de dix hommes. Cette action, auſſi incroyable qu'intrépide, épouvanta tellement les ennemis, que, quoique de beaucoup ſupérieurs en nombre, ils n'eurent pas le courage de faire tête aux Eſpagnols, à qui ils abandonnérent lâchement tous leurs Forts, pour ſe retirer, ou plutôt pour s'enfuir honteuſement en Hollande.

Autres expéditions remarquables.

D'un autre côté le camp volant du Baron d'Hierges ayant été renforcé juſqu'au nombre de trois mille hommes de pié, il en fit d'abord pluſieurs détachemens, pour faire croire qu'il vouloit former diverſes entrepriſes en même tems, & enfin, après les avoir tous réunis à propos, il fondit ſur Oudewater avant qu'on eût pu ſoupçonner ſon deſſein. Cette ville eſt ſur les frontiéres de la Hollande. Les Eſpagnols l'attaquérent avec toute la fureur imaginable, & les aſſiégez ſoutinrent leurs aſſauts avec une égale bra-

bravoure. Ceux-ci se portérent même jusqu'aux railleries insultantes, pour faire connoitre qu'ils se moquoient des cruautez de leurs ennemis, ils se faisoient voir sur les murailles en habits de Moines. Ce mépris des choses les plus respectables de la Religion Romaine, anima tellement la rage & l'indignation des assiégeans, qu'ils redoublérent leurs efforts, & foudroyérent la place avec tant de violence, qu'elle fut prise d'assaut. Les habitans payérent cher leurs insultes, les vainqueurs les firent passer tous au fil de l'épée, & non contens de cette barbare exécution, ils mirent le feu aux maisons, pour détruire de fond en comble cette ville impie & sacrilége, selon leurs idées. De là ils allérent mettre le Siége devant Schoonhoven, où il y avoit une garnison d'environ sept cens hommes, partie François, partie Anglois. Le Seigneur de la Garde, que le Prince d'Orange dépêcha pour y commander, se fit jour l'épée à la main, & entra dans la place à la tête de sa troupe. Dans le commencement il fit mine de vouloir se défendre jusqu'à l'extrêmité, mais il ne soutint pas longtems cette bravade, & il capitula sous la condition de sortir avec tout son monde, sans autres marques d'honneur que les armes blanches. 1575.

Pendant toutes ces expéditions, le Roi d'Espagne faisoit préparer dans ses ports une Flotte, qu'il destinoit à la conquête de la Hollande, avec une ferme résolution d'employer toute sa puissance à réduire cette Province. Sur ce plan, le Commandeur mettoit toute son application à chercher les moyens

Armée navale préparée en Espagne.

1575. moyens de se rendre maitre de quelque port de mer dans ces cantons, où il pût assurer une retraite à l'Armée navale, qu'il attendoit de moment à autre pour l'expédition d'Hollande. Dans cette vue il avoit fait construire avec un secret incroyable jusqu'à trente galéres & quelques autres bâtimens, pour transporter les troupes & toutes les provisions nécessaires. Cependant ces préparatifs ne paroissoient pas suffisans, pour forcer les passages que les ennemis gardoient avec une Armée beaucoup plus nombreuse. Toute la ressource qu'on espéra dans cet incident capable de faire perdre courage, fut qu'à la faveur du reflux, comme on l'avoit déja pratiqué deux fois, on pourroit faire passer à gué par les endroits les moins profonds un bon nombre de soldats. On jugea l'entreprise pratiquable, quoique le bras de mer qu'il falloit traverser eût plus de sept milles de largeur, entre les Iles de Philippeland & de Duveland. Le grand projet, après qu'on auroit chassé quelques compagnies qui gardoient cet endroit, étoit de donner à l'Armée de terre que conduisoit d'Avila une plus grande facilité de passer au Siége de Ziriczée. Cette place, qui donne son nom à une petite Ile, étoit fort importante. Mais avant que d'y arriver, il falloit traverser à gué un autre gros canal, moins spacieux à la vérité que le premier, mais qui se trouva beaucoup plus dangereux, & par la hauteur de l'eau, & par la grande quantité de vase qui rendoit ce passage difficile.

Siége de Ziriczée. Cette fameuse expédition, qui fut généralement regardée comme téméraire, attendu

du qu'il s'agiſſoit de paſſer un bras de mer d'une largeur auſſi conſidérable, s'exécuta ſans autre perte que d'environ trente ſoldats, qui la plupart furent tuez des coups de fuſils tirez par les troupes commiſes à la garde de l'Ile. Ce qui rendit cette action moins meurtriére, fut qu'elle ſe paſſa pendant la nuit, & que les ennemis ne pouvoient frapper qu'au hazard. D'ailleurs les Eſpagnols parvenus au rivage ne trouvérent aucune réſiſtance, les confédérez n'oſérent paroitre pour les empêcher de prendre terre, quoique le Prince d'Orange les eût envoyez exprès pour défendre ce poſte. Enſuite le corps d'Armée d'Avila paſſa ſans obſtacle, & après avoir ſurmonté des difficultez preſque ſans nombre, il marcha au Siége de Ziriczée. On attaqua cette place par terre & par mer, après que le château de Bommené eut été emporté de force. Cette derniére fortereſſe étoit importante par ſa ſituation, & par la commodité qu'elle procuroit aux aſſiégeans de pouſſer le Siége, qui dura plus longtems qu'ils ne s'y étoient attendu. 1575.

Henri III. Roi de France, avant que de prendre aucun parti ſur les affaires de ſon Royaume, réſolut de ſe marier, comme il fit cette année, & il épouſa Claude de Vaudemont de la Maiſon de Lorraine. Philippe envoya à Paris le Duc de Paſtrana, pour y faire à ce ſujet les complimens de félicitation uſitez en pareille rencontre. Ce mariage ne fut pas le principal motif de cette Ambaſſade, le Duc étoit chargé de faire auprès du Roi les plus vives inſtances, pour le déterminer à renouveller la guerre contre les Hu- Mariage du Roi de France.

 guenots,

1575. guenots. Il paroiffoit que ce Monarque y étoit entiérement difpofé, non feulement par la haine qu'il avoit toujours eue pour cette Religion, mais de plus à caufe de la fuite du Duc d'Alençon, qui venoit de fortir de la Cour par les follicitations des mécontens. Les deux factions réunies avoient choifi ce Prince pour leur Chef, dans le deffein de fe mettre fous fon nom en état de parvenir à leur but, qui étoit d'abaiffer les Guifes, & tous les Catholiques que le Roi honnoroit de fa confiance, & dont l'autorité devenoit aux Calviniftes un obftacle pour s'affurer la liberté de confcience. Elizabet Reine d'Angleterre & les Cantons Suiffes Proteftans envoyérent auffi leurs Ambaffadeurs à l'occafion des noces de Sa Majefté Très-Chrétienne, & en même tems pour l'exhorter à rendre le repos à fon Royaume, par une paix folide avec fes Sujets de la Religion Réformée. Les Miniftres du Roi Catholique ne manquérent pas de traverfer ce confeil de tout leur pouvoir, & Henri, quoique porté à la paix par tempérament, fe rendit aux follicitations de la Cour d'Efpagne, qui fut lui faire peur des demandes exorbitantes des Chefs des Huguenots.

Guerre en Pologne pour l'élection d'un Roi.

Cette année eft remarquable par les commencemens de guerres, qui dans la fuite cauférent beaucoup d'embarras à la Maifon d'Autriche. Philippe y prit part, non feulement par rapport à l'intérêt qu'il étoit obligé de prendre à la grandeur des Princes de ce nom, auxquels les liens du fang l'attachoient fi étroitement, mais encore plus parce qu'il

se vit contraint de prendre plusieurs fois les armes à ce sujet, & même de faire les plus grands efforts, pour se mettre en possession d'un Royaume qui lui étoit dévolu par droit d'héritage. La premiére de ces guerres fut celle qui s'éleva en Pologne, à l'occasion de la vacance du Trône. Après la fuite d'Henri, plusieurs Princes se mirent sur les rangs pour obtenir cette Couronne. Les plus considérables furent, l'Empereur Maximilien, Ernest son fils & Ferdinand son frére Archiducs d'Autriche, Jean III. du nom Roi de Suéde, Sigismond son fils Duc de Finlande, Etienne Battori Prince de Transilvanie, Alfonse II. Duc de Ferrare, & Jean-Basile Grand-Duc de Moscovie. Une partie des électeurs donna ses suffrages à l'Empereur Maximilien, l'autre deux jours après proclama Reine Anne Jagellon sœur de Sigismond dernier Roi de cette race, sous la condition qu'elle épouseroit Etienne Battori Prince de Transilvanie. Cette double élection, faite sur la fin de l'année, ne put pas manquer d'être la source de grands troubles dans ce Royaume. Les deux concurrens se mirent en possession du Trône, résolus chacun de s'y maintenir, & de chasser son rival par la voye des armes. On juge assez que cette querelle donna lieu à des mouvemens extraordinaires en Europe, elle auroit eu sans doute des suites fâcheuses, si la mort de l'Empereur Maximilien, arrivée peu de tems après, n'avoit pas réuni tous les suffrages en la personne de Battori, qui resta seul maître de la Couronne. 1575.

L'autre source de guerre, qui dans la suite en- Semences

1575. engagea le Roi d'Espagne dans la néceſſité de prendre les armes, fut la révolution qu'on vit arriver en Afrique. Voici le précis de ces mouvemens, qui paſſérent enſuite en Europe au grand dommage de la Chrétienté.

de guerre en Afrique.

Muley Mehemet Roi de Maroc ne put ſe réſoudre à laiſſer le gouvernement de ce Royaume à Muley Maluco ſon oncle, à qui il avoit été remis par la diſpoſition teſtamentaire de ſon ayeul. Maluco ſe jetta entre les bras du Grand-Seigneur, qui le prit ſous ſa protection, & lui envoya des troupes. Avec ce ſecours & l'aſſiſtance des Mores de ſon parti, Maluco fit la guerre à ſon neveu, qu'il vainquit en deux batailles rangées, qui le rendirent maitre abſolu des Royaumes de Fez & de Maroc. Le Prince vaincu ſe retira avec un petit nombre de ſes partiſans dans les montagnes, où il ſe ſoutint, non comme Roi, mais comme un voleur & un brigand, uniquement occupé à faire des courſes dans le pays, & ne vivant que de ſes vols & du pillage de ſes anciens Sujets, ſur leſquels il exerça toutes les violences que lui inſpiroit ſon tempérament avare & cruel. A la faveur de ces troubles, le Roi de Portugal mal conſeillé crut avoir en main l'occaſion de faire des conquêtes en Afrique, il y paſſa en perſonne rempli de ce deſſein, non dans la vue d'aider Mehemet à reconquérir ſon Royaume. On ne peut voir une expédition plus malheureuſe, Sébaſtien y périt, & avec lui fut éteinte la Maiſon royale, comme je le dirai en ſon lieu.

Suite de la

Dans le même tems l'Italie étoit affligée du

du fléau le plus terrible. Elle se voyoit encore plongée dans les malheurs de la guerre civile de Génes, lorsqu'elle fut accablée de la plus grande des afflictions, & qui est un signe manifeste de la colére de Dieu. Au milieu des desordres de la guerre, une furieuse peste, & plus maligne qu'elle n'est d'ordinaire, fit d'étranges ravages dans diverses contrées de ce pays. Elle y entra par deux de ses extrêmitez, Trente où le commerce avec l'Allemagne l'apporta, & la Sicile qui la reçut des vaisseaux que le négoce attire continuellement à Constantinople. Milan & Venise éprouvérent plus qu'aucun autre endroit toute la desolation que cause cette cruelle maladie, mais les grands secours que ces capitales reçurent, les attentions qu'on y eut à prévenir le progrès du mal, en arrêtérent bientôt le cours & la violence. La premiére fut redevable de son salut aux soins & aux charitez de son Archevêque Charles Borromée, (aujourd'hui placé dans le catalogue des Saints) qui se transporta par tout, & distribua ses biens aux malades que la pauvreté privoit des remédes nécessaires. A Venise Louis Mocenigo, alors assis sur le Trône Ducal de la République, fit tout ce qu'on peut faire humainement pour délivrer les habitans de cette mortalité, & il envoya par tout des Provéditeurs chargez d'ordres propres à en garentir l'Etat de terre ferme.

1575.

Peste en Italie.

Rome en fut préservée par la vigilance de Grégoire XIII. Ce Souverain Pontife se donna tant de mouvemens, prit de si justes mesures, fit garder si exactement les frontié-

Maladie & paroles remarquables du Pape.

1575. res dès domaines de l'Eglise, que la contagion ne put pas pénétrer dans cette capitale, toujours remplie d'une multitude d'étrangers de toutes les nations. Mais le zèle de ce Pape pour la conservation de ses Sujets, ne put le mettre lui-même à l'abri des infirmitez de la nature humaine. Atténué par les fatigues inséparables des pénibles fonctions du gouvernement, il fut saisi d'une fiévre continue, qui fit craindre pour sa vie, & remplit les Romains de la plus vive douleur. Aussitôt les Curez & les Supérieurs des maisons religieuses firent faire dans toutes les Eglises des priéres publiques, pour obtenir de Dieu sa guérison. Pendant qu'on imploroit l'assistance du Ciel, le Cardinal Doyen du Sacré Collége alla lui rendre visite, & crut lui donner une grande consolation par le récit de ce qu'on faisoit à Rome, des priéres continuelles qu'on avoit ordonnées dans toutes les Eglises pour l'augmentation des jours de Sa Sainteté, enfin du concours extraordinaire des peuples consternez de sa maladie. Preuve certaine, ajouta-t-il, de la satisfaction générale de son gouvernement. „ La conservation de ma „ vie, *répondit le Pontife*, ne doit pas beau„ coup intéresser l'Eglise. Le Sacré Collé„ ge lui fournira après ma mort un Chef, „ bien plus digne que moi de la gouverner. „ On devroit plutôt addresser ces priéres „ pour la continuation de la santé du Roi „ Catholique, qui est une vraye colonne de „ la Chrétienté".

L'Infante Margueri- La Princesse Marguerite, cousine du Roi Philippe, prit cette année la résolution de se

fe faire Religieufe de l'Ordre des Carmeli- 1575.
tes déchauffées, quoiqu'elle ne fût que dans la dix feptiéme année de fon âge. Auffitôt que Sa Majefté Catholique fut informée du deffein de fa parente, il la fit venir au Palais, fous prétexte d'avoir avec elle un entretien particulier, pour apprendre le véritable motif de fa vocation. C'étoit une feinte, le politique Monarque n'ignoroit pas la fource de ce mouvement, puifqu'il s'étoit fervi du miniftére de l'Inquifiteur Général de Cuença & de fon Confeffeur pour l'infpirer à l'Infante, dont il avoit plufieurs raifons d'empêcher le mariage. Mais il vouloit faire connoitre à la jeune Princeffe la peine & même la répugnance qu'il fentoit à la voir renoncer au monde, & il ne manqua pas de lui repréfenter tout ce que ce parti avoit d'extraordinaire dans une perfonne de fon âge & de fon rang, enfin il lui parla d'une maniére à lui ôter tout foupçon des démarches qu'il faifoit fous main pour l'entretenir dans cette penfée. Le réfultat fut, qu'après avoir loué fa pieufe réfolution, il la mena lui-même par la main à l'Eglife des Péres Carmes, où elle devoit être reçue profeffe. Ses deux filles, les Infantes Catherine & Ifabelle, accompagnérent la novice, & pendant la cérémonie le Roi fit plufieurs actes d'une dévotion édifiante. Marguerite parut dans les plus riches habits, les cheveux épars fur fes épaules, ce qui lui donnoit une grace infinie. Elle portoit fur la tête, en forme de Couronne, une magnifique guirlande, enrichie de pierres précieufes & ornée de fleurs les plus rares, comme un fim-

te fe fait Religieufe.

 bole

1575. bole de son alliance avec Jésus-Christ qu'elle alloit recevoir pour époux. Philippe fut le parain, & la maraine l'Infante Isabelle. La solemnité finie, ce Monarque fit un présent de deux cens ducats au monastére de la nouvelle Religieuse.

Don Diégue de la Madriz créé Archevêque.

Peu de jours après il nomma à l'Archevêché de Lima Don Diégue de la Madriz, Inquisiteur de Cuença, le même dont je viens de parler, qui sans doute reçut cette dignité comme une récompense des peines qu'il avoit prises à persuader Marguerite de prendre le voile. Pendant qu'on attendoit le retour de l'Exprès envoyé à Rome pour obtenir les Bulles, la Reine Anne voulut que l'Archevêque désigné célébrât la Messe dans sa chapelle. Elle fut si frappée de la contenance grave de ce Prélat, qu'immédiatement après le service elle alla trouver le Roi son époux, & lui dit, „ Comment est il possible „ que Votre Majesté ait pu se résoudre à „ priver l'Espagne d'un aussi grand homme, „ dont la rare modestie peut faire l'édifica„ tion de votre Royaume " ? Ces paroles firent une vive impression sur l'esprit de Philippe, qui dès ce moment perdit la pensée d'envoyer la Madriz aux Indes, & dans cette vue il lui donna aussitôt l'Evêché de Badajox. La Madriz répondit parfaitement aux espérances qu'on avoit conçues de son mérite, il se rendit très recommandable, & devint un des plus illusttes Chefs de l'Eglise d'Espagne.

Fin du Livre II.



LA VIE DE PHILIPPE II. ROI D'ESPAGNE.

SECONDE PARTIE.

LIVRE III.

ARGUMENT DU LIVRE TROISIEME.

Mort de Requesens. Son éloge. Causes principales de cette mort. Ordre qu'il laisse en mourant. Résolution de secourir la Reine Marie. Le gouvernement des Pays-Bas remis au Conseil d'Etat. Suites de cette resolution. Passage de Don Juan en Flandres. Les premiers ordres qu'il donne. Les Etats

Etats font une députation à ce Prince. Conditions qu'ils en exigent pour le reconnoitre. Il prend conseil à ce sujet. Sa résolution. Il signe le Traité de Gand. Uluzzali desole les Etats du Roi Catholique. Philippe cherche les moyens de s'opposer aux Turcs. Dispute sur la préséance entre la République de Génes & l'Ordre de Malte. Mémoire curieux à ce sujet. Amurat déclare la guerre à la Perse. Mesures du Sophi. Il sollicite Philippe à la guerre contre les Turcs. Succès de la guerre de Perse. Favorable au Roi d'Espagne. Qui refuse de se liguer avec le Turc. Sa réponse. Diéte de Ratisbonne. Guerre de Religion en France. Armée étrangére au secours des Huguenots. Situation du Roi de France. Traité de paix. Ligue sainte. Démarches de Philippe à ce sujet. Voyage de ce Monarque. Sagesse de son gouvernement. Sa conduite à l'égard de l'Amiral de Naples. Instructions qu'il donne à ses Ministres. Son attention à tout savoir. Trait remarquable au sujet d'un Ministre. Affaires de Flandres. Entrée de Don Juan à Brusselles. Faute qu'il fait en licentiant les Espagnols. Mouvemens du Prince d'Orange. Résolution de Don Juan. Il sort de Brusselles. Son stratagême pour se rendre maître de Namur. Démarches des Etats. Leur lettre au Roi contre Don Juan. Celle de ce Prince pour sa justification. Impressions que Philippe prend contre son frére. Déclaration des Etats contre Don Juan. Ce Prince assemble une Armée. Arrivée du Prince d'Orange à Brusselles & sa réception. Origine d'une nouvelle faction.

tion. Elle élit l'Archiduc pour Gouverneur des Pays-Bas. Départ de ce Prince & son arrivée en Brabant. Lettre de Don Juan à Farnése à ce sujet. L'Archiduc proclamé Gouverneur des Pays-Bas. Muley Mehemet implore le secours de Philippe. Qui le lui refuse. Il a recours au Roi de Portugal. Qui lui accorde sa protection. Craintes de Mehemet. Sébastien n'écoute point les oppositions de son Conseil. Il demande du secours à Philippe. Abouchement de ces deux Monarques. Politique du Roi d'Espagne. Mécontentement réciproque. Imprudence du Roi de Portugal. Trait de prudence du Roi d'Espagne. Derniére résolution de Sebastien au sujet de la guerre d'Afrique. Affaires de Flandres. Lettre de Philippe à l'Archiduc. Réponse de ce Prince. Suites de cette affaire. Assemblée des Etats de Blois en France. Soupçons contre le Roi Henri. Déclaration de ce Monarque aux Etats. Demande qu'il y fait. Réponse des Etats.

1576.

Mort de Requesens.

LA situation des affaires au commencement de cette année donnoit lieu de se flatter, au moins en apparence, du retour de la tranquillité dans tous les Etats de la Monarchie Espagnole, principalement dans les Pays-Bas, par les bons ordres que Philippe avoit envoyez par tout. Au moment qu'on s'attendoit à recueillir les fruits d'un arrangement sage, & de la supériorité des armes du Roi dans ces derniéres Provinces, un incident fit évanouir ces brillantes espérances de prospérité & de repos. Don Louis

1576. Louis de Requefens mourut dans les premiers jours du mois de Mars, & la mort de ce Gouverneur fut fuivie des plus grands defordres.

Son éloge. On ne peut refufer à ce Gentilhomme l'éloge de s'être diftingué toute fa vie par un zèle à toute épreuve pour le fervice de fon Souverain. Ce fidéle attachement fut foutenu d'une grande expérience dans la guerre, où il ne faifoit pas moins remarquer fon courage, quoiqu'on pût lui reprocher d'agir quelquefois avec trop de lenteur & de circonfpection. Pendant qu'il fut chargé du gouvernement des Pays-Bas, il remporta fouvent des avantages fignalez fur les mécontens, & par fes fréquentes victoires il leur enleva beaucoup de places, & les laiffa plus foibles qu'ils n'étoient à fon arrivée. Mais il a été fort blâmé de n'avoir pas fu prendre d'autres expédiens, pour réprimer les mutineries de fes foldats qui fe foulevérent tant de fois dans le cours de fon adminiftration, que celui de mettre les armes entre les mains des Flamans, qui après les avoir prifes ne voulurent plus les quitter dans la fuite. Certainement Requefens ne rencontra point de plus grand obftacle à fes progrès que de la part de fes propres troupes, il eut la douleur de voir renouveller quatre fois leurs féditions dans l'efpace de deux ans, fous prétexte d'exiger leur folde, ce qu'ils firent avec moins d'injuftice que de contretems, les conjonctures rendant alors leur fervice plus néceffaire que jamais.

Caufes principales de cette mort. Ces fréquentes revoltes non feulement l'em-

'empêchérent de recueillir toute la gloire, 1576.
que lui préparoient ses travaux & ses exploits, elles furent même la cause de sa mort. Dans le tems qu'il pressoit en personne le Siége de Ziriczée, il fut pénétré du chagrin d'apprendre la nouvelle mutinerie du Corps de cavalerie qu'il avoit laissé dans le Brabant, & qui demandoit les anciennes payes qu'on différoit toujours de leur donner. Dans la crainte que ce tumulte ne gagnât aussi les régimens d'infanterie, il parut en diligence pour appaiser ce desordre & en prévenir un plus grand: mais il s'échauffa tant, qu'il tomba malade en chemin si griévement, qu'on desespéra de sa vie le lendemain de son arrivée à Brusselles.

Ordres qu'il laisse en mourant.

Il connut lui-même sur le champ l'état desespéré de sa maladie, & il employa les momens qui lui restoient à régler les affaires du gouvernement, de maniére que sa mort ne devînt pas un sujet de troubles, comme il étoit à craindre. Pour cet effet il déclara le Comte de Barlaimont Gouverneur des Pays-Bas, & Pierre-Ernest de Mansfelt Général des Armées, jusqu'à ce que le Roi en eût autrement ordonné. Cette disposition n'eut point lieu, pendant qu'on dressoit les lettres patentes pour la rendre autentique, le mal de Requesens empira, & il ne put les signer, parce qu'on ne les lui présenta que lorsqu'il alloit rendre le dernier soupir. Sur ce défaut de formalité, on n'eut aucun égard à sa derniére volonté, & suivant l'usage ordinaire en pareille rencontre, l'administration demeura entre

les

1576. les mains du Conſeil d'Etat, en attendant les ordres de Sa Majeſté Catholique.

Réſolution de ſecourir la Reine Marie.

Dans ce même tems il ſe négocioit en Eſpagne une affaire d'importance. Monſieur Ormanetto Evêque de Padoue y pourſuivoit la concluſion d'un Traité entre le Pape & le Roi Catholique, pour procurer la délivrance de Marie Reine d'Ecoſſe, qu'Elizabet retenoit priſonniére en Angleterre. L'entrepriſe devoit ſe faire ſous le nom du Souverain-Pontife, ſans que Philippe parût y avoir part, pour ne point réveiller la haine des Puiſſances ennemies de la grandeur de ce Monarque. Grégoire avoit de plus nommé Don Juan d'Autriche Général de cette expédition. Dans ces entrefaites on reçut la nouvelle de la mort de Requeſens. Auſſitôt Sa Sainteté expédia un ordre à ſon Nonce de ſolliciter le Roi d'Eſpagne de ſa part, de remettre à Don Juan le gouvernement des Pays-Bas. Les motifs de cette demande étoient, que les Flamans recevroient avec joye ce Prince par la vénération qu'ils conſervoient pour la mémoire de l'Empereur Charlequint ſon pére, & que d'ailleurs Don Juan auroit toute la facilité convenable de paſſer en Angleterre avec la Flotte, & d'achever l'entrepriſe avec plus de ſuccès qu'aucun autre. Une condition le regardoit en particulier, le St Pére lui avoit fait porter parole de lui faire épouſer Marie qui lui apporteroit en dot ſes droits ſur le Royaume d'Angleterre, s'ils plaiſoit à Dieu de remettre cette Reine en liberté. C'eſt ainſi que les Papes ſont prodigues à promettre le bien d'autrui.

trui. Quoique le choix de Don Juan pour la conduite de ce projet ne fût pas du gout de Philippe, l'envie qu'il avoit de mettre en train cette affaire, le fit passer par dessus sa répugnance, & il promit au Nonce de se conformer en tout aux desirs de Sa Sainteté. 1576.

Le gouvernement des Pays-Bas rémis au Conseil d'Etat.

Un Flamand nommé Joachim Opper, homme d'une expérience consommée dans le maniement des affaires, résidoit alors à Madrid, avec l'emploi de Sécretaire de Sa Majesté pour le département des Pays-Bas. Ce Ministre persuada au Roi de laisser le gouvernement de ces Provinces au Conseil d'Etat, sur l'assurance que les Grands du pays, intéressez au repos de leur patrie, auroient & plus d'attention à chercher les moyens de finir les troubles, & plus de ressources à trouver les remédes convenables aux miséres de leurs compatriotes, que ne pourroit faire un Gouverneur étranger quel qu'il pût être. De plus il remontra que Sa Majesté risquoit d'autant moins de suivre son conseil, qu'elle savoit que les principaux de ce Conseil étoient inviolablement attachez à la Religion & à son service.

Suites de cette résolution.

Sans examiner avec tout le soin nécessaire quelles pourroient être les suites de cette résolution, sans voir si les conjonctures permettoient un gouvernement ainsi partagé entre plusieurs têtes, Philippe jugea à propos de différer quelque tems la commission de Don Juan, malgré les instances que le Nonce faisoit pour le départ de ce Prince. Cette condescendance causa les plus grands desordres. Le peuple, qui se

voyoit

1576. voyoit délivré de l'adminiſtration d'un Gouverneur Eſpagnol, ne put plus ſe réſoudre à reconnoitre l'autorité ſouveraine tranſmiſe à ce nombre de Conſeillers, qui ne lui paroiſſoient pas depuis le changement au deſſus de leur premiére condition. La Nobleſſe marquoit du mépris pour leurs ordres, parce qu'elle regardoit toujours ces nouveaux Gouverneurs comme ſes égaux. De la s'élevérent des troubles ſans nombre, & des ſéditions continuelles. Enfin la confuſion vint à un point, que le Roi fut contraint d'ordonner à Don Juan de prendre la poſte, pour aller ſe mettre en poſſeſſion de ſon gouvernement.

Paſſage de Don Juan en Flandres.

Ce Prince obéit ſur le champ, & fit ſon voyage avec tant de promtitude, après avoir traverſé la France en habit déguiſé, qu'il fut lui-même le porteur de la nouvelle de ſon arrivée. Il étoit alors dans la fleur & dans la force de ſon âge ; & il jouiſſoit de la plus brillante réputation, acquiſe par pluſieurs actions d'éclat qui le mettoient au comble de la gloire. Il menoit avec lui Octave Gonzagues, fils de Ferrand Gonzagues ſi fameux par ſes exploits militaires, & qui fut Viceroi de Sicile, enſuite Gouverneur de Milan ſous l'Empereur Charlequint. Don Juan paſſa ſur la route pour un des domeſtiques d'Octave. La diligence qu'il étoit obligé de faire, ne l'empêcha pas de reſter inconnu quelques jours à Paris, curieux de voir le Roi ſans ſe faire connoitre, comme il fit, en même tems pour s'aboucher avec l'Ambaſſadeur d'Eſpagne qui réſidoit en cette Cour.

Ar-

Arrivé à Luxembourg, ville de l'obéis- 1576.
ice du Roi, il quitta son déguisement, &
découvrit pour la premiére fois sous son nom & la qualité de Gouverneur Général des Pays-Bas envoyé par Sa Majesté Catholique. Aussitôt qu'il eut appris que les troupes mutinées avoient mis Anvers à sac, commis les plus horribles cruautez dans cette malheureuse ville, il écrivit au Conseil d'Etat pour lui donner avis de son arrivée, & à Anvers aux Commandans Espagnols pour leur enjoindre de mettre bas les armes. Les Officiers obéirent, mais les Conseillers & les autres députez des Etats furent en balance s'ils recevroient le nouveau Gouverneur, soit qu'ils fussent aigris de l'outrage que les habitans d'Anvers venoient de recevoir, soit qu'ils souffrissent impatiemment de se voir sitôt dépouillez du pouvoir suprême. Dans l'incertitude où ils se trouvoient, leur ressource fut de s'en remettre à l'opinion du Prince d'Orange, qui leur conseilla de ne reconnoitre Don Juan que sous certaines conditions, principalement sous celle de ratifier & de souscrire lui-même la confédération de Gand, dont un des principaux articles étoit de faire sortir des Pays-Bas toutes les troupes Espagnoles.

Les premiers ordres qu'il donne.

Ce conseil fut généralement approuvé, & sur le champ il fut résolu de faire une députation à Don Juan. Ischius reçut ordre d'aller trouver ce Prince, mais on lui remit des instructions où il y avoit tant de hauteur, & un manque de respect si choquant, que le Conseiller fut longtems incer-

Les Etats font une députation à ce Prince.

1576. certain s'il accepteroit cette commission qu'il prévoyoit ne pouvoir qu'exciter toute la colére, toute l'indignation de Don Juan. Il communiqua même son inquiétude à un de ses amis, qui, à ce qu'on assure, lui répondit qu'il ne devoit pas faire difficulté de se sacrifier lui-même pour le bien de sa patrie, que dans cette occasion il falloit avoir le cœur d'Alexandre & l'épée de César, non pour s'amuser à de simples paroles, mais pour massacrer le traitre qui apportoit avec lui la ruïne des Pays-Bas. Par cette action généreuse, ajouta le Gentilhomme, vous n'aurez rien à craindre d'un mort, & vous serez assuré de toute la reconnoissance, de toute la faveur des vivans.

Conditions qu'ils en exigent pour le reconnoitre.

Ischius témoigna de l'horreur pour un forfait aussi indigne d'un honnête homme; & ne prenant alors conseil que de lui-même, il se rendit auprès de Don Juan. Ce fut pour exposer à ce Prince le sujet de son Ambassade, ce qu'il fit avec une hardiesse si bien ménagée, si pleine de modération, si fort dans les termes du respect, qu'en même tems il satisfit à son devoir, sans offenser le nouveau Gouverneur. Bien plus, de retour à Bruxelles il rapporta avec tant de force tout ce qu'il avoit remarqué de prévenant dans la personne de Don Juan, il fit un portrait si avantageux de ce Prince, il exalta ses grandes qualitez avec tant d'énergie, que ce panégirique fit impression sur l'esprit d'un grand nombre de Conseillers. Il fit même cet effet, qu'on revint d'un accord unanime à la voye de la douceur, & il fut arrêté qu'on lui feroit une

se-

seconde députation beaucoup moins fiére que la précédente. On envoya Funckius chargé de propositions plus adoucies, & dont le résultat étoit que Don Juan seroit reçu avec tous les honneurs & toute la soumission convenables; aussitôt qu'il se détermineroit à ratifier les articles de la Confédération de Gand. 1576.

Don Juan ne rendit alors aucune réponse, & prit du tems pour délibérer sur cette affaire. Il s'enferma avec Octave Gonzagues & Escovedo, ses plus intimes confidens & les arbitres de ses desseins & de ses pensées les plus secrettes, & il leur demanda, avec une inquiétude qui marquoit son embarras, ce qu'ils lui conseilloient de faire sur une proposition aussi délicate. Ses incertitudes augmentérent par la contrariété de leurs sentimens. Gonzagues rejetta absolument la pensée de faire sortir des Pays-Bas les troupes Espagnoles, pour ne pas rester à la discrétion des Flamans, qui ne manqueroient pas de traiter Don Juan, non comme leur Gouverneur à qui ils devoient l'obéissance, mais comme un Sujet soumis à leurs ordres. Escovedo dit au contraire que la saine raison, à la vue des conjonctures, jettoit dans la nécessité d'accorder une demande faite par la nation entiére, à moins que le Prince ne voulût mettre en risque sa propre réputation, à retenir malgré toutes les Provinces un petit nombre d'Espagnols, trop foibles pour se mettre à l'abri de la fureur des Flamans.

Il prend conseil à ce sujet.

Entre les motifs qui appuyoient cette derniére opinion, il n'y en eut point qui ser-

Sa résolution.

1576. vît davantage à déterminer Don Juan que celui-ci. Escovedo soutint que l'opiniâtreté à retenir les Espagnols ne pouvoit produire d'autre effet, que d'allumer la guerre dans les Pays-Bas. Evénement que le Prince devoit éviter de tout son pouvoir, pour exécuter les ordres du Roi son frére, qui sur toutes choses lui avoit prescrit de maintenir la paix dans ces Provinces. Par conséquent donner lieu à de nouveaux troubles, étoit vouloir se rendre coupable auprès de Philippe, qui d'ailleurs, trop facile à concevoir des soupçons, pourroit croire que le Prince, ambitieux de se faire une plus haute fortune, travailloit à s'agrandir par le moyen d'une guerre confiée à sa conduite. Cette raison frappa Don Juan, qui trouvoit encore un intérêt personnel à suivre l'avis de son Sécretaire. Il avoit à cœur l'expédition d'Angleterre, qui lui échapoit s'il se trouvoit embarassé dans une guerre contre les peuples réunis des Pays-Bas.

Il signe le traité de Gand.

Ce Prince fit donc en particulier les plus sérieuses réflexions sur les suites du parti qu'il alloit prendre, & après avoir considéré qu'il n'y avoit pas assez de tems pour informer la Cour d'Espagne de ce qui se passoit, & recevoir les ordres nécessaires, il se détermina à satisfaire les Etats. Au moyen de cette condescendance il se regardoit comme le pacificateur des Pays-Bas, & rempli de ce titre brillant il souscrivit la Confédération de Gand, & en conséquence il ordonna la sortie des troupes étrangéres.

Tel étoit l'état des Pays-Bas. Le deso[...]

dre qui s'élevoit dans ces Provinces ne fut pas le ſeul chagrin de Philippe, il eut encore la douleur d'apprendre les déprédations de quelques-uns de ſes domaines d'Italie, particuliérement de la Pouille & de la Calabre. Uluzzali dans le cours de cette année y porta le fer & le feu, ſans qu'on pût s'oppoſer à ſes brigandages, & maitre de la mer avec une puiſſante Flotte, il ne ceſſa de ravager ces côtes, & jetta l'allarme juſques dans Meſſine. Ces hoſtilitez obligérent de garnir de troupes tous les pays expoſez à la fureur des Infidéles, & la Sicile dut ſa ſureté à Marc-Antoine Colonne, que le Roi d'Eſpagne avoit nommé Viceroi de cette Ile, en reconnoiſſance des grands ſervices que ce Général lui avoit rendus, de même qu'à Sa Majeſté Très-Chrétienne, dans la derniére guerre contre les Turcs. Philippe, à la nouvelle de ces ravages, avoit encore donné ordre au Marquis de Ste Croix de courir ces mers avec une eſcadre de galéres, pour faire tête à l'ennemi, & le combattre s'il en trouvoit l'occaſion favorable. Mais, comme il étoit trop foible pour attaquer les barbares, il fut réduit à les obſerver de loin, jusqu'à ce que par leur retraite dans l'Archipel, il eut la liberté d'agir, & il alla ſaccager la petite Ile de Chierchine en Barbarie, n'étant pas en état de faire d'autre entrepriſe de plus grande importance.

1576.

Uluzza deſole les Etats du Roi Catholique.

Malgré le mauvais ſuccès des affaires de Flandres, quoique le Pontife eût fait réſoudre l'expédition d'Angleterre, ſur le prétexte, à ce qu'il diſoit, de remettre en liberté

Philippe cherche les moyens de s'oppoſer aux Turcs.

1576. Marie Reine d'Ecosse; malgré tant d'embarras, Philippe tourna encore ses soins à se mettre en état de tirer vangeance des pirates Mahometans. Ce Monarque chercha tous les moyens d'avoir la campagne suivante une Armée navale, capable d'arrêter les courses que les Turcs faisoient continuellement dans la Méditerranée. Mais un incident traversa son projet. Entre les Princes dont il voulut prendre à sa solde les forces maritimes, il demanda les galéres de l'Ordre de Malte, qui ne les lui fournit pas avec cet empressement qu'il étoit en droit d'attendre de la Religion. La raison de cette froideur fut, que les Chevaliers se plaignoient que précédemment ce Monarque avoit, à la sollicitation de Doria, adjugé l'honneur de la préséance à la République de Génes, quoiqu'il n'y eût point encore de décision fixe à cet égard. Il est vrai qu'en plusieurs rencontres les Génois avoient joui sans concurrence de cette prérogative, comme en effet elle paroit leur être due, par toutes les maximes d'Etat, sur tout par l'ancienneté de l'établissement de leur domination souveraine. Philippe mit en usage toute son adresse, toute sa politique, pour adoucir le ressentiment de l'Ordre, sans néanmoins préjudicier à la prééminence qu'il accordoit aux Génois, dont il avoit un besoin réel, & pour l'intérêt général, & pour son service particulier.

Dispute sur la préséance entre la R. de Génes & l'Ordre de Malte.

A l'égard de cette querelle pour le pas & des prétentions de l'un & l'autre Etat à ce sujet, un de mes amis m'a envoyé l[e]

Mémoire curieux à ce sujet.

y a quelques jours un mémoire, qui éclaircit les raisons sur lesquelles les deux Puissances concurrentes se fondent, & dont le droit est encore indécis. Je ne crois pas hors de propos de l'insérer ici tel que je l'ai reçu, dans la pensée où je suis que lecteur y trouvera de quoi satisfaire sa curiosité. 1576.

„ La querelle qui vient de s'élever entre la „ sérénissime République de Génes & l'Ordre très célébre des Chevaliers de St. „ Jean de Jérusalem, quoiqu'elle paroisse „ née de l'incident arrivé en 1655. & dont „ tout le monde est instruit, tire proprement son origine de la prétention des „ Chevaliers, qui contestent à la Capitane „ de Génes l'honneur de la préséance, dont „ cependant cette République a été maintenue en possession dans toutes les rencontres, où les galéres des deux partis se „ sont trouvées ensemble dans le cours du „ siécle passé. Cette dispute a pris naissance en 1611. à la Cour d'Espagne, lorsque, sur la supposition que la coutume „ donnoit le pas aux galéres de Malte sur „ celles de Génes, les Chevaliers obtinrent „ de Sa Majesté Catholique un decret, qui „ les maintenoit dans la jouissance de cette prérogative. Mais attendu que la foule toujours uniforme d'exemples au contraire fonde en faveur des Génois une „ décision, à laquelle il n'y a point de replique, la supposition d'un usage constant „ du côté de Malte tombe, à la vue de la „ préséance déférée incontestablement aux „ Génois dans les expéditions suivantes.

 „ Dans

1576. „ Dans les années 1539. 1542. & 1548. „ aux entreprises de Lipari, d'Alger, & „ d'Afrique, sous le commandement du „ Prince d'André Doria. En 1565. à Mes- „ sine. En 1567. au secours de Malte mê- „ me, sous les ordres de Don Garcias de „ Tolède. A la bataille navale de 1571. „ Aux célébres journées de Tunis en 1572. „ & 1575., sous la conduite de Don Juan „ d'Autriche. En 1593. & 1596. sous le „ Prince Jean-André Doria. A l'assemblée „ générale des Flottes, sous le Marquis de „ Ste. Croix en 1607. Enfin dans toutes „ les occasions, où les galéres des uns & „ des autres ont servi ensemble, comme „ il est arrivé souvent, attendu que les for- „ ces maritimes de ces Souverains, qu'on „ sait être entiérement à la dévotion de „ l'Espagne, ont souvent grossi les Armées „ navales des Rois Catholiques, qui ont „ eu besoin de ces secours pour exécuter „ les vastes entreprises qu'ils ont formées „ dans tous les tems.

„ Sur ces faits, Sa Majesté Catholique, „ amplement éclaircie de l'état de la ques- „ tion & de la certitude du droit des par- „ ties, c'est-à-dire de l'usage ancien & non „ interrompu qui a adjugé la préséance à „ la République de Génes, a révoqué de „ la maniére la plus autentique l'ordonnan- „ ce de 1611. par deux autres rendues pos- „ térieurement en 1621. & 1622. Il y est „ dit qu'après avoir entendu les défenses „ des Ambassadeurs, qu'à cette fin le Sé- „ nat de Génes & la Religion avoient en- „ voyez à Madrid, Sa Majesté ordonnoit

„ aux Chevaliers de Malte, ou du moins 1576.
„ à leurs galéres, de céder dès lors & à l'a-
„ venir la préséance aux galéres de la Ré-
„ publique, de la même maniére qu'elle en
„ jouissoit sous le regne de Philippe II.,
„ c'est à dire conformément à la déclara-
„ tion faite par ce Monarque en 1571.,
„ & dans les mêmes circonstances où les
„ galéres de Génes avoient jusqu'alors pré-
„ cédé celles de la Religion sans aucune
„ contestation. Et quoique les Ambassa-
„ deurs de Malte alléguassent en leur faveur
„ un autre ordre donné par le même Phi-
„ lippe II en l'année 1564. à Don Garcias
„ de Toléde, & qui étoit presque dans tous
„ les chefs semblable au decret de 1611.,
„ cependant on y remarquoit le même es-
„ prit & le même sens que dans les decrets
„ postérieurs, puisqu'il y étoit dit en termes
„ formels que le Roi ne prétendoit pas dé-
„ roger à ce qui s'étoit toujours pratiqué.
„ Depuis 1617. pendant une longue sui-
„ te d'années les galéres de la Religion &
„ de la République ont eu peu d'occasions
„ de se trouver ensemble. Peut-être les
„ deux Puissances ont-elles eu l'attention
„ d'éviter la concurrence, peut-être n'y a-
„ t-il eu que de la négligence de part ou
„ d'autre, peut-être ont-elles agi par quel-
„ que autre motif. Mais il est plus vrai-
„ semblable qu'il n'y en a point eu d'au-
„ tre que la prétention des Chevaliers, &
„ les nouveaux réglemens établis & renou-
„ vellez dans la République par tous les
„ Conseils, portant défense, sous quelque
„ prétexte que ce pût être, à la priére de

1576. „ qui que ce fût, même dans des cas de„ ligues, ou en conséquence de traitez de„ ventes, de livrer à aucun Prince les ga„ léres de l'Etat, que sous la condition de„ leur donner le pas sur celles de Malte. „ Ces loix furent faites la même année „ 1611., & confirmées en 1634 d'une voix „ unanime dans le Conseil supérieur. Dans „ le même tems Philippe IV. demanda les „ galéres de la République, mais les Gé„ nois ne voulurent jamais le faire, à moins „ que le Comte-Duc ne promît de les „ maintenir dans la possession de la préé„ minence sur l'Ordre de Malte. Et le „ Général de la République s'étant apper„ çu qu'on cherchoit à éluder cette con„ dition, se retira en attendant de nouveaux „ ordres du Sénat.

„ Les choses se passérent depuis sans „ bruit, chacun des concurrens évitant a„ vec soin tous les sujets de dispute. Mais „ en 1655. il arriva un cas, qui réveilla la „ querelle avec toute l'animosité imagina„ ble, & qui contre l'attente de tout le „ monde eut des suites fâcheuses, & fit „ craindre les derniéres extrêmitez de part „ & d'autre. Voici le fait. Au mois de „ Novembre la Capitane de Malte, avec „ deux galéres de sa suite, arriva dans le „ port de Génes vers le midi, & après a„ voir salué du nombre de coups ordinaire „ la ville, & la Capitane de Sa Majesté Ca„ tholique qui se trouvoit alors en cette „ rade, elle s'abstint de faire aucun salut à „ celle de la République. Quelque atten„ tion que le Sénat eût eue jusques là d'en-

„ tre-

„ tretenir, par toutes les déférences con- 1576.
„ venables, une étroite amitié avec la Re-
„ ligion, cependant il ne put se résoudre
„ à passer sous silence un procédé aussi in-
„ sultant. Ainsi, dans la vue de mainte-
„ nir ses loix dans toute leur force, & de
„ se conserver l'ancienne jouissance de sa
„ prérogative, il prit la ferme résolution de
„ revendiquer son droit, & de ne point
„ souffrir dans son propre terrain l'obmis-
„ sion d'un salut, qu'il avoit toujours exi-
„ gé, & obtenu dans les ports étrangers,
„ jusques dans celui de Malte même. Sur
„ cette délibération, il chargea le Sergent
„ Général, qui étoit alors Etienne Mari,
„ de faire rendre le salut en question,
„ mais par tous les moyens les plus hon-
„ nêtes & les voyes les plus douces; cepen-
„ dant d'en venir à la force, si le Com-
„ mandant de la Capitane Maltoise refusoit
„ opiniâtrément contre toutes les régles de
„ la justice de donner une entiére satisfac-
„ tion à la République. Mari sur le champ
„ se mit en devoir d'exécuter l'ordre du
„ Sénat, & il fit dire à l'Amiral de la Re-
„ ligion de remplir de bonne grace l'obli-
„ gation où il étoit de donner le salut, si-
„ non qu'il sauroit bien l'y contraindre à
„ coups de canon.

„ D'abord les Chevaliers se défendirent
„ par diverses raisons, sur lesquelles ils é-
„ tablissoient la justice de leur prétention,
„ néanmoins dans des termes embarrassez
„ & obscurs. Peu après ils abandonnérent
„ cette maniére équivoque de soutenir leur
„ droit, & en conséquence de sérieuses ré-

1576. „ flexions sur le fait, ils tâchérent d'excu-
„ ser leur conduite par ce prétexte, savoir,
„ que leurs galéres avoient été poussées
„ dans le port de Génes par la violence
„ des vents, sans avoir choisi cet asyle par
„ préférence à tout autre. Par ce fauxfu-
„ yant, & d'autres de pareille nature, ils
„ tâchérent d'éluder la demande de la Ré-
„ publique, ou plutôt de gagner du tems
„ par des repliques captieuses, dans l'espé-
„ rance que les Chevaliers de l'Ordre qui
„ se trouvoient dans la ville travailleroient
„ à un accommodement. Enfin, voyant
„ que toutes leurs réponses, quelque étu-
„ diées qu'elles fussent, n'étoient pas écou-
„ tées, ils se déterminérent, par le conseil
„ de quelques Ministres étrangers qui fai-
„ soient l'office de médiateurs, à saluer le
„ pavillon de la République. Ce qui fut
„ exécuté par quatre coups de canon, qui
„ furent rendus en pareil nombre suivant
„ la coutume. Il est bien vrai qu'à leur
„ départ ils exhalérent leur ressentiment en
„ menaces, & firent une protestation con-
„ tre le salut, qu'ils soutenoient avoir don-
„ né, non en vertu de leur reconnoissan-
„ ce du droit des Génois, mais parce qu'ils
„ y avoient été contraints par violence &
„ par une force majeure. Ils publiérent en-
„ core que leur salut n'avoit pas été adres-
„ sé à la Capitane de la République, mais
„ aux Chevaliers de cette nation qui étoient
„ venus leur rendre visite à leur bord.

„ Cette avanture piqua jusqu'au fond de
„ l'ame les Chevaliers, qui n'attendoient
„ que l'occasion de s'en vanger. Elle se pré-

„ sen-

„ ſenta quelques jours après à Civita vec- 1576.
„ chia, où ils trouvérent un bâtiment Gé-
„ nois, qui appartenoit à quelques particu-
„ liers, mais qui arboroit publiquement le
„ pavillon de la République. Les Maltois
„ le traitérent de la façon la plus mépri-
„ ſante, & ils en vinrent même aux inſul-
„ tes les plus graves. Ils déchirérent &
„ mirent en piéces le pavillon qui portoit
„ les armes de la République, & la paſſion
„ les porta juſqu'à décharger leur colére ſur
„ le patron, qu'ils accablérent de coups &
„ d'avanies les plus mortifiantes. A cette
„ nouvelle le Sénat prit feu, & fit éclater
„ toutes les diſpoſitions à tirer une van-
„ geance proportionnée à l'injure; il cher-
„ cha toutes les voyes propres à ſe faire
„ raiſon, il remplit l'Europe de ſes plain-
„ tes, il tâcha d'intéreſſer quelques Prin-
„ ces dans ſa querelle. Ces démarches
„ faiſoient craindre les derniéres extrêmi-
„ tez, mais tout fut calmé, lorſqu'on ap-
„ prit à Génes que le Grand-Maitre de la
„ Religion avoit été indigné de cette vio-
„ lence, que le Conſeil l'avoit deſavouée &
„ condamnée hautement, enfin qu'il y avoit
„ des ordres particuliers pour faire une ré-
„ paration convenable.

„ Cet acte de juſtice n'a pourtant pas
„ rétabli la correſpondance de ces Souve-
„ rains, la jalouſie du pas a laiſſé un le-
„ vain d'animoſité & de diſcorde, qui les
„ empêche de ſe réunir, comme il ſeroit
„ à ſouhaiter, non ſeulement pour leurs in-
„ térêts particuliers, mais encore pour le
„ bien commun de la Chrétienté. Il n'a

 „ mê-

1576. „ même jamais été possible de trouver là-
„ dessus des tempéramens ; quelques pro-
„ positions qu'on ait pu imaginer. Plusieurs
„ Princes, étroitement liez à la Républi-
„ que & à la Religion, ont souvent fait
„ agir leurs Ministres avec toute l'ardeur
„ imaginable : leurs soins, leur adresse, leur
„ crédit, la force de leurs remontrances,
„ rien n'a été capable d'adoucir l'aigreur
„ des esprits, tout a échoué contre la
„ délicatesse du point d'honneur. Il est
„ bien vrai que journellement l'Ambassa-
„ deur d'Espagne met tout en usage pour
„ finir cette querelle, & qu'il est en cela
„ secondé par les autres, mais les pointil-
„ les du pas & de la supériorité peuvent
„ difficilement souffrir des accommodemens,
„ personne en ce cas ne veut rien rabattre
„ de ses prétentions, & chacun se tient a-
„ heurté avec cette opiniâtreté, qui ne
„ peut paroitre raisonnable que lorsque le
„ droit n'est pas contesté.

„ Depuis cette derniére rencontre on a é-
„ té jusqu'à présent assez tranquille de part
„ & d'autre, sans doute parce qu'il n'y a
„ point eu lieu de renouveller la dispute,
„ vû que les galéres ne se sont pas rencon-
„ trées ensemble, par la prudence des Sou-
„ verains concurrens qui ont toujours évi-
„ té les occasions, où la contestation de-
„ voit être inévitable. Cependant deux es-
„ cadres parurent en 1674. dans la même
„ expédition, & au même lieu aux envi-
„ rons de Messine, sans qu'il s'y parlât en
„ aucune maniére de préséance, au moyen
„ de certaine expédiens qui furent reçus

„ par

„ par les deux nations. L'escade de Mal- 1576.
„ te avec la Capitane, & une escadre de
„ Génes commandée seulement par la Pa-
„ trone, se trouvérent ensemble pendant
„ quelque tems dans le port de Melazzo,
„ où elles s'étoient rendues aux instances
„ des Ministres du Roi Catholique. C'étoit
„ lors de la revolte de Messine, que ce Mo-
„ narque vouloit éteindre avec toute la
„ promtitude qu'il lui étoit possible, de peur
„ que ce premier feu ne causât un incendie
„ général, comme en effet il n'embrasa que
„ trop toute l'Ile à la ruïne des habitans.

„ A l'arrivée des galéres de Malte qui
„ vinrent avant le tems prescrit pour l'as-
„ semblée, le Viceroi de Sicile songea de
„ bonne heure à prévenir tous les inci-
„ dens, qui pourroient faire échouer les
„ mesures qu'il avoit prises à l'occasion des
„ troubles. Dans la crainte que l'ancienne
„ querelle pour le pas ne troublât l'harmo-
„ nie si nécessaire entre les alliez, il fit
„ diverses propositions à l'Amiral de l'Or-
„ dre. Enfin après plusieurs conférences il
„ fut convenu que, lorsque les galéres de
„ Génes, qu'on attendoit de moment à au-
„ tre, seroient arrivées dans le port de Me-
„ lazzo, où celles de la Religion se trou-
„ voient, les deux escadres seroient incor-
„ porées à la galére Patrone de Sicile. Par
„ hazard, ou à dessein, cette Commandante
„ étoit alors seule de son escadre. On ar-
„ rêta qu'elle auroit la préséance en tout
„ tems sur les deux Patrones, qui pren-
„ droient successivement leurs rangs de la
„ maniére suivante. La droite de la Capi-

1576. „ tane de Malte, enſuite la Patrone de Génes auroit la gauche après la Capitane, „ la Patrone de Malte la troiſiéme place, „ c'eſt à dire le côté de la Patrone de Sicile, & ainſi toutes les galéres de l'une „ & l'autre eſcadres l'une après l'autre ſuivant cette gradation. Cependant avec „ cette diſtinction remarquable, que celles „ de Génes avoient la ſupériorité ſur celles „ de Malte. Au ſurplus on régla les ſaluts „ & toutes les formalitez ordinaires avec „ une eſpéce d'égalité, ſuivant le ſtile & „ le cérémonial preſcrits par l'uſage reçu „ entre les nations.

„ Après ce réglement, les galéres de la „ République parurent à la rade de Melazzo, en conſéquence de la diſpoſition établie à Génes de concert avec le Miniſtre de Sa Majeſté Catholique. Dans „ le tems que les Génois arrivérent, l'eſcadre de Malte étoit abſente, elle étoit „ ſortie de ce port un peu auparavant par „ ordre du Viceroi, qui l'avoit chargée de „ tranſporter des troupes dans quelques places du voiſinage, qui en avoient le plus „ beſoin. Les ſaluts donnez au Viceroi, „ à la ville, & aux galéres d'Eſpagne, toutes les formalitez ordinaires exactement „ remplies, le Commandant de la République vint en perſonne rendre ſes devoirs à „ Son Excellence. Dès la premiére entrevue „ le Viceroi lui communiqua la négociation, „ qu'il avoit heureuſement terminée avec „ le Général des galéres de Malte. Le „ Commandant Génois y ſouſcrivit, & toutes les conditions en furent ponctuelle-

„ ment

„ ment exécutées de part & d'autre, au 1576.
„ retour qui ſuivit de près de l'eſcadre de
„ l'Ordre à Melazzo. Tout fut tranquille
„ pendant le reſte de la campagne, & juſ-
„ qu'à la ſéparation qui ſe fit le 2. d'Octo-
„ bre ſuivant, on ſe rendit réciproquement
„ toutes les déférences propres à entrete-
„ nir un parfait accord. Pour le dire en
„ paſſant, ces Flottes auxiliaires rendirent
„ peu de ſervice à Sa Majeſté Catholique,
„ par rapport à la confuſion qui regnoit dans
„ toute l'Ile, pour ne pas dire par les intrigues
„ criminelles de quelques Miniſtres du Roi
„ tant dedans que dehors ce Royaume ".

Amurat déclare la guerre à la Perſe.

Après cette digreſſion, je reprens le fil de l'Hiſtoire, quoique je ſois contraint de m'en éloigner encore un peu, pour entrer dans un court détail des guerres de l'Empire Ottoman. Après la mort de Selim arrivée l'année précédente, ſa Couronne tomba ſur la tête d'Amurat III. Ce nouvel Empereur eut à peine pris poſſeſſion du Trône, qu'il forma le deſſein de conquérir quelque Royaume voiſin. Un certain Prédicateur du Serrail lui rapporta un ſonge qu'il dit avoir eu la nuit précédente, par lequel il lui paroiſſoit que Sa Hauteſſe triomphoit en Perſe. Il ajouta qu'en même tems il avoit vu écrites ſur la porte du Divan les paroles ſuivantes, *Feta Agen*, qui veulent dire Conquérant de la Perſe. Ces viſions ſuffirent pour faire réſoudre une guerre, que le Sultan avoit déja déterminée dans ſon Conſeil ſecret. Elle fut propoſée au Divan, qui l'approuva d'une commune voix, on la publia dans tout l'Empire, & l'on arbora la

queue

1576. queue de cheval suivant la coutume. Aussitôt on fit tous les préparatifs convenables, on fit amas de vivres, on assembla des troupes, en un mot on se mit en état de poursuivre avec la derniére vigueur une guerre, qui présentoit des obstacles presque insurmontables, tels que l'immense éloignement des deux Etats, la nécessité de traverser de vastes Provinces arides & incultes, l'impossibilité d'y faire subsister une Armée, & tant d'autres inconvéniens où toute la puissance des hommes devoit échouer.

Mesures du Sophi. Le Sophi Thamas, qui regnoit alors en Perse, prit toutes les mesures propres à conjurer cet orage, ou du moins à rendre inutiles les efforts de son ennemi. Il se trouvoit alors dépourvu de forces suffisantes pour faire tête à la formidable Armée des Turcs, aucune de ses places frontiéres ne se trouvoit en état de les arrêter. Dans cette fâcheuse situation, il prit le parti d'éviter la rencontre de ses aggresseurs, & dans cette vue il se fortifia dans l'intérieur de son Royaume, & donna ordre de ruïner le pays voisin des deux Empires, pour ôter aux Ottomans tout moyen de s'y établir & de faire des conquêtes. En effet cette précaution les empêcha de rien entreprendre de considérable.

Il sollicite Philippe à la guerre contre les Turcs. Non content de mettre ses Etats à couverts de l'insulte, Thamas songea, au moyen de quelque puissante diversion, à jetter le Sultan dans la nécessité de défendre les siens propres. Il s'adressa à divers Princes étrangers, principalement au Roi d'Espagne, qu'il voulut engager à se prévaloir de la conjonc-

ture

re, qui lui offroit la facilité d'attaquer par 1576.
er cet irréconciliable ennemi, qu'on vo-
oit dans toutes les rencontres se faire gloi-
d'être le fléau de la Monarchie Espagno-
. D'où le Persan faisoit appercevoir des
onquêtes infaillibles, dans le tems que tou-
s les forces Ottomanes seroient occupées
ontre la Perse. Philippe se trouvoit alors
ccupé à rétablir ses affaires dans les Pays-
as, & à chercher les moyens de consom-
er l'entreprise d'Angleterre, non seulement
our remplir la parole qu'il avoit donnée
u Souverain-Pontife, mais encore dans la
ue de tirer de cette expédition de grands
vantages contre les mécontens de Flandres.
Malgré ces embarras, ce Monarque ne laiss-
a pas de s'intéresser en faveur du Roi de
Perse, il fit solliciter la République de Ve-
ise & le nouvel Empereur de faire une
ruption sur les terres de l'Empire Ottoman.
Mais ni l'une ni l'autre de ces Puissances
e parurent alors disposées à s'engager dans
ette guerre, & quant à notre Monarque,
s'en excusa sur le prétexte de celle qu'il
toit obligé de soutenir contre ses Sujets
ebelles. Au surplus il ne laissa pas de pro-
mettre à l'Ambassadeur de Perse, qu'aussi-
ôt qu'il auroit rétabli la tranquillité dans
es Pays-Bas, & terminé avec succès une
ntreprise d'outremer, il ne manqueroit pas
ès l'année suivante au plus tard de fondre
vec toutes ses forces sur les Etats de l'en-
nemi commun.

Succès de la guerre de Perse.

Thamas, réduit par ces réponses des Prin-
ces Chrétiens à n'avoir de ressource que
dans ses Sujets, ne songea qu'à pourvoir à
sa

1576. sa défense par tous les moyens que son courage & sa prudence purent lui suggérer. Il réüssit avec tant de succès ; que les Turcs hors d'état de subsister longtems dans un pays que leurs ennemis avoient eux-mêmes ruiné, furent contraints d'en sortir avec une perte considérable. Aussitôt que le Sophi eut appris leur retraite, il quitta son camp où il s'étoit extrêmement fortifié au centre de son Royaume, & dans lequel il s'étoit tenu pendant tout le tems que l'Armée Ottomane avoit fait des courses dans les Provinces qu'on lui avoit abandonnées. Ce Monarque, à la tête de toutes ses troupes réunies, reprit en peu de tems la ville de Tauris, que les Turcs avoient pillée & saccagée avec la derniére barbarie. Après avoir avec la même rapidité repris tout le pays perdu, il pénétra jusques sur les terres de ses ennemis, & si l'on peut s'en rapporter aux relations de ces tems-là, il défit une grande partie de leur Armée, qui le suivoit pour l'empêcher d'aller plus avant & de faire des conquêtes. Evénement qui prouve ce que l'expérience a toujours fait connoitre, savoir, que les guerres entreprises en Perse se terminent d'ordinaire à la ruine des deux parties, plutôt qu'à leur avantage. Les Ottomans ne manquent presque jamais d'envahir dans leurs premiers efforts le pays des Perses limitrophe de leurs domaines, mais ces acquisitions leur coutent l'élite de leurs troupes, ils se rendent maitres de la campagne, mais ils y perdent leurs Officiers & leurs soldats les plus braves & les plus consommez dans l'art militaire.

Cet-

Cette guerre de Perse fut un coup de fortune favorable au Roi d'Espagne. Aussi ce Monarque, trop clairvoyant sur ses intérêts, n'avoit garde de rien faire qui pût la finir promtement, & il n'obmit aucune de ces intrigues secrettes qui lui étoient si familiéres, pour l'allumer de maniére à occuper longtems toutes les forces Ottomanes. En effet Amurat, qui n'avoit en tête que son expédition de Perse, songea à se mettre dans une situation tranquille du côté des Princes de l'Europe. Il renouvella avec le nouvel Empereur Rodolfe la tréve pour huit ans, & fit desarmer sa Flotte, qui étoit destinée à porter le fer & le feu dans les Etats maritimes du Roi Catholique, sous les ordres d'Uluzzali. Dans les circonstances où Philippe se trouvoit, il ne pouvoit recevoir une nouvelle plus agréable, contraint comme il avoit été de transporter une partie de ses troupes sur les côtes de ses Royaumes de Naples & de Sicile, pour les mettre à couvert des ravages qu'il y avoit lieu de craindre de la fureur des Infidéles, fiers de leurs derniéres expéditions. Rassuré de cette part, ce Monarque se vit maitre d'employer contre ses Sujets rebelles des Pays-Bas toutes les forces, qu'il avoit envoyées au secours de ses Etats d'Italie, & de s'en faire une puissante ressource pour l'entreprise projettée d'Angleterre.

1576.

Favorable au Roi d'Espagne.

Amurat ne s'en tint pas à la simple suspension des hostilitez contre les Espagnols, il tenta de mettre dans ses intérêts le Roi Catholique, qu'il craignoit plus qu'aucun des

Qui refuse de se liguer avec le Turc.

1576. des Princes Chrétiens, parce qu'il le connoissoit plus redoutable qu'un autre par le nombre & la force de ses Armées navales. Comme il savoit par le rapport des Renégats Chrétiens, que ce Monarque n'étoit pas d'humeur à traiter avec les Turcs, il ne voulut pas s'exposer à un affront, s'il envoyoit dans cette vue à Madrid un Ambassadeur, que plusieurs de son Conseil présumoient ne devoir pas être reçu. Ainsi il jugea plus à propos, pendant qu'il avoit à Vienne un Ministre pour conclure le renouvellement de la tréve, de faire agir l'Empereur, dans l'espérance de réussir par l'entremise d'un Prince si intimement lié par le sang & l'intérêt avec Philippe. Cette démarche n'eut aucun succès, Rodolfe ne manqua pas de faire la proposition, peut-être plutôt pour satisfaire le Chiaoux qui lui faisoit cette demande au nom d'Amurat, que flatté de pouvoir réussir: aussi à la premiére ouverture le Roi Catholique lui fit-il cette réponse.

Sa réponse. „ Que Dieu ne l'avoit commis au gouvernement de tant de peuples Chrétiens, „ que pour les faire servir à livrer des combats, & non à fournir des forces aux ennemis de la foi de Jésus-Christ. Qu'il aimeroit „ mieux perdre sa Couronne, que de la „ profaner par le plus médiocre Traité à „ l'avantage des Infidéles. Que le titre de „ Catholique, qu'il estimoit par dessus tout, „ ne lui permettoit pas d'entrer en alliance avec les Turcs, pour lesquels il avoit „ une haine invincible. Qu'il préféreroit „ de mourir simple particulier les armes à „ la

„ la main contre les ennemis du nom de 1576.
„ Christ, que de porter une Couronne &
„ être ami de ces barbares. Que la divi-
„ ne Providence lui avoit donné des for-
„ ces, capables d'imprimer de la terreur à
„ cette même Puissance si redoutable, qui
„ n'aspiroit à rien moins qu'à se rendre
„ maitresse de toute la Terre. Et qu'enfin
„ il étoit résolu de remplir avec tout le zè-
„ le possible le dessein où il étoit de sacri-
„ fier sa vie, ses revenus, les plus précieux
„ trésors de sa Couronne, à faire une guer-
„ re perpétuelle aux persécuteurs de la vé-
„ ritable Eglise de Jésus-Christ ".

Diéte de Ratisbonne.

A la suite de ce détail je me sens obligé de revenir sur mes pas, pour voir ce qui se passa à la Diéte de Ratisbonne. Il y fut résolu de fournir à l'Empereur Maximilien de puissans secours d'hommes & d'argent, pour le mettre en état de réduire par la force des armes cette faction de Polonois, qui l'avoit empêché de prendre possession du Trône qu'on lui avoit déféré, comme je l'ai dit, par élection. La mort de ce Prince rompit toutes ces mesures: comme depuis longtems il étoit tourmenté d'une palpitation de cœur, elle le mit au tombeau pendant la tenue des Etats de l'Empire, vers la fin du mois d'Octobre, à l'âge de trente neuf ans. Ce fut un Prince très généreux, magnifique, & orné de nombre d'autres vertus, qui doivent faire l'apanage d'un grand Monarque. De Marie Infante d'Espagne & sœur de Philippe il laissa sept enfans, deux Princesses & cinq Princes, qui lui restoient de quinze que l'Im-

1576. l'Impératrice lui avoit donnez. Les deux Princesses furent mariées aux Rois Très-Chrétien & Catholique, celui-ci eut l'ainée, comme je l'ai rapporté en son lieu. Rodolfe l'ainé des mâles fut déclaré Empereur dans la même assemblée.

Guerre de Religion en France. Philippe de son côté étoit, à son ordinaire, extrêmement attentif à ce qui se passoit non seulement dans les Pays-Bas où le desordre augmentoit de jour en jour, mais encore en France que les Huguenots avoient replongée dans les calamitez de la guerre civile. Les hostilitez y avoient recommencé, mais dès l'ouverture des troubles le Seigneur de Thoré, un des Chefs du parti des mécontens réuni avec les Religionnaires, avoit été défait par le Duc de Mayenne, & cet échec sembloit avoir réduit la faction dans un état d'abaissement voisin de sa ruïne. On la vit néanmoins se relever tout d'un coup aussi puissante qu'auparavant, par le moyen des levées que le Prince de Condé & Jean-Casimir Prince Palatin firent avec une diligence extraordinaire en Allemagne & en Suisse. Sur l'avis de la marche de ces troupes, les Huguenots revinrent de leur premiére frayeur, & prirent par tout les armes. Ils eurent même toute la facilité de prendre les mesures propres à se soutenir, à la faveur des intrigues des partisans secrets qu'ils avoient dans le Conseil du Roi, lesquels y entretenoient la division & les incertitudes dans les délibérations, pour leur donner le tems de recevoir les forces qu'ils attendoient.

Armée étrangére au secours des Huguenots. Elles arrivérent au nombre de dix mille hom-

hommes d'infanterie de toutes les nations, 1576.
excepté de l'Italie; de deux mille cavaliers François & huit cens Allemans. Toute cette Armée étoit composée de soldats de toute autre Religion que la Catholique, & par là disposez par leur haine à tout sacrifier pour l'abattre. Ce fut au commencement de cette année que ce secours entra en France, après avoir surmonté les fatigues d'une longue route, que la rigueur de la saison & les difficultez du chemin rendoient fort pénible. Dans leur passage ils desolérent les Eglises de la Lorraine, & ensuite ils assirent leur camp sur les frontiéres du Vivarez, où ils essuyérent la plus vigoureuse résistance de la part des peuples, qui firent une ligue générale pour se défendre contre les étrangers. Sur ces entrefaites, le Roi de Navarre, qui s'étoit sauvé de la Cour, alla joindre les confédérez, & après avoir terminé à l'amiable quelques différends qu'il eut avec le Prince de Condé au sujet du commandement, il fut enfin établi & reconnu Chef du parti des Huguenots.

Situation du Roi de France.

Tel étoit le déplorable état de ce Royaume. Il se voyoit en butte aux ravages d'une nombreuse Armée d'étrangers, & pour comble de desastre ses propres habitans contribuoient à l'envi à sa destruction, les uns en qualité d'aggresseurs, les autres sous prétexte de leur défense; des deux côtez il se commettoit les plus grands desordres. A la vue de ces tristes circonstances, le Roi Très-Chrétien se trouva dans l'impuissance absolue d'agir contre ses Sujets rebelles, par l'inaction du Roi d'Espagne, qui paroissoit

1576. avoir oublié les vastes promesses qu'il avoit faites dès la naissance des troubles de fournir des secours considérables. Par cette défection apparente le Monarque François se trouvoit sans argent & sans troupes, & pour surcroit de malheur il se voyoit entouré de Ministres, dont il avoit lieu de se méfier, & dont l'infidélité ne lui permettoit de prendre conseil que de lui-même.

Traité de paix.

Dans cette fâcheuse extrêmité, il résolut de se rendre le repos par un Traité de paix. Il fut conclu à l'avantage des Huguenots. Non seulement le Prince de Condé & tous les Chefs de son parti furent reçus en grace, le Roi s'engagea encore de payer les troupes étrangéres, que les Huguenots avoient apellées à leur secours contre leur Souverain. Cet accommodement fut signé au mois de Mai, & il renfermoit vingt trois articles principaux. Il ne fut pas de longue durée, le Roi d'Espagne & le Souverain-Pontife, par les offres qu'ils firent de puissans & continuels secours, engagérent à rompre ce Traité, comme trop préjudiciable aux maximes fondamentales du Royaume, à la gloire de Dieu, & à l'honneur de l'Eglise Romaine.

Ligue sainte.

En effet les Catholiques en général, mais principalement ceux de cette Religion qui faisoient profession des armes, ne purent soutenir l'affront que tout le Corps recevoit par une paix aussi honteuse. Cette paix leur devenoit insuportable, à la vue de la supériorité qu'elle assuroit aux ennemis de leur foi, qui pour récompense de tant de revoltes, marquées par le ravage & la ruine de

de leur malheureuse patrie, acquéroient 1576.
une liberté sans bornes, le plus haut degré de grandeur pour leur Religion, les premiéres dignitez à leurs Chefs, des emplois, des domaines, des places de sureté dans chaque Province du Royaume. Animez de la plus vive indignation, ils songérent à parer les suites funestes que la puissance de leurs ennemis préparoit à leur parti, & ils crurent se mettre en sureté par une confédération générale. L'exécution de ce projet commença en Picardie, mais secrettement, & en peu de tems toutes les parties du Royaume l'acceptérent sur le même plan & la même formule. Enfin il devint public sous le nom de Ligue sainte pour la défense de la Religion Catholique, Apostolique, & Romaine, des droits de la Couronne, de l'autorité des Rois Très-Chrétiens, de la vie, des biens, du repos de toutes personnes soumises à la foi & à l'obéissance de l'Eglise de Rome.

Démarches de Philippe à ce sujet.

La nouvelle de cette association fit un sensible plaisir au Roi Catholique. Sur le champ ce Monarque envoya des ordres précis à son Ambassadeur de promettre de sa part, non seulement à Henri mais encore à tous les Chefs de la Ligue en particulier, toute sorte de secours & toujours considérable. Ces offres furent acceptées: cependant ce zèle si empressé se rallentit, Philippe ne soutint pas ses engagemens avec la diligence que requeroit le besoin des Catholiques, que ce contretems mit hors d'état de prévenir leurs ennemis. Aussi à la faveur de cette inaction, le Prince de Con-

1576. dé & le Roi de Navarre eurent tout le tems de se fortifier, de prendre les plus justes mesures pour paroitre en situation de ne rien craindre, de surprendre même plusieurs places importantes, sur-tout de garnir la Rochelle leur rempart d'une nombreuse garnison. Tous ces mouvemens, avantcoureurs d'une guerre, contraignirent le Roi de convoquer les États-Généraux à Blois, pour chercher des remédes à des maux aussi violens.

Voyage de ce Monarque.

Cette année du regne de Philippe est remarquable par le voyage que ce Monarque entreprit pour visiter toutes les Provinces de l'Espagne. Instruit des desordres qui se commettoient impunément dans toute l'étendue de ce Royaume, il crut rétablir la tranquillité par sa présence, après avoir sans succès mis en usage tous les ressorts que sa sagesse avoit pu lui suggérer, après avoir même compromis l'autorité royale que la licence avoit trop méprisée. Véritablement les peuples virent leur Souverain avec une satisfaction sans égale, le Monarque donnoit audience à toutes sortes de personnes sans distinction, avec cette gravité majestueuse capable d'inspirer le respect, par tout il donna des ordres avec cette bonté, cette attention au bien de ses Sujets qui lui concilioit leurs cœurs. Par la sévérité de ses réglemens il songea à rétablir la sureté des chemins, & par les plus rigoureuses exécutions il parvint à purger plusieurs Provinces d'une foule de voleurs & de vagabonds qui les infestoient.

Sagesse de son gouvernement.

Pour unir plus étroitement toutes les Maisons

sons des différentes parties qui composoient son Royaume, pour lier les familles de liens indissolubles & propres à les entretenir dans une parfaite intelligence, il ménagea des mariages entre la Noblesse de Castille & d'Arragon, de même que celle de Catalogne, de Navarre, de Valence, & d'Italie. Au moyen de ces alliances réciproques, il leur donna un même esprit de zèle & d'amour pour la gloire & la conservation de la Monarchie, par cette affinité ils prirent les mêmes sentimens, les mêmes mœurs, les mêmes intérêts. Il abolit tous les monopoles que les Nobles exigeoient mutuellement sur leurs terres, il mit fin aux discordes qui naissoient des factions entre les Seigneurs, les Gentilshommes, & les vassaux, & par la prison & la voye de la justice il sut prévenir tous les désordres, inséparables des querelles qui s'élevoient tous les jours à l'occasion de ces différends. Il opposa toute sa puissance aux nouveautez, dissensions, disputes, mesintelligences, qui pouvoient devenir préjudiciables au repos de l'Etat, à la manutention des loix, au pouvoir & à la sureté du gouvernement. Par tout où il découvroit des esprits inquiets & turbulens, il essayoit de les ramener à leur devoir, par les voyes les plus douces, telles que les remontrances qu'il faisoit faire par les Officiers de justice. Si ces moyens ne réussissoient pas, il employoit d'abord de légéres punitions, mais après ces expédiens, les opiniâtres étoient punis de l'exil. Ceci doit s'entendre à l'égard des personnes d'une naissance commune, car 1576.

 pour

1576. pour celles d'une illustre extraction, il croyoit plus convenable de s'en défaire par des marques d'honneur, il donnoit aux uns des emplois à la guerre, les autres il les envoyoit gouverner des Provinces éloignées. Par ces traits de prudence il dissipa les haines, l'envie, l'ambition, la perfidie, la légereté, l'inconstance de tous ses Sujets tant grands que petits. Enfin ce fut un autre Trajan Espagnol, qui acquit sur le Trône la plus sincére reconnoissance de la part de ses peuples, qui s'attira le respect des Grands, qui se fit universellement honorer, qui se rendit redoutable à ses ennemis, qui s'assura l'estime de tout le monde, & qui inspira de la crainte, plutôt par la vive impression que faisoit l'eclat de ses vertus héroïques, que par l'aspect effrayant de son inflexible sévérité.

Sa conduite à l'égard de l'Amiral de Naples.

Voici un exemple de la conduite qu'il tenoit à l'égard des premiers Officiers, dont il n'étoit pas content. Ce trait est remarquable par la maniére de faire sentir le poids de sa justice, en leur donnant pendant longtems des espérances de la plus haute faveur, & les réduisant ensuite à la condition de simples particuliers. L'Amiral de Naples, qui d'ailleurs s'étoit distingué par une longue suite de services importans, se trouvant en Catalogne, mit presque toute cette Province en division par son humeur bizarre & turbulente. Philippe, instruit du détail de ce desordre, & connoissant la néceffité d'ôter aux Catalans toute occasion de trouble & de revolte, fit revenir en toute diligence ce Seigneur à la

la Cour. Il l'y entretint l'espace de six ans de l'attente d'un emploi de conséquence, & au bout de ce tems il lui permit de se retirer dans ses terres. L'Amiral, surpris d'une disgrace dont il n'avoit pas eu le plus léger indice, lui dit avec beaucoup de liberté, qu'il n'auroit jamais cru que Sa Majesté l'eût fait venir à la Cour, pour l'y tenir tant d'années oisif, sans le mettre en situation de continuer ses services de quelque maniére que ce fût. Le Roi lui répondit fort plaisamment, qu'il avoit assez mis à l'épreuve son zèle & son habileté, toutes les fois qu'il avoit cru avoir besoin de son service, mais qu'il lui promettoit de le réserver pour des occasions d'une plus grande conséquence. Il ne le congédia pourtant pas sans lui accorder quelques graces, il le combla de caresses avant son départ, & lui promit qu'il se souviendroit toujours de lui. 1576.

Instructions qu'il donne à ses Ministres.

A son arrivée dans les villes il faisoit venir en sa présence les Gouverneurs, les Conseillers, & même quand il le jugeoit à propos les Ambassadeurs, Ministres, & autres Officiers commis au gouvernement des Provinces, & chargez de la conduite des affaires d'Etat & des commissions les plus importantes de la Monarchie. C'étoit pour leur donner à tous des instructions générales & particuliéres, qui peuvent se renfermer dans les maximes suivantes. „ Qu'ils „ eussent toujours présente cette considéra- „ tion, que Dieu devoit être le principe „ & la fin de toutes leurs actions, de tous „ leurs conseils, de toutes leurs entreprises,

1576. „ de tous leurs voyages. Qu'ils devoient „ paroitre bons Chrétiens en public, en „ particulier, dans toutes leurs démarches, „ s'ils vouloient acquérir l'amitié & l'esti„ me de tout le monde. Qu'ils devoient „ édifier les peuples par leur assiduité à fré„ quenter les Sacremens de l'Eglise, à as„ sister aux priéres publiques, à entendre „ tous les jours la Messe, quoiqu'ils se trou„ vassent sur mer, s'il étoit possible de la „ faire célébrer. Qu'ils fussent scrupuleux „ observateurs de leurs paroles, & toujours „ véridiques dans leurs promesses. Qu'ils „ sussent soutenir toute l'autorité, toute „ la réputation, tout le crédit, nécessaires „ à des Gouverneurs, pour s'assurer le res„ pect & l'obéissance des peuples confiez „ à leurs soins. Que plus ils se voyoient „ au dessus des autres par la noblesse de „ leur extraction, plus ils devoient faire re„ luire dans toutes leurs actions l'éclat des „ vertus morales & civiles, puisque de leur „ bonne foi dépendoient la sureté publique, „ leur fortune particuliére, & leur réputa„ tion. Qu'ils missent en usage les rigueurs „ de la justice, ou la voye de la clémence, „ en tems & lieu, suivant les conjonctures „ & les cas. Qu'ils fussent fermes dans „ leurs jugemens. Qu'ils ne marquassent „ jamais trop d'ardeur, trop d'impatience à „ ordonner eux-mêmes la punition des cou„ pables, & qu'ils prissent bien garde de „ ne faire paroitre cet empressement à les „ punir, que dans la vue de se mettre à „ couvert de tout reproche. Qu'une des „ obligations les plus essentielles de leurs

„ char-

„ charges, & qui devoit décider de leur ré- 1576.
„ putation, étoit de se faire connoitre en-
„ nemis des flatteurs, sur tout des déla-
„ teurs, l'infamie de ces vices odieux ne
„ retombant pas seulement sur les miséra-
„ bles qui en faisoient profession ouverte,
„ mais encore sur ceux qui les autorisoient
„ par une protection spéciale. Qu'il leur
„ recommandoit l'honnêteté & la bienséan-
„ ce dans toutes leurs démarches & dans
„ leurs paroles, comme des qualitez dont
„ dépendoient en quelque maniére la tran-
„ quillité publique & le maintien des loix
„ & des coutumes. Qu'ils fussent affables,
„ civils, & enjouez dans leurs conserva-
„ tions familiéres. Qu'ils eussent un train
„ convenable à leur rang, à leurs emplois,
„ à leur naissance. Qu'ils alliassent la gra-
„ vité avec la douceur, l'autorité avec la
„ modestie: vrais moyens d'acquérir toute
„ l'estime des peuples, & de se faire
„ une réputation éclatante. Enfin qu'ils
„ eussent toujours devant les yeux la crain-
„ te de Dieu, leurs engagemens à l'égard
„ de leurs Souverains, & ce qu'ils se de-
„ voient à eux-mêmes".

Son attention à tout savoir.

Rien n'échapoit à la pénétration de ce grand Monarque, tant la nature l'avoit doué dans un degré éminent du don de la prudence. Il vouloit tout savoir, & ne croyoit pas indigne de la majesté royale d'entrer en connoissance des plus petites choses, sur cette maxime qu'il prononçoit souvent, savoir, que les Princes qui réputoient au dessous de leur rang de s'informer des petites choses, ne devoient pas prétendre être

1576. exactement instruits des grandes. Pour cet effet il entretenoit à la Cour plusieurs personnes, chargées du soin de lui rendre compte de tout ce qui se passoit. Aussi tout le monde veilloit-il sur toutes ses actions, c'étoit une régularité de mœurs édifiante, une attention toujours soutenue à remplir tous ses devoirs, suite nécessaire de la vigilance du Souverain à connoitre la conduite de ses Sujets.

Trait remarquable au sujet d'un Ministre.

Un jour Don Christoval de Mora, Gentilhomme de la chambre, pour lequel le Roi avoit une considération singuliére, manqua de se trouver au Conseil d'Etat, pour avoir voulu vaquer à quelques affaires qui le regardoient en particulier. Le matin comme il se mettoit en devoir d'entrer dans l'appartement de Sa Majesté, pour s'entretenir avec elle suivant sa coutume des affaires courantes, la lenteur avec laquelle il marchoit, parce qu'il étoit alors tourmenté de la goute, donna le tems au Roi qui jettoit les yeux par tout de l'appercevoir avant qu'il fût dans la chambre. Philippe sur le champ cria à haute voix & d'un ton de courroux, Qui va là? Don Christoval répondit avec tout le respect qu'il devoit à son maitre, mais le Roi reprit brusquement la parole, & repliqua, Je demande qui va là, & sans attendre d'autre éclaircissement il lui tourna le dos. Le Ministre, allarmé de cette réception, voulut savoir la cause de cette disgrace. „ Je trouve fort étran„ ge, *reprit le Roi*, que, n'ayant pas assisté „ au Conseil d'Etat, vous ayez la hardiesse „ de venir me parler d'affaires, dont vous

„ ne

„ ne pouvez avoir connoiſſance que ſur le rapport d'autrui. Apprenez que rien n'eſt plus indécent que d'entretenir un Roi ſur des matiéres, qu'on n'a pas approfondies avec tout la réflexion néceſſaire pour les diſcuter à fond ". 1576.

Dans les Pays-Bas le deſordre augmentoit de jour en jour, & la deſunion entre le Conſeil d'Etat & le Gouverneur menaçoit des derniéres extrêmitez. Grégoire XIII. apprit avec douleur que les Flamans refuſoient de reconnoitre Don Juan, à moins qu'il ne s'engageât par ſerment d'obſerver certaines conditions qu'ils lui avoient propoſées. Perſuadé qu'on y donneroit atteinte à la Religion, ce Souverain-Pontife fit partir avec une diligence incroyable Philippe Sega Gouverneur de la Marche, chargé d'intervenir au Traité ſous la qualité de Nonce; pour empêcher qu'il ne ſe paſſât rien au préjudice du Siége Apoſtolique & de l'Egliſe Romaine. Ce Miniſtre avoit ordre encore, auſſitôt que l'accord avec les Provinces ſeroit ſigné, d'animer le Prince à ſe mettre en état d'entreprendre l'expédition d'Angleterre, ainſi que Sa Majeſté Catholique en étoit convenue avec le St. Pére. Mais quelque diligence que le Nonce pût faire, il n'arriva qu'au commencement d'Avril 1577. Tout étoit alors conſommé, Don Juan avoit donné ſon conſentement à l'Edit perpétuel. Pour ſurcroit d'embarras, le Miniſtre Apoſtolique trouva les affaires ſi brouillées, & les eſprits ſi diſpoſez à une rupture prochaine, qu'il n'y avoit aucune apparence de ſonger à la révolution d'Angle-

Affaires de Flandres.

1577.

1577. gleterre. Ainsi le Nonce n'eut autre chose à faire dans ces conjonctures, que de donner au jeune Prince des conseils assortis à sa situation. Il lui rendit aussi un service de la derniére importance, ce fut d'obtenir du Pape en sa faveur la remise des sommes destinées à l'entreprise d'outremer. Secours d'autant plus utile & agréable, qu'il étoit triste à un Général tel que Don Juan de se voir sans troupes & sans argent.

Entrée de Don Juan à Bruffelles.

Ce Prince fit son entrée à Brusselles avec une pompe extraordinaire, pendant que les troupes Espagnoles sortoient des Pays-Bas. Don Juan marchoit entre le Nonce & l'Evêque de Liége, & suivi d'un nombre prodigieux de personnes de tous les Ordres du pays. Mais rien ne relevoit davantage la splendeur de ce spectacle, que la bonne mine du Prince. Les Flamans marquoient une joye inexprimable de se voir délivrez par ses ordres des milices étrangéres, & remplis de la grandeur de ce bienfait, ils faisoient retentir l'air de leurs acclamations, ils benissoient le jour de son arrivée, ils combloient d'éloges leur nouveau Gouvernenr, qu'ils regardoient comme le restaurateur de leur premiére liberté.

Faute qu'il fait en licenciant les Espagnols.

Malgré ces applaudissemens, les politiques ne laissoient pas de le taxer, lui & ses Ministres, de la plus grossiére imprudence, d'avoir congédié les Espagnols, & de s'être livré avec une confiance aussi mal entendue à la discrétion des Flamans, entre les mains desquels il avoit même fait remettre toutes les forteresses des Provinces. Dans cet état, disoit on, si le Prince d'Orange

range venoit l'attaquer, ne seroit-il pas contraint d'en recevoir la loi, dénué comme il est de toutes ses forces, & réduit même à n'avoir aucun lieu de retraite ? 1577.

Mouvemens du Prince d'Orange.

En effet Don Juan ne fut pas longtems à s'appercevoir de la faute capitale qu'il avoit faite, ils s'en repentit, mais ce fut dans un tems qu'il n'étoit plus en son pouvoir de la réparer. Peu après il apprit qu'à l'instigation du Prince d'Orange les Etats avoient envoyé en Allemagne, en France, & en Angleterre, pour y demander du secours, & rendre, s'il étoit possible, la querelle des Flamans commune à toutes ces Puissances voisines. Ces intrigues eurent tout le succès imaginable ; la Reine d'Angleterre contribua de son argent, & fit toucher une grosse somme, avec promesse mais en secret de faire dans la suite de plus grands efforts en leur faveur. Du côté de l'Allemagne on travailloit à conclure une étroite alliance avec Jean-Casimir un des Comtes Palatins, & il ne s'agissoit que de lui fournir les deniers nécessaires pour lever des troupes dans son pays, & les conduire en personne dans les Pays-Bas. A l'égard de la France, non seulement le projet étoit de mettre les Huguenots en mouvement ; mais on tâchoit encore d'engager les Catholiques de ce Royaume, ennemis de la Cour, à prendre parti sous l'autorité du Duc d'Alençon frére du Roi.

Résolution de Don Juan.

Toutes ces pratiques étoient parvenues à la connoissance de Don Juan, mais ce Prince croyoit ramener les esprits par la patience, il eut la politique de dissimuler ses

1577. craintes & ſon reſſentiment, & pour ôter tout prétexte apparent aux malintentionnez, il affectoit une exactitude ſcrupuleuſe à faire exécuter tous les articles de l'Edit. Cette conduite eut un effet tout contraire, les mécontens en devinrent plus audacieux, ils ne cherchoient qu'à mortifier le Gouverneur, & à prendre des meſures pour affoiblir ſon pouvoir, même pour le dépouiller de toute eſpéce d'autorité dépendante de ſa charge. Enfin les choſes furent pouſſées ſi loin, que Don Juan ne ſe crut pas en ſureté dans la capitale de ſon gouvernement. Il fut informé que le Prince d'Orange faiſoit de toutes parts amas d'armes, à tout moment les Etats attentoient à ſon autorité qu'ils paroiſſoient avoir réſolu d'anéantir, joint à cela qu'il apprit qu'on formoit des complots contre ſa vie. A la vue de tant de dangers, il réſolut de ne plus faire ſa réſidence à Bruſſelles, & de ſe rendre maitre d'une place où il pût ſe mettre en ſituation de ne pas craindre ſes ennemis, & même de les attaquer à force ouverte, s'il s'y voyoit contraint par les conjonctures. Il s'agiſſoit de faire choix d'une forteresſe convenable à ſon deſſein; Gonzagues, qui avoit viſité toutes les villes des Pays-Bas, lui propoſa la citadelle de Namur, pourvue de toutes ſortes de munitions, forte par ſon aſſiette & ſes fortifications, & commode pour recevoir ſans obſtacle des troupes étrangéres.

Il ſort de Bruſſelles. Sur ces entrefaites le Prince reçut de nouveaux avis de conſpirations contre ſa perſonne: alors il prit le parti de précipiter ſa

sa suite, & il s'en alla à Malines, sous prétexte d'y appaiser quelques différends survenus entre les troupes Allemandes & le Trésorier des Etats au sujet du payement de leur solde. Mais ne se croyant pas en sureté dans cette ville, il y resta peu de tems, toujours déterminé à se saisir de Namur. Il eut alors une occasion qu'il saisit, sans qu'on pût prendre ombrage de ses mouvemens. La sœur du Roi de France étoit en chemin pour se rendre aux eaux de Spa, il prit le prétexte d'aller au devant de cette Princesse, qu'il reçut avec tous les honneurs dus à son rang, & qu'il accompagna ensuite à son départ. 1577.

Le lendemain il feignit une partie de chasse, & poussa jusqu'aux murailles de Namur, dont il admira la situation, la force & la beauté des ouvrages, & marqua sa surprise du peu de relief que cette place avoit alors dans le monde. Les enfans de Barlemont Gouverneur de la Province l'invitérent de la voir par dedans, il y entra avec toute sa suite, du consentement de l'Officier qui y commandoit, & aussitôt il s'en rendit maître & changea la garnison. Il fit entendre au Gouverneur qu'il n'avoit rien à craindre, & lui dit que par une pareille surprise ce n'étoit pas s'emparer du bien d'autrui par violence, mais seulement reprendre celui qui appartenoit au Roi. Ensuite se tournant du côté de ses gens, il les exhorta de reprendre courage, & leur dit qu'il ne commençoit que de ce jour à être Gouverneur des Pays-Bas. En même tems il écrivit aux Députez des Etats, pour

Son stratagême pour se rendre maître de Namur.

1577. les instruire des motifs de sa retraite, & leur faire savoir la forme de gouvernement qu'il prétendoit établir, dans le dessein de rendre son administration plus indépendante & plus honorable.

Démarches des Etats.

Cette nouvelle mit tout le monde dans une agitation inconcevable, les Etats firent retentir les Provinces de leurs plaintes & de leurs murmures. Néanmoins ils firent toutes les démarches propres à persuader qu'ils vouloient la paix, & sur le champ ils députérent à Namur trois de leurs membres, pour solliciter Don Juan de revenir à Bruxelles, & de ne point écouter des soupçons qu'il avoit conçus sans fondement. Le Prince répondit qu'il n'en feroit rien, à moins qu'il ne fût sûr d'y être reçu avec toute l'autorité convenable à sa charge, & une entiére sureté pour sa personne, & en conséquence de cette demande générale il leur prescrivit certaines conditions particuliéres. La replique des Etats fut qu'il n'étoit pas possible de rien résoudre, que Son Altesse ne fût de retour à Brusselles, où sa présence devenoit absolument nécessaire pour terminer tous les différends. Sur le refus constant du Prince, les Etats à l'instigation du Prince d'Orange se mirent en état de faire la guerre, & levérent une Armée considérable.

Leur lettre au Roi contre Don Juan.

Cependant, avant que d'en venir à l'éclat, ils écrivirent au Roi leurs griefs contre Don Juan. Ils marquoient „ que ce Prince par „ ses artifices avoit empêché l'ajustement „ pour payer les troupes. Que sur de faux „ prétextes, des calomnies mendiées, des „ fra-

„ frayeurs controuvées, il s'étoit transporté à „ Namur, & rendu maitre de cette forte- „ resse par surprise. Qu'il étoit avéré que „ Don Juan & son Sécretaire Escovedo „ avoient écrit des lettres remplies d'accusa- „ tions fausses, & de mille griefs propres à „ troubler pour toujours la tranquillité des „ Provinces. Que des démarches aussi ma- „ lignes manifestoient invinciblement la hai- „ ne du Prince contre les Flamans, son in- „ tention fixe de ne vouloir pas exécuter le „ Traité qu'il avoit fait avec les Etats, enfin „ son dessein de porter les choses aux der- „ niéres extrêmitez, & d'allumer une guer- „ re cruelle dans les Pays-Bas. Qu'Escove- „ do lui avoit inspiré ces sentimens, que le „ Prince avoit pris avec toute l'antipatie de „ cet Espagnol & de sa nation pour les Fla- „ mans. Qu'ils supplioient Sa Majesté de „ procéder contre ce brouillon dans toute la „ rigueur qu'exigeoit le plus juste ressenti- „ ment, & d'ordonner à Don Juan de rem- „ plir avec toute la sincérité, toute la droi- „ ture convenable les articles, sans aucune „ exception, du Traité qu'il avoit conclu avec „ eux. Que faute de recevoir cette justice, „ ils se voyoient contraints de protester que „ la mauvaise foi de Don Juan les mettoit à „ couvert de tout reproche, & qu'il n'y au- „ roit pas lieu de les rendre responsables des „ troubles & des desordres, qui seroient iné- „ vitables, & qui causeroient un préjudice „ irréparable à l'autorité du Roi & à la Re- „ ligion ". 1577.

Quoique Don Juan eût déja envoyé en Espagne Escovedo son Sécretaire & son in- time

Celle de ce Prince pour sa

1577. time confident, cependant, auffitôt qu'il fut que les Etats avoient écrit au Roi contre fa conduite, il crut néceffaire de fe juftifier auprès du Roi fon frére de toutes les accufations dont on le chargeoit. Ainfi, non content des repréfentations qu'il avoit ordonné à fon Agent de faire à la Cour, il jugea à propos de détruire par une défenfe particuliére les griefs de fes ennemis. Voici à peu près la teneur de fa juftification. „ Que la faction du Prince d'Orange avoit feule par fes intrigues excité les troupes Allemandes à fe mutiner, dans la vue de les engager au moins une partie à fon fervice. Qu'à fon égard il ne s'étoit garenti que par des coups d'une fortune extraordinaire de tant de piéges qu'on lui avoit tendus, de tant de complots qu'on avoit formez contre fa vie, & que contraint de pouvoir à la fureté de fa perfonne, il avoit eu des peines infinies à fe fauver dans la citadelle de Namur, avec un très petit nombre de perfonnes attachées à fes intérêts. Que pour les lettres qu'on relevoit avec tant d'aigreur, & qu'on lui attribuoit de même qu'à Efcovedo, il falloit ou qu'elles euffent été inventées par les partifans du Prince d'Orange, ou altérées pour rendre fon gouvernement odieux. Car enfin, *difoit* Don Juan, quelle preuve plus convaincante de la noirceur de cette calomnie, que la contradiction manifefte qui en réfulte, d'avoir fait fortir les Efpagnols des Pays-Bas, & dans le tems qu'on étoit fans défenfe, d'avoir confeillé au Roi de faire la guerre aux Flamans ? D'ailleurs qu'il n'y

Juftification.

„ avoit

avoit qu'à s'arrêter sur les conjonctures du 1577.
tems où l'on publioit que ce conseil avoit été donné, pour se convaincre que ç'auroit été agir contre les lumiéres les plus communes de la raison, contre tous les intérêts de Sa Majesté, contre toutes les régles de la prudence. Mais qu'au moment qu'il écrivoit, il voyoit une nécessité indispensable de suivre ce parti, qu'il ne convenoit pas même de balancer dans l'état où se trouvoient les affaires. Que si Sa Majesté n'employoit pas de bonne heure la voye des armes, pour prévenir les desordres qui menaçoient de bouleverser les Pays-Bas, elle devoit s'attendre à une revolte générale des Provinces, & qu'après qu'elles se feroient soustraites à son obéissance, il y auroit des obstacles insurmontables à entreprendre de les reconquérir par la force ouverte".

Impressions que Philippe prend contre son frére.

Les lettres dont je viens de parler, & sur lesquelles les Flamans faisoient tant de bruit, avoient été interceptées en France par le Roi de Navarre, qui les avoit envoyées au Prince d'Orange, d'où elles étoient parvenues aux Etats, & ceux-ci pour justifier leurs plaintes les joignirent au mémoire de leurs griefs. Comme elles étoient produites au Roi, Don Juan se crut obligé d'en détruire la réalité, & ce fut par cette raison qu'il soutint, ou qu'elles avoient été écrites par le Prince d'Orange, ou qu'elles étoient falsifiées, puisque leur contenu tel qu'on le supposoit ne se rapportoit en aucune maniére à ses bonnes intentions, ni aux démarches publiques qu'il avoit faites. La justification de ce Prince ne

1577. ne le sauva pas des sinistres préjugez, qu
Philippe prit contre sa droiture sur l'expo
des Etats; ce Monarque n'étoit que trop su
ceptible de soupçons à l'égard de son frére
que depuis longtems par des motifs mal en
tendus il regardoit avec ombrage. Quo
qu'il en soit, à la vûe de ces troubles il n
sut à quoi se résoudre, & parut, par les dé
lais de ses réponses, abandonner à Don Jua
le soin de chercher, dans les commence
mens de ces desordres, les remédes qu'il ju
geroit les plus convenables.

Déclaration des Etats contre Don Juan.

Dans cet intervalle le Gouverneur se for
tifioit dans Namur, pendant que les Etats
la sollicitation du Prince d'Orange couroien
aux armes, fermement résolus de chasse
Don Juan des Pays-Bas. Sur ces entrefaites
ils découvrirent que ce Prince avoit tenté
mais sans succès, de surprendre la citadell
d'Anvers. Ce fut le signal de la revolte, le
Etats furieux prirent la plus violente résolu
tion contre Don Juan, qu'ils déclarérent re
belle, traitre, ennemi du pays, & comm
tel banni de toutes les Provinces. Dans l
même tems arrivérent d'Espagne des lettres
que le Nonce Sega avoit vivement sollici
tées. Sa Majesté ordonnoit aux Etats d
quitter les armes, de ne point recevoir l
Prince d'Orange, & de se soumettre aux ré
glemens de l'Edit perpétuel. Don Juan en
voya aux Etats copie de ces ordres, & il le
exhorta de songer à eux de bonne heure, &
de ne pas se mettre au hazard de ressentir le
effets terribles de la juste colére de leur Sou
verain, qui ne manqueroit pas d'entraine
leur ruine en particulier & celle de leur pa
trie

ie. Mais les Etats se moquérent & des or- 1577.
res de la Cour & des remontrances du Gou-
erneur, & ils ne répondirent que par des
laintes & des menaces.

Ce Prince assemble une Armée.

Ainsi le Prince, ayant perdu toute espé-
ance d'adoucir les esprits par la douceur &
ar l'autorité du Souverain, ennuyé d'ailleurs
e se voir sans crédit & en butte à la fu-
eur des rebelles, se détermina à la guerre,
ui lui parut préférable à une paix malheu-
euse & mal assurée. Il rassembla quelques
Régimens Espagnols qu'il fit revenir de Fran-
ce, lesquels joints à quelques compagnies de
Wallons, du Comté de Bourgogne & d'Alle-
mans, formérent un petit corps d'Armée de
uatre mille soldats, très foible à la vérité
our faire tête à l'Armée des Etats, qui comp-
oient plus de quinze mille hommes.

Arrivée du Prince d'Orange à Brusselles & sa réception.

Ces démarches de part & d'autre rendirent
es deux partis irréconciliables, & les Etats
ne mettant plus de bornes à leur aigreur,
xécutérent sans délai la résolution qu'ils a-
voient prise se jetter entre les bras du Prince
d'Orange. Ils lui envoyérent quatre Députez,
pour le prier de se rendre à Brusselles. Ce
Prince ne souhaitoit rien avec tant d'em-
pressement, il partit sur le champ en poste, &
son entrée dans cette capitale eut plus l'ap-
parence de l'entrée d'un Souverain que d'un
simple Général. Le concours du peuple fut
si grand, il donna des marques si éclatantes
de sa joye, que cette réception fut un véri-
table triomphe. La multitude impatiente de
voir le Prince qu'elle attendoit dans l'encein-
te des murailles, sortit de la ville avec une
ardeur incroyable, pour aller au devant de
lui.

1577. lui. Elle ne le rencontra qu'à une lieue de Bruſſelles, elle l'y amena faiſant retentir la campagne de cris d'allegreſſe, de bénédictions, d'acclamations, & ne lui donnant d'autre titre que celui de pére, de protecteur, & de ſoutien de la liberté Belgique. Dans la ville on ne le combla pas de moins d'honneurs, les applaudiſſemens & les éloges ne furent pas moins prodiguez.

Origine d'une nouvelle faction.

Des témoignages d'affection ſi peu meſurez, des acclamations ſi exorbitantes déplurent à pluſieurs des principaux du Conſeil d'Etat, qui, plus clairvoyans que les autres, enviſageoient les plus funeſtes ſuites dans l'élévation du Prince d'Orange. Pour y oppoſer une faction capable de prévenir ſes deſſeins, ils ſe liguérent pour demander l'élection d'un nouveau Gouverneur. La propoſition paroiſſoit aſſortie à l'état des affaires, vû que les Catholiques & les Calviniſtes étoient d'accord ſur l'expulſion de Don Juan. Le Chef de ce nouveau parti étoit le Duc d'Arſchot, ennemi & rival du Prince d'Orange, & le prétexte de fortifier celui des Etats par une puiſſante protection. Sur ce plan unanimement reçu, ils propoſérent la Reine d'Angleterre, le Duc d'Alençon frére de Sa Majeſté Très-Chrétienne, & Mathias Archiduc d'Autriche frére de l'Empereur Rodolfe. Les Catholiques exclurent Elizabet à cauſe de ſa Religion, & les Calviniſtes ne jugérent pas convenable de choiſir une Souveraine, qui ne pourroit pas venir les gouverner en perſonne. On rejetta le Duc d'Alençon, par rapport aux inimitiez perpétuelles des Flamans & des François. Ainſi tous les ſuffra-

ges

es se réunirent en faveur de l'Archiduc. On 1577.
onne deux raisons bien différentes de ce
oix. Les uns disent qu'on crut offenser
oins le Roi, en établissant un Prince de
Maison Gouverneur des Pays-Bas : d'au-
es prétendent au contraire que le but de
ette élection étoit de desunir les deux bran-
hes de la Maison d'Autriche.

Quoi qu'il en soit, la nomination faite, le
uc d'Arschot reconnu Chef de la nouvelle
ection envoya sur le champ un Exprès à
ienne, avec toutes les précautions propres
tenir cette intrigue secrette. L'Agent étoit
hargé d'instructions, qu'on avoit cru les plus
apables de disposer l'esprit de Matthias à ac-
epter l'offre des Etats. Ce Prince n'avoit
as encore vingt deux ans, mais sa fortune
e répondoit pas à la grandeur de son extrac-
on, à cause du nombre de ses fréres,
ui dans ces tems-là devenoit plutôt à char-
e à sa Maison, qu'il n'en relevoit l'éclat &
puissance. Mathias ne balança pas à se
endre aux instances de l'Ambassadeur. A
et égard, il n'est pas facile de décider s'il y
ut plus d'imprudence de la part de ceux qui
isoient une pareille proposition, ou du cô-
é de celui qui l'acceptoit. En effet on ne
ouvoit regarder que comme un attentat té-
ιéraire & criminel, la démarche des No-
les, sur le droit prétendu contre la coutu-
ne & contre toutes les loix, de donner de
eur propre autorité un Gouverneur aux Pays-
as.

Elle élit l'Archiduc pour Gouverneur des Pays-Bas.

Sans m'arrêter à ces discussions, l'Archi-
uc sortit de nuit de Vienne avec très peu
e suite, les deux Ambassadeurs qu'on lui
avoit

Départ de ce Prince & son

1577. avoit envoyez en fecret lui firent faire tan[t] de diligence, qu'ils arrivérent dans le Braban[t] beaucoup plutôt qu'on ne les y attendoit. Le Prince étoit parti à l'infu de l'Empereur fon frére, qui à la premiére nouvelle de fon évafion envoya à fa pourfuite des gens à cheval, & non content de cette démarche fi[t] enfuite par lettres tous fes efforts pour le détourner de cette entreprife. Malgré ces mouvemens, Rodolfe ne put fe mettre à couvert des difcours malins du public; on interpréta bien diverfement la fuite de Matthias, on publia qu'elle avoit été concertée avec l'Empereur, dans le deffein de fe fervir l'un & l'autre du prétexte de la protection des Pays-Bas, pour ajouter dans la fuite ces Provinces aux domaines de la race de Rodolfe & aux Etats héréditaires de la branche d'Autriche Allemande. Le bruit même fe répandit que Barthelemi Porzia, Nonce du Siége Apoftolique à la Cour de Vienne, en parla hautement fur ce préjugé. Au défaut d'éclairciffement, tout ce qu'on peut dire de plus raifonnable, eft qu'en pareil cas un projet de cette nature ne peut être réputé que fort ordinaire, fi l'on fe renferme dans les vues ambitieufes qui font toujours l'objet des démarches de Princes de cette volée.

Arrivée en Brabant.

Lettre de Don Juan à Farnefe à ce fujet.

Don Juan eut les mêmes idées, il taxa l'Empereur de connivence avec fon frére, ne pouvant pas croire qu'une pareille réfolution eût pu s'exécuter fans fon confentement. Au moins c'eft ainfi qu'il s'en expliqua de bouche avec Gonzagues fon confident, & l'on voit fes fentimens fur cette révolution dans la lettre qu'il écrivit à Alexandre Farnefe,

:se, à peu près en ces termes. „ J'ai reçu hier, *dit-il*, un courier qui m'a remis des lettres de l'Empereur, par lesquelles il me donne avis du départ de l'Archiduc son frére, qu'il soupçonne, m'assûre-t-il, avoir pris la route des Pays-Bas. Il proteste de plus que ce voyage s'est fait à son insu & sans son consentement. Tout ce que je puis dire est que j'ai toutes les raisons du monde d'être extrêmement offensé d'une semblable démarche. Car, quoique j'aye été averti dès l'année derniére que les Etats avoient pris une pareille résolution, je n'aurois jamais pu me persuader que l'Archiduc eût pu accepter cette charge, & que l'Impératrice sa mére & l'Empereur son frére eussent été capables de donner les mains à cette entreprise. Ce n'est pas que je ne sois fort tranquille sur le compte de l'Impératrice, je crois qu'elle n'a rien su de ce dessein, & même je la plains, dans la crainte que la légéreté de son fils ne lui cause dans la suite les plus sensibles chagrins. A l'égard de l'Empereur, je suis encore incertain du jugement que je dois en porter, attendu qu'ayant eu connoissance du Traité qui se tramoit, non seulement il n'a rien fait pour en rompre la conclusion, mais même il n'a pas eu l'honnêteté d'en avertir le Roi, comme toutes les régles du devoir & de la bienséance sembloient l'y obliger. Quant à moi, aussitôt que j'aurai nouvelle de l'arrivée de l'Archiduc, je prendrai les mesures qui me paroitront convenables à l'un & à l'autre. Je ferai tout mon pos- 1577.

„ sible

1577. „ fible pour l'engager à fe défifter de cett
„ entreprife; & à ne pas fuivre le parti de
„ Etats; s'il rejette mes confeils, je me croi
„ rai fort autorifé à le pourfuivre comme un
„ ennemi".

L'Archiduc proclamé Gouverneur des Pays-Bas.

Cependant l'Archiduc étoit arrivé dans le Pays-Bas. Il s'en fallut beaucoup qu'il n'obtînt tout ce qu'il s'étoit promis: la plus grande partie des membres du Confeil d'Etat, à l'infu defquels le parti s'étoit formé, & dont on n'avoit pas encore demandé les fuffrages, formoient des obftacles à la proclamation, & refufoient leur confentement, à moins qu'on ne prît certaines mefures qu'ils propofoient, & que l'affaire ne fe terminât fous certaines conditions. De fon côté le Prince d'Orange imaginoit à chaque inftant des moyens de délai, pour avoir le tems de déterminer avec les Etats mêmes des reftrictions au pouvoir du nouveau Gouverneur, & de les impofer d'une nature à ne lui pas permettre d'y foufcrire. Par ce coup de politique il comptoit contraindre Matthias de s'en retourner en Allemagne, & après le refus de ce Prince fe rendre feul arbitre de la paix & de la guerre. Ce grand deffein échoua, les articles au nombre de trentedeux furent préfentez à l'Archiduc, qui dans l'impatience de fe voir en poffeffion de fon gouvernement, les figna fans prefque les lire, & fans penfer qu'il n'alloit prendre que l'ombre de la puiffance fouveraine, & qu'il fe réduifoit à être foumis comme les fimples particuliers à l'autorité des Etats. Le but de cette fameufe convention fut de jetter les fondemens d'un gouvernement populaire, fur le

e modéle de celui des anciens Belges, qu'un 1577.
partage égal de l'administration entre les Rois & le peuple revétissoit d'un pouvoir qui les mettoit au dessus du Souverain, pendant qu'ils reconnoissoient un maitre auquel ils obéissoient en certains cas. Après la signature du Traité, l'Archiduc fût proclamé, d'abord à Anvers, ensuite à Brusselles, Souverain Gouverneur des Pays-Bas, au bruit des acclamations des Flamans, qui solemnisérent cet événement par des fêtes & des réjouissances publiques. Ce fut un coup de foudre pour Don Juan, qui dans les mouvemens de son chagrin eut recours aux plaintes les plus améres, il écrivit à son concurrent dans les termes les plus piquans, jusqu'à le traiter de rebelle à son Roi & de traitre à sa Maison.

Muley Mehemet implore le secours de Philippe.

Quelque triste que soit le récit de cette révolution, je me vois obligé de poursuivre ma narration par un autre événement, qui ne présente pas moins d'objets funestes. Des Pays-Bas je transporte mon Lecteur en Espagne, pour raconter ce qui s'y passa au sujet des affaires d'Afrique. J'ai déja dit que Muley Mehemet, chassé du Royaume de Maroc par Muley Malucco son oncle, s'étoit retiré dans les montagnes, où il ne subsistoit que de ses brigandages. Ennuyé de cette vie misérable, & rempli du desir de remonter sur le Trône, il prit la résolution d'implorer l'assistance de Philippe. Ce fut par le conseil de quelques personnes qui connoissoient mal avec quelle prudence, avec quelles mesures le Roi Catholique compassoit toutes ses actions, de même que les principes de sa

1577. politique. Les députez de Mehemet le sollicitérent de prendre en main la défenſe de leur maitre, & de le rétablir, convaincus par la réputation qu'il avoit d'être le Prince du monde le plus généreux, qu'il ne balanceroit pas à ſaiſir une auſſi belle occaſion de faire éclater ſa grandeur d'ame. Pour le déterminer par des motifs d'intérêt, ils lui offrirent des richeſſes & des avantages qui devoient relever l'éclat de ſa Couronne; ſuivant la coutume de ceux qui veulent ſe remettre en poſſeſſion des domaines, dont ils ont été dépouillez. Entre autres promeſſes, Muley Mehemet s'engageoit à rendre à perpétuité ſes Etats tributaires de la Monarchie d'Eſpagne, & à payer tous les ans une redevance conſidérable, ſans compter des préſens des choſes les plus précieuſes qu'on tire du Royaume de Maroc.

Qui le lui refuſe. Philippe, qui ſe voyoit embarraſſé plus que jamais dans les troubles des Pays-Bas, menacé d'ailleurs de la part d'autres ennemis, ne crut pas devoir éloigner ſes forces, ſurtout celles de mer. Il avoit d'autant plus beſoin de ſes vaiſſeaux, qu'il ſavoit que le Turc, indigné du refus qu'il avoit fait de conclure un Traité de confédération à l'exemple de l'Empereur, avoit réſolu de lui faire la guerre, ſinon par les voyes ouvertes & avec toute la puiſſance de ſon Empire, au moins par des pirateries dont le bruit couroit que ſes Généraux devoient infeſter les mers de la Calabre. Que ce fût ſur ces raiſons ou ſur d'autres que Philippe agit en cette rencontre, il ſuffit de ſavoir qu'il prit divers prétextes pour rejetter la demande du

Ro-

Roi Maure. Peut-être connoiſſoit-il aſſez exactement le caractére du barbare, qui n'avoit pas la plus médiocre qualité pour ſoutenir une affaire de cette importance ; peut-être étoit-il aſſez inſtruit de la nature de la querelle que les violences, les injuſtices, la tyrannie avoient fait naitre ; peut-être encore s'arrêta-t-il ſur l'inconſtance, l'infidélité des Mores, encore plus ſur le peu de troupes que Mehemet pouvoit fournir. Quoi qu'il en ſoit, il ne jugea pas à propos de compromettre, dans une entrepriſe de cette nature, la réputation de ſes armes & ſon propre honneur. 1577.

Muley, hors d'eſpérance d'émouvoir Sa Majeſté Catholique, ſe tourna d'un autre côté, & prit le parti d'aller en perſonne ſe jetter entre les bras de Sébaſtien Roi de Portugal. Il trouva ce Monarque très diſpoſé à prendre ſa querelle, & plus promt à paſſer en Afrique, qu'il ne l'auroit été s'il avoit pu faire les réflexions que méritoit une affaire de cette importance. Mais ce jeune Prince, trop emporté par ſon humeur martiale, ne croyoit dignes de lui que les expéditions militaires, où il comptoit acquérir de l'honneur & la réputation d'un conquérant, objet auquel il étoit toujours prêt de tout ſacrifier. Pluſieurs autres motifs concoururent encore à lui faire embraſſer cette entrepriſe avec plus d'ardeur, l'idée qu'il s'étoit faite que l'intérêt d'Etat impoſoit une obligation indiſpenſable à un Roi de Portugal de porter ſes armes contre les Mores, ennemis perpétuels de la nation Portugaiſe. Maxime que l'ambition & l'amour-propre rendoient à ſes

Il a recours au Roi de Portugal.

1577. yeux plus précieuse. Les Rois ses prédécesseurs s'étoient dans tous les tems rendus recommandables par un zèle soutenu pour la propagation de la foi de Jésus-Christ en Afrique, il ne vouloit pas leur être inférieur en ce point, jaloux de porter encore plus loin la gloire d'étendre la Religion Chrétienne. Entreprise certainement digne d'un Roi pieux & plein de courage. Sebastien n'écouta que ces nobles mouvemens, & il se détermina à ne pas laisser perdre une si belle occasion d'immortaliser à jamais sa mémoire.

Qui lui accorde sa protection.

Aussitôt que la résolution trop précipitée de ce Monarque fut connue, la Reine Catherine son ayeule & le Cardinal Henri son oncle firent jouer tous les ressorts imaginables pour la lui faire abandonner. Rien ne put l'émouvoir, ni les détails des périls sans nombre que présentoit une guerre de cette nature, ni la bienséance, ni l'intérêt de sa Couronne & de sa famille, en un mot aucun respect humain, ne fut capable de modérer le feu de ce jeune Roi, qui avoit eu le malheur d'être peu instruit des avantages de la paix, & qui s'étoit fortifié dans le gout des conquêtes & du bruit des armes. Non seulement il rejetta toutes les remontrances, mais même, pour se mettre en pleine liberté de suivre ses propres idées, il écarta de sa personne & de ses Conseils toutes les personnes qui inclinoient à la paix, ou qui vouloient discuter par des réflexions trop approfondies les suites dangereuses de cette entreprise. Enfin il n'admit à sa Cour que des Seigneurs & des Ministres, moins propres à

tem-

tempérer son feu par des représentations puisées dans les maximes de la prudence, que remplis eux-mêmes de vastes projets & du desir immodéré de la gloire. Au reste pour porter un jugement raisonnable d'une expédition de cette importance, quelle étoit la conduite d'un jeune Roi d'aller combattre contre les Mores, au risque de périr, ou du moins de tomber entre les mains de ses ennemis, & par l'un de ces deux événemens laisser sa Couronne en proye à des étrangers, comme il arriva dans la suite? Son malheur fut qu'à la vue de son opiniâtreté que nul motif ne pouvoit vaincre, chacun ne songea qu'à se conserver ses bonnes graces par une aveugle condescendance, & crut se faire un mérite d'applaudir à son sentiment. 1577.

Ainsi ce Monarque embrassa avec avidité cette occasion, & promit à Muley, non seulement de lui fournir des secours ordinaires pour le remettre sur le Trône, mais encore de passer en personne à la tête de la plus formidable Armée qu'il pourroit assembler. Ces offres, quelque grandes qu'elles fussent, déplurent à Mehemet. Ce barbare envisageoit avec crainte le transport dans ses Etats de forces aussi nombreuses, & malgré l'espérance qu'il pouvoit en concevoir d'être promtement remis en possession de son Royaume, la jalouse inimitié des deux nations le fit soupçonner que, la conquête terminée, les Chrétiens ne voulussent, ou se rendre maitres des pays contestez, ou le rétablir sous de trop dures conditions. L'unique but de son voyage n'avoit été que de recevoir simplement des troupes auxiliaires,

Craintes de Mehemet.

1577. selon ce qui se pratique en semblable rencontre, & il auroit voulu qu'on ne lui eût accordé que le nombre qu'il demandoit, & même il souhaitoit les joindre aux siennes sous ses ordres & ceux de ses propres Officiers. Il fit tout ce qu'il put pour faire entendre qu'il n'exigeoit rien au delà ; mais comme sa situation ne lui permettoit pas de parler trop ouvertement, la nécessité le contraignit d'accepter le parti qu'on lui offroit ; & même il fit des promesses proportionnées à la grandeur du service.

Sebastien n'écoute point les oppositions de son Conseil.

Le Roi de Portugal assembla un Conseil extraordinaire, où tous les Grands de son Royaume eurent ordre d'assister. Il y exposa l'intention qu'il avoit de faire la guerre en Afrique, dessein qu'il colora du prétexte éblouissant de l'intérêt public & de l'avantage de la Religion Chrétienne, pour surprendre les suffrages, & cacher les véritables motifs de sa résolution, savoir les offres brillantes de Muley, & sa passion pour tout ce qui lui présentoit les moyens de signaler son courage. Cependant la Reine & le Cardinal avoient prévenu une grande partie de la Noblesse, qui s'étoit engagée à soutenir leur sentiment, c'est à dire à exposer toutes les raisons capables de dégouter le Roi d'une expédition aussi dangereuse. Ainsi le jeune Monarque entendit des discours étudiez, pour le convaincre des suites affreuses de son dessein, les uns parloient dans l'idée de complaire à la Reine & au Cardinal, les autres suivoient leurs propres mouvemens. Tous, quoique dans un esprit différent, tiroient en leur faveur les maximes de la pru-

dence

lence & l'amour du bien public, qui ne 1577.
leur permettoient pas de consentir qu'un jeune Roi, seul reste de sa Maison, mît en péril & sa personne & ses Etats dans une entreprise éloignée & pleine d'obstacles & de dangers. Toutes les remontrances devinrent inutiles, Sebastien étoit résolu de suivre son plan, non seulement il ne fut pas possible de l'en détourner, on eut même le chagrin de ne pouvoir le déterminer à remettre son voyage à des tems & des conjonctures plus convenables, tant il s'étoit frappé d'un succès infaillible, tant il croyoit marcher à une victoire certaine, fatale prévention qui étouffoit dans son cœur tous ses intérêts les plus précieux.

Il demande du secours à Philippe.

Il ordonna toutes les levées, tous les préparatifs nécessaires, mais il fut surpris de se voir arrêté par des difficultez sans nombre, qu'il n'avoit ni prévues ni même imaginées. Ainsi retenu contre son attente, & ne trouvant pas dans son Royaume les forces & les ressources sur lesquelles il fondoit l'exécution de son projet, il n'en fut pas moins animé à le poursuivre, & il prit le parti de recourir à des secours étrangers. Il s'adressa principalement au Roi Catholique son oncle maternel; & pour cet effet, aussi bien que pour conclure son futur mariage qui se négocioit depuis quelque tems avec l'Infante Catherine, il fit partir pour la Cour de Madrid Don Pierre d'Alcasceva, revêtu de la qualité d'Ambassadeur. Ce Ministre ménagea avec toute l'adresse imaginable les intérêts de son Souverain, & il sut résoudre Philippe à promettre de se rendre à Guadeloupe, pour y

1577. avoir une entrevue avec le Roi de Portugal, & régler en personnes les affaires qui devoient en faire le sujet.

Abouchement de ces deux Monarques.

Sebastien arriva le premier au rendez-vous avec très peu de suite, pour éviter les embarras qui naissent en pareille rencontre d'un cortége trop nombreux. Trois jours après Philippe s'y rendit, accompagné d'un plus grand nombre de Grands, mais de peu de domestiques. D'abord on mit sur le tapis le mariage projetté, il fut conclu sous les conditions proposées auparavant par Alcasceva, & l'Acte déja ébauché fut mis au net dans la forme convenable. A l'égard de la guerre d'Afrique, on croit que Philippe fit en apparence tout ce qu'il falloit pour en détourner son neveu, à quoi l'on ajoute qu'il n'insista pas beaucoup, qu'il n'employa que des remontrances très modérées, dans la seule vue de faire croire dans le monde qu'il étoit fort éloigné de concevoir sur la Couronne de Portugal les desseins que le bruit général lui attribuoit. En effet il n'y avoit personne qui ne crût que dès lors ce politique Monarque étoit intéressé à persuader au jeune Roi de poursuivre la guerre d'Afrique, dans l'espérance qu'il y périroit, & que par sa mort, qui arriva effectivement, il auroit lieu de faire valoir ses droits sur le Trône de Portugal, dont il comptoit faire la conquête en peu de tems. Ce qui prouve la réalité de ce projet, est que, pendant qu'il paroissoit n'épargner en public aucun des motifs propres à renverser le dessein de l'expédition d'Afrique, ses Ministres par son ordre parloient au jeune Prince d'une maniére différen-

férente, & ne l'entretenoient que de la nécessité d'entreprendre une guerre aussi glorieuse. 1577.

Politique du Roi d'Espagne.

Bien plus Philippe, qui affectoit de se donner tous les mouvemens imaginables, pour dissuader son neveu de s'engager dans l'intérieur de l'Afrique, ne laissa pas que de consentir au projet de tenter pour lors la conquête de Larache, place maritime & d'une assez grande importance. Pour l'animer davantage, il lui offrit cinquante galéres & cinq mille hommes d'infanterie, pourvû que l'entreprise se fît dans le cours de cette année, par le ministére de ses Généraux sans qu'il y passât en personne. Mais en même tems il mit une reserve à la promesse de ce secours, ce fut de s'en dispenser, si le Turc se mettoit en devoir d'infester ses Etats d'Italie, comme il l'en menaçoit, parce qu'en ce cas il n'auroit pas trop de toutes ses forces de mer, pour repousser les insultes de ce puissant ennemi. Pour achever le détail de cette conférence, les conseils apparens de Philippe firent tant d'impression sur l'esprit de son neveu, que ce jeune Prince parut avoir entiérement renoncé à sa premiére résolution. Mais divers accidens, qui survinrent dans la suite, détruisirent l'heureux succès de cette entrevue, & engagérent Sebastien plus que jamais dans cette malheureuse entreprise.

Mécontentement réciproque.

Quoique dans cette entrevue Philippe mesurât toutes ses démarches, toutes ses paroles sur les régles de la prudence, autant que ses intérêts politiques l'exigeoient alors, les deux Monarques ne purent néanmoins se sé-

 parer,

1577. parer, sans avoir l'un & l'autre divers sujets assez graves de mécontentement. Celui qui fit le plus d'éclât, fut à l'occasion de ce qui arriva lorsque le Roi de Portugal étoit sur le point de partir pour retourner dans ses Etats. Ce jeune Prince alla sur la brune prendre congé de son oncle, ou si l'on veut de son beau-pére, puisque son mariage étoit conclu: Philippe après quelques complimens des plus communs se retira dans son appartement au monastére de St. Jérôme où les deux Rois logeoient, & cela sans faire l'honnêteté à son neveu de lui offrir de l'accompagner le lendemain à l'heure qu'il se mettroit en chemin. Sebastien fut piqué d'un adieu aussi froid & dénué même de la politesse ordinaire, il le regarda comme un affront, & rempli d'indignation & de dépit il se mit à se promener à grands pas, donnant par ses gestes & ses paroles des marques évidentes du plus vif ressentiment, dont les Seigneurs de sa Cour n'eurent point de peine à pénétrer le véritable motif.

Imprudence du Roi de Portugal.

Enfin il fut tellement pénétré de l'injure qu'il prétendoit avoir reçue, que, quoiqu'il n'eût résolu de partir le lendemain qu'au lever du soleil, il donna ordre à tout son monde de se tenir prêt à monter à cheval deux heures avant la pointe du jour. Son dessein étoit d'avancer ainsi son voyage, pour ne plus voir son oncle, & ne lui pas laisser le tems de réfléchir sur le procédé desobligeant qu'il avoit tenu à son égard. Bien plus, dans les mouvemens de fureur où l'emporta la violence naturelle de son tempérament, il s'étoit mis dans la tête, non seulement de rom-

rompre d'une maniére éclatante ſon mariage avec la Princeſſe d'Eſpagne, mais encore d'envoyer porter par un héraut un cartel de défi à Philippe auſſitôt qu'il ſeroit de retour en Portugal. Il auroit certainement ſuivi ſa fougue, il ſe ſeroit même porté aux extravagances les plus outrées, ſi d'Alcaſceva, Seigneur d'un âge mur & d'une prudence conſommée, n'avoit pas ſu calmer l'agitation de ſon eſprit, & lui inſpirer des ſentimens convenables. Sans les conſeils de ce ſage Miniſtre, on ne doit preſque pas douter que ce jeune Monarque n'eût donné l'eſſor à l'impétuoſité de ſa colére, vû que les Cours ſont toujours remplies de flatteurs qui applaudiſſent à toutes les paſſions des Princes, ſur le prétexte de l'intérêt qu'ils prennent à leur gloire. Comme s'il y avoit de l'honneur à précipiter ſon Souverain dans des démarches violentes par de très mauvais conſeils. Tel fut le malheur de Sebaſtien de ſe livrer en aveugle aux inſpirations de ces dangereux conſeillers. Quoi qu'il en ſoit, d'Alcaſceva parvint à lui perſuader de ne point faire paroître ſon mécontentement, au moins juſqu'à ce qu'il fût arrivé ſur les frontiéres de ſon Royaume.

1577.

Trait de prudence du Roi d'Eſpagne.

Philippe ne manqua pas d'être auſſitôt averti de ce qui ſe paſſoit par un Courtiſan du Roi de Portugal, qui lui étoit affidé par divers motifs de reconnoiſſance. Sans trop réfléchir ſur ce qu'il avoit à faire dans cette rencontre, à la premiére nouvelle ce ſage Monarque, faiſant uſage de cette prudence ſupérieure qui ne l'abandonnoit jamais, ſe leva au milieu de la nuit, & ayant pris

1577. un habit de campagne il se transporta dans la chambre de son neveu, suivi de ses gens en équipage de voyageurs. Il entra brusquement sans faire avertir Sebastien, & courant à son lit avant qu'il eût eu le tems d'en sortir, il lui dit, „ Je viens de bonne heure vous éveil-„ ler & vous aider à vous habiller, puisque „ vous êtes résolu de partir". Le jeune Roi demeura confus de cette démarche galante & généreuse, d'autant plus qu'il ne s'imaginoit pas que Philippe fût instruit de ses plaintes & de son dessein. Ainsi il perdit la pensée d'offenser son oncle dans son propre Royaume & dans son Palais où il l'avoit reçu, & l'heure du départ venue, ils se mirent ensemble en chemin, & s'entretinrent l'espace d'un mille avec tous les témoignages réciproques d'une sincére amitié.

Derniére résolution de Sebastien au sujet de la guerre d'Afrique.

Nous avons vu que les représentations de Philippe avoient fait échouer le projet du rétablissement de Muley: à peine Sebastien eut-il quitté son oncle, qu'il reprit ses premiéres idées. Cette foule de Courtisans malintentionnez revinrent à la charge, & lui rapellérent la gloire de l'expédition d'Afrique. Ainsi il se laissa emporter aux conseils de ces gens, qui n'avoient d'autre but que de se frayer le chemin aux honneurs de la guerre, & de se gorger du butin qu'ils envisageoient dans cette entreprise. Ils comptoient parvenir au plus haut degré de la faveur, par cette condescendance aveugle aux volontez de leur Souverain, quoiqu'elles fussent contraires aux maximes de la sagesse; & remplis de leur ambition, ils sacrifioient les plus précieux intérêts de l'Etat & le bien général des Sujets.

Sujets. Sebaſtien ramené à ſa premiére ré- 1577.
ſolution, déclara qu'il vouloit ſuivre le plan formé en Portugal, avant la conférence de Guadaloupe. On a toujours cru juſqu'à préſent, que ſous main, par ordre de Philippe, Don Jean de Silva ſon Ambaſſadeur à la Cour de Lisbonne, & que Sebaſtien regardoit comme un des plus grands hommes du ſiécle, mit en uſage tous les manéges d'un habile politique, pour renverſer le ſuccès de la derniére entrevue par rapport à la guerre d'Afrique. Ce Miniſtre adroit ſut, dit-on, conduire ſon intrigue avec tant de fineſſe, que perſonne ne le rendit reſponſable du changement de Sebaſtien. Il tourna l'eſprit de ce jeune Monarque de maniére qu'il réſolut de pourſuivre l'expédition de Maroc, convaincu, par les réflexions qu'on lui faiſoit faire, que les conſeils du Roi ſon oncle ne partoient que d'un motif de jalouſie, qui ne lui permettoit pas de ſouffrir qu'un Souverain acquît plus de gloire que lui, ſur l'article de l'intérêt général de la Chrétienté. Il eſt certain que Philippe ſouhaitoit avec paſſion que ſon neveu s'embarquât dans cette affaire, comme s'il eût eu un preſſentiment que ce Roi y perdroit la vie.

Si Philippe avoit le plaiſir d'amener de loin à un heureux ſuccès les vues qu'il ſe formoit ſur le Portugal, il ne ſouffroit qu'avec un extrême chagrin que l'Archiduc Matthias ſe fût laiſſé emporter par l'ambition d'avoir, contre ſa volonté & ſur les inſtances de ſes ennemis qu'il nommoit ſes Sujets rebelles, le gouvernement d'un Etat appartenant à ſa Couronne. Non content d'avoir témoigné l'ex-

Affaires de Flandres.

1577. l'excès de son ressentiment à l'Empereur & à l'Impératrice, dans les lettres qu'il leur avoit écrites en réponse des excuses qu'ils lui avoient faites au sujet de cette démarche, dont ils assuroient n'avoir eu aucune connoissance : non content de se plaindre à la Cour Impériale, il s'en expliqua avec Matthias même, à qui il fit remettre une lettre de la teneur suivante.

MON COUSIN.

Lettre de Philippe à l'Archiduc.

„ La résolution que vous avez prise, quoique l'effet d'une jeunesse imprudente, & par là plus digne de compassion que de reproche, ne peut cependant pas être tolérée par celui qui a un légitime sujet de s'en tenir offensé. Toutes les entreprises qui se forment & s'exécutent sans réflexion, sans jugement, ne peuvent que tourner à la ruïne de ceux qui les entreprennent. Je suis très mortifié de voir que vos premiéres démarches dans le monde se fassent sur des fondemens moins solides que la plume. Quant à moi, je ne songe pas à me vanger de l'injure que vous avez faite à ma Couronne, & qui retombe en particulier sur tous les Princes de notre Maison, je ne pense pas, dis je, à remplir ma juste vangeance, certain que dans peu votre faute sera punie comme elle mérite par ceux même qui vous ont induit à la commettre. De bonne foi, quel jugement croyez-vous que l'Univers porte d'un attentat de cette nature? Que peut-on penser d'un Prince de la Maison d'Autriche,

„ qui

„ qui fe déclare le protecteur des Sujets re- 1577.
„ belles du Roi Philippe ? Je ne vous ferai
„ pour l'heure aucun reproche, perfuadé que
„ je fuis qu'à la réception de cette lettre
„ vous vous déterminerez à abandonner vo-
„ tre deffein, à le reconnoitre comme une
„ faute de jeuneffe, à retourner enfin dans
„ votre patrimoine, pour y attendre des oc-
„ cafions plus légitimes & plus nobles d'ac-
„ quérir de la gloire, par des moyens qui ne
„ puiffent pas vous couvrir de honte & d'in-
„ famie comme dans cette rencontre. Ce
„ faifant, vous me donnerez lieu de croire
„ que vous avez plus de confidération pour les
„ liens du fang qui nous uniffent, que pour
„ la criminelle infolence de mes Sujets re-
„ belles".

Sur cette lettre l'Archiduc fit de férieufes réflexions, & il ne put s'empêcher de reconnoitre qu'il avoit accepté trop légérement les offres des mécontens, & que Philippe étoit en droit de fe plaindre d'une démarche, que lui-même condamnoit après en avoir exactement pefé toutes les circonftances. Dans ces fentimens, il crut n'avoir d'autre parti à prendre que d'abandonner fon entreprife, mais en même tems il jugea que fon honneur exigeoit qu'il prît les expédiens propres à fauver en quelque maniére fa réputation, d'autant plus que l'Empereur paroiffoit fouhaiter qu'il donnât fatisfaction au Roi d'Espagne. Ainfi ils écrivirent de concert à ce Monarque des lettres très honnêtes & remplies d'excufes & de témoignages de la plus fincére amitié, dans les termes les plus capables de rétablir une bonne intelligence.

Réponfe de ce Prince.

L'Ar-

1577. L'Archiduc protestoit „ n'avoir jamais eu
„ la pensée d'accepter le gouvernement des
„ Pays-Bas, au mépris de l'autorité & des
„ ordres de Sa Majesté Catholique. Qu'au
„ contraire il n'avoit eu d'autre intention que
„ de retenir la fureur des Flamans, qui par
„ les instigations du Prince d'Orange me-
„ naçoient de se porter aux résolutions les
„ plus violentes. Que dans cette seule vue
„ il avoit reçu l'invitation des Etats, d'au-
„ tant que la plus grande partie de la No-
„ blesse l'assuroit qu'il n'y avoit point de
„ tems à perdre, qu'on étoit à la veille de
„ voir le Prince d'Orange se rendre Souve-
„ rain de ces Provinces, que ses intrigues,
„ ses intelligences, les forces qu'il tiroit de
„ ses alliez, le mettoient en état de parve-
„ nir à ses desseins, vû que le peuple le de-
„ mandoit avec empressement & le procla-
„ moit sous ce titre. Qu'en conséquence
„ de ces avis, il avoit cru nécessaire de se
„ rendre aux instances des Etats, pour dis-
„ siper par sa présence & son autorité cette
„ dangereuse faction, & écarter le péril prêt
„ à bouleverser les Pays-Bas. Qu'au reste il
„ ne s'étoit mis à la tête du parti contraire,
„ que sur l'assurance de recevoir de Sa Ma-
„ jesté la confirmation de son gouvernement,
„ aussitôt qu'elle la jugeroit convenable à
„ ses intérêts & à la sureté de son pou-
„ voir".

Suites de cette affaire.

De son côté l'Empereur fit agir Philippe Sega, qui de la Nonciature de Flandres étoit passé à celle d'Espagne. Ce Ministre employa à cette Cour toute son adresse, tout son crédit, pour obtenir du Roi Catholique la-

la confirmation du gouvernement des Pays-Bas en faveur de l'Archiduc. Les Etats pour la même fin envoyérent à ce Monarque de très humbles remontrances, soutenues de divers prétextes par lesquels ils s'efforçoient de justifier leur conduite, & de faire voir qu'ils n'avoient eu d'autre but que de maintenir les intérêts & l'autorité de leur Souverain. Toutes ces démarches furent inutiles, Philippe tint ferme à exiger que Matthias vînt en Espagne recevoir ses patentes de Gouverneur, & reconnoitre qu'il ne les tenoit que du bon-plaisir du Roi, sans prétendre se prévaloir de son installation précédente. Il n'y eut pas moyen de faire accepter d'autre tempérament, le Roi déclara qu'il ne consentiroit jamais à confirmer une élection faite contre toutes les régles du droit & de la justice, puisqu'il n'appartenoit qu'à lui seul de disposer à sa volonté du gouvernement des Pays-Bas. 1577.

En France les troubles continuoient, & causoient à Philippe les plus sérieuses inquiétudes. Ce Monarque avoit coutume d'apeller cette guerre de Religion, qui déchiroit depuis si longtems ce malheureux Royaume, la pierre d'achopement de ses Provinces des Pays-Bas. Henri III. avoit convoqué à Blois les Etats-Généraux, & après y avoir déterminé qu'on ne souffriroit en France que l'exercice public & particulier de la Religion Catholique, Apostolique, & Romaine, on résolut de poursuivre vivement la guerre contre les Huguenots. On jugea nécessaire de faire savoir par des députez au Prince de Condé le résultat de cette assemblée,

Assemblée dés Etats de Blois en France.

1577. blée, afin d'engager ce Chef du parti Calviniste à prendre les tempéramens les plus convenables au repos du Royaume, avant que la Cour poussât les choses à la derniére rigueur. Il faut observer que les députez reçurent leur commission, non du Roi, mais des Etats-Généraux du Royaume assemblez à Blois. Mais le Prince refusa de recevoir les lettres de créance de ces Ambassadeurs, qu'il ne vouloit pas reconnoitre sous le titre d'Agens des Etats-Généraux de France, attendu qu'il tenoit l'assemblée de Blois pour illégitime. Il dit qu'on ne pouvoit pas donner le nom d'Etats-Généraux du Royaume, à une simple convocation de quelques membres, où manquoient les députez d'un nombre considérable de villes & de Provinces. Assemblée, ajouta-t-il, où il ne se traitoit que de violer la foi des Traitez, de contraindre les consciences, d'opprimer & de détruire les Princes du sang royal, les droits les plus sacrez de la Couronne, pour remplir les vues criminelles de quelques étrangers, qui ne songeoient qu'à suivre les mouvemens d'une ambition insupportable & de la plus dangereuse conséquence. Sur ces qualifications, il dit qu'il ne pouvoit regarder l'assemblée de Blois que comme un conventicule de quelques hommes, subornez & corrompus par les perturbateurs de la tranquillité publique, & qu'ainsi il ne pouvoit ni ouvrir les lettres des députez, ni leur donner audience. Le Maréchal de Damville, qui avoit reçu une semblable députation, répondit dans le même sens, quoiqu'il eût attention de se servir de termes plus modérez.

Les

Les démarches précédentes d'Henri avoient donné à Philipppe & au Souverain-Pontife lieu de craindre, que ce Roi n'eût des sentimens trop favorables aux Huguenots, & qu'il ne fût pas dans la disposition de leur faire la guerre. Le Nonce même & l'Ambassadeur d'Espagne en avoient fait leurs plaintes à ce Monarque, cependant d'une maniére à ne le pas choquer, & pour le mettre dans la nécessité de suivre leurs vues, ils avoient engagé le corps des Catholiques à lui faire à ce sujet les plus vives remontrances. Cet expédient réussit, Henri ne voulut pas s'attirer la haine de ces deux Souverains, qui ne manqueroient pas de soulever toutes les Puissances de la communion de Rome, & il prit le parti de ne rien faire que ce qui pouvoit convaincre de son attachement à la Religion de ses ancêtres, & d'éloigner tous les soupçons de son intelligence avec les Huguenots. Un motif bien plus pressant le forçoit de tenir cette conduite, la Ligue des Catholiques qui s'étoit formée d'elle-même sans le concours de l'autorité royale, étoit en état de prendre les armes, & de faire une faction séparée dans l'Etat, sans qu'il pût en arrêter à force ouverte les desseins & le cours. Dans cette situation, par le conseil de l'Evêque de Limoges & de Morvilliers ses principaux Ministres, il résolut de se déclarer Chef & Protecteur de la Ligue, pour réunir à sa personne toute l'autorité, tout le crédit, que les articles de cette confédération attribuoient au Chef au dedans & au dehors du Royaume. Par ce moyen devenu souverain modérateur de l'Union, il espéroit trouver dans la

1577.

Soupçons contre le Roi Henri.

1577. la ſuite des conjonctures favorables pour la rompre ſans riſque, puiſqu'elle étoit directement contraire à ſes projets & à ſon pouvoir.

Déclaration de ce Monarque aux Etats.

Sur ce plan, il ſe rendit à Blois, & après l'ouverture de l'aſſemblée, il déclara aux Etats l'ardent deſir qu'il avoit de voir la faction des Huguenots entiérement éteinte. Il témoigna en public le plus vif reſſentiment de la réponſe du Prince de Condé, & il fit dans une ſéance lire, publier, ſigner, & jurer par tous les aſſiſtans cette même Ligue, qui étoit l'ouvrage des Princes de la Maiſon de Lorraine. Non content de cette approbation autentique, il déclara cette Ligue loi irrévocable & fondamentale du Royaume, il s'en dit Chef & Protecteur principal, avec les proteſtations les plus étendues d'être dans le deſſein de mettre tout en uſage, pour réduire tous ſes Sujets ſous l'obéiſſance de l'Egliſe Romaine. Ces ſentimens comblérent de joye le Nonce & l'Ambaſſadeur d'Eſpagne, qui auſſitôt en donnérent avis à leurs Souverains. Cette nouvelle ne fit pas le même effet dans les deux Cours, Philippe, qui n'avoit pas des idées avantageuſes d'Henri ſur le fait de la Religion, ne put apprendre les proteſtations outrées de ce Monarque, ſans marquer une ſurpriſe extraordinaire, peut-être même ne ſouhaitoit-il pas qu'il eût été ſi loin. Quelles que fuſſent ſes idées, il ne put s'empêcher de dire à la réception de l'avis, Qui changeſa conduite à ton égard, ou t'a déja trompé, ou a deſſein de te tromper.

Pluſieurs jours de ſuite Henri affecta de faire

faire paroitre en public une intention fixe 1577.
d'opprimer les Huguenots: peut-être, s'il est
permis de me servir des soupçons du Roi Demande
Catholique, n'avoit-il d'autre but que d'en- qu'il y fait.
dormir les Catholiques à l'ombre de ce zèle apparent. Quoi qu'il en soit, il voulut sonder les intentions des députez par un coup d'éclat, capable de mettre leur bonne volonté à l'épreuve. Il fit venir à l'assemblée le Duc d'Alençon son frére & le Duc de Nevers, auxquels il représenta l'état où il se trouvoit, obligé d'entretenir sur pié de puissantes Armées pour la guerre de Religion. Il fit voir les Huguenots en situation de faire la loi, par les forces nombreuses qu'ils avoient, & les secours qu'ils tiroient de tant de Princes leurs partisans; au lieu que les Catholiques, foibles par eux-mêmes, se voyoient encore dénuez des troupes auxiliaires qui devoient servir en France pour la Ligue, & que Sa Majesté Catholique avoit rapellées dans les Pays-Bas. Sur quoi, dans la nécessité d'avoir des sommes considérables, l'Epargne étant épuisée, il demandoit aux Etats deux millions de ducats, pour subvenir aux dépenses exorbitantes de la guerre. Octroi qu'on ne pouvoit pas lui refuser, puisque, par les articles de la Ligue, chacun s'étoit engagé par serment à contribuer de tous ses biens aux frais de l'entreprise.

La demande faite au nom du Roi fut mal Réponse des Etats.
reçue par les députez, & causa dans l'assemblée de grands murmures & une agitation extraordinaire. Aussitôt Jean Bodin, qui présidoit pour le Tiers Ordre en l'absence des députez de Paris, sentant bien que tout le poids

1577. poids de cette impoſition tomberoit ſur le peuple, ſe leva pour faire ſes repréſentations. Il repliqua, que le Tiers Ordre avoit marqué tout l'empreſſement à voir l'unité de la foi dans le Royaume, & la réunion de tous ceux qui s'étoient écartez de la voye du ſalut : mais qu'il n'avoit jamais entendu qu'on prît des moyens violens, & qu'il propoſoit encore de le faire ſans éclat & ſans guerre. Qu'on n'avoit qu'à parcourir les articles de la confédération, pour y voir que l'intention du Tiers Ordre étoit formellement couchée dans les mêmes termes contenus dans ſon mémoire, & qu'il l'exprimoit en public. Que puiſqu'il étoit notoire que le peuple n'avoit pas donné ſon conſentement à la guerre, il n'étoit pas tenu de contribuer à la dépenſe, pour ſatisfaire le caprice de quelques-uns des députez, ni de ſacrifier ſes biens, pour rouvrir les playes encore ſanglantes de la France.

Ce diſcours fut applaudi par preſque toute l'aſſemblée, & ce qui ſurprit davantage, le Clergé même ſoutint avec force l'Orateur du Tiers Etat. La Cour & les partiſans de la guerre comptoient ſur les ſuffrages des eccléſiaſtiques, avec d'autant plus de raiſon, qu'ils avoient ſonné l'allarme, qu'ils avoient les premiers ſollicité avec toute l'ardeur imaginable de prendre les armes, qu'ils avoient promis même avec ferment de ne rien refuſer pour le ſuccès de la guerre. Ce changement ineſpéré fit voir le peu de fonds qu'il y avoit à faire ſur les engagemens de ce corps : mais comme il n'étoit pas moins accablé que les autres des impoſitions précédentes, il n'avoit

n'avoit pas moins besoin de s'exemter de celles qu'on exigeoit. Ainsi malgré ses promesses il ne fit pas difficulté de refuser ces secours qu'il avoit offerts avec tant de zèle, soit qu'il se fût tant avancé sans avoir envie de soutenir sa parole par des effets réels, soit qu'effectivement l'indigence ne lui permît pas de contribuer à la demande de son Souverain. Quoi qu'il en soit, cette premiére vivacité s'amortit à la proposition de la Cour, & l'on vit par là vérifier le proverbe Italien qui dit, qu'entre dire & faire il y a une distance considérable. Informé de ce refus, Henri ne songea plus à ses engagemens, & résolut de prendre une route opposée. Le lendemain il exposa lui-même aux députez que, dans l'impossibilité de suffire aux dépenses de la guerre, il étoit contraint de chercher des expédiens pour faire la paix, sous les conditions les plus avantageuses qu'il seroit possible. Qu'au surplus il ne prétendoit pas être responsable, ni devant Dieu ni devant les hommes, des maux qui pourroient en résulter : protestant qu'il ne manqueroit pas de se conduire d'une maniére convenable aux intérêts de sa Couronne & au bien de ses Sujets, deux objets qui lui étoient & qui toute sa vie lui seroient également précieux. 1577.

Fin du III. Livre.

LA



LA VIE DE PHILIPPE II. ROI D'ESPAGNE.

SECONDE PARTIE.

LIVRE IV.

ARGUMENT DU LIVRE QUATRIEME.

Le Roi Sebastien se résout de passer en Afrique. Secours que ce Monarque reçoit du Pape. Duplicité du Roi Catholique. Armée du Roi de Portugal. Embarras & incertitudes de ce Prince. Forces des ennemis. Bataille où il périt. Mort de trois Rois. Comment Philippe reçoit la nouvelle de la mort

mort de son neveu. Naissance de Philippe III. Nouveau Roi en Portugal. On travaille à désigner un successeur à la Couronne. Le Roi d'Espagne prétend en être le plus proche héritier. Inconvéniens à le déclarer successeur du vivant d'Henri. Conduite & propositions de Philippe. Expédient proposé par les Docteurs Portugais. Le Duc d'Ossone envoyé en Portugal. Ambassadeur du Roi de Maroc à Madrid. Prétendans à la Couronne de Portugal. Préparatifs de Philippe. Il conclut une tréve avec le Grand-Seigneur. Réflexion à ce sujet. Jugement du Pape. Arrivée d'Alexandre Farnese dans les Pays-Bas. Son entrevue avec Don Juan. Arrivée de nombre de Seigneurs & d'un renfort de troupes. Secours d'argent, & pensions assignées. Jonction des Armées ennemies. Résolution de Don Juan de les attaquer. Sa retraite. Maladie de ce Prince. Il déclare Alexandre Farnese Gouverneur des Pays-Bas. Raisons de ce Prince pour accepter cette charge. Services qu'il rend à Don Juan. Mort de ce Prince. Sa naissance. Commencement de la passion de Charlequint pour Barbe Plombes. Don Juan envoyé enfant en Espagne. Il est élevé dans la maison de Quixiada. Ses exercices dans sa jeunesse. Charlequint le destine à l'état ecclésiastique. Il le déclare son fils à Philippe. Ce Roi va reconnoitre Don Juan. Déclaration de Quixiada à ce nouveau Prince. Abouchement du Roi & de Don Juan. Suites de cette reconnoissance. Don Juan rend visite à la Reine. Ordres de Philippe au sujet de son

son nouveau frére. Portrait de Don Carlos & d'Alexandre Farnese. Portrait de Don Juan. Jalousie qu'on porte à son mérite. Son départ de la Cour sans permission. Son retour & sa réconciliation avec le Roi. Jalousie de Philippe. Conduite qu'il tient à l'égard de ce Prince. Don Juan demande les honneurs dus aux Infans. Il est envoyé dans les Pays-Bas. Le Prince d'Orange augmente les soupçons du Roi contre Don Juan. Maxime de Philippe. Don Juan est empoisonné. Diverses opinions à ce sujet. Amours de Don Juan. Ce Prince comparé à Charlequint & à Germanicus. Son éloge. Graces qu'il demande en mourant. Il ne fait aucune mention de ses enfans. Raison qu'on allégue de cette conduite. Dispute pour le droit de porter son corps. Sa pompe funébre. Le corps est deposé à Namur. Ses obséques. Lettre de Farnese au Roi. Inquiétudes de ce Prince. Philippe le confirme dans le gouvernement des Pays-Bas. Exécution des derniéres volontez de Don Juan. Sentiment à l'égard de sa mére. Translation du corps de ce Prince en Espagne. Destinée de son frére utérin.

1578. Le Roi Sebastien se résout de passer en Afrique.

TOute l'intrépidité, toute la constance, tout le flegme que Philippe avoit coutume de faire paroitre dans les plus grands revers de la fortune, reçurent une terrible épreuve dans les tempêtes qui agitérent cette année les parties septentrionales & occidentales de l'Europe. Je veux parler

ler des fameuſes révolutions, des Pays-Bas d'une part à l'occaſion du ſoulévement des Flamans, & de l'autre du Portugal réduit à paſſer ſous une domination étrangére par l'entrepriſe téméraire de ſon Roi Sebaſtien, neveu & gendre de Sa Majeſté Catholique. Ce jeune Monarque, trop emporté par l'ardeur de ſon courage, ne put différer plus longtems le grand projet qu'il avoit formé de porter la guerre en Afrique, & il réſolut enfin de le mettre à exécution dans le cours de cette année 1578. Rien ne fut capable de lui faire abandonner ce fatal deſſein, il fut ſourd aux remontrances de ſes plus proches parens, aux conſeils de tous ſes amis, qui le ſupplioient de réfléchir ſur les périls inévitables auxquels il alloit expoſer & ſa perſonne & ſon Royaume. Pour comble de malheur, la mort de Catherine ſon ayeule, & tante paternelle de Philippe, arrivée dans les premiers jours de l'année, le mit en pleine liberté de ſe ſatisfaire. Cette Princeſſe, quoique preſque ſans crédit & ſans pouvoir à la Cour, ne laiſſoit pas au moyen de ſes intrigues ſecrettes de faire naitre des obſtacles au voyage de ſon petit-fils : ils ceſſérent à ſa mort, & il ne fut plus queſtion que de preſſer les préparatifs de l'armement. Autre circonſtance qui en avança l'exécution, la Flotte des Indes arriva dans le port de Lisbonne, chargée de richeſſes conſidérables. 1578.

Sebaſtien s'anima encore davantage par les vives ſollicitations que le Souverain-Pontife faiſoit faire ſans relâche par ſon Nonce, avec promeſſe de fournir des ſecours d'hommes & d'argent. En cela Grégoire avoit l'am- Secours que ce Monarque reçoit du Pape.

 bition,

1578. bition, en qualité de Pére commun des Chrétiens, de faire parade d'un zèle ardent pour les intérêts du Christianisme, en procurant les moyens d'étendre la foi de Jésus-Christ dans les Royaumes des Infidéles. D'ailleurs, toujours attentif à saisir les occasions d'accroitre la puissance & la souveraineté du Siége Apostolique, il se flatta de l'établir dans des contrées où elle étoit entiérement inconnue. Projet qu'il suivit avec d'autant plus de vivacité, qu'il avoit le chagrin de voir échouer l'entreprise d'Angleterre par la funeste circonstance des troubles des Pays-Bas. Pour réparer ce revers, il résolut d'employer en Afrique les troupes destinées contre Elizabet, & il promit à Sebastien cinq mille soldats Italiens, sous les ordres d'un certain Anglois, qui par les intelligences qu'il avoit dans son pays, s'étoit fait fort de s'y rendre maitre sans coup férir de quelques villes, & par ce moyen de faciliter la conquête de sa patrie. Cette espérance manquée, Grégoire tourna ses vues & ses préparatifs à l'expédition d'Afrique. Non content d'y contribuer par ses soldats, il accorda de plus à Sebastien la Croisade, qui est une taxe par tête qu'on impose lorsqu'il s'agit de faire la guerre aux ennemis de la Religion Chrétienne. Cette imposition donna cent mille ducats au Roi de Portugal. Il est vrai que c'étoit un fonds tiré de son Royaume & de la bourse de ses propres Sujets : mais telle est la maxime des Souverains-Pontifes, de faire de grandes largesses aux Princes de leur communion, aux dépens de ces mêmes Princes. Le Prince d'Orange voulut aussi entrer dans

les

les frais de l'entreprise, il promit un détachement de ses troupes, & en effet il envoya douze cens hommes sous le commandement du Seigneur d'Amberg. 1578.

Duplicité du Roi Catholique.

Il n'est guéres possible de désigner sous d'autre titre que celui de fourberie la conduite, que Philippe tint dans cette rencontre. Il souhaittoit avec passion que son neveu s'embarquat dans la guerre d'Afrique, en public il faisoit les démarches les plus éclatantes pour l'en dissuader, en secret il l'y faisoit solliciter par d'autres, jusqu'à se servir du ministére du Pape même. Tant il bruloit d'impatience de mettre en œuvre les moyens de se rendre maitre avant le tems du Royaume de Portugal. Mais ce qui frappa tout le monde, fut qu'après avoir donné sa parole de fournir un secours considérable, comme je l'ai déja dit, il trouva des prétextes pour s'en dispenser au moment même de l'exécution. Peut-être dans l'espérance que cette défection imprévue, & irréparable dans une conjoncture aussi pressante, précipiteroit la perte du jeune Monarque. Toute l'Europe eut horreur de cette infidélité. Car enfin on savoit que, malgré l'augmentation du desordre des Pays-Bas, Philippe pouvoit envoyer à Sebastien les cinquante galéres qu'il avoit promises, sans préjudicier à ses affaires de Flandres, où il étoit plus nécessaire de tenir la campagne que d'avoir des Armées navales. Au moins, pour son honneur & l'éclat de sa puissance, le Roi Catholique devoit-il faire voir que les Flamans seuls n'étoient pas capables d'occuper toutes ses forces, & qu'il en avoit encore de reste pour com-

1578. combattre les Infidéles. Il jugea à propos de refuser son assistance, dans le tems que d'autres Princes prenoient part à cette expédition, qui à tous égards les intéressoit moins que l'Espagne. Mais, je le répéte, ses vues personnelles ne lui permettoient pas de mettre son neveu en état d'amener ses desseins à un heureux succès, sa politique au contraire l'engageoit à faire naitre les plus grands obstacles, pour avoir plutôt l'occasion de faire valoir ses droits sur le Portugal.

Armée du Roi de Portugal.

En effet Sebastien étoit si opiniâtrément aheurté à poursuivre son entreprise, qu'il n'eut rien plus à cœur que d'assembler son Armée, dans la présomptueuse prévention qu'il n'auroit qu'à paroitre en Afrique, pour répandre l'épouvante dans tout ce Continent. Telle étoit l'aveugle confiance de ce jeune Roi, trop soumis à l'impétuosité de son courage, pour régler ses projets sur les conseils d'une sage & prévoyante modération. Il s'embarqua dans le port de Lisbonne le 24. de Juin sur la Capitane d'une Flotte de huit cens vaisseaux, tant grands que petits. Ce nombre prodigieux de bâtimens a de quoi surprendre, au moins si l'on veut en croire Campana, qui nous apprend de plus qu'ils portoient quinze mille hommes d'infanterie & huit cens chevaux. Sur ce dernier fait cet Historien se trompe, puisqu'il est assuré que le Roi avoit deux mille cavaliers Portugais, outre une nombreuse Noblesse. A moins que Campana n'ait entendu ne faire mention que d'un corps de huit cens chevaux, qui étoient sous la conduite de Mehe-

met.

met. Après vingt trois jours d'un vent favorable, Sebaſtien fit débarquer ſes troupes à Arzilla, ville qui lui appartenoit. Il y laiſſa quatre mille fantaſſins, pour empêcher que les Mores ne reçuſſent du ſecours d'Alger. De plus il en envoya quatre mille autres à Mazagan, fortereſſe dont les Portugais étoient maitres, dans la vue de tenir en échec de ce côté-là une partie des Mores, qui ſans doute devoient joindre le corps de l'Armée ennemie. 1578.

Embarras &/incertitudes de ce Prince.

On eut alors avis qu'elle étoit très nombreuſe. A cette nouvelle tous les Seigneurs Portugais firent tous leurs efforts, pour détourner le Roi de s'engager plus avant ; ils n'épargnérent ni remontrances, ni ſupplications, ni motifs les plus évidens, pour lui faire prendre le parti de revenir ſur ſes pas, plutôt que de mettre ſa perſonne & toute ſon Armée dans un péril manifeſte de ſuccomber par une bataille ſous les coups d'un ennemi quatre fois plus fort que lui. Sebaſtien fut ébranlé, & prit même la réſolution de ſe rembarquer ſans délai. Sa malheureuſe destinée ne lui permit pas de ſuivre ce mouvement, Mehemet averti de ce qui ſe paſſoit ſut le ramener à ſon premier deſſein. Il fit entendre au bouillant Monarque qu'il ne ſeroit pas beſoin de combattre, il lui répondit de la défaite de l'ennemi à la vue ſeule de l'Armée Portugaiſe, il l'aſſura que le Roi ſon rival ſeroit ſur le champ abandonné des ſiens. C'en fut aſſez pour changer l'eſprit de Sebaſtien, il donna l'ordre de marcher aux Infidéles, & il s'avança juſqu'auprès d'Alca-

1578. çar-Quivir, une des principales villes du Royaume de Fez.

Forces des ennemis. Muley Malucco, quoique bien instruit de la supériorité de ses troupes, envoya offrir diverses conditions de paix des plus avantageuses, Sebastien les rejetta avec hauteur, quoi qu'on pût lui dire pour lui persuader de les recevoir. Les deux Armées étoient en présence, on vit que celle des Mores comptoit seize mille fantassins & six mille chevaux. On eut beau attendre qu'ils passassent dans le camp des Portugais, suivant la promesse de Mehemet, personne ne remua, bien plus on apperçût dans la contenance des ennemis qu'ils étoient résolus de combattre pour la cause du possesseur de la Couronne. Il n'étoit plus tems de reculer, la retraite, ou plutôt la fuite, devenoit plus dangereuse que le combat. Sebastien prit courageusement le dernier parti, sans s'effrayer de la multitude qu'il avoit en tête. Ce dessein, que le desespoir rendoit nécessaire, fut applaudi avec d'autant moins de répugnance, qu'il n'y avoit aucun moyen d'échaper à l'ennemi, qu'on voyoit se disposer fiérement, non seulement à soutenir l'attaque des Chrétiens, mais encore à fondre sur eux & leur livrer bataille.

Bataille où il périt. Dans ces circonstances, Sebastien ne voulut pas être prévenu. Le 4. d'Aout il rangea son Armée sur trois lignes, l'une où étoit sa cavalerie commandée par Don Duarte de Menecez, à l'avantgarde de laquelle il se mit lui-même avec les plus considérables Seigneurs de sa Cour & les principaux de sa

Noblesse.

Nobleſſe. Cette ligne formoit le centre, & avoit à ſes deux côtez toute l'infanterie partagée en deux corps, dont l'un étoit ſous les ordres de Don Antoine Grand-Prieur de l'Ordre de Malte, l'autre obéïſſoit au Duc d'Aveiro. Cette diſpoſition faite, le Roi attaqua les Mores. Malucco avoit diſpoſé ſes troupes en forme de croiſſant. Les Portugais commencérent l'action avec tant d'impétuoſité & de valeur, que du premier choc toute l'aile droite des Infidéles fut rompue & miſe dans une entiére déroute. Ils ne ſoutinrent pas longtems cet avantage, ils furent bientôt entourez d'une multitude, qui accourut de toutes parts au ſecours des vaincus. Ces troupes fraiches fondirent avec tant de furie ſur l'infanterie & la cavalerie Portugaiſe à la fois, qu'elles firent dans ces deux corps un carnage horrible. Sebaſtien reçut un coup de mouſquet, & ſon cheval ayant été tué dans le même tems, ce Monarque tomba à terre, où l'on acheva de lui ôter la vie de cinq coups de lance, quoiqu'il criât qu'il étoit le Roi. 1578.

Cette journée ne fut pas fatale à ce ſeul Monarque, les deux Rois Mores, qui ſe diſputoient la Couronne de Maroc, l'oncle & le neveu, y périrent. Evénement ſi remarquable, qu'il n'y a point dans l'Hiſtoire d'exemple d'une bataille où trois Têtes couronnées ayent perdu la vie. Le frére de Muley Malucco ordonna de chercher les trois corps, qu'il fit expoſer enſemble à la vue de ſon Armée. Ce fut un ſpectacle ſi touchant, que les barbares mêmes ne purent retenir leurs larmes, tant ils croyoient im- Mort de trois Rois.

 poſſible

1578. possible de ne pas s'attendrir du sort de trois Rois tuez dans un même combat. On assure qu'il resta sur le champ de bataille plus de trente mille Mores, quelques-uns en comptent cinquante mille : ainsi ils achetérent chérement leur victoire. Il n'échapa presque personne du côté des Portugais, ils furent tous passez au fil de l'épée, à la réserve de quatre mille qui restérent prisonniers, & de deux cens seulement qui eurent le bonheur de se sauver dans les bois.

Comment Philippe reçoit la nouvelle de la mort de son neveu.

Lorsque la nouvelle de la mort du Roi de Portugal arriva à la Cour d'Espagne, Philippe étoit à St. Laurent de l'Escurial. Il ne manqua pas de donner sur le champ toutes les marques extérieures de la plus grande tristesse, quoique son cœur nageât dans la joye de voir l'occasion si prochaine d'incorporer le Royaume de Portugal à celui de Castille. Il s'enferma pendant une heure dans son Oratoire, & Dieu sait de quelle espéce furent les priéres qu'il y fit. Il donna ordre au Prieur du monastére de faire rester continuellement deux Religieux devant le St. Sacrement, qu'il fit exposer. Le jour suivant de grand matin il partit pour retourner à Madrid, après avoir commandé au Duc d'Albe d'aller devant en diligence, & de faire faire dans cette capitale tous les préparatifs du service funébre. La réponse de ce Général en recevant cette commission est remarquable. „ Sire, *dit-il en brave soldat*, il „ seroit bien mieux d'aller remplir cette cé- „ rémonie dans la ville de Lisbonne". Mais le Monarque si distingué par sa prudence répliqua, „ Le tems vous fera connoitre com- „ bien

„ bien vos idées sont fausses". Effectivement peu de tems après on apprit que les Portugais avoient prêté serment de fidélité au Cardinal Henri oncle du Roi défunt, ce qui donna lieu à des guerres, & plongea le Portugal dans les plus grandes calamitez. 1578.

Naissance de Philippe III.

La révolution de ce Royaume fut suivie de près d'un événement, qui fut pour la Cour d'Espagne & pour Philippe en particulier un sujet réel d'affliction : le Prince Ferdinand mourut dans sa septiéme année. Dans le cours de celle-ci il parut que la mort alloit moissonner toute cette royale Maison, au moins éprouva-t-elle à plusieurs reprises qu'elle n'étoit pas plus exemte que le commun des hommes de subir cette fatale nécessité de payer le tribut à la nature. L'Infante Marie, sœur du Roi Cardinal, & fille de Léonore sœur de Charlequint, finit ses jours, de même qu'en Italie la Grande-Duchesse Jeanne d'Autriche, sœur de l'Empereur Rodolfe. Mais dans les circonstances de ces deüils, le Roi Catholique eut un motif de faire tréve à tant d'objets lugubres : la naissance d'un nouvel héritier, qui depuis lui succéda sous le nom de Philippe III. fit cesser la tristesse, & l'on ne fut occupé qu'à célébrer par des réjouissances & des fêtes convenables le bonheur d'avoir un Souverain présomptif de la Monarchie.

Nouveau Roi en Portugal.

Je reviens aux affaires de Portugal. Après la perte de Sebastien, mort sans laisser des enfans, le Cardinal Henri fils du Roi Emanuel lui succéda & fut couronné. Ce Prince étoit âgé de soixante & dix ans, engagé de plus dans l'Ordre de Prêtrise, ce qui ne

1578. lui permettoit pas de contracter de mariage, & par conséquent le rendoit incapable de laisser des héritiers. Cette conjoncture obligea ses Sujets de le supplier de vouloir leur donner la satisfaction de se désigner un successeur, d'autant qu'il ne restoit aucun Prince de la branche regnante; circonstance qui obligeoit de prévenir, par la nomination d'un héritier légitime, les desordres inséparables de la vacance du Trône, sans avoir reconnu celui qui devoit l'occuper par le droit de sa naissance. Henri, convaincu de la justice de cette demande, ordonna une assemblée générale de tous les Nobles du Royaume Chefs de familles, pour y déclarer à qui la Couronne appartenoit légitimement après sa mort, sous la promesse de sa part d'accepter, confirmer, & reconnoitre pour son successeur, celui qui obtiendroit les suffrages.

On travaille à désigner un successeur à la couronne.

Don François de Mora apprit aussitôt la résolution que le nouveau Roi venoit de prendre. Ce Seigneur avoit été envoyé en Portugal, revétu du caractére d'Ambassadeur de Sa Majesté Catholique, pour faire au Roi Henri les complimens de condoléance sur la perte funeste de leur neveu commun, & féliciter en même tems ce Cardinal d'avoir par son avénement à la Couronne ajouté le Sceptre à la Pourpre. Sur le champ de Mora donna avis à sa Cour de ce qui se passoit, & Philippe à la réception de l'Exprès fit partir le Cardinal Pacheco, accompagné de plusieurs Jurisconsultes, pour exposer juridiquement & selon les régles du droit la validité de ses prétentions sur le Royaume de Portugal. D'un autre côté Philippe avoit pour con-

concurrent Don Antoine, Grand-Prieur de l'Ordre des Chevaliers de Malte, & fils naturel de Don Louis frére du Cardinal-Roi. Ce Prince s'étoit ſauvé par une eſpéce de miracle des mains des Mores, à la bataille où Sebaſtien avoit péri. A ſon retour, il ſe mit ſur les rangs pour être nommé ſucceſſeur d'Henri, & il faiſoit agir une brigue puiſſante en faveur de ſon droit. D'ailleurs il pouvoit compter ſur les ſuffrages du peuple, dont il étoit fort aimé, & qui, rempli de crainte de ſe voir ſoumis à la domination d'un Souverain étranger, aimoit mieux obéir à un Roi de la nation & du ſang royal, quoiqu'il ne tirât ce dernier avantage que d'une naiſſance illégitime. 1578.

Le Roi d'Eſpagne prétend en être le plus proche héritier.

Le Cardinal-Roi étoit d'un tempérament peu déciſif, & peu capable de prendre un parti dans les rencontres qui exigeoient une promte & vigoureuſe réſolution. Il commit onze Barons du Royaume, des plus verſez dans la connoiſſance de ces ſortes de matiéres, pour décider par une ſentence définitive du droit des prétendans, & adjuger en dernier reſſort la Couronne à qui elle ſeroit légitimement dévolue; après toutefois qu'ils auroient examiné & approfondi les raiſons du Roi Catholique, de Don Antoine, & d'autres Princes qui aſpiroient à cette ſucceſſion. La difficulté n'étoit pas de convenir que Philippe excluoit tous ſes concurrens par la juſtice de ſa prétention, elle étoit évidente & inconteſtable. L'embarras étoit de donner aux Portugais un Roi qui ne pourroit pas les gouverner en perſonne, inconvénient propre à allumer une guerre violente

 en-

1578. entre les deux nations, ou au moins de perpétuer leur haine réciproque. Crainte au reste fondée sur la répugnance invincible de la nation Portugaise à obéir à des Commandans qui ne feroient pas leurs Souverains, & de plus sur d'anciens différends qui subsistoient entre elle & les Castillans.

Inconvéniens à le déclarer successeur du vivant d'Henri.

On voyoit encore des suites plus dangereuses à le déclarer du vivant d'Henri successeur immédiat à la Couronne. En ce cas, si par malheur Philippe venoit à mourir avant le Roi-Cardinal, ce qui pouvoit arriver malgré la disproportion d'âge, il faudroit déférer le Sceptre à Emanuel-Philibert Duc de Savoye, qui après le Roi Catholique se trouvoit au plus proche degré, comme fils de la tante maternelle de Philippe, qui n'avoit d'autre avantage sur ce Prince, sinon qu'Isabelle sa mére étoit l'ainée de Béatrix femme de Charles-Emanuel pére du Duc. Ensorte qu'au défaut de Sa Majesté Catholique, si le Cardinal survivoit, l'hérédité appartiendroit incontestablement à Emanuel-Philibert.

Conduite & propositions de Philippe

Pour parer un incident aussi préjudiciable aux intérêts de la Maison d'Espagne, les Ministres de Philippe, le Cardinal Pacheco & de Mora, faisoient jouer tous les ressorts imaginables pour faire déclarer le Roi leur Souverain successeur immédiat & légitime au Trône de Portugal. Leur vue en cela étoit d'assurer cette succession au Prince son héritier, en cas qu'Henri survécût à Philippe : ce qui ne feroit pas, supposé cette mort prématurée, si cette déclaration se faisoit du vivant de Philippe, & si son héritier étoit reconnu pour légitime succes-

seur

ſeur par le peuple. Car, quoiqu'il n'y eût point d'apparence que Philippe dût mourir avant le Cardinal-Roi, les Eſpagnols, dans une affaire d'auſſi grande importance pour les intérêts de leur Roi, ne vouloient négliger aucune des précautions propres à ſe mettre au deſſus des revers les plus imprévus. On ſait aſſez que la politique de ces habiles négociateurs s'étend juſques ſur l'avenir, ils ſavent prévoir tous les inconvéniens, & les préviennent par les plus juſtes meſures, ils paroiſſent même craindre les événemens impoſſibles, quoiqu'au ſurplus il ne ſoit pas fort extraordinaire de voir mourir les jeunes gens avant les vieux. 1578.

Expédient proposé par les Docteurs Portugais.

Il y eut des Juriſconſultes Portugais qui propoſérent de faire précéder le Roi Catholique, & de lui adjuger la Couronne préférablement à tout autre quel qu'il fût, au Cardinal même. En effet ſuivant le degré de la naiſſance Philippe étoit le plus proche héritier du défunt Sebaſtien, attendu qu'il étoit frére de la mére de ce jeune Monarque, au lieu que, comme je l'ai dit, Henri n'étoit que le frére de l'ayeul du Roi mort. Mais Philippe ne voulut en aucune maniére ſe prévaloir de ſon droit, à la vérité inconteſtable à ſuivre la diſpoſition de la loi à la rigueur. En cela il ſe propoſoit de ménager l'eſprit d'Henri, & de ne pas ſe faire un ennemi de ce bon Prince, qui étoit ſon oncle, & pour lequel il avoit une vénération, un reſpect, une tendreſſe ſinguliéres; d'autant plus qu'il ne tireroit pas un grand avantage de ſon excluſion.

Le Duc d'Oſſone

Toute ſa politique, toutes ſes démarches ſe

1578. se bornérent donc à obtenir par d'autres voyes la succession vacante, c'est à dire, à ne se l'assurer qu'après la mort du Cardinal. A cet effet il tint à Lisbonne un Ministre, chargé de suivre sans relâche cette affaire. Contraint de rapeller le Cardinal Pacheco, dont la présence étoit alors nécessaire en Espagne, il envoya en Portugal Don Pierre Girone Duc d'Offone, le même qui depuis s'est rendu si fameux dans la Viceroyauté de Naples, pour agir continuellement auprès du Roi-Cardinal & du Sénat de Lisbonne. Il ne fut pas longtems à s'appercevoir que les Portugais, en sollicitant la nomination d'un successeur, s'efforçoient de persuader Henri que son héritier présomptif devoit être choisi entre les Sujets du Royaume, & non parmi les étrangers, ou bien d'engager ce Roi à remettre cette décision au jugement du Sénat de Lisbonne. Pour arrêter l'effet de cette proposition, la Cour d'Espagne fut contrainte de prendre d'autres mesures & d'en venir à la voye des armes, résolue de ne pas se laisser enlever cet héritage, dont l'acquisition lui donna plus de peine qu'elle n'avoit cru dans le commencement.

envoyé en Portugal.

Ambassadeur du Roi de Maroc à Madrid.

Pendant tous ces mouvemens, on vit arriver à Madrid un Ambassadeur de la part du Roi de Maroc, Hamet frére & successeur de Muley Malucco tué à la bataille d'Alcaçar. Ce Prince envoyoit offrir à Philippe de lui rendre le corps du Roi Sebastien son neveu. Sa Majesté Catholique remercia le Monarque More à cet égard, & lui fit savoir qu'il lui seroit plus agréable de recevoir le corps de Don Jean de Silva, qui en qualité

lité de son Ambassadeur étoit passé en Afrique avec Sebastien. Il ajouta qu'il ne se croyoit pas obligé de s'embarasser à recueillir les cendres du Roi de Portugal, qui avoit entrepris cette expédition contre sa volonté; au lieu qu'il ne pouvoit laisser le corps de Silva, qui n'avoit perdu la vie, que pour avoir accompagné le jeune Roi en conséquence des ordres de son Souverain. Philippe envoya de grands présens au Roi More, qui remit le corps du Seigneur Espagnol, & celui du Duc de Barcelos fils du Duc de Bragance. 1578.

Prétendans à la Couronne de Portugal.

La mére de ce Duc de Barcelos étoit Catherine, fille d'Edouard, frére du Roi Henri. Par conséquent elle avoit droit de prétendre à la Couronne vacante, & même elle étoit vivement soutenue dans sa prétention par les Portugais, qui paroissoient disposez à ne vouloir pour Roi qu'un Prince de leur nation. Par la même raison, mais avec plus d'apparence de justice à suivre la prérogative de la primogéniture, paroissoit sur les rangs le Prince Ranuce de Parme, fils de Marie fille ainée du même Edouard Duc de Vimare. Parmi ces concurrens, qui étoient autorisez par la disposition des loix en vertu de leur naissance à demander une si grande succession, on eut lieu d'être surpris de voir la Reine Catherine de Médicis mére du Roi de France se mettre au nombre des héritiers de Sebastien. Cette Princesse fondoit son titre sur ce qu'elle étoit héritiére de sa mére, qui avoit apporté dans sa Maison le droit de prétendre tous les domaines, de quelque nature qu'ils pussent être, que les anciens Com-
tes

1578. tes de Boulogne avoient autrefois possédez. Par cette filiation elle soutenoit que le Royaume de Portugal lui appartenoit à cause d'une certaine Mathilde, qu'elle disoit avoir eu des enfans d'Alfonse III. du nom Roi de Portugal, que ce pére avoit deshéritez, pour laisser sa Couronne à Denis son fils naturel. Mais les Portugais traitérent cette généalogie de fable, & la prétention de pure chimére.

Préparatifs de Philippe.

De quelque valeur que fussent les droits de tous les compétiteurs, Philippe songea de bonne heure à se précautionner de maniére, qu'aucun de ses concurrens ne pût emporter la préférence après la mort du Roi-Cardinal. En cas que les loix ne lui fussent pas favorables, ou que par d'autres motifs on lui donnât l'exclusion, sa résolution étoit prise de s'ouvrir le chemin au Trône de Portugal avec une Armée de cinquante mille combattans. Ainsi pendant que les prétendans se disputoient juridiquement à Lisbonne la succession future, ce Monarque faisoit ses préparatifs, pour agir au moment que le Cardinal auroit les yeux fermez. Ce fut le seul moyen qu'il jugea capable de faire valoir ses droits, en cas que les Juges refusassent de les reconnoitre légitimes, & il espéroit d'autant mieux réussir, qu'il ne voyoit d'ailleurs aucun obstacle étranger qui dût occuper ses armes, & que la guerre de Flandres, quoique très vive, ne lui donnoit pas beaucoup d'inquiétude à l'égard de la conquête qu'il étoit dans le dessein d'entreprendre.

Il conclut une

Toute sa crainte étoit que le Sultan Amurat ne

voulût se vanger du refus qu'il avoit fait de conclure une tréve, refus dont il savoit que le Grand-Seigneur avoit été fort offensé. Ainsi il voulut se mettre à couvert de tout péril de cette part, d'autant plus qu'il étoit informé que ce nouvel Empereur des Turcs balançoit entre deux expéditions qu'il marquoit avoir également à cœur. L'une étoit d'attaquer avec toutes ses forces la Perse pour y conquérir quelques Provinces, l'autre de porter le fer & le feu dans les Etats maritimes du Roi Catholique. Un ennemi aussi puissant ne pouvoit manquer de faire perdre à Philippe l'acquisition du Royaume de Portugal, s'il étoit obligé de défendre ses Etats de Naples & de Sicile, dans le tems de la mort du Cardinal. Il falloit prévenir cet inconvénient, & il n'y avoit point d'autre ressource que de proposer à la Porte la Tréve, qu'il avoit rejettée peu auparavant avec tant de hauteur. C'est le parti qu'il prit, & Amurat s'y montra disposé, par les flateuses espérances qu'il se faisoit d'étendre considérablement les limites de son Empire du côté de la Perse. Ce trait de la politique de Philippe manifeste ses vrais sentimens. On a vu il n'y a pas longtems ce Monarque jurer qu'il aimoit mieux perdre sa Couronne, que de se résoudre à suspendre par quelque Traité que ce pût être la haine qu'il portoit aux Turcs. A présent l'ambition d'augmenter ses titres & ses domaines, la vue de ne pas mettre en risque ses prétentions sur le Royaume de Portugal, le porte à rechercher avec empressement l'amitié de ces mêmes ennemis du nom Chrétien, pour lesquels il venoit

1578.

tréve avec le Grand-Seigneur.

1578. noit de faire éclater tant de mépris sous le respectable prétexte de la Religion. N'est-on pas fondé à conclure que ce Roi ne régloit ses démarches que sur le desir dominant de regner, & de soumettre tous les peuples à son obéissance?

Réflexion à ce sujet. Ainsi la tréve fut signée pour dix ans par les deux Monarques. Evénement qui devint le sujet des réflexions du public, quoique personne n'ignorât que Philippe n'avoit d'autre but que d'assurer ses droits sur le Portugal, & se rendre faciles les moyens d'écarter ses rivaux par la voye des armes. Quoique cette conduite n'eût rien que de très conforme aux maximes d'une saine politique, cependant par rapport au Roi d'Espagne on ne l'envisageoit pas dans ce point de vue. Tout l'Univers n'y remarquoit qu'une disparate choquante, tantôt une affectation de zèle pour l'honneur de la foi de Jésus-Christ, un moment après pour des intérêts personnels l'oubli du bien général, & la conclusion d'une alliance avec l'ennemi perpétuel du Christianisme. Mais Philippe n'étoit pas plus que les autres Souverains à l'épreuve de la soif d'étendre son Empire : & ce qui doit être soigneusement observé, jamais Prince n'a possédé mieux que lui l'art de masquer ses actions.

Jugement du Pape. Le Souverain-Pontife parut extrêmement scandalisé à la réception de cette nouvelle, & il étoit tellement prévenu que Philippe étoit incapable de varier sur l'article des Infidéles, qu'il eut toutes les peines du monde à croire, comme il s'exprima, que Philippe le Catholique fût devenu Turc par l'ambition

on de regner. Ces finiftres impreffions 1573.
ffacérent bientôt, l'habile Monarque fut
ouvrir fa démarche de tant de prétextes de
ceffité dans les lettres qu'il écrivit à Rome,
le Grégoire l'approuva & devint fon apolo-
fte. Au refte ce Traité ne fit tant de bruit,
n'expofa Philippe aux difcours injurieux
presque toute la Chrétienté, que parce
'il avoit marqué tant de répugnance à é-
outer les propofitions de paix que la Porte
i avoit fait faire, & qu'à l'occafion de ce
fus, il n'avoit étalé aux yeux du public,
ec tant de fafte, que le feul motif d'une
ine religieufe pour les cruels perfécuteurs
la Religion Chrétienne.

Arrivée d'Alexandre Farnefe dans les Pays-Bas.

La principale, on peut dire la continuelle
tention de ce Monarque étoit de veiller à
confervation de la tranquillité de fes Etats,
de porter dans la vafte étendue de fa Mo-
rchie les remédes propres aux maux qui
ouvoient l'interrompre. Après avoir affuré
s Provinces maritimes contre les courfes
s Mahométans, il parut par les préparatifs
'il ordonnoit n'avoir d'autre projet en tête
le l'expédition de Portugal. Cependant
en ne lui tenoit plus à cœur que les trou-
es des Pays-Bas, & il en faifoit fa plus fé-
eufe occupation, connoiffant mieux que
rfonne de quelle conféquence ces Provin-
s étoient pour les intérêts de fa Maifon. Il
oit donné ordre à Alexandre Farnefe Prin-
de Parme de paffer en perfonne dans les
ys-Bas, afin d'y foutenir par fa valeur les
ffeins que le courage toujours actif de Don
an lui infpiroit. Philippe avoit d'autant
us volontiers jetté les yeux fur Alexandre,
que

1578. que Don Juan marquoit depuis longtems u
empressement extraordinaire à avoir ce Prin
çe pour second dans ses travaux militaires
& que Grégoire, flatté de voir un Souverai
vassal du Siége Apostolique combattre contr
les ennemis de l'Eglise Romaine, avoit v
vement sollicité le Roi Catholique de pren
dre cette résolution. Farnese ne balança pa
à se rendre aux instances de ce Monarque
& il vint en Flandres avec une suite de cen
Gentilshommes de ses Etats, & trois cen
soldats d'élite pour sa garde.

Son entrevue avec Don Juan.

Don Juan d'Autriche le reçut avec une joy
incroyable, il l'embrassa tendrement, & lu
dit qu'il avoit ordre de Sa Majesté de lu
communiquer toutes les affaires tant de l
guerre que de la paix, & de lui assigner mil
le écus d'or par mois. Cette pension éto
d'autant plus honnorable pour le Prince d
Parme, que Philippe n'avoit coutume de l
donner qu'à ses Viceroïs, aux Gouverneur
de ses Provinces, & aux Généraux de se
Armées. C'est aussi ce qui fit conjecture
qu'Alexandre ne manqueroit pas de parveni
au suprême commandement. Mais ce Prin
ce ne voulut recevoir que trois mois de suit
ces appointemens, pour répondre de sa par
à l'honneur qu'il recevoit, & se rendre re
commandable auprès des peuples par ce
preuves éclatantes de l'estime singuliére, qu
leur Souverain témoignoit avoir pour sa per
sonne. Au bout de ce tems il remercia l
Roi Catholique de cette grace, & lui dit dan
sa lettre „ qu'il étoit plus ambitieux de gloi
„ re qu'avide d'argent, qu'on ne lui devoi
„ point de récompense, qu'il n'avoit encore
„ rendu

„ rendu aucun service, & qu'il n'avoit pas „ besoin d'un semblable aiguillon pour l'exciter à devenir utile à Sa Majesté. 1578.

Presque en même tems on vit arriver d'Espagne, contre l'attente de tout le monde, un nombre considérable de Seigneurs les plus distinguez & par leur naissance & par leurs emplois. Il y avoit entre autres Don Pierre de Tolède fils du Viceroi de Sicile, Lopez de Figueroa Mestre de Camp d'une Terce de vétérans Espagnols qu'il amenoit d'Italie, Don Alfonse de Léve fils du Viceroi de Navarre à la tête d'une compagnie d'élite de Gentilshommes Espagnols, dans laquelle Sanche son frére servoit en qualité de Lieutenant, & Hurtado de Mendozza étoit Enseigne. De plus Gabriel Serbelloné suivit de près. Ce Seigneur étoit revenu depuis peu de Tunis, après avoir été racheté de son esclavage par le Pape, qui avoit donné en échange tous les prisonniers, que le Siége Apostolique avoit eus pour sa part après la bataille de Lepante.

Arrivée de nombre de Seigneurs & d'un renfort de troupes.

J'ai dit que Don Juan ressentit l'arrivée d'Alexandre Farnese avec des mouvemens de joye extraordinaires. Quoique l'extrême considération qu'il avoit pour le mérite personnel de ce Prince fût le principal motif de ses transports, il ne pouvoit en refuser une partie au plaisir de recevoir en même tems un renfort de deux mille Italiens, que Farnese amenoit, & qu'il avoit levez lui-même dans le Duché de Milan. Mais rien ne releva plus efficacement le courage de l'Armée, que le retour du Baron de Billi, qui avoit été envoyé en Espagne pour y porter la nou-

Secours d'argent & pensions assignées.

1578. velle de la victoire de Gemblours. Il apportoit des secours d'argent; au moins des lettres du Roi, qui assignoit trois cens mille écus par mois pour l'entretien de trente mille hommes d'infanterie & de trois mille chevaux. Il est vrai que Philippe déclaroit ne pouvoir & ne vouloir faire une plus grande dépense pour la guerre des Pays-Bas, & qu'on ne devoit pas attendre davantage de son Epargne. Ce Monarque répandoit encore ses bienfaits sur plusieurs Officiers généraux. Il confirma la pension du Prince de Parme, & outre ces douze mille écus il lui en assigna deux mille autres pour ses domestiques & les soldats de sa garde, avec un ordre absolu à Alexandre de recevoir ces gratifications, & au Trésorier de les lui payer du jour de son entrée en Flandres. Par les mêmes lettres Octave Gonzagues étoit confirmé dans la charge de Colonel général de la cavalerie, aux appointemens de cinq cens écus par mois. Christofle Mondragon & François Verdugo, tous deux Mestres de Camp Espagnols, eurent, le premier huit cens écus par an, l'autre cinq cens, Antoine Olivera trois cens, & le Comte de Mansfeld un présent de douze mille écus.

Jonction des Armées ennemies.

Ces secours ne pouvoient pas venir plus à propos, & dans la situation où Don Juan se trouvoit, il n'en falloit pas de moindres pour soutenir la valeur des Royalistes, abattus & consternez de la nouvelle qu'ils recevoient de toutes parts des préparatifs formidables que faisoient les ennemis. Il arrivoit couriers sur couriers, avec avis que Jean-Casimir à la tête d'un gros corps de troupes

tra-

versoit la Gueldre, pour joindre à Nimégue l'Armée des Etats & celle du Duc d'Alençon qui marchoit à grands pas vers Mons. Sur ces rapports, Don Juan assembla le Conseil de guerre, où il fut résolu de surprendre une partie des ennemis, & de les engager à une bataille, avant qu'ils eussent le tems de se réunir. Mais soit qu'il ne fît pas toute la diligence convenable pour exécuter ce dessein, soit que les ennemis eussent précipité leur marche, la jonction se fit avant que Don Juan eût pu rassembler toutes ses troupes dispersées dans les garnisons. — 1578.

Ce Prince n'abandonna pourtant pas son premier projet, quoiqu'il eût perdu l'occasion favorable d'attaquer les Confédérez avec avantage. Il rassembla son Conseil de guerre, & tout le monde applaudit à son sentiment, excepté Alexandre Farnese, dont l'opposition causa le plus grand étonnement. Toute l'autorité, toute la réputation de ce Prince, les raisons sur lesquelles il fondoit son avis, quelque convaincantes qu'elles parussent, ne prévalurent pas sur la résolution générale de l'assemblée, on suivit le plan du Gouverneur, qui étoit d'aller forcer l'ennemi dans ses retranchemens, avant qu'il pût grossir davantage son Armée. Celle du Roi se mit en marche, & arriva à la vue du camp des Alliez, mais il ne fut pas possible de les attirer au combat, & cette expédition se termina, contre l'espérance de Don Juan, par quelques escarmouches avec peu de perte de part & d'autre.

Résolution de Don Juan de les attaquer.

Ainsi ce Prince, ne voyant aucun jour à remporter une victoire dont il s'étoit flatté, fit

Sa retraite.

1578. fit sonner la retraite, & ses troupes rassemblées marchérent en bataille du côté de Namur. Don Juan avoit donné ordre de travailler en diligence à la construction d'un Fort, qu'il avoit auparavant désigné aux environs de cette ville, pour y asseoir son camp, dans la vue de se mettre en sureté contre l'approche des ennemis, s'ils avoient dessein de l'attaquer. La situation avantageuse du lieu qu'il avoit choisi lui donnoit le moyen de se défendre de tous les côtez, & en arrivant il trouva les nouvelles fortifications perfectionnées, par la diligence de Serbelloné à qui il avoit remis la conduite de cet ouvrage. Don Juan avoit pris ce parti, non seulement, comme je viens de le dire, par l'assiette avantageuse de ce poste, mais de plus par imitation de l'Empereur son pére, qui en présence de trois puissantes Armées conduites par Henri II. Roi de France, retrancha dans le même endroit le peu de troupes qu'il avoit, & par ce moyen les mit à couvert d'un combat inégal. Dans la même vue le Prince suivit cet exemple, pour attendre sans crainte un gros renfort qu'on lui faisoit espérer, & en conséquence se voir en état de faire tête aux ennemis & de dissiper leurs forces.

Maladie de ce Prince.

Tels étoient ses desseins, telles étoient alors ses espérances, lorsqu'au moment où il se flattoit de voir ses desirs accomplis, il fut attaqué de la même maladie que Serbelloné avoit depuis quelques jours, & ils se firent transporter à Namur. C'étoit une fiévre de la même nature, avec les mêmes accès & les mêmes redoublemens, mais le pronostic

des

des Médecins fut bien différent pour l'un & pour l'autre. Il y en eut un grand nombre apellez aux consulations, tous assurérent qu'il n'y avoit aucun danger pour Don Juan, & au contraire que Serbelloné n'échaperoit pas. Ils appuyoient en effet leur jugement par des raisons plausibles, dont la plus forte fut la disproportion d'âge des malades, Serbelloné avoit plus de soixante & dix ans, & Don Juan n'en avoit pas encore trente trois accomplis. Mais que les decrets des hommes sont souvent différens de ceux du Ciel! Le Prince mourut, & le jour même de sa mort fut celui de la convalescence de Serbelloné. Evénement qui donna une grande réputation au Médecin d'Alexandre Farnese nommé Pennoni, qui, contre l'avis unanime de ses confréres, avoit dès le commencement pronostiqué la mort de Don Juan & le rétablissement de Serbelloné. 1578.

Don Juan, qui s'appercevoit de l'état dangereux de sa maladie, ne voulut plus s'embarrasser du soin des affaires du monde, & remit à Alexandre Farnese le suprême commandement & toute son autorité tant dans la paix que dans la guerre, & en cas qu'il vînt à mourir, il déclara ce Prince Gouverneur des Pays-Bas & Général des Armées, jusqu'à ce que le Roi eût fait savoir sa volonté à ce sujet. Farnese fut quelque tems incertain de ce qu'il devoit faire, à la vue des inconvéniens qui se présentoient à accepter ou à refuser cette charge. D'un côté son refus lui paroissoit blesser toutes les régles de la bienséance & du devoir,

Il déclare Alexandre Farnese Gouverneur des Pays-Bas.

1578. dans l'état déplorable où se trouvoient les affaires. De l'autre il étoit à craindre que le Roi n'approuvât pas la disposition de Don Juan, en ce cas l'honneur & la réputation du Prince de Parme seroient compromises, par la honte qu'il y auroit à une personne de sa condition de se voir déposséder d'un emploi qu'il auroit exercé. Après avoir balancé tous les motifs pour & contre, la fidélité qu'il crut devoir à Dieu & au Roi l'emporta, (c'est ainsi qu'il en écrivit à sa mére) il accepta les Patentes que Don Juan fit expédier & lui remit en mains propres. Dans ses lettres à Parme, à la suite de l'exposition des motifs de sa conduite, il protesta qu'il auroit cru mériter le reproche d'infidélité, si, dans le tems que les forces supérieures des ennemis avoient répandu l'épouvante dans les troupes du Roi, qui par la mort de Don Juan étoient sur le point de se dissiper faute d'un Chef capable de les retenir, si, dis-je, dans ces tristes circonstances il avoit abandonné l'Armée, au moment que toutes les Provinces menaçoient de se soustraire à l'obéissance du Roi, & de bannir totalement la Religion Catholique.

Raisons de ce Prince pour accepter cette charge.

Le Duc Octave son pére n'approuva pas ces raisons, auxquelles Alexandre ajouta celles-ci. Qu'il avouoit s'être chargé du gouvernement, dans la vue de se mettre à couvert du reproche de ne l'avoir refusé, que par la peur de n'être pas en état de soutenir l'autorité de Sa Majesté Catholique dans les Pays-Bas, ni d'arrêter les progrès des Confédérez maitres de la campagne, &

à

à la veille de tout faire plier sous l'effort 1578.
de leurs armes. D'ailleurs il assuroit qu'il s'étoit laissé emporter par l'affection singuliére des soldats, qu'on entendoit dire hautement que, quand même Don Juan n'auroit pas déclaré le Prince de Parme son successeur, ils l'auroient nommé eux-mêmes, résolus de ne point obéir à un autre Général, jusqu'à ce que le Roi eût disposé de cette charge. A ces témoignages éclatans d'amitié & de confiance, Alexandre s'étoit cru obligé, par un mouvement de générosité & de gratitude, de mettre à l'écart l'intérêt de son amour-propre & toutes les maximes de la politique, pour répondre aux voeux empressez des troupes.

Services qu'il rend à Don Juan.

Malgré les occupations extraordinaires que lui donnoit le détail du commandement, il ne quitta pas le lit de son oncle moribond. Non seulement il le consoloit par ses discours, mais encore il lui rendoit des services essentiels, par les sommes considérables qu'il lui fournit, dans le tems qu'il manquoit d'argent pour payer l'Armée, faute de recevoir les remises que la Cour d'Espagne avoit fait espérer. Son assiduité auprès du malade ne l'empêchoit pas de vaquer aux fonctions de sa charge, tantôt attentif à contenir les soldats dans le devoir, tantôt en action pour découvrir les desseins des ennemis, toujours en un mot vigilant, toujours rempli des engagemens d'un habile Général. En même tems il donnoit soigneusement avis à la Cour de tous les accidens de la maladie de Don Juan, suivant

1578. les ordres que le Roi avoit donnez aux Médecins d'en faire un journal exact.

Mort de ce Prince. Mais enfin ce pauvre Prince rendit son ame à Dieu le jour de la fête de l'Evangéliste St. Matthieu, dans le tems qu'il paroissoit reprendre ses forces, & donner des espérances d'un prochain rétablissement. Il reçut les Sacremens selon l'usage de l'Eglise Romaine, & immédiatement après il entra tout d'un coup dans des rêveries d'un homme plein du métier de la guerre : il rangeoit des Armées en bataille, il apelloit tous les Capitaines par leurs noms, il expédioit des détachemens, il faisoit partir des coureurs, & mille autres manœuvres de cette nature. Quelques jours se passérent dans ces agitations, & le 1. d'Octobre (non le jour ci-dessus nommé, auquel on le réputa communément mort, parce qu'il fut toujours dans ce déplorable état de fureur & de la perte de sa raison) il mourut, dans ce même mois où il avoit coutume de renouveller par des fêtes & des réjouissances la mémoire de la bataille de Lepante. Mais à l'occasion de cette mort, je crois que le lecteur apprendra avec plaisir les particularitez de la naissance de ce grand Capitaine, & quelques circonstances remarquables de sa vie.

Sa naissance. Don Juan d'Autriche naquit à Ratisbonne, une des villes les plus considérables d'Allemagne, en 1545. le 24. de Février, le même jour que l'Empereur Charles V. son pére étoit venu au monde la premiére année de ce siécle. Barbe de Plombez, De-

Demoiselle de qualité de cette ville, fut la mére de Don Juan. Elle disputoit le prix de la beauté aux plus belles Allemandes de son tems; elle réunissoit en sa personne toutes les graces, tous les agrémens qu'on peut desirer dans le sexe, mais sur tout la nature l'avoit enrichie du don d'une voix si mélodieuse, qu'avec la justesse des régles de la musique qu'elle possédoit en perfection, elle ravissoit les cœurs de tous ceux qui l'entendoient. Elle pouvoit bien enlever les autres hommes, puisqu'elle triompha de toute la tendresse d'un Empereur, & d'un Empereur du caractére de Charlequint, qui affectoit de se donner en public la réputation d'être peu susceptible des traits de l'amour, quoiqu'en secret il ne fût pas moins fragile que le reste des mortels. Jules pére de Barbe n'avoit rien plus à cœur que de remplir le monde du bruit des qualitez naturelles & acquises de sa fille, pour cet effet il ne manquoit pas de la produire dans toutes les fêtes publiques, & de l'y faire paroitre d'une maniére à attirer tous les regards, souvent même il formoit chez lui des parties où il invitoit des Cavaliers de considération à venir entendre l'aimable Plombes. 1578.

Charlequint, après son retour d'Espagne en 1545., passa à Ratisbonne, où il fut reçu & traité par les habitans avec toute la splendeur imaginable. Entre les différentes espéces de fêtes qu'on imaginoit tous les jours pour divertir ce Prince, on s'avisa, à la suite d'un grand festin qu'on lui donna en public, de faire venir la jeune Plom-

Commencement de la passion de Charlequint pour Barbe Plombez.

1578. Plombez, âgée pour lors de dix huit ans, dans la vue d'amuser l'Empereur par les charmes de sa voix, & ainsi de prolonger le tems de maniére, que chacun pût à loisir admirer la majesté d'un Souverain aussi fameux par une suite d'actions héroïques. A peine la Demoiselle parut, que Charle-quint, frappé de ses attraits, ne put cacher son trouble, on vit aussitôt dans ses yeux je ne sai quoi de vif & de tendre, qui fit disparoitre cette sérénité douce & majestueuse qu'on remarquoit toujours avec admiration. Devenu en un moment épris des charmes de l'adorable Plombez, il ne fut occupé qu'à contempler cette belle personne, dont l'air, le port, les gestes, la contenance, parurent seuls faire son plaisir. Mais ce fut le comble de sa surprise & du triomphe de la belle, lorsqu'elle poussa avec justesse les sons ravissans d'une voix mélodieuse, & il avoua publiquement qu'il n'en avoit jamais entendu qui réunît à un si haut degré toutes les perfections de la nature & de l'art. Pour abréger ce détail, l'Empereur resta si charmé, que souvent il la faisoit venir, sous prétexte de dissiper la mélancolie que lui causoient les soins du gouvernement. Enfin en peu de tems l'aimable Plombez devint maitresse passionnément aimée, & son amant ne chercha plus à se soulager par les agrémens de sa voix, mais par les doux accords d'une tendresse réciproque, & toute la vivacité des embrassemens de l'objet de sa passion.

Don Juan envoyé enfant en Espagne.

Bientôt après il eut le fils dont il est question. Cette intrigue fut tenue si secret-

tel

te, que la rénommée publioit qu'il avoit toujours vécu dans la plus exácte continence, depuis la mort de sa femme Isabelle. Malgré ces bruits, il voulut prévenir les incidens qui pouroient divulguer le mistére, non seulement pour sa propre réputation, mais encore pour sauver l'honneur de la Demoiselle. Dans cette vue, il retira l'enfant, qui n'avoit pas encore un an, des mains de la mére qui le faisoit nourrir fort secrettement. Il le remit à Louis Quixiada Grand-Maitre de sa maison, dont il reconnoissoit par expérience la fidélité, & qui confident de l'intrigue avoit eu toujours la commission de conduire la Demoiselle dans la chambre de l'amoureux Empereur. Ce Seigneur eut ordre de transporter l'enfant en Espagne, pour l'y faire élever par Madelaine d'Ulloa sa femme, illustre par sa piété, la régularité de ses mœurs, & ses vertus. Mais sur toutes choses Charles recommanda de faire en sorte, que personne au monde ne pût découvrir qui étoit le pére de l'éléve. Quixiada, pour répondre à la bonne opinion & à la confiance de son Souverain, conduisit le jeune Prince à Villagarsia, terre qui lui appartenoit, & où sa femme faisoit sa résidence ordinaire. Il laissa Don Juan entre ses mains, la conjura au nom de leur tendresse d'en avoir un soin tout particulier, sans lui dire autre chose sinon que c'étoit le fils d'un de ses amis, à qui il avoit les plus étroites obligations.

1578.

Il est élevé dans la maison de Quixiada.

Quoi qu'il pût dire, Madame d'Ulloa fut persuadée qu'il étoit le pére de l'enfant.

 Mais,

1578. Mais, comme elle aimoit tendrement son mari, & qu'elle en étoit aussi tendrement aimée, elle ne poussa pas plus loin sa curiosité, & ne fut que plus empressée à lui donner en cette rencontre une preuve singuliére de son amour, par ses attentions auprès de son précieux dépôt. Un jour le feu prit dans un appartement du château, où Madame Quixiada & Don Juan couchoient: Don Louis, qui étoit couché dans une autre chambre, s'éveilla au bruit des flammes, & courut en chemise à celle de sa femme, où il ne songea qu'à enlever l'enfant, & à le mettre en sureté: cela fait, il retourna au secours de sa femme. Cet empressement, ces inquiétudes parurent à la Dame passer les bornes de l'intérêt qu'un pére peut prendre ordinairement à la conservation de son propre fils, & depuis ce tems elle resta convaincue que l'enfant ne pouvoit avoir pour pére, qu'une personne infiniment au dessus de son mari. Soupçon qui se confirma, plus Don Juan avançoit en âge; on remarquoit de jour en jour dans ce jeune Prince des qualitez éminentes, & qui attirent le respect & la vénération, un air affable, une générosité, une douceur, des maniéres graves & élevées, un port majestueux, en un mot tout ce qui pouvoit faire connoitre qu'il tiroit sa naissance de la plus illustre origine.

Ses exercices dans sa jeunesse.

Lorsqu'il se trouvoit à jouer avec des enfans de son âge, il prenoit cet air de grandeur & de supériorité, que l'Histoire donne à Cyrus au milieu des bergers. Dans les jeux que les enfans ont coutume d'imaginer

giner entre eux, Don Juan se faisoit distinguer par ses maniéres, & il paroissoit le Chef de la troupe, quoiqu'il ne fît que jouer comme les autres. Ensorte que Quixiada, à la vue de ses inclinations, résolut de l'élever dans les exercices convenables à un guerrier, dans le dessein de lui faire prendre le gout de la guerre, & le mettre dans un train à suivre de près les traces de son pére, & à ne pas se rendre moins fameux par ses exploits. Sur cette idée il lui donna un petit cheval, & tous les maitres des sciences propres à la profession militaire. Non content de cela, pour donner de l'émulation à son jeune éléve, il songea à établir dans le pays un Ecuyer, & il engagea les Gentilshommes du voisinage à soutenir son dessein, & à contribuer à cette dépense, dont il voulut payer le tiers pour la part de Don Juan. Tant de soins, tant de distinction, confirmérent Madame Quixiada dans la pensée qu'elle avoit que le jeune homme avoit un pére de la plus haute volée. Elle n'eut pas seule ces soupçons, presque tout le monde le regardoit sur le même pié, jusqu'au maitre du manége même, qui lui voyoit faire des progrès si rapides, qu'il laissoit en arriére tous ses compagnons d'exercice.

1578.

Charlequint le destine à l'état ecclésiastique.

Charlequint, informé des brillantes dispositions de son fils, & des progrès extraordinaires qu'il faisoit dans ses exercices, ne voulut pas laisser à la Cour de Philippe un Prince, qui par un esprit trop guerrier pût lui donner un sujet de jalousie, comme il

1578. arrive d'ordinaire à l'égard des Princes du même sang, capables de se distinguer dans la profession des armes, & par là de parvenir à l'exécution des plus grandes entreprises. Pour prévenir les effets d'une semblable discorde, il ordonna à Quixiada de faire perdre à Don Juan ce gout pour la profession des armes, & de le mettre à des études moins tumultueuses, & qui pussent le disposer à choisir l'état ecclésiastique, à prendre dans le tems les Ordres sacrez, & se frayer le chemin aux premiéres dignitez de l'Eglise. Mais un changement de cette nature parut difficile à Don Louis, qui connoissoit à fond l'esprit & l'inclination de son éléve. L'expérience le convainquit bientôt de cette vérité journaliére, qu'il est presque impossible d'effacer, par la voye des conseils & de la persuasion, les premiéres teintures qu'on a prises dès l'ouverture de la raison: le jeune Prince ne pouvoit se résoudre à abandonner ses exercices militaires. Quixiada, desespérant de remplir la volonté de l'Empereur, résolut de lui écrire ce qui se passoit, & de lui représenter la force du tempérament de Don Juan, qui le portoit d'une maniére irrésistible au métier de la guerre, & qui se manifestoit tous les jours avec tant de violence, qu'il n'y avoit point d'espérance de lui inspirer d'autres sentimens. Mais sur le point de mander ces particularitez, il reçut la nouvelle de la mort de Charlequint, ensorte qu'il prit le parti de laisser son éléve dans le train de ses premiers exercices, sans lui

lui parler davantage d'études sérieuses, jusqu'à ce qu'il eût de nouveaux ordres à ce sujet. 1578.

Quelques jours avant que de mourir, ce fameux Empereur fit venir Philippe son fils pour lui découvrir le mistére qu'il avoit jugé à propos de tenir caché jusqu'alors, & il le lui déclara à peu près en ces termes. „ Mon fils, je vous ai abandonné de mon „ vivant tous mes Royaumes, & pendant „ qu'il me reste encore quelques momens „ de vie, je veux vous donner un frére. „ Je ne doute pas que, comme vous avez „ reçu les premiers avec des sentimens de „ reconnoissance & d'amour, vous ne re- „ ceviez ce dernier présent d'une maniére „ aussi affectueuse. Apprenez donc que „ Don Juan, qu'on éléve dans la maison de „ Don Louis Quixiada à Villagarsia, est „ né du même pére que vous, & par con- „ séquent que vous êtes tenu de l'aimer a- „ vec toute la tendresse que la nature in- „ spire à des fréres. Je n'ai pas voulu, en „ qualité de pére, le mettre dans une si- „ tuation convenable à sa naissance, pour „ ne pas démentir les idées que j'avois con- „ çues de votre bon cœur, & rempli de „ la confiance que vous ne manqueriez pas „ de le pourvoir comme votre frére. Fai- „ tes le donc venir à votre Cour, & trai- „ tez le avec l'amour d'un pére pour un „ fils, & la tendre amitié que les liens du „ sang exigent d'un frére. Mon penchant „ a été de l'avancer dans les Ordres sacrez, „ à cet égard je laisse son établissement &

Il le déclare son fils à Philippe.

1578. „ ſa fortune à votre prudence & à vos „ vues particuliéres. Je n'ai rien à vous „ preſcrire là-deſſus, à préſent que Don „ Juan ſera plutôt connu dans le monde „ ſous le nom & la qualité de votre frére, „ qu'il n'y ſera regardé comme mon fils. „ Auſſi tel a toujours été mon deſſein, & „ dans cette vue j'ai caché juſqu'à cette „ heure ſa naiſſance, pour le faire paroitre „ aux yeux du public ſous le titre de frére „ de Philippe, avant qu'on ſût qu'il eſt „ fils de Charles ".

Ce Roi va reconnoitre Don Juan.

Philippe reçut cette déclaration & ces derniers ordres de l'Empereur ſon pére, avec tout le reſpect & tous les ſentimens de tendreſſe & d'amitié que le moribond pouvoit ſouhaiter. Cependant il ne voulut pas exécuter ſitôt la volonté de ſon pére, pour attendre que Don Carlos ſon fils fût plus avancé en âge, dans la vue de faire élever ces deux Princes enſemble. Il ne laiſſa pas, auſſitôt après la mort de Charlequint, de recommander à Quixiada de ne pas rallentir ſes ſoins pour l'éducation de Don Juan, mais en même tems il lui enjoignit de garder le ſecret, comme il avoit fait pendant la vie de l'Empereur. Ce ne fut que deux ans après, qu'un jour ſous prétexte d'aller prendre l'air, ou peut-être à la chaſſe, accompagné d'un grand nombre de Seigneurs, il ſortit de Valladolid où il ſe trouvoit alors, & tourna du côté du Monaſtére de l'Epine. Il avoit envoyé un ordre à Quixiada d'amener le jeune Don Juan dans cette maiſon religieuſe, avec telle ſuite

te de Gentilshommes qu'il jugeroit conve- 1578.
nable ; mais sous prétexte d'une partie de
chasse.

Quixiada, pour se mettre en devoir d'obéir, fit un jour ou deux avant des préparatifs d'une magnificence extraordinaire, pour la chasse dont il avoit répandu le bruit. Le jour marqué, il monta sur un cheval superbement harnaché, & fit suivre le jeune Prince, au milieu d'une grosse troupe de chasseurs qui ignoroient le sujet de cette fête, mais sur un cheval avec un équipage ordinaire. Arrivé aux environs du mont Toros, où la Cour chassoit, à peine eut-il apperçu les gens du Roi, qu'il descendit brusquement de cheval, & d'un ton d'autorité qu'il affecta pour la derniére fois, il dit à Don Juan de faire la même chose. Ce Prince n'eut pas plutôt mis pied à terre, que Quixiada se jetta à genoux devant lui, & proféra ces paroles avec autant de respect que de tendresse. Don Juan, jusqu'à » présent vous avez vécu avec moi, & » vous m'avez traité avec la soumission d'un » fils, en ce moment je vais vous rendre » les respects qu'un serviteur doit à son » maitre. Jusqu'à cette heure je vous ai » caché votre naissance, le nom & la qualité de votre pére, je vous déclare à présent que vous êtes Prince. Je supplie » donc Votre Altesse de me donner sa » main à baiser. Elle va apprendre de la » bouche du Roi qui la fait venir ici, le » sujet du respect que je lui rends. Qu'elle monte sur ce cheval, qui n'a été si » richement préparé que pour elle ».

Déclaration de Quixiada à ce nouveau Prince.

La

1578. La surprise du jeune Prince fut extrême; & tous les Gentilshommes & chasseurs qui l'environnoient n'étoient pas moins étonnez, ne sachant que dire ni que penser d'une nouveauté aussi extraordinaire. Toute l'assemblée, immobile à la vue d'une merveille de cette nature, attendit l'ouverture de la scêne, pour voir le dénouement de cette piéce. Le discours de Quixiada fini, Don Juan d'un air noble & plein de majesté lui donna sa main, qu'il baisa avec le plus profond respect. Ensuite le Prince monta à cheval avec la grace & l'adresse qui lui étoient ordinaires, & Don Louis prit celui que son illustre éléve montoit auparavant. Ils n'eurent pas fait deux cens pas, que le Roi parut, accompagné des chasseurs à cheval. Aussitôt Don Juan, instruit par Quixiada, se jetta aux piez de Philippe, & ayant mis un genouil en terre, il le salua avec toute la soumission & la bonne grace imaginables. Philippe de son côté lui donna la main de la maniére la plus tendre, & serrant celle du nouveau Prince, il lui demanda s'il savoit de qui il étoit fils. Don Juan interdit se tourna sans dire autre chose vers Quixiada, par rapport au discours qu'il lui avoit tenu peu auparavant. Mais le Roi, sans attendre d'autre réponse, descendit de cheval, & embrassant le Prince avec toute la tendresse d'un frére: „ Prenez courage, mon cher enfant, „ *lui dit-il*, vous tenez la naissance d'un „ Héros: l'Empereur Charlequint, qui vit à „ présent dans le Ciel, est vôtre pére com„ me le mien ”.

Abouchement du Roi & de Don Juan.

Immédiatement après cette déclaration, 1578.
a Majesté remonta à cheval, suivi de Don
uan. (C'est ainsi que dans la suite je nom- Suites de cette reconnoissance.
nerai ce Prince.) Philippe, qui avoit déja
ormé sa maison, ordonna à tous les Offi-
iers & domestiques destinez à le servir
'entrer dès ce moment en exercice, de le
econnoitre comme leur maître, & de lui
endre tous les devoirs dus à un Prince du
ang d'Autriche & fils de l'Empereur Char-
equint. Il ne s'étoit peut-être pas encore
u d'avanture aussi surprenante, aussi ne
it-on jamais d'étonnement égal à celui que
oute cette illustre assemblée fit paroître, &
ui en même tems donna l'essor aux mou-
emens de la plus vive allegresse. En un
noment toute la campagne retentit de cris
e joye, d'acclamations extraordinaires, on
ntendoit de toutes parts un concert de
oix, qui relevoient d'éloges les plus flat-
eurs la bonté, la grandeur d'ame du nou-
eau Roi, & qui bénissoient le Ciel de la
connoissance du nouveau Prince. Chacun
l'envi ne paroissoit occupé qu'à féliciter
n Souverain du bonheur qu'il avoit d'ac-
uérir un nouveau frére, ou à faire com-
iment à Don Juan de l'honneur qu'il re-
evoit de se voir le frére d'un aussi grand
Monarque. Philippe même, touché de
ette avanture, se tourna vers ses Courti-
ns, & leur dit, „ Allons au palais, nous
devons être contens de notre chasse,
nous avons fait aujourd'hui une prise très
considérable ”.

Lorsque le Roi rentra dans Valladolid, Don Juan rend visite à la Reine.
i la Cour étoit alors, tout le monde pa-
rut

1578. rut attentif à admirer la beauté des trait du jeune Prince, qui marchoit à la gau che du Roi, d'un air si noble & si maje tueux. Ceux qui ignoroient l'avanture, restoient interdits d'un pareil spectacle, & dans leur étonnement ils demandoient l'ex plication du mistére. En même tems le Grands, qui étoient restez dans la ville, coururent en foule au devant du nouvea Prince, pour lui rendre leurs respects. Do Juan n'eut pas plutôt mis pied à terre a palais, qu'il se rendit avec le Roi dans l'ap partement de la Reine, qu'il salua très re pectueusement. Auffitôt Philippe adressa l parole à cette Princesse, pour lui dire d'u air enjoué, „ Madame, j'ai feint une pa „ tie de chasse, malgré le peu de gout qu „ j'ai pour cet exercice, mais c'étoit pou „ faire l'acquisition d'un frére, qui est un „ proye bien mieux assortie a mon tempé „ rament & à mes idées ". La Reine qui étoit elle-même de la Maison d'Autr che, accabla Don Juan de caresses & d marques de bienveillance & de tendresse qu'elle accompagna du présent d'un cordo de chapeau à l'usage d'Espagne, de la va leur de quatre mille écus.

Ordres de Philippe au sujet de son nouveau frére.

Don Juan bien établi à la Cour, Philip pe lui donna pour Gouverneur Quixiada qui eut ordre de rester sous ce titre auprè de la personne du Prince, jusqu'à ce qu'au trement il en fût disposé. La raison de c choix fut que ce Seigneur, connoissant l caractére & les inclinations de son éléve étoit plus capable qu'un autre de le met tre dans le gout de l'état ecclésiastique

su

ivant la destination de l'Empereur son pé- 1578.
. Mais, puisque Philippe avoit cette vue, est certain qu'il fit une lourde faute de ire élever Don Juan à la Cour avec l'Innt Don Carlos & Alexandre Farnese. Ce ernier avoit été envoyé à Madrid, pour former & prendre les instructions conveables par les soins & sous les yeux du Roi n oncle. Ce Monarque même avoit défait les arrangemens longtems auparavant, our mettre ces trois jeunes Princes enmble, & leur faire apprendre les exercis assortis à leur naissance.

Portrait de Don Carlos & d'Alexandre Farnese.

Son but principal étoit de redresser, si on pouvoit y parvenir, les difformitez narelles, sur tout d'adoucir l'humeur farouie & indocile de Don Carlos son fils en compagnie & par l'exemple de Don Juan d'Alexandre Farnese, Princes de son â- & de sa condition. Nous avons vû, ns le détail des actions de Don Carlos, ie toutes les vues, toutes les mesures de hilippe échouérent contre la férocité de n fils. Cet héritier présomptif de la Moirchie ne ressembloit en rien à ses illusès compagnons d'étude, que par la proortion de l'âge. Bien loin de régler ses œurs & ses inclinations sur le modele i'il avoit en leurs personnes, son esprit iniet, sa jalousie mettoit souvent la discorde, l'empêchoit de faire du progrès dans ses ercices. En effet on ne le voyoit jamais d'acrd avec ses deux émules, dans toutes ses acons, dans toutes ses pensées, dans toutes les ncontres il manifestoit autant d'opposition ins ses maniéres & dans son génie, qu'il

Y

1578. y avoit de disparité dans l'extérieur de figure & les traits de son visage. Si l'o excepte la couleur vive de son teint & chevelure, il avoit des difformitez choquar tes, il étoit venu au monde avec une jam be beaucoup plus courte que l'autre, un de ses épaules avançoit considérablement ce qui le rendoit bossu & boiteux du mê me côté. D'ailleurs il avoit pris la mau vaise habitude de ne se servir jamais qu de la main gauche, ce qu'il sembloit affec ter sur tout dans ses exercices militaire Défaut qui paroit toujours méséant dans personne d'un Prince, & qui s'y fait re marquer d'autant plus, quand il se trouv accompagné d'autres défectuositez du corp plus frapantes, &, ce qui revolte tout fait, de vices du cœur & de l'esprit. Te étoit Don Carlos, qui joignoit à un corp mal fait, un naturel opiniâtre, fier & su perbe, capricieux, incorrigible, entier dan ses passions & ses volontez. Au contrair Alexandre Farnese étoit doué d'un assembla ge de qualitez propres à se rendre maitr des cœurs, d'un aspect doux & agréable d'un port plein de majesté & de modestie de maniéres en tout tems affables, polies & prévenantes. D'une vivacité aimable, o vit chez ce Prince éclatter une inclinatio martiale, mais qui n'avoit rien de la dure té d'un homme de guerre, & qui étoi tempérée d'une douceur toujours soute nue, & de tout l'empressement imaginabl à rendre service. Et, ce qui est plus re marquable, il savoit régler avec tant d'ar les mouvemens de son ardeur pour les ar mes

es, il savoit s'en faire honneur si à pro- 1578.
os, que dès sa premiére jeunesse il n'y
it personne qui ne pronostiquât qu'il de-
endroit aussi grand Capitaine, qu'il l'a
ellement été. Enfin les Espagnols, rem-
is d'estime & d'admiration, ne pouvoient
voir sans s'écrier, Plût au ciel qu'Alexan-
e fût fils de Philippe, & que Don Carlos
t celui d'Octave Farnese!

A l'égard de Don Juan, il est certain Portrait de Don Juan.
u'il étoit au dessus du Prince de Parme en
lusieurs choses, & par rapport aux graces
u corps, à la finesse de la phisionomie, à la
gularité des traits, & pour la douceur &
noblesse des maniéres. Il avoit le visage
au, mais cette beauté étoit mâle, & dis-
nguée par tout ce qui frappe agréablement
yeux. Il avoit l'œil vif & plein de feu,
s cheveux tirant sur le blond, le rire gra-
eux & doux, en un mot toute sa person-
offroit en détail toutes les perfections
i rendent souverainement aimable. Tant
dons de la nature étoient avantageuse-
ent relevez par les plus brillantes qualitez
l'ame & de l'esprit. Mais ce qui fut
ez lui d'autant plus merveilleux, que rien
est plus rare, c'est la conduite qu'il tint
nstamment depuis son élévation. Il n'est
n de plus ordinaire que les hommes, parti-
liérement les Princes, qui se voyent
usquement portez à une fortune qu'ils
voient pas lieu d'attendre, regardent a-
c mépris ceux que le hazard à mis au
ssous d'eux. Comme si c'étoit une honte
se ressouvenir de l'état de médiocrité,
l'on s'est trouvé auparavant. Don Jüan
(tels

1578. (tels étoient les principes qu'il avoit reçu de Quixiada) ne sortit jamais des bornes de la modestie, & soutint toute sa vie un caractére de bonté, de douceur, & de prudence. Qualitez qui répandoient d'autant plus d'éclat, qu'elles paroissoient en opposition de l'orgueil, de la fierté, des emportemens brutaux du féroce Don Carlos. Véritablement Philippe ne pouvoit pas mieux mettre au grand jour les vices de son fils que de lui donner pour compagnons deux Princes aussi remarquables par leurs vertus, au moins Don Juan, attendu que Farnese ne devoit vraisemblablement rester à la Cour que quelques années, comme en effet il fut dans la suite rapellé en Italie par son pére, comme ej l'ai dit en son lieu.

Jalousie qu'on porte à son mérite.

Il est vrai que Philippe s'apperçut bientôt à quel degré les qualitez extraordinaires de l'esprit, la bonté de cœur, la beauté du corps de Don Juan, exposoient de jour en jour dans un plus grand relief les difformitez du Prince héritier de la Couronne, qui par leur monstrueux assemblage n'avoient pas besoin d'un parallele aussi opposé pour le rendre méprisable. Ensorte que plus il devenoit odieux à tout le monde, plus le respect, l'estime, & l'amour du public se tournoient du côté de Don Juan. A la vérité cet illustre Prince ne put faire remarquer tant de dons naturels & acquis, sans se voir en butte à la jalousie d'un nombre de Courtisans, qui ne pouvoient souffrir qu'un bâtard s'attirât tous les suffrages, à la honte & dans la propre maison d'un Enfant premier-né de leur Souverain. Pour dé

étourner les effets d'une préférence aussi ijurieuse à son successeur présomptif, Phippe crut n'avoir d'autre ressource en main, ue celle de faire perdre à Don Juan le goût e la profession militaire, & de lui inspirer e dessein d'entrer dans les Ordres sacrez. Tous les ressorts qu'il fit jouer furent inutiles, & il se tint offensé de l'opposition invincible que Don Juan fit constamment paroitre à embrasser l'état ecclésiastique, & u penchant qu'il avoit pour la guerre. 1578.

A la fin le jeune Prince, fatigué de la contrainte insupportable où il se voyoit tous es jours, par les instances continuelles des urveillans que le Roi avoit mis auprès de a personne, pour rompre son inclination aturelle, & l'engager à complaire aux desirs de son frére; Don Juan, lassé d'une situation si contraire à son tempérament, ésolut de sortir secrettement de la Cour, ans demander la permission du Roi. Après voir pris les mesures nécessaires pour sa uite, de concert avec quelques Seigneurs es confidens, un jour de grand matin ils prirent tous ensemble la poste pour se rendre à Barcelonne. Don Juan avoit alors dix huit ans, & il bruloit d'impatience de se trouver à la guerre de Malte. Une conduite aussi irréguliére mit le Roi dans la plus grande colére, & son indignation fut au comble par la desobéissance du Prince. Au premier bruit de son départ, Quixiada avoit reçu ordre de courir après son éléve, pour le ramener. Don Juan sourd à toutes les remontrances refusa de le suivre, & par cette opiniâtreté se rendit plus criminel. Son départ de la Cour sans permission.

Phi-

1578. Philippe poussé à bout lui expédia un ordre absolu écrit de sa propre main de revenir sans aucun délai, sous peine d'encourir la disgrace de son Souverain. A la réception de ce commandement, Don Juan étoit prêt à s'embarquer, il n'osa passer outre, & il prit le parti de retourner avec une diligence incroyable à Valladolid.

Son retour & sa réconciliation avec le Roi.

Quoique Philippe parût satisfait de cette promte obéissance, il n'oublia pas sitôt entiérement la faute du Prince, que de longtems il ne regarda plus d'un aussi bon œil qu'il faisoit avant son évasion. Quelque démarche que Don Juan pût faire pour regagner les bonnes graces du Roi son frére, il le vit toujours dans des termes d'aigreur à son égard, jusqu'à l'occasion que Don Carlos lui présenta d'effacer les sinistres impressions de Philippe par l'importance du service qu'il lui rendit. Nous avons vu ailleurs que l'Infant, rempli de ses desseins, voulut s'associer son oncle, qui pour se remettre dans sa premiére faveur ne fit aucune difficulté de révéler des secrets, dont l'exécution devoit être si préjudiciable aux intérêts de l'Etat. Philippe, effrayé des conséquences du complot de son fils, se crut obligé de reconnoitre le zèle de Don Juan, il lui rendit son amitié, abandonna les vues qu'il avoit de lui faire prendre les Ordres sacrez, & le laissa maitre absolu de suivre l'essor de sa passion pour les armes. Non content de ce retour, il le mit lui-même en état de se satisfaire, au moyen du commandement général qu'il lui donna de son Armée contre les Mores rebelles. L'heureux suc-

cès

cès de cette expédition lui ouvrit en peu de tems le chemin aux plus grands honneurs, il fut déclaré Généraliſſime de la ligue contre les Turcs, enſuite le Roi ſon frére l'envoya conquérir Tunis, où avec ce Royaume il acquit la plus haute réputation. 1578.

Jalouſie de Philippe.

Si la conquête de cette partie de l'Afrique le combla de gloire, & rendit ſon nom fameux dans le monde, elle inſpira à Philippe la plus vive jalouſie. Il eſt vrai que les grands projets de Don Juan y donnérent lieu, l'ambition de ce Prince alla juſqu'à méditer de ſe mettre la Couronne de Tunis ſur la tête. Non ſeulement il la fit ſolliciter auprès de Philippe par les Seigneurs les plus accréditez en cette Cour, il employa encore l'autorité du Souverain Pontife Grégoire XIII., qui envoya ſur cette affaire à ſon Nonce en Eſpagne les inſtructions les plus préciſes & les plus ſérieuſes. Ces mouvemens remplirent l'eſprit du Roi de ſoupçons contre ſon frére, il en conjectura que ce Prince, enflé de tant de victoires conſécutives, ne pourroit plus ſe réſoudre à ſe contenir dans les bornes d'une vie privée, & que, ſi immédiatement après ſes premiers exploits il faiſoit tant de démarches pour obtenir des Royaumes, la ſoif de regner le porteroit avec le tems à en uſurper quelqu'un de vive force.

Conduite qu'il tient à l'égard de ce Prince.

Rempli de cette crainte, Philippe imagina deux expédiens pour ſe mettre l'eſprit en repos. Le premier fut de ne pas ſe laiſſer entamer ſur la demande du Royaume de Tunis, l'autre de changer toute la maiſon du Prince. Il ôta d'auprès de ſa per-

1578. ſonne tous ceux, dont il ſoupçonna que les conſeils lui mettoient dans la tête des vues ſi éloignées de la modération, & il mit en leurs places des gens ſur la fidélité deſquels il crut pouvoir ſe repoſer. Entre ces nouveaux conſeillers, il choiſit Eſcovedo pour remplir la charge de Sécretaire de Don Juan. Il eut bientôt lieu de connoître qu'il s'étoit trompé à ce dernier égard, Eſcovedo ne ſongea qu'à ſaiſir l'eſprit, les inclinations, l'humeur de ſon maitre, & après s'être aſſuré toute ſa confiance, il le fortifia dans ſes deſſeins, il lui en inſpira même de plus vaſtes, bien loin de le ramener à des entrepriſes convenables à la condition & au devoir d'un Sujet.

Don Juan demande les honneurs dus aux Infans.

Peu après ce changement, Philippe, qui comptoit en voir un dans la conduite de Don Juan, fut très mortifié d'y appercevoir une fierté qu'il portoit juſqu'à l'orgueil. Lorſqu'il lui eut deſtiné le gouvernement des Pays-Bas, il le fit venir en Eſpagne pour recevoir les inſtructions néceſſaires. Le Prince, au lieu de ſe rendre à la Cour, alla d'abord à la maiſon de campagne d'Antoine Perez, pour s'informer de ce Miniſtre ſi le Roi le feroit aſſeoir ſous le dais, ſuivant le cérémonial obſervé à l'égard des Infans. Philippe averti, & qui n'étoit pas alors dans la ville, prit le parti de n'y pas retourner, & de recevoir dehors Don Juan, pour n'être pas en lieu où il ſeroit contraint ſur la demande du Prince de prononcer une déciſion, qui ne ſerviroit, ou qu'à augmenter ſa préſomption, ou qu'à lui donner du mécontentement. Ainſi il le re-

reçut au Pardo, avec plus de marques apparentes de bienveillance que de pompe. 1578.

Il ne l'y tint pas longtems, Don Juan eut ses ordres de partir, après que le Roi lui eut exagéré, ou pour mieux dire lui eut exposé l'état naturel des affaires des Provinces où il alloit, & la nécessité indispensable d'y envoyer un Gouverneur de son caractére. Et toujours dans la vue de lui ôter tout sujet de nourrir par la voye de la guerre cette ambition qui le dévoroit, entre autres instructions qu'il lui donna avant son départ, la principale, & dont il lui recommanda l'exécution d'une maniére absolue, fut de mettre tout en usage hors la voye des armes, pour rétablir la paix & la tranquillité dans son gouvernement. Cette injonction n'étoit fondée que sur le soupçon qu'à la tête des Armées, par une suite d'exploits ce Prince ne parvînt à acquérir tant de puissance, qu'il deviendroit impossible de l'en dépouiller. Crainte au reste assez légitime, à la vue des maniéres généreuses & engageantes par lesquelles Don Juan avoit coutume de se rendre maitre de l'estime, du cœur, & de toute la confiance des soldats.

Il est envoyé dans les Pays-Bas.

Ces soupçons de Philippe furent la vraye source de tous les desordres, que nous avons vu s'élever en Flandres après l'arrivee de Don Juan. Le Prince d'Orange, instruit des dispositions du Roi à l'égard de son frére, ne songea qu'à en tirer avantage pour les affaires de son parti, & le moyen fut de faire courir des bruits capables de perdre sans retour Don Juan dans l'esprit du ja-

Le Prince d'Orange augmente les soupçons du Roi contre Don Juan.

1578. jaloux Monarque. Dans cette vue il écrivit en France à plusieurs de ses amis, qui avoient ordre de répandre adroitement dans le public les particularitez qu'il leur mandoit, il leur écrivit, dis-je, que grace à Dieu, les affaires des Flamans Réformez alloient fort bien, parce que le Traité du mariage de Don Juan avec la Reine d'Angleterre étoit très avancé, & que ce Prince avoit promis d'accorder la liberté de conscience dans les Provinces des Pays-Bas. Vargas, Ambassadeur du Roi Catholique à Paris, Ministre habile & attentif à tout ce qui avoit rapport aux intérêts de son Souverain, ne manqua pas d'être informé de ce prétendu mistére, & sans trop approfonder la vérité de cette nouvelle, au premier avis il en informa sa Cour. Elle y fit tout l'effet que le Prince d'Orange en attendoit, savoir de ruïner le nouveau Gouverneur auprès de Philippe. Ce Monarque, emporté par la violence de sa jalousie, crut tout, & frappé des desseins ambitieux de son frére, il résolut de lui ôter tous les moyens de s'agrandir. Pour cet effet il prit le parti de ne lui pas fournir tout l'argent qu'il demandoit pour pousser vigoureusement la guerre, & par une suite funeste de ses préventions il prêtoit volontiers l'oreille aux plaintes que les Flamans envoyoient contre ce Prince, sur le compte duquel il étoit en tout tems plus disposé à recevoir un rapport diffamant, quelque faux qu'il pût être, que d'entendre cent véritez en son honneur.

Maxime de Philippe. Il est rare, pour ne pas dire impossible, de trouver quelque spécifique contre la jalou-

loufie & les soupçons. Cette dévorante maladie ne peut se guérir que par la suppression totale des objets qui en sont les causes. C'est une vérité qui se prouve tous les jours par une expérience générale, mais qui se fait sentir plus particuliérement chez les Souverains de la plus haute volée. Philippe, plus susceptible qu'un autre de cette contagion, n'avoit pas coutume de la laisser invétérer, & il savoit mieux que personne réduire en pratique cet axiome de Philosophie, qui apprend que la cause ôtée l'effet cesse. En effet il ne faut pas fouiller dans d'autres ressorts, pour être certain que cette maxime redoutable fut la source de la malheureuse destinée d'Escovedo, que ce Roi cruel fit assassiner en Espagne. 1578.

Par une suite de conséquences, on fut convaincu dans le monde que la mort violente du Sécretaire précipita celle de son maitre. En vain on voulut couvrir cette derniére exécution des effets ordinaires de la fiévre maligne, elle fut l'effet de la violence du poison. On assura que son cuisinier le lui donna dans un ragout, & même les Médecins ne purent entiérement cacher la cause de la mort de ce Prince, dont le corps & le visage furent remplis de taches qui dénotent avec certitude l'empoisonnement. Il est encore incontestable qu'on n'auroit pas pris la rigoureuse résolution de faire périr Escovedo d'une maniére si éclatante, d'autant qu'il n'y eut personne qui ne pénétrât la cause & les suites de cet assassinat; on ne peut, dis-je, nier que la Cour ne se seroit pas portée à cet excès, si

Don Juan est empoisonné.

1578. si dans le même tems la mort de l'infortuné Don Juan n'avoit été résolue, pour rompre ses desseins ambitieux, & délivrer le Roi de ses inquiétudes. Il ne falloit pas se donner la torture pour apprendre au Roi Catholique à concevoir des soupçons, encore moins pour le déterminer à se défaire des objets de sa jalousie. Et c'est avec raison que Boccalini, dans ses Commentaires sur les Annales de Tacite, rapporte cette particularité remarquable. „ Philippe II, „ *dit cet Historien*, suivit les mouvemens „ de la plus cruelle vangeance à l'égard de „ son fils, de sa femme, de son frére, & „ d'autres Seigneurs. Mais il sacrifia ces „ victimes de ses soupçons avec tant de „ secret, qu'il y auroit de la témérité à é- „ crire que ce Monarque a fait périr par „ le poison Don Carlos son fils, la Reine „ de la Maison de France, Don Juan, Marc- „ Antoine Colonne, & le Duc d'Offone ".

Diverses opinions à ce sujet.

Enfin par une foule d'autoritez il paroît qu'il n'est pas permis de douter que Don Juan ait été empoisonné, presque tous les Historiens l'assurent, les uns en termes positifs, les autres d'une manière couverte. Strada, distingué par un zèle attentif à porter au plus haut point la gloire de la nation Espagnole, écrit que Don Juan mourut d'une noire mélancolie, à laquelle il s'abandonna, & qui le consuma en peu de tems, après avoir reçu la nouvelle de la mort tragique d'Escovedo son confident. Mais cet Auteur ajoute aussitôt : „ Si à cette mala- „ die, qui seule étoit suffisante pour le „ mettre au tombeau, (il parle de la tris-

„ tes-

„ tesse de ce Prince) on veut ajouter une 1578.
„ cause surnaturelle, en alléguant qu'on a a-
„ vancé ses jours par le poison, ainsi que des
„ personnes affirmérent en avoir vu des signes
„ manifestes sur le cadavre, c'est ce que je
„ ne puis assurer, parce que c'est un fait dont
„ il n'y a aucune certitude, & qui ne peut
„ s'écrire que sur de simples conjectures. Ce
„ que j'affirmerai pour certain, c'est que j'ai
„ lu dans les lettres du Prince Alexandre Far-
„ nese au Duc Octave son pére, qu'il y
„ eut plusieurs personnes qui attentérent plu-
„ sieurs fois à la vie de Don Juan. Et l'on
„ sait que dans le même mois de la mort
„ de ce Prince, on arrêta deux Anglois,
„ qui, après avoir été examinez & con-
„ vaincus d'une conspiration contre sa per-
„ sonne, furent condamnez à mort par le
„ même Alexandre son successeur ".

Néanmoins quelques-uns ont attribué la mort de Don Juan aux excès, qu'il avoit faits toute sa vie dans les combats d'amour. Il est certain que sur cet article ce Prince ne connoissoit aucune retenue, & il étoit même si avide de cette espéce de plaisir, que, sans avoir égard ni à la naissance, ni à la dignité, ni à tout ce que regarde un homme capable d'attachement, il s'abandonnoit fort souvent à des bourgeoises d'un médiocre étage. Aussi avoit-il dans le monde la réputation d'être le plus volage de tous les amans. Ce n'est pas qu'il n'ait eu quelques intrigues moins passagéres: on sait qu'il enleva la fille d'un Gentilhomme de Madrid, qu'il aima jusqu'à l'entretenir plus de trois ans. Il en eut une fille qui lui sur-

Amours de Don Juan.

1578. survécut, & qui à l'âge de quatorze ans fut enfermée dans un monastére de Religieuses, par l'ordre de Philippe qui savoit son histoire. Du reste Don Juan ne songea jamais qu'à satisfaire sa sensualité, & il portoit l'inconstance à un point, qu'il auroit voulu ne plus voir celle qui venoit d'éteindre son insatiable ardeur à courir dans la carriére de Vénus. Sur ce point, d'un caractére bien différent de celui de l'Empereur Charlequint son pére, qui, renommé par sa constance dans ses amours, eut peu de maitresses, & toutes d'un sang illustre & recommandables par leur mérite personnel.

Ce Prince comparé à Charlequint & à Germanicus.

A l'exception de cette différence, on peut dire qu'il rassembla en sa personne toutes les grandes qualitez, & qu'il eut la fortune de son pére. Tous deux reçurent la naissance un même jour, tous deux entreprirent les mêmes expéditions par terre & sur mer contre les Mores & contre les Turcs. Tous deux conquérans du Royaume de Tunis, Charles pour remettre sur ce Trône Muley Hassem qu'Haradin en avoit chassé, Don Juan pour y établir le cousin d'Amida qu'il ne jugea pas à propos d'y laisser. Pour renfermer en peu de mots ce paralléle, tout le monde croyoit que le fils auroit au moins égalé la gloire de son pére, s'il avoit été maitre de ses Royaumes. On alloit même jusqu'à dire que la seule victoire de Lepante, par tant de circonstances qui la rendent si fameuse, effaçoit les exploits de l'Empereur tout nombreux qu'ils étoient. D'autres comparoient Don Juan à Germanicus César. Tout leur paroissoit sem-

femblable dans la vie de ces Princes, la bonne mine, l'âge de trente trois ans, les guerres dont ils ont eu l'un & l'autre le commandement dans les mêmes Provinces des Pays-Bas, les jaloufies & les foupçons de leurs Souverains Tibére & Philippe, à la haine defquels le bruit a couru qu'ils avoient été facrifiez. 1578.

Mais à qui que ce foit qu'on veuille comparer Don Juan, il eft certain qu'avant lui peu de Généraux avoient été autant & fi généralement regrettez de leurs foldats après leur mort. Aucun dans fon Armée ne refufa des larmes à fa mémoire; & le deuil auroit été plus vif, fi tout autre qu'Alexandre Farnefe lui avoit fuccédé dans la conduite des troupes; mais la grande réputation de ce nouveau Général affoupit la douleur de la perte qu'on venoit de faire. On doit mettre Don Juan au rang des plus grands hommes de guerre, il réuniffoit toutes les qualitez qui forment les grands Capitaines, les graces & la majefté des traits du vifage, une vigueur à l'épreuve de la fatigue, toute la vigilance néceffaire à un Commandant, la fageffe dans les plus épineufes difficultez, un courage au deffus des périls les plus effrayans. Tous ces talens étoient relevez par une affabilité qui gagnoit le cœur des foldats, il les apelloit tous par leurs noms, autant qu'il étoit en fon pouvoir il ne laiffoit pas leurs fervices fans récompenfe, & par une générofité digne des plus grands éloges, on l'a vu plus d'une fois ôter fon chapeau de fa tête, ou fon poignard de fon côté, pour leur en faire préfent. Son éloge.

1578.

Graces qu'il demande en mourant.

Quelques Auteurs ont écrit qu'avant sa mort Don Juan avoit demandé trois graces au Roi son frére, par une lettre que Farnese écrivit, & que le Prince moribond signa. Ces trois choses étoient, „ d'ordonner „ que ses os fussent déposez auprès du corps „ de Charlequint son pére. Qu'il prît sous „ sa protection sa mere qui vivoit encore, & „ un frére utérin qu'il avoit. Qu'il eût la „ bonté d'accorder aux Officiers & domes„ tiques de sa maison, qu'il avoit si long„ tems entretenus d'espérances, les gratifi„ cations dus à leurs services, que sa for„ tune ne lui avoit pas permis de recon„ noitre de son vivant ".

Il ne fait aucune mention de ses enfans.

Strada ajoute à de détail, qu'il parut à tout le monde surprenant que ce Prince n'eût fait aucune mention de deux filles que cet Historien donne à Don Juan, & qu'il nomme Anne & Jeanne. Voici, d'après lui, les particularitez qui concernent ces Princesses. Anne naquit des amours de Don Juan avec Marie Mendozza, l'autre eut pour mére à Naples Diane Phalanga de la ville de Sorrento. Madelaine d'Ulloa prit soin de la première, qu'elle éleva très secretement jusqu'à l'âge de sept ans, qu'elle la mit dans un monastére à Madrid. Jeanne passa de même les premiéres années de son enfance auprès de Marguerite Duchesse de Parme sa tante, qui après la mort de Don Juan d'Autriche l'envoya au couvent des Religieuses de Ste. Claire à Naples, où elle resta vingt ans, au bout desquels elle fut enfin mariée au Prince de Botero en Sicile. A l'égard d'Anne, Philippe la fit trans-

fé-

férer de Madrid à Burgos dans une maison 1578.
de Bénédictines, qu'elle gouverna longtems
sous le titre d'Abesse perpétuelle.

Voilà tout ce que j'ai pu découvrir de la postérité de Don Juan. Ce Prince, comme l'on voit, laissa trois filles, dont deux furent forcées par Philippe de prendre le voile, & la troisiéme fut mariée au Prince de Botero. Il ne me reste plus qu'à déveloper la raison pour laquelle Don Juan avant sa mort ne voulut pas les recommander au Roi Philippe son frére. Quant à moi, j'avoue que je n'en sais rien, & je suis même persuadé que ce mistére n'a été connu que d'un très petit nombre de personnes. Il est bien vrai que Strada veut que Don Juan ne tint cette conduite, que dans la persuasion qu'on ignoroit à la Cour le secret de la naissance de ses enfans. Fondé en cela sur ce que, conformément à la conduite que son pére avoit tenue en cas pareil à son égard, il avoit pris tant de mesures pour les faire élever secretement, qu'Alexandre même, qu'il rendoit le dépositaire sans reserve de ses actions & de ses desseins, ne lui connoissoit d'autre fille que celle qui s'élevoit dans la maison de la Duchesse sa mére. Encore, remarque l'Historien, Don Juan ne lui en avoit-il jamais fait la confidence, & il ne tenoit cette particularité que de Marguerite. D'où l'on peut vraisemblablement conjecturer qu'en écrivant le mémoire que Don Juan lui dictoit, pour demander les derniéres graces au Roi son frére, Farnese n'osa pas le faire ressouvenir de parler de cette fille, ou par discrétion

Raison qu'on allégue de cette conduite.

1578. pour ne pas faire connoitre à son oncle moribond qu'il savoit ce mistére qu'il n'avoit pas jugé à propos de lui révéler, ou de crainte qu'on ne lui imputât d'avoir voulu, par un esprit d'avarice sordide, décharger sa mére de la dépense que lui coutoit ce dépôt.

Dispute pour le droit de porter son corps.

Le lendemain de la mort de Don Juan, il s'éleva un vive dispute de préséance entre les Colonels des diverses nations qui composoient l'Armée, pour savoir auxquels appartenoit l'honneur de porter le corps de leur Général au lieu de sa sépulture. Les Espagnols prétendoient ce droit, comme Sujets du Roi qui entretenoit les troupes étrangéres à sa solde. Les Allemans tiroient avantage de la naissance de Don Juan, qui avoit reçu le jour dans leur pays, & sur ce fondement ils soutenoient conforme à toutes les régles de la justice, d'être mis en possession de la prérogative de porter le corps d'un Prince que l'Allemagne avoit vu naitre. Enfin les Flamans alléguoient en leur faveur la circonstance du lieu, le Prince mort sur leurs terres, il étoit incontestable, à ce qu'ils disoient, qu'ils devoient être maitres de son corps. Comme cette querelle s'échauffoit de maniére à faire craindre des suites fâcheuses, Farnese, à qui il appartenoit de décider, la termina de la maniére suivante. Il ordonna que les Gentilshommes de la maison du défunt porteroient le corps de leur maitre hors de sa tente, qu'ensuite il seroit reçu par les Colonels de la nation qui avoit son quartier plus proche du pavillon du Général, & que ceux-

ceux-ci le remettroient de main en main aux autres prétendans selon leur proximité. 1578.

Ce réglement fait, le corps de Don Juan fut transporté du camp à Namur, entre la cavalerie & l'infanterie, rangées en ordre de bataille, les armes renversées, selon la coutume en ces sortes de cérémonies funébres. Le Prince étoit revêtu de ses armes, & avoit une Couronne sur la tête, ainsi qu'il se pratiquoit autrefois aux funérailles des Princes de la Maison de Bourgogne. D'autres ont pourtant rapporté une autre cause de cette distinction, si honnorable & si singuliére pour un particulier. Ils disent que cette marque de souveraineté étoit une récompense de sa modestie, pour n'avoir pas voulu accepter la Couronne d'Irlande, que la Noblesse de ce Royaume lui avoit offerte de concert avec le Souverain Pontife, avant que d'en avoir écrit au Roi son frére, sans l'approbation duquel il renonçoit à cette fortune.

Sa pompe funébre.

Le cercueil étoit couvert d'un poêle de velours noir, orné de franges d'or mêlées de soye noire, & au milieu paroissoient en relief les armes de la Maison d'Autriche. Il fut porté, comme je viens de le dire, par les Colonels & Capitaines des bataillons devant lesquels il parvenoit successivement les uns aux autres, jusqu'à ce qu'aux portes de Namur les Magistrats de cette ville vinrent le recevoir, & les principaux d'entre eux le portérent à la cathédrale. Les quatre coins du poêle étoient soutenus par quatre Seigneurs de la plus haute qualité, vétus de deuil avec une longue queue trainante. C'é-

Le corps est déposé à Namur.

1578. toient Pierre-Ernest Comte de Mansfeld Mestre de camp général, Octave Gonzagues Général de la cavalerie, Pierre de Tolède Marquis de Villefranche Commandant des troupes Espagnoles, & Jean de Croy Comte de Rœux aussi Commandant des troupes de Flandres. Devant marchoit un Régiment, les enseignes baissées en terre, & avec toutes les marques de deuil usitées parmi les gens de guerre. La marche étoit fermée par Alexandre Farnese dans le plus grand deuil qu'on puisse imaginer, mais qui par un abattement extraordinaire faisoit voir dans ses yeux & sur son visage la vive tristesse dont son cœur étoit pénétré. Il étoit suivi de toute sa maison, placée à la gauche des Officiers & domestiques de Don Juan.

Ses obséques. On fit dans la cathédrale un service solemnel, auquel assistérent une foule innombrable de peuple & tout le Clergé séculier & régulier, & la Messe dura jusqu'à une heure après midi. Aussitôt que les entrailles du Prince défunt eurent été inhumées sous le maitre-autel, le Chapitre à la réquisition d'Alexandre Farnese retint le corps de Don Juan, qu'il se chargea de garder en dépôt, jusqu'à ce que Sa Majesté envoyât ses ordres à cet égard. Farnese avoit déja expédié un Exprès à Madrid, pour y donner avis, non seulement de la mort de son oncle, mais encore pour remettre au Roi le mémoire des derniéres demandes de ce Prince.

Lettree de Farnese au Roi. On remarque qu'Alexandre dans sa lettre parla peu de sa personne & de la charge que Don Juan lui avoit déférée, comme

s'il

s'il eût voulu faire sentir par cette reserve 1578.
qu'il avoit été plutôt dans la disposition de
la refuser que de la recevoir. Il se contenta d'entrer dans le détail de l'état des affaires à la mort de Don Juan, il exagéra sur tout le péril où se trouvoit l'Armée, au moyen de l'entrée des François dans le Hainaut, & des préparatifs que les Etats faisoient pour assiéger les Espagnols dans leur camp. Ces extrêmitez étoient décrites avec les traits les plus vifs, pour mieux faire connoitre au Roi que le seul motif de la fidélité qu'il lui devoit, l'avoit contraint d'accepter le pesant emploi dont on l'avoit chargé: que son courage, plutôt que l'ambition de dominer, l'avoit engagé à prendre le gouvernement dans des tems de calamitez, dans des conjonctures presque desespérées, où peut-être on auroit eu bien de la peine à trouver quelqu'un qui eût voulu prendre la conduite des affaires. Telle étoit la vue d'Alexandre dans la description qu'il faisoit à Philippe. Au reste ce n'étoit pas présomption de faire entrevoir l'impossibilité de substituer à Don Juan un Général capable, non de rétablir les affaires, mais d'en empêcher la ruine: & il est incontestable que dans le desordre horrible où elles se trouvoient alors, il n'y auroit eu aucune ressource, si tout autre que le Prince de Parme avoit été mis à la tête de l'Armée.

Inquiétudes de ce Prince.

Alexandre avoua à plusieurs de ses confidens qu'il ne s'étoit jamais vu dans une aussi grande confusion d'idées, plus embarrassantes les unes que les autres, que lorsqu'il fut con-

1578. contraint d'écrire à Philippe au sujet de la mort de Don Juan, & de la disposition qu'il avoit faite en sa faveur du gouvernement des Pays-Bas. A la vue de l'affreuse extrêmité des affaires du Roi, son esprit n'envisageoit que la honte d'y perdre sa réputation, & ce qui l'agitoit le plus, étoit l'incertitude du parti que Sa Majesté devoit prendre. Il craignit que Philippe, toujours rempli de ses idées de paix en conséquence desquelles il avoit ordonné à Don Juan de pacifier les troubles à quelque prix que ce fût, il craignoit que sur ce plan le Roi ne se déterminât à renvoyer Marguerite sa mére, comme seule propre à ramener à l'obéissance les Flamans qui l'adoroient. Mais rien ne l'affligeoit davantage que la crainte de voir confirmer l'Archiduc Matthias dans le gouvernement, sous certaines conditions, comme le bruit couroit que le Traité étoit sur le tapis. Ces soupçons lui paroissoient d'autant plus approchans du vrai, qu'il savoit avoir des ennemis à la Cour, qui pour le mortifier ne manqueroient pas de persuader au Roi la nécessité de l'un de ces deux expédiens.

Philippe le confirme dans le gouvernement des Pays-Bas.

Les inquiétudes de Farnese n'étoient que trop fondées, ses envieux avoient représenté avec force ces deux partis sur les raisons les plus spécieuses. Mais Philippe n'écouta personne, & il ne prit conseil que de la connoissance qu'il avoit de la valeur & des grandes qualitez d'Alexandre. Ainsi, toute considération cédant au mérite de ce Prince & aux égards qu'il avoit pour sa sœur, il imposa silence aux courtisans, par une

une approbation publique, soutenue des plus 1578.
grands éloges, du choix de Don Juan. Sur le champ il ordonna d'expédier des lettres patentes, par lesquelles il déclaroit Alexandre Farnese Gouverneur général des Pays-Bas & de la Bourgogne, & le revêtoit du souverain commandement de ses Armées dans ces Provinces. La même dépêche renfermoit une lettre écrite de sa main, & remplie de témoignages d'affection aussi étendus qu'il est possible d'imaginer. A la suite de ces marques éclatantes de son amitié, il lui donnoit la preuve la plus complette de sa confiance, en lui remettant l'administration absolue des affaires, & recommandant à son courage & à sa fidélité, non seulement le maintien de son autorité dans les Pays-Bas, mais encore le soin de l'honneur de sa Souveraineté & les intérêts de sa Couronne.

Exécution des derniéres volontez de Don Juan.

A la suite étoit la réponse au mémoire de Don Juan. En peu de mots Philippe mandoit qu'aussitôt qu'il seroit instruit du mérite & des services de chacun de ceux qui composoient la maison de ce Prince, il ne manqueroit pas de leur assigner des récompenses proportionnées : ce qu'en effet il exécuta depuis. Qu'à l'égard de la mére du Prince défunt, il y avoit longtems qu'il lui fournissoit une subsistance honnorable, & qu'il promettoit d'en avoir encore plus de soin à l'avenir. Il tint exactement sa parole; dans la même année il la fit venir à Madrid, où il la reçut avec toutes les démonstrations imaginables de bienveillance, elle resta même quelques mois à la Cour avec

1578. avec une ſuite telle que l'ont les Dames du premier rang. Enſuite ſur ſa propre réquiſition il l'envoya avec un train magnifique à Mayota dans le monaſtére royal de St. Ciprien, où elle vécut quatre ans, au bout deſquels après avoir été en édification aux Religieuſes, elle finit ſaintement ſa vie.

Sentiment à l'égard de ſa mére.

A l'égard de la mére de Don Juan, Strada raconte qu'il a entendu dire à une perſonne de la premiére diſtinction de ſes amis, que Don Juan ne fut pas fils de Barbe Plombez, comme on l'avoit toujours cru ; mais d'une Dame beaucoup plus illuſtre par ſon rang & par ſa naiſſance, connue même dans le monde ſous la qualité de Princeſſe. Que pour ſauver l'honneur de cette Dame, Charlequint ſuppoſa une autre mére en la perſonne de Barbe Plombez, qui ne fit pas difficulté de mettre ſur ſon compte cette faute, dans l'idée que le nom & la dignité de ſon amant prétendu ne pouvoient que la rendre honnorable. Que Philippe, quoique inſtruit du miſtére, crut devoir entretenir le public dans ſon erreur, & joua ſon role dans cette piéce par les bienfaits dont il combla Barbe Plombez juſqu'à ſa mort ſous le titre de mére de Don Juan. Strada ajoute que ce Monarque révéla lui-même ce ſecret à l'Infante Iſabelle, de la bouche de qui il aſſure que ſon auteur l'avoit entendu. Si ce fait eſt conſtant, il y a de quoi confondre l'orgueilleuſe préſomption de l'eſprit humain, qui ne croit rien d'impénétrable à ſon adroite ſagacité. En effet c'eſt une choſe étonnante de voir qu'un auſſi grand

Prin-

1578.

ince que Don Juan, aussi habile à fouil-
r dans le cœur des hommes, aussi accou-
mé à découvrir les secrets les plus cachez,
t passé toute sa vie & soit mort dans une
norance complette de l'affaire qui devoit
ntéresser le plus. Il fut deux fois trom-
; & contraint de rendre à deux étrangé-
s les devoirs d'un fils, sans avoir jamais
u le moyen de connoitre sa véritable mé-
:..

Quant au corps de Don Juan, le Roi
mit à Alexandre le soin de le faire trans-
orter en Espagne, de la maniére & par la
oute qu'il jugeroit à propos. Sur cet or-
e, Farnese chargea de cette commission
abriel Nugno de Zuniga, Mestre de
mp dans l'Armée, & auparavant Grand-
cuyer du Prince mort. Il écrivit en mê-
e tems à l'Ambassadeur du Roi Catholi-
ue à Paris, d'obtenir un passeport pour
uelques domestiques de Don Juan, qui
ouloient s'en retourner en Espagne. On
 fit aucune mention du corps, par deux
isons. Pour épargner la dépense considé-
ble, qu'auroit emportée le transport fait
vec toutes les cérémonies & la pompe usi-
ées en pareilles rencontres. Circonstance
ui de plus obligeoit à éviter les contesta-
ons pour la préséance & les droits honno-
fiques, qui s'élévent d'ordinaire entre le
lergé & les Magistrats dans les villes où
assent les Princes vivans ou morts. Pour
e point se jetter dans ces embarras, Zuni-
a fit courir le bruit que le corps de Don
uan étoit déja passé par la route de l'Ita-
e, avec une partie de ses Officiers & do-
mes-

Translation du corps de ce Prince en Espagne.

1578. mestiques. Enfin pour ne laisser aucun soupçon, on sépara tous les membres, & l'on remplit trois petites caisses des ossemens des bras, des cuisses, des jambes, de la poitrine, de la tête, & des autres parties détachées de leurs jointures. On mit parmi les équipages les trois caisses attachées à la selle d'un cheval, & de cette maniére le corps fut transporté en Espagne, avec une suite de quatre vingts personnes Aussitôt qu'on fut arrivé à Madrid, on rejoignit les os, qu'on attacha dans leurs places naturelles avec du fil de laiton, ensuite on équipa ce squelette des plus riches habits du défunt & de ses armes de bataille, pour le présenter au Roi, debout de toute sa hauteur & appuyé sur son bâton de Général, ensorte qu'il paroissoit vivant, & prêt à donner ses ordres. On le laissa dans cette parure pendant trois jours, pour donner à toute la Cour la satisfaction de le voir, & après il fut porté avec une pompe extraordinaire à l'Escurial, où, selon ses derniéres intentions, il fut inhumé auprès de l'Empereur Charlequint son pére.

Destinée de son frére utérin.

J'ai dit que ce Prince avoit recommandé à Philippe un frére utérin qu'il avoit. Celui qu'on croyoit tel se nommoit Pirame Conrard. Le Roi donna ordre à Alexandre Farnese de s'informer de l'inclination de ce jeune homme, & de le lui mander. Alexandre exécuta cette commission, & écrivit que Pirame avoit été envoyé par Don Juan en Franche-Comté pour y faire ses études, mais que quelque tems après ayant abandonné les lettres, & s'étant livré à un

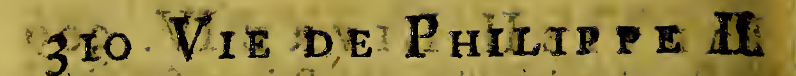
trair

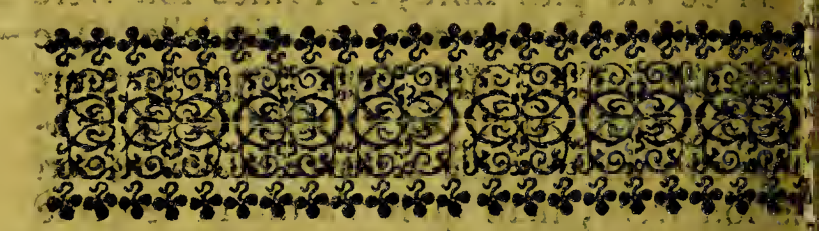
ain de vie plus libre, le Prince son frére 1578.
avoit fait enfermer dans une citadelle. Que
e prisonnier lui avoit écrit depuis la mort
e Don Juan, pour lui représenter qu'il a-
oit en vain travaillé à suivre la destination
e son frére, mais qu'il n'avoit ni le génie
i les talens propres à l'étude ; & sur cet
veu le jeune homme le suplioit de vou-
oir lui rendre la liberté, & le mettre en
tat d'aller à la guerre. Philippe reçut ce
étail avec plaisir, donna à Conrard un
mploi dans l'Armée d'Alexandre, sous le-
uel il vouloit qu'il fît son apprentissage, a-
ec cinquante écus d'appointemens tous les
ois.

Fin du IV. Livre.



LA





LA VIE DE PHILIPPE II, ROI D'ESPAGNE.

SECONDE PARTIE.

LIVRE V.

ARGUMENT DU LIVRE CINQUIEME.

Application d'Alexandre aux affaires de son gouvernement. Situation des mécontens. Siége & prise de Mastricht. Suite du procès pour la succession de Portugal. Fondement des prétentions du Pape. Don Antoine prétend n'être point bâtard. Réglement avant la mort du Roi Cardinal. Lenteur du juge-

gement. Mesures de Don Antoine & de la Duchesse de Bragance. Conduite de Philippe. Sa protestation au Roi de Portugal. Démarches des prétendans. Philippe est sollicité par le Pape de secourir les Irlandois. Médaille mistérieuse au sujet des affaires de Flandres. Mort du Cardinal-Roi. Mouvemens à cette occasion. Conduite des Gouverneurs du Royaume à l'égard de Philippe. Vives menaces de ce Monarque. Ses démarches auprès des Grands & du peuple. Ses préparatifs pour la guerre. Ses promesses au Duc de Bragance & à Don Antoine. Réflexion sur la conduite des Portugais. Philippe choisit le Duc d'Albe pour l'expédition de Portugal. Réponse de ce Seigneur à cette nouvelle. Ambassadeurs des Portugais à Philippe. Succès de cette deputation. Marche de ce Monarque en Portugal. Conditions qu'il offre aux Portugais. Autres offres. Succès de ces démarches. Peste en Portugal. Disposition des Etats à l'égard de Philippe. Fuite des Etats. Revue générale de l'Armée d'Espagne. Diversité sur sa force. Elle entre en Portugal. Sévérité du Duc d'Albe. Ambassadeur de Don Antoine à la Porte. Son discours. Réponse qu'il reçoit. Conduite violente de Don Antoine. Qui se fait proclamer Roi. Philippe déclaré Roi de Portugal. Le Duc d'Albe marche à Lisbonne. Négociations pour la paix. Situation du camp & de l'Armée de Don Antoine. Résolution du Duc d'Albe. Qui attaque les ennemis. Fuite des Portugais. Mouvements de Don Antoine. Sac d'un des faubourgs

bourgs de Lisbonne. Prise de cette capitale. Maladie dangereuse de Philippe. Le Duc d'Albe le fait proclamer Roi. Il fait poursuivre Don Antoine. Défaite & fuite de ce Prince. Réflexion sur la conduite des Généraux Espagnols. Séjour caché de Don Antoine en Portugal. Mort de la Reine Anne-Marie. Entrée de Philippe à Elvas. Renonciation du Duc de Bragance à ses droits. Obstination des Iles Tercéres. Affaires des Pays-Bas. Le Duc d'Alençon apellé par les mécontens. Succès d'Alexandre. Prison du Comte d'Egmont. Sac de Malines. La Noue fait prisonnier. Proscription du Prince d'Orange. Sa réponse. Contenu de cette Apologie. Suite des troubles de Flandres. Expéditions des deux partis. Médailles curieuses. Arrivée de Marguerite d'Autriche dans les Pays-Bas.

1579. Application d'Alexandre aux affaires de son gouvernement.

ON ne sauroit concevoir les transports de joye que l'Armée fit éclater, à la nouvelle de la confirmation d'Alexandre Farnese dans le gouvernement des Pays-Bas. Les soldats idolatres de Don Juan croyoient voir revivre ce Prince si chéri en la personne de son successeur, qui à la proximité du sang joignoit une parfaite ressemblance avec leur Général défunt, pour le courage, l'expérience, & toutes les qualitez d'un grand homme de guerre. De son côté le Prince, animé par des applaudissemens si glorieux, ne songea qu'à soutenir par sa conduite les grandes espérances que sa réputation avoit fait concevoir, & il se livra

tou

out entier au ſoin des affaires. Les pre- 1579.
niéres meſures qu'il prit, furent de mettre
n uſage tous les expédiens imaginables, pour
amener les Provinces Vallones à l'obéiſ-
ance du Roi. Cette idée lui préſentoit les
lus grands avantages pour les intérêts du
égitime Souverain & de la Religion Catho-
que, de grandes forces, de puiſſantes reſ-
ources dans l'intérieur du pays, des peuples
ncérement attachez à la doctrine de l'Egliſe
Romaine. Ainſi il commença à faire jouer
uprès de la Nobleſſe tous les reſſorts, tou-
es les intrigues, qu'il crut capables de ga-
ner ce corps puiſſant par les privileges par-
culiers dont il ſe voit en poſſeſſion, ſur
out par ſon crédit, qui de tout tems avoit
outume d'entrainer les ſuffrages du Tiers
rdre dans les aſſemblées des Etats-Géné-
aux.

Tout paroiſſoit alors concourir au ſuccès Situation des mécontens.
e ce deſſein. Le Prince Palatin, dégouté
es mécontens qui ne lui fourniſſoient pas
s ſommes dont ils étoient convenus par
ur traité pour l'entretien de ſes troupes,
oit dans la diſpoſition de les abandonner,
: même il avoit refuſé de faire venir de
ouveaux ſecours. Les François auxiliaires
avoient pas moins éprouvé la diſette de
urs confédérez: par la même raiſon du dé-
ut d'argent leur Général, qui avoit vu é-
houer les vues qu'il s'étoit formées de ſe
ire Duc de Luxembourg & Comte de
ourgogne, avoit congédié ſon Armée. Et
our comble de malheur, ſes ſoldats en
tournant chez eux avoient laiſſé des tra-
es ſanglantes de leur dépit dans tous les

1579. lieux de leur paſſage. Enfin le Duc d'Alen-çon, parvenu au mois de Novembre ſan avoir pu tirer des Flamans autre choſe qu des promeſſes, ſuivit de près ſes troupe pour ſe rendre à la Cour de France.

Siége & priſe de Maſtricht.

Dès la fin de l'année derniére Farneſe a-voit mis le Siége devant Maſtricht, qu'au commencement de celle ci il pouſſa avec l dernière vigueur, & il ſe rendit enfin mai-tre de cette place importante par aſſaut. L ſoldat victorieux y fit un carnage horrible & Alexandre eut toutes les peines du mon-de à arrêter la fureur de ſes troupes, qu vouloient vanger la mort d'un nombre con-ſidérable de leurs Officiers du premier rang qui avoient péri dans cette expédition. Pen-dant que les Eſpagnols y étoient occupez les Etats voulurent faire voir qu'il étoien diſpoſez à rétablir la tranquillité: ils firen faire des propoſitions de paix, non que ceu qui étoient à la tête de ce parti la ſouhai-taſſent ſincérement, mais dans la vue d mettre Farneſe dans la néceſſité d'abandon-ner ſon entrepriſe, en faveur de ces appa-rences d'une prochaine réunion. Mais c Prince, trop prudent pour ſe laiſſer éblou par des démarches dont le ſuccès étoit in-certain, bien loin de ſe rallentir redoubl ſes efforts, & battit la place avec tant d violence, qu'il la prit d'aſſaut. Cette con-quête eut des ſuites brillantes, pluſieurs vil-les de conſidération ſe ſoumirent, & ce qu la rendit plus remarquable, les Province d'Artois & de Hainaut rentrérent ſous l'o-béiſſance du Roi.

En

En Portugal la fameuse dispute pour la 1579.
ccession de ce Royaume continuoit entre
:s Prétendans, & ce qui devenoit d'une Suite du
onséquence sérieuse, les Juges ne pouvoient procès
accorder sur le choix d'un héritier. Il naiss- pour la
it à tout moment des obstacles à la déci- succession
on de ce grand procès, sur tout de la part de Portugal.
:s François & des Anglois, qui faisoient
uer toutes les intrigues imaginables pour
npêcher l'union de cette Couronne à celle
: Castille, dans la crainte que Philippe
acquît une puissance trop formidable.

Il y aura sans doute lieu de s'étonner de Fonde-
oir paroitre le Souverain-Pontife au nom- ment des
e des Aspirans; il entra enlice avec les au- préten-
:s, & prétendit qu'après la mort du Roi tions du
rdinal son Royaume appartenoit de droit, Pape.
l'exclusion de ses Concurrens, au Siége de
glise Romaine, par deux raisons qu'il al-
uoit. La premiére étoit que la mort du
rdinal mettoit le Siége Apostolique en
ssession de ses Etats, comme étant la dé-
uille d'un membre du Sacré Collége, au
oyen de l'usage qui adjugeoit à l'Eglise les
maines des personnes ecclésiastiques. Par
seconde, qui paroissoit au moins avoir
:s de fondement, il soutenoit que, faute
éritiers légitimes, le Portugal devoit être
ni à la souveraineté des Papes en vertu
n ancien droit, dont l'origine étoit que
squ'Alfonse premier Roi de Portugal ob-
t ce titre d'Alexandre III., il promit de
er tous les ans au St. Siége, duquel il se
onnut feudataire, une redevance de quel-
:s marcs d'or. Au défaut d'exécution de
engagement, il concluoit que le Ro-

1579. yaume étoit dévolu à fon domaine, comm fief de l'Eglife. Mais toutes ces raifons n'a voient rien de folide, auffi ne furent-elle mifes fur le tapis que pour embarraffer l queftion, & rendre les droits de Philipp moins inconteftables par le grand nombr des difficultez. C'étoit plutôt allumer l feu de la guerre; le Monarque Catholiqu fe moquoit de toutes les oppofitions, réfc lu de fe faire lui-même juftice par la voy des armes, fi les loix, ou la brigue, ne pro nonçoient pas en faveur de fon droit.

Don Antoine prétend n'être point bâtard.

Au refte c'étoit peu pour tous les Concur rens étrangers d'avoir à détruire les préter tions les uns des autres, ils avoient en com mun un embarras contre lequel il ne paroi foit guéres poffible de fe pourvoir. Ils vo yoient avec la plus vive inquiétude que l plus grands obftacles venoient de la part c la nation: le peuple donnoit hautement f fuffrages à Don Antoine Prieur de Cratc la Nobleffe vouloit mettre la Ducheffe c Bragance fur le Trône, le Roi Cardinal a jugeoit la préférence à cette Princeffe, quo qu'il n'eût d'autre deffein que d'éloigner u jugement définitif. Don Antoine, dont viens de parler, étoit revenu en Portuga après avoir eu le moyen de fe délivrer c fa prifon chez les Mores, entre les mai defquels il étoit refté, mais par une fortur finguliére entiérement inconnu, depuis funefte bataille d'Alcaçar, où il avoit reç plufieurs bleffures. A fon retour il fe m fur les rangs des héritiers de Sebaftien, nc feulement par une préfomption fondée fi la faveur du peuple, mais encore en ver

su droit de sa naissance. Il prétendoit prou- 1579.
ver qu'il étoit né d'un mariage légitime, & même il avoit trouvé des témoignages sur lesquels il constatoit la vérité de ce fait. Mais il n'eut point de plus grand ennemi que le Cardinal Roi, qui le fit déclarer bâtard par une sentence juridique, & pour quelques autres sujets graves de mécontentement le bannit du Royaume, après l'avoir déclaré déchu des priviléges des naturels du pays, & l'avoir dépouillé de tous les biens qu'il y possédoit. En vain le Nonce du Pape & le Souverain-Pontife même sollicitérent avec vivacité le rétablissement de ce Prince disgracié, le vieux Monarque fut inflexible, & il parut que l'ardeur des patrons de Don Antoine fut ce qui lui porta le plus de préjudice.

Réglement avant la mort du Roi Cardinal.

Il a été dit ci-devant, que le Cardinal, dans la vue de se débarasser du soin de prononcer un jugement au sujet de sa succession, avoit commis onze personnes à l'examen des prétentions de chacun des Compétiteurs, dont ils seroient obligez de lui faire le rapport, pour régler de concert auquel par les maximes du droit la Couronne devoit appartenir. Ces mêmes Juges recevoient par ce réglement le pouvoir de rendre seuls, & sans la participation du Roi, une sentence définitive. Mais en même tems Henri avoit statué qu'on procéderoit à l'élection de cinq Grands du Royaume, en qui résideroit l'autorité souveraine, en cas que sa mort arrivât avant la décision du procès, & jusqu'à ce que le successeur légitime fût juridiquement reconnu & instal-

1579. lé sur le Trône. Il ne voulut pourtant p consommer cette grande affaire, sans avo l'approbation des Etats-Généraux : ils furer assemblez, mais il y eut de vives dispute entre eux & le Roi sur l'élection des Ad ministrateurs. Enfin il fut convenu que le Etats nommeroient vingt quatre personnes du nombre desquelles onze, sous la qualit de Juges en dernier ressort du droit des Pré tendans, seroient chargées seules de l'élec tion du successeur, dont le nom ne se pu blieroit qu'après la mort du Cardinal. D plus, que les mêmes Etats choisiroient quinz Seigneurs, entre lesquels on dit dans la sui te que le Roi en avoit spécialement marqu cinq, de même que les Juges, sur une list enfermée dans une cassette, dont les clef furent consignées au Magistrat de Lisbon ne, pour l'ouvrir dans le tems qu'il seroi nécessaire de rendre cette disposition publi que.

Lenteur du jugement.

Tant de mesures ne précipitérent pas l jugement d'une affaire, qui devenoit d'un conséquence infinie pour les Portugais : il ne fut pas possible de parvenir à une promte décision, par les obstacles que faisoit naitre chacun des intéressez, tous mécontens de la forme établie pour prononcer sur leur droits. Ces incidens faisoient craindre le événemens les plus funestes, & peut-être les plus allarmez de cette lenteur étoient ceux dont les prétentions paroissoient foi bles, & qui ne se sentoient pas assez puis sans pour emporter la succession par la voye des armes, après la mort du Roi Cardinal. Car enfin il n'y avoit aucun doute que, ce

Mo-

Monarque manquant avant la reconnoissance d'un héritier, ce fameux procès ne dût se terminer par une guerre sanglante, plutôt que par les procédures ordinaires de la Justice. 1579.

Dans la vue de prévenir ce malheur, Don Antoine & la Duchesse de Bragance mettoient en œuvre tous les ressorts imaginables, pour réduire l'affaire au point d'être promptement décidée, comptant faire valoir leurs droits par les suffrages unanimes de la nation, pendant la vie du Roi. L'avantage de leur naissance les jettoit dans la nécessité de s'unir étroitement pour exclure les étrangers, parce que, quelque éloignée que la Noblesse parût à soutenir les prétentions de Don Antoine, il paroissoit certain que la nomination de ce Prince, ou celle de la Duchesse de Bragance, seroit appuyée de tous les Ordres du Royaume, qui ne manqueroient pas de se réunir en faveur d'un Roi du pays, quel qu'il fût. D'où il étoit évident que la desunion du Peuple & des Nobles, au sujet de l'un & l'autre de ces Concurrens, (division dont les Ministres du Roi Catholique savoient profiter) affoiblissoit les forces des Portugais & les réduisoit à rien, en comparaison de celles de Philippe. Moyen infaillible de mettre ce Monarque en situation de l'emporter sur ses Rivaux, & par la validité de ses droits, & par sa puissance qui lui fournissoit toutes les ressources propres à les faire valoir par la voye des armes. Ces objets frappoient trop ses Compétiteurs, pour ne les pas engager à prendre tous les expédiens capables d'anéan-

Mesures de D. Antoine & de la Duchesse de Bragance.

1579. tir la justice de sa cause; aussi s'accordoient-ils en ce point d'imaginer des obstacles, convaincus que personne ne pouvoit à plus juste titre que lui se flatter d'obtenir la succession qu'ils contestoient.

Conduite de Philippe.

Philippe de son côté dans tout le cours de cette grande affaire ne perdit pas de vue sa maxime ordinaire, d'éblouir les yeux du public par des démarches éloignées en apparence de tout motif d'ambition. Il voulut en cette rencontre faire connoitre que ses poursuites ne procédoient pas de l'avidité de se voir maitre du Royaume de Portugal, & d'étendre les limites de sa Monarchie, mais qu'elles n'avoient pour objet que de soutenir des droits légitimes & se faire rendre la justice que toutes les loix lui adjugeoient. Dans cette vue il marqua toute la disposition à vouloir procéder avec cette tranquillité d'esprit; & cette fermeté soutenue d'un motif de piété & de Religion dont il avoit l'art de se prévaloir avec tant d'avantage. Plusieurs Théologiens habiles eurent ordre d'approfondir la question, & de lui rapporter ce qu'ils jugeroient qu'il pût faire sans blesser les régles de la justice, sur tout de voir si, au défaut d'un jugement favorable, il pourroit en sureté de conscience avoir recours aux armes. Mais comme tous ces Casuistes étoient à la dévotion de l'artificieux Monarque, il n'y en eut pas un qui ne décidât selon ses desirs, que, si les Juges ne prononçoient pas en sa faveur, son droit étoit si inconteftable, qu'il ne devoit pas avoir le plus petit scrupule de l'emporter à la tête d'une puissante Armée.

Il

Il ne s'en tint pas à la décision des gens 1579.
d'Eglise, il voulut avoir celle des plus célébres Docteurs & des plus fameuses Universitez. Elle ne fut pas différente, & tous, qui pour le dire en passant étoient ses Sujets, lui envoyérent des preuves tirées des maximes immuables du Droit civil & canonique. Enfin pour écarter tout soupçon contre sa conduite, il écrivit à Venise au haut Conseil des Dix, pour les jugemens duquel il avoit une vénération singuliére. Par cette consultation faite dans un pays étranger, il comptoit mettre au plus grand jour la candeur & la droiture de ses intentions, en prenant tous les biais possibles pour n'agir que sur des notions claires & incontestables de la solidité de son titre. Mais en même tems il se persuadoit que le Sénat, si renommé par des traits de sagesse & de prudence toujours soutenues des délibérations les plus réfléchies, ne voudroit pas pour un fait de cette nature déplaire à un aussi puissant Monarque, en lui envoyant une opinion contraire à ses vues. La conduite des politiques Administrateurs de la République ne répondit pas à ses espérances, ils différérent de donner leur avis, jusqu'à ce qu'ils apprirent son entrée triomphante dans Lisbonne; alors ils lui marquérent que ses armes, bien plus que les décisions des Juristes, avoient le don de faire reconnoitre la justice de ses droits.

Sa protestation au Roi Cardinal.

Ce Monarque pendant ces mouvemens ne cessoit de répandre dans le public des protestations de la sincérité de son cœur, dans toutes les démarches qu'il se croyoit obligé

1579. de faire pour s'assurer un héritage dû à la justice de son titre. Il sollicitoit instamment le Cardinal & le Sénat de Lisbonne de le déclarer successeur immédiat de la Couronne, d'avoir égard à l'équité de ses raisons, à son crédit, à sa puissance : objets qui lui mettoient en main toutes les ressources nécessaires pour combler ses nouveaux Sujets d'une félicité permanente. Il oppofoit à ces avantages certains les malheurs, les desordres inévitables, si par une funeste irrésolution l'affaire demeurant indécise à la mort du Roi, les Portugais alors se trouvoient encore dans une aussi déplorable desunion, qui seroit infailliblement suivie de la ruïne du Royaume. Henri prévoyoit assez ces tristes événemens, mais il avoit encore plus sujet de craindre les effets d'une semblable déclaration, les mécontentemens, les murmures, la revolte de la nation, en un mot une guerre ouverte avec ses propres Sujets. Circonstance qu'il ne pouvoit entrevoir sans horreur, par rapport à son grand âge qui l'engageoit à fuir toute occasion de trouble, & à se maintenir dans un doux repos, pour ne point troubler par une guerre sanglante le peu de jours qui lui restoient à vivre dans le haut degré de fortune, où le hazard l'avoit placé dans une extrême vieillesse.

Démarches des prétendans.

Les autres Prétendans, qui se sentoient à tous égards moins autorisez à prétendre la préférence après la mort du Cardinal, n'employoient ni la ruse, ni les intrigues, ni la politique. Ils pressoient ouvertement le vieux Roi de se déterminer à un choix, & ils

ils s'opposoient sans ménagement à toutes 1579.
les résolutions qu'il prenoit contre leurs intérêts. Le Prieur de Crato, qui s'étoit tenu caché quelque tems dans le monastére de St. Just en Castille, revint en Portugal au mépris de son bannissement, & y resta en dépit de son oncle, au moyen de la retraite & des secours que lui fournirent ses partisans. Cette démarche insultante mit le comble à la colére & à l'indignation d'Henri, qui ne crut mieux se vanger de cette faction, qu'en donnant des preuves manifestes de son penchant à reconnoitre la validité des prétentions de Philippe. En revanche les Portugais, allarmez des dispositions de leur Souverain, redoubloient leurs efforts pour traverser ses desseins, ce qui irritoit la haine du vieillard & sa faveur pour le Roi Catholique. Il auroit même rempli sa vangeance, si les infirmitez d'une vieillesse caduque, augmentées par les chagrins d'un regne moins remarquable par sa courte durée que par ses agitations, ne lui avoient pas causé une maladie mortelle.

Philippe est sollicité par le Pape de secourir les Irlandois.

Malgré les embarras où Philippe se trouvoit alors, le Pape ne cessoit de le solliciter vivement à fournir un certain nombre de vaisseaux, pour la défense des Catholiques d'Irlande, persécutez par la Reine d'Angleterre. Tout obligeoit ce Monarque à rejetter cette proposition, & il entendoit trop bien ses intérêts pour ne pas prendre ce parti. Soit qu'il connût la difficulté de l'entreprise, soit qu'il se trouvât trop surchargé de la guerre des Pays-Bas; sans doute pour ne point séparer ses forces, dont il pré-

1579. voyoit qu'il auroit besoin pour son expédition de Portugal, en cas que le Roi Henri vînt à laisser par sa mort ce Trône vacant. Pour surcroit de motifs, il ne convenoit pas dans de pareilles circonstances de rompre avec Elizabet, qui ne s'étoit pas encore déclarée son ennemie, & qui de plus ne donnoit que de très-foibles secours aux rebelles de Flandres. Par toutes ces raisons, ou d'autres que peut-être on ignore, il refusa de se rendre aux instances du Souverain-Pontife. Ce refus rabattit beaucoup de l'estime de Grégoire, qui dans la suite resta convaincu que ce grand zèle de Religion dont Philippe affectoit de paroitre enflammé, ne se manifestoit que dans les rencontres où il s'agissoit d'avancer ses intérêts. Ce fut à l'occasion des troubles des Pays-Bas. Aussitôt que la Reine d'Angleterre eut pris publiquement le titre de Protectrice des Flamans, du Duc d'Alençon, & du Prince Casimir, le Roi Catholique fit retentir à Rome le nom & la cause de la Religion, sollicita à son tour le Pape d'allumer la guerre, de préparer ses forces pour le secours des Irlandois persécutez, & promit de faire en son particulier des efforts pour le service de la Religion Chrétienne. On ne pouvoit pas s'y tromper, cette grande ardeur se manifestoit dans des circonstances où il n'étoit pas permis de n'en point appercevoir le véritable motif, savoir, de faire une diversion favorable aux affaires des Bays-Bas.

Médaille mistérieuse au sujet des affaires de Flandres.

Au sujet de ces troubles, je vais rapporter en passant un fait remarquable. Après quelques mois de séjour à Cologne où l'on

s'étoit

s'étoit assemblé pour traiter de la paix, les députez se séparérent sans avoir pu rien conclure. Immédiatement après la rupture des conférences, les Etats (peut-être par le conseil du Prince d'Orange), firent frapper quelques médailles de cuivre, pour servir d'instruction à leurs partisans. D'un côté paroissoient les corps morts des deux Comtes d'Egmont & de Horn, avec les têtes de ces Seigneurs exposées sur deux pieux. De l'autre on voyoit deux soldats à cheval, bien armez, & ne respirans que le combat, avec deux fantassins, contre lesquels ils se battoient avec tout l'acharnement imaginable. Le sujet de ce choc si animé s'apprenoit par une légende qui présentoit ces mots : IL VAUT MIEUX COMBATTRE POUR LA PATRIE, QUE DE SE LAISSER SURPRENDRE PAR LES AVANTAGES TROMPEURS D'UNE PAIX SIMULE'E. Dans la suite il y eut des ordres pour supprimer ce monument, c'est ce qui les rendit alors assez rares, quoique Alexandre Farnese parût se moquer de cette piquante représentation, lorsqu'on lui apporta une de ces piéces. 1579.

Enfin le dernier jour du mois de Janvier de l'année 1580. mourut le Cardinal Henri, après avoir langui plusieurs semaines d'une maladie, que divers accidens rendirent incurable. Il s'étoit même trouvé dans un état si desespéré, qu'on avoit jugé nécessaire de proclamer les Administrateurs, qui, comme je l'ai dit dans le Livre précédent, devoient gouverner le Royaume pendant l'interregne: cependant ils ne commencérent 1580.

Mort du Cardinal Roi.

1580. à prendre possession de l'autorité souveraine qu'après la mort du Roi.

Mouvemens à cette occasion.

Ils étoient parfaitement instruits des derniéres intentions de ce Monarque, qui leur avoit communiqué, non seulement les dispositions favorables où il se trouvoit à l'égard de Philippe, mais même le dessein qu'il avoit formé de reconnoitre ce Roi pour son successeur, & de lui faire prêter serment en cette qualité. Les Ministres d'Espagne, bien informez de la volonté du feu Roi, en sollicitérent vivement l'exécution auprès des Gouverneurs. Ceux-ci voyoient les affaires dans une situation à ne rien précipiter, & le sage tempérament qu'ils prirent fut de temporiser, & d'entretenir d'espérances les Agens de Philippe. Ce n'étoit pas qu'ils ne fussent convaincus de la nécessité de suivre le plan d'Henri, par l'impuissance absolue de se défendre contre les forces du Roi Catholique, qui paroissoit bien préparé à se faire lui-même justice par la voye des armes. Mais en même tems le peuple marquoit une résolution fixe d'établir un Roi de son gout: ce n'étoit que mouvemens tumultueux, par tout on n'entendoit parler que de l'exclusion des étrangers, sans réfléchir aux funestes conséquences d'une ardeur qu'on n'étoit pas en état de soutenir; enfin il n'y avoit personne qui n'entrât dans ce projet. Les Administrateurs dans cette confusion avoient à prévenir les troubles inévitables; les Portugais se déclaroient pour tout autre que Philippe; ce Monarque au contraire se montroit fermement résolu de se faire mettre la Couronne de Portugal sur la tête, en dépit de

de ses Concurrens & malgré la nation. Et il redoubloit ses instances avec d'autant plus de vivacité, qu'il savoit que les Gouverneurs ne prolongeoient la déclaration publique de son avénement au Trône, que pour favoriser les partisans de Don Antoine, auxquels ces délais donnoient le tems de prendre des mesures, & de faire des préparatifs propres à ne pas craindre les efforts de leurs ennemis. 1580.

Ces Administrateurs du Royaume pendant l'interregne étoient, George Almeida Archevêque de Lisbonne, Don Jean Mascaregna, Don François Saa, Don Jean Teglio, & Don Jaques Sosa. Philippe, instruit de leurs vues & du but de la lenteur qu'ils affectoient, ne leur donnoit aucun relâche, & ses Ministres ne cessoient de solliciter un promt jugement. Ils protestoient devant Dieu & devant les hommes des malheurs qu'on devoit attendre, que les Gouverneurs en seroient seuls responsables, & la cause de la ruïne de leur patrie si elle arrivoit. Sur cet aspect effrayant, ils insistoient à soutenir que la seule route capable d'amener au repos, étoit de le mettre en possession de la Couronne, sans chercher de mauvaises chicanes pour tirer l'affaire en longueur. Mais les Administrateurs répondoient avec une modération & un flegme à l'épreuve de la crainte, qu'il falloit au moins laisser aux onze Juges nommez du vivant du Cardinal Roi, le tems de faire un examen mur & réfléchi des titres de tous les Prétendans.

Conduite des Gouverneurs du Royaume à l'égard de Philippe.

Philippe ne se payoit pas de ces raisons, ou plutôt de ces prétextes; il fit repliquer que

Vives menaces de ce Monarque.

1580. que son droit étoit trop clair, trop légitime, pour avoir besoin de passer par les formalitez de la justice, que l'aveu du Cardinal défunt suffisoit pour le rendre incontestable aux yeux de ses Sujets; puisqu'en vertu de cette reconnoissance il avoit expressément ordonné de le recevoir pour Souverain, & de lui prêter le serment de fidélité. A cette exception de droit, il ajoutoit que sa dignité & le caractére dont il étoit revétu ne lui permettoient pas de soumettre ses intérêts civils au jugement de simples particuliers, qu'il étoit Roi absolu & indépendant de toute autre Puissance sur la Terre, où il n'étoit justiciable d'aucun tribunal. Qu'au surplus Dieu lui avoit donné des forces suffisantes pour châtier ceux qui auroient la témérité de lui faire tort, & qu'il ne se sentoit pas d'humeur à laisser de semblables injures impunies. Qu'ils devoient faire de profondes réflexions sur leur état, pendant qu'ils en avoient le tems, parce que, s'ils le laissoient échaper, peut-être ne leur serviroit-il de rien de se repentir.

Ses démarches auprès des Grands & du peuple.

Ce Monarque connoissoit trop les préceptes de la politique, pour ne faire jouer que les ressorts des menaces & de la frayeur. Il mit en usage les moyens propres à se concilier l'affection des peuples, il fit offrir aux Portugais tous les avantages publics & particuliers, qu'ils pouvoient attendre de la libéralité d'un aussi grand Roi. Par cette alternative de douceur & de sévérité, il comptoit employer les remédes capables dans de pareilles conjonctures de vaincre les irrésolutions, de fixer les progrès d'une antipa-

thie,

thie, qu'il falloit étouffer avant qu'elle eût pris de plus profondes racines, avant qu'elle eût acquis assez de forces pour se porter aux plus violentes extrêmitez. Car il n'ignoroit pas que les Portugais avoient secretement envoyé des Agens, non seulement en Angleterre & en France, mais même dans les Pays-Bas aux factions qui s'étoient soustraites à l'obéissance de leur Souverain, pour obtenir des secours qui pussent les défendre du joug des Espagnols. De plus le bruit se répandoit (& l'effet le vérifia dans la suite, comme je le dirai en son lieu) qu'ils étoient résolus de solliciter les Turcs de rompre la tréve, & de faire une irruption dans les Etats maritimes du Roi Catholique. 1580.

Ses préparatifs pour la guerre.

Dans le fond tous ces mouvemens ne causoient aucune inquiétude à Philippe, le besoin des malintentionnez étoit trop pressant; les Puissances dont ils imploroient le secours étoient trop éloignées, pour les garentir du péril qui les menaçoit, à la vue d'une Armée que le Roi avoit déja fait avancer sur les frontieres. Dès la fin de l'année précédente, à la premiére nouvelle de l'état desespéré de la maladie du Roi Henri, les Barons & Seigneurs Sujets de l'Espagne & dont les terres confinoient au Portugal, avoient reçu ordre d'armer autant de leurs vassaux qu'il seroit possible, & de les tenir prêts à marcher au premier commandement. Outre cela Philippe avoit fait lever en Italie près de dix mille hommes d'infanterie, distribuez en trois régimens, sous la conduite de Don Vincent Caraffe Prieur de Hongrie,

de

1580. de Charles Spinelli, & de Prosper Colonne, tous trois cependant subordonnez à Don Pierre de Médicis Général en chef de ces troupes. Enfin il s'étoit encore pourvu d'un corps de cinq mille fantassins Allemans sous le Comte Jérôme de Lodrone. Toutes ces troupes marchérent au rendez-vous général, à la vérité à petites journées, suivant l'usage de tout tems pratiqué par les Espagnols.

Ses promesses au Duc de Bragance & à D. Antoine.

Cependant toujours attentif à se faire adjuger la préférence par les voyes de la douceur, Philippe ordonnoit à ses Ambassadeurs à Lisbonne de mettre en usage tous les expédiens, qu'ils croiroient propres à lui gagner les suffrages des Juges, & des principaux du peuple, parmi lesquels il s'en trouvoit déja un bon nombre disposé à prendre la défense de ses droits. Pour surcroit d'avantage, Don Antoine ne comptoit dans son parti que très peu de Nobles, tout ce corps portoit plutôt sur le Trône la Duchesse de Bragance, qui n'avoit pas des forces pour se soutenir contre un Compétiteur aussi puissant que le Roi Catholique. Malgré cette supériorité, ce Monarque voulut employer les promesses auprès de ses Concurrens. Ses Ministres firent les derniers efforts pour engager la Duchesse & Don Antoine à recevoir des récompenses, dont la grandeur pouvoit remplir leur ambition, sans se mettre au hazard de faire la triste expérience de la légéreté du peuple & de l'instabilité de sa faveur. Parti qu'ils leur représentoient autant néceffaire qu'honnorable, s'ils vouloient tirer de leur concurrence des biens réels & con-

considérables, & ne pas s'exposer aux effets 1580.
terribles de la juste colére d'un Roi qui alloit devenir leur Souverain. Ces raisons, quelque évidentes qu'elles fussent, ne convainquirent pas le Prince ni la Princesse; éblouis de l'éclat d'une Couronne, le danger présent ne prévalut pas sur les espérances éloignées de secours, par lesquels ils se flattoient d'obtenir la victoire, sans songer que les forces de leur Rival redoutable étoient à leurs portes, prêtes à agir au premier signal. Dans cet aveuglement, bien loin de donner les mains à une paix avantageuse, ils n'épargnérent rien pour faire naitre des obstacles à la décision, persuadez qu'à la faveur des délais ils auroient le tems de paroitre en état de faire tête aux Espagnols.

Réflexion sur la conduite des Portugais.

On ne peut à ce détail qu'être étonné de la conduite des Portugais. Tous les inconvéniens d'une résistance opiniâtre leur étoient connus, ils savoient assez qu'il n'étoit pas possible de recevoir de longtems les secours étrangers, par conséquent ils se voyoient dans l'impossibilité actuelle de se défendre si la guerre s'allumoit. Malgré les malheurs qu'ils devoient envisager, l'entêtement d'attendre des forces suffisantes de pays séparez par une si vaste distance, cachoit à leurs yeux la fatale désunion qui les divisoit, une disette totale des provisions nécessaires pour se soutenir, pendant qu'à l'aspect du voisinage d'un ennemi puissant ils avoient, pour me servir de ces termes communs, le couteau dans la gorge. Dans des conjonctures où la prudence, la nécessité, les intérêts les plus précieux doivent les contraindre de se

ga-

1580. garentir de desastres inévitables, ils se précipitent en aveugles dans l'abime, par des démarches qu'ils ne pouvoient jamais réparer sans avoir encouru le titre de rebelles, comme on le verra dans la suite. Tant est véritable la maxime contenue dans le proverbe trivial, qui dit qu'on ne fait aucune estime des avantages de la paix, lorsqu'on n'a pas auparavant éprouvé toutes les horreurs de la guerre; & ceci est une sentence de l'Arioste, ou pour mieux dire du Tasse. Mal commun à tous les peuples, qui courent inconsidérément au précipice, sans prévoir les suites de leurs emportemens.

Philippe choisit le Duc de d'Albe pour l'expédition de Portugal.

Aussi Philippe, après avoir fait inutilement par le ministére de ses Ambassadeurs, tout ce qu'il croyoit propre à persuader aux Portugais de se résoudre à lui rendre justice par les voyes de la douceur, résolut enfin de se pourvoir par la force, & d'en venir à la rigoureuse extrêmité d'une guerre. Les troupes Italiennes & Allemandes, qui étoient en marche pour l'Espagne, où elles arrivoient de jour en jour, reçurent ordre de se rendre sur les confins du Portugal. Pendant que son Armée s'assembloit, il examinoit sur lequel de ses Généraux il jetteroit les yeux, pour lui confier la conduite de cette importante expédition, & après quelques jours de réflexion, il jugea qu'il ne pouvoit mieux faire que d'en charger le Duc d'Albe, qui depuis deux ans étoit exilé à Uzeda. Sur cette résolution, il ordonna à Don Emanuel Henriques de se transporter dans cette ville, & de remettre à ce Seigneur les patentes de Capitaine général pour cette conquête,

quête, avec un ordre précis de partir sur le champ pour se mettre à la tête de l'Armée. 1580.

Henriques exécuta sa commission, & lorsqu'il présenta le brevet, le Duc surpris du choix de Philippe, se tournant du côté de l'Ambassadeur, lui dit, „ Eh quoi! le Roi „ mon maitre, pour faire la conquête d'un „ Royaume, est-il réduit à avoir besoin „ d'un Capitaine enchainé"? Réponse orgueilleuse, selon quelques-uns, & peu convenable dans la bouche d'un Sujet disgracié & banni de la présence de son Souverain. Elle ne parut pas telle au Roi, au moins en apparence il la prit pour un trait de plaisanterie, parceque sa maxime étoit de ne s'arrêter qu'aux actions, sans tirer les paroles libres à conséquence. Aussitôt le Duc écrivit au Roi par le même porteur une lettre, pour obtenir la permission de se rendre à la Cour, dans le seul esprit d'y apprendre les sujets de sa disgrace, & de se justifier des crimes dont on l'avoit noirci. Mais Philippe lui répondit que toute affaire cessant il n'avoit qu'à aller joindre l'Armée, parce qu'il seroit & plus sûr & plus glorieux pour lui de prouver son innocence en Portugal. Il falloit que ce Monarque fût bien convaincu de la fidélité de ce Seigneur, pour ne pas craindre son ressentiment dans une affaire qui intéressoit si fort son honneur & la gloire de sa Monarchie: l'événement fit voir qu'il ne s'étoit pas trompé dans son choix.

Réponse de ce Seigneur à cette nouvelle.

Dans le tems que le Duc d'Albe se rendoit à Cantilana, où étoit le rendez-vous général de l'Armée, Sa Majesté Catholique partit de Madrid accompagnée de toute sa Cour,

Ambassadeurs des Portugais à Philippe.

1580. Cour, pour s'approcher du Royaume de Portugal. A peine ce Monarque fut-il arrivé à Guadaloupe, qu'il y fit célébrer avec une magnificence extraordinaire un service pour le repos de l'ame du défunt Cardinal Roi. Pendant son séjour dans ce bourg, il donna audience à deux Ambassadeurs, que les Portugais lui avoient envoyez, & qui furent Don Gaspar Casalé Evêque de Coïmbre & Don Emanuel de Melo. Le sujet de leur commission étoit de supplier ce Monarque de suspendre la résolution qu'il avoit prise de passer en Portugal, jusqu'à ce que les Juges élus par Henri même eussent déclaré l'héritier légitime de la Couronne. Déclaration qu'ils assuroient devoir être faite dans peu de tems, en présence des Etats-Généraux du Royaume.

Succès de cette députation.

Philippe répondit „ que son titre étoit incontestable, que le feu Roi l'avoit tellement „ reconnu, qu'il s'en étoit expliqué publiquement en diverses maniéres. Que ce Prince, sur un mûr examen après s'être convaincu que toutes les loix prononçoient en faveur de ce droit, avoit résolu de le reconnoitre solemnellement son successeur, & de lui faire prêter serment de fidélité par la nation. Qu'il n'avoit différé cette cérémonie, que dans le dessein d'adjuger des récompenses convenables à quelques-uns des Prétendans pour lesquels il s'intéressoit particuliérement. Que toutes ces circonstances étoient parfaitement connues des Portugais, puisque le feu Roi les avoit sollicitez de la maniére la plus pressante de concourir à ses vues".

A

A ces représentations de faits avérez, il a- 1580.
outa „ qu'il ne convenoit pas à un Roi d'Es-
„ pagne, Souverain libre & indépendant de
„ toute autre Puissance pour le temporel,
„ de soumettre sa cause dont la justice étoit
„ manifeste, à un autre tribunal, & à un tri-
„ bunal où siégeoient ses Parties plutôt que
„ ses Juges. Que de plus c'étoit une erreur
„ grossiére de croire que l'autorité qu'ils
„ avoient reçue d'un Roi vivant, pût être
„ valide après sa mort qui anéantissoit son
„ pouvoir avec sa personne. Que le de-
„ voir des Portugais étoit de se résoudre
„ de bon gré à implorer sa faveur & ses
„ bonnes graces, sur l'assurance de sa part
„ qu'ils éprouveroient les effets d'une clé-
„ mence & d'une humanité sans bornes. Au
„ lieu que, si par une obstination criminel-
„ le ils irritoient sa juste colére, il n'y au-
„ roit plus lieu au traitement que doivent
„ attendre de fideles Sujets, & qu'il ne pour-
„ roit que les regarder comme d'opiniâtres
„ rebelles, dignes des punitions les plus ri-
„ goureuses".

Les Ambassadeurs furent congédiez avec cette réponse. Philippe poursuivit son voyage vers Badajox, où il comptoit faire assembler toute son Armée, que le Duc d'Albe avoit des ordres très précis de mettre promptement en un corps, de joindre même un renfort aux troupes arrivées d'Italie. Ces préparatifs de guerre ne l'empêchoient pas d'employer les moyens, propres à finir la querelle sans effusion de sang : en faisant montre de ses forces & des effets à craindre de sa vangeance, il continuoit avec

Marche de ce Monarque en Portugal.

1578. vec toute la vivacité imaginable les négociations pacifiques. Il fit propoſer des conditions avantageuſes aux Gouverneurs & autres Officiers généraux des Provinces du Royaume, qui étoient alors aſſemblez à Almerin, pour y rendre dans les Etats une déciſion ſur cette importante affaire. Sur tout il fit remettre quelques articles de faveur, qu'il avoit ci-devant envoyez au Cardinal, qui les avoit fort approuvez, & qui les auroit fait valoir, ſi la mort n'avoit pas rompu ce deſſein. Et dans la vue de faire connoitre à tout le monde que ce Monarque mit en uſage les voyes de la douceur, contre ce que d'autres Hiſtoriens ont écrit que dès le commencement de la querelle il avoit traité les Portugais avec une hauteur & une dureté inſupportable, je vais les rapporter en cet endroit. Ils feront un témoignage autentique de ſa conduite, & feront connoitre les démarches qu'il a faites, avant que de ſe réſoudre à prendre des expédiens qui devoient entraîner la ruïne des peuples, qu'il ſe voyoit contraint de réduire par les armes. Voici ces conditions.

Conditions qu'il offre aux Portugais.

„ I. Que dès l'inſtant que les Portugais „ par leur volonté libre auroient reconnu „ le Roi Philippe leur légitime Souverain, „ & ſous ce titre l'auroient mis en poſſeſ- „ ſion du Royaume, qui dans toutes les ré- „ gles de la juſtice lui appartenoit en ver- „ tu de ſa naiſſance, il promettoit de ne „ rien changer des priviléges & immunitez „ de la nation, ſoit quant aux loix, ſoit „ par rapport à la forme des jugemens, s'obli-

s'obligeant de maintenir les Etats, tous les ſtatuts fondamentaux du Royaume, & tous les réglemens au ſujet des milices du pays. 1580.

„ II. Qu'il ne donneroit les magiſtratures, offices, & dignitez, tant eccléſiaſtiques que militaires, avec leurs fruits, revenus, & émolumens, qu'aux Portugais naturels. Bien entendu que cet engagement aura lieu, non ſeulement pendant tout le tems qu'il plaira au Roi faire ſa réſidence en Portugal, mais encore dans le tems de ſon abſence quelque éloigné qu'il puiſſe être.

„ III. Qu'il n'exigeroit aucune décime des Egliſes, & que, ſuivant la coutume des Rois ſes prédéceſſeurs, il conſerveroit la Chapelle, ou plutôt la Communauté des Prêtres à Lisbonne, deſtinez aux fonctions du miniſtére ſacré & à l'uſage du ſervice divin.

„ IV. Qu'il n'accorderoit aucun domaine, aucune ſeigneurie dans toute l'étendue du Royaume, qu'aux ſeuls Portugais. Et s'il arrivoit que par la mort de quelque propriétaire, des domaines tombaſſent à la Couronne, il promettoit de les remet- ſur le champ, & ſans en rien réſerver à ſon profit, ou aux parens du défunt, ou à d'autres naturels du pays dont les ſervices rendus à la patrie ſeroient reſtez ſans récompenſe.

„ V. Qu'il conſerveroit, ſans y rien innover, les Tribunaux de juſtice établis dans le Royaume, les formalitez des pro-

1580. „ cédures, & la maniére de juger pratiquée „ par les Magiſtrats.

„ VI. Que les monnoyes qui ſeroient fa- „ briquées à l'avenir auroient la même „ empreinte en uſage ſous les Rois précé- „ dens, à moins que ce ne fût des eſpéces „ que Sa Majeſté ſouhaiteroit faire frapper „ le jour qu'il prendroit poſſeſſion du Trô- „ ne, pour être diſtribuées au peuple.

„ VII. Que pour la défenſe des places „ fortes du Royaume, il n'y mettroit au- „ cune garniſon de ſoldats étrangers, mais „ uniquement de Portugais naturels. Par „ une ſuite du même engagement il pro- „ mettoit de tenir les Armées de terre & „ de mer dans le même état, le même „ nombre, la même forme, la même diſ- „ cipline, les mêmes loix, en uſage dans „ le Royaume: avec cette condition de „ plus, qu'il ne donneroit les emplois mi- „ litaires quels qu'ils fuſſent qu'à des Officiers „ du pays, & que les matelots, ſoldats, „ Capitaines, & autres ſans exception, ſe- „ roient tous Portugais.

„ VIII. Qu'en cas que le Roi fût abſent, „ il ne remettroit le gouvernement du Ro- „ yaume qu'à des Portugais, ou à des Prin- „ ces du ſang royal, ou à un Prince de „ ſa maiſon. Que pour mieux remplir cet- „ te promeſſe, il envoyeroit ſon fils aîné „ en Portugal, pour lui faire prendre les „ mœurs, les coutumes, & le caractére „ des gens du pays.

„ IX. Qu'en quelque endroit que le Roi „ pût ſe trouver, il auroit en tout tems „ à ſa ſuite des Seigneurs Portugais, pour

l'aide

l'aider de leurs conseils dans les affaires 1580.
qui concerneroient leur patrie, & que tout ce qui se traiteroit à ce sujet seroit écrit sur les registres en langue Portugais.

„ X. Qu'il recevroit à son service dans sa maison de jeunes Gentilshommes Portugais, ainsi qu'il étoit pratiqué par les Princes de la Maison de Bourgogne. Pareillement, que la Reine auroit à sa Cour des Demoiselles de la même nation, pour les marier ensuite dans les tems convenables. De plus, qu'en conformité de la coutume observée par les Rois de Portugal, les nobles au dessus de l'âge de douze ans seroient inscrits sur la liste des pensionnaires de l'Etat, les roturiers pour le service des Armées à la paye qu'on nomme Maradias, & que tous les ans le Roi en recevroit deux cens de cette derniére classe à son service.

XI. Qu'il annulleroit tous les droits & impôts qui se payoient jusqu'alors entre les Portugais & les Castillans, & qu'il laisseroit une pleine liberté de transporter de Castille en Portugal la quantité de livres dont ce dernier Royaume auroit besoin.

XII. Enfin qu'il feroit délivrer trois cens mille écus, pour être partie distribuez aux pauvres, partie pour le rachat des prisonniers".

Tels furent les articles offerts par le Roi Autres offres.
Portugais. Philippe ne manqua pas de les rendre publics, dans la vue de faire connoître sa bonne volonté pour ses nouveaux

1580.

Sujets, & ne laiſſer aucun doute ſur les di poſitions où il ſe trouvoit d'éviter tous l incidens capables de conduire les affaires des extrêmitez préjudiciables au Royaum Il ne s'en tint pas aux promeſſes ci-deſſu il déclara avec beaucoup plus d'étendu comme nous l'apprenons de Viperano de Coneſtaggio après lui, que ſon intentio étoit, non ſeulement de porter la Religio & la Juſtice au plus haut degré de gra deur & de perfection, mais encore d'am plifier certains priviléges tant publics q particuliers.

Succès de ces démarches.

Cette conduite donnoit beaucoup d'o brage à ſes concurrens, qui craignoient vec juſte raiſon que ces excès de génér ſité ne fiſſent revenir une bonne partie peuple de l'obſtination où il paroiſſo d'exclure tous les étrangers. En effet c entêtement étoit ſi fixe dans tous les prits, qu'il ôtoit toute idée du bien publ cet unique but écartoit toutes les réflexio ſur le ſalut du Royaume, étouffoit mêm tout ſentiment pour ſa propre conſervati & l'intérêt de ſa fortune. A la vue de préjugé, il n'eſt pas étonnant que toutes démarches pacifiques de Philippe ne fiſſe aucun effet. Cette fermentation étoit entr tenue par les diſcours de quelques mauv compatriotes, qui éblouiſſoient par l'aſpe trompeur de l'intérêt de la patrie. C émiſſaires étoient eux-mêmes animez p des Puiſſances du dehors, qui jalouſes l'exceſſive grandeur du Roi Catholique, n' voient rien plus à cœur que d'y mett des bornes, pour ſe délivrer de leurs

qu

iétudes. Ainſi les ennemis de l'Eſpagne 1580.
onjurez fomentoient ſous main les folles
lées d'un peuple ignorant, dont la fureur
aboutit qu'à combler la miſére du Royau-
ie, par les maux inſéparables d'une guerre
ui devoit le réduire en ſervitude.

Peſte en Portugal.

On reviendra moins de cet opiniâtre aveu-
lement des Portugais, quand on ſaura que
ans ce tems-là même ce malheureux pays
toit affligé du plus terrible de tous les
éaux. La peſte le ravageoit depuis l'année
récédente, qu'elle avoit commencé à ſe
ire ſentir à Lisbonne, où peu après elle
it ſi violente, que ſouvent on comptoit
lus de mille morts en un jour. En peu de
ems cette capitale parut deſerte, d'autant
lus que preſque toute la Nobleſſe en ſortit
our ſe renfermer dans ſes terres, ſoit pour
 mettre à couvert de cette cruelle mala-
ie, ſoit pour marquer une neutralité exacte,
 attendre en repos la fin des troubles. Ceux
ui vouloient acquérir le relief d'un zèle ar-
ent pour le bien public, ſuivirent les Admi-
iſtrateurs du Royaume, qui pour ne pas
tre expoſez au danger de la peſte, s'étoient
etirez à Almerin.

Diſpoſition des Etats à l'égard de Philippe.

Ils y furent accompagnez par les membres
es Etats, autrement les députez des trois
)rdres du Royaume, du Tiers Etat, des
Eccléſiaſtiques & de la Nobleſſe. Dans ces
eux derniers il y avoit un aſſez grand nom-
re de perſonnes, qui marquoient ouverte-
ent de la diſpoſition à recevoir le Roi Ca-
holique pour maitre, & même trois des
Gouverneurs entroient dans ce projet. Mais
a crainte du peuple, qui ne contenoit pas

1580. les mouvemens de sa haine contre les étrangers, sur tout contre Philippe, & qui continuoit à déclarer hautement sa ferme résolution de n'obéir qu'à un Roi du pays; cette crainte arrêtoit le parti contraire, & cette fatale division augmentoit le desordre dan l'assemblée.

Fuite des Etats. Telle étoit la situation déplorable du Portugal. La majeure partie de ceux qui penchoient à déférer la Couronne au Roi d'Espagne, n'osoit trop le faire connoitre, encore moins travailler à se mettre en état d'exécuter ce projet; les autres ne vouloien point entendre parler de ce Monarque. L'animosité de ceux-ci, l'incertitude des autres, furent cause que bien peu méritéren d'avoir part aux effets de la clémence & de bontez du Roi, comme sans aucun doute une conduite contraire les auroit répandu sur tout le monde. Et ce qu'il y a de plus incompréhensible dans l'emportement de Portugais, peu avoient assez de sagesse & de prudence pour se résoudre à prendre le parti qui présentoit une paix solide, & aucun n'avoit assez de ressources pour offrir les moyens de faire la guerre. Dans le tems que l'assemblée flottoit dans cette confusion, la peste pénétra à Almerin, quantité en moururent, entre autres, Don Jean Gonçalez Comte de la Coglietta. L'épouvante saisit la Noblesse qui s'étoit retirée dans cette ville, chacun songea à s'enfuir, les uns d'un côté, les autres de l'autre, où la frayeur croyoit trouver une retraite plus sure. Les Administrateurs du Royaume se sauvérent dans la forteresse de Setuval, où ils se fortifiérent

le

mieux qu'il leur fut possible. 1580.

Le Duc d'Albe étoit à Cantillane avec toute l'Armée, entre les fleuves de Guadiane & de Douro, à trois milles de Pradagios, où il entra accompagné de Ferdinand son fils & de Sanche d'Avila. Ces deux Officiers avoient eu ordre de prendre les devans, pour préparer toutes choses à la revue générale. Elle se fit le 4. de Juin dans la plaine de Santillane, en présence du Roi, de la Reine, des Infans, de l'Archiduc, & des Grands de la Cour. Philippe s'étoit transporté au camp, pour voir le Duc d'Albe & prendre avec ce Général les mesures convenables à une expédition de cette importance. Il vouloit aussi voir par lui-même l'état & la force de ses troupes, dont la montre présenta un spectacle des plus brillans, par le concours de tant de Princes & de Seigneurs, dont le cortége aussi nombreux que magnifique offroit aux yeux une variété pompeuse de livrées plus riches les unes que les autres, une éclatante diversité dans les armes & dans tout l'attirail des combats.

Revue générale de l'Armée d'Espagne.

Le nombre des soldats qui composoient cette Armée est différent dans les Historiens. Les uns le font monter à vingt mille hommes, dont ils donnent le détail. Quatre mille cinq cens Italiens, trois mille cinq cens Espagnols vétérans, autant d'Allemans en un régiment du Comte de Lodrone, & neuf mille Espagnols de nouvelles recrues, outre quinze cens chevaux. D'autres soutiennent qu'il n'y avoit pas plus de dix sept mille hommes. Qu'on admette l'un ou l'autre de ces sentimens, il n'importe. Il est certain qu'il n'étoit

Diversité sur sa force.

1580. n'étoit pas besoin d'une Armée plus forte pour faire la conquête du Portugal, dépourvu de toutes les provisions nécessaires pour sa défense. Ajoutons que l'Armée de Philippe avoit à sa tête des Chefs d'une grande expérience. Sans compter le Généralissime qui ne voyoit point d'égal, on distinguoit entre autres Prosper Colonne, le Prieur de Hongrie, & Charles Spinelli, Commandans des troupes Italiennes, tous sous les ordres supérieurs de Don Pierre de Médicis; le Comte Jérôme de Lodrone Colonel des Allemans; le Mestre de camp général de l'Armée étoit Don Sanche d'Avila; les Espagnols des nouvelles milices obéissoient à Don Pierre Soto & à Pierre Gonçalez de Mendozza, qui les avoient amenez d'Italie. Enfin on voyoit quantité d'autres Officiers de la première réputation. Le Général de la cavalerie étoit Don Ferdinand de Tolède fils du Duc d'Albe, qui remplissoit la charge de Lieutenant de son pére.

Elle entre en Portugal.

Sans perdre de tems le Duc d'Albe se mit en marche, & pénétra dans le Portugal. L'ouverture de la campagne fut brillante, la prise d'Elvas, place importante à huit milles de Badajox, fut le premier coup des armes Espagnoles. Il est vrai qu'on s'en rendit maitre par intelligence: car il s'en falloit bien que les villes du Royaume eussent toutes l'intention de se défendre, il y regnoit une division favorable aux progrès des conquérans. Ensorte qu'avant la fin de Juin le Duc avoit soumis Olivença, Portalegre, Campo-Major, & d'autres lieux de moindre conséquence. En même tems il envoya Don Sanche

che d'Avila avec un détachement d'infante-rie & de cavalerie, pour surprendre Villa-vitiosa, place forte du domaine du Duc de Bragance. Cette forteresse ne put tenir contre le ravage des bombes, elle fut emportée par escalade, & d'Avila en remit la garde à Gaspar Gemel, à qui il laissa une garnison de cent cinquante soldats Italiens. 1580.

Sévérité du Duc d'Albe.

D'un autre côté le Duc avoit pénétré jusqu'à Sétuval, où il savoit que la plus illustre Noblesse du Royaume s'étoit retirée avec les Gouverneurs. Quoique cette place fût extrêmement fortifiée, & de la derniére importance pour les Portugais, ils ne firent point de défense, & le Duc la prit sans peine. Pendant qu'il étoit occupé à cette expédition, le Marquis de Ste. Croix amena soixante galéres, sur lesquelles le Duc fit embarquer son Armée, pour la transporter à Cascaïs où il débarqua peu de tems après. Cette place étoit une des forteresses du Royaume, voisine de Lisbonne dont elle n'est pas éloignée de plus de cinq lieues, & où commandoit Don Diégue de Menesez, grand partisan de Don Antoine. Ce Seigneur, hors d'état de soutenir un Siége, fut contraint de se rendre peu de jours après l'arrivée des Espagnols. Alors le Duc d'Albe, dans la vue de répandre l'épouvante, revint à sa sévérité naturelle, fit trancher la tête à Ménesez, pendre le Gouverneur avec vingt autres, & mettre quantité d'autres à la chaine, tous condamnez sous le titre de rebelles à Philippe leur légitime Souverain.

Ambassadeur de D. Antoine à la Porte.

Pendant que les Espagnols avançoient leurs conquêtes, Don Gaspar Sergos étoit arrivé

1580. à Constantinople, revêtu du caractére d'Ambassadeur de Don Antoine, & chargé de demander du secours à la Porte. C'est en vertu de semblables démarches que le Grand-Seigneur prend avec juste raison le superbe titre d'arbitre de tous les différends des Princes Chrétiens, puisque les foibles implorent son assistance, & que les forts recherchent son amitié & son alliance. Telle est la source fatale de cette énorme grandeur, qu'on voit croitre prodigieusement de jour en jour.

Son discours. L'Ambassadeur remit au Sultan & au Grand-Visir divers présens, pour gagner plus facilement leur faveur, dans l'espérance de donner plus de force à ses représentations, qu'il exprima de cette maniére. „ Que Philippe II. par une violence inouie vouloit „ dépouiller de la Couronne de Portugal le „ Roi Don Antoine, à qui elle appartenoit „ par le droit naturel, comme en ayant hérité de son pére. Que le Roi d'Espagne, „ non content de la possession de tant de „ Royaumes qui composoient sa vaste Monarchie, vouloit encore ravir de force ce „ qui appartenoit à son propre sang selon „ toutes les loix. Que ce Monarque étoit „ le plus irréconciliable ennemi de la Porte, à qui il ne convenoit pas de laisser agrandir un rival qui lui avoit juré une haine éternelle. Que Sa Hautesse ne pouvoit „ pas trouver de conjoncture plus favorable, „ pour attaquer les Etats de cet insatiable „ concurrent avec de puissantes Flottes, qu'elle ne pouvoit même jamais voir plus de „ jour à faire de grandes conquêtes, que „ dans le tems qu'il étoit occupé à envahir

„ le

„ le bien d'autrui. Que les généreuses entreprises du Grand-Seigneur seroient soutenues des forces du Royaume de Portugal, jointes à celles de France, d'Angleterre, & de Hollande, toutes nations ennemies de l'Espagne, qui ne seroit pas en état de résister aux armes unies des principales Puissances de l'Europe". 1580.

Réponse qu'il reçoit.

En apparence on reçut avec plaisir la proposition de l'Ambassadeur, on assembla même plusieurs fois le Conseil pour en délibérer: mais c'étoit plutôt dans la vue de donner quelque satisfaction au Ministre Portugais, que par le desir qu'on eût de prendre part aux querelles des Potentats de la Chrétienté. La Monarchie Ottomane se trouvoit alors bien déchue de cette grandeur, qui avoit fait trembler tous ses voisins sous les regnes précédens. Un Empereur imbécille occupoit le Trône, & d'ailleurs rempli de la guerre de Perse, il ne pouvoit pas entreprendre l'expédition à laquelle on l'invitoit avec des offres si séduisantes. Dans cette circonstance, sa réponse fut, „ que Don Antoine „ fît en sorte de se soutenir & de gagner du „ tems pendant cette année, & qu'il lui promettoit pour la suivante les secours convenables à ses intérêts".

Conduite violente de D. Antoine.

Don Antoine de son côté employoit les intrigues, jusqu'à la violence, pour avancer ses affaires. Soutenu du crédit de l'Evêque de Guarda & de ses parens de la Maison de Portugal, qui entretenoient la fureur du peuple & sa haine pour les Espagnols, il mettoit tout en usage pour se faire proclamer Roi le plutôt qu'il lui seroit possible. Il al-

1580. loit même jusqu'à la cruauté pour se faire obéir, il exigeoit des Gouverneurs, des Officiers publics, en vertu de sa seule autorité, de diriger les affaires à sa fantaisie. C'étoit un crime capital d'oser faire des remontrances, & il en couta la vie au Docteur Ferdinand Pina, qui voulut avec liberté le persuader de ne point contraindre les personnes en charge dans les fonctions de leurs emplois; Don Antoine le fit tuer publiquement par un des assassins qu'il entretenoit à sa suite. Mais il eut le chagrin de ne pouvoir pas mettre le meurtrier à couvert des poursuites de la Justice, ni empêcher qu'il ne fût condamné à expier son crime par le plus rigoureux supplice. Cette mortification ne put le faire changer de conduite, il parut même insensible à celle qu'il reçut peu après, lorsque dans un lieu assez public il s'entendit accabler du reproche d'être le plus ingrat de tous les hommes.

Qui se fait proclamer Roi.

Mais toutes ces fautes ne furent pas aussi lourdes, que celle qu'il fit ensuite. Il se trouvoit à Santarem, sous prétexte d'assister à une fête publique où il y avoit un concours infini de peuple; il eut l'imprudence de se faire proclamer Roi à Lisbonne par ses partisans. Aussitôt qu'il reçut cette nouvelle, il prit ce titre, & suivi d'une foule considérable il se mit en chemin pour se rendre dans cette capitale, où à la vérité il fut reçu & salué Souverain avec quelques acclamations. Ce triomphe apparent n'avoit rien de solide, il ne dut ces applaudissemens qu'à la confusion générale & à la crainte de s'exposer à de fâcheuses ex-

trê-

trêmitez, & il ne pouvoit pas se flatter de recevoir des suffrages libres & sincéres. D'ailleurs, par la retraite des meilleurs bourgeois que la peste avoit obligez de fuir, il ne restoit que la plus vile populace, qui sans connoitre l'état des affaires, se laissoit emporter en aveugle à des mouvemens d'avarice & de cruauté. Aussi cette démarche ne servit qu'à rendre l'établissement de Don Antoine plus difficile, & causa enfin sa ruïne. Les Gouverneurs du Royaume, qui s'étoient enfuis pendant la nuit de Setuval pour s'enfermer dans Castelmarino, n'eurent pas plutôt appris la révolution arrivée à Lisbonne, qu'ils déclarérent Philippe II. légitime Roi de Portugal. 1580.

Philippe déclaré Roi de Portugal.

Le Duc d'Albe marche à Lisbonne.

Ce Monarque, à la nouvelle de cet événement, envoya ordre au Duc d'Albe de s'approcher de Lisbonne. Don Antoine, qui se trouvoit deja déconcerté par la perte de Cascaïs, au bruit de la marche du Général Espagnol, résolut d'aller à sa rencontre & de le combattre. Pour cet effet il fit mettre sous les armes dix mille hommes du peuple de la capitale, à la tête desquels il vouloit faire contenance auprès de la forteresse de St. Julien, place très importante qui tenoit encore pour lui. Mais pour son malheur, Sforce Orsino qui étoit dans son Armée l'engagea à changer de dessein, & par le conseil de cet Officier il se retira à Alcantara à un mille de Lisbonne, au delà d'un torrent qui le séparoit de l'ennemi. Le Duc d'Albe de son côté fit avancer son Armée au Fort de St. Julien, & le jour de St. Laurent il commença à le battre avec dix piéces de canon.

1580. Pendant tous ces mouvemens, les Administrateurs jettérent des propositions qui firent entamer un traité d'accommodement entre le deux parties. Don Antoine s'y montroit très disposé, & à ce sujet il écrivit au Duc d'Albe une lettre dans les termes les plus modérez. Mais la fierté naturelle du Duc & le caractére de hauteur qui distingue la nation Espagnole firent échouer la négociation : dans la réponse le Duc ne voulut pas mettre la qualité d'Altesse, & ne donna au Prince que le simple titre de Seigneurie. Don Antoine, piqué au vif de cette affectation insultante, rompit les pourparlers. Le Duc se repentit d'avoir donné lieu à cet incident, mais il s'en consola par la conquête de St. Julien & d'une autre forteresse nommée la Cabezza secca, dont il se rendit maitre par composition.

Négociations pour la paiz.

Cependant il y avoit eu quelque légére escarmouche entre la cavalerie de l'un & l'autre camps, à l'occasion des mouvemens que faisoit Don Sanche d'Avila, qui alloit souvent reconnoitre celui des Portugais. Le Duc, impatient d'en venir à une action que les ennemis paroissoient éviter, voulut s'instruire par lui-même de leur situation, & le 24. d'Aout il s'y transporta en personne. Il les trouva bien fortifiez à un mille de Lisbonne dans un poste très commode, s'ils avoient su mettre à profit les avantages de leur terrain, comme toutes les raisons devoient les y obliger. Ils avoient devant eux une petite riviére dont les bords escarpez les mettoient entiérement à couvert de toute surprise, d'un côté la capitale les couvro , & de l'autre ils é-

Situation du camp & de l'Armée de Don Antoine.

toient

toient défendus par le Tage, sur lequel ils 1580. avoient une Flotte d'environ cent bâtimens, où l'on comptoit quarante deux galions fournis d'une nombreuse artillerie. Leur Armée consistoit en seize mille fantassins & deux mille chevaux, à la vérité tous soldats ramassez, jusqu'à un nombre assez considérable de Mores de Barbarie.

A la vue d'une situation aussi avantageuse, fortifiée de bons retranchemens, qui devoient être défendus par des soldats frais & reposez pendant plusieurs jours; au lieu que les Castillans étoient harassez d'une marche précipitée & d'autres maux qu'ils avoient soufferts, il sembloit que le Duc d'Albe ne dût point songer à entreprendre de forcer les ennemis. Ces difficultez ne l'effrayérent pas, il résolut de les attaquer, convaincu que la qualité de ces troupes devoit faire espérer leur défaite par elles-mêmes, sur tout après avoir considéré que peu auparavant on avoit compté dans Lisbonne plus de quarante mille hommes, dont le nombre étoit considérablement diminué & diminuoit encore de jour en jour. Sur ces expositions, son avis fut généralement applaudi dans le Conseil de guerre, où il fut déterminé d'engager la bataille le jour de St. Barthelemi, pour ne point donner le tems aux Portugais de prendre des mesures, & de recevoir de nouveaux secours, qu'on apprenoit être en marche de toutes les parties du Royaume.

Résolution du Duc d'Albe.

Avant toutes choses le Duc d'Albe ordonna au Marquis de Ste. Croix de tenir ses galéres en état de combattre dans le fleuve, qui dans l'endroit ou il devoit se poster avoit trois milles

Qui attaque les ennemis.

1580. les de largeur. Cette Flotte ainsi disposée devoit servir comme d'aile à l'Armée, dont elle étoit peu éloignée. Tous les précautions prises, les Espagnols se mirent en marche la nuit du jour convenu pour le combat, & ils s'avancérent en bon ordre auprès du camp des ennemis. Ils l'attaquérent de grand matin, & l'action se soutint plusieurs heures, sans que la victoire parût se déclarer pour aucun des deux partis. Le plus grand effort fut à l'attaque du pont de la petite riviére que les Portugais défendirent avec beaucoup d'opiniâtreté, mais enfin il fut emporté de vive force par les Italiens. Dans ces entrefaites, l'arrivée d'un régiment de piquiers Allemans décida de la journée, & ouvrit une victoire complette. Les Portugais à l'aspect de ce corps ne firent plus de résistance, & prirent la fuite. Le Duc les poursuivit jusques aux portes de Lisbonne, & en tua un assez grand nombre au moyen du desordre de cette populace, & le carnage auroit été beaucoup plus grand, si les fuyards avoient eu plus de chemin à faire. Sur le Tage les Espagnols étoient aussi vainqueurs: le Marquis de Ste. Croix se mit à poursuivre de près la Flotte Portugaise, & après avoir fait sécher les éperons & mettre les pavesades, il se fit suivre par les gros navires, dans la résolution de livrer le combat. A son approche les galions & tous les vaisseaux ennemis arborérent pavillon blanc en signe de paix, & furent reçus en grace sans aucune difficulté.

Fuite des Portugais.

La fuite de l'Armée vaincue se fit avec un desordre extraordinaire, & Don Antoine n'eut

Mouvemens de D. Antoine.

n'eut pas assez d'autorité pour retenir les fuyards. Ce malheureux Prince, blessé d'un coup de lance au cou, ne vit d'autre parti pour lui-même que de se sauver à toute bride à Santaren, avec un petit nombre de ses plus intimes amis. Il y fut bientôt joint par Don François Comte de Vimiosa, qui avoit reçu une blessure. Quoique Santaren fût une place extrêmement forte, Don Antoine, rempli de frayeur, ne s'y crut pas en sureté, & il se détermina à s'éloigner du voisinage des ennemis. A la vérité, il avoit également à craindre la poursuite du vainqueur, & les funestes effets de l'épouvante de ses partisans qui l'avoient accompagné. Pour prévenir les revers qu'il envisageoit, il employa toutes les voyes d'honnêteté & de bienséance pour se séparer de ceux qui s'étoient sacrifiez pour ses intérêts, & après leur avoir fait approuver ses raisons, il partit le lendemain escorté de soixante & dix cavaliers Maures, & de peu de Gentilshommes, pour se retirer à Aveiro, & dela à Porto. Son intention étoit d'y rassembler des troupes & d'y attendre des secours étrangers, toujours prévenu du vain espoir d'être puissamment secouru par les autres Puissances, qui marquoient une passion dominante de ne rien obmettre pour empêcher l'aggrandissement du redoutable Philippe II. Cette fausse idée le trompa, & il fit la triste expérience de la politique ordinaire des Souverains, qui se servent du ministére des plus foibles pour s'approprier ensuite le fruit de leurs travaux. 1580.

L'Armée victorieuse s'approcha de Lisbonne sous la conduite de Don Ferrand, qui étoit Sac d'un des faux-bourgs de Lisbonne.

1580. toit chargé d'empêcher le pillage. On ne doit pas faire honneur au Duc d'Albe d'une conduite si modérée, son tempérament sanguinaire l'auroit porté aux exécutions les plus rigoureuses de la guerre, & peut-être ne se seroit il pas borné aux desordres inévitables d'une conquête, s'il avoit été le maitre de suivre les mouvemens redoutables de son humeur cruelle & inflexible. Le Roi avoit envoyé les ordres les plus absolus de ne pas permettre qu'on exerçat la moindre violence dans cette capitale. Quelque sévéres que fussent à cet égard les défenses de Philippe, & en conséquence celles de son Général, il ne fut pas possible de prévenir le sac d'un des faubourgs de la ville, où il n'y avoit pas moins de quinze mille maisons. Et ce qu'il y eut de plus triste dans cette rencontre, fut que les habitans firent une perte inexprimable, sans que le soldat s'enrichît. La plus grande partie des effets qu'il trouva consistoit en meubles, riches à la vérité, mais d'un poids à ne pouvoir être transportez, le vainqueur les mit tous en piéces avec une fureur brutale. Il est vrai qu'un grand nombre de ces pillards eurent le bonheur de tomber sur des effets précieux, dont ils tirérent des sommes considérables. Au surplus la vigilance des Officiers garentit le reste de la ville, où il arriva peu de desordre, il en couta même la vie à quelques-uns qui commirent des excès. Le butin qui se fit sur mer & dans le faubourg fut assez grand, mais il y eut peu de morts, à cause de la foible défense des Portugais, qui ne perdirent pas plus de mille personnes;

Prise de cette capitale.

nes, & il n'en couta que cent aux Efpagnols. 1580.

Maladie dangereufe de Philippe.

Philippe étoit refté à Badajoz avec toute fa Cour pour y attendre l'événement de cette guerre, il y reçut la nouvelle de la prife de Lisbonne avec des tranfports de joye, qu'il eft également impoffible de concevoir & d'exprimer dans des termes convenables. C'eft tout dire à l'égard de ce Monarque, qu'il ne put fe contenir, & qu'il quitta fur le champ ce flegme extraordinaire, qui paffoit chez fes admirateurs pour une modération héroïque. Il fit paroitre l'excès de fon contentement aux Ambaffadeurs qu'il reçut à cette occafion: il eft bien vrai qu'il terminoit tous fes difcours par ces paroles, „ Les „ Portugais avoient deffein de me faire tort, „ mais il a plu à Dieu de me faire raifon de „ cette injuftice". Cependant, foit que le mouvement trop vif & trop fubit de fon tranfport eût caufé une fermentation violente dans fon fang, foit que l'air de Badajoz ne convînt pas à fon tempérament, le lendemain de la nouvelle il fut faifi d'une fiévre continue, qui devint en peu de tems fi maligne, que les Médecins commencérent à defefpérer de fa vie. En un moment l'allegreffe fit place à la plus fombre conftemation : ce n'étoit pas fans fujet, dans l'état des affaires il ne pouvoit rien arriver de plus funefte à la Monarchie Efpagnole, que la mort précipitée de fon Souverain auroit plongée dans un abime de trouble & de defordre.

Le Duc d'Albe fait proclamer le Roi.

Auffitôt que le Duc d'Albe eut appris le danger de la maladie du Roi, il prit fur le champ la réfolution de faire en toute diligen-

ce

1580. ce prêter serment de fidélité à Philippe, avant que ce Monarque mourût. Par cette démarche il comptoit assûrer le droit de son maitre, ou du moins diminuer la force des difficultez que cette mort pouroit faire naitre, & ôter par là le prétexte d'exciter de nouveaux troubles. Ainsi le 11. de Septembre il fit assembler dans son palais tous les Gouverneurs & Officiers généraux du Royaume, auxquels il fit jurer obéissance au Roi Catholique en la forme ordinaire. Le lendemain les Magistrats firent le tour de la ville, avec leur cortége accoutumé, enseignes déployées & au son des Attabales, (ces instrumens sont une espéce de tambours que les Portugais ont nommez ainsi) & ils criérent à haute voix; *Vive Philippe d'Autriche, Roi de Portugal, notre Souverain.* Enfin on observa dans cette proclamation toutes les cérémonies, & formalitez, d'usage à l'avénement des autres Rois.

Il fait poursuivre D. Antoine.

Pendant qu'à Lisbonne le Duc d'Albe s'occupoit à faire reconnoitre le Roi son maitre, & à prendre toutes les mesures convenables pour assûrer la tranquillité dans cette capitale, plusieurs lui faisoient un crime de sa négligence à poursuivre Don Antoine, qui ne pouvoit rester libre en Portugal, sans y entretenir une semence perpétuelle de discorde. En effet on ne fut pas longtems sans apprendre que ce Prince étoit passé d'Aveïro à Coimbre, qu'il avoit rassemblé des troupes, & qu'il exerçoit de grandes violences sur les peuples de ces contrées pour en tirer des contributions. L'avis étoit sérieux, & Don Antoine se mettoit en disposition de vexer les

Pro-

Provinces circonvoisines, si le Duc n'eût fait partir en toute diligence Don Sanche d'Avila avec une partie de l'Armée. Le Prince parut même si fort, que ce détachement ne fut pas jugé assez considérable pour le réduire, & le Duc d'Albe en dépêcha un autre sous la conduite de Don Diégue de Cordoue, afin que sans perdre de tems ces Géneraux joints ensemble chassassent l'ennemi de ces cantons. 1580.

Défaite & fuite de ce Prince.

Malgré le nombre de leurs troupes, il ne leur auroit pas été facile d'exécuter ce dessein, si la même fortune, qui à la bataille de Lisbonne avoit mis la victoire dans le parti des Espagnols, ne s'étoit pas déclarée une seconde fois pour ces conquérans. Le terrain qu'ils choisirent pour combattre étoit par sa situation fort inférieur à celui que Don Antoine avoit déja pris pour asséoir son camp dans la résolution de se défendre. Le fleuve du Douro se trouvoit opposé à d'Avila, & l'Armée Portugaise bordoit l'autre rive, après avoir ôté tout ce qui pouvoit faciliter le passage, en sorte que cette entreprise paroissoit absolument impossible. Pour surmonter ces obstacles, d'Avila & son collégue mirent en usage tous les stratagêmes des Capitaines expérimentez. Ils soumirent d'abord à l'obéissance de Sa Majesté Catholique, Coimbre, Monte-Major, Aveïro, & quelques autres places. Ensuite ils manoeuvrérent avec tant d'habileté, qu'ils ne craignirent pas de traverser le fleuve à la vue des ennemis. Leur hardiesse eut tout le succès imaginable, soit épouvante, soit ignorance, soit foiblesse ou défaut de courage, les soldats de Don Antoine

1580. toine ne se mirent pas en devoir de les empêcher, uniquement remplis de l'espérance de pourvoir à leur salut par la fuite. Cette inaction anima les vainqueurs, qui poussérent les Portugais avec tant de résolution, que le Prieur de Crato n'eut d'autre ressource que de se sauver avec les siens. Il voulut gagner Porto dont on lui ferma les portes, ce qui le contraignit de s'évader fort secretement, & par de longs détours il se rendit à Viana, suivi de l'Evêque de Guarda, du Comte de Vimosa, & de quelque autre Grand du Royaume.

Réflexion sur la conduite des Généraux Espagnols.

A l'occasion de cette seconde victoire, on ne sauroit trop relever la faute que firent les Généraux Espagnols, de laisser à Don Antoine la liberté de se faire une retraite. Tout les forçoit à ne rien négliger pour avoir entre leurs mains ce Prince, dont la prise importoit si fort aux intérêts du Roi Catholique : & ils furent d'autant moins excusables, qu'ils auroient pu en venir à bout sans beaucoup de perte. Peut-être voulurent-ils mettre en pratique cette maxime, qui enseigne qu'il faut faire un pont d'or à un ennemi qui fuit. Ce fut une démarche contraire à toute raison d'Etat, cette sentence n'étoit point du tout de mise en cette rencontre, où il devenoit indispensable de risquer le tout pour le tout, pour s'assurer de la personne d'un prisonnier, dont l'évasion devoit perpétuer les troubles dans le Royaume. Bien plus, d'Avila abandonna la poursuite de Don Antoine, pour se mettre avec tout l'acharnement possible à celle de Don Pierre-Hernandez de Castro Comte de Lemos, que

qui avoit la garde de tout le pays entre le Douro & le Minho. 1580.

Voici une circonftance bien digne de remarque. Don Antoine, après avoir pris la fuite avec une extrême précipitation, dans le deffein de fe retirer en France ou en Angleterre, ne put alors en avoir les moyens, comme il les trouva dans la fuite, & il fe vit contraint de refter plufieurs mois caché en Portugal, jufqu'à ce qu'une meilleure fortune lui préfentât l'occafion de reparoitre fur la fcêne en état de difputer efficacement la Couronne. Ce qui met au grand jour les difpofitions des Portugais, perfonne ne découvrit la retraite du Prince, quoiqu'il y eût beaucoup à gagner, vû que Philippe avoit promis des fommes confidérables à quiconque livreroit fon concurrent, ou révéleroit le lieu de fon féjour. Rien ne prouve plus invinciblement la haine de la nation Portugaife pour les Caftillans, & fon éloignement à recevoir le Roi d'Efpagne pour fon Souverain. Sentimens que Philippe connoiffoit, & fur lefquels il jugea d'une conféquence décifive d'envoyer en Portugal une Armée, pour faire à force ouverte la conquête de ce Royaume. Il réuffit, mais ce fut le coup d'une fortune extraordinaire de fe voir maitre en fi peu de tems d'un peuple armé pour fa défenfe, & fans qu'il lui en coutât plus de cent hommes, encore des moindres de fes troupes & de nulle confidération.

Séjour caché de D. Antoine en Portugal.

La joye d'un fuccès auffi rapide fut interrompue par un trifte événement. La pefte qui en ce tems là affligeoit plufieurs contrées de l'Europe, ne s'y faifoit pas fentir avec

Mort de la Reine, Anne-Marie.

tant

1580. tant de fureur qu'en Portugal, où elle moissonna une quantité prodigieuse de peuple, sans respecter les plus grands personnages de la Terre. On va voir un exemple bien remarquable de cette vicissitude continuelle des choses humaines, agitées par un mélange de biens & de maux, qu'il plait à Dieu de faire sentir aux hommes, à peu d'intervalle d'événemens qui ont le plus fixé leur attention. A peine l'Espagne commençoit-elle à retentir du bruit de l'heureuse nouvelle de la conquête d'un Royaume, qui augmentoit à un si haut degré les forces, les richesses, & la puissance de son Souverain, qu'elle se vit accablée de la plus sensible douleur. Ce fut par la perte qu'elle fit le 27. d'Octobre de la Reine Anne-Marie, Princesse qui rassembloit en sa personne toutes ces éminentes qualitez, qu'on distinguoit si particuliérement dans l'illustre Maison dont elle tiroit l'origine, Princesse ornée au plus haut point de perfection, des vertus qu'on doit attendre dans une Reine d'Espagne, née d'Empereurs, & sortie de la religieuse famille d'Autriche. Véritablement la circonstance dans laquelle ce malheur arriva ne servit qu'à le rendre plus affligeant, ce fut dans le tems que Philippe prenoit toutes les mesures propres à éviter les périls, dont ce redoutable fléau menace tous les lieux où il répand sa malignité. Dans ces conjonctures, le Roi a la mortification de voir la compagne de son Trône &de sa grandeur attaquée de cette affreuse maladie, qui en peu de jours l'enléve à l'amour des peuples & de son époux. Enfin, ce qui met le comble à l'éloge de cette ver-

vertueuse Souveraine, tous ses Sujets honno- 1580.
érent sa mémoire des plus vifs regrets, & le Roi son époux, quoique dans les adversi-
:ez d'une constance à toute épreuve, ne put
outenir ce revers sans s'abandonner à des
nouvemens de plaintes, dont jusques alors
on ne l'avoit jamais vu susceptible.

Entrée de Philippe à Elvas.

Après la mort de la Reine, Philippe, pour
ne point exposer davantage sa personne &
oute sa Cour aux funestes accidens de la
contagion, se retira à Elvas, la premiére vil-
e de la dépendance du Royaume de Portu-
gal du côté de la Castille. Les habitans le
eçurent avec tous les honneurs convenables,
& dans ce lieu il supprima les droits établis
ur les marchandises des deux Etats. Com-
me il avoit appris que Don Antoine ne pou-
oit pas sortir du Royaume, il mit à prix
a tête de ce Prince, sous le titre de rebelle
& perturbateur du repos public, & promit
uatre vingt mille ducats à quiconque four-
iroit les moyens de le prendre. Pendant
ue le Roi étoit à Elvas, quantité de Gen-
ilshommes & de Grands vinrent lui rendre
eurs hommages. Dans cette affluence il y
n avoit plusieurs qui ne faisoient cette dé-
marche, que par l'espérance d'être distin-
uez des autres, & de recevoir du nouveau
Monarque les plus grandes récompenses de
eur soumission: mais comme l'effet ne ré-
ondit pas à leur attente, ils commencé-
ent dès lors à montrer du mécontentement.

Renonciation du Duc de Bragance à ses droits.

Ils crurent avoir d'autant plus lieu d'être
hoquez, qu'ils virent le Duc de Bragance
comblé d'honneurs & de biens. Outre la
onfirmation de sa charge de Connétable

1580. du Royaume, Philippe lui conféra l'Ordre de la Toison d'or, & nombre d'autres graces très étendues. Mais toutes ces marques éclatantes de faveur & d'affection n'étoient que l'effet de la politique du Roi, dont le but étoit d'engager ce Seigneur, ou plutôt la Duchesse son épouse, à renoncer à ses prétentions sur la Couronne. Il réussit: mais un acte aussi autentique n'empêcha pas soixante ans après Don Jean de Bragance, petit-fils de ce Duc, de revenir contre la renonciation de son ayeul, & de renouveller les droits de sa Maison sur le Trône, où il se plaça malgré la puissance de l'Espagne.

Obstination des Iles Tercéres.

De tous les Etats de la domination du Portugal, il n'y avoit que les Iles Tercéres seules qui n'eussent pas reconnu Philippe, & prêté serment de fidélité & d'obéissance, ou entre les mains de ce Monarque, ou à ses Ministres en son nom. Ces sept Iles, à la reserve de celle de St. Michel, ne s'étoient pas encore soumises, & refusoient même avec obstination de le faire, malgré les remontrances & les injonctions réitérées du Sênat de Lisbonne. On sait que ces Iles sont petites & presque inhabitées, si l'on en excepte deux seulement. Ces deux sont l'Ile St. Michel, dont le lieu principal nommé Punta del Gada est là résidence d'un Evêque, qui exerce son pouvoir spirituel sur toutes les autres. L'autre est celle de Tercére, dont ce petit Archipel a pris son nom général; elle est la plus fertile, la plus considérable & la plus forte par sa situation: elle a une ville appellée Angra, dont l'Evêque prend son titre. Les autres cinq sont Sainte Marie

rie, Fayals, Pico, Corvo, & Flores. Les habitans sont superstitieux & vains, ensorte qu'il ne fut pas possible de leur persuader que la mort du Roi Sebastien étoit véritable, quelque détail circonstancié qu'on pût leur donner de la révolution arrivée en conséquence de cet événement. Cependant on peut conjecturer que ces peuples rejettoient la souveraineté de l'Espagne, puisqu'ils avoient proclamé Roi Don Antoine, qui avoit envoyé prendre possession de ces domaines. 1580.

Si Philippe pouvoit se féliciter de l'acquisition d'un Royaume aussi riche que le Portugal, d'un autre côté il avoit le chagrin de voir démembrer de son patrimoine la plus grande partie des Pays-Bas. Dans ce tems-là même les Hollandois avoient conçu le projet de réduire en un corps de République les Provinces qui combattoient avec eux pour leur liberté. Ils faisoient retentir l'Europe de cette maxime d'Etat, que le Roi Catholique, maître de la plus vaste Monarchie du monde, devoit se contenter de la possession de l'Espagne, si considérablement aggrandie par la conquête du Portugal; que tous les Potentats étoient obligez de s'unir, pour mettre des bornes à ce prodigieux accroissement de la puissance de ce Monarque. En conséquence de cet intérêt général, ils soutenoient qu'à la rigueur ce n'étoit pas un crime de rébellion d'entreprendre de lui arracher un domaine superflu, semblable à Briarée que la diminution de quelques membres ne pouvoit jamais rendre plus foible. Voici ce que Campana, Sujet du Roi d'Espagne, écrit au sujet de cette résolution des Hollandois. „ Il ne suf-

1580. „ ſiſoit pas à ces eſprits ſi corrompus de s'être „ révoltez tant de fois contre leur Souverain, de s'être avec tant d'impiété & de „ fureur montrez ennemis de Dieu & de ſa „ ſainte Egliſe. Il falloit, pour combler la „ meſure de leurs crimes & de leur perverſité, qu'ils formâſſent le monſtrueux projet de fonder un corps de République imaginaire. (Le tems a fait avoir que ce plan „ n'étoit rien moins que chimérique, puiſqu'on l'a vu porter à une pleine exécution.) „ On vit en conſéquence de ce complot „ s'élever divers Chefs de l'entrepriſe, deſquels les idées & les vues différentes, les „ diſcordes perpétuelles, prouvoient d'une „ maniére invincible l'affreuſe nuit où les avoit précipitez le péché d'héréſie, ce monſtre qui cachoit à ces pauvres peuples les „ moyens d'apercevoir l'horrible abime de „ miſére, où il ſe plongeoient à ſuivre leurs „ aveugles conducteurs, dont les conſeils „ empoiſonnez leur faiſoient mépriſer les „ grands avantages qui leur étoient offerts".

Le Duc d'Alençon apellé par les mécontens.

Faute de ſecours convenables, ce grand deſſein ne put être alors exécuté. Les Hollandois n'étoient aidez par les Princes Proteſtans d'Allemagne, qu'autant qu'ils avoient de l'argent à leur fournir, & auſſitôt que les fonds manquoient, les troupes auxiliaires ſe retiroient, & ils ſe voyoient abandonnez à la diſcrétion de leurs ennemis. Ils n'avoient pas plus de reſſources du côté de la Reine d'Angleterre. A la vérité, cette Souveraine faiſoit éclater une attention ſoutenue à abaiſſer la puiſſance du Roi Catholique, ou du moins à ſuſciter des embarras à ce Monarque, enne-

mi

mi par tempérament de la Religion Protes- 1580.
tante, dont par principe d'Etat, & peut-être par des motifs plus chrétiens, elle embrassoit la défense avec zèle. Mais au travers de ces démarches qui lui faisoient tant d'honneur, elle paroissoit plus remplie du projet d'annexer à sa Couronne quelques domaines des Pays-Bas, à la faveur des troubles de ces Provinces; & elle mettoit les plus dures conditions aux secours d'hommes & d'argent qu'elle fournissoit aux Etats. Dans ces circonstances, peu propres à entreprendre une révolution de cette nature, ils se déterminérent à inviter le Duc d'Alençon à venir recevoir la Souveraineté des Provinces confédérées, résolus cependant de ne lui remettre aucune place en propre. Par cet expédient ils s'assuroient d'obtenir de ce Prince des forces plus considérables que d'aucune autre Puissance, & de trouver en sa personne un appui capable de les défendre contre les efforts du Roi d'Espagne. Le Prince d'Orange approfondit la solidité de cette résolution dans un mémoire qu'il fit présenter aux Etats, & où il avoit renfermé dans une grande étendue toutes les raisons qui l'appuyoient, peut-être d'une maniére plus artificieuse que solide. Quoi qu'il en soit, cette assemblée de mécontens, qui se tenoit à Anvers sous le titre d'Etats-Généraux, donna les mains au projet, & sans autre délai fit partir en diligence des députez, pour porter cette nouvelle au Duc d'Alençon. Elle fut reçue avec joye, mais après une mure délibération sur cette affaire, le Conseil du Prince ne jugea pas convenable d'accepter ces offres, à moins qu'au préa-

1580. lable les Etats ne congédiaſſent l'Archiduc.

Succès d'Alexandre.

Mais toutes ces reſſources n'étoient ni ſuffiſantes, ni ne pouvoient venir aſſez à tems, pour réparer les pertes des Etats, & rompre le cours de la bonne fortune du Prince de Parme, qui par ſa bonne conduite & ſon habileté faiſoit des conquêtes, & avoit ramené les Provinces Vallones à l'obéiſſance du Roi. Par le Traité il avoit été contraint de congédier toutes ſes troupes étrangéres, à un petit nombre de cavaliers près qui furent réſervez, & dont il ſe ſervit pour reprendre Courtrai, vers la fin de Février, ſuccès dont à la vérité il fut redevable à l'adreſſe du Comte d'Egmont. Peu après ce Seigneur, qui ſe tenoit mal ſur ſes gardes à Ninove, ſe laiſſa ſurprendre dans cette place par les troupes des Etats qui le firent priſonnier. On le traita avec beaucoup de dureté, ſans avoir égard aux grands ſervices que ſon pére avoit rendus aux Provinces, juſqu'à perdre la vie pour la défenſe de leur liberté. En effet on le retint cinq ans de ſuite dans une priſon fort étroite en Zélande, & même il fut agité ſi on ne lui feroit pas perdre la tête, comme à un traitre & à un rebelle à ſa patrie.

Priſon du Comte d'Egmont.

Sac de Malines.

Philippe fut ſenſible au malheur du Comte, par rapport au beſoin qu'il en avoit, & dans la crainte qu'il ne prît le parti de changer de Religion. A la ſuite de cette fâcheuſe nouvelle, il en reçut une autre qui augmenta ſon chagin. Ce fut l'expédition des Calviniſtes à Malines. Norris Colonel Anglois à la tête d'un corps de troupes non ſeulement ſe rendit maitre de cette ville, mais encore

y commit des cruautez, qui ont excité l'horreur & l'indignation des Ecrivains mêmes de la communion Proteſtante. Tous unanimement conviennent qu'il n'y a jamais eu d'exemple d'un ſac de ville, où le vainqueur ait exercé les exécutions militaires avec autant d'inhumanité & de barbarie. Cependant le Seigneur de Raſſinghem, un des Généraux d'Alexandre Farneſe, qui ſe trouvoit dans la place avec une compagnie de cavaliers Albanois qu'il avoit pour ſa garde, eut le bonheur de ſe ſauver avec le Commandant de la ville. 1580.

La Noue fait priſonnier.

La conquête d'une ville auſſi conſidérable que Malines fut un coup important pour les Etats, qui en ſentirent tout l'avantage. Mais cette joye fut en même tems empoiſonnée par la perte qu'ils firent du Sieur de la Noue, le Capitaine le plus vaillant, le plus habile, le plus accrédité qu'ils euſſent à leur ſervice. Cet Officier ſe retiroit, après avoir tenté vainement de ſurprendre une place où il avoit des intelligences: le Vicomte de Gand Marquis de Rubais le ſuivit de ſi près, qu'il le força de combattre, & après un choc de quelques heures il remporta une pleine victoire, & le fit priſonnier. Rubais ſe rendit encore maitre de la perſonne du Baron de Heez, ſoupçonné d'entretenir correſpondance avec le Duc d'Alençon, & d'avoir tenté par ſes pratiques ſecretes de remettre entre les mains de ce Prince quelques fortereſſes du pays. Ce Seigneur fut convaincu de ce crime, & quelques mois après ſa détention il fut condamné à perdre la tête, & exécuté au Quenoi.

1580.

Proſcription du Prince d'Orange.

Tous ces événemens ſe paſſérent dans le tems que Philippe faiſoit ſon ſéjour à Elvas, où il étoit accablé des douleurs de la goute. La révolution des Pays-Bas lui fit tant de peine, qu'il réſolut de pourſuivre le Prince d'Orange par les voyes uſitées contre les rebelles, convaincu que l'habileté de ce Chef des mécontens entretenoit les troubles, & encore plus rempli d'indignation de ſon opiniâtreté dans la revolte, & du deſſein fixe qu'il manifeſtoit de ſouſtraire toutes ces Provinces à l'obéiſſance de leur Souverain. Animé de la plus vive colére, il le condamna au banniſſement, & voulut que l'Acte de proſcription, conçu dans les termes les plus flétriſſans, fût publié en Eſpagne & dans tous les Etats de ſa Monarchie. Alexandre Farneſe fut chargé de le rendre public dans ſon gouvernement, comme dans le lieu où cette formalité devenoit le plus néceſſaire. Il remplit ce ſoin avec toute la rigueur imaginable, il fit imprimer la ſentence en deux langues, & non content de la faire ſimplement publier, il la fit afficher dans les places publiques de tous les lieux qui obéiſſoient alors au Roi. Ce Prince même donna peu après un exemple de ſévérité, qu'on croyoit bien éloignée de ſon caractére. Deux perſonnes eurent la hardieſſe de déchirer nombre de ces copies, ils furent découverts & pendus par ordre d'Alexandre, qui refuſa de faire grace à la grande jeuneſſe d'un des coupables qui n'avoit pas plus de dix huit ans. Quoique la faute de ces infortunez partiſans du Prince proſcrit fût très grave, leur ſupplice donna de mauvaiſes impreſſions aux Flamans Catholiques,

liques, qui s'étoient remplis des idées les plus avantageuses de la clémence de Farnese. 1580.

De son côté le Prince d'Orange mit au jour une Apologie, qu'il adressa avec une Epitre dédicatoire aux Etats-Généraux des Pays-Bas. Il comprenoit dans son Manifeste le Comte de Hohenloe, & quelques autres Seigneurs des plus attachez à sa fortune. Il soumettoit sa personne, son corps, & sa vie à l'autorité des Etats, il les prioit de vouloir être les juges des services qu'il se vantoit d'avoir rendus, & des défenses qu'il produisoit dans son Apologie. Ce qu'il y a de remarquable, est que cet Ecrit fut depuis imprimé, sans que le nom du Prince d'Orange y parût, & même on ne pouvoit pas s'appercevoir qu'il y parlât. Sa réponse.

Voici un précis de cette Justification. D'abord il se lavoit du reproche d'ingratitude, qu'on l'accusoit d'avoir fait paroitre à l'égard de l'Empereur Charlequint, il reconnoissoit avoir de grandes obligations à ce Monarque en plusieurs choses. Mais au sujet des biens que lui avoit laissez René de Chalons, il soutenoit qu'on lui avoit moins fait une grace que rendu justice, puisqu'il étoit propriétaire légitime des domaines de cette Maison, attendu que chez tous les peuples du monde un légataire acquiert incontestablement en propre tout ce qui lui est laissé par un testament. Ensuite il entroit dans un grand détail des services considérables, que ses ancêtres avoient rendus à la Maison d'Autriche. Entre autres il rapelloit le souvenir de la victoire du Comte Engelbert son oncle, qui avec le Seigneur de Romont gagna la bataille de Contenu de cette Apologie.

1580. Guinegaſte, dont les ſuites furent ſi avantageuſes à l'Empereur Maximilien, qu'elle mit en poſſeſſion de tout le pays au delà de la Meuſe, après avoir terminé par ce coup la guerre de Flandres. Ce même Comte y étoit encore ramené comme un grand homme d'Etat, qui avoit rempli avec ſuccès diverſes Ambaſſades en France & en Angleterre. On faiſoit paroitre après le Comte Henri de Naſſau, qui avoit mis la Couronne Impériale ſur la tête de Charlequint. Delà on parloit du Prince René, qui reconquit la Gueldre, & mourut au ſervice de cet Empereur. Sans entrer dans une trop longue énumération des ſervices de tant d'autres, on ſe contentoit de renouveller le ſouvenir des exploits de Philibert de Chalons, qui ſoumit à ce même Monarque le Duché de Bourgogne, le Royaume de Naples, le Duché de Milan, & d'autres Seigneuries. Quant au reproche d'avoir été comblé de graces par le Roi, d'en avoir reçu des gouvernemens, des honneurs, des titres, il répondoit que ces bienfaits lui coutoient bien cher, puiſqu'il avoit dépenſé au ſervice de ce Souverain la plus grande partie de ſes biens à faire bâtir des citadelles, ſur tout pour ſauver l'honneur & la reputation de Charlequint, lorſqu'il fuyoit devant le Duc Maurice. Par rapport au gouvernement de Bourgogne, il diſoit qu'il n'en avoit jamais joui, quoique ſes ancêtres euſſent toujours ſoutenu & prouvé que cette charge leur appartenoit par droit héréditaire. Enfin aux autres articles, par exemple, l'honneur d'avoir place dans l'Ordre de la Toiſon, le reproche piquant au ſujet de ſon

son mariage, de sa qualité d'étranger dans le pays, & toutes les imputations de cette nature, il opposoit des défenses appuyées de raisons si fortes, qu'il mettoit toute l'obligation du côté de la Couronne d'Espagne. 1580.

Au reste la foiblesse des deux partis dans les Pays-Bas ne leur permettoit pas de faire des expéditions, aussi n'y eut-il point cette année d'entreprise considérable, ni même de campagne ouverte. On ne voit, tant les Royalistes que les mécontens, tâcher de prendre l'avantage que par des intrigues secretes, dont les unes réussissoient aux auteurs, les autres tournoient à leur honte. De cette derniére espéce fut la tentative sur Bruxelles. Le Baron de Montigni & le Comte de Lalain s'approchérent de cette capitale, dans l'espérance de s'en rendre maitres par le moyen d'un complot qu'ils avoient ménagé avec quelques-uns des principaux habitans. Il se trouva que c'étoit une conspiration feinte, & ils seroient tombez dans le piége que les conjurez leur avoient préparé, si par une fortune extraordinaire une grosse pluye qui survint, & qu'ils regardérent d'abord comme un malheur, ne les eût empêchez de paroitre au rendez-vous la nuit destinée pour l'entreprise. Cet incident fut leur salut, & ils reconnurent ensuite le péril qu'ils avoient évité.

Suite des troubles de Flandres.

Les Flamans confédérez furent plus heureux, ils attaquérent Dieft, qu'ils prirent par escalade. Il est vrai que cette conquête leur couta beaucoup de monde, elle se fit sous les ordres du Colonel de la Garde, & du Capitaine Alonzo Espagnol, qui avoit

Expéditions des deux partis.

1580. quitté le service du Roi Catholique son souverain. Cet avantage fut balancé par celui qu'eurent en même tems les Catholiques, de se rendre maitres de Bouchain, après avoir contraint, par un Siége vigoureusement poussé, le Seigneur de Villiers qui défendoit la place, d'en sortir par composition. Au milieu de ce mélange de gain & de perte, les Etats, par l'entremise du Prince d'Orange, sollicitoient avec les derniéres instances dans des lettres particuliéres le Duc d'Alençon de venir se mettre à leur tête. Mais, sur le refus que ce Prince faisoit de répondre à leur invitation, à moins qu'ils ne lui envoyassent le détail du projet, & les conditions sous lesquelles ils prétendoient lui offrir la Souveraineté de leurs Provinces, ils lui firent remettre quelques articles de ce Traité.

Médailles curieuses. Pour lui donner toute la satisfaction convenable dès son entrée dans le pays, & célébrer d'avance d'une maniére à prévenir les peuples les services qu'on en attendoit, dans la vue de rendre public le but de cette association, & d'y attacher tous les suffrages, les Provinces confédérées firent frapper quelques médailles de cuivre. Sur l'une on voyoit un Lion, par allusion à cet animal que presque toutes les Provinces des Pays-Bas portent dans leurs armes. Ce Lion paroissoit lié à une colomne, au haut de laquelle étoit la statue d'un soldat victorieux, une épée à la main, & un Rat s'efforçoit de ronger la corde qui attachoit le Lion. Autour se lisoit une légende Latine qui exprimoit ces paroles, LE LION EST DÉLIVRÉ PAR UN RAT QUI COUPE LE LIEN QUI LE TIENT ENCHAINÉ.

Sur

Sur le revers étoient le Pape & le Roi d'Eſpagne, qui, à l'ombre des promeſſes qu'ils faiſoient d'accorder une paix ſainte & inviolable, tâchoient de remettre le Lion à la chaine. La ruſe étoit pénétrée, les mécontens en garde contre les deſſeins de ces Puiſſances, marquoient leur attention à ne pas ſe laiſſer ſurprendre, & diſoient, LE LION UNE FOIS REMIS EN LIBERTE' NE PEUT PLUS SOUFFRIR UN SECOND ESCLAVAGE. 1580.

La ville de Gand ſe ſignala auſſi en cette rencontre, par les médailles qu'elle fit paroitre pour ce même ſujet. L'emblême étoit un anneau ſoutenu par deux mains entrelaſſées, au milieu de l'anneau ſe liſoit le mot Hébreu JEHOVA, & autour cette légende, POUR CHRIST, SA LOI, ET SON PEUPLE. Au revers on avoit gravé ces paroles, RE'TABLISSEMENT DE LA RELIGION ET DE LA JUSTICE, AU MOYEN DE L'E'LECTION DU DUC D'ANJOU, PACIFICATEUR DE LA FRANCE, POUR PRENDRE LA DE'FENSE DE LA LIBERTE' BELGIQUE.

Les Zélandois en répandirent, qui, ſans exprimer d'une façon particuliére le ſujet de leur monument, renfermoient ſous des emblêmes généraux la plus ſpirituelle allégorie. D'une part étoient gravées les armes de la Province, ſavoir, un Lion qui ſort de la mer, & à qui on faiſoit prononcer ces paroles qu'il adreſſoit aux Provinces confédérées, POUR VOUS, DE'FENDEZ LES PAYS DE TERRE, QUANT A MOI JE ME CHARGE DU SOIN DE GARDER LA

1580. MER. Au revers se présentoit un Zélandois, attentif à planter avec un soin extraordinaire de petits arbres, & derriére lui on voyoit un chapeau suspendu au bout d'une pique, ce qui est l'emblême de la liberté. Ces mots donnoient le sens de cette ingénieuse fiction, SI CE N'EST PAS POUR NOUS, AU MOINS CE SERA POUR NOTRE POSTE'RITE'.

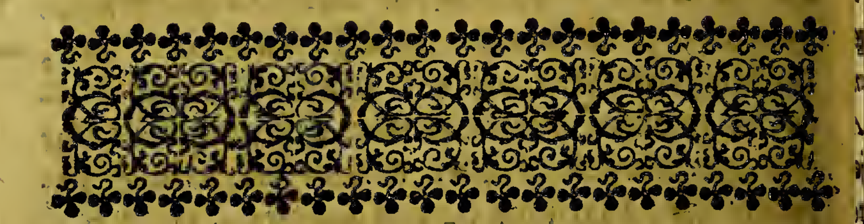
Arrivée de Marguerite d'Autriche dans les Pays-Bas.

Dans ces entrefaites, Marguerite d'Autriche étoit arrivée en Flandres. Cette Princesse y avoit passé d'Italie à la persuasion & sur les instances du Roi Catholique son frére, qui pour dernier moyen de parvenir à la paix, voulut encore employer le ministére de la Duchesse de Parme sa sœur, après avoir mis en œuvre inutilement l'entremise du Nonce du Pape, des Ambassadeurs de l'Empereur & de plusieurs autres Princes. Comme cette Princesse, par la douceur de son gouvernement, avoit acquis l'estime & l'affection des Hollandois, Philippe s'étoit imaginé que, même dans l'extrêmité où se trouvoient alors les affaires, le retour de cette Gouvernante si chérie seroit encore assez agréable aux peuples, pour les ramener à l'obéissance de leur ancien Monarque. Prévenu de cette espérance du rétablissement de la paix, il avoit pris la résolution de partager l'administration des Pays-Bas entre Marguerite & Alexandre son fils. De son côté ce Prince parut très mécontent de ce partage, & fit connoitre sa jalousie à l'arrivée de la Duchesse sa mére. Revenu des emportemens d'une jeunesse trop portée au plaisir, auquel il s'étoit

s'étoit livré avec ardeur dans ses premiéres années, il se sentoit dans la force de l'âge, & se distinguoit par une gravité & une modestie propres à la conduite des peuples. Par ces qualitez il s'étoit tellement assuré l'amour des Flamans & des soldats, qu'il n'étoit pas possible de croire que personne pût jamais l'emporter sur lui à cet égard. Aussi, à recueillir les suffrages, il n'y avoit personne qui ne se persuadât & avec justice, que ce Prince méritoit d'avoir seul le commandement; d'autant plus que la situation des affaires n'avoit pas besoin d'être conduite par une femme, mais requeroit toute l'activité, toute l'expérience dans la guerre d'un habile Général. La Duchesse pénétra les sentimens de son fils, & comme elle ne souhaitoit rien avec tant de passion que de contribuer à sa grandeur, elle prit le parti de lui abandonner en entier le gouvernement. Joint à cet intérêt, qu'elle voyoit les playes des Pays-Bas trop cangrenées, pour risquer la voye des lénitifs dont autrefois elle avoit fait usage avec tant de succès. Ensorte qu'après quelque tems de séjour dans ces Provinces sans se mêler des affaires publiques, elle s'en retourna en Italie, aussitôt que le Roi eut envoyé à Alexandre la confirmation de son emploi. L'Archiduc se démit aussi du sien, & se retira en Allemagne. Le Souverain-Pontife & le Roi Catholique envoyérent quelques secours aux Irlandois. 1580.

Fin du V. Livre.

LA



LA VIE DE PHILIPPE II. ROI D'ESPAGNE.

SECONDE PARTIE.

LIVRE VI.

ARGUMENT DU LIVRE SIXIEME.

Sentimens des autres Princes à l'égard de Philippe. Des Catholiques & de ses Sujets. On résout le couronnement de ce Monarque. Ordonnance de cette cérémonie. Discours au Roi. Harangue du député de Lisbonne. Le Roi prête serment. Forme du serment de fidélité. Suites de cette solemnité. Amnistie géné-

générale. Priviléges que le Roi accorde. Son entrée dans Lisbonne. Actes de clémence. Ambassadeur du Roi de Fez à la Porte. Sujet & succès de cette Ambassade. L'Impératrice Marie va en Espagne. Sa Cour. Ordres de la République de Venise pour la réception de cette Princesse. Ordre de sa marche à son entrée sur les terres de l'Etat. Sa réception par les Ambassadeurs Vénitiens. Honneurs qu'elle reçoit dans les principales villes. Son passage à Milan & à Génes. Don Antoine passe en France & en Angleterre. Inquiétude du Roi Catholique. Ses soupçons contre les desseins de la Porte. Commissaire à Naples. Grand-Maître de Malte à Rome. Sujet de son voyage. Sa mort. Préparatifs de Philippe. Le Duc de Savoye lui demande du secours contre Genéve. Il s'adresse à Henri III. Flotte de France en faveur de Don Antoine. Flotte Espagnole. Les François perdent la bataille. Exécution rigoureuse. On en fait le Duc d'Albe auteur. Pardon accordé par le Roi. Il assemble son Conseil. Sentiment du Duc d'Albe. Mort de l'Infant Don Diégue. Suivie de celle du Duc d'Albe. Eloge de ce Général. Comparé au Connétable de Montmorenci. Sentimens de Philippe à son égard. Voyage du Duc d'Ossone à Naples. Sédition dans cette capitale. Opposition du peuple à la Gabelle. Secondée par les Religieux. Don fait au Roi. Affaires de Flandres. Manifeste des Hollandois contre Philippe. Mouvement de Philippe à cette nouvelle. Réforme du Calendrier Romain. Comment elle est reçue. Paroles remarquables de Phi-

Philippe sur la colonie des Philippines. Son commerce avec la Cour de Rome.

1581.

Sentimens des autres Princes à l'égard de Philippe.

PResque tous les Potentats de l'univers, qui se tenoient dans l'inaction pendant toutes ces révolutions, sentirent les plus vives allarmes à la vue de la prodigieuse augmentation de richesses & de puissance, que Philippe ajoutoit à l'immense étendue de ses Etats, par la conquête d'un Royaume tel que celui de Portugal. Surtout les Princes ennemis de la Religion Chrétienne, & les Souverains détachez de l'obéissance de l'Eglise Romaine, par un intérêt égal éprouvérent tous les mouvemens de la jalousie d'Etat. Les Infidéles ne purent voir sans ombrage le commerce des Indes orientales & la possession de tant de places en Afrique réunis en la personne d'un Roi, qui n'avoit rien plus à cœur que de leur imposer le joug de la plus dure servitude. Par une triste expérience les autres connoissoient Philippe pour le plus cruel persécuteur de leur Religion, c'en étoit trop pour souffrir avec indifférence cet accroissement demesuré de forces, dans la crainte légitime que cet irréconciliable ennemi ne les employât à leur ruïne, comme il avoit fait par le passé.

Des Catholiques & de ses Sujets.

Les Puissances mêmes les plus attachées à la foi du Siége Apostolique n'envisageoient pas avec plus de tranquillité les nouvelles acquisitions de ce Monarque; assez instruites de son caractére avide de la supériorité, pour ne pas prévoir que son ambition sans bornes n'en seroit que plus irritée par la

jonctio

nction de ces domaines, qui le rendoient 1581.
aitre de tous les trésors du nouveau Mon-
e. Elles jugeoient qu'il n'en acquerroit
u'une volonté plus fixe de soumettre l'uni-
ers à ses décisions souveraines, & que sous
 qualité d'arbitre il se formeroit le sistême
e tenir tous les Princes avec des verges de
er dans une dépendance servile de ses vues
 de ses projets. Enfin ses Sujets ne
oyoient qu'en tremblant cette grandeur illi-
nitée de leur Souverain, & dans la vivacité
le leur empressement à célébrer sa gloire
par des réjouissances extérieures, ils avoient
e cœur rongé des plus sérieuses inquiétudes.
Assurez que toute sa politique, toutes ses
lémarches tendoient à introduire dans tous
es Etats le rigoureux tribunal de l'Inquisi-
ion, ils ne pouvoient que craindre de s'y
oir assujettis par une force supérieure à
eur répugnance. Principalement le Royau-
me de Naples & le Duché de Milan, où
il avoit tant de fois tenté de le faire rece-
voir, sans avoir abandonné ce dessein, qu'il
projettoit de remplir à quelque prix que ce
pût être. Remplis de cette frayeur, il ne
leur étoit pas possible de voir un si riche
domaine augmenter la puissance de leur
Roi, sans juger qu'il en feroit usage pour
les contraindre à subir ce joug pour lequel
ils avoient tant d'horreur.

Philippe n'ignoroit pas ces dispositions, On résout le couronnement de ce Monarque.
il s'imaginoit de plus que tous les Princes,
animez d'une jalousie commune, s'accor-
deroient à remuer tous les ressorts capables
de répandre le trouble dans toutes les parties
de ses Etats. Sur ce soupçon, il avoit en-
voyé

1580. voyé dans toutes les Cours les ordres nécessaires, pour découvrir par la vigilance de ses Ministres ce qui pouvoit s'y tramer de contraire à ses intérêts. Pendant qu'il prenoit toutes ces mesures, au premier avis que le Duc d'Albe avoit fait faire les préparatifs du couronnement, il se transporta à Lisbonne, accompagné des plus grands Seigneurs de son Royaume, & des Ambassadeurs que les Têtes Couronnées venoient de lui dépêcher, pour lui faire en même tems des complimens de félicitation & de condoléance, à l'occasion de sa nouvelle conquête & de la mort de la Reine son épouse. Mais, parce que l'air n'étoit pas encore entiérement purifié dans cette capitale, quoiqu'on eût pris toutes les précautions requises, on jugea qu'il y avoit du péril à séjourner dans un lieu, où à peine on se voyoit délivré des fureurs de la peste, qui s'y étoit fait sentir avec une violence extraordinaire. Que ce fût par un motif de sureté, ou par quelque autre raison, on prit le parti de faire la cérémonie du couronnement à Tomar, dans un monastére apellé de l'Ordre de Christ. Le Roi s'y rendit suivi de la plus grande partie de la Noblesse Castillane, & y trouva presque tous les Grands & les Evêques du Portugal, qui étoient arrivez la veille & les jours précédens.

Ordonnance de cette cérémonie.

On avoit dressé dans l'Eglise de ces Religieux un théâtre des plus superbes, couvert des plus magnifiques tapisseries. Au côté droit se placérent tous les Archevêques, Evêques, & autres Prélats Abbez les plus considérables du Royaume, jusqu'au nombre

e de cent; à gauche on voyoit ſur une 1581.
la plus illuſtre Nobleſſe, qui avoit à ſa
e le Marquis de Villareal & tous les
rands. Après que tout le monde eut pris
place, Philippe parut dans un habillement
ne richeſſe extraordinaire, & d'autant
s remarquable, que même dans des cé-
monies de cette nature il n'avoit pas cou-
me de ſe diſtinguer par la pompe d'une
ure éclatante. Ce Monarque monta au
u le plus élévé, & s'aſſit au milieu ſous
dais orné des étoffes les plus précieuſes.
ſa gauche, mais debout, ſe tenoit le
ıc de Bragance l'épée à la main, & au
des gradins du Trône étoit Menecez
argé de l'étendard royal.

Après que chacun eut pris ſa place, & Diſcours au Roi.
e les députez des villes & ſeigneuries au
mbre de quatre vingt dix ſe furent aſ-
, avec un grand nombre de Gentilshom-
es, au bas des gradins en très bon ordre
ſans aucune confuſion, l'Evêque de ....
vança au milieu de l'échafaut juſqu'au-
ès du Roi. Ce Prélat étoit chargé de
re la harangue au nom de la nation, ſui-
nt l'uſage en pareille rencontre, & il fit
diſcours auſſi éloquent, que plein de ſo-
ité & dans les termes les plus clairs &
plus nobles. Il fit voir que par une
ıce ſinguliére de la bonté divine, les Por-
gais avoient le bonheur de voir ſur leur
rône, par un droit légitime à la ſucceſ-
n, Don Philippe d'Autriche, oncle le
ıs proche du Roi Don Sebaſtien, fils de
nfante Iſabelle, & neveu du Roi-Cardi-
Henri. En conſéquence de l'avénement
de

1581. de ce Monarque à la Couronne, l'Orate[ur] dit que, selon la coutume observée de to[ut] tems dans le Royaume, le nouveau R[oi] paroissoit dans cette assemblée, pour y j[u]rer l'observation des priviléges de ses no[u]veaux Sujets, & leur assurer la jouissance d[e] la liberté, qu'ils avoient possédée depuis ta[nt] de siécles sous la protection d'une longu[e] suite de Rois leurs légitimes souverain[s]. Enfin, qu'après avoir pris ces engagemen[ts] à l'égard de ses peuples, il venoit recevo[ir] en échange leur serment de fidélité & d'o[bé]issance, ainsi qu'il convenoit de faire [à] un Seigneur naturel.

Harangue du député de Lisbonne.

Ce discours fini, le député de Lisbonn[e] à qui, comme Procureur de la capitale d[u] Royaume, il appartenoit de porter la par[o]le au nom de tous, se leva & dit, en p[eu] de mots : Que par sa voix toute la natio[n] rendoit à Dieu de très humbles actions d[e] graces, de la faveur qu'il lui faisoit d'avo[ir] fait parvenir au gouvernement de l'Eta[t,] comme héritier inconteftable du Sceptre, u[n] Roi orné de tant de vertus. Qu'à cet e[f]fet toutes les villes du Royaume, par u[n] mouvement sincére d'affection & de re[s]pect, comparoissoient en cette assemblé[e] par le ministére de leurs Procureurs légi[ti]mement élus, & chargez de prêter en le[ur] nom le serment de fidélité dû, comme i[l] protestoit de leur part qu'ils étoient to[us] prêts de le faire. Tous les deputez co[n]firmérent cette assurance par une inclin[a]tion très profonde, qu'ils firent au Roi, sa[ns] cependant rien dire. Aussitôt la salle r[e]tentit de cris d'allegresse & d'applaudis[se]me

mens, (qui peut-être ne partoient pas du cœur) & que quelques Grands interrompirent en criant qu'on fît silence, ce qui fut répété par les Officiers de la garde du Roi, qui étoient répandus dans la salle pour empêcher le desordre & la confusion. 1581.

Le Roi prête serment.

Aussitôt que les Orateurs eurent fini leurs harangues, qu'ils ne manquérent pas d'orner de toutes les graces du discours, on mit aux piez de Sa Majesté, au dessus des gradins, un banc couvert d'un riche tapis, sur lequel le Maitre des cérémonies du Clergé posa un Missel ouvert. Ensuite Michel de Mora Sécretaire d'Etat se leva, & s'avança vers le banc, où il se mit à genoux. Dans le même tems parurent trois Archevêques, qui après être descendus de leurs siéges, vinrent aussi se mettre à genoux de l'autre côté du banc. Ils y attendirent le Roi, qui sortit de dessus son Trône, & après s'être agenouillé sur un coussin relevé en broderie d'or, il mit la main sur le Missel, ayant la tête découverte. Sur le champ le Sécretaire d'Etat lut à haute voix la formule ordinaire du serment, & pendant cette lecture Philippe tint toujours ses yeux levez vers le Ciel, avec toutes les marques de la plus grande piété. Cette cérémonie terminée, le Roi retourna s'asseoir sur son Trône, & les Archevêques allérent reprendre leurs places. Après quoi l'Enseigne de la Couronne déploya l'étendard, & découvrit les armes du Royaume, qui jusques là avoient été enveloppées autour de la pique.

Forme du serment de fidélité.

Ensuite on commença la cérémonie de la

1581. la preftation du ferment de fidélité. Pour cet effet on tira à coté du Trônele banc fur lequel étoit le Miffel. Le premier qui fe préfenta pour remplir ce devoir fut le Duc de Bragance, qui fut fuivi du Duc de Barcelos fon fils, du Marquis de Villaréal, de fon fils, & après ces Seigneurs des Comtes de Caftagnede, de Portalegre, de Matorinos, de Linares, & de Figuera. Philippe donna à chacun de ces Grands les témoignages les plus éclatans de fes bontez, principalement au Duc de Bragance & à fon fils, tenant fes mains fur leurs épaules avec des fignes de la plus affectueufe tendreffe, faifant aux autres plus ou moins d'accueil felon leur rang. Après ces Chefs de la Nobleffe fe préfentérent les Archevêques, les Evêques, les Confeillers d'Etat, les Confeillers du Royaume, des Gentilshommes, des Officiers généraux des Armées, & des députez des villes. Cette folemnité fe termina par des acclamations réitérées, des cris de joye à la maniére des Portugais, c'eft à dire ces mots répétez, le Roi, le Roi, le Roi de Portugal. A ces applaudiffemens, entremêlez d'autres cris ordinaires, comme Vive Sa Majefté le Roi Philippe notre Seigneur, fe joignit la douce harmonie de divers inftrumens de mufique, qui faifoient retentir la falle deffus deux échafauts qu'on avoit préparez à cette fin.

Suites de cette folemnité.

Un peu avant, les Archevêques & Evêques s'étoient retirez dans l'Eglife pour y prendre leurs habits pontificaux, & ils fortirent en chapes & la mitre fur la tête, fuivis proceffionnellement de tout le Clergé,

gé, pour aller au devant de Sa Majesté. 1581.
Ce Monarque, accompagné de tous ceux qui composoient l'assemblée, avoit pris le chemin de l'Eglise, à la porte de laquelle l'Archevêque de Lisbonne lui présenta la Croix à baiser, & l'Evêque de l'eau benite. Dans le même tems l'Archevêque de Braga entonna le *Te Deum*, qui fut chanté par la musique de la chapelle royale, pendant que les Prélats conduisirent le Roi devant le grand autel, où, après que l'himne fut achevé, le même Archevêque récita je ne sais quelle oraison ayant le Missel devant lui. Le service fini, Philippe fut accompagné par les assistans, au bruit des acclamations du peuple, dans l'appartement qu'on lui avoit préparé, qui étoit celui du Prieur du Monastére. Après y avoir quitté son pesant manteau de cérémonie, il se rendit dans le grand corridor, pour recevoir avec plus de familiarité les félicitations des Grands & Seigneurs de Castille, les Ambassadeurs des Princes, & des autres. Il dina ensuite en public, & fut servi par les principaux Seigneurs du Royaume, comme il se pratiquoit à l'égard des autres Rois. Il fit l'honneur à vingt six des premiers de les faire manger avec lui, mais sur une table de deux doigts plus basse que la sienne, & à ses côtez se placérent le Duc de Bragance & l'Archevêque de Braga. Il est à remarquer que le Nonce du Pape n'assista pas à la cérémonie, à cause de la préséance, qu'en semblables rencontres l'Archevêque de Braga prétend,

1581. en vertu d'un privilége annexé à son titre par les loix du Royaume.

Amnistie générale. Cinq jours après, Philippe fit reconnoitre l'Infant Don Diegue son fils ainé pour le successeur présomptif à la Couronne de Portugal, & en cette qualité on prêta à ce jeune Prince le serment de fidélité d'une maniére solemnelle. Cette cérémonie se passa dans un sallon du Couvent, avec les mêmes formalitez & le même ordre que la précédente, à quelque différence près. Le nouveau Monarque, ainsi assuré de sa conquête pour lui & ses descendans, publia une amnistie générale, que tout le monde attendoit avec la derniére impatience. Il est vrai qu'elle portoit ce nom, mais elle avoit des restrictions considérables. Trente personnes laïques & dix sept ecclésiastiques en furent exceptées, toutes qui s'étoient déclarées en faveur de Don Antoine, & avoient pris les armes contre Sa Majesté Catholique. Les principaux étoient, outre le Prince Don Antoine, l'Evêque de Guarda, Don Emanuel & un autre Don Antoine de la Maison royale de Portugal mais bâtards, Don François Comte de Villaviciosa, Don François & Don Ferdinand de Menecez, & divers autres que j'obmets pour n'être pas trop long. A l'égard du reste des Sujets, ils avoient part à la grace que la clémence du Roi accordoit, excepté néanmoins un certain nombre de Moines, qui contre leur état avoient porté les armes pour le parti contraire.

Priviléges que le Roi accorde. Non content de recevoir en grace les rebelles, il fit sentir à tout le Royaume les effets

effets de sa générosité, par la quantité de privileges & de concessions considérables qu'il accorda. Celle qui lui fit le plus d'honneur, fut la confirmation des prérogatives de l'Université de Coimbre. On ressentit ce bienfait avec d'autant plus de reconnoissance, que l'opinion générale étoit qu'il aboliroit cette Académie, préjugé que l'intérêt personnel rendoit plus que vraisemblable, puisqu'on y voyoit une communauté de quatre mille jeunes gens, que des droits exorbitans affranchissoient presque entiérement de la jurisdiction royale. Il accompagna cette grace inespérée d'une déclaration qui en releva le prix, il dit qu'il étoit disposé à augmenter le nombre des priviléges de l'Université, toutes les fois que son avantage particulier en exigeroit même encore de plus étendus. 1581.

Toutes les solemnitez du couronnement remplies à la satisfaction commune, Philippe donna les ordres nécessaires pour son transport à Lisbonne, où il vouloit aller dans la vue de rétablir les affaires du gouvernement de cette capitale, quoique les soins du Duc d'Albe eussent fort avancé cet ouvrage. Ce fut le jour de la fête de St. Pierre 29. de Juin, que ce Monarque fit son entrée dans Lisbonne. Il traversa le Tage sur ses galéres, & en descendit sur un très beau pont de bois bâti exprès pour ce passage. Quoique les arcs de triomphe & les autres préparatifs pour la réception du Roi ne fussent pas encore achevez, parce qu'on avoit cru que cette cérémonie ne devoit se faire que le jour de St. Jaques, elle

Son entrée dans Lisbonne.

1581. elle ne laissa pas que de s'exécuter avec toute la pompe imaginable. Les maisons étoient tapissées l'espace d'un mille & demi, & toutes les rues présentoient aux yeux divers ornemens riches à l'usage du pays. Le jour même de l'entrée Philippe fut proclamé Roi de Portugal avec les solemnitez ordinaires, par le Magistrat qui étoit allé hors de la ville à sa rencontre suivi d'un cortége des plus éclatans. Dans toute la marche ce ne fut qu'un écho perpétuel d'acclamations, de cris d'allegresse, de vœux ardens pour la durée des jours de Philippe; qui de son côté se faisoit admirer par son port plein de majesté & de noblesse, & qui répondoit aux applaudissemens du peuple par des regards tendres & affectueux qu'il jettoit de toutes parts.

Actes de clémence.

Ce fut dans cette capitale qu'il commença à recevoir les Ambassadeurs des Princes, qui s'y rendoient continuellement de jour en jour. Cependant il ne s'occupoit qu'à prendre des arrangemens, propres à réparer les desordres passez, & à rétablir le repos dans le Royaume. En même tems il mettoit en usage tous les moyens les plus puissans, pour se concilier la bienveillance de ses nouveaux Sujets, il n'y avoit point de grace qu'il ne se montrat prêt à accorder, & qu'il n'accordât en effet, pourvû qu'il pût le faire sans trop compromettre son honneur & ses intérêts. Dans cet esprit, à la priére des Magistrats de Lisbonne il reçut en grace huit Seigneurs & cinq Ecclésiastiques, de ceux qu'il avoit exceptez de l'amnistie publiée à Tamar. La condition de ce retour fut qu'ils viendroient in-

inceſſamment ſe jetter à ſes piez, & lui rendre l'obéiſſance duë à leur légitime Souverain. 1581.

Pendant que ce Monarque s'aſſuroit, par des voyes auſſi honnorables que ſolides, la poſſeſſion de ſa nouvelle conquête, ſes ennemis tâchoient de remuer contre lui les Puiſſances les plus formidables. Vers ce tems il étoit arrivé à Conſtantinople un Ambaſſadeur de la part du Roi de Fez, chargé de magnifiques préſens dont la valeur fut eſtimée de plus de ſoixante mille écus. Ils conſiſtoient en un petit ſeau d'or enrichi de pierres précieuſes, trois taſſes de nacre revêtues d'or, une autre de licorne enchaſſée auſſi dans de l'or, un cimeterre & un poignard dont les gardes étoient couvertes de pierreries, deux petits jeux d'échecs de nacre avec les tables & les figures d'or, une caſſette de même matiére remplie d'ambre le plus fin, un coffre d'écaille de tortue qui renfermoit vingt cinq livres de muſc, quelques couronnes de perles, pluſieurs ſelles & brides d'or d'un travail très délicat, un lit de camp avec les feuillages & autres garnitures d'or trait & tout couvert d'or maſſif.

Ambaſſadeur du Roi de Fez à la Porte.

A la vue de tant de richeſſes il eſt facile de juger de la réception qu'on fit à l'Ambaſſadeur Africain, le Grand-Seigneur lui fit un accueil qui répondoit au plaiſir de recevoir de ſi magnifiques préſens. Ce Miniſtre n'eut point de peine à être admis à l'audience, où, après avoir été comblé de careſſes, il expoſa le ſujet de ſon voyage de cette maniére. Il dit „ que le Royau-

Sujet & ſuccès de cette Ambaſſade.

1581. „ me de Portugal étant tombé entre les „ mains de Philippe II., ce Monarque étoit „ devenu si puissant, que le Roi son maî- „ tre seroit contraint de lui payer le tribut, „ au moyen duquel il avoit coutume de „ reconnoitre le Sultan comme le Chef de „ la Religion Mahométane, la base & le „ ferme appui de leur croyance commune. „ Qu'il étoit de la saine politique de ne „ pas souffrir l'augmentation des forces & „ de la puissance des Espagnols, rivaux ja- „ loux de tous les Potentats. Que cette „ fiére nation s'agrandissoit si prodigieuse- „ ment, qu'elle osoit aller de pair avec la „ Porte Ottomane. Qu'elle auroit un jour „ la hardiesse de suivre les mouvemens de „ cette haine irréconciliable, & connue de „ tout l'univers, que son Souverain portoit „ dans le cœur au nom des Turcs ". Sur cette proposition le Divan s'assembla, mais, comme il avoit déja résolu de continuer la guerre en Perse, où les Turcs avoient fait quelques conquêtes, il ne détermina rien pour-lors en faveur des demandes du Ministre de Maroc. On le congédia, avec promesse cependant d'envoyer en France, pour savoir les intentions de cette Cour, qui n'étoit pas moins que les autres jalouse de la grandeur du Roi Catholique.

L'Impératrice Marie va en Espagne.

L'Impératrice Marie sœur de Philippe étoit partie d'Allemagne. Cette Princesse, remplie de la retraite du pieux & religieux Empereur Charlequint son pére, avoit résolu d'imiter son exemple. Elle avoit choisi l'Espagne pour son séjour, dans le dessein d'y passer le reste de sa vie dans l'éloigne-

ment

ment des affaires, entiérement recueillie, 1581.
& détachée des embarras & des chagrins de ce monde. Malgré le véritable sujet de ce voyage, ceux qui l'ignoroient ou qui ne pouvoient pas le pénétrer, tâchoient d'y chercher une cause de politique. Ils s'imaginérent que l'Impératrice ne venoit en Espagne qu'à la sollicitation du Roi son frére, qui, disoient-ils, lui avoit promis le gouvernement de son nouveau Royaume de Portugal. Les suites firent connoitre que très souvent le public se trompe dans les jugemens qu'il porte des actions secrettes des Princes, dont il croit approfondir les vues les plus cachées. Cette illustre Souveraine, fille, femme, mére d'Empereurs, & sœur du plus grand Roi de la Chrétienté, mit à l'écart toutes ces grandeurs & ces titres fastueux, pour exécuter sa résolution, & renoncer de son vivant aux biens & aux honneurs de la terre.

Sa Cour.

Elle partit de Bohéme au commencement du mois d'Aout, accompagnée de l'Archiduc Maximilien son fils. Les autres personnes les plus remarquables de sa suite étoient Don Jean Borgia, qui revenoit de l'Ambassade qu'il avoit remplie auprès de l'Empereur, le Comte d'Harach Conseiller de Sa Majesté Impériale, Louis Coloreto Grand-Maitre de la Maison de l'Impératrice, le Comte Jean-Baptiste Nogarola, Charles Trivulce, & d'autres Seigneurs de cette considération. Outre ces Grands il y avoit une suite nombreuse de domestiques & gens de service, & quantité de Gentilshommes Allemans & Bohémiens. A l'égard des Da-

1581. mes qui faisoient partie de ce cortége brillant, la principale étoit Madame de Cardonne prémiere Dame d'honneur, une jeune Demoiselle Perneftein, une Landi, une Malaspini, & deux Osorio. L'Impératrice avoit choisi la route d'Italie pour se rendre en Espagne, à Prague elle déclara sa résolution à l'Ambassadeur de la République de Venise, sur les terres de laquelle il falloit que cette Princesse passât.

Ordres de la R. de Venise pour la réception de cette Princesse.

Aussitôt que le Sénat eut reçu cet avis, il fit témoigner à l'Impératrice par son Ministre qui étoit à Prague l'attention qu'il auroit de répondre à l'honneur qu'elle vouloit bien faire à la République. Il députa pour la recevoir sur les frontiéres de l'Etat trois Seigneurs des plus qualifiez, Procurateurs & Chevaliers de S. Marc, qui furent Jean Micheli, Jaques Soranzo, & Paul Tiepolo. Ces Ambassadeurs furent accompagnés de la fleur de la Noblesse Vénitienne, & des principaux Seigneurs de Terre ferme. Cette brillante cohorte reçut Sa Majesté Impériale sur les confins du Frioul de la maniére la plus splendide, & dans tous les lieux de son passage cette Princesse fut défrayée avec toute sa suite aux dépens de la République, qui en cette rencontre égala la magnificence des plus grands Rois. Le 18 du mois de Septembre Marie fit son entrée dans Bezoné, lieu appartenant à l'Etat. A ce sujet il ne sera pas ennuyeux de décrire en peu de mots l'ordre de la marche, après avoir toutefois averti que la République avoit destiné pour cette dépense mille sequins par jour.

A la tête de cette cavalcade marchoient

les chariots de Bohéme, au nombre de cent tous tirés par six chevaux, & chargés des meubles, ustenciles, des filles de service, & autres domestiques. Derriére cette file marchoit Madame de Cardonne dans une litiére richement ornée. Cette Dame suivoit ainsi les équipages, & précédoit sa maitresse, pour faire accommoder les appartemens, mais suivant ses ordres avec la plus grande simplicité. La litiére de la prémiere Dame d'honneur étoit suivie de quinze carosses, neuf à quatre & les autres à six chevaux, & pleins de Dames de la Cour de l'Impératrice, pour le service desquelles, si le besoin le requeroit, se tenoient plusieurs cavaliers, chacun desquels menoit en lesse ou une haquenée ou un cheval de monture tout équipé, afin que dans les mauvais chemins, ou par d'autres occasions imprévues, les Dames pussent descendre de carosse, & trouvassent des chevaux prêts pour continuer leur route.

1581. Ordre de sa marche à son entrée sur les terres de l'Etat.

Ensuite paroissoit d'un air majestueux l'Archiduc Maximilien, suivi de toute sa Cour réunie sous un drapeau, tous armés d'arquebuses, avec des trompettes & autres instrumens de guerre comme si c'eût été un détachement de Troupes. Douze de ses pages suivoient à cheval, avant le Capitaine & le Lieutenant des Gardes de ce Prince, & les Gentilshommes de sa maison selon les charges & le rang qu'ils y occupoient. Après venoit la litiére où étoit l'Impératrice, avec l'Archiduchesse Marguerite sa Fille. Cette circonstance prouve l'erreur de ceux qui ont écrit que cette jeune Princesse étoit morte deux ans auparavant. On voyoit

1581. derriére montée sur une très belle haquenée Mademoiselle de Perneftein, qui prenoit son plaisir à voyager de cette sorte. Elle étoit immédiatement suivie de deux carosses à six chevaux, remplis des Dames de la plus haute distinction. Enfin la marche étoit fermée par quarante arquebusiers à cheval, tous dans un équipage extrêmement simple, sans aucune parure, & la plupart habillés de noir.

Sa réception par les Ambassadeurs Vénitiens.

Les Ambassadeurs Vénitiens sortirent de Bezoné, pour aller au devant de l'Impératrice. Ils étoient accompagnez d'une Noblesse nombreuse & la plus distinguée de l'Etat, entre laquelle on remarquoit plus particuliérement les Seigneurs Forlani : cette Troupe illustre montoit en tout à treize cens Cavaliers, qui firent dans ce passage une figure éclatante : mais il n'y en eut point qui portât la dépense aussi loin que Jules Savorgnano, à qui cette campagne couta six mille écus. Les Ambassadeurs, arrivés à une petite distance de la litiére de Sa Majesté Impériale, descendirent de cheval, & Micheli complimenta la Princesse de cette maniére. Il lui dit „ que la Sérénissime République les avoit „ députés pour rendre à Sa Majesté sur les „ domaines de l'Etat tous les services & tous „ les honneurs qu'elle pourroit souhaiter; „ l'assurant en même tems qu'ils avoient ordre de lui offrir tout ce qu'elle demande„ roit, & de la prier de disposer de tout ce „ qui appartenoit à la Seigneurie, comme „ du bien propre du Roi son Frere". L'Impératrice sensible à ces offres y répondit en peu de paroles en langue Espagnole, qu'elle

avoit

avoit coutume de parler. „ Je ressens, *dit-* 1581.
„ *elle*, comme je le dois l'honnêteté de la
„ Sérénissime République, & je la remercie
„ de tout mon cœur. Je me servirai de la
„ liberté qu'elle me donne sans lui être à
„ charge autant qu'il me sera possible, l'as-
„ surant de mon affection & de ma recon-
„ noissance".

Dans cette prémiere ville de la dépendance de la République elle fut logée avec beaucoup de magnificence. Le lendemain au matin elle poursuivit son voyage par Spilimberg, Sacilé, & Conigliano, & elle admira beaucoup la situation de cette derniére place. De là elle se rendit à Trevise, où elle permit qu'on la reçût sous un dais. La proximité de Venise attira dans cette ville un concours extraordinaire de Noblesse des deux sexes, & tout le monde s'en retourna comblé des manieres gracieuses de l'Impératrice. Cette Princesse eut encore en cet endroit la visite du Duc & de la Duchesse de Brunswic, qui avoient déja fixé leur résidence à Venise. Deux jours après elle trouva à Padoue le Duc Alfonse de Ferrare. Elle resta trois jours dans cette ville, pour y voir toutes les Eglises, principalement le Couvent de S. Antoine de Padoue, à qui elle fit de grandes largesses. De Padoue elle passa à Vicence, où elle voulut loger dans le Palais des Seigneurs Valmerani, anciens serviteurs de la Maison d'Autriche, quoique les Ambassadeurs lui eussent fait préparer ailleurs un logement. A Verone l'Archiduchesse Eléonor sa Belle-Sœur vint de Mantoue pour la voir, avec sa fille & sa bru. Peu après arriva le

Honneurs qu'elle reçoit dans les principales villes.

1581. Cardinal Madruccio, sous le Titre de Légat du Pape. L'Impératrice passa ensuite à Brescia, où elle reçut la visite du Cardinal Borromée Archevêque de Milan, avec lequel elle eut de longues conférences, prévenue de la haute opinion qu'elle avoit de la sainteté de ce Prélat. Vespasien Gonzagues Duc de Sabionette vint encore lui rendre ses devoirs: enfin elle reçut dans cette derniére Ville de l'Etat les complimens des Ambassadeurs du Sénat de Milan.

Son passage à Milan & à Génes.

De Brescia parvenue aux frontiéres des domaines de la République, elle congédia les Ambassadeurs de Venise, & en même tems elle envoya en poste Claude Trivulce, pour remercier de sa part le Sénat de toutes les honnêtetés qu'elle avoit reçues. Elle trouva ensuite dans sa route Ranuce Farnese, suivi d'un cortége nombreux & magnifique; ce Prince venoit prier l'Impératrice de lui faire l'honneur de passer à Parme & à Plaisance. Marie étoit dans la résolution de hâter son voyage avec toute la diligence qu'il lui seroit possible, d'autant plus qu'elle avoit appris que les galéres l'attendoient à Génes: cette raison l'obligea de refuser le Duc, ce qu'elle fit avec les témoignages de bonté les plus satisfaisans. Ainsi elle prit le chemin plus court, passa à Cremone, ensuite à Milan, où on lui fit une réception des plus pompeuses. Pour ne point lasser la patience du lecteur, je finirai ce récit sans entrer dans le détail des fêtes magnifiques, que cette ville imagina pour lui faire honneur. Par la même raison, je passerai sous silence ce qu'on fit à Génes, pour dire simplement qu'elle s'y embar-

embarqua pour se rendre par mer en Espagne, où elle arriva heureusement. 1581.

Je reviens aux affaires de Portugal. Don Antoine, par un événement digne d'admiration, se tint plusieurs mois caché dans le Royaume, sans qu'aucun des Sujets le découvrît, malgré les promesses & les proclamations de son concurrent. Ce Prince proscrit changeoit de tems en tems de retraite avec des précautions incroyables, & ainsi la faveur & le silence des peuples lui facilitérent les moyens de trouver une occasion sûre pour passer en France. Il avoit auparavant envoyé quelques-uns de ses partisans aux Iles Terceres, pour s'en rendre maitres en son nom; ceux ci se trouvérent assez forts pour en chasser quelques Castillans, qui y avoient été conduits sur quatre vaisseaux par Diego Valdes, & dans une action ils perdirent beaucoup de leurs gens. Don Antoine arriva en France, où il fut admis à exposer au Roi sa querelle avec Philippe, & il représenta ses droits sous les couleurs qu'il crut les plus capables de prévenir en sa faveur, & d'engager cette Cour à prendre en main ses intérêts. Mais, quoique la Reine Mere parût disposée à lui fournir du secours, les suites firent juger qu'on ne lui avoit donné que des espérances très éloignées. Il ne se rebuta pas, & rempli de ses grands desseins, & de l'idée qu'il pourroit enfin émouvoir quelques Puissances, il eut encore recours aux Anglois, & passa auprès d'Elizabet. Le succès de ce voyage ne répondit pas à ses vues, cette Reine l'entretint quelque tems de belles promesses, qui n'aboutirent à rien, ou

D. Antoine passe en France & en Angleterre.

1581. pour parler plus exactement, à une très légére assistance. Ensorte qu'après avoir consommé sans fruit les bijoux & les richesses qu'il avoit apportées de Portugal, il revint en France où il mourut, comme je le dirai en son lieu.

Inquiétude du Roi Catholique.

Philippe apprit avec chagrin l'évasion de son rival, & il ne put voir sans inquiétude l'accueil que les deux Cours lui avoient fait. Ses allarmes redoublérent encore à la réponse que le Roi de France avoit faite à son Ambassadeur. Ce Ministre, en conformité de ses ordres, témoigna dans les termes les plus adoucis le juste sujet que son maitre avoit de se plaindre de l'ingratitude du Roi Très-Chrétien, qui recevoit ouvertement sous sa protection les ennemis de la Couronne d'Espagne, après avoir reçu de Sa Majesté Catholique de si puissans secours contre les Huguenots. Henri III. répondit „ qu'il écou„ toit Don Antoine, non comme un re„ belle de Philippe, mais comme un Sujet „ de la Reine sa Mere, à qui le Royaume „ de Portugal appartenoit par son droit in„ contestable d'hérédité". Cette déclaration si précise ne laissoit aucun doute sur les intentions de la Cour de France, Philippe en conjectura qu'il s'y tramoit quelque dessein contre le repos de ses Etats, & il ne put même se rassurer à la vue des troubles de ce Royaume, où la supériorité des Huguenots avoit réduit leur Souverain dans les plus fâcheuses extrêmités.

Ses soupçons contre les desseins de la Porte.

Ce Monarque avoit encore dans le même tems une crainte bien plus présente, par les soupçons qu'il eut avec fondement, que l'Ambassadeur

bassadeur de Fez n'eût obtenu les forces de l'Empire Ottoman pour l'exécution de ses desseins. Dans ces entrefaites Uluzzali sortit du port de Constantinople avec soixante & dix vaisseaux, & la Cour d'Espagne, dans le préjugé légitime que ces forces étoient destinées à faire des courses dans les mers de Naples, avoit envoyé les ordres nécessaires pour mettre en défense les côtes de ce Royaume. Mais bientôt après ce soupçon s'évanouit, on sut que la commission de ce barbare, le plus cruel persécuteur des Chrétiens, n'étoit que de visiter les places d'Afrique, principalement Alger, & de pourvoir à leur sureté. Ce fut en effet toute l'expédition de cet armement; l'Amiral Turc se borna à prévenir par de justes mesures les entreprises, qu'on craignoit que l'Armée du Roi Catholique victorieuse en Portugal ne formât sur ces Etats. 1581.

Commissaire à Naples.

Sur la fin de l'Eté parut à Naples Don Lopez de Guzman, que Philippe avoit envoyé comme un homme extrêmement rigide, pour prendre connoissance des affaires du gouvernement de ce Royaume, & faire le procès aux Officiers qu'il trouveroit coupables des malversations, dont les peuples se plaignoient dans les Mémoires qu'ils envoyoient continuellement à la Cour. Ce Commissaire remplit son emploi avec une sévérité inaccessible à toutes les considérations, plusieurs furent privés de leurs charges, d'autres condamnés à l'exil, & quantité de Juges inférieurs subirent la peine des galéres.

Vers le même tems on vit arriver à Rome

1581. me avec trois fortes galéres le Grand-Maitre de l'Ordre de Malte, nommé Jean l'Evêque de la Cafiere de la langue d'Auvergne. Il fut fuivi de près d'un autre bâtiment qui amena Romagaffe. Ces deux ennemis étoient partis féparément, pour fe rendre auprès du Souverain Pontife, à l'occafion de certains différends, dont je crois à propos d'expofer le fujet pour la fatisfaction du lecteur.

Grand-Maitre de Malte à Rome.

Sujet de fon voyage.

Le Grand-Maitre avoit été accufé de plufieurs crimes des plus graves, une partie des Chevaliers lui avoit même fait fon procès, & après l'avoir déclaré déchu de fa charge, l'avoit confiné en prifon dans le Château S. Ange de Malte. Non contens de cette violence, les factieux avoient élu pour Lieutenant général au gouvernement de l'Ordre, Romagaffe, Chef du parti contraire à celui du Grand-Maitre. A la nouvelle de ce defordre, le Pape, pour en prévenir les fâcheufes fuites, envoya en diligence dans l'Ile Monfieur Vifcomti Auditeur de Rote, pour faire toutes les informations convenables, & cependant refter à Malte jufqu'à ce que la tranquillité y fût entiérement rétablie. Sa Sainteté lui avoit encore enjoint de procurer fur le champ la liberté du Grand-Maitre, & de le faire partir pour Rome de même que Romagaffe. Ils obéirent l'un & l'autre, le Grand-Maitre fut reçu avec des honneurs extraordinaires, & logé dans le Palais du Cardinal d'Efte. Le Pape, inftruit de la querelle, ordonna à Romagaffe & à tous fes adhérans d'aller fans aucun délai baifer la main du Grand-Maitre, & de lui faire tou-

tes

es les soumissions dues à un supérieur & à n Souverain. Romagasse, d'un caractére alier, conçut de ce jugement un chagrin si vif, u'il fut saisi d'une violente maladie qui l'emorta en peu de jours. Ce fut une perte our l'Ordre, la Religion n'avoit point enore eu parmi ses Chevaliers un plus habile & plus intrépide corsaire, aussi étoit-il deenu la terreur des Turcs. Peu après le Grand-Maître mourut d'un catarre à l'âge de uatre vingt deux ans, & sa mort mit fin ux troubles de l'Ile. Aussitôt on procéda à ne nouvelle élection, & les suffrages tomérent sur Hugues de Lobens Provençal, onnu auparavant sous le nom de Grand Commandeur de Verdala. 1581. Sa mort.

Philippe avoit trop d'affaires sur les bras, our ne point faire usage, dans de pareilles onjonctures, de cette prudence qui lui étoit i familiére, & par laquelle il savoit prendre le bonne heure & toujours à propos les plus ustes mesures, pour renverser les projets de es ennemis & rendre tous leurs efforts inuiles. Dès le commencement de cette année l ordonna tous les préparatifs, propres à paoître par tout en état de défense. Il fit faire dans ses Royaumes de Naples & de Sicile de nouvelles levées de gens de guerre, & équiper des bâtimens pour le transport de ces troupes; & de dix mille hommes d'Infanterie qu'on devoit lui amener d'Allemagne. Une partie étoit destinée à servir en Portugal, l'autre devoit grossir l'Armée de Flandres, pour faire tête au Duc d'Alençon, que les Etats avoient appellé, comme je l'ai dit, pour le revêtir de la Souveraineté de 1582. Préparatifs de Philippe.

leurs

1582. leurs Provinces. Philippe avoit encore une attention particuliére à mettre en mer une Flotte considérable, pour porter du secours dans les Iles Terceres, où les partisans de Don Antoine avoient eu quelque avantage. Ce Prince fugitif espéroit se rendre maitre de toutes ces Iles, par le moyen desquelles il comptoit être à portée d'inquieter les Flottes qui venoient des Indes, & se faciliter les moyens de revenir en Portugal. Il ne perdoit pas encore l'espérance de regagner cette Couronne, fondé sur la faveur du peuple, & d'un peuple toujours disposé au changement, par une inconstance naturelle qu'il portoit peut-être plus loin qu'aucune autre nation, parce qu'il tiroit pour la plus grande partie son origine des Mores.

Le Duc de Savoye lui demande du secours contre Genéve.

Charles-Emanuel Duc de Savoye, assis sur le Trône de ses ancêtres depuis la mort de Philibert son Pere, commença dès son avénement à faire paroitre cette violente passion pour la guerre, qu'il soutint toute sa vie avec plus de courage que de prudence, puisqu'il ne sut jamais mesurer ses vastes desseins à la puissance & aux forces de son Etat. Ce Prince belliqueux n'avoit rien plus à cœur que de se rendre maitre de la ville de Genéve, moins par raport à ses prétentions héréditaires sur cet Etat, que dans la vue de s'y fortifier & d'en faire un rempart capable de couvrir la Savoye, d'où il pût entreprendre sur les Suisses, & même se faire craindre par la France. Rempli de cette ambition, il envoya au Roi Catholique le Sieur de Pérosa en qualité d'Ambassadeur, pour en obtenir des secours qui pussent le mettre

et

n état de détruire dans ses domaines cette 1582.
épiniére impie d'hérétiques, comme il s'ex-
rimoit. Philippe, plus expérimenté dans les
ffaires du monde, vit du premier coup d'œil
ue ce projet étoit alors impraticable, & il
e contenta de promettre de grandes forces,
uoiqu'il se trouvât embarrassé dans des guer-
es qui demandoient toute la puissance de sa
Monarchie. Mais il ajouta une condition
ui réduisoit à rien cet engagement, qu'il ne
rit qu'en cas que le Souverain Pontife & le
Roi Très-Chrétien contribuassent de leur
art, ce qu'il savoit que ces Puissances ne
manqueroient pas de refuser. Avec cette
xpectative imaginaire il congédia l'Ambas-
adeur, à qui il remit une lettre pour le Duc
on maitre, où entre autres choses il disoit
es paroles. „ J'entre volontiers dans votre
„ entreprise, & suis prêt à y contribuer de
„ tout mon pouvoir, parce que la puanteur
„ de ce membre pourri ne souléve pas moins
„ ma conscience que mon cœur".

Sur cette assurance, Charles-Emanuel Ils s'adresse à Henri III.
n'eut rien de plus pressé que de faire réitérer
les instances qu'il avoit déja commencées
auprès du Pape, qu'il croyoit avec une fla-
teuse certitude devoir marquer un empresse-
ment à l'épreuve de tout délai, pour lui four-
nir des secours d'hommes & d'argent & l'ai-
der de ses conseils. Pour consommer cet
ouvrage, il engagea le Nonce à solliciter le
Roi Très-Chrétien. La réponse de ce Mo-
narque ne fut pas ambiguë, il dit „ que dans
„ le Traité d'Alliance qu'il avoit conclu avec
„ les Suisses, la République de Genéve étoit
„ comprise, avec cette obligation particu-
„ liére

1582. „ liére de sa part de lui envoyer des trou„ pes, toutes les fois qu'elle seroit attaquée „ par le Duc de Savoye ou par d'autres „ Princes". Cette déclaration renversa toutes les espérances du Duc, qui se repaissoit depuis longtems de l'idée agréable d'un succès certain. La France lui manquant, il n'avoit plus de ressource, parce qu'il n'y avoit point de Puissance qui voulût allumer une guerre, dans laquelle on étoit assuré de perdre si cette Couronne étoit ennemie. Il y avoit encore moins à attendre du Roi Catholique, qui savoit qu'Henri III se disposoit à secourir Don Antoine, comme je vais le dire en revenant aux affaires du Portugal.

Flotte de France en faveur de D. Antoine.

En effet, quand Philippe n'auroit pas été instruit du dessein de Sa Majesté Très-Chrétienne, par la déclaration qu'elle avoit faite à son Ambassadeur en faveur de Don Antoine, il ne pouvoit pas l'ignorer à la vue de l'armement maritime qu'on préparoit en France. On y mit à la voile une Flotte de soixante & dix vaisseaux, montés de sept mille hommes d'infanterie, sous les ordres de Philippe Strozzi & du Comte de Brissac; Don Antoine s'y trouvoit aussi en personne. Le Roi Catholique envoya ordre au Marquis de Ste Croix, chargé du commandement en chef de l'Armée navale d'Espagne, de cingler en toute diligence vers les Iles Terceres pour s'en assurer, attendu qu'il étoit incontestable que de cette conquête dépendoit absolument la sureté du Royaume de Portugal. Quelques mesures que cet Amiral pût prendre, il n'arriva que six jours après

la

Flotte Françoise. Dans cet intervalle Stroz- 1582.
avoit déja attaqué l'Ile S. Michel, où
ommandoit Laurent Noghera, avec trois
ille fantassins de Biscaye, de Castille, &
e Portugal. Il alla au devant des François,
our empêcher le débarquement ; mais une
essure mortelle qu'il reçut au premier choc,
la défection des Portugais qui se retirérent
uprès de Don Antoine, le contraignirent
e retourner sur ses pas & de s'enfermer dans
ville. Aussitôt il y fut assiégé, & faute
e Troupes suffisantes pour se soutenir, il se
t forcé de se rendre. Le vainqueur aban-
onna la Ville au pillage, & commit tous
s excès ordinaires en semblable rencon-
e.

Ce desastre étoit arrivé, lorsque la Flotte Flotte Espagnole.
spagnole parut. Elle avoit été onze jours
faire cette traverse, toujours agitée par de
os tems & des bourasques, qui avoient
ême contraint quelques vaisseaux de rester
arriére, ensorte que de trente cinq bâti-
ens qui composoient l'Armée au départ de
isbonne, il ne s'y en trouva pas plus de
ngt huit aux Açores. Comme les Espa-
nols ignoroient l'expédition des François
ns l'Ile S. Michel, peu s'en fallut qu'ils ne
onnassent dans leur Flotte, qui les atten-
oit disposée de maniére à les faire tomber
ns l'embuscade. La prudence & l'habi-
té de leurs Généraux les tirérent de ce pé-
, & même sans s'épouvanter de la con-
iête & de la supériorité des ennemis, ils
solurent dans un Conseil de guerre de
ir livrer bataille. Le Marquis de Ste. Croix
oit six mille fantassins Espagnols, com-
man-

1582. mandés par Don Lopez de Figueroa; & l'o
comptoit encore un grand nombre de volon
taires de la prémiere noblesse, dont les plu
rémarquables étoient Don Pierre de Tolé
de, le Marquis de Favara, Don Pierre d
Tassis, Don Pierre Boadiglia Mestre d
camp, & d'autres de ce rang. De plus
douze galéres & plusieurs caravelles de
voient joindre dans peu de jours le gros d
l'Armée. Strozzi informé de cette der
niére circonstance, résolut de combattre a
vant l'arrivée de ce renfort, ensorte que le
deux Amiraux se trouvérent dans la mêm
disposition. Ils restérent cependant quat
jours en présence, sans pouvoir en venir au
mains, les vents & d'autres contretems n
leur permirent pas de satisfaire leur impa
tience.

Les François perdent la bataille.

Enfin le 27 du mois de Juillet jour de l
fête de S. Anne, ou selon d'autres le jo
précédent, l'action s'engagea. On comba
tit cinq heures de suite, sans qu'on pût vo
de quel côté panchoit la victoire. Au bo
de cet intervalle elle se déclara pour les Tro
pes du Roi Catholique, les François perd
rent huit de leurs vaisseaux, & plus de deu
mille hommes, outre un grand nombre d
blessés. Entre les personnes de marque q
furent tuées, on compta Philippe Strozzi &
le Comte de Vimiose, & il y eut quanti
de prisonniers. De la part des Espagnols
n'y eut pas trois cens morts & cinq ce
blessés. La veille du combat, Don Anto
ne s'étoit retiré dans l'Ile Tercere, laissa
à ses défenseurs le soin de se battre pour
querelle, pendant qu'il s'occupoit à se fai
pr

proclamer Roi, & à faire son entrée dans la ville d'Angra, comme s'il eût été paisible possesseur des Etats qu'il disputoit. 1582.

Exécution rigoureuse.

Après cette victoire, le Marquis de Ste. Croix revint dans l'Ile S. Michel, où il donna toute son attention à faire panser ses blessés. Le 1. d'Août il fit débarquer le Mestre de camp Boadiglia, à la tête de quatre compagnies de soldats, qui conduisoient tous les prisonniers François. Aussitôt qu'ils furent arrivés dans la ville, on leur lut à haute voix, de dessus un échafaut dressé exprès pour cette cérémonie, la sentence par laquelle le Marquis les condamnoit tous à la mort. Les motifs de cette cruelle exécution étoient, qu'ils avoient mérité le dernier supplice, ne pouvant être regardés que comme des voleurs, qui, dans le dessein de piller les Flottes chargées des richesses des Indes, étoient, venus sur cet apât au secours de Don Antoine Sujet rebelle de Sa Majesté Catholique. Que cette accusation étoit d'autant mieux fondée, qu'ils ne pouvoient avoir été autorisés par aucune Puissance, encore moins par le Roi Très-Chrétien ami & proche parent de Philippe. Qu'ainsi ils étoient suffisamment reconnus rebelles, fauteurs de rebelles, perturbateurs du repos public, corsaires ennemis de toutes les nations. Sous ces Titres on les fit tous mourir, huit Comtes, Marquis, ou Barons, & cinquante deux Gentilshommes eurent la tête tranchée, & cent tant matelots que soldats furent pendus.

On en fait le Duc d'Albe auteur.

On ne peut justifier une action aussi barbare, & le Marquis de Ste. Croix ne put s'en laver

1582. laver auprès des Espagnols mêmes, qu'en soutenant qu'il ne l'avoit faite que par les ordres exprès du Roi son maître. Et comme dans ce tems Philippe étoit à Lisbonne continuellement avec le Duc d'Albe, on ne manqua pas de croire ce Général auteur d'un conseil aussi sanguinaire. Cependant, si l'on veut approfondir le fait sans partialité, il ne paroit pas vraisemblable qu'on ait donné un ordre de cette nature, avant que de savoir l'événement de la bataille : & depuis la victoire jusqu'à l'exécution, il y a un trop court intervalle, pour avoir eu le tems de faire savoir le succès, & de recevoir à ce sujet les intentions du Roi. Ainsi l'on ne peut rendre que le Marquis de Ste. Croix seul responsable d'une barbarie aussi criante. A l'égard de Don Antoine, dans la crainte de tomber entre les mains d'un ennemi aussi cruel, il rassembla trente vaisseaux de ceux qui étoient échapés de la défaite des François, & partit de Tercére avec eux au mois d'Octobre. Ce Prince ramena ces débris en France, où il espéroit trouver de nouvelles ressources, fondé sans doute sur les preuves qu'il venoit de recevoir de la bonne volonté de cette Cour.

Pardon accordé par le Roi. Au bruit du sort cruel des prisonniers François, Philippe donna en public toutes les marques du plus vif ressentiment de l'inhumanité du Marquis de Ste. Croix. Il voulut même effacer en quelque sorte l'horreur qu'elle inspiroit, par un nouvel acte de clémence. Ce Monarque étendit le pardon publié à Tamar jusques sur les partisans de Don Antoine, qu'il en avoit exceptés, & à la re-

serv

ferve de dix feulement, il les reçut tous en 1582.
grace, avec promeffe de leur faire fentir
tous les effets de fa clémence, & d'oublier
fans retour tout ce qu'ils avoient fait par le
paffé contre fon fervice.

Il affemble fon Confeil.

Pendant tous ces mouvemens, Philippe, réfolu de s'en retourner en Caftille, voulut affembler fon Confeil, pour délibérer fur les moyens les plus propres à affurer l'union du Portugal à fa Couronne. Les opinions furent très partagées. Quelques-uns confeillérent de bâtir de fortes citadelles, particuliérement à Lisbonne, pour tenir en bride cette capitale. Sentiment qu'ils appuyérent du fuccès qu'avoit eu à Naples une pareille précaution, qui avoit fervi à arrêter les mauvais deffeins de ces peuples ennemis de la domination, en les affujettiffant fous le joug de trois forteresfes. D'autres trouvoient plus expédient & plus fûr d'entretenir en tout tems une Armée de Caftillans & d'Italiens, pour s'en fervir dans le befoin. Il y en eut qui propoférent de réunir les humeurs, les intérêts des deux peuples par le moyen des mariages, de former des alliances entre les Portugais & les autres Sujets de Sa Majefté, & de confondre les familles, fur tout les plus confidérables des deux nations, par ce lien fi capable de donner un même efprit, les mêmes idées, les mêmes coutumes, les mêmes loix, aux peuples, que la nature femble avoir rendus incompatibles, par la différence du caractére & des préjugez. Divers autres moyens furent agitez, entre autres celui d'éloigner du Royaume la plus grande partie des Por-

1582. tugais, principalement ceux qui pouvoient se faire craindre, ou par leur crédit, ou par leur naissance, ou par leur esprit factieux & entreprenant. Exil qu'il falloit couvrir du prétexte éblouissant de récompenser le mérite & les services, par des charges considérables dans d'autres Provinces éloignées. Avec cette précaution nécessaire, de remplir en même tems les dignitez du Portugal de Sujets étrangers, & qui ne connussent d'autres intérêts que ceux de leur patrie & du Roi leur Souverain naturel.

Sentiment du Duc d'Albe.

Le Duc d'Albe rejetta tous ces expédiens & soutint que jamais les Rois Catholique ne se verroient délivrez de l'inquiétude d[e] perdre à tout moment le Royaume de Portugal, tant qu'il y auroit des héritiers de l[a] Maison de Bragance. D'où il assuroit qu[e] le seul moyen de se maintenir dans la possession de cette Couronne, étoit d'extirpe[r] toute cette famille, & de ne pas laisser devant les yeux des Portugais l'image présent[e] de Princes, à qui toute la nation étoit convaincue que la Couronne appartenoit. Préjugé qu'il assura devoir un jour causer la pert[e] de ce Royaume, dont ces peuples attache[z] à la postérité de leurs Rois ne manqueroie[nt] pas de chasser les Castillans, & de place[r] sur le Trône quelqu'un de la branche roya[le] de Bragance. Révolution inévitable, con[-] tinua-t-il, & qui prouve la nécessité [de] s'assurer le Trône par la mort de tous ce[ux] qui peuvent appartenir à la Maison de Br[a-] gance. On ne manqua pas de lui object[er] que tant de sang répandu contre toutes l[es] loix divines & humaines, attireroit sur [sa]

M[a-]

Majesté & ses descendans le poids de la jus- 1582.
ice & de la colére de Dieu, & que par
cette inhumanité odieuse le Roi se dégrade-
oit du titre de Prince, & se verroit de son
vivant flétri de la diffamante qualité de Ti-
an. Ce Ministre sanguinaire répondit que
es Royaumes se gouvernoient par les maxi-
nes d'Etat, par les régles de la politique,
& non par les scrupules de la conscience.

Mort de l'Infant Don Diégue.

Dans ces entrefaites on reçut à Lisbonne
a nouvelle de la mort du Prince d'Espagne
Don Diégue, fils ainé & présomptif héritier
le Philippe. Ce Monarque fit de très ex-
resses défenses de prendre à cette occasion
ucune marque de deuil, comme il l'avoit
rdonné à la mort de Don Carlos. Il écri-
it par-tout à ses Ministres de faire faire des
riéres & autres dévotions, plutôt que des
ompes funébres, pour apaiser par ce mo-
en, s'il étoit possible, le cours de la colé-
 de Dieu, qu'il croyoit avoir attirée sur
i par quelque grand péché. Dans le mon-
 chacun donna une cause à ce malheur.
es Protestans publioient que la vangeance
leste éclatoit dans de semblables fléaux, dont
 Monarchie d'Espagne étoit affligée, pour
s sanglantes persécutions que Philippe a-
oit excitées contre leurs Eglises. Les pa-
ns des malheureux prisonniers que la bar-
rie du Marquis de Ste. Croix avoit si in-
umainement fait mourir, attribuoient ce
nâtiment à un effet de la justice divine,
ui vouloit faire sentir au cruel Philippe les
êmes playes, que sa fureur avoit répan-
es sur tant de pauvres familles, qui lui
demandoient, avec des cris qui avoient

1582. pénétré jusqu'au ciel, les unes un pére, d'autres un mari, un fils, ou un frére.

Suivie de celle du Duc d'Albe.

Presque dans le même tems, le 12 de Décembre, le Duc d'Albe mourut d'une fiévre à Lisbonne dans le Palais des Rois, à l'âge de soixante & quatorze ans. Sa maladie parut légére dans le commencement, & il eut l'honneur de recevoir plusieurs visites du Roi son maitre. Le fameux Pére Grenade Dominicain vint souvent l'entretenir, & le jour même de sa mort le Général lui dit ces paroles si remarquables. „ Mon Pére, ainsi meurent comme le „ commun des hommes ceux qui, pour „ conformer leur conduite à l'humeur de „ leurs Souverains, ont versé tant de sang „ chrétien". Philippe, contre sa coutume, donna des larmes à la mémoire de ce grand Capitaine, & l'on entendit dire à ce Monarque vraiment pénétré, „ Qu'il n'avoit „ jamais mieux été convaincu que dans cet- „ te occasion de la vicissitude des chose „ humaines, puisque dans le tems qu'il „ faisoit la conquête d'un Royaume si é- „ tendu & si riche, il se voyoit coup su- „ coup privé d'un fils ainé qui devoit re- „ cueillir une si vaste succession, de l „ Reine son épouse qui l'auroit consol „ dans des malheurs si accablans, & d „ plus grand & du plus fidele Capitain „ qu'il eût dans l'immense étendue de s „ Monarchie".

Eloge de ce Général.

Le Duc d'Albe eut pour pére Don Garcias de Toléde, qui mourut Général d Ferdinand le Catholique à l'expédition d l'Ile de Gerbes, où trois mille Espagno pé

périrent dans le combat. A la gloire de 1582.
cette Maison, on peut assurer qu'il n'y en a point dans toute l'Espagne, qui ait produit un plus grand nombre de Capitaines du premier mérite. Pour ne pas entrer sur ces illustres personnages dans un détail qui seroit trop long, il suffit de dire que Fréderic ayeul du Duc acquit le Royaume de Navarre à son Souverain par voye de conquête, & son petit-fils par le même moyen annexa à la Monarchie celui de Portugal. Mais ce dernier effaça la réputation de ses ancêtres par sa supériorité dans la science des armes, & il eut ce relief pendant sa vie de ne voir aucun Général qui pût prétendre même l'égalité sur ce fait. En sa personne, ainsi qu'en celle d'Anne de Montmorenci Connêtable de France, on vit manquer le proverbe commun, qui dit qu'un Capitaine, s'il a les qualitez convenables à sa profession, ne peut pas vivre longtems.

Comparé au Connétable de Montmorenci.

En effet ces deux grands hommes firent leur apprentissage, pour ainsi dire, dès leur enfance, & terminérent leur vie glorieuse en campagne & les armes à la main, après une longue suite d'expéditions éclatantes. Tous deux parvinrent à une heureuse vieillesse, le Général François à l'âge de quatre vingts deux ans, l'Espagnol à celui de soixante & quatorze. Le prémier (ce détail est tiré de Strada) sous quatre Rois se trouva à huit batailles rangées, en quatre desquelles il eut le commandement en chef. Le Duc d'Albe sous l'Empereur Charlequint & Philippe II. son fils, fut chargé de la conduite d'entreprises des plus considérables en Al-

1582. lemagne, en Hongrie, en Afrique, en Italie, en Flandres, & en Portugal. Mais le Connêtable, rempli de cette valeur active & bouillante, qui forme si particuliérement le caractére distinctif de sa nation, ne vit pas son courage secondé de la fortune; il fut rarement victorieux, il eut le malheur d'être trois fois prisonnier, enfin il périt en combattant. L'autre par l'art de temporiser habilement conduit, plutôt que par le nombre des batailles qu'il livra, eut tous les succès que donnent les victoires les plus signalées, & cette continuité d'actions heureusement finies le fit paroitre sur le théâtre du monde avec beaucoup plus de gloire & de réputation. Par ce parallele on voit qu'on peut mettre ces deux guerriers de niveau pour la bravoure & la science militaire, mais qu'ils ont agi sur des plans peu semblables, & qu'ils sont des modeles différens dans la profession des armes.

Sentimens de Philippe à son égard.

Au surplus, le Duc d'Albe ne fut pas moins soldat à la Cour que dans les champs de bataille. Né avec un esprit rude & sévére, il avoit entretenu & fortifié ce caractére ennemi de la politesse par l'exercice continuel des armes: au milieu des courtisans il négligeoit en homme de guerre les complimens, les formalitez, les bienséances, & même il portoit cette négligence jusqu'à une affectation pleine d'orgueil & de mépris, ce qui lui attira la haine de bien du monde. Cette conduite non seulement ne déplaisoit pas à Philippe, mais même elle étoit fort de son gout. Ce Monarque, d'une circonspection rafinée sur ses intérêts, pre-

prenoit plaisir à voir dans ses Ministres cette dureté, qu'il estimoit un moyen assuré de les contenir dans une fidélité constante, & de les rendre impénétrables aux brigues, aux promesses, & aux sollicitations. Avec cette liberté de soldat le Duc d'Albe défendoit les intérêts de son Souverain, aussi bien à la Cour qu'à la tête des Armées, & par là il s'avança plus que personne dans la faveur du Roi, qu'il avoit méritée par ses longs services. Il est vrai que cette faveur fut toujours fort douteuse, & qu'on appercevoit dans les démarches de Philippe plus d'estime & de reconnoissance, que d'amitié & d'attachement de cœur. C'est ce qu'au moins il fit clairement connoitre, lorsqu'il rapella d'exil ce Général, pour lui confier l'expédition de Portugal. Il ne voulut jamais lui permettre de venir à la Cour, pour se justifier en sa présence des crimes dont ses accusateurs l'avoient chargé. D'où l'on doit être convaincu de la haute opinion qu'il avoit conçue de la fidélité de son Sujet, puisque malgré sa disgrace, malgré l'incertitude où il le tenoit du retour de sa premiére faveur, il ne craignit pas de lui abandonner sans second l'absolue direction d'une entreprise, aussi importante à tous égards qu'étoit la conquête d'un Royaume.

1582.

Voyage du Duc d'Offone à Naples.

Après cette digression, je reprendrai le fil de l'Histoire. J'ai dit que le Marquis de Ste. Croix attendoit un renfort, c'étoient les galéres de Naples qu'on avoit commandées, & qui ne purent exécuter l'ordre; en voici le sujet. Dans ce même tems

1582. Don Pierre Girone Duc d'Offone, nommé Viceroi de Naples, étoit arrivé à Barcelonne, d'où il comptoit fe faire transporter dans fon gouvernement. Comme il n'avoit que fix galéres, il jugea à propos de différer fon départ, parce que le bruit couroit, & les avis donnoient cette nouvelle pour certaine, que le Gouverneur d'Alger fe mettoit en devoir avec plufieurs vaiffeaux de l'attaquer à moitié chemin. Le Duc, pour fe mettre à couvert de l'infulte, voulut avoir une efcorte capable en cas d'attaque de faire tête à l'ennemi, & il fit venir les douze galéres de l'Efcadre de Naples destinées à joindre l'Armée navale. Il s'embarqua, & fe rendit à Génes, où il fut logé au palais Doria, mais traité aux dépens de la République. Son féjour en cette ville fut long, en partie par le plaifir qu'il prenoit aux fêtes & aux honneurs qu'on lui procuroit avec une générofité fans exemple, en partie parce que le mauvais tems ne lui permettoit pas de pourfuivre fon voyage. Enfin plus d'un mois après fon arrivée il partit, accompagné de vingt neuf galéres, favoir fix qu'il avoit amenées d'Efpagne, douze de Naples, & onze du Prince Doria. A la hauteur de Porto-Hercolé, comme on avoit fait prendre les devans à une barque Génoife du convoi, chargée des équipages d'Auguftin Grimaldi Duc d'Evoli qui paffoit à Naples par la même occafion, fortit d'une de ces gorges un brigantin de Tripoli ou de quelque autre endroit pour faire cette prife. Mais le corfaire s'aveugla tellement de la vue de fa proye qu'il croyoit certaine, que fans

ſans appercevoir l'Eſcadre qui ſuivoit il fit force de voiles, & fut pris par la galére le St. Jaques de Naples, au grand contentement de tout le monde. Enfin le Duc débarqua à Pouzol, où il attendit le départ du Commandeur qui ſuivit peu de jours après. Ainſi vers la fin du mois de Novembre il fit ſon entrée ſolemnelle dans la capitale de ſon gouvernement, où les principaux officiers du Roi & le peuple vinrent le recevoir au mole ſur un pont tout couvert de damas & de velours jaunes & de couleur de feu. 1582.

Sédition dans cette capitale.

Quelques jours après l'arrivée de ce Viceroi, il y eut à Naples de grandes rumeurs, qui auroient été ſuivies des derniers deſordres, ſi l'on n'y avoit pas apporté à tems les remédes convenables. Voici l'origine de ces mouvemens. Pluſieurs citoyens dans la vue de donner des preuves méritoires de leur attachement au Roi leur Souverain, & de ſe frayer en même tems le chemin aux bonnes graces du nouveau Gouverneur, & d'autres conduits par des deſſeins & des intérêts particuliers, dont le principal étoit peut-être d'augmenter leur fortune à la faveur des impoſitions, propoſérent d'honorer l'avénement du Duc par la conceſſion d'un don gratuit au Roi, ainſi que cela s'étoit pratiqué à l'inſtallation du Grand-Commandeur. Tel fut le ſujet d'un ſoulévement, qui penſa bouleverſer la ville. Pour remplir le projet concerté, on imagina d'établir un nouveau droit ſur chaque tonneau de vin qu'on mettroit en perce, & ce droit étoit d'un ducat; l'on comptoit tirer par ce moyen

1582. une somme suffisante pour faire au Roi un présent considérable, sans que le public, comme le disoient les auteurs, en reçût la plus petite incommodité. Le malheur fut que les habitans se trouvoient dans l'impuissance de soutenir de nouvelles taxes quelles qu'elles fussent: depuis longtems on leur en imposoit de si fréquentes & de si fortes, & on les avoit tellement sucez, qu'ils n'avoient plus de quoi subvenir à de nouvelles demandes. On eut d'abord les suffrages de la plus grande partie des colléges de Nobles; & Don César Davalos Grand-Chancelier du Royaume se chargea de ramener à ce sentiment les esprits de ceux qui y formoient opposition. Mais les Nobles du collége de Capoue & le peuple ne voulurent rien entendre, & la contestation fut si vive, qu'on vit le moment que cette querelle alloit mettre la ville en feu.

Opposition du peuple à la gabelle

Toute taxe nouvelle étoit odieuse au peuple, qui se montroit toujours disposé à n'en souffrir aucune. En vain on spécifioit sous les engagemens les plus solemnels, qu'on n'avoit dessein de lever l'imposition qu'une fois, toujours intraitable sur cet article il ne se laissoit pas entamer par cette promesse, sachant parfaitement que les impôts sont comme la lépre, qui ne quitte jamais un corps qu'elle a attaqué. Quelques-uns des Officiers du Roi, principalement Salazar un des Régens de la Chancellerie, mirent tout en usage pour engager les Capitaines des quartiers à donner leur consentement: plusieurs souscrivirent, mais le plus grand nombre tint ferme, & quelque biais qu'on pût pren-

prendre, il ne fut pas possible de faire recevoir le nouveau subside. 1582.

L'obstination du Peuple fut soutenue par une foule de Religieux, tant prédicateurs, que directeurs de conscience, qui tous soutenoient en chaire & dans les maisons qu'on se rendoit coupable de péché mortel, de consentir à l'imposition de la taxe. Mais il n'y en eut point de plus animé qu'un certain Pére le Loup de l'Ordre de St. François, & ce qui doit paroitre plus étrange, Espagnol de nation. Ce Moine fougueux & emporté osa mettre en avant qu'on s'attireroit les plus terribles châtimens de la colére de Dieu, si l'on donnoit les mains à l'exécution du projet des exacteurs. Par cette menace & d'autres discours séditieux il entretint avec tant de fureur l'animosité du peuple, que les Officiers du Roi pleins d'indignation lui ordonnérent de sortir incessamment de Naples. A cette nouvelle, presque toutes les Communautez religieuses se soulevérent, & firent tant de bruit de l'attentat sacrilége des Magistrats, que le peuple fut sur le point de prendre les armes, & l'on ne trouva d'autre moyen d'arrêter la revolte, que de faire revenir le Moine exilé. Enfin promesses, menaces, priéres, rien ne put calmer l'agitation des esprits, & pour prévenir les extrêmitez inséparables de la rage d'une populace irritée, le Viceroi, quoique souhaitant avec passion d'obtenir le présent demandé, fut contraint de défendre de passer outre au moins pour cette heure. La tranquillité fut rétablie, mais il resta un levain de haine entre les deux par-

Secondée par les Religieux.

1582. tis ; les refuſans traitoient dans toutes les rencontres de traitres à la patrie, ceux qui avoient conſenti à l'impoſition du ſubſide, & l'animoſité fut portée ſi loin de part & d'autre, qu'ils en vinrent à l'odieuſe maniére d'aſſouvir leur vangeance à la mode d'Italie, ce qui couta la vie à quantité de perſonnes.

Don fait au Roi. Cependant l'année ſuivante les choſes changérent à la ſatisfaction du gouvernement. On procéda le 2. de Janvier à l'élection d'un nouveau Sindic, & le choix tomba ſur Muzio Tuttavilla Comte de Sarno, Noble du collége de Porto, d'un grand crédit, & extrêmement aimé du Peuple qui reſpectoit ſes grandes qualitez. Ce Seigneur affecta de ſe rendre encore plus agréable au peuple par toutes les voyes propres à ſurprendre ſon affection, dans la vue d'amener les eſprits à quelque accommodement raiſonnable. Il parvint enfin à convoquer une aſſemblée générale dans le Couvent royal de St. Laurent, il y parla avec tant de force & de ſuccès, qu'il fut convenu de faire un préſent au Roi de douze cens mille ducats. La condition fut qu'on n'impoſeroit pour cela aucune taxe, & que la ſomme accordée ſe payeroit dans l'eſpace de deux ans de quartier en quartier, ſuivant l'uſage. Ainſi fut terminée cette grande affaire, les troubles furent entiérement appaiſez, & Philippe en eut une joye ſi grande, que depuis le jour de l'Epiphanie il accorda aux Napolitains des graces extraordinaires, entre autres, celle de délivrer preſque tous les priſonniers.

Ce

Ce Monarque avoit moins ſujet de s'ap- 1582.
plaudir du ſuccès de ſes affaires dans les
Pays-Bas. On y attendoit le Duc d'Alen- Affaires de Flandres.
çon, pour lui déférer tous les droits & les
titres qui appartenoient au Roi Catholique.
Les Hollandois même, dans une aſſemblée générale de leurs Provinces confédérées tenue à la Haye, avoient publié un Manifeſte fort étendu contre la ſouveraineté de Philippe. Je crois faire plaiſir au lecteur de l'inſérer ici, il y verra les raiſons ſur leſquelles ces peuples prétendoient être fondez à dépouiller Sa Majeſté de toute juriſdiction ſur leurs Provinces.

Manifeſte des Hollandois contre Philippe.

„ LES ETATS-GENERAUX DES PROVINCES UNIES DES PAYS-BAS à tous ceux qui liront ces préſentes, SALUT. Il eſt notoire à tout le monde que les Princes ne ſont établis par la divine Providence Chefs & Souverains des peuples, que ſous l'engagement de défendre, garantir, & protéger leurs Sujets de toute ſorte d'injures, de violences, & d'oppreſſions : ſemblables aux paſteurs, dont le devoir eſt de mettre en ſureté & à couvert de tout accident les troupeaux confiez à leurs ſoins. Il n'eſt pas moins inconteſtable que Dieu n'a pas donné l'être aux hommes, & ne les a pas aſſujettis à la condition de Sujets, pour l'uſage arbitraire des Souverains, & pour leur obéir comme des eſclaves dans tout ce qu'ils leur commandent, ſans approfondir la juſtice ou l'injuſtice de leurs ordres, ſoit que ces Princes méritent la ſoumiſſion & l'amour des peuples par

1582. „ leur bonté, ou qu'ils se soyent dégradez „ par leur tirannie. C'est une vérité sans „ replique, le Prince n'a le pouvoir absolu; „ que pour faire le bien de ses Sujets; „ sans lesquels il cesseroit d'être Prince; „ que pour les gouverner selon les régles „ de la justice & de la raison, que pour „ les maintenir dans leurs droits naturels „ & légitimes, que pour les aimer comme „ un pére aime ses enfans, comme un pas„ teur aime son troupeau, pour la défense du„ quel il expose dans les rencontres ses „ biens & sa vie. Quand un Souverain „ manque à ces obligations dont nul pré„ texte ne peut le dispenser, quand au-lieu „ de couvrir ses Sujets à l'ombre de sa „ protection, il ne se sert de sa puissance „ que pour les opprimer, pour les dépouil„ ler de leurs anciens priviléges, pour les „ mettre sous le joug comme des esclaves; „ alors il ne doit plus être regardé comme „ Souverain, c'est un Tiran, & sous cet „ aspect ses Sujets sont autorisez à se sou„ straire de son obéissance. Démarche en„ core plus légitime, quand elle se fait par „ une délibération unanime & sous l'auto„ rité des Etats du pays. Quand toutes ces „ raisons concourent ensemble, ils sont en „ droit, sans qu'on puisse leur imputer de „ crime, de rejetter ce maitre indigne, & „ d'en choisir un sous lequel ils espérent „ jouir du bonheur qu'assure un gouverne„ ment équitable.

„ Ce droit a encore bien plus particulié„ rement lieu, lorsque les Sujets, ni par „ priéres ni par représentations très hum-

bles,

„ bles, n'ont jamais pu réduire le Prince à 1582.
„ tenir à leur égard une conduite raisonna-
„ ble, lorsque par tous les moyens les plus
„ légitimes ils n'ont jamais pu le détourner
„ de ses mauvaises entreprises & de ses des-
„ seins tiranniques. Quand, après avoir
„ tenté ces voyes, il ne leur reste d'autre
„ ressource que celle de secouer sa domi-
„ nation, pour conserver & défendre leur
„ liberté naturelle & ancienne, moins par
„ rapport à eux, qu'en faveur de leurs fem-
„ mes, de leurs enfans, même de toute
„ leur postérité: objets que la nature doit
„ leur rendre respectables, & pour lesquels
„ ils sont obligez de prodiguer leurs tra-
„ vaux, leurs biens, & leur sang. Révo-
„ lution au reste dont il y a quantité d'ex-
„ emples, en différens siécles, chez nombre
„ de nations, & pour causes de la même
„ espéce. Révolution d'ailleurs qui doit
„ être singuliérement autorisée dans les Pays-
„ Bas, qui de tout tems ont été gouvernez
„ selon leurs priviléges & leurs anciennes
„ coutumes, & en conséquence du serment
„ que leurs Souverains ont toujours fait à
„ leur installation d'en observer tous les ar-
„ ticles. Joint encore que la plus grande
„ partie de ces Provinces n'ont jamais reçu
„ ces mêmes Souverains, que sous certaines
„ conditions qu'ils juroient d'observer, avec
„ cette clause remarquable à laquelle ils se
„ soumettoient, qu'en cas qu'ils vinssent à
„ les enfraindre de quelque maniére que ce
„ fût, ils seroient dès-lors censez déchus du
„ droit de leur souveraineté, sans qu'il fût

„ be-

1582. „ besoin d'autre procédure ou déclaration
„ spéciale à ce sujet.

„ Ces maximes préliminaires exposées,
„ Philippe Roi d'Espagne, après la mort
„ de l'Empereur Charles V. son pére, a
„ marqué dans toutes ses démarches qu'il
„ oublioit les services que tant son pére que
„ lui-même avoient reçus des peuples de ces
„ Provinces, au moyen desquels Philippe
„ en particulier avoit remporté sur ses enne-
„ mis des victoires si glorieuses & si mémo-
„ rables, que son nom & sa puissance don-
„ noient de l'ombrage à tous les Potentats
„ de l'univers. Ce Monarque de plus, ou-
„ bliant les bons conseils & les excellentes
„ instructions que Charlequint lui avoit
„ données en lui résignant la souveraineté
„ de ces Pays, s'est entiérement livré aux
„ maximes violentes de ses Ministres Espa-
„ gnols, animez de la plus furieuse haine
„ contre notre patrie, à cause qu'ils voyoient
„ l'impossibilité absolue d'y avoir des char-
„ ges, & par conséquent d'y introduire le
„ gouvernement tirannique & les vexations
„ qu'ils exercent avec tant d'impunité dans
„ les Royaumes de Naples & de Sicile de
„ même qu'au Duché de Milan. Ces Mi-
„ nistres lui ont plusieurs fois remontré que
„ pour sa réputation & l'accroissement de
„ son autorité, il étoit plus convenable à
„ Sa Majesté de faire une nouvelle conquê-
„ te des Pays-Bas, afin d'être en droit sous
„ le titre de conquérant (conseils que des
„ Turcs seuls sont capables de donner à des
„ Barbares) de les gouverner avec un pou-

„ vo-

voir despotique, plutôt que de s'en voir 1582.
le maitre sous la reserve de l'entiére observation de leurs priviléges, qu'il avoit lui même jurée d'une maniére solemnelle. Prévenu de ces maximes, le Roi d'Espagne a tenté plusieurs fois de réduire ces Provinces sous la plus dure servitude, il leur a donné des Gouverneurs Espagnols, dont l'administration est odieuse & insupportable aux Sujets mêmes naturels de cette Monarchie. Sous le prétexte spécieux de l'intérêt de la Religion, il a augmenté le nombre des Siéges Episcopaux & des Chapitres, il n'a rien épargné pour introduire le tribunal sanguinaire de l'Inquisition, à l'usage d'Espagne. Attentats qui ont plongé ce malheureux pays dans un abime de desordres. Les peuples justement allarmez ont pris les armes, sur-tout après avoir été convaincus que leur Souverain n'avoit d'autre vue que de les tiranniser, non seulement dans leurs biens & leurs personnes, mais encore dans leurs consciences, dont ils ne prétendent rendre compte qu'à Dieu seul.

„ Mais avant que d'en venir aux extrêmitez, quelques-uns des principaux du pays, mus de compassion de l'état de misére où l'on vouloit réduire leurs compatriotes, présentérent au Roi des remontrances, & le priérent de vouloir modérer la rigueur de ses ordres, particuliérement au sujet de l'établissement de l'Inquisition, & sur le fait de la liberté de conscience. Sa Majesté, au-lieu de faire attention à ce Mémoire, déclara rebelles „ tous

1582. „ tous ceux qui l'avoient ſigné, ſans vou-
„ loir une ſeule fois écouter leurs défenſes;
„ en ayant même fait mourir pluſieurs, juſ-
„ qu'aux députez mêmes des Provinces.
„ Enfin, pour ſe mettre en ſituation d'abo-
„ lir les priviléges des Pays-Bas, & pouvoir
„ par là les gouverner auſſi tiranniquement
„ que ſes autres Royaumes, il a envoyé
„ pour les opprimer le Duc d'Albe à la tê-
„ te d'une puiſſante Armée. Tout l'univers
„ eſt inſtruit de l'humeur ſanguinaire de ce
„ Général, dont les Flamans ont éprouvé
„ la barbarie que ſa haine jurée pour ces
„ peuples a portée aux derniers excès. Par
„ ſurpriſe, par d'indignes artifices, par vio-
„ lence, par force, il a tenté tous les mo-
„ yens de réduire cette miſérable nation à une
„ affreuſe indigence, de la ſucer juſqu'au ſang,
„ de la dépouiller de tous ſes priviléges. Il
„ a étendu ſa rage juſques ſur ceux qui a-
„ voient abandonné leur patrie, dans la
„ crainte d'être les victimes de ſon inſatia-
„ ble inhumanité. Un nombre prodigieux
„ d'infortunez ont péri par les plus infames
„ ſupplices, tant de familles dépouillées de
„ leurs biens, tant d'exécutions de toute eſ-
„ péce faites avec des traits de barbarie
„ qu'on ne peut ni concevoir ni exprimer;
„ n'ont pu aſſouvir la féroce cruauté de
„ ce Gouverneur. Il paroiſſoit ne devoir
„ jamais ſe raſſaſier de ſang, ſon avarice
„ ne pouvoit ſe laſſer d'envahir les hérita-
„ ges par des confiſcations diffamantes.
„ Enfin pour comble de fureur, il a totale-
„ ment renverſé l'ordre de la Juſtice ordi-
„ naire.

„ I

„ Il ne feroit pas poffible de rapporter le 1582.
„ nombre des villes faccagées, des maifons
„ particuliéres livrées à la brutalité, à la licence d'un foldat foutenu des ordres de
„ fon Chef. Des torrens de fang répandu
„ dans tant de batailles, les prifons remplies
„ d'innocens, & en fi prodigieufe quantité,
„ que pour en donner une idée il fuffit de
„ dire que les boureaux manquérent plutôt
„ que les victimes, pour remplir la barbarie de ce monftre, qui ne refpiroit qu'incendies & que maffacres. Sur des excès
„ fi énormes, le Roi d'Efpagne donnoit les
„ marques extérieures du plus fenfible déplaifir. Il proteftoit que les violences du
„ Duc dans les Pays-Bas fe commettoient
„ contre fa volonté, il promettoit de les réparer par des effets de fa clémence, qu'il
„ difoit être dans la difpofition de répandre
„ fur tous fes Sujets perfécutés. Cependant
„ le cœur de ce Monarque démentoit fes
„ paroles, au-lieu de punir fon Miniftre
„ comme il le méritoit, il approuvoit, il
„ louoit tout ce qu'il avoit fait. C'eft ce
„ qui fe prouve par plufieurs de fes lettres
„ qu'on a interceptées, on y voit que le
„ Duc n'agiffoit que par fes ordres, que fon
„ zèle à les exécuter lui donnoit une fatisfaction inconcevable. D'où il n'eft que
„ trop manifefte qu'il ne prenoit pas moins
„ de plaifir que fon Général, à remplir nos
„ miférables Provinces de toutes les horreurs
„ de la tirannie la plus outrée.

„ Dans la fuite il a envoyé pour nous gouverner Don Juan d'Autriche fon frére bâtard, croyant pouvoir mieux nous éblouir par

„ l'hon-

1582. „ l'honneur d'avoir à notre tête un Prince
„ de ce rang. En effet Don Juan fit à son
„ arrivée tout ce qui paroissoit capable
„ d'effacer le souvenir des desordres pré-
„ cédens, il promit d'observer le Traité de
„ Gand, de faire sortir les Espagnols, de
„ punir les auteurs des troubles & des vio-
„ lences commises par le passé, de donner
„ tous les ordres nécessaires pour le rétablis-
„ sement de la paix & de la tranquillité pu-
„ blique. Mais ces démarches cachoient un
„ dessein formé de nous endormir & de
„ nous tromper: pendant ces apparences de
„ réunion, il travailloit sous main à diviser
„ les Etats, à soumettre les Provinces l'une
„ après l'autre, comme nous ne l'avons que
„ trop vu par une expérience fatale. Par
„ la bonté de Dieu, dont le nom soit béni
„ à jamais, la fourberie a été découverte
„ assez à tems, pour en prévenir les suites
„ par des mesures convenables à la gran-
„ deur du péril, qui menaçoit de nous ac-
„ cabler. Ainsi en la place de la paix qu'à
„ son avénement il se vantoit d'apporter dans
„ les Pays-Bas, il y a continué les horreurs
„ d'une guerre des plus sanglantes.

„ Tant de griefs si crians ont fourni un
„ motif plus que suffisant de renoncer à la
„ domination du Roi d'Espagne, & de nous
„ mettre sous la protection d'un Prince plus
„ clément, & dont la puissance puisse nous
„ aider à défendre nos Provinces, & à les
„ soustraire au joug sous lequel elles gémis-
„ sent. Nécessité d'autant plus indispensa-
„ ble, que depuis plus de vingt ans leur

„ Souve-

Souverain les a jettées dans la plus horri- 1582.
ble confusion, dans la violence de l'oppression la plus tirannique. Pendant ce long espace il nous a traités, non comme des Sujets, mais en ennemis, par des exécutions militaires, par la force des armes, il a voulu de notre Prince légitime devenir notre tiran. D'ailleurs depuis la mort de Don Juan, il a déclaré nettement par la bouche du Baron de Selles, sous prétexte de lui proposer quelque accommodement, qu'il ne vouloit en aucune manière confirmer le Traité de Gand, quoiqu'il eût été juré solemnellement en son „ nom par Don Juan. Malgré cette obstina„ tion à ne vouloir rien céder en faveur de „ la paix, nous n'avons pas laissé de conti„ nuer nos démarches pour l'obtenir, solli„ citations, priéres, instances, tout a été „ mis en usage de notre part. Nous avons „ même eu recours à des médiations étran„ géres, plusieurs Princes Chrétiens à notre „ réquisition ont interposé leur crédit pour „ nous réconcilier avec le Roi Philippe, & „ le faire condescendre à un accord raison„ nable. A cette fin nous avons tenu long„ tems nos Ambassadeurs au Congrès de „ Cologne, dans l'espérance d'y conclure „ un Traité qui pût établir une réunion sin„ cére & durable, par l'entremise de Sa „ Majesté Impériale & des Electeurs, qui „ agissoient avec tout le zèle imaginable „ pour consommer heureusement cet ou„ vrage.

„ Ensorte que réduits à ne plus avoir de „ ressources pour regagner les bonnes graces „ de

1582. „ de notre Souverain, & rendre à notre
„ patrie affligée ſon ancien état & ſa pre-
„ miére tranquillité, après avoir mis ſans
„ ſuccès tant de reſſorts en œuvre, ſans es-
„ poir, ſans appui, ſans protecteurs, nous
„ nous voyons contraints de recourir aux
„ moyens que le Droit de toutes les nations
„ nous fournit. Ainſi, légitimement auto-
„ riſés par les loix de la nature, pour notre
„ ſureté, celle de tous nos habitans, de nos
„ priviléges, de nos anciens ſtatuts, de la
„ liberté de notre patrie, de la vie & de
„ l'honneur de nos femmes, de nos enfans,
„ & ſucceſſeurs, pour les mettre à couvert
„ de la tirannie des Eſpagnols; nous avons
„ réſolu, forcés par la néceſſité, en
„ renonçant, par les juſtes motifs que nous
„ en avons, à la domination du Roi d'Es-
„ pagne, de chercher des remédes à nos
„ maux, & de mettre en pratique toutes les
„ voyes qui peuvent nous y conduire. Ré-
„ ſolution qne nous avons priſe comme la
„ plus expédiente, pour notre plus grande
„ ſureté, & la conſervation de nos privilé-
„ ges & franchiſes.

„ A CES CAUSES NOUS FAISONS SAVOIR
„ qu'après avoir murement conſidéré tous
„ les ſujets de plaintes ci-deſſus mentionnés,
„ contraints, comme nous l'avons dit, par
„ une extrême néceſſité, nous avons d'un
„ commun accord, par une délibération &
„ un conſentement unanimes, déclaré,
„ & nous déclarons par ces préſentes, le
„ Roi d'Eſpagne déchu de plein droit de ſa
„ ſouveraineté, de ſes prétentions, de ſes
„ droits héréditaires ſur ces pays. Que nous
„ ſom-

sommes dans le dessein de ne plus le re- 1582.
connoitre en aucune chose qui concerne
sa qualité de Prince, sa domination souveraine, sa jurisdiction, ou son pouvoir domanial sur ces Etats, de ne plus nous servir de son nom sous le titre de Souverain, & de ne pas permettre que qui que ce soit s'en serve à l'avenir.

„ En conformité de cette résolution, nous déclarons encore que tous les Officiers d'Epée & de Justice, les Seigneurs particuliers, vassaux, & tous autres habitans de ces Provinces, de quelque qualité & condition qu'ils puissent être, sont dès à présent & pour toujours libres & dégagés du serment qu'ils ont prêté de quelque maniére que ce soit à Philippe Roi d'Espagne, en qualité de Souverain de ces pays, & de tous les engagemens qu'ils peuvent avoir contractés à son égard sous ce titre. Et, attendu que, pour les causes ci-dessus énoncées, quelques-unes des Provinces-Unies, d'un commun accord & par un consentement unanime, se sont soumises à la domination & au gouvernement de l'illustre Prince le Duc d'Alençon, sous certaines conditions arrêtées & consenties avec Sadite Altesse: vû encore que le Sérénissime Archiduc Matthias a résigné & remis entre nos mains le gouvernement général de nos Provinces, que nous avons accepté & repris : Nous commandons & ordonnons à tous les Officiers, Justiciers, & tous autres renfermés dans cet article de quelque maniére que ce soit, de quitter & de ne plus employer à l'avenir le

„ titre

1582. „ titre, le nom, le grand & le petit sceau
„ le contreseing, ou autres instrumens pour
„ les expéditions, qui marquoient ci-devant
„ la souveraineté du Roi d'Espagne. Et à
„ leur défaut, pendant que le Sérénissime
„ Duc d'Alençon sera contraint de rester ab-
„ sent pour des affaires importantes qui con-
„ cernent le bien de ces Provinces, nous
„ enjoignons à toutes les personnes compri-
„ ses ci-dessus de se servir dans tous les Actes
„ par interim du titre & du nom du Conseil
„ souverain des Etats-Généraux des Pays-
„ Bas.

„ Et pendant que le Chef désigné ci-des-
„ sus & les susdits Conseillers ne seront pas
„ pleinement & effectivement nommés,
„ convoqués, & établis dans l'exercice de
„ leurs charges, on se servira de notre
„ sceau, de notre nom, de nos ordres. Ex-
„ cepté dans les Comtés de Hollande & de
„ Zélande, où toutes les expéditions se fe-
„ ront sous l'autorité & le nom du Sérénis-
„ sime Prince d'Orange & des Etats de ces
„ Provinces; jusqu'à ce que le Conseil sou-
„ verain ci-devant mentionné soit entiére-
„ ment établi. Alors les affaires se régleront
„ suivant les délibérations dudit Conseil, &
„ les instructions qu'il délivrera, & en con-
„ formité des articles du Traité conclu avec
„ Son Altesse Sérénissime le Duc d'Alençon.
„ Et en la place du sceau du Roi d'Espagne,
„ on apposera à l'avenir notre grand &
„ petit sceau, pour les affaires qui regarde-
„ ront le gouvernement général, en quoi le
„ Conseil du pays suivant ses instructions
„ sera

1582.

„ ſeil Privé, à tous les autres Chancelier,
„ ſera autoriſé. A l'égard des affaires qui
„ concernent l'adminiſtration de la Juſtice &
„ autres intérêts particuliers en chaque Pro-
„ vince, le Conſeil Provincial, & les autres
„ Conſeils du pays, ſe ſerviront reſpective-
„ ment du nom, du titre, & du ſceau de ladite
„ Province, où le cas ſe préſentera, & non
„ d'autres. Le tout ſous peine de nullité
„ de lettres, documens, ou expéditions fai-
„ tes ou ſcellées d'une autre maniére. Et
„ pour mieux accomplir & effectuer tout ce
„ qui eſt ci-deſſus ſtatué, nous avons com-
„ mandé & ordonné, comme nous com-
„ mandons & ordonnons, par ces préſentes,
„ que tous les ſceaux du Roi d'Eſpagne, qui
„ ſe trouvent dans ces Provinces-Unies,
„ ſoyent immédiatement après la publication
„ des préſentes apportés & remis entre les
„ mains des Etats de chaque Province res-
„ pectivement, ou de ceux qui ſeront reſpec-
„ tivement commis & autoriſés par leſdits
„ Etats, ſous peine de punition arbitraire.

„ De plus nous faiſons de très expreſſes
„ inhibitions & défenſes de frapper à l'ave-
„ nir dans l'étendue deſdites Provinces-
„ Unies aucune monnoye, avec le nom, les
„ titres, ou les armes du Roi d'Eſpagne.
„ Nous ordonnons & commandons de fon-
„ dre les matrices de la forme & figure qui
„ ſera ordonnée, pour frapper d'autres mon-
„ noyes nouvelles d'or & d'argent, avec les
„ quarts & diminutions.

„ Commandons en outre & ordonnons
„ au Préſident & autres Seigneurs du Con-

1582. „ Préfidens, & Seigneurs du Confeil Provincial, à tous les autres Préfidens & principaux Maitres des Comptes, aux autres „ de toutes les Chambres des Comptes, qui „ font refpectivement dans ces pays, & auffi „ à tous les autres Officiers d'épée, de justice, & de finances, (qui par ces préfentes font tenus libres & déliés du ferment „ de fidélité qu'ils ont ci-devant juré au Roi „ d'Efpagne, fuivant la teneur de leurs commiffions) de faire entre les mains des Etats „ du pays, defquels ils relévent refpectivement, ou des perfonnes qu'ils auront commifes à cet effet, un nouveau ferment par „ lequel ils jureront d'être fidéles aux Etats „ contre le Roi d'Efpagne & tous les adhérans de ce Monarque : le tout conformément au formulaire, que les Etats-Généraux ont établi à cet égard.

„ A tous les Confeillers, Jufticiers, & autres Officiers, qui font attachés au parti „ des Provinces-Unies, s'ils ont pris des „ engagemens avec le Séréniffime Duc „ d'Alençon, on donnera acte de continuation dans leurs emplois ; & l'on entend „ que cet acte leur tiendra lieu d'une nouvelle commiffion, qui abolira & fera ceffer la précédente, le tout par maniére de „ provifion, jufqu'à l'arrivée de Son Alteffe. „ Quant aux Confeillers, Maitres des Comptes, Jufticiers, & autres Officiers, adhérans aux Provinces-Unies, mais qui n'ont „ pas encore traité avec Sadite Alteffe, ils „ recevront une nouvelle commiffion fous „ notre nom & notre fceau. Bien entendu

„ que

„ que les impétrans de ladite prémiere com- 1582.
„ miſſion ne feroit point atteints & convain-
„ cus d'avoir contrevenu en façon quelcon-
„ que aux priviléges du pays, d'avoir fait
„ des démarches préjudiciables aux intérêts
„ de la patrie, ou de s'être rendus coupables
„ de crimes de cette nature.

„ En outre enjoignons & commandons
„ aux Préſident, Conſeillers, & Officiers du
„ Conſeil Privé, au Chancelier du Duché
„ de Brabant, ſemblablement au Chancelier
„ du Duché de Gueldres & Comté de Zut-
„ phen, aux Préſident & autres membres du
„ Conſeil d'Hollande, au Receveur, aux
„ grands Officiers du Beoorſterschelde & Be-
„ werſterschelde en Zélande, aux Préſident
„ & Conſeil de Friſe, aux Préſident & Of-
„ ficiers du Conſeil d'Utrecht, & à tous au-
„ tres Juſticiers & Officiers que ce mande-
„ ment pourra regarder, à leurs Lieutenans,
„ & à tous généralement quelconques en
„ particulier à qui il appartiendra: à tous &
„ un chacun de ces titulaires nous, comme
„ dit eſt, commandons & ordonnons de fai-
„ re ſans aucun délai publier notre préſente
„ Ordonnance dans tous les lieux de leurs
„ juriſdictions, & autres où l'on a coutume
„ de faire de ſemblables proclamations, de
„ maniére que perſonne n'en puiſſe préten-
„ dre cauſe d'ignorance. De plus toutes les
„ perſonnes mentionnées dans ces préſentes
„ ſeront tenues de faire exécuter & obſerver
„ inviolablement dans tous ſes points ſans
„ aucune reſtriction ledit ordre, d'y con-
„ traindre les tranſgreſſeurs par les voyes qui
„ ſont par nous ſpécifiées, ſans aucun délai,

1582. „ sans aucune considération pour les délin-
„ quans. Pour ce faire, & tout ce qui en
„ dépend, nous donnons à chacun en parti-
„ culier, & à tous conjointement en gé-
„ néral, à qui il appartient de tenir la main
„ à l'entiére exécution de notre présent man-
„ dement, & de connoitre des contraven-
„ tions, un plein & absolu pouvoir, auto-
„ rité, & ordre spécial. En foi de quoi nous
„ avons fait apposer notre sceau. Signé DE
„ ASSELIERS".

Mouvement de Philippe à cette nouvelle.

En conformité de cette Ordonnance, qu'on fit publier par-tout à son de trompe, on commença à faire renoncer tous les Officiers du pays au serment de fidélité qu'ils avoient auparavant prêté au Roi d'Espagne. On ne sauroit concevoir la joye que les peuples firent éclater à la publication de ce fameux Statut. Il est bien vrai que les pauvres Catholiques gémissoient d'avance des desordres, & de tous les malheurs qu'ils prévirent dès-lors devoir être les suites inévitables d'un coup aussi violent; mais contraints par la nécessité de mêler leurs applaudissemens à l'allegresse immodérée des ennemis de leur Religion, ils étoient réduits à pleurer entre eux & en secret les playes dont ils se voyoient menacés. Farnese envoya cet écrit au Roi qui étoit alors en Portugal, & ce Monarque le reçut le jour même que lui vint la nouvelle de la défaite de la Flotte Françoise aux Iles Tercéres, & de la barbare exécution que le Marquis de Ste. Croix avoit faite de ses prisonniers. Alors se retournant vers le Comte de Luna qui se trouvoit avec lui il dit: „ Le Marquis de Ste. Croix votre on-
„ cle

„ cle vient de montrer aux Iles Tercéres la 1582.
„ vraye maniére dont on doit agir dans les
„ Pays-Bas: il n'eſt plus queſtion que de
„ châtier la force à la main les attentats con-
„ tre leur Souverain, dont ces peuples re-
„ belles ont l'impudence de faire gloire dans
„ dés écrits publics".

Réforme du Calendrier Romain.

Cette année eſt remarquable dans toute la Chrétienté, pour le rétabliſſement du calcul des tems qu'on y fit, moyennant la réformation du Calendrier Romain, dont voici l'hiſtoire. Il y avoit déja longtems que les Péres du Concile de Trente avoient laiſſé à la diſpoſition du Souverain Pontife, d'examiner les cauſes des irrégularitez qui pouvoient ſe rencontrer dans le Breviaire Romain, & de les rectifier de la maniére qu'il jugeroit la plus ſure & la plus convenable. Entre autres erreurs, on trouva celle de la variation des tems, c'eſt à dire du dérangement des Fêtes mobiles. Quoique d'autres Papes euſſent entrepris ſans ſuccès cette réforme importante & abſolument néceſſaire, Grégoire, ſans ſe rebuter des tentatives inutiles de ſes prédéceſſeurs, réſolut de faire les derniers efforts pour rendre ce ſervice à l'Egliſe Chrétienne. La grande difficulté étoit qu'il paroiſſoit impoſſible d'établir une réforme qui pût ſe perpétuer dans tous les ſiécles, & par conſéquent que les ordres & les rites eccléſiaſtiques ſe conſervaſſent dans toute la pureté qu'il convient de leur aſſurer. Et c'étoit là l'unique point de vue, qui engageoit le Siége Apoſtolique à entreprendre avec ardeur la réforme du Calendrier.

Pendant que Grégoire cherchoit tous les

1582. moyens de parvenir à l'exécution de ce grand ouvrage, Antoine Lilio lui remit un petit traité que son Frére qui étoit Médecin avoit fait sur cette matiére. Ce savant Astronome imaginoit un nouveau Cicle d'Epactes, qu'il rapportoit à une certaine régle du Nombre d'or, & à une grandeur arbitraire de l'année solaire, accommodée & réduite avec une justesse assortie aux principes de son sistême. Il démontroit de cette maniére que toutes les défectuosités de l'ancien Calendrier pouvoient aisément se rétablir, sans craindre que jamais on fût en risque de tomber dans de semblables desordres : ensorte qu'il soutenoit qu'à l'avenir le Calendrier seroit exemt du dérangement, qui renverseroit par succession de tems l'ordre naturel des saisons.

Grégoire envoya sur le champ copie de cette dissertation à tous les Princes de la Chrétienté, principalement au Roi Philippe, qui, maitre d'une plus grande étendue d'Etats que les autres, devoit par une conséquence nécessaire avoir un plus grand nombre d'Universités & de Sujets habiles en toute sorte de sciences. Dans une affaire qui regardoit l'utilité publique, le Souverain Pontife ne vouloit rien faire que de l'avis & du consentement de toutes les parties intéressées. Le Roi Catholique lui fit une réponse telle qu'il la souhaitoit & qu'il l'attendoit, ce Monarque lui promit pour cette entreprise tous les secours qui dépendroient de lui. Les autres Puissances offrirent toute leur protection, l'Empereur, le Roi Très-Chrétien, la République de Venise, & les autres Princes promirent de concourir au succès

succès de ce projet. Sur ces assurances, le Souverain Pontife remit l'examen & la décision de cette importante réforme à quelques Astronomes les plus renommés de leur tems, qui de toutes les parties de l'Europe s'étoient rendus à Rome par ordre de leurs Souverains. Ces savans travaillérent longtems ensemble avec tout le soin qu'on devoit attendre de leurs profondes lumiéres, & ils tenoient de fréquentes conférences dans une congrégation de Cardinaux formée à cet effet, dans laquelle ils discutoient à fond cette matiéré si intéressante. Enfin ils conclurent qu'il étoit convenable & même nécessaire de recevoir le Cicle d'Epactes inventé par Lilio, avec quelques additions qu'ils jugérent propres à donner une plus grande perfection au nouveau Calendrier. 1582.

Il n'y eut aucun de ces Mathématiciens qui ne s'apperçût que le vrai cours du Soleil étoit de quelques minutes moindre que les trois cens soixante cinq jours & six heures, dont ils avoient déterminé la longueur de l'année ordinaire. Pour obvier aux inconvéniens qui pourroient naitre dans la suite de cette différence, ils statuérent que tous les quatre ans on compteroit un jour de plus que de coutume, & c'est l'année qu'on nomme communément bissextile; parce que les six heures surnuméraires chaque année, ont quelques minutes de moins, ensorte qu'il n'est pas possible de former un jour entier chaque quatriéme année. Et afin que la fête de Paques se célébrât selon l'ordre établi par les Péres de l'Eglise, pareillement suivant la décision du Concile général de Nicée, on fixa l'E-

1582. l'Equinoxe du printems à un certain terme invariable. Outre cela le premier mois de l'année solaire fût déterminé à la quatorziéme Lune, qui commence le jour même de l'Equinoxe, ou environ à quelque petite distance près.

Ensuite pour réduire d'une maniére juste l'Equinoxe du printems au 21. du mois de Mars, ainsi que les Péres du Concile de Nicée l'avoient anciennement déterminé, on ordonna qu'une fois seulement on retrancheroit dix jours du mois d'Octobre de cette même année 1582. Et afin que la différence de quelques minutes dans le cours du Soleil par rapport à la longueur de l'année, ne devînt pas dans la suite la cause d'un semblable retranchement, on ordonna qu'on continueroit par un usage qui seroit perpétué à mettre le bissexte chaque quatriéme année, excepté les centiémes, qui toutes jusqu'à présent se sont trouvées bissextiles. Ils établirent encore que la premiére année du siécle suivant 1600. eût le jour d'augmentation, ou le bissexte, mais qu'à l'avenir toutes les centiémes années qui suivroient ne seroient pas bissextiles; mais que de quatre cens en quatre cens ans les premiéres années des trois premiéres centaines se compteroient sans bissexte, qu'on inséreroit toujours dans la quatriéme centaine. Par exemple, l'année 1600. ayant été bissextile, les années séculaires 1700. 1800. & 1900 ne le seront pas, mais le bissexte reviendra à l'année qui commencera le vingtiéme siécle : & ainsi successivement à perpétuité. De cette maniére on pré-

prétendit ſuivre avec exactitude le cours du Soleil, & réparer dans tous les tems l'excédent qui avoit cauſé le dérangement avant cette réforme. 1582.

Ainſi fut faite par le Souverain Pontife Gregoire XIII. cette fameuſe correction du Calendrier. Elle fut reçue par les Princes Catholiques, qui la firent publier dans leurs Etats, ſous l'autorité du Pape & en vertu de ſa Bulle. Mais les Princes Proteſtans la rejettérent, & firent même tout ce qu'ils purent pour la détruire; non qu'ils ne connuſſent la néceſſité de rétablir les irrégularitez de l'ancien calcul, leur ſeule vue dans cette oppoſition étoit de ne marquer aucune obéiſſance aux decrets du Siége de Rome. Si cette publication avoit été faite ſous le nom de l'Empereur, il eſt certain que toutes les Puiſſances auroient accepté cette réforme avec empreſſement, & l'on ne verroit pas cette confuſion qui ſe trouve aujourd'hui dans différentes Egliſes ſur l'article des deux Calendriers Julien & Gregorien. La Reine Elizabet fit écrire contre le nouveau, & le Landgrave de Heſſe fit publier une apologie de l'ancien, que Meteren rapporte toute entiére. Mais de quelque maniére qu'on veuille tourner cette diſcuſſion, il eſt certain que le nouveau Calendrier eſt plus parfait.

Comment elle eſt reçue.

Le Conſeil des Indes avoit reconnu que les Iles Philippines étoient à tous égards trop onéreuſes à la Couronne d'Eſpagne, qu'elles cauſoient plus de peine & de dépenſe à les entretenir, qu'elles ne rapportoient de profit. Joint à l'intérêt, que ces co-

Paroles remarquables de Philippe ſur la colonie des Philippines.

1582. colonies infructueuses occupoient une multitude prodigieuse de personnes, dont l'industrie seroit beaucoup plus utile, même nécessaire, dans nombre de cantons de la Monarchie, où elle serviroit à en soutenir la grandeur & les richesses. Sur ces points de vue, ce Conseil exhorta Philippe par les motifs les plus pressans d'abandonner cette conquête, tant par rapport au nombre trop considérable de ces Iles, que par la difficulté de s'y maintenir. Pour donner plus de poids aux raisons qu'il alléguoit, il cita l'exemple des Chinois qui avoient renoncé à la possession de ces domaines, par tous les mêmes inconvéniens, quoique leur voisinage les mît en état de s'y maintenir avec plus de facilité que les Européens. A toutes ces remontrances Philippe répondit; „ que si les revenus qu'on tiroit des Philippines & de la nouvelle Espagne, ne „ se trouvoient pas suffisans pour l'entretien d'un hermite, quand il ne se rencontreroit d'autre personne, pour perpétuer „ dans ces pays le nom de Jésus-Christ, il „ sacrifieroit les richesses de l'Espagne; „ dans la ferme résolution où il étoit de ne „ rien épargner pour soumettre ces peuples au joug & à la doctrine de l'Evangile ". Ce Monarque avoit coutume de dire que les Iles Orientales ne devoient pas être privées de la prédication des véritez évangéliques, par la raison qu'elles ne renfermoient ni mines d'or & de métaux, ni d'autres précieuses productions. Le salut des nations infideles, ajoutoit-il, doit être l'unique objet des travaux & de la plus sérieu-

rieuse attention des Princes, par le devoir 1582.
indispensable que leur impose le Titre qu'ils
portent de Lieutenans de Dieu sur la Terre.

C'est sans doute en faveur de ce zèle si ardent pour les intérêts de la Religion, qu'il obtenoit à son gré les graces les plus éclatantes de la Cour de Rome. Sur sa demande, Grégoire accorda la permission de célébrer l'office de St Hermenigilde Prince patron de l'Espagne, sous le titre de fête double, comme s'exprime la rubrique. Outre cela il lui accorda une infinité d'autres indulgences. Il faut le dire ici, Philippe faisoit un commerce particulier de ces présens spirituels avec la Cour de Rome, tous les jours on y recevoit de sa part de nouvelles sollicitations, pour obtenir quantité de priviléges, tantôt pour une Eglise, tantôt pour l'autre. Démarches que ce politique Monarque prodiguoit, dans la vue d'éblouir ses Sujets, & les amuser par ces concessions si recherchées, comme un moyen qu'il croyoit propre à les rendre insensibles aux taxes accablantes dont on les surchargeoit, pendant qu'ils croiroient leur Souverain uniquement rempli de la gloire de Dieu. En effet il ne marquoit jamais plus d'ardeur à procurer à ses peuples ces dons de l'Eglise, jamais on ne voyoit tant d'indulgences & d'autres objets de la piété & du culte de la multitude, que quand ses affaires l'obligeoient d'avoir recours aux impositions extraordinaires, pour subvenir à ses besoins. Dans le tems qu'il faisoit publier dans toute l'étendue de ses Etats, avec

Son commerce avec la Cour de Rome.

1582. tout le faste imaginable, ces convois de dévotion, c'étoit alors que les exacteurs forçoient au payement des taxes, par les menaces, les emprisonnemens, & les plus violentes exécutions. Au reste tous ces amusemens de Religion ne surprenoient que la simplicité & l'ignorance des idiots, & le respect intéressé des Moines: les personnes éclairées connoissoient les abus de ces pratiques, mais elles étoient forcées au silence, dans la crainte d'être en butte à la malignité des espions répandus dans tous les coins du Royaume. Philippe avoit coutume de se servir des Religieux, comme gens qui s'introduisoient par-tout à l'ombre de leur profession, & qui avoient la liberté de s'entretenir avec plus de hardiesse avec toutes sortes de personnes. Pareil manége n'est ni nouveau dans le monde, ni particulier à Philippe, il s'exerce communément dans toute l'Europe, où il n'y a presque point de Souverain, qui, comme cet artificieux Roi d'Espagne, ne mette toute son étude à se donner le relief de piété, de justice, & de bonté par des apparences séduisantes, plutôt qu'à se rendre dignes de ces titres par l'acquisition réelle des vertus qui forment les bons Princes. Mais pourquoi les Princes ne tiendroient-ils pas une semblable conduite, puisque le général des particuliers se conduit dans la vie civile sur de pareilles maximes? De là vient qu'on ne voit dans le monde qu'un faux brillant, que la plus grande partie des hommes n'aspire qu'à attraper l'écorce de la vertu, & qu'il y en

a

a si peu qui veuillent travailler à prendre 1582.
& à suivre les principes de la véritable probité.

Fin du VI. Livre.





LA VIE DE PHILIPPE II. ROI D'ESPAGNE.

SECONDE PARTIE.

LIVRE VII.

ARGUMENT DU LIVRE SEPTIEME.

Retour de Philippe en Espagne. Il fait prêter serment de fidélité en Portugal à l'Infant Don Philippe. Ordres qu'il laisse pour le gouvernement de ce Royaume. Armées de terre & de mer pour sa garde. La Flotte fait voile pour les Iles Tercéres. Descente à Tercére. Combat & fuite honteuse des par-

partisans de Don Antoine. Les François capitulent. Punition de la barbarie du Gouverneur de Fayal. Entiére réduction des Açores. Conduite du Duc d'Alençon suspecte aux Flamans. Son entreprise sur Anvers. Massacre des François. Retraite du Duc d'Alençon. Conduite du Prince d'Orange. Lettre du Duc aux Etats pour se justifier. Résolution de renouveller l'alliance. Articles du Traité. Retour de ce Duc en France. Sa mort. Fils supposé de Charlequint. L'Archevêque de Cologne embrasse la Religion Réformée. Mouvemens du Roi Catholique à cette occasion. Election d'un nouvel Archevêque. Mariage du Prince d'Orange. Un Espagnol écartelé. Promotion de Cardinaux. Marc-Antoine Colonne apellé en Espagne. Son passage à Génes. Son différend avec Doria. Sa mort à Medina-Celi. Mariage du Duc de Savoye conclu avec l'Infante d'Espagne. Don Philippe reconnu à Madrid successeur de la Monarchie. Forme de cette cérémonie. Ambassadeurs du Japon en Espagne. Sujet de leur députation. Noms & qualitez de ces Ambassadeurs. Comment Philippe les reçoit. Querelle entre deux Seigneurs Napolitains. Défense des duels. Soupçons contre le Grand-Maitre de Malte. Doria passe dans cette Ile. Histoire de l'assassinat du Prince d'Orange. Son éloge. Maurice son fils. Supplice du meurtrier du Prince d'Orange. Les partisans de Truchses defaits par les Catholiques. Capitulation de la ville de Bonn. Retraite de Gebhard Truchses. Siége & prise d'Anvers. Articles de cette capi-

capitulation. Farnese reçoit la Toison d'Or. Son entrée dans Anvers. Conspiration découverte en Angleterre. Supplice du Chef. Mesures d'Elisabet, pour s'accommoder avec l'Espagne. Le Roi de Dannemarc négocie la paix. Conduite des Flamans confédérez. Députez du Roi & de la Reine. Les Hollandois ne veulent pas y intervenir. Philippe affligé de la goute. Sa patience dans les douleurs. Exemple admirable de justice. Autre exemple de fermeté d'un Moine. Modération de Philippe. Acte de justice de ce Monarque.

1583.

Retour de Philippe en Espagne.

IL y avoit déja longtems que Philippe paroissoit résolu de retourner en Castille, où sa présence étoit absolument nécessaire pour des raisons de la plus grande importance, entr'autres pour se trouver à l'assemblée des Etats-Généraux du Royaume d'Arragon, pour conclure le mariage qui se traitoit alors de l'Infante sa fille avec l'Empereur, & d'autres affaires de cette nature. Il avoit cru pouvoir se mettre en chemin dès l'année précédente, mais deux incidens aussi intéressans qu'extraordinaires le contraignirent de différer son départ jusqu'au mois de Février de celle-ci. La premiére cause de ce retardement fut la nécessité de découvrir les auteurs des conspirations qu'on avoit tramées contre sa vie, & en même tems le dessein de faire connoitre à la vue du péril une fermeté capable de déconcerter les complots des ennemis de son concurrent. En effet il se vi

deu

eux fois en grand danger, on éventa deux 1583.
mines creusées sous le Palais où il faisoit
sa résidence, & dans l'Eglise où il avoit coutume d'assister au Service divin. Ce Monarque auroit été immanquablement enseveli sous les ruïnes de l'un ou l'autre de ces bâtimens, si l'on n'avoit pas découvert à tems l'entreprise, dont les auteurs furent punis avec la derniére rigueur.

Il fait prêter serment de fidélité en Portugal à l'Infant D. Philippe.

L'autre motif du délai de son voyage fut à l'occasion de la mort de l'Infant Don Diégue son fils, que les Portugais avoient reconnu & proclamé l'héritier immédiat de cette Couronne. Au défaut de ce Prince, Philippe crut indispensable de s'assûrer un nouveau successeur, en la personne de son autre fils Don Philippe, qui depuis regna troisiéme de ce nom. Pour le faire reconnoitre, & lui faire prêter un nouveau serment de fidélité, il assembla les Etats-Généraux du Royaume. Cette cérémonie se fit à sa satisfaction, & avec toute la pompe convenable à la grandeur d'un aussi puissant Monarque; cependant l'épuisement du trésor l'obligéa de modérer la dépense.

Ordres qu'il laisse pour le gouvernement de ce Royaume.

Immédiatement après cette solemnité, il établit la forme du gouvernement de sa nouvelle conquête. Il déclara Gouverneur du Portugal l'Archiduc Albert d'Autriche, & Chefs du Conseil de ce Prince George d'Almoda Archevêque de Lisbonne, Pierre d'Alcasona, & Michel de Mora. Trois jours après il se mit en route pour se rendre en Castille, & il fut accompagné jusques sur les frontiéres des deux Etats par l'Archiduc, le Duc de Bragance, & tous les Grands

1583. Grands du Royaume qui se trouvoient a-lors à sa Cour.

Armées de terre & de mer pour sa garde.

Ce Monarque laissa encore en partant tous les ordres nécessaires pour la sureté du Portugal, qu'il ne marqua pas de pourvoir de toutes les munitions propres à ne pas craindre les entreprises de ses ennemis du dehors, & à contraindre l'obéissance exacte de ses nouveaux Sujets. La plus grande précaution qu'il prit, fut d'y entretenir deux fortes Armées de terre & de mer. Cent vaisseaux, dont environ soixante étoient armez en guerre, couvroient les côtes, & il confirma le commandement général de cette Flotte au Marquis de Ste. Croix, a-vec ordre de terminer l'expédition des Ter-céres. Les Troupes de terre comptoient neuf mille hommes d'infanterie Espagnols, commandez par trois Mestres de camp Fi-gueroa, Boadiglia, & de Sande; ce dernier avoit succédé en cette charge à Don San-che d'Avila, ce grand Capitaine, qui avoit eu le malheur de périr d'un coup de pié de cheval. Les Allemans au nombre de sept cens avoient à leur tête le Comte Jérôme de Lodrone. Un corps d'Italiens, divisé en trois compagnies, obéissoit à Don Lu-cio Pignatelli Napolitain. Enfin il y avoit cinquante avanturiers, Gentilshommes de la premiére naissance, sous la conduite de Don Felix d'Arragon.

Sa Flotte fait voile pour les Iles Tercéres.

Sur la fin de Juin, en conformité des ordres du Roi, le Marquis de Ste. Croix leva l'ancre du port de Lisbonne avec soi-xante gros vaisseaux de guerre, pour faire voile vers les Iles Tercéres, où il abord

1. ou le 2. de Juillet. Sa premiére dé- 1583.
arche fut de faire débarquer dix mille
ommes d'infanterie dans l'Ile St. Michel,
s'y remettre pendant quinze jours des
tigues de la mer, d'ordonner toutes les
parations propres à soutenir la campagne,
isuite de cingler droit à Tercére. Cette
e étoit en état de défense, Don Emanuel
e Silva, que Don Antoine avoit établi
ouverneur de toutes les Açores, avoit as-
z de monde pour faire tête aux Espagnols.
)on Antoine avoit obtenu de la Cour de
rance un nouveau renfort, que le Com-
iandeur de Chatte avoit amené sur plu-
eurs vaisseaux, & qui consistoit en dix
uit compagnies de troupes Françoises fai-
nt en tout trois mille hommes d'infanterie.
)e plus il y avoit trente six autres compa-
nies de milices du pays, qui montoient à
euf mille fantassins. Enfin la force natu-
elle du terrain, la situation presque inac-
essible de l'Ile, se trouvoit soutenue par
e nombreuses fortifications répandues en
ant de lieux, que presque toute l'Ile étoit
leine de Forts distribuez de distance en
istance, & qui se communiquoient par
e bonnes & longues tranchées.

Le Marquis de Ste. Croix mit son Armée à terre le jour de la fête de Ste. Anne, jour auquel il différa la descente, dans l'idée qu'il étoit heureux pour lui, par rapport à la grande victoire que l'année précédente il avoit remportée dans ces mêmes mers contre Don Antoine. Rempli de cette confiance, il résolut, aussitôt après son débarquement, d'attaquer & de combattre les ene- Descente à Tercére.

1583. nemis. A l'arrivée des Espagnols, il y eut de grands débats entre les Généraux de Don Antoine, sur ce qu'ils devoient faire dans cette conjoncture. Silva vouloit qu'on allât au devant des troupes débarquées, & qu'on fondît sur elles sans leur donner le tems de se reconnoitre & de prendre du repos. Le Commandeur de Chatte au contraire étoit d'avis qu'il ne falloit pas mettre les affaires du parti au hazard d'une bataille, & risquer de tout perdre d'un seul coup, sur tout dans le tems que l'épouvante avoit saisi les insulaires, & que s'ils étoient battus, il ne leur resteroit aucun lieu assez fort pour s'y retirer & s'y défendre. Dans ces circonstances, il conseilloit de transporter dès la nuit même à terre dans les endroits les moins accessibles tous les effets & munitions, & d'attendre au lendemain à livrer bataille.

Combat & fuite honteuse des partisans de D. Antoine.

Ce sentiment passa, on se mit sur le champ en devoir de suivre ce plan, & le jour suivant l'action s'engagea. Dans le premier choc les Espagnols eurent plusieurs personnes de marque de blessées, entre autres Lucio Pignatelli, qui à la tête de l'avant-garde reçut un coup de mousquet dans le bras droit, qui le mit en danger de perdre la vie. Le premier feu des Portugais partisans de Don Antoine se passa bientôt; saisis de frayeur de même que les Italiens ils se mirent tous à fuir de côté & d'autre, & Silva à la vue de ce desordre prit lui-même la fuite & se sauva dans les montagnes voisines. De Chatte, par cette lâche défection de ses alliez & de leur Com-

man-

andant, réduit à soutenir seul les efforts 1583.
s vainqueurs, songea aussi à se mettre &
s siens en sureté. Je dois avertir qu'im-
édiatement après la descente des troupes
1 Roi Catholique, les galéres se rendirent
ins le port d'Angra, où elles s'emparé-
nt de tous les vaisseaux qui y étoient.
lles les trouvérent remplis de monde,
ais avec peu d'effets, parce qu'on les a-
oit transportez dans les montagnes. De
rte que le plus grand butin fut une assez
ande quantité d'artillerie, & quinze cens
claves qu'on mit aussitôt à la chaine, le
énéral en faveur de sa victoire en ayant
élivré beaucoup de vieux, qu'il avoit a-
enez dans les vaisseaux pour s'en servir
1 guise de soldats s'il eût fallu combat-
e.

Les François capitulent.

Après cette déroute générale, les Fran-
ois hors d'état de se soutenir dans la situa-
on desespérée de leurs affaires, firent au
larquis de Ste. Croix toutes les soumis-
ons imaginables, pour en obtenir une
onnête composition. Mais ce Général,
ui ne respiroit que sang & carnage, refu-
dans le commencement de faire quar-
er, résolu de les traitter tous comme des
orsaires, avec la même inhumanité dont
avoit ensanglanté sa derniére victoire. Il
e lui fut pas permis de sacrifier ces nou-
elles victimes à sa barbarie, le Comman-
eur lui montra les patentes du Roi de
rance & de la Reine sa mére, qui lui
onnoient commission de défendre l'Ile
'ercére. Ce fut donc une néceffité de sui-
re les régles usitées de la guerre, on ca-
pi-

1583. pitula, mais il n'y eut pas moyen d'avoi d'autre condition que celle du transport li bre en France sur des vaisseaux bien é quipés sans autres armes que l'épée seule Cette grace ne fut cependant pas généra le, deux cens François faits prisonniers a vant ce traité furent condamnez à la ra me, & quelques priéres que lui fît de Chat te, il ne put faire changer le sort de ce malheureux.

Punition de la barbarie du Gouverneur de Fayal.

Le Marquis de Ste. Croix ne se vit pa plutôt maitre de l'Ile Tercére, qu'il envo ya Don Pierre de Tolédę à celle de Faya avec une partie de l'Armée. Ce Comman dant pour épargner le sang des deux par tis, députa à son arrivée à Don Antoin Guidesdosa Gouverneur de cette Ile Muzi Clevio, pour l'exhorter à se rendre à de conditions honnorables qu'il lui faisoit of frir, d'autant qu'il lui étoit impossible d résister après la défaite de son parti à Ter cére, & la réduction de cette Ile. Ma ce Gouverneur féroce, sans autre réponse fit pendre l'Ambassadeur sur les muraille de sa place à la vue des Espagnols. C trait de la plus brutale barbarie toucha sensiblement Don Pierre, qu'il jura d'e tirer la plus terrible vangeance, dût-il sacrifier sa propre vie. L'effet suivit c près sa menace, il battit avec tant de f reur la forteresse où Guidesdosa s'étoit er fermé avec quatre cens hommes, qu'apr avoir soutenu courageusement l'attaque deu jours de suite, ce cruel Gouverneur fut co traint de se rendre à discrétion. Aussit que Don Pierre l'eut en son pouvoir, l

i fit couper les mains au milieu de ses 1583.
opres soldats, ensuite il le fit pendre par
s bras, & expirer sous les coups de bâ-
on. Le Général Espagnol amena le reste
es prisonniers au Marquis de Ste. Croix,
près avoir laissé le gouvernement de l'Ile
onquise à Don Antoine surnommé le Fran-
ois.

Au bruit de ces conquêtes, tous les Com- *Entiére réduction des Açores.*
nandans des Iles qui tenoient pour Don
Antoine s'empressérent à l'envi à venir se
oumettre, & rendre obéissance au Roi
Catholique entre les mains du Marquis de
te. Croix, qu'ils reconnurent comme Gé-
éral des Armées de ce Monarque. Mais
oute l'attention de ce conquérant avoit été
'abord de donner tous les ordres néces-
aires pour découvrir la retraite de Silva
& des autres Chefs du parti, qui fuyoient
e tous côtez dans les lieux les plus inac-
essibles & les plus cachez de l'Ile. A la
n ce Commandant fut pris avec plusieurs
utres, & le Marquis lui fit sur le champ
rancher la tête, après avoir auparavant fait
endre à ses yeux quarante des principaux
le ses complices. Ces exécutions se firent
lans la ville d'Angra, où quantité de Fran-
ois furent aussi condamnez aux galéres.
De cette maniére toutes ces Iles furent as-
ujetties à Philippe : le Marquis employa
quelque tems à prendre les mesures capa-
bles de retenir les habitans dans la soumis-
ion, ensuite il remit le gouvernement de
Tercére à Jean Dorbino, à qui il laissa deux
mille Espagnols. Après avoir réglé toutes
choses, il fit voile avec toute la Flotte
vers

1583. vers l'Andalousie, où il avoit ordre du Roi son maitre de se rendre incessamment, pour exécuter d'autres entreprises que Philippe projettoit de faire en Afrique. Ce Monarque ordonna des réjouissances extraordinaires dans tous ses Etats, à l'occasion des victoires du Marquis de Ste. Croix & de la conquête des Tercéres.

Conduite du Duc d'Alençon suspecte aux Flamans.

Il sembloit que la fortune voulût mettre par-tout les affaires de Philippe au comble de la prospérité : ce n'étoit pas seulement en Portugal & dans les Etats dépendans de ce Royaume qu'elle le faisoit triompher de ses ennemis, dans les Pays-Bas même elle lui préparoit les plus heureux succès par divers événemens propres à affoiblir les confédérez. Le Duc d'Alençon fut à peine établi dans ces Provinces, où les peuples l'avoient reçu avec une magnificence incroyable, qu'il donna par sa conduite lieu de le soupçonner d'avoir des desseins contraires aux articles de son Traité. Aussi les Flamans veilloient sur ses démarches, dans l'opinion qu'il prenoit des mesures pour se rendre absolu dans le pays, & se l'assujettir à force ouverte. En effet il avoit dans cette vue distribué ses troupes dans les meilleures places, dont il méditoit de s'emparer, particuliérement dans Anvers, qu'il croyoit impossible de réduire par d'autres voyes que par quelque stratagême.

Son entreprise sur Anvers.

Pour remplir son projet, il fit répandre le bruit que son Armée devoit passer dans la Gueldre à la faveur des glaces, & sur ce prétexte il ordonna qu'elle eût à se trouver sous les murs d'Anvers à la mi-Janvier, avec

ec promesse de lui payer sa solde. Dans 1583.
même tems il avoit envoyé ordre aux
ommandans des garnisons Françoises, de
rendre maitres le 17. du même mois des
aces où ils étoient en garnison. Le com-
ot réussit à Dunkerque, à Bergues, &
ns plusieurs autres villes, mais il échoua
Bruges, à Aloft, à Nieuport, & à Osten-
e. Le matin même du 17 on vit dans les
uxbourgs d'Anvers jusqu'à quatre mille
nt François que Suisses, qui firent ouvrir
s rues, que les bourgeois avoient fermées
e chaines, pour se mettre en sureté contre
ute entreprise de la part des étrangers, dont
n craignoit quelque violence. Les troupes
approchérent de la ville, sous prétexte que
Duc vouloit en sortir, dans la vue d'ôter
us les soupçons, & de mettre les habitans
ns une pleine assurance. Ce Prince en
fet vint à la porte de Rildorp accompagné
environ deux cens Gentilshommes, &
ssitôt qu'il fut auprès du corps de garde
i les bourgeois étoient sous les armes avec
urs Officiers, un François poussa un grand
ri, comme s'il eût reçu un coup de pié de
ieval. A la plainte du blessé prétendu la
úpart des factionnaires & le Capitaine mê-
e accoururent, & sur le champ les Fran-
ois les chargérent & en firent un grand car-
age. Par cette surprise ils n'eurent point
e peine à s'emparer de la porte, & d'une
utre nommée la porte Impériale, avec la
ourtine qui étoit au milieu, & l'artillerie
u'ils pointérent contre la ville.

Après ce succès, ils se crurent maitres Massacre des François.
Anvers. Mais pendant qu'ils attendoient

1583. le corps de troupes qui se tenoit dehors, & qui devoit entrer à un certain signal qui é- toit de mettre le feu à une maison, les bour- geois tombérent sur eux avec tant d'impé- tuosité & de fureur, qu'il paroit impossibl- de s'imaginer comment les vainqueurs pu- rent être chassez des portes en si peu d- tems. Elles se trouvérent en un momen bouchées par le monceau de leurs corp morts ou expirans, n'y ayant eu de sauve qu'un petit nombre qui dans l'extrêmité o ils se voyoient, eurent la hardiesse de se jet- ter par dessus les murailles. La cause de c- revers & de la boucherie des François fu en partie le peu d'ordre qu'on observa dan l'exécution du complot: la plupart de ceu qu'on avoit mis en mouvement ignoroien ce dont il étoit question, ensorte qu'ils a- voient pris les armes & combattoient san savoir ni pourquoi ni comment. On avo jugé à propos d'en user ainsi, dans la crain que le secret ne fût révélé : mais pareil précaution est toujours très préjudiciab dans les expéditions de guerre, principal- ment dans les surprises, où tout le mon doit être instruit de ce qu'il doit faire, a- tendu que la plus légére inadvertance rui les entreprises d'ailleurs les mieux concerté On peut dire qu'il n'y a point eu de renco tre où l'on ait répandu tant de sang, à co sidérer le peu de tems que celle-ci du En moins d'une heure plus de quinze ce François furent massacrez, parmi lesqu on croit qu'il y eut trois cens Gentilsho mes de la premiére noblesse. Les habita ne perdirent pas cent hommes sur le char

e bataille, il eſt vrai qu'il en revint beau- 1583.
oup davantage bleſſez à mort, & qui en
ffet moururent peu de jours après de leurs
eſſures.

C'eſt ainſi que le Duc d'Alençon eut la doulleur de voir d'un ſeul coup toutes ſes ſpérances renverſées, c'eſt ainſi qu'échoua on projet de franchir les bornes que les Etats avoient miſes à ſon pouvoir, & de ſe ire dans les Pays-Bas une Souveraineté inépendante & abſolue. L'entrepriſe d'Aners manquée contre ſon attente, & par ette violence contraire aux droits les plus crez, chargé de la haine de ceux mêmes ui avoient le plus contribué au choix des tats, il ſe retira dès le ſoir même dans la etite fortereſſe de Barchen proche de la ille. Par hazard il y paſſa deux bourgeois, uxquels le Duc remit une lettre pour les Iagiſtrats, où il excuſoit ce qui venoit de e paſſer, en proteſtant qu'il n'auroit jamais ris une réſolution auſſi extrême, s'il ne s'éoit pas apperçu qu'on ne rempliſſoit à ſon gard aucun des engagemens de ſon Traité. u ſurplus il finiſſoit par de vives aſſurances de ſa bonne volonté, de ſon zéle pour avantage & les intérêts des Provinces-Unies. Les Magiſtrats d'Anvers ne jugérent as à propos de répondre, pour éviter l'aireur inſéparable des éclairciſſemens ſur une ction de cette nature. Ils ſe contentérent e lui envoyer des députez avec des vivres, chant qu'il manquoit de toute ſorte de proiſions.

Retraite du Duc d'Alençon.

On a prétendu que cette démarche ſe t par le conſeil du Prince d'Orange, qui

Conduit du Prince d'Orange

V 2 ſe

1583. se montra toujours favorable au Duc d'Alençon & dans ses discours & par des effets. Ce qui frappa fut qu'il se tint soigneusement renfermé dans la Citadelle pendant le tumulte, & il donna pour excuse qu'il n'avoit rien entendu, ensuite il dit qu'il s'étoit imaginé que ce ne pouvoit être qu'un soulévement des soldats, causé par quelque querelle particuliére, ou d'autres accidens imprévus. Tout ce qu'il put dire ne persuada pas, surtout lorsqu'on vit qu'il envoya Justin son fils naturel, faire compliment au Duc d'Alençon, que par son ordre il accompagna jusqu'en France. Cette conduite si marquée fit naitre de violens soupçons contre la partialité de ce Prince pour les François, & dès ce moment il perdit la confiance des Etats.

Lettre du Duc aux Etats pour se justifier.

Les députez que les Magistrats d'Anvers avoient envoyez, comme je viens de le dire, ne trouvérent pas le Duc d'Alençon dans le lieu de sa retraite. Ce Prince trop près de la ville pour ne pas craindre quelqu'insulte, d'autant plus qu'il avoit trop peu de monde à sa suite pour se défendre, s'étoit déterminé à passer l'Escaut pour se mettre à couvert de toute surprise. Dans ce dessein il se mit sur le champ en marche, mais il rencontra en plusieurs endroits des obstacles qu'il ne put franchir, & il ne parvint à se mettre en sureté qu'après bien des dangers & des combats, où il perdit plusieurs des siens, & courut lui-même risque de la vie. Il écrivit ensuite aux Etats-Généraux une lettre, remplie de plaintes améres des mauvais procédez des habitans d'Anve-

ers à son égard, & en conséquence il 1583.
prétendoit couvrir son entreprise d'un pré-
texte légitime : excuse qu'il accompagna
d'offres de sa personne, de son crédit, &
de ses troupes, pour le service des Provin-
ces confédérées. Ces espéces de Manifestes
se répandirent, & prévinrent les peuples en
sa faveur, ce qui obligea les Etats à publier
de leur côté une apologie, fondée sur le dé-
tail de tout ce qui s'etoit passé avant & a-
près le complot du Prince. Dans ces en-
trefaites Henri III, informé du massacre
des François, s'en plaignit vivement aux E-
tats, qui lui répondirent d'une maniére ca-
pable de le satisfaire, adoucissant le mieux
qu'il leur fut possible les excès commis dans
cette rencontre, dont ils rejettoient toutes
les suites funestes sur les conseils violens &
la mauvaise foi des Ministres du Duc d'A-
lençon son frére.

Malgré l'indignation des Flamans, le mauvais état de leurs affaires les contraignit de reprendre le premier projet de l'alliance avec les François. La prospérité des armes du Roi Catholique dans toutes les parties du monde où il faisoit la guerre, les conquêtes du Prince de Parme dans les Pays-Bas, les contretems que les Etats venoient d'essuyer, toutes ces fâcheuses circonstances jettoient par-tout l'allarme, & les peuples paroissoient ouvertement disposez à se remettre sous l'obéissance de leur premier & légitime Souverain. Les oppositions du Prince d'Orange & des autres Chefs de la ligue détournerent ce coup, dans lequel ils voyoient la ruïne inévitable de leur fortu-

Résolution de renouveller l'alliance.

1583. ne, qu'ils comptoient établir à la faveur des troubles. Pour dissiper l'épouvante générale, ils ne virent point d'expédient plus convenable que de se réconcilier avec le Duc d'Alençon, & de lui rendre la souveraineté de leurs Provinces. Cette délibération passa contre le sentiment de la plupart, principalement de ceux d'Anvers; mais le motif fut de retirer des mains des François les places dont ils s'étoient rendus maîtres par surprise, dans la ferme résolution de ne plus remettre le pouvoir souverain au Duc, & de ne plus se fier à ses promesses. Sur ce plan on convint de conclure le Traité, dont voici les articles.

Articles du Traité.

„ I. Que le Duc se rendroit à Dunker„que, avec quatre cens fantassins & trois „cens cavaliers, & qu'il se renfermeroit „dans cette place, jusqu'à ce qu'on eût „mis la derniére main aux conditions du „Traité. Mais que dans l'intervalle il re„mettroit en liberté tous les prisonniers „faits dans les derniers mouvemens, & „qu'il restitueroit aux Flamans tous leurs „effets qu'on avoit transportez en France, „à Dunkerque, ou dans quelque autre vil„le. Que pareillement les François sorti„roient sur le champ de Vilvorde, & que „le Duc ratifieroit ces conditions.

„ II. Que l'Armée du Duc, qui consistoit „en deux mille cinq cens Suisses & trois „mille François, seroit envoyée du côté „de Vilvorde, où les Etats leur feroient „compter pour leur solde quatre vingt dix „mille florins, qui font environ cent mille „écus Romains.

„ III. Qu

„ III. Que le Duc s'engageroit par serment à faire la guerre en personne avec ses troupes contre les Espagnols en faveur des Etats, & à soutenir leurs intérêts avec une fidélité inaltérable. Que les François sortiroient incessamment du pays de Waes, pour aller délivrer Eindhove que le Prince Alexandre Farnese assiégeoit depuis quelque tems. 1583.

„ IV. Que pour sureté de l'exécution de ces engagemens, les Etats envoyeroient au Duc d'Alençon des ôtages & des Ambassadeurs. Qu'immédiatement après l'arrivée de ces députez auprès de Son Altesse Sérénissime, elle feroit sortir de Dendermonde la garnison Françoise, & iroit elle-même aussitôt faire sa résidence à Dunkerque.

„ V. Qu'aussitôt que Son Altesse seroit arrivée en cette ville, les Etats feroient sans aucun délai remettre en liberté tous les prisonniers retenus jusqu'alors dans Anvers, & tous les effets appartenans à S. A. ou à ses gens, & qui se trouveroient en ce même tems dans la ville. Que S. A. évacueroit encore Dixmude. Mais que les prisonniers payeroient toute la dépense qu'ils auroient faite dans les lieux de leur détention, excepté les principaux Officiers.

„ VI. Que S. A. donneroit ordre aux François qui étoient à Berg St. Vinoc de sortir de cette place, & d'aller joindre sur le champ le reste de l'Armée".

Ces conditions furent arrêtées par trois députez du Duc qui les signérent en son nom le

Retour de ce Duc en France.

1583. le 18 de Mars. On n'en exécuta qu'une partie, le Duc se rendit à Dunkerque, se désaisit de quelques places, & les prisonniers François furent relâchez. Mais à la vûe de la bonne fortune d'Alexandre, qui par ses victoires & ses conquêtes continuelles paroissoit toucher au moment de rétablir le Roi Catholique dans sa premiére domination sur les Pays--Bas, le Duc d'Alençon jugea plus convenable de s'en retourner en France, dans la crainte de compromettre son honneur, & de tomber dans les plus grandes disgraces. Ainsi il s'embarqua avec toute sa suite & fit voile vers la Zélande, d'où peu après il passa en France. On remarque qu'avant son départ il laissa l'ordre de faire Ste Aldegonde Bourguemaitre, pour exercer jusqu'à la fin au moins en apparence les prérogatives du pouvoir souverain qu'il étoit contraint d'abandonner.

Sa mort. Son retour causa les plus vives inquiétudes au Roi Très-Chrétien. En effet la conduite précédente de ce Prince donnoit tout lieu de craindre qu'il n'excitât de nouveaux troubles dans le Royaume, par cette pétulance d'esprit qui le portoit à entreprendre avec ardeur les commencemens de ses projets, quelque difficiles, quelque dangereux qu'ils fussent, sans en prévoir les conséquences, sans en approfondir les suites & le succès. Dans cette appréhension Henri promit à son frére les plus puissans secours d'hommes & d'argent, lorsque peu après il fut rapellé dans les Pays-Bas par ses adhérans, & par ceux qui avoient plus d'horreur de la domination Espagnole, que de scrupule de mettre

re à leur tête un Chef auſſi variable, auſſi 1583.
peu propre à ſuivre une entrepriſe. Il ne faut pas douter que le Roi de France n'eût fourni au Duc des forces conſidérables, pour le mettre en état de ſe maintenir dans une Souveraineté hors de ſa patrie, & par ſon abſence ſe délivrer lui-même des allarmes continuelles que lui donnoit l'humeur toujours inquiete de ce frére ennemi de la ſubordination. La mort mit fin à ces agitations, le Duc mourut l'année ſuivante, accablé du chagrin de ſes diſgraces, affoibli par les fatigues non interrompues des campagnes précédentes, plus que cela ruïné par ſes exceſſives débauches. Ainſi les Flamans confédérez ſe virent en liberté de ſe choiſir un Souverain, & Henri III. fut dégagé de ſes promeſſes, & de l'embarras de ſoutenir la révolution de Flandres. Par cet événement, ce Monarque réunit au domaine de ſa Couronne les Duchez d'Anjou, d'Alençon, & de Berri, qui avoient été aſſignez au Prince défunt pour ſon apanage.

Fils ſuppoſé de Charlequint.

On vit cette année dans les Pays-Bas un fait digne de la curioſité du lecteur, qui y verra une nouveauté ſi ſinguliére, que je n'ai pas cru devoir la paſſer ſous ſilence. Il parut en Hollande un certain Corneille Hooe, qui ſe donna publiquement pour être fils naturel de Charlequint, & en cette qualité il prétendoit ſe faire déférer le gouvernement de ces Provinces. Le bruit courut que les Eſpagnols ſoutenoient l'avanturier, & ne faiſoient pas difficulté de compromettre le nom du Roi pour mieux

1583. surprendre la crédulité du public, dans l'espérance de donner lieu à quelque desunion dans le parti contraire par cet artifice. En effet le prétendu frére de Philippe trouva bientôt des partisans, & même sur ce prétexte quelques cantons commencérent à se soulever, & à demander le nouveau Prince pour Gouverneur. Mais dans le tems qu'il étoit en chemin pour se retirer en Allemagne, où il avoit dessein de faire imprimer l'histoire de sa naissance & d'autres mémoires importans, le Prince d'Orange, intéressé personnellement à prévenir les suites de cette révolution, le fit mettre en prison, & mourir par la main du bourreau comme un imposteur & un ennemi de la patrie.

L'Archevéque de Cologne embrasse la Religion Reformée.

J'ai cru néceſſaire de transporter à cette année un événement, qui peut-être auroit dû trouver place parmi les faits détaillez dans la précédente. Je veux parler des mouvemens arrivez en Allemagne, & qui fournirent un sujet d'allegresse aux ennemis du Roi Catholique dans les Pays-Bas. Voici l'occasion de ces troubles. Gebhard Truchses Archevêque de Cologne embrassa ouvertement la Religion Réformée, poussé brusquement à cette résolution, si l'on en croit les Historiens Catholiques, par le violent amour qu'il conçut pour une Religieuse nommée Agnes, fille de Jean-George Comte de Mansfeld. Le Prélat passionné ne voyant d'autre moyen de jouir de sa maitresse, fit profession publique de la Religion Réformée, qu'il tâcha d'introduire dans sa capitale, rempli du dessein formé sur la coutume de l'Eglise Anglicane de se marier, sans être obli

obligé de se démettre de son Archevêché. 1583.
Le Chapitre de Cologne, soulevé contre l'entreprise de son Archevêque, après avoir mis inutilement en usage les remontrances & toutes les voyes de la douceur, procéda contre lui dans la rigueur des Canons, & de son autorité soutenue par une Bulle d'excommunication il prononça une sentence, qui le déclaroit déchu de sa dignité, avec défense de reconnoitre son pouvoir tant pour le spirituel que pour le temporel, & de lui remettre aucun des revenus & émolumens qu'il pouroit prétendre dans le diocése.

Mouvemens du Roi Catholique à cette occasion.

Philippe apprit avec la plus sensible douleur le changement de l'Archevêque de Cologne, dont il jugea que la querelle ne manqueroit pas de donner de nouvelles forces & de grands avantages à ses Sujets rebelles des Pays-Bas. Pour terminer ces troubles dès leur naissance, il écrivit sur le champ à Alexandre Farnese d'envoyer à lettre vue les secours nécessaires au Chapitre, & s'il étoit possible, de les conduire lui-même en personne. Sur cet ordre le Prince fit partir le Comte d'Arenberg à la tête d'un corps considérable de troupes, pour agir conjointement avec celles du Chapitre. Ce renfort vint d'autant plus à propos, que l'Archevêque, secondé d'un nombre de personnes qui aimoient les nouveautez, avoit eu l'adresse de se rendre maitre de Bonn par surprise & sur de fausses lettres du Chapitre, & s'étoit extrêmement fortifié dans cette ville, où il avoit avec lui Jean de Nassau frére du Prince d'Orange. D'un autre côté le Chapitre se voyoit puissamment aidé par les troupes de Sa Majesté

1583. Catholique, sur tout des services de Frédéric de Saxe Duc de Lawenbourg, qu'il venoit d'élire Général de ses forces, & qui avoit pris Bruyll & Werden. Il auroit même poussé plus loin ses conquêtes, si l'Empereur n'avoit pas fait les instances les plus pressantes auprès du Roi d'Espagne, pour en obtenir le rappel de ses troupes, dans la vue de calmer les Princes Protestans d'Allemagne, qui refusoient de payer leur contingent des subsides ordinaires, irritez des efforts que l'Espagne faisoit contre les sectateurs de leur Religion. Philippe, touché de ces raisons qui intéressoient tout l'Empire, révoqua ses premiers ordres, & voulut que le Comte d'Arenberg se tînt sur les frontiéres de l'Electorat, sans se joindre à l'Armée du Chapitre.

Election d'un nouvel Archevêque.

Cependant sous prétexte que l'Eglise de Cologne ne pouvoit pas demeurer plus longtems sans Chef, d'ailleurs sur les instances de l'Evêque de Verceil Nonce du Souverain Pontife; les Chanoines résolurent de procéder à l'élection d'un nouvel Archevêque. Ernest de Baviére eut la préférence sur quantité de prétendans, & il dut sa promotion à une circonstance favorable, qui fut que le Cardinal André d'Autriche ne put jamais arriver à Cologne, où le Pape l'avoit envoyé pour présider en son nom à l'assemblée avec le caractére de Légat *a Latere*. Ferdinand de Baviére frére du nouvel Electeur vint à la tête d'un puissant secours, après que le Chapitre lui eut déféré le commandement en chef de l'Armée des Catholiques. Ce Général signala son arrivée par d'importans exploits,

ploits, s'étant en peu de jours rendu maitre de vive force du château de Godsberg, qui dans ce tems-là paſſoit pour imprenable: auſſi cette conquête cauſa un extrême préjudice aux affaires de Truchſes. 1583.

Mariage du Prince d'Orange.

Vers ce tems s'accomplit le mariage du Prince d'Orange, qui épouſa en quatriémes noces la veuve du Seigneur de Teligni, tué au maſſacre de la St. Barthelemi en 1572. Cette Dame étoit fille du fameux Amiral de Coligni, qui avoit auſſi perdu la vie dans cette funeſte journée. Elle vint par mer de France en Zélande, où elle débarqua le 8 d'Avril, & quatre jours après le mariage fut célébré ſans aucune pompe extraordinaire, tant à cauſe que les deux époux étoient veufs, que par rapport à la conjoncture du ſuccès des armes du Roi Catholique. Par cette alliance le Prince d'Orange fortifia les ſoupçons qu'on avoit depuis longtems de ſon attachement à la nation Françoiſe: Alexandre Farneſe en conçut l'eſpérance de tirer de grands avantages de cet événement, dont en effet il ſe ſervit pour augmenter la jalouſie qui étoit déja entre Guillaume & les Provinces.

Un Eſpagnol écartelé.

Pendant que ce Prince jouiſſoit des embraſſemens de ſa nouvelle épouſe à la Haye lieu de ſa réſidence, on arrêta à Anvers un Eſpagnol, qui ſe nommoit Pierre Dordoigne, ſous l'habillement Flamand, & qui fut pris ſur le ſoupçon qu'on eut qu'il étoit eſpion d'Alexandre Farneſe. Mais lorſqu'on mit cet homme à la queſtion, il avoua qu'il étoit venu exprès d'Eſpagne dans la réſolution d'aſſaſſiner le Prince d'Orange, at-

1583. tentat dont il dit avoir reçu la commission & l'ordre de Philippe. Il est vrai qu'il se retracta dans la suite, & qu'après avoir déchargé ce Monarque, il se réduisit à dire qu'il n'avoit concerté le complot qu'avec le Sécretaire d'Etat. D'abord il se dit de Croacie, en effet il entendoit parfaitement la langue de ce Pays. Il confessa de plus qu'il s'étoit trouvé à Anvers, lorsque cette ville fut prise & saccagée. Du reste il révéla diverses choses de peu d'importance: mais comme rien n'étoit plus capable de le rendre l'objet de la haine des peuples & de toute la rigueur des Juges, que son aveu du dessein formé contre la vie du Prince, il fut condamné sous ce titre à être écartelé vif.

Promotion de Cardinaux.

Cette année finit par une promotion de Cardinaux, moins remarquable par le nombre qui fut de dix-neuf, que par le mérite éclatant des Sujets que le Souverain Pontife éleva à cette suprême dignité. Entre ces nouveaux membres du Sacré Collége, il y en eut trois qui furent jugez dignes de remplir la Chaire Apostolique, savoir, Jean-Baptiste Castagna Archevêque de Rossano dans la Calabre, depuis Pape sous le nom d'Urbain VII, Alexandre de Médicis Archevêque de Florence qui fut dans la suite Léon XI, & Nicolas Sfrondate Evêque de Cremone appellé Grégoire XIV. Les autres étoient tous Prélats de la plus haute réputation. Cette création donna beaucoup de jalousie à la Couronne de France, parce que de ce grand nombre il s'en trouva neuf ou Sujets du Roi Catholique, ou qui

occupoient des Prélatures dans ses États. 1583.
Aussi Philippe ne manqua pas d'en marquer sa reconnoissance au Souverain Pontife, qui par cette attention pour ce Monarque confirma l'idée que tout le monde avoit de sa partialité pour l'Espagne.

Au commencement de cette année, Philippe envoya ordre à Marc-Antoine Colonne alors Viceroi de Sicile de revenir en Espagne. Ce Seigneur partit aussi-tôt avec dix galéres commandées par Don Pierre de Leve, & arriva dans le mois d'Avril à Naples, où le Duc d'Offone le reçut avec toute la magnificence imaginable. Don Guzman, Commissaire pour le rétablissement de la justice dans ce Royaume, joignit deux galéres à l'Escadre de Colonne, pour retourner de compagnie en Espagne, après avoir exercé les plus rigoureuses procédures contre les Officiers & les Juges convaincus de malversation. Marc-Antoine avec sa Capitane seule arriva à Gaete, d'où il se rendit à Terracine, pour continuer son voyage, après avoir laissé ordre aux autres galéres d'aller l'attendre à Civita-Vecchia. Il fit voile pour cette ville avec un petit nombre de ses domestiques, & il alla par terre à Rome, où chacun s'empressa à lui faire les plus grands honneurs, & à le combler de témoignages extraordinaires de respect & de considération. Après avoir baisé les piez du Souverain Pontife, il rejoignit son Escadre, & trouva dans le port quatre galéres de Malte & autant de Florence, qui étoient venues de conserve de Gaete.

1584.

Marc-Antoine Colonne apellé en Espagne.

A-

1584.

Son passage à Génes.

Avant que de lever l'ancre, il eut avis qu'un nombre de vaiſſeaux d'Alger, conduits par le Gouverneur, ſe tenoient dans ces mers dans le deſſein de le combattre & de piller ſon Eſcadre. Sur cette nouvelle, Colonne prit la réſolution de marcher à la rencontre de ces corſaires, & ſuivi de ces vingt galéres, il courut les Iles de ces cantons. Il ne rencontra que deux brigantins qu'il prit, & qui lui rapportérent que la nuit précédente il en étoit parti ſept autres: ainſi ſans eſpérance de remplir ſon projet, il pourſuivit ſa route. A Livourne il trouva Marc Colonne Duc de Zagarolo, qui s'embarqua pour paſſer avec lui en Eſpagne. Les galéres de Malte & de Florence le quittérent dans ce port, & avec les ſiennes ſeules il paſſa à Génes, où le Sénat lui fit une réception magnifique.

Son différend avec Doria.

Dès le lendemain il partit ſur le ſoir, & à Savone il rencontra Jean-André Doria, qui déclaré depuis peu Généraliſſime des Armées navales de Sa Majeſté Catholique, alloit ſe faire reconnoitre en cette qualité dans tous les lieux où il croyoit cette formalité néceſſaire: il avoit auſſi à ſa ſuite une Eſcadre de douze galéres. Marc-Antoine Colonne marchoit pavillon déployé, & comme il avoit encore ſur le cœur les querelles qu'il avoit eues en 1570. avec Doria pour la préſéance, il ne voulut en aucune maniére baiſſer ſon pavillon, dans la vue de mortifier l'orgueil de l'Amiral Génois. Ce fut en vain que Doria pour l'y contraindre lui envoya ſes patentes, Colonne n'en fut pas plus diſpoſé à lui rendre les honneurs

qu'i-

qu'il étoit en droit d'exiger, & de peur d'être forcé d'en venir à quelque soumission, il fit faire force de voiles & de rames à sa Capitane avec laquelle il prit les devans. Doria piqué de cette insulte retint les onze autres galéres, & les ramena à Génes. Cependant il tenta les voyes de la négociation pour terminer ce dìfferend d'une maniére convenable, il dépêcha une frégate avec des lettres propres à ramener son ennemi, le bâtiment joignit Colonne, & raporta sa réponse. Il est bien vrai que plusieurs Historiens nient cet envoi de lettres de la part de ces deux Généraux. Quoi qu'il en soit, il suffit de savoir que Doria relâcha les galéres, avec ordre d'aller rejoindre leur Capitane. 1584.

Colonne arriva heureusement en Espagne, mais en entrant dans Medina-Celi une mule s'abattit, & la litiére fut renversée si rudement, que le coup put avoir avancé la mort de ce Général; qui étoit alors accablé d'une grosse fiévre : au moins prit-on cet accident comme un présage de sa fin, qui en effet arriva bientôt après. Aussitôt qu'il eut mis pied à terre, il alla voir le Duc Seigneur de la ville, & son mal empira de maniére, qu'il ne languit pas longtems. Peut-être fut-il la victime de la pratique commune des Médecins Espagnols, qui ont la manie d'employer les plus violens remédes, & de n'épargner pas plus le sang des hommes que s'ils étoient des bêtes. Quoi qu'il en soit, il fut saigné quatre fois, & le septiéme jour il se trouva si atténué, qu'il expira dans une foiblesse sur le minuit, entre les bras du Duc & de Muzio Colonne qui ne l'avoient pas aban-

Sa mort à Medina-Celi.

1584. abandonné. Cet illuftre défunt n'avoit pas encore quarante neuf ans tout à fait accomplis. On crut alors affez généralement que fa mort avoit été avancée par ordre du Roi, prévenu contre ce Seigneur de je ne fais quel foupçon, pour lequel il l'avoit mandé à la Cour. Quelle qu'ait été la caufe de cette mort, il eft certain que Marc-Antoine Colonne fut univerfellement regretté, fur tout de fa famille, qui ne put jamais découvrir le fujet de fon rappel en Efpagne, fur lequel Philippe garda toujours un fecret impénétrable. Cependant ce Monarque honora la mémoire de ce Capitaine de toutes les marques extérieures de la plus fenfible trifteffe, & il ordonna qu'on lui fît par-tout de magnifiques obféques. Mais c'étoit la coutume de ce Roi de combler d'honneurs après leur mort, ceux qu'il avoit facrifiés à fa vangeance.

Mariage du Duc de Savoye conclu avec l'Infante d'Espagne.

Cette année Philippe donna à l'univers une preuve fenfible de cette prudence rafinée, qui dirigeoit toutes fes démarches, fur des avantages qu'il fe préparoit pour l'avenir, par une habitude acquife à prévoir de loin les événemens, propres à affurer le fuccès de fes deffeins. Par cette politique il conclut le mariage de l'Infante Catherine fa fille avec Charles-Emanuel Duc de Savoye. Au moyen de cette alliance il comptoit attacher à fes intérêts un Prince, maitre des avenues de l'Italie du côté de la France; auffi le préféra-t-il à tous les Potentats beaucoup plus puiffans, même aux Têtes couronnées, qui recherchérent la Princeffe. Outre l'honneur d'écarter tant d'illuftres rivaux, le Duc de

ſa part ſe faiſoit un protecteur, dont il eſpé- 1584.
roit tirer de puiſſans ſecours pour entreprendre la conquête de Genéve. Ce point de vue l'engagea à ſolliciter vivement ce mariage, qui fut arrêté cette année, mais qui ne ſe conſomma que la ſuivante, comme je le dirai en ſon lieu.

D. Philippe reconnu à Madrid ſucceſſeur de la Monarchie.

Le Roi Catholique voulut faire précéder la ſolemnité de ces noces, par une cérémonie éclatante & digne d'une deſcription particuliére. Ce fut celle de faire reconnoitre le Prince Don Philippe ſon ſucceſſeur préſomptif, & ſous ce titre lui faire prêter le ſerment de fidélité, ce qui s'exécuta au commencement de Novembre de la maniére ſuivante, à Madrid dans le monaſtére royal de S. Jérôme. Sa Majeſté y aſſiſta avec Marie ſa ſœur & veuve de l'Empereur Maximilien, le Prince, les deux Infantes, tous les Grands de la Cour, les Ambaſſadeurs des Princes étrangers qui furent invités. La Meſſe fut célébrée pontificalement par l'Archevêque Cardinal de Toléde, aſſiſté du Cardinal Granvelle, & des Evêques de Plazencia, de Salamanque, de Zamora, d'Avila, de Segovie, de Cuença, de Siguença, & d'Oſma. Le Cardinal Granvelle porta en ſon tems l'Evangile & la paix à baiſer au Roi, ce que l'Evêque de Plazencia fit enſuite à l'égard du Prince & des Infantes.

Forme de cette cérémonie.

La Meſſe finie, le Cardinal Granvelle vint prendre le Prince pour le conduire devant le maitre-autel, & le ramena à ſa place, après que le Cardinal Archevêque de Toléde lui eut adminiſtré le Sacrement qu'on nomme de Confirmation. Auſſitôt le Roi d'Armes

1584. mes se leva, & vint au côté gauche de l'autel, où étoient assis les Ambassadeurs, les Grands de la Cour, les Seigneurs & Gentilshommes tant du pays qu'étrangers. Cet Officier cria à haute voix qu'on étoit assemblé, pour prêter serment de fidélité au Prince d'Espagne, unique héritier de Sa Majesté Catholique le Roi Philippe. Cette proclamation fut suivie de la lecture du formulaire de ce serment, que fit debout un Sécretaire d'Etat, qui déclara en même tems que l'Impératrice Marie devoit remplir cette formalité avec les deux Infantes sœurs du Prince. Sur le champ l'Ambassadeur du Roi annonça que l'Impératrice alloit prêter le serment, en qualité d'Infante de Castille & comme Reine des Romains. Ensuite le Roi & l'Impératrice sa sœur allérent devant un petit autel voisin, où l'on avoit préparé le Missel & la Croix, qu'ils baisérent avant que de commencer la cérémonie. Mais l'Impératice ayant voulu se mettre en devoir de baiser la main de son neveu, suivant la coutume, ce Prince par respect ne voulut jamais le permettre, ainsi elle se vit contrainte de le baiser au front, ce qu'elle fit avec toute la tendresse imaginable. Après cette Princesse s'approchérent les deux Infantes, qui firent place aux Archevêques & Evêques, assis d'un côté pendant l'office. Ils furent suivis en cet ordre par l'Amirante de Castille, le Marquis de Villena, le Duc de Pastrana, le Marquis de Denia, & le Prince d'Ascoli. Le reste de la Noblesse s'avança, c'est à dire, l'un après l'autre & selon leur dignité les principaux d'entre les Barons du Royau-

Royaume, & les autres Seigneurs de la Cour, & la cérémonie fut terminée par le Marquis d'Aguilar & le Cardinal de Toléde. 1584.

Ambassadeurs du Japon en Espagne.

Pendant plusieurs jours la Cour solemnisa cette cérémonie par des fêtes magnifiques, les peuples à l'envi signalérent leur zèle par des réjouissances extraordinaires, il n'y eut point de famille qui ne donnât des marques particuliéres d'une satisfaction sans égale, enfin trois jours de suite toutes les maisons furent illuminées. Mais ce qui augmenta l'allegresse publique, fut l'arrivée de quatre Ambassadeurs des Rois du Japon, dont la présence dans ces jours de divertissemens servit à relever la pompe des plaisirs. Comme on n'avoit point encore vu de semblables Ambassades, le Roi voulut qu'on fît à ces Orientaux des honneurs inusités, & que ses Sujets célébrassent cet événement par tous les témoignages de joye les plus éclatans. Il faut donner des circonstances particuliéres de cette députation.

Sujet de leur députation.

Le Souverain Pontife, rempli du projet d'étendre la domination du Siége Apostolique, envoya sous l'autorité & l'appui du Roi Catholique plusieurs Jésuites dans la vaste Ile du Japon, contrée voisine des pays de cet hémisphére soumis à la Couronne d'Espagne, & qu'on assure être trois fois plus grande que l'Italie. Le succès de cette mission fut si heureux, que ces Religieux voulurent par reconnoissance en faire honneur à Grégoire XIII., qui bruloit du desir de faire connoitre son zèle ardent pour l'établissement de la Religion Chrétienne chez les Infidéles. A ce motif se joignit la vue de donner

1584. ner une preuve irréfragable du fruit de leurs travaux. Pour cet effet ils engagérent quelques Rois & Seigneurs du Japon à envoyer des Ambaſſadeurs au Pape, ce qui fut exécuté nonobſtant les obſtacles & les oppoſitions qu'ils eurent à ſurmonter. Ils réuſſirent à la faveur de la bonne volonté du Roi de Bungo, de Don Protais Roi d'Arima, & de Don Barthelemi Seigneur d'Omura, qui réſolurent de faire partir quatre perſonnes, que les mêmes Jéſuites s'offrirent d'accompagner en Europe. L'occaſion ſe trouva alors favorable, le Pére Alexandre Valignano Viſiteur-Général de l'Ordre étoit venu faire ſa viſite juſques dans ces miſſions éloignées, & après avoir rempli les fonctions de ſa charge il ſe préparoit à retourner dans ſa patrie. On ſe ſervit à propos de cette conjoncture, qui facilita beaucoup le deſſein de l'Ambaſſade, & fut un moyen honorable au Viſiteur de faire ſon voyage.

Noms & qualitez de ces Ambaſſadeurs.

Le plus conſidérable de ces Ambaſſadeurs fut Don Manzio, neveu du Roi de Fiunga, qui vint au nom & de la part du Roi de Bungo. Le ſecond ſe nommoit Don Michel Cinguina, & étoit chargé de la commiſſion par le Roi d'Arima & le Souverain d'Omura, auxquels il appartenoit de fort près, étant neveu du premier & couſin de l'autre. Ces Seigneurs avoient deux adjoints de la premiére nobleſſe & des plus riches du pays, le premier Sujet du Roi de Bungo, & l'autre feudataire du Seigneur d'Omura. Celui-ci s'apelloit Don Martin Farra, celui-là Don Julien Nacavira: tous

deux

deux dans la fleur de la jeunesse, de l'âge de vingt-deux ans au plus, beaux, bien faits, d'un esprit vif & brillant. On n'avoit pas jugé à propos de faire entreprendre ce voyage à des personnes d'un âge plus avancé, à cause de la distance des lieux; d'autant plus qu'on avoit suivi à cet égard le conseil des Jésuites, qui font une profession ouverte de se consacrer à l'éducation de la jeunesse, parmi laquelle ils passent la plus grande partie de leurs jours. 1584.

Comment Philippe les reçoit.

Ces illustres Ambassadeurs, accompagnez, comme je l'ai dit, du Pére Alexandre, après un voyage de près d'un an & demi débarquérent en Espagne, dans le tems que le Royaume retentissoit de cris d'allegresse, & que la Cour étoit dans les réjouissances, dans les fêtes, dans les plaisirs, pour la conquête du Portugal & les victoires subséquentes, pour la publication du nouveau mariage de l'Infante, & à l'occasion de la cérémonie du serment prêté au successeur présomptif de la Couronne. Ces circonstances rendirent l'arrivée des Japonois plus remarquable, non seulement ils furent reçus avec une magnificence & une splendeur vraiment royale, mais Sa Majesté Catholique & toute la Cour accompagnérent les honneurs qu'ils leur firent des témoignages les plus éclatans d'une joye extraordinaire. A leur premiére audience, Philippe ne voulut jamais souffrir qu'ils lui baisassent les mains, malgré les instances qu'ils réitérérent pour lui rendre ce devoir; ce Monarque les embrassa comme ses égaux avec une bonté touchante, & pour comble de dis-

1584. diſtinction il ordonna aux Infans de faire la même choſe. Par ſon ordre encore l'Amirante de Caſtille & le Marquis de Villena, les premiers Seigneurs de la Cour, ne les quittérent pas, & leur firent voir toutes les maiſons de plaiſance & les raretez qu'elles renferment. A la ſolemnité du ſerment, il les fit placer à ſa droite dans l'endroit le plus élevé, ce qui ſe fit du conſentement du Nonce du Pape & de l'Ambaſſadeur de l'Empereur, qui voulurent de leur part contribuer à l'éclat de cette réception. Aux piez des Princes Japonois étoient deux Jéſuites qui poſſédoient leur langue, & qui leur expliquoient l'ordre & les formalitez de la cérémonie, marquant par les noms de familles & de terres chacun des Seigneurs qui paſſoient, ſans oublier le rang & les dignitez qu'ils tenoient dans l'Etat. Enfin après que ces Orientaux eurent été comblez d'honneurs, ſur le deſir qu'ils marquérent de vouloir pourſuivre leur route pour ſe rendre à Rome, le Roi leur fit fournir des voitures, avec ordre de les traiter par-tout à ſes frais de la maniére la plus ſplendide, & de les recevoir avec tout le faſte & toute la pompe poſſibles dans tous les lieux de leur paſſage. C'eſt ainſi qu'ils furent conduits à Alicante, où ils s'embarquérent ſur un vaiſſeau que Philippe avoit fait équiper.

Querelle entre deux Seigneurs Napolitains.

Vers la fin du mois de Mars il arriva à Naples un accident, qui eut les plus fâcheuſes ſuites. Deux jeunes Seigneurs des principales Maiſons du Royaume, qui ſe nommoient Don Diomede Caraffe Comte de Montorio & Don Ferrand de Loffredo fils du

du Marquis de Trevico, tous deux d'un même âge de vingt & un à vingt deux ans, eurent une querelle des plus vives pour un sujet très léger, & se donnérent rendez-vous pour se battre entre l'Eglise de Ste. Claire & le palais du Prince de Bisignano. Ils se rendirent sur le champ de bataille, & s'attaquérent avec une animosité aussi furieuse, que s'il se fût agi de ces haines anciennes & héréditaires qui ne peuvent s'effacer que par le sang d'une des parties ennemies. En vain nombre de personnes accoururent à leur secours, il ne fut pas possible de les séparer & de les desarmer, avant qu'ils se fussent blessez tous les deux mortellement. L'infortuné Comte de Montorio ne vécut que peu d'heures après sa blessure, & en lui fut éteinte cette branche de la Maison de Caraffe, qui se glorifioit d'avoir donné à l'Eglise un Souverain Pontife sous le nom de Paul IV. Malgré le coup mortel que Loffredo avoit reçu, ce jeune Seigneur eut encore la force de s'enfuir, pour ne pas tomber entre les mains de la Justice. Ainsi cette funeste avanture remplit de deuil deux des plus puissantes Maisons de Naples, qui demeurérent inconsolables de la perte de ces héritiers. 1584.

On ne manqua pas d'envoyer à la Cour un détail circonstancié de ce malheur, & Philippe, pour rompre à l'avenir le cours de cette fureur des combats particuliers, défendit les duels sous peine de la vie. Il se réserva à lui seul le droit de prononcer la punition des transgresseurs, avec ordre aux Commandans & Officiers de Justice d'in- Défense des duels.

1584. ſtruire le procès des coupables, & de s'aſſurer de toutes les perſonnes qui contreviendroient à ſon ordonnance. Enfin il fit publier dans tous ſes Etats ce nouveau réglement, dans lequel il déclaroit être fermement réſolu de ne faire grace à qui que ce fût, qui auroit la témérité de donner un cartel.

Soupçons contre le Grand-Maitre de Malte.

La mort du dernier Grand-Maitre de Malte & de Romagaſſo, que j'ai ci-devant rapportée, n'éteignit pas à Malte les diſſenſions & les haines des deux partis, qui y avoient auparavant cauſé tant de deſordre. Il y eut plus cette année, tout l'Ordre ſe vit en butte à de faux ſoupçons, qui ſe répandirent dans les pays étrangers. Dans les Royaumes de Naples & de Sicile il courut un bruit deſavantageux à la Religion, on diſoit publiquement que le nouveau Grand-Maitre Hugues Lobens de Verdala, de concert avec les principaux de ſon Conſeil, avoit formé le deſſein de remettre l'Ile de Malte entre les mains des François, ou plutôt au pouvoir des Turcs à la ſollicitation de la France. Il ne fut pas difficile de faire prendre le change là-deſſus aux Eſpagnols, quelque peu de vraiſemblance qu'il y eût à cet égard : la nouvelle fit d'autant plus d'impreſſion, qu'on eſt accoutumé en Eſpagne à prêter facilement l'oreille à tout ce qui eſt capable de donner de l'ombrage. En effet ce complot prétendu trouva tant de croyance, que le Grand-Maitre ſe vit contraint d'envoyer au Roi Catholique le Chevalier Marcel Maſtrillo, pour ſupplier ce Monarque de vou-

loi

loir charger quelqu'un de ses Ministres de venir faire la visite de l'Ile, & se convaincre par lui-même de la fausseté des bruits, que la malice de ses ennemis répandoit calomnieusement contre sa réputation. 1584.

Doria passe dans cette Ile.

Sur cette réquisition, Philippe prévenu par les allarmes que lui donnoient ces bruits, ne voulut pas s'en tenir à la démarche du Grand-Maitre qui paroissoit suffisante pour faire juger de son innocence: Doria reçut ordre de se transporter à Malte. Cet Amiral, qui se trouvoit alors à Naples, fit voile sur le champ avec quarante galéres, mais avant que d'exécuter sa commission, il courut une partie des côtes de Barbarie, où il pilla quelques brigantins des pirates. Après ces expéditions, il se rendit à Malte, où il fut reçu avec les honneurs dus à un Général de son rang & de son mérite, qui venoit chargé des ordres d'un aussi puissant Monarque. Il visita avec la plus grande exactitude toutes les forteresses, les villes, & autres endroits importans de l'Ile, & il trouva tout en si bon état & si bien pourvu de toutes les choses nécessaires & de fortes garnisons, qu'il resta extrêmement satisfait de la bonne conduite & du sage gouvernement du Grand-Maitre. Aussi il rendit compte à Sa Majesté de tout ce qu'il avoit vu, & par une apologie des plus vives il fut si bien mettre en évidence la fausseté de l'accusation, que Philippe témoigna être entiérement satisfait.

Histoire de l'assassinat du Prince d'Orange.

A peu près dans le même tems il arriva dans les Pays-Bas un événement, qui causa autant de consternation aux Hollandois, qu'il

X 2

1584. qu'il répandit de joye à la Cour d'Espagne & dans toute cette nation. Ce fut la mort tragique du Prince d'Orange, dont je vais rapporter quelques circonstances particuliéres. Au commencement du mois de Mai un jeune homme d'environ vingt sept ans, de petite stature, d'une phisionomie commune, d'un regard sinistre, les yeux louches, se présenta au Prince d'Orange, qui faisoit alors sa résidence à Delft dans le monastére de Ste. Agate. Le véritable nom de ce misérable étoit Baltazar Girard, de Villefranche dans le Comté de Bourgogne. Il se faisoit apeller François Guyon, & se disoit né à Besançon, fils d'un certain Guyon Lionnois, qu'autrefois les Catholiques avoient fait mourir par rapport à la Religion Réformée qu'il professoit. Le faux Guyon marquoit en public un zèle extraordinaire pour la foi, dont il disoit avoir hérité de son prétendu pére, & il remit au Prince des lettres à ce sujet, qui rendoient un témoignage éclatant de son attachement à la croyance des Réformez, & de la passion qu'il avoit d'entrer au service de Son Altesse & de lui être utile.

Ce meurtrier ajouta qu'en passant à Luxembourg, il avoit été rendre visite à un sien cousin, nommé Jean du Pré, qui étoit Sécretaire du Comte de Mansfeld. Que ce parent l'avoit retenu quelque tems auprès de lui, mais que comme il avoit tou lieu de craindre d'être inquiété au sujet d sa Religion, il s'étoit déterminé à partir sar délai, pour mettre sa conscience en repos d'autant plus qu'il commençoit à devenir

for

fort suspect aux Jésuites. La bonne foi du 1584.
Prince fut surprise par le détail, quoique faux, contenu dans les lettres, & par le récit du jeune homme. Le rapport qui se trouvoit entre les lettres de recommandation & les réponses de ce malheureux, convainquit le Prince de la vérité de cette histoire, & il regarda le nouveau-venu comme un homme rempli d'un zèle ardent pour la Religion & les intérêts de ses sectateurs. Dans cette prévention, sans faire les recherches convenables pour approfondir une affaire de cette conséquence, il le prit à son service. Peu après il l'envoya en France avec le Seigneur de Schonwal, & au retour Girard eut l'adresse de s'insinuer plus avant dans la confiance de son maitre, dont peut-être la destinée le conduisoit invinciblement à sa fin. Enfin le 10. de Juillet lorsque le Prince alloit passer dans une salle, l'assassin s'approcha de lui pour lui remettre je ne sais quels papiers. A peine le Prince eut-il commencé de les lire, que ce forcené lui tira un coup de pistolet chargé de trois balles, qui lui percérent le ventre & le firent tomber roide mort, selon Meteren. Les autres Historiens assurent qu'il eut encore le tems de proférer ces paroles, „ Ah, traitre, tu m'as tué pour satisfaire „ les Espagnols, & plonger ce pauvre peu- „ ple dans les plus affreux malheurs ".

Son éloge.

Telle fut la fin du Prince d'Orange, qui marqua autant de prudence dans le sage parti qu'il prit de se mettre à couvert par la fuite de la haine du Duc d'Albe, qu'il fit voir d'indiscrétion à ne pas se garantir

 de

1584. de la main d'un ſcélérat. Ce Prince fut généralement eſtimé un des plus ſages, des plus prudens, des plus courageux perſonnages de ſon ſiécle. Sa vie & ſa mort répondirent exactement à la deviſe qu'il avoit choiſie en ces termes, *Tranquille au milieu des plus violentes tempêtes.* Ainſi mourut Guillaume Prince d'Orange à l'âge de cinquante deux ans, né & pourvu des qualitez néceſſaires pour s'élever à la plus haute fortune, s'il ne ſe fût pas aheurté à s'y frayer le chemin au travers d'obſtacles inſurmontables, & des plus affreux précipices. Charlequint & Philippe II. le regardérent toujours comme le premier de tous les Grands des Pays-Bas, eurent en tout tems pour lui des déférences conformes à ce préjugé, & ces deux puiſſans Monarques parurent toujours ſe diſputer à l'envi le plaiſir de le combler de graces, & de le porter au comble des honneurs. On vit chez cet illuſtre Prince un concours d'activité, de vigilance, de reſſources dans les revers, de généroſité, de grandeur d'ame, de cette éloquence ſéduiſante, de la plus ſubtile pénétration dans toutes les affaires. Tant de qualitez furent obſcurcies par l'ambition démeſurée de parvenir à la ſouveraineté, & une ſoupleſſe à prendre dans les occaſions les ſentimens, le caractére de toutes les perſonnes qu'il avoit à ménager. A ce mélange de vertus & de défauts il joignit tous les talens, qu'on acquiert dans l'école de la politique la plus rafinée, & où l'on puiſe les maximes du gouvernement. Dans les congrès publics, dans les conférences parti-

ticuliéres, dans les assemblées, personne ne 1584.
savoit mieux que lui disposer les esprits, amener les opinions à son but, colorer les prétextes, accélérer ou suspendre une affaire; enfin personne ne possédoit à un plus haut point l'art de prendre ses avantages, par les artifices les plus étudiez. On lui reproche une variation d'idées sur ses projets & sur la Religion. A ce dernier égard, il naquit Catholique, dans sa premiére jeunesse il embrassa le Luthéranisme, qu'à son arrivée en Flandres il parut abandonner, pour reprendre la profession de sa premiére croyance, ensuite il se déclara le protecteur de la Réforme sans en faire ouvertement l'exercice, jusqu'à ce que son intérêt particulier lui imposa une obligation indispensable de suivre cette doctrine.

Son second fils nommé Maurice hérita par sa mort de la Principauté d'Orange. Ce jeune Prince, à peine âgé de dix huit ans, commença dès ce moment à marcher sur les traces de son pére dans l'exercice de ses charges & la conduite des affaires, que les Etats-Généraux lui remirent malgré son extrême jeunesse. Aussitôt qu'il se vit à la tête du gouvernement, il fit graver une médaille qui marquoit la disposition où il étoit de répondre à la confiance des Etats, & de soutenir le grand ouvrage que son pére avoit si habilement dirigé pendant sa vie. Cette médaille portoit un arbre coupé & couché à terre, au pied duquel paroissoient divers rejettons, qui donnoient lieu à la légende qu'on lisoit autour en ces termes, *Enfin le rejetton devient un grand arbre.* Par cette

Maurice son fils.

1584. devise le Prince vouloit faire entendre que, quoiqu'on eût coupé l'arbre, c'est-à-dire, quoiqu'on eût fait mourir son pére, les auteurs de sa mort étoient encore bien éloignez de recueillir le fruit qu'ils s'étoient promis de leur attentat, puisque le rejetton que cet illustre défunt laissoit, se proposoit de vanger sa mort d'une maniére éclatante.

Supplice du meurtrier du Prince d'Orange.

L'assassin de Guillaume avoit eu la facilité de s'enfuir, & d'aller avant qu'on l'eût joint jusqu'aux murailles de la ville, où il fut attrapé, lorsqu'il étoit déja monté dessus, & prêt à se jetter dans le fossé pour se sauver à la nage. Quoique ceux qui le poursuivoient, se fussent jettez sur ce misérable avec la derniére fureur, ils eurent la retenue de ne le pas tuer, & ils le remirent vif entre les mains de la Justice. Sur le champ on le mit à la torture, & par les plus affreux tourmens on tâcha de lui faire avouer les auteurs de son crime, dans la ferme persuasion où l'on étoit qu'il l'avoit commis sur les ordres du Roi d'Espagne, ou du moins de ses Ministres. Rien ne fut capable de tirer d'autre confession de lui, sinon qu'il avoit assassiné le Prince d'Orange dans la seule vue de rendre un service signalé à la Religion Catholique, & qu'il ne croyoit pas avoir commis en cela aucun péché. Il fut condamné à être tenaillé vif & déchiqueté par morceaux, ce qui fut exécuté de 14. de Juillet dans la grande place de Delft. Quand Philippe eut reçu la nouvelle de cet événement, il ne dit que ces paroles, „ Si ce coup avoit été fait il y „ a douze ans, l'Eglise de Dieu & ma

„ Cou-

„ Couronne en auroient tiré de grands a- 1584.
„ vantages ".

J'ai dit au détail de la révolution de l'Archevêché de Cologne, que la guerre s'y faisoit entre les deux Electeurs concurrens. L'armée Catholique avoit mis le Siége devant Bonn, & réduit presque aux derniéres extrêmitez Charles Truchses frére du Prélat dégradé qui défendoit cette place. Ce Gouverneur, qui avoit engagé le Comte de Nuenaer & le bâtard de Brunswic à lui amener du secours, & qui les savoit en marche à la tête de cinq mille hommes qu'ils avoient levez, se confioit dans la diligence de ces troupes auxiliaires, qu'il comptoit devoir surprendre les assiégeans & les assaillir dans leur camp. La chose tourna autrement, les Catholiques avertis du mouvement des ennemis envoyérent un gros détachement en embuscade dans un bois, où ils devoient nécessairement passer après avoir traversé la riviére. En effet une partie des Protestans n'eut pas plutôt paru au dela du pont, que les Bavarois l'attaquérent avec tant d'impétuosité, qu'ils la mirent en fuite. Les fuyards coururent en desordre se jetter au milieu de leurs compagnons parmi lesquels ils croyoient trouver leur sureté: ce fut la perte des uns & des autres, ils s'embarrassérent réciproquement sur le pont où ils se trouvérent tous à la fois, & la confusion fut si grande dans les efforts que chacun faisoit pour se sauver, que le pont rompit accablé du poids & du mouvement de tant de monde. Ils tombérent tous dans l'eau, & comme ils étoient saisis

Les partisans de Truchses défaits par les Catholiques.

1584. de frayeur, chargez de plus d'armes pesantes, il n'y en eut presque point qui pût échaper.

Capitulation de la ville de Bonn.

L'autre partie de cette Armée qui avoit pris sa route par le chemin qui méne droit à Bonn, n'éprouva pas une meilleure fortune, elle fut passée au fil de l'épée par les Bavarois qui ne firent aucun quartier. Enfin il n'y eut de sauvé que ceux qui n'étoient point encore parvenus jusqu'au pont, ils eurent tout le tems de pourvoir à leur sureté par une promte fuite sans être poursuivis. Par cet échec les affaires du malheureux Gebhard Truchses furent ruinées sans ressource, d'autant plus qu'après cette défaite il ne put jamais obtenir de ses anciens Sujets, qui s'étoient assemblez à Bruyll, ni argent pour envoyer du secours aux assiégez, ni des troupes de la part des Nobles qui se bornérent à offrir de défendre chacun en particulier leurs domaines. La nouvelle de cet incident répandue parmi les soldats de la garnison de Bonn, ils se mutinérent au point qu'il ne fut plus possible aux Commandans de s'en faire obéir. Au bruit de ce tumulte, le Comte d'Arenberg, qui, comme je l'ai dit, se tenoit avec son corps d'Armée sur les frontiéres, s'avança aussitôt, & fit proposer à la garnison de traiter avec l'Archevêque Ernest, pour éviter les malheurs qui devoient accabler les habitans & leurs défenseurs, si l'on étoit contraint de les mettre au ban de l'Empire. La situation des affaires donna du poids à ces remontrances, l'accommodement fut conclu, on rendit les clefs de la

la ville, où le nouvel Electeur, accompagné du Comte d'Arenberg & des autres Généraux, entra avec toute la pompe d'un triomphe. 1584.

Retraite de Gebhard Truchſes.

Cette conquête ôta à Truchſes toute eſpérance de ſe ſoutenir dans les terres de l'Archevêché, & il prit le parti de ſe retirer en Weſtphalie. De ſon côté le bâtard de Brunswic ſe mit en marche avec le reſte de ces troupes pour gagner Zutphen, mais il ne put faire aſſez de diligence, pour ſe ſouſtraire à la pourſuite de Ferdinand de Baviére qui l'atteignit auprès de Burg. Il fallut combattre, mais ce fut avec tant de perte de la part de Brunswic, qu'après avoir vu tomber tous les ſiens, à la reſerve de ſoixante qui eurent le bonheur de ſe ſauver, il reſta lui-même priſonnier couvert de trois bleſſures conſidérables. Le butin des vainqueurs ne put pas être plus complet, entr'autres dépouilles ils prirent juſqu'à quarante drapeaux, parmi leſquels ſe trouva celui de l'Archevêque dépoſſédé. Ferdinand profita de ſa victoire, informé que Truchſes ſe fortifioit dans le Duché, il revint ſur ſes pas, & ſe rendit maitre d'Arensberg que les ennemis avoient abandonnée, dans l'épouvante qu'ils prirent des ſuccès rapides des Catholiques, qui ſans ſe repoſer forcérent en peu de tems les meilleures fortereſſes du pays.

Siége & priſe d'Anvers.

Pendant tous ces mouvemens, Alexandre Farneſe ſongea à tirer les avantages les plus conſidérables de la mort du Prince d'Orange, événement qui avoit jetté la conſternation parmi les ennemis du Roi,

1584. & qui devoit, selon toutes les apparences, déranger entiérement leurs affaires. Depuis quelque tems il tenoit Gand comme assiégé, par le moyen de plusieurs Forts qu'il avoit fait bâtir autour de cette ville. Il voulut encore former de plus grandes entreprises; & comme dans les Pays-Bas il n'y avoit point de ville plus importante qu'Anvers, qui étoit alors la premiére de ces Provinces & par sa force & par ses richesses, ce Prince tenta d'abord de s'en rendre maitre par quelque surprise. Au défaut de ce moyen qui échoua, il résolut d'emporter de force deux forteresses voisines qui la défendoient, savoir, les Forts de Lillo & de Liefkenshoek, dont la réduction faite en peu de jours le mit en état de faire sans obstacle le Siége de cette ville.

Qui sera curieux de savoir une foule d'événemens fameux arrivez pendant ce Siége, un des plus mémorables dont l'Histoire fasse mention, poura lire Strada, Bentivoglio, Meteren, Grotius, & d'autres Ecrivains, qui en ont donné un ample détail. Tout ce que je puis dire est qu'il n'y a guéres de faits qui soient plus dignes d'être connus, il y a eu peu de Siéges aussi distinguez par le nombre d'actions surprenantes de part & d'autre, & d'entreprises qui paroissent au dessus de la portée ordinaire de l'esprit humain. Je me contente de dire que le Baron de Ste. Aldegonde premier Magistrat d'Anvers, au moment qu'il apprit que le Prince de Parme approchoit dans le dessein d'assiéger cette ville,

le, ne put retenir sa surprise, & s'écria qu'il avoit toujours estimé Alexandre Farnese comme un grand Capitaine, mais que dans cette occasion il ne pouvoit le regarder que comme un téméraire. Même le Commandant de la garnison tourna en ridicule la résolution du Prince par ces paroles, qu'Anvers étoit une ville qu'on pouvoit défendre en dormant. En effet qui jamais se seroit imaginé qu'Alexandre Farnese eût été assez hardi, pour entreprendre avec vingt six mille hommes le Siége d'une ville, qui dans la multitude de ses habitans en comptoit plus de trente mille capables de porter les armes, outre l'Armée des confédérez qui tenoit la campagne, forte de dix huit mille combattans, & la certitude de recevoir dans peu du secours d'Angleterre & d'autres Puissances? Quoi qu'il en fût, Farnese, plein de confiance en la justice de la cause pour laquelle il combattoit, assiégea Anvers, soutint son attaque, & força cette ville avec d'autant plus de gloire, qu'il n'y avoit personne qui ne crût le succès impossible. La valeur, l'habileté, la constance du Prince de Parme surmontérent tous les obstacles, & Anvers fut contrainte de se rendre aux conditions suivantes. 1584.

„ I. Que les habitans d'Anvers rentreroient sous l'obéissance du Roi Philippe, en qualité de Duc de Brabant, & qu'ils renonceroient à tous les Traitez quels qu'ils fussent, où ils étoient entrez par le passé contre le service de Sa Majesté. Articles de cette capitulation.

„ II. Qu'en vertu de leur soumission, ils seroient reçus en grace par le Prince de

1584. „ Parme au nom de Sa Majefté le Roi Catholique, pour être traitez avec une bonté paternelle comme de bons vaffaux & de fideles Sujets, avec le refte du Brabant. Sous cette déclaration d'être dans le deffein d'entretenir & de confirmer les anciens Traitez d'alliance, de confédération, & d'amitié, d'en procurer même de nouveaux felon le befoin, avec tous les autres Royaumes, Principautez, & Villes, pour le foutien & l'avancement du commerce.

„ III. Qu'il y auroit une amniftie générale, le Prince de Parme promettant au nom de Sa Majefté d'oublier toutes les offenfes & tous les excès commis ci-devant contre le fervice & la fouveraineté du Roi pendant tous le cours de la révolution paffée, par les habitans d'Anvers, tant dans la ville que dans toute l'étendue de fon territoire, foit à l'égard de leurs hoftilitez pendant la guerre, que pour tout autre crime dont ils pouvoient s'être rendus coupables de quelque maniére que ce fût envers le Roi & les intérêts de fa Couronne.

„ IV. Que dans la vue d'entretenir autant qu'il feroit poffible la tranquillité dans les familles par rapport aux engagemens du commerce, il feroit permis pendant quatre ans à toute perfonne de demeurer dans la ville en toute liberté de confcience, fans être obligée de changer de Religion, pourvû qu'il ne fe fît rien de fcandaleux contre la Religion Catholique, dont à l'avenir l'exercice feroit feul permis.

„ Et

„ Et qu'après l'expiration du terme ci des- 1584.
„ ſus marqué, ceux qui ne voudroient pas
„ faire profeſſion de la Religion Catholi-
„ que, auroient la liberté de ſortir & de
„ tranſporter avec eux tous leurs effets,
„ ſans recevoir aucun empêchement, ni ê-
„ tre inquietez en leurs perſonnes ou en
„ leurs biens de quelque façon que ce pût
„ être.

„ V. Que les habitans ſeroient tenus de
„ trouver les moyens, qui pourroient leur
„ être le moins à charge qu'il ſeroit poſſi-
„ ble, pour le rétabliſſement des Egliſes,
„ qui ſe trouveroient détruites depuis la
„ naiſſance des troubles, même pendant le
„ Siége.

„ VI. Que la ville ſeroit maintenue dans
„ l'entiére jouiſſance de tous ſes anciens
„ priviléges, de toutes ſes autres libertez,
„ prérogatives, & franchiſes pour le fait du
„ commerce.

„ VII. Que les habitans d'Anvers ſeroient
„ obligez de payer au plutôt deux cens cin-
„ quante mille écus, pour une partie de la
„ ſolde des ſoldats qui leur ſeroit diſtribuée
„ comme une récompenſe des fatigues qu'ils
„ avoient ſouffertes au Siége, & un dédom-
„ magement des dépenſes qu'une auſſi lon-
„ gue expédition avoit cauſées au Roi.

„ VIII. Que les habitans d'Anvers ſeroient
„ obligez de recevoir & loger une garniſon
„ de deux mille hommes d'infanterie & de
„ deux cens chevaux, qui y reſteroient juſqu'à
„ ce qu'on vît la réſolution que prendroient
„ la Hollande, la Zélande, & les autres
„ Provinces confédérées, ou de perſiſter
„ dans

1584. „ dans leur revolte, ou de rentrer ſous l'o-
„ béiſſance du Roi, Que dans ce dernier
„ cas le Prince promettoit d'ôter la garni-
„ ſon, & de ne point rétablir la citadelle
„ dans ſon premier état.

„ IX. Qu'on remettroit en liberté tous les
„ priſonniers faits de part & d'autre, excep-
„ cepté le Sieur de Teligni, au ſujet duquel
„ il étoit néceſſaire que le Prince reçût des
„ ordres précis de Sa Majeſté. Enfin le
„ Baron de Ste. Aldegonde promettoit de
„ ſe contenir dans la condition d'un hom-
„ me privé, de ne point porter les armes
„ pendant un an, & de n'avoir aucune cor-
„ reſpondance avec les Chefs de l'Armée en-
„ nemie.

Farneſe reçoit la Toiſon d'Or.

Après s'être ainſi aſſuré de la réduction d'Anvers, Alexandre Farneſe, pour rendre ſon entrée dans cette ville beaucoup plus éclatante, voulut recevoir dans ſon Camp le collier de l'Ordre de la Toiſon d'Or, que Philippe lui avoit envoyé depuis peu. Cette cérémonie ſe fit dans le Fort de St. Philippe, aux cris de joye, aux acclamations de tous les ſoldats, qui célébrérent cette fête par des réjouiſſances extraordinaires. Le Prince reçut le collier des mains du Comte de Mansfeld, le plus vieux Chevalier qui ſe trouvât alors dans les Pays-Bas, & la ſolemnité ſe termina par nombre de décharges du canon & de ſalves de la mouſqueterie.

Son entrée dans Anvers.

Immédiatement après ſon inſtallation, la plus pompeuſe qu'on eût encore vue par rapport aux circonſtances, le Prince entra dans Anvers, non ſeulement comme un

ſim

[s]imple conquérant, mais avec toutes les [m]arques faſtueuſes d'un véritable triomphe. [I]l marchoit à cheval armé de pied en cap, [p]récédé de plus de trois cens Gentilshom[m]es auſſi à cheval, ſuperbement vétus & [a]rmez. Au devant de ce ſuperbe cortége [o]n voyoit pluſieurs compagnies de ſoldats [à] pied. De cette maniére Farneſe entra [d]ans la ville par la porte impériale, où il [f]ut reçu par le Magiſtrat, ſuivi des Chefs [d]e tous les Ordres de la bourgeoiſie. En [p]luſieurs endroits les habitans avoient éle[v]é des arcs de triomphe, des ſtatues, des [c]olomnes, & tous les ornemens propres à [d]écorer cette fête, ce qu'ils firent avec u[n]e magnificence qu'il n'étoit pas permis [d]'attendre dans le court intervalle de cinq [j]ours. 1584.

Il arriva cette année un événement en Angleterre, qui ſembloit devoir plonger ce Royaume dans le trouble & la confuſion. On y découvrit une conſpiration, dont le Chef étoit un certain Guillaume Parry Gentilhomme du Pays, & Docteur ès Loix. Par les conſeils du Sécretaire de l'Ambaſſadeur du Roi d'Eſpagne il avoit abjuré la Religion Réformée, pour faire profeſſion de la croyance de l'Egliſe Romaine. Après avoir abjuré, il prit de lui-même la réſolution d'ôter la vie à la Reine Elizabet, pour acquerir la gloire de délivrer ſa patrie du monſtre de l'héréſie, comme il le diſoit. Pour exécuter plus facilement ſon complot, il tâcha de s'inſinuer dans la confiance d'Edmond Newil, qui avoit beaucoup de crédit à la Cour. Il réuſſit, & de- Conſpiration découverte en Angleterre.

ve-

1584. venu en peu de tems son ami intime, il lui découvrit son dessein, & le trouva même fort disposé à lui servir de second. Mais comme ils différérent le coup, peut-être pour mieux s'assurer des moyens de tuer la Reine, & prendre de justes mesures pour leur sureté & leur fuite, dans cet intervalle Newil par un mouvement de repentir alla tout révéler à la Reine, qui lui fit grace de la vie, & se contenta pour toute punition de le faire enfermer quelque tems dans une forteresse.

Supplice du Chef.

Parry fut traité plus rigoureusement, on l'arrêta lorsqu'il comptoit être sur le point d'exécuter le complot, & il fut resserré dans une prison très étroite. On ne jugea pas à propos de l'appliquer à la question, dans l'idée que la crainte des tourmens l'engageroit à déclarer de lui-même ses complices. Elizabet & la plupart de ses Ministres tenoient comme une chose certaine que le criminel avoit agi par les sollicitations des Espagnols, mais convaincus en même tems des ressorts extraordinaires que cette Cour savoit faire jouer, pour obliger à un secret inviolable les malheureux qu'ils chargent de pareils forfaits, ils desespéroient de tirer du prisonnier la vérité du fait même par les plus affreuses tortures. C'étoit sans doute un préjugé évidemment faux, puisqu'il n'y a point d'enchantement, de sortilége qui puisse tenir contre les tourmens que la Justice employe. Quoi qu'il en soit, Parry appliqué à la plus violente question, & convaincu de son crime, fut condamné au supplice des criminels de Léze-Majesté selon le

loi

ix du Royaume, qui à cet égard font les 1584.
lus rigoureufes du monde. Il fût rôti vif feu lent fur un gril de fer, où on le tourna plufieurs fois, & pendant qu'il refpiroit ncore, on lui ouvrit le ventre pour lui arracher le cœur qu'on donna à manger aux hiens. Malgré fa conftance à foutenir jufqu'au dernier moment de fa vie qu'il n'avoit jamais eu à ce fujet de correfpondance vec les Efpagnols, qu'aucun de cette naion ne l'avoit pouffé à ce régicide, Elizaet refta toujours perfuadée que le coup étoit parti de la Cour d'Efpagne. Ainfi remlie de cette finiftre prévention, cette Prineffe fongea dès ce moment à confommer a vangeance, & faifit dès-lors la conjoncure de la révolution des Pays-Bas, en fe éclarant la protectrice des Flamans conféérez.

Ses mefures pour s'accommoder avec l'Efpagne.

La bonne fortune du Roi Catholique ompit les effets d'une auffi puiffante proection. Après cet éclat, Alexandre Farnefe força l'Eclufe en peu de jours, & cette erte caufa une funefte mesintelligence enre les Anglois & les Flamans. Les Etats ejettoient ce malheur fur la lenteur du Comte de Leycefter Général des troupes uxiliaires, qu'ils accufoient d'avoir trop ardé à conduire du fecours aux affiégez. De on côté le Comte fe plaignoit que les Provinces ne lui avoient pas fourni à tems les provifions dont il avoit befoin. Sur ces conteftations, Elizabet, d'une habileté fupérieure à prendre à propos les expédiens convenables pour fa confervation, voyant es forces des Flamans s'affoiblir de jour en jour,

1584. jour, & bien informée des entrepriſes que Philippe ſe propoſoit d'exécuter ſur l'Angleterre, auſſi-tôt qu'il auroit réduit toutes les Provinces des Pays-Bas; Elizabet ſe détermina à conjurer la tempête dont elle ſe voyoit menacée, par des ſignes évidens qui commençoient à éclater, & elle prit les plus juſtes meſures pour ſe réconcilier avec ce puiſſant Monarque.

Le Roi de Dannemarc négocie la paix.

Dans cette vue, elle ne crut pas de moyen plus efficace que de faire agir le Roi de Dannemarc, auprès duquel elle ménagea fort ſecrettement cette négociation. Ce Prince témoigna toute l'ardeur imaginable à s'entremettre dans cette affaire, & il fit avec zéle toutes les démarches convenables. En effet Philippe lui répondit „ que tout „ l'univers connoiſſoit l'intention ſincére où „ il étoit d'entretenir une paix ſolide avec „ toutes les Puiſſances de l'Europe, qu'i„ proteſtoit n'avoir rien plus à cœur, quoi„ qu'il eût toujours en mains les armes „ pour faire ſentir à quiconque entrepren„ droit de troubler la tranquillité de ſes E„ tats, que Dieu lui avoit donné des force„ ſuffiſantes pour rabattre leur orgueilleuſ„ témérité. Que ſi les autres Potentats a„ voient les mêmes ſentimens que lui, or„ verroit renaître cette heureuſe époque pré„ dite par les Oracles ſacrez, & la Chré„ tienté retentiroit de ces paroles énoncée„ dans l'Ecriture, Alors tout l'univers étoi„ en paix". Ces aſſurances furent ſuivie d'un ordre qu'Alexandre Farneſe reçut d'en tendre les propoſitions de la Reine d'Angleterre, mais de ſe conduire avec une adreſ

ſe

:, qui pût non seulement parer les artifices 1584.
e cette habile Souveraine, mais encore lui
onner le change s'il étoit possible.

On n'étoit pas embarrassé dans le monde
e développer le but de l'un & l'autre Mo-
arques: le Roi de Dannemarc conjecturoit
ssez, comme tous les politiques, qu'ils ne
ongeoient qu'à s'amuser réciproquement par
es apparences d'une feinte réconciliation,
ans la vûe de suspendre les préparatifs de
uerre qui se faisoient dans les deux Royaumes.
Préjugé établi sur les maximes que les Prin-
es puisent dans l'école de la politique, où
ls apprennent à renfermer dans leurs démar-
hes les mistéres les plus profonds. A la
remiére nouvelle de cette négociation, les
États-Généraux des Provinces confédérées
'épargnérent rien pour la faire échouer.
De son côté le Comte de Leycester les sol-
icita vivement d'y intervenir, ils répondi-
ent qu'ils avoient pris leur parti, & la ré-
olution fixe de ne jamais se remettre sous la
domination du Roi d'Espagne, & que quand
a Reine les abandonneroit, ils feroient les
derniers efforts pour se défendre jusqu'au
dernier soupir.

Conduite des Flamans confédérez.

Mais, sans m'arrêter aux intrigues qu'on
mit en œuvre dans cette rencontre, sans ap-
profondir les vues secrettes des parties con-
tractantes, je me borne à dire que Philippe
& Elizabet, ou pour faire paroitre une sin-
cére disposition à la paix, ou par d'autres
motifs, résolurent de mettre en apparence
la derniére main au Traité. On choisit una-
nimement pour le lieu du congrès la ville
de Bourbourg entre Dunkerque & Grave-
li-

Députez du Roi & de la Reine.

1584. lines dans la Province de Flandre, & le Plénipotentiaires de part & d'autre y vinren & entamérent les conférences. Ceux de Sa Majesté Catholique étoient le Comte d'Arenberg Chevalier de la Toison d'Or. Perrenot Seigneur de Champigni Chef des finances, & Richardot Président du Conseil d'Artois. Au nom de la Reine d'Angleterre comparurent le Comte de Darbi Chevalier de l'Ordre de la Jarretiére, le Baron de Cobham, & Jérôme Croft, tous trois Conseillers d'Etat & fort habiles négociateurs.

Les Hollandois ne veulent pas y intervenir.

Aussitôt que l'assemblée fut formée, on ne manqua pas de presser les Etats d'y envoyer leurs Commissaires; mais ils soutinrent avec fermeté leur premier refus. Ils étoient bien instruits de cette maxime, qui enseigne que la paix n'est utile & honorable qu'à ceux qui ont l'avantage, & qui se voyent dans un état de prospérité à n'avoir rien à desirer qu'un profond repos. A la différence de ceux que les revers, la mauvaise fortune accablent, il leur est honteux de vivre dans l'inaction, ils ne peuvent se rétablir & ramener la victoire dans leur parti que par la voye des armes. Je crois de plus que les Hollandois agissoient sur ce principe commun, qu'on ne doit pas offenser les Souverains, mais que si on s'attire une fois leur colére, il n'y a point de milieu, il ne faut plus songer à la réconciliation, il faut tout sacrifier à la nécessité de se soustraire à leur obéissance, & chercher d'autres maitres: parceque les injures des Sujets restent profondément gravées dan

le cœur des Princes, qui ne pardonnent jamais sincérement. Pour finir cette réflexion, c'est un excès condamnable de prendre les armes contre son Souverain, sur le prétexte de l'infraction des priviléges; mais c'est le comble de la folie, c'est se préparer une source intarissable de malheurs, que de ne pas poursuivre la guerre, quand une fois on a tiré l'épée. Il vaut pourtant mieux éviter ces fâcheuses extrêmitez, & se maintenir dans la fidélité quoiqu'on souffre quelque oppression, que de lever l'étendard de la revolte dans l'espérance de se procurer du soulagement. 1584.

Philippe affligé de la goute.

En Espagne Philippe étoit accablé des douleurs de la goute, & quoique depuis plusieurs années il se vît tourmenté de ce mal, il ne l'avoit jamais ressenti avec tant de violence que cette fois. Soit que ce fût l'effet de quelque excès avec ses maitresses, ou par quelque autre cause, il eut une attaque si vive, qu'il ne put sortir du lit pendant trois mois entiers. Ce qu'il y a de remarquable, est qu'au milieu des souffrances les plus aiguës il n'interrompit aucune des occupations du gouvernement. Il donnoit réguliérement audience, il se faisoit rendre compte de tout ce qui se traitoit dans ses Conseils, il dictoit toutes les lettres qu'il étoit nécessaire d'écrire, il distribuoit les charges vacantes tant dans l'Eglise que dans l'Etat, enfin il vaquoit avec son attention ordinaire au détail inséparable de la conduite d'une vaste Monarchie. Un jour son Médecin lui dit qu'il étoit nécessaire de prendre quelque relâche, de faire tréve au travail, pour ne point

1584. point échauffer les humeurs du corps par la fatigue de l'eſprit. „ Mon cher Docteur, „ *lui répondit ſur le champ l'infatigable Monarque*, les douleurs de la goute ne changent pas la condition d'un Souverain, ni „ ſon ardeur à conſacrer ſes ſoins & ſa vie „ à l'utilité commune de ſes Sujets. Les „ douleurs ne ſont qu'accidentelles, mais „ les obligations d'un Prince à l'égard de „ ſes Etats lui ſont impoſées par la nature. „ Ordonnez moi telle diéte que vous jugerez convenable, je l'exécuterai avec ſoumiſſion, pourvû que ce ne ſoit point l'interruption des fatigues du gouvernement.

Sa patience dans les douleurs.

Un jour qu'il ſe trouvoit dans les plus vives douleurs, l'Ambaſſadeur de l'Empereur vint à l'audience pour traiter de quelques affaires de la plus grande importance. Comme ce Miniſtre vit le Roi dans un auſſi triſte état & agité de ſouffrances extraordinaires, il voulut ſe retirer avant que de conclure aucune négociation, diſant qu'il ne vouloit pas aggraver le mal de Sa Majeſté par une conférence trop longue, attendu que les paroles mêmes pouvoient lui faire de la peine. Philippe répondit, „ Parlez toujours, „ Monſieur l'Ambaſſadeur, ſans craindre de „ vous rendre incommode; graces à Dieu, „ la douleur que je reſſens aux jambes, toute cuiſante qu'elle eſt, ne m'ôte pas la liberté de l'eſprit". En effet on ne vit jamais un Roi plus infirme que ce Monarque, plus accablé de maladies les plus douloureuſes, jamais perſonne ne ſut les ſoutenir avec autant de patience, ſans interrompre un ſeul moment les pénibles occupations du gouver-

vernement. Et même il disoit souvent à ce sujet qu'il ne savoit point de moyen plus efficace pour se procurer du soulagement, que de faire diversion à ses souffrances en occupant son esprit des soins, qui regardent le service des Etats que Dieu avoit confiez à sa conduite. Aussi quelque violentes que fussent ses douleurs, il ne cessa jamais de dicter toutes les expéditions, de donner audience à tout le monde, en un mot de prescrire ses ordres & sa décision sur toutes les affaires. 1584.

Exemple admirable de Justice.

Il se trouvoit alors à Madrid un certain marchand, à qui la Cour devoit des sommes considérables, ensorte qu'il étoit à la veille de se voir dans une entiére indigence. Ce pauvre homme, lassé de poursuivre inutilement le payement de sa dette, perdit patience; convaincu qu'il ne devoit s'en prendre qu'à la négligence du Roi, qu'il accusoit de ne pas donner à ses Ministres les ordres nécessaires pour lui donner une satisfaction convenable. Dans le desespoir d'un aussi long retardement, il se laissa emporter aux mouvemens de sa colére, qui ne lui permit pas de retenir les invectives les plus injurieuses à la personne de son Souverain, jusques-là même qu'il en vint à maudire tous les Princes qui avoient porté & qui portoient le nom de Philippe. Le Prévôt, ou si l'on veut le Juge criminel, averti des emportemens criminels de ce pauvre créancier, le fit enlever de nuit, mettre en prison, & commença tout de suite à instruire son procès. Après que le coupable eut été convaincu par les dépositions de plusieurs témoins,

1584. & par son propre aveu, le Juge jugea à propos d'instruire Sa Majesté de ce fait, avant que de prononcer la sentence. Le Roi demanda les piéces du procès, les lut, & dit au Juge ces paroles remarquables. „ Par
„ cette procédure & par la confession du
„ criminel il demeure indubitable qu'il a
„ offensé la mémoire de tous les Rois, tant
„ morts que vivans, qu'on a connus &
„ qu'on connoit sous le nom de Philippe.
„ Ceux qui ont fini leur carriére sont en
„ paix dans le tombeau, où il ne leur a pas
„ été possible d'entendre les injures de cet
„ homme, & quand même ils auroient pu les
„ entendre, il n'est pas juste que je prenne
„ en main la cause & la défense de tous les
„ Potentats. Outre qu'on doit présumer à
„ leur honneur qu'ils auroient généreuse-
„ ment pardonné une offense de cette na-
„ ture, pour faire connoitre qu'ils n'étoient
„ pas susceptibles des emportemens de la
„ vangeance. A mon égard, qui suis revê-
„ tu du pouvoir de punir un Sujet inso-
„ lent, je veux être plus généreux par
„ l'oubli des invectives qu'il a proférées
„ contre moi, de mon vivant & presqu
„ sous mes yeux. Je lui pardonne de tou
„ mon cœur, & je veux qu'à l'avenir o
„ ne parle plus de son crime, que dans c
„ moment même vous le fassiez sortir d
„ prison, sans qu'il lui en coute aucu
„ frais. Et parceque je m'imagine que l
„ manque d'argent a réduit ce malheureu
„ au desespoir, & l'a porté à cet excès d
„ ressentiment, je vous ordonne d'aller di
„ de ma part au Président des finances d'ex
„ m

„ miner les demandes de cet homme, & 1584.
„ de le satisfaire incessamment selon la plus
„ exacte justice". C'est ainsi que ce grand Monarque renvoya son créancier content.

Exemple de justice vraiment capable d'immortaliser la mémoire d'un Prince tel que Philippe. Exemple qui fait honte à tant d'autres Souverains, morts & vivans, qui foulant aux piez les obligations d'un devoir indispensable, & peu jaloux de leur réputation qu'ils sacrifient à leur injustice, pour se dispenser de payer leurs dettes, ne se font pas un scrupule de susciter des affaires à leurs créanciers, & quelquefois même de leur dresser des piéges pour les faire tomber dans quelque faute, qui puisse leur fournir le prétexte de s'en défaire. De là vient que les Princes sont le plus souvent mal servis, & s'ils le sont bien, ils reconnoissent les services avec tant d'ingratitude, que leur conduite à cet égard paroit fort voisine de la tirannie. Au reste je ne prétens pas rendre les Princes responsables de ces excès, je n'en accuse que leurs Ministres, qui ne songent qu'à établir leur grandeur & leur fortune aux dépens du travail des commissionaires du Souverain, qui viole les devoirs les plus sacrez, sur des idées & des espérances flateuses dont il laisse surprendre sa religion.

Le Docteur Michel Martinez, premier Professeur en Théologie au monastére royal de St. Laurent, mourut en ce tems-là. Aussitôt les Ministres & les Seigneurs, qui approchoient le plus de la personne du Roi & qui possédoient le plus haut degré de la faveur, employérent tout leur crédit & les

Autre exemple de fermeté d'un Moine.

 plus

1584. plus pressantes sollicitations, pour engager ce Monarque à ne plus remettre cette chaire entre les mains d'un Religieux, mais de la remplir dorenavant d'un Prêtre séculier ; à quoi le Roi consentit, & fit expédier des lettres en conséquence. Il faut observer que dans les patentes de la fondation de ce Collége il est expressément statué par la disposition spéciale du même Monarque fondateur, que personne ne pouroit exercer cet emploi sans le consentement du Prieur de la maison qui devoit souscrire le brevet accordé par le Roi. On ne voulut pas obmettre cette derniére formalité : les nouvelles lettres furent présentées à Michel d'Alaexos qui étoit pour lors Supérieur du Couvent, auquel le porteur ne manqua pas d'ajouter que Sa Majesté lui ordonnoit absolument de signer la commission sans autre replique. En cela il passoit ses ordres, Philippe n'avoit pas eu la pensée d'user d'une pareille violence. Le Prieur, sans s'effrayer de la menace qu'on lui annonçoit au nom de son Souverain, refusa avec fermeté de donner sa signature. Il dit qu'une pareille innovation étoit trop préjudiciable à son Ordre & aux priviléges de cette maison royale, & que si Sa Majesté vouloit être obéie, elle n'avoit qu'à choisir un autre Prieur, que pour lui il renonçoit volontiers dès ce moment à sa charge, plutôt que de faire ce tort à son Couvent.

Modération de Philippe.

Celui qui s'étoit chargé de la commission surpris de la réponse du Prieur, alla sur le champ en rendre compte à Sa Majesté. Toute la Cour étoit attentive à ce que c

Mo

Monarque alloit faire, il n'y avoit perſonne 1584.
qui ne s'attendît à le voir prendre feu ſur une deſobéiſſance d'un auſſi dangereux exemple, on s'imaginoit qu'il ne ſouffriroit pas qu'un petit Moine eût l'audace de ſe roidir contre la volonté de ſon Souverain, enfin on ne doutoit pas qu'il ne déployât ſur ce refractaire à ſes ordres les châtimens les plus rigoureux. Tout le monde ſe trompa: Philippe, bien loin de ſe choquer de la réſiſtance du Prieur, reſta tellement édifié du zèle de ce bon Religieux, que ſans autre réflexion il donna de nouvelles lettres en faveur d'un Docteur de la maiſon, en conformité du privilége de ce monaſtére. Non content de cette retractation, il récompenſa la fermeté d'Alaexos, qu'il promut à l'Evêché de Cuença. De ſon côté le Religieux fit admirer ſon deſintéreſſement, par le refus qu'il fit d'abord de cette dignité. En cela il voulut donner une preuve éclatante de ſa modeſtie, ſuivant la manœuvre ordinaire de ces Eccléſiaſtiques hipocrites, qui voulant ſe donner le relief d'un zèle plein d'humilité, & de cette modération en effet ſi convenable à un Religieux, ne marquent jamais tant de répugnance à ſe voir élevez aux prémiers honneurs, que lorſqu'on les preſſe plus vivement de les accepter. Il faut le dire, on ne pouvoit plus ſurement ſurprendre l'eſtime de Philippe que par cet artifice. Quoiqu'à s'en tenir à l'expérience, les Princes d'ordinaire ſe laiſſent facilement éblouir par ces fauſſes apparences de deſintéreſſement, qui rejette avec une eſpéce d'obſtination les charges & les honneurs que le général des

1584. hommes ambitionne avec tant d'ardeur. En effet il paroit qu'il ne peut y avoir que les insensés & les Anges capables de mépriser les présens de la fortune, les premiers parce qu'ils n'en connoissent pas le prix, les autres parce que leur état les met au dessus des besoins de la nature humaine.

Acte de justice de Monarque.

Vers la fin de cette année il arriva une affaire fort grave, qui ne fut pas l'effet du hazard, mais la suite d'un dessein prémédité. Le Marquis de la Cerda, passionnément amoureux de la femme d'un marchand de Gand, après avoir employé sans succès auprès de cette belle les plus brillantes promesses, même les menaces les plus effrayantes qu'il lui faisoit faire par ses entremetteurs, résolut de l'enlever de force pendant la nuit d'entre les bras de son mari. Il exécuta son projet avec le secours de deux ou trois de ses confidens, & devenu possesseur de l'objet de ses plus tendres desirs, il ne songea qu'à s'en procurer la jouissance, sans trop se mettre en garde contre les suites de son crime. Le mari poursuivit en justice le ravisseur, & forma sa plainte devant les Juges ordinaires. Ce fut sans succès, les Magistrats ne voulurent en aucune maniére recevoir sa requête, soit qu'ils craignissent le grand crédit du Marquis & de s'attirer sa haine & sa vangeance, soit qu'en qualité d'amis de ce Seigneur ils voulussent le mettre à couvert de la honte d'une condamnation. Le mari rebuté pénétra jusqu'au Trône, & alla se jetter aux pieds du Roi. Il eut audience, & après avoir exposé le sujet

jet de ses plaintes, Philippe fit venir les Juges qui avoient refusé justice, les dépouilla de leurs charges, les mit en jugement devant un autre tribunal, par lequel il les fit condamner aux mêmes peines dont les loix punissent le rapt. Tous leurs biens furent confisqués, & par son ordre la moitié de ces biens fut remise au mari de la femme ravie, pour reparation en quelque sorte de son honneur. De plus cet équitable Monarque, pour dédommager les parens & les héritiers des Juges punis, leur accorda recours contre la personne & les biens du Marquis. Ils ne manquérent pas de le poursuivre vivement, ils eurent le moyen de le faire arrêter, & l'amenérent au Roi. Sur le champ ce Prince ordonna aux premiers Juges dégradés de reprendre leurs emplois, & de juger le criminel suivant la rigueur des loix : Dieu sait s'ils adoucirent les peines prononcées contre les ravisseurs.

1584.

Fin du VII. Livre.





LA VIE DE PHILIPPE II. ROI D'ESPAGNE.

SECONDE PARTIE.

LIVRE VIII.

ARGUMENT DU LIVRE HUITIEME.

Vues du Duc de Savoye & du Roi d'Espagne. Le Duc passe en Espagne. Philippe va au devant de lui jusqu'à Sarragosse. Cérémonie des épousailles. Fêtes à ce sujet. Création de Chevaliers. Les deux époux retournent en Italie. Mort de Grégoire, promotion de Sixte V. Ambassadeur du Duc de Parme à Madrid.

Madrid. Délibération sur ses demandes. Restitution du château de Plaisance à Farnese. Résolution du Pape contre les bannis. Circonstance remarquable de sa lettre au Roi Catholique. Le Roi de Navarre & le Prince de Condé excommuniés. Différends entre le Roi de France & le Pape. Comment terminés. Demande de Philippe aux Napolitains. Conduite du Duc d'Offone. Troubles à ce sujet. Indignation du peuple contre Storace. Son corps trainé par la ville. Suites & fin de ce tumulte. Deputés des Etats en France. Philippe tâche d'empêcher qu'ils n'ayent audience. Démarches de son Ambassadeur. Réponse du Roi de France. Offres des Députés. Réponse du Roi. Situation des affaires de ce Monarque. Les Hollandois demandent du secours à l'Angleterre. Indignation de Philippe contre Elizabet. Conseil tenu à ce sujet. Sentiment pour la guerre contre l'Angleterre. Comment cet avis est reçu. Opinion différente. Avis d'Alexandre Farnese. Embarras de Philippe. Sa joye au sujet de la guerre entre les Turcs & les Persans. Détail de cet événement. Prise de Tauris. Infidélité & barbarie des Turcs. Défi des Persans aux Turcs. Bataille & défaite des Turcs. Conduite de la Porte à cette occasion. Sujets de mortification pour Philippe. Ce Monarque tâche de faire alliance avec la Porte. Traité entre Elizabet & les Etats. Allegresse publique à ce sujet. Le Comte de Leicester passe dans les Pays-Bas. Dont il est déclaré Gouverneur. Indignation de la Reine à ce sujet. Satisfaction que lui donnent les Etats. Ordres du Roi d'Espagne

 contre

contre les Anglois. Fêtes célébrées à Turin. Eloge du Duc Charles-Emanuel. Desseins sur la Suisse qu'il inspire à Philippe. Lettre sur les forces de cette République. Heureuse situation de Philippe. Tranquillité de ses Etats.

1585.

Vues du Duc de Savoye & du Roi d'Espagne.

DAns les projets de guerre & de conquêtes, que Charles-Emanuel méditoit depuis qu'il étoit sur le Trône de ses ancêtres, ce Prince avoit une impatience extraordinaire de passer en Espagne, où sa nouvelle alliance lui faisoit espérer toutes les ressources propres à remplir son ambition. En effet il entreprit ce voyage avec tant d'empressement, moins pour terminer son mariage avec l'Infante Catherine, que dans la vue d'obtenir du Roi son beau-pere des forces, capables de le mettre en état de poursuivre avec succès son expédition contre la ville de Genéve, qui faisoit l'unique objet de sa politique. De son côté Philippe souhaitoit avec passion de voir son nouveau gendre, autant pour consommer l'établissement de sa fille, que par raport à ses propres intérêts. Ce Monarque habile prévoyoit une rupture inévitable avec les François, & vouloit assurer ses Etats d'Italie par une ferme intelligence avec le Duc de Savoye, qui étoit le boulevard le plus assuré de ce pays. Par ces motifs de part & d'autre il n'étoit pas difficile à ces deux Potentats de s'unir, d'autant moins encore que le Duc marquoit ouvertement de la disposition à prendre parti contre la Couronne de France, à laquelle même il faisoit sou-

souvent des plaintes améres des injures que son Pere en avoit reçues. 1585.

En conséquence des vues dont je viens de parler, Philippe au commencement de cette année envoya un ordre à Doria de se transporter avec vingt cinq galéres sur les côtes de Génes, pour y embarquer le Duc de Savoye son gendre. L'Amiral obéit sur le champ, & arriva après une navigation heureuse.

Le Duc passe en Espagne.

Les superbes préparatifs que Charles-Emanuel faisoit pour son voyage le retinrent quelque tems. Il étoit accompagné de plus de cent Seigneurs tous avec une suite magnifique, outre le cortége ordinaire de sa maison, savoir ses Gentilshommes, estafiers, & autres domestiques, qui par la variété & la richesse des habillemens formoient la Cour la plus belle & la plus leste de l'Europe. En effet l'Espagne en fut d'autant plus surprise, qu'on ne s'y attendoit pas d'y voir paroitre un Prince beaucoup au dessous du premier ordre avec une pompe digne des Têtes couronnées. Aussi le tems qu'il falloit mettre à faire les arrangemens convenables pour une Cour aussi nombreuse & aussi brillante, retarda, comme je l'ai dit, le départ du Duc, que Doria fut obligé d'attendre quelques jours à Villefranche. Le Prince vint, & l'embarquement ne se fit que vers le 7 de Mars. On fit voile aussitôt, & en moins de quatorze jours l'escadre poussée par un vent favorable entra dans le port de Barcelone. Après un jour de repos, Charles se rendit par terre à Sarragosse, dans les carosses & autres voitures que le Roi lui avoit envoyées. Il faut observer qu'aussitôt que le Duc eut mis pied à

1585. terre à Barcelone, il fit partir un des Seigneurs de sa Cour, pour aller saluer de sa part le Roi & l'Infante sa future épouse, & leur donner avis de son arrivée dans ce port.

Philippe va au devant de lui jusqu'à Sarragosse.

Cependant Philippe, suivi de la nouvelle Duchesse, des deux Infantes ses filles, des principaux Seigneurs d'Espagne & de ses autres Royaumes, s'étoit avancé jusqu'à Sarragosse, pour y attendre le Duc, qui n'arriva que six jours après. D'abord qu'on le sut près de la ville, le Roi alla au devant de ce Prince avec une suite très nombreuse, qu'il envoya à sa rencontre jusqu'à la distance de deux milles, mais il ne s'éloigna point des portes de plus de cent pas ou environ. Il reçut son gendre avec des témoignages d'une joye extraordinaire, il le combla d'honneurs, au grand chagrin des Grands, qui avoient ouvertement déclaré ne vouloir donner au Duc que le titre qu'il leur donneroit, savoir celui d'Excellence. Philippe prévint cette difficulté, & fixa le cérémonial par sa propre conduite: en abordant son gendre il lui dit, Votre Altesse soit la bien-venue; c'en fut assez, cette décision ferma la bouche à tous les Grands, qui n'osérent plus disputer la prééminence.

Cérémonie des épousailles.

Après les premiers complimens, le Duc entra dans le carosse du Roi, à la gauche duquel il se plaça. En cet ordre ils allérent au palais, où après qu'ils se furent reposés deux heures, on fit dans l'appartement de Sa Majesté la cérémonie des épousailles, par un baiser à la bouche que le Duc donna à la Princesse, au doigt de laquelle il mit ensuite l'an-

l'anneau nuptial, le Roi tenant lui même la main de l'Infante sa fille. A cette solemnité assistérent, le Cardinal de Seville qui quelques jours auparavant avoit reçu le chapeau, ce Prélat se nommoit Roderic Castro, d'une illustre noblesse & d'un mérite très distingué; de plus le Cardinal Granvelle qui célébra le mariage, le Nonce du Pape Evêque de Taverna, l'Archevêque de Sarragosse, & quelque autre Prélat de la Cour. On y vit encore les Ambassadeurs alors résidens auprès de Sa Majesté Catholique, dont le plus considérable étoit Vincent Gradenigo, fameux dans la République de Venise par son éloquence & son habileté dans les négociations, enfin plusieurs autres Ministres de Puissances inférieures; mais une grande maladie empêcha celui de l'Empereur de s'y trouver. 1585.

Fêtes à ce sujet.

Le lendemain les nouveaux époux furent conduits à la Cathédrale, sous un voile très riche & d'une blancheur éclatante, suivant la coutume d'Espagne. L'Archevêque de Sarragosse, par le droit qui lui appartenoit dans la capitale de son Diocèse, célébra la Messe pontificalement, & fit le reste de la cérémonie. Le service fini, on retourna au palais, où Sa Majesté dina en public avec le Duc, la nouvelle Duchesse, & l'Infante Isabelle, qui étoient tous trois à un même côté de la table vis à vis du Roi. Ensuite ces noces furent solemnisées par diverses réjouissances, & le soir il y eut un bal magnifique. Plusieurs jours de suite on donna des fêtes différentes, des joutes, des tournois, & autres exercices ordinaires à la Noblesse, où les Seigneurs à l'envi s'efforcérent de pa-

1585. roitre dans les plus superbes habits. Mais dans ces diverses actions ceux qui se firent remarquer avec plus d'éclat, furent le Duc de Medina de Rio Secco, l'Amirante de Castille, le Duc d'Albuquerque, le Duc de Medina-Celi, le Duc de Maqueda, le Marquis de Denia, le Duc de Pastrana, le Marquis d'Aguilar, le Prince d'Ascoli, & le Grand Commandeur de Castille Gouverneur du Prince Don Philippe & Grand-Maitre de sa maison. Toutes ces fêtes furent décorées par un nombre infini d'autres Gentilshommes distingués, quoique d'un rang inférieur aux Grands que je viens de nommer. Cette brillante Noblesse, mêlée d'Espagnols & d'étrangers, étoit accourue de toutes parts pour honnorer une aussi pompeuse solemnité qui intéressoit tant le Roi son souverain. Chacun de ces assistans avoit fait les plus grandes dépenses pour paroitre avec tout le faste possible, on étoit embarassé à qui donner le prix soit pour la magnificence & le bon gout des habits, pour la richesse des livrées, pour le nombre des domestiques, ou la beauté des équipages, sur tout pour les ornemens des chevaux qui d'ordinaire frappent le plus & font le plus d'honneur dans de semblables occasions, ensorte qu'on peut dire qu'il ne s'étoit jamais vu d'assemblée ni si nombreuse, ni si illustre, ni qui présentât à la fois tant de magnificence si bien entendue & si variée.

Création de Chevaliers.

La solemnité de ces noces dura trois mois entiers, toujours dans des plaisirs, dans des divertissemens nouveaux & d'une égale pompe. Dans cet intervalle, quelques Grands changé-

changérent plusieurs fois d'habits & de livrées. Mais ce qui acheva de rendre ces fêtes plus éclatantes, fut que vers la fin le 24. de Mai le Roi créa Chevaliers quelques Seigneurs, du nombre de cette illustre suite que le Duc avoit amenée. Entre ceux qui reçurent cet honneur, Philippe conféra la Croix de l'Ordre de St. Etienne à Jean-Baptiste de Savoye & au Marquis de la Chambre, présens; outre lesquels il fit une promotion d'absens, savoir, le Marquis de Nemours cousin du Duc, & Ascanio Roba: de plus Charles Pallavicini qui venoit d'être fait Grand-Ecuyer de la nouvelle Duchesse, le Comte Octave San-Vitalé, & Michel Bonelli. Huit jours après ce même Monarque donna le Collier de l'Ordre de la Toison d'Or à trois Princes qui furent, le Duc son gendre, l'Amirante de Castille, & le Duc de Medina-Celi : & à cette occasion les fêtes, les plaisirs redoublérent avec la même magnificence. Enfin on ne se sépara point sans se faire réciproquement de très riches présens, le Roi au Duc, le Duc au Roi, & les Seigneurs des deux Cours les uns aux autres. 1585.

Les deux époux retournent en Italie.

Au commencement de Juin les nouveaux mariés prirent congé de Philippe, qui voulut les conduire jusqu'à Barcelone, avec le Prince Don Philippe, la prémiere Infante, & une nombreuse suite de Grands & de Seigneurs d'Espagne. L'adieu se fit enfin, le Duc & la Duchesse montérent sur la Capitane de Doria, dont l'Escadre étoit alors de quarante galéres. Après une navigation heureuse, ils arrivérent à Génes, où l'Ami-

ral

1585. ral les reçut & les traita dans son palais avec une splendeur sans égale. De Génes le Duc passa à Nice, de là à Turin; les peuples de cette capitale le reçurent & leur nouvelle Souveraine avec toutes les marques de la plus sensible allegresse, & célébrérent le mariage par de nouveaux divertissemens. A l'égard du Roi d'Espagne, il étoit retourné à Sarragosse, où les Etats s'étoient assemblés par son ordre: il y fit reconnoitre pour son successeur l'Infant Don Philippe, à qui l'on prêta le serment avec les cérémonies ordinaires. Ensuite Philippe revint en Castille, pour y prendre du repos & les ménagemens qu'exigeoient les fréquentes infirmités, qui avoient fort affoibli son tempérament.

Mort de Grégoire, & promotion de Sixte V.

Pendant son séjour à Sarragosse, il reçut la nouvelle de la mort du Souverain Pontife Grégoire XIII, & quelques jours après arriva l'avis de l'exaltation du Cardinal Montalte, qui prit le nom de Sixte V. J'ai écrit amplement la vie de ce Pape, qu'une excessive sévérité a rendu si fameux dans l'univers. Sa promotion sur la Chaire de St. Pierre se fit à Rome le 24. d'Avril, & peu auparavant les Ambassadeurs du Japon étoient arrivez dans cette capitale de Livourne, où ils avoient pris terre, & été reçus par le Grand-Duc en personne, qui les avoit comblés d'honneurs & de caresses. Parvenus à Rome, les Cardinaux, les Ambassadeurs, toute la Noblesse, se disputérent le plaisir de leur donner tous les témoignages de la plus vive affection. Le nouveau Pontife voulut qu'ils assistassent à la cérémonie de son couronnement, ensuite il leur donna audience dans

dans un Consistoire public, comme avoit fait son prédécesseur, qu'ils avoient trouvé encore vivant, & qui étoit tombé malade le lendemain de leur réception. 1585.

Ambassadeur du Duc de Parme à Madrid.

Dans ces entrefaites arriva à la Cour d'Espagne Pomponio Torelli Comte de Montechiarugolo, revétu du caractére d'Ambassadeur du Duc & du Prince de Parme. Je m'abstiendrai de décrire les particularités de l'accueil gracieux que Philippe fit à ce Ministre, pour me renfermer à dire les sujets de son voyage. Il étoit chargé de deux commissions, l'une au nom du pere, l'autre de la part du fils. Quant à la prémiere, il s'agissoit de solliciter la restitution du château de Plaisance, si nécessaire, non seulement à la sureté des Etats du Souverain de Parme, mais encore à la conservation de sa propre vie. Au dernier égard, on alléguoit que le séjour des Espagnols maitres de cette forteresse enhardissoit les malintentionnés de la ville de Plaisance, & tous les scélérats qui ne respirent que les forfaits, à entreprendre contre la personne du Duc. Crainte fondée sur des exemples, puisque peu auparavant quelques conjurés, convaincus de ce crime, s'étoient mis à couvert des poursuites à la faveur de cette garnison, & demeuroient en état d'accomplir impunément leur premier dessein, s'ils en trouvoient l'occasion. Alexandre Farnese avoit chargé le Comte de presser les préparatifs pour la guerre des Pays-Bas. De plus ce Prince appuyoit de toute sa faveur la demande de son pere, mais avec défense expresse de recevoir cette grace, si on l'obtenoit, comme une récompense

1585. pense de ses services, pour ne pas laisser répandre le bruit que le Duc, peu considéré à la Cour d'Espagne, ne devoit le succès d'une affaire aussi importante, qu'au seul crédit de son fils.

Délibération sur ses demandes.

Philippe écouta la proposition de l'Ambassadeur, d'une maniére à faire espérer une issue favorable. Ce Monarque remit en même tems le mémoire entre les mains & au jugement du Cardinal Granvelle, du Grand-Commandeur de Castille, & de Don Jean Idiaquez qui depuis la disgrace de Perez avoit été élevé à la charge de Sécretaire d'Etat. Mais Philippe défendit expressément à ces commissaires de Communiquer cette affaire à aucun des autres Ministres du Conseil, comme s'il avoit voulu faire entendre qu'il ne se faisoit aucune violence, mais qu'il craignoit d'en faire à ses Conseillers, de rendre une place dont toutes les loix déclaroient la restitution légitime. Les Juges ne tardérent pas longtems à rendre réponse au Roi; & elle fut entiérement à l'avantage du Duc. En cette rencontre le Cardinal Granvelle donna à la Maison Farnese une preuve sensible de sa bonne volonté, & en soumettant les intérêts de politique à la justice de la cause du Duc, il voulut témoigner sa reconnoissance d'une obligatton particuliére qu'il avoit au Prince Alexandre, à qui le Seigneur de Champigni son frére publioit hautement devoir la vie. Avec ces motifs concourut encore le service particulier du Roi, qui requeroit qu'on animât par des graces le courage & le zèle du Général de ses Armées dans

les

les Pays-Bas, en même tems Gouverneur de ces Provinces. 1585.

Restitution du château de Plaisance à Farnese.

Sur le rapport des Commissaires, le Roi ne balança pas un moment à ordonner la restitution demandée par le Duc de Parme. Le Comte retourna en Italie, pleinement satisfait sur tous les points de sa négociation, & il fut chargé d'un ordre particulier au Duc de Terranova Gouverneur du Milanez, en l'absence du Commandant du château de Plaisance, de faire restituer cette forteresse. Cette résolution fut plutôt publique en Italie qu'en Espagne. Ainsi en conformité des ordres de Philippe, la garnison Espagnole sortit de la citadelle, en présence du Comte Borromée que le Duc de Terranova avoit envoyé à cette fin à Plaisance. Le Duc fit distribuer une paye entiére à chaque soldat, & tous les Officiers reçurent de beaux présens. Immédiatement après la sortie des Espagnols, une nouvelle garnison d'Italiens entra dans la place, dont le Duc remit le gouvernement à Léon-Lazare Aller Gentilhomme Allemand, qui dès sa plus tendre enfance avoit été élevé avec le Prince Alexandre, & d'une fidélité à toute épreuve. Le Prince Ranuce alla en personne prendre possession de la forteresse au nom de son ayeul, & termina cette cérémonie à la vue d'une troupe nombreuse de Noblesse d'élite qu'il avoit amenée. De leur côté le Duc pére des Princes & Alexandre son fils firent partir un Exprès, pour remercier Sa Majesté Catholique.

Résolution du Pape contre

A Rome, le nouveau Pontife n'eut pas plutôt reçu la thiare, qu'il donna à connoi-

1585. tre les bannis.

tre son amour pour la sureté publique. Le Roi d'Espagne avoit envoyé un Ambassadeur d'obédience, qui fut Philippe Comte d'Olivarez, dont j'aurai occasion de parler dans la suite en plus d'un endroit de cette Histoire. Sixte V. fit alors tout d'un coup éclore aux yeux de l'univers, ses grands & généreux desseins, que la naissance la plus vile, une patrie très abjecte, son commerce continuel dès sa plus tendre jeunesse avec de simples Freres d'un Ordre peu relevé, ne permettoient pas d'attendre dans un Sujet de cette espéce, parvenu à une dignité aussi éminente qu'épineuse. A son avénement le premier objet de ses soins, fut de chercher avec toute l'ardeur imaginable les moyens de réprimer l'insolence des bannis, qui poussoient leur audace à un point qu'il n'étoit plus permis de soutenir. Ceux de l'Etat Ecclésiastique entretenoient une étroite correspondance avec les proscrits du Royaume de Naples, & les Chefs des uns & des autres s'abouchoient souvent sur les confins des deux terres. Curzietto del Sambucco, retiré dans les bois des domaines de l'Eglise à la tête d'une grosse troupe de voleurs, concertoit ses brigandages avec Marc Sciarra, qui de son côté sortoit avec sa bande des forêts de Naples, pour se joindre à ses associés dans l'Etat Ecclésiastique; ensorte qu'ils formoient ensemble un corps de plus de quatre cens déterminés. Sixte V. fermement résolu d'exterminer ces scélérats, crut nécessaire d'écrire à Philippe d'envoyer sans délai les ordres les plus précis au Viceroi & aux autres Officiers du Royaume de Naples, de poursuivre

ſuivre ces bandits juſqu'à leur entiére extinction, pendant que de ſa part il feroit donner la chaſſe à ceux de l'Etat Eccléſiaſtique. 1585.

Circonstance remarquable de sa lettre au R. C.

Dans le contenu de ſa lettre on remarque les paroles ſuivantes, qui firent une vive impreſſion ſur l'eſprit de Philippe. „ N'étant „ pas convenable, *diſoit le fier Pontife en* „ *parlant du Royaume de Naples*, n'étant pas „ convenable que ce Royaume dont la ſou- „ veraine domination nous appartient, ni „ que l'Etat Eccléſiaſtique demeurent plus „ longtems en proye aux brigandages de „ cette canaille ſi dangereuſe, il eſt expé- „ dient que vous qui êtes notre feudataire „ n'ayez pas d'autre volonté que la nôtre ". Ces paroles frapérent extrêmement le Roi, on ne ſauroit dire quelle fut ſa ſurpriſe à la lecture de ces mots *notre Royaume* & *notre feudataire*, dont aucun autre Pape ne s'étoit encore ſervi. Il en fut piqué juſqu'au fond du cœur, & quoiqu'il prît aſſez ſur lui-même pour paroitre mépriſer ces hauteurs, il ne put retenir cette exclamation, *O Dieu, de quelle humeur ſera ce Pontife?* Malgré ſon reſſentiment il ne voulut pas lui déplaire, & ſur le champ il expédia un ordre au Duc d'Oſſone d'agir de concert avec les Miniſtres du Pape, pour exterminer ces perturbateurs de la tranquillité publique. En effet on leur fit une guerre ſi vive, qu'en peu de tems ils furent détruits ſans retour.

Le Roi de Navarre & le Prince de Condé excommuniés.

La ſeule choſe qui flatta ce Monarque dans le commencement de ce Pontificat, fut de voir dans le nouveau Pape une conformité de ſentimens & de deſſeins contre les Proteſtans. En effet Sixte dans ſes pré-

mieres

1585. miéres démarches manifesta sa haine pour les ennemis de son Siége, par la rigoureuse excommuniation dont il foudroya dans le premier Consistoire qu'il tint, le Roi de Navarre & Henri de Bourbon Prince de Condé, qu'il déclara inhabiles à succéder au Royaume de France, donnant à tous leurs vassaux & sujets l'absolution de leur serment de fidélité. Cette Bulle fut publiée le 11. de Septembre, & le 6. de Novembre suivant ces Princes mirent au jour un Ecrit, dans lequel ils protestoient de nullité de l'excommunication, & donnoient un démenti à quiconque avoit la hardiesse de dire qu'ils professoient une Religion hérétique. Au grand étonnement du Pontife, ils trouvérent même le moyen de faire afficher leur réponse, non seulement dans plusieurs endroits de la ville de Rome, mais encore dans l'intérieur du Vatican: ce qui dès ce moment donna à Sixte V. une estime singuliére pour les grandes qualitez du Roi de Navarre.

Différends entre le Roi de France & le Pape.

Ce qui dans cette occasion redoubla la joye de Sa Majesté Catholique, fut d'apprendre que dans ce tems-là on voyoit éclore un commencement de brouilleries très vives entre les Cours de Rome & de France; brouilleries que le politique Monarque ne manqua pas de fomenter par les intrigues de ses Ministres. Aussi avoit-il alors un intérêt sensible de susciter des ennemis à la Cour de France, sur-tout de lui attirer à dos le Souverain Pontife, parce qu'elle faisoit déja connoitre ses dispositions à soutenir les Flamans confédérez. Le su-

ſujet de la rupture entre Sixte & le Roi Très-Chrétien fut que l'Evêque de Nazaret, qui le fut depuis de Bergame, Prélat à la vérité d'un mérite ſupérieur, mais ſuſpect au Roi à différens égards, ayant été nommé Nonce en France, Henri ſe vit contraint d'écrire à ce Miniſtre de s'arrêter ſans paſſer outre, juſqu'à nouvel ordre de Rome, en quelque lieu qu'il reçût ſa lettre. A cette nouvelle, le fougueux Pontife, ſans demander d'autres éclairciſſemens ſur cette affaire, ſans même vouloir entendre aucune juſtification, n'écoutant que ſa colére donna ordre à l'Ambaſſadeur du Roi de ſortir de Rome & de l'Etat Eccléſiaſtique dans l'eſpace de huit jours. Et comme l'Ambaſſadeur repliqua que pour ſa propre décharge il ſouhaitoit qu'on lui déclarât la cauſe d'une pareille violence, Sixte lui envoya dire pour toute réponſe, que s'il n'obéiſſoit pas ponctuellement à ſes ordres ſans autre replique, il le feroit conduire piez & poings liez juſques ſur les confins des terres de l'Egliſe. 1585.

Un procédé auſſi injurieux pénétra Sa Majeſté Très-Chrétienne de la plus vive douleur, elle en fit ſes plaintes, elle repréſenta qu'il n'y avoit point d'exemple d'un affront de cette nature, que jamais, dans quelque ſituation que les Puiſſances ſe fuſſent trouvées entre elles, pas même dans le cas d'une guerre déclarée, ni les Souverains Pontifes, ni les autres Potentats n'avoient renvoyé d'une maniére auſſi inſultante un Ambaſſadeur de la Couronne de France. On en vint de part & d'autre à des manif- Comment terminez.

ſeſ-

1585. festes, à des apologies, pour se charger réciproquement du tort & justifier sa conduite. Enfin, comme il arrive assez ordinairement en pareilles rencontres, toutes ces procédures aboutirent à rendre aux yeux du public les Ministres responsables de la rupture, pour n'avoir pas fait des rapports exacts & fidéles à leurs Souverains, qui pourtant en leur particulier prétendoient avoir eu raison d'en venir à d'aussi grandes extrêmitez. Cette affaire donnoit lieu de craindre des suites fâcheuses, si le Cardinal d'Este & d'autres Cardinaux ne s'étoient pas entremis pour rétablir l'union des deux Cours. L'accommodement fut conclu en peu de jours, à cette condition, que le Roi de France recevroit pour Nonce l'Evêque de Nazaret, & que de l'autre part le Pape rapelleroit à Rome le même Ambassadeur qu'il en avoit fait sortir.

Demande de Philippe aux Napolitains.

Pendant que ces choses se passoient à Rome, on vit naitre à Naples des desordres, qui donnérent les plus sérieuses inquiétudes au Roi Catholique. Voici le sujet de ces troubles. Philippe avoit convoqué les Etats d'Arragon à Monçon, & il étoit prêt à s'y transporter en personne avec toute sa Cour. Et parcequ'il avoit entendu dire qu'il y avoit dans ces cantons une grande disette de blé, il écrivit lettre sur lettre au Duc d'Offone Viceroi de Naples pour lui notifier le dessein où il étoit de se rendre à cette assemblée, & vû la circonstance du manque de grains, lui donner ordre d'en envoyer une quantité suffisante au lieu prescrit. Il est à remarquer que les lettres portoient

toient expreſſément cette reſerve, pourvû 1585.
que cet envoi ne prive pas le Royaume des provisions néceſſaires à ſa ſubſiſtance. Au premier ordre le Duc d'Oſſone fit aſſembler les Elus de la ville, auxquels il communiqua la volonté du Roi, mais il ajouta avec hauteur, que les priéres des Souverains étoient des commandemens abſolus. Cette demande fut reçue favorablement, les Elus répondirent qu'il y avoit dans le Royaume du blé en aſſez grande abondance, pour donner à Sa Majeſté la ſatisfaction qu'elle demandoit, ſans incommoder en aucune maniére le pays, pourvû que la proviſion deſtinée pour la Cour n'allât qu'à une certaine quantité.

Conduite du Duc d'Oſſone.

Il n'en fallut pas davantage pour fournir au Duc d'Oſſone, naturellement très avide, l'idée de faire ſon profit particulier de cet octroi. En peu de tems il tira du Royaume un amas ſi prodigieux de grains, dont la vente lui rapporta des ſommes conſidérables, que l'Eſpagne qui peu auparavant ſe trouvoit dans le beſoin, vit ſes magazins autant remplis, qu'il y eut de diſette dans toutes les Provinces de l'Etat de Naples, qui ſortoient d'une abondance extraordinaire. Ce vuide fut bientot aperçu, ceux qui étoient à la tête du gouvernement, informez qu'il n'y avoit plus de blé dans la Pouille, craignirent que la diſette ne ſe communiquât dans la capitale, & pour prévenir cet inconvénient, ils ordonnérent une diminution ſur le poids du pain. Le peuple ne ſouffrit pas impunément cette nouveauté, la ville retentit de ſes plaintes,

 de

1585. de ses lamentations, il protesta hautement qu'il ne consentiroit jamais à l'établissement de cette ordonnance. Il alléguoit comme une circonstance criante, qu'on songeoit à diminuer le pain, dans le tems qu'on avoit eu une recolte aussi abondante; qu'il étoit étrange alors d'entendre parler de disette, & de voir manquer le pain, d'autant plus que dans ce tems-là même le pain n'étoit déja pas assez gros, & qu'il deviendroit à rien pour peu qu'on entreprît de le diminuer.

Troubles à ce sujet. Bientôt toute la ville fut en rumeur, le peuple en furie commença à faire des imprécations contre les Chefs du gouvernement, qu'il rendoit responsables de la cause du desordre. Mais personne ne se vit plus en butte à sa haine & à ses violences, que Jean-Vincent Storacé Elu du peuple, & qui par sa charge étoit obligé de pourvoir à la fourniture des magazins publics. Storacé étoit un homme riche, & qui plusieurs fois avoit été élevé à cet emploi de confiance, par la grande réputation qu'il s'étoit acquise d'une probité toujours soutenue, & d'un attachement à toute épreuve aux intérêts de ses compatriotes. En effet il ne s'étoit jamais démenti à ces égards jusqu'à l'arrivée du Duc d'Ossone, mais ce Viceroi sut si bien se rendre maitre de son esprit, qu'il le faisoit condescendre à tout ce qu'il vouloit au desavantage & à la ruïne du peuple. Les Napolitains, avertis de la manœuvre de leur Elu, changérent en haine la considération & le respect dont ils étoient prévenus en faveur de cet Officier,

qui

qui allarmé de ces ſiniſtres diſpoſitions cher-cha tous les moyens imaginables de ſe juſ-tifier, & fit proteſter par tout de ſa part qu'il n'avoit jamais eu d'autre idée que de régler ſa conduite ſur les volontez & le bien du public. 1585.

Indignation du peuple contre Storacé.

Sur ces entrefaites, tous les autres Elus s'aſſemblérent au commencement de Mai dans St. Laurent, pour convenir des expé-diens propres à empêcher la diminution du pain. Storacé, qui étoit alors détenu au lit par une maladie feinte ou réelle, envo-ya en ſa place à l'aſſemblée deux perſon-nes eſtimées, qui furent Antoine Catalan & Camille de Pino, celui-ci Médecin, l'autre Docteur en Droit. Les Nobles conclurent à la diminution du pain attendu la diſette de blé, mais les députez du peuple ne vou-lurent jamais y conſentir, ainſi l'affaire de-meura indéciſe. Cependant Storacé, in-quiet de ce tumulte, & informé qu'il étoit ſeul en butte à l'indignation du peuple, qui commençoit à prendre les armes, crut le calmer par ſa préſence, & il ſe transporta dans la place publique, lieu ordinaire des aſſiſes. Les douleurs de la goute, dont il ſe trouvoit alors accablé, l'empêchérent d'y aller à pié, il s'y fit porter ſur une chaiſe par deux hommes. A peine eut-il paru, que la multitude courut à lui, & cria qu'elle ne vouloit plus que les aſſemblées ſe tinſ-ſent à St. Auguſtin. Comme il s'oppoſa avec vigueur à cette réſolution, il ſe vit tout d'un coup aſſailli par une foule de cet-te populace, & enlevé à une aſſez grande diſtance de là, non par deux, mais par plus

 de

1585. de mille perſonnes, ayant la tête nue, & pourſuivi des huées des ſéditieux, qui le chargeoient d'injures & de malédictions, ſouvent même lui jettoient des ordures ſur le viſage. Il fut conduit de cette maniére à St. Auguſtin, où il ne trouva pas moins de monde, qui à ſon arrivée augmenta le bruit par des cris tumultueux pleins de rage & de fureur. Dans ces triſtes circonſtances, le malheureux Storacé, couvert de boue & de pouſſiére, hors de lui-même, & dans un état pitoyable, eut toutes les peines à gagner le cloitre du monaſtére, où il courut riſque pluſieurs fois de la vie, quoiqu'il pût dire pour ſe juſtifier. Enfin voyant toutes ſes défenſes infructueuſes, il trouva le moyen de ſe faire deſcendre ſecrétement dans une cave mortuaire, où il comptoit s'être aſſuré un aſile impénétrable aux recherches & à l'animoſité de ſes ennemis.

Son corps trainé par la ville.

Dans le cours de cette ſédition, le Viceroi avoit envoyé quelques perſonnes de marque, pour tâcher par leur crédit de remettre les eſprits. Mais la rage des mutins étoit montée à un tel excès, qu'ils furent ſourds à toutes les remontrances, & les agens du Duc, après avoir eſſuyé toutes les inſultes & les violences imaginables purent à peine ſe tirer de leurs mains & garantir leur propre vie. En vain le Duc d'Oſſone fit aſſurer que le pain ne ſeroit pas diminué, en vain des Gentilshommes de la premiére diſtinction & reſpectez par le peuple parurent dans la foule, & firent les promeſſes les plus ſatisfaiſantes, cette populace animée n'écouta rien, & ne voulut

lut jamais entendre parler d'accommodement. Il lui falloit sans doute une victime, elle l'eut bientôt, l'infortuné Storacé fut découvert & tiré de sa retraite. Alors les rebelles ne mirent plus de bornes à leur ressentiment, peu touchez de voir leur Elu déja à demi mort, ils se jettérent dessus lui armez, les uns de couteaux, les autres de broches, de bâtons, & de pierres, chacun se fit un plaisir barbare de lui porter des coups, & ils achevérent de le tuer, sans lui permettre de se confesser suivant l'usage du pays. Sa mort n'assouvit pas leur haine, ils attachérent une corde au cou de ce cadavre froissé, le mirent nud, & le tirérent du couvent pour le trainer dans toutes les grandes rues & les places publiques, principalement dans celle où le peuple s'assemble ordinairement. Enfin ce corps fut déchiré en piéces sans qu'il restât un membre entier, & pendant cette cruelle exécution on n'entendoit que ce cri menaçant, *du pain, du pain, vive le Roi, & meurent ainsi les mauvais & infidéles administrateurs du gouvernement.* 1585.

Non contens de remplir leur rage par les insultes qu'ils firent à ce cadavre, ils ne se crurent pas satisfaits s'ils laissoient sur pié la maison du défunt. Ils s'y transportérent avec une fureur sans exemple, & se mirent à la piller & à en détruire tous les effets de la maniére la plus cruelle, ce qui dura jusques au soir. Quelques Péres Jésuites se flattérent de les arrêter à la vue du Crucifix qu'ils vinrent leur présenter, cet objet de leur culte ne fut pas plus respecté, les Suites & fin de ce tumulte.

1585. Religieux furent maltraitez, & ne virent d'autre ressource que de se soustraire à leurs violences le plutôt qu'il leur fut possible. Après avoir achevé le sac de la maison, ils furent sur le point d'y mettre le feu & de la raser jusqu'aux fondemens, les priéres de Don Gaspar Toraldo arrêtérent cette exécution. Pendant le tumulte, le Viceroi, dans la crainte qu'il n'eût de plus grandes suites, fit publier à son de trompe que son intention n'avoit jamais été de diminuer le pain, & qu'au contraire il étoit prêt à contribuer de tout son pouvoir à en faire augmenter le poids. Néanmoins il prit des mesures pour la sureté de sa personne, il renforça la garde de son palais, & y fit veiller nuit & jour. Ce qu'on peut dire à ce sujet, c'est qu'il donna lieu à tout le monde de l'accuser d'avoir manqué de courage, & de s'être rendu méprisable par ses démarches basses & indignes du poste qu'il occupoit. En effet au lieu de réprimer les mutins dans le commencement de la sédition, & de les réduire à leur devoir par sa présence soutenue des secours qu'il avoit en main, il fut lui-même tellement saisi d'épouvante, qu'il n'osa pas mettre la tête hors des fenêtres. Ce n'est pas qu'il laissât cette émotion impunie, il donna l'essor à sa cruauté, par la barbarie des supplices les plus inouis qu'il inventa pour punir les coupables. Le calme rendu, il ne pouvoit pas se rassasier de sang, & il poussa si loin sa vangeance, que le Roi informé de la rigueur des exécutions qu'il faisoit faire, lui envoya ordre d'y mettre fin, & de publier une amnistie générale pour tout ce

qui

qui s'étoit paſſé dans cette révolution. 1585.

Députez des Etats en France

Au commencement de cette année les Etats-Généraux des Provinces confédérées des Pays-Bas envoyérent en France des députez, qui s'embarquérent ſur quatorze vaiſſeaux de guerre dans le port de la Brille, avec une ſuite très nombreuſe. De la part du Brabant furent Richard de Merode, Jean Hinckartz, & Jean de Straalen. Le Docteur Léonin, le Docteur Gerard, & Jean de Ghent, repréſentoient la Gueldre. Au nom de la Flandre paroiſſoit Noel de Caron Seigneur de Schoonwall. La Hollande avoit nommé Arent de Dorp Seigneur de Maesdam & Léonard Caſembrot. De la part de la Zélande étoit Jaques Vale. Utrecht, commit Godard de Rede Seigneur d'Ameronge. Pour la Friſe Golger de Fartsma & Heſſel d'Aiſma devoient agir. Enfin Antoine de Lalain & Quentin Taffine avoient la procuration de Malines. Il y avoit pluſieurs Sécretaires de la députation. De plus les Etats par des lettres particuliéres avoient prié Pierre de Melun Prince d'Epinoi, qui ſe trouvoit alors à la Cour de France, de vouloir accorder ſa protection aux députez, & les ſoutenir de ſon crédit. Ces Ambaſſadeurs arrivérent en France vers le milieu de Janvier, mais les gros tems qu'il eurent ſur mer les contraignirent de prendre terre à diverſes repriſes en pluſieurs endroits, & par tout il y eut ordre de les recevoir avec beaucoup d'honneur & de marques d'affection. Enfin ils s'arrêtérent à Senlis, où le Roi Très-Chrétien fixa leur ſéjour, juſqu'à ce qu'il jugeât con-

1585. convenable de les laisser paroitre en public & de leur donner audience.

Philippe tâche d'empêcher qu'ils n'ayent audience.

Farnese averti de bonne heure de la résolution des Etats & du départ de leurs députez, manqua pas d'en instruire sur le champ le Roi Catholique. Cet avis reçu, Don Bernardin de Mendozza Ambassadeur de ce Monarque eut immédiatement après ordre de mettre tous les moyens possibles en usage, oppositions, remontrances, pour empêcher l'audience de ces Envoyez. Philippe même en écrivit à Henri, & lui marqua entre autres choses, „ qu'il ne pouvoit pas s'imaginer que Sa Majesté eût „ dessein de contracter alliance avec des „ peuples, qui non seulement étoient re„ belles de sa Couronne, mais encore qui „ se voyoient abandonnez de Dieu & des „ hommes. Des peuples qui, convaincus „ dans l'intérieur de leurs consciences de „ la grandeur des crimes dont ils s'étoient „ rendus coupables, marquoient leur des„ espoir de pouvoir obtenir leur pardon „ de leur Souverain naturel, par la démar„ che de recourir contre toute sorte de „ droits à une protection étrangére, sous „ l'offre de certaines conditions qu'il n'é„ toit pas en leur pouvoir d'accorder ".

Démarches de son Ambassadeur.

En conformité des ordres de Philippe, Mendozza se rendit plusieurs fois au Louvre, pour supplier le Roi de la part de son Souverain par les motifs les plus pressans, de vouloir considérer combien il seroit préjudiciable à tous les autres Potentats, & scandaleux à toutes les nations, de donner audience à des rebelles de cette espéce.

1585.

péce. Sur tout il insista avec force sur les circonstances où Henri lui-même se trouvoit alors, il lui représenta que ce seroit fournir un mauvais exemple à ses propres Sujets, qui prenoient la licence de former divers partis dans son Royaume. Par ces motifs qui intéressoient si particuliérement Sa Majesté Très-Chrétienne, le Ministre concluoit que non seulement elle devoit refuser audience aux Députez des Pays-Bas, mais encore qu'elle étoit engagée à les remettre au pouvoir de leur Souverain pour les punir. D'où il prioit instamment Sa Majesté de faire cette démarche qui regardoit le bien & l'avantage de toute la Chrétienté, de ne point admettre ces rebelles à son audience, de leur commander même de sortir sur le champ de son Royaume, d'autant que leur séjour si court qu'il pût être n'étoit que trop suffisant pour y répandre le poison de l'hérésie. Pour flatter davantage le Roi, il ajouta qu'il croyoit Sa Majesté trop généreuse, pour faire à l'égard des rebelles du Roi son maitre le contraire de ce qu'il avoit toujours fait contre les factieux de la France, aux offres desquels il n'avoit non seulement jamais voulu prêter l'oreille, mais contre lesquels même il avoit fourni ses forces & ses finances pour aider leur Souverain à les faire rentrer sous son obéissance.

Réponse du Roi de France.

Le Roi Très-Chrétien répondit à l'Ambassadeur que, „ bien loin de se sentir obligé de refuser audience aux députez des „ Etats des Provinces confédérées des Pays-„ Bas, il avoit les motifs les plus conformes „ à la justice pour les entendre. Qu'il n'a-

 „ voit

1585. „ voit jamais regardé ces peuples comme des
„ rebelles, mais comme de pauvres gens
„ opprimez & violentez contre tout droit
„ dans leurs priviléges, & dans tous les points
„ d'une liberté acquise & légitime. Que
„ les Rois de France n'avoient pas coutume
„ de refuser leurs secours & leur protection
„ à des malheureux qui gémissoient sous une
„ dure oppression: sur tout ceux qui avoient
„ toujours fait éclater les plus sincéres dis-
„ positions, de se réconcilier de bonne
„ foi avec leur Souverain naturel. Qu'il
„ savoit parfaitement que les Provinces a-
„ voient à cet effet présenté divers mémoi-
„ res à leur Roi, pour être reçus en grace,
„ & rétablir la tranquillité de leur pays,
„ mais que les Ministres d'Espagne les a-
„ voient toujours rejettez avec hauteur.
„ Qu'il accusoit les Ministres de ces injusti-
„ ces criantes, persuadé que le Roi avoit
„ trop de sentimens d'équité & d'amour
„ pour ses Sujets. Qu'ainsi ceux à qui l'on
„ refusoit justice, étoient en droit de se
„ pourvoir ailleurs, & de chercher les as-
„ sistances nécessaires ".

Offres des députez. Par cette réponse Henri fit assez connoître qu'il n'étoit rien moins que disposé à suivre les mouvemens de l'Espagne. Aussi prit-il la résolution d'admettre les députez à son audience, qu'ils reçurent le 13. de Février en présence du Duc de Joyeuse, du Sieur de la Valette, & de nombre d'autres Seigneurs de la Cour. Le Docteur Léonin Chancelier du Brabant porta la parole au nom de tous, & après les préliminaires & les complimens accoutumez, il exposa le su-

sujet de la députation à peu près dans ce sens. 1585.
„ Il dit que les Provinces confédérées des
„ Pays-Bas, enhardies par les promesses con-
„ solantes de Sa Majesté, la supplioient in-
„ stamment & avec la plus profonde humi-
„ lité de vouloir les recevoir au nombre de
„ ses plus soumis vassaux & Sujets, avec
„ priére très respectueuse & très ardente de
„ leur part de leur laisser l'exercice libre de
„ leur Religion, une pleine liberté de con-
„ science, & la jouissance de leurs privilé-
„ ges. Il ajouta que nonobstant les pertes
„ considérables que les Flamans confédérez
„ avoient souffertes, ils ne laissoient pas de
„ remettre au pouvoir & sous la domination
„ de Sa Majesté plus de quatre vingt dix
„ villes entourées de murailles, pourvues
„ d'artillerie, & de toutes les munitions de
„ guerre & de bouche convenables. Que
„ ces places étoient tellement fortifiées,
„ qu'elles pouvoient passer pour invincibles,
„ pour peu qu'elles fussent soutenues des
„ forces d'un Prince, même médiocrement
„ puissant. Outre ces avantages dans l'inté-
„ rieur du pays, que les Provinces avoient
„ ceux de plusieurs grands fleuves qui les ar-
„ rosoient, un bon nombre de ports vastes
„ & assurez, une quantité remarquable de
„ vaisseaux de guerre armés & en état
„ de livrer bataille en tout tems & contre
„ quelque puissance que ce pût être: sans
„ compter une quantité prodigieuse de bâ-
„ timens de transport, & d'autres pour le
„ commerce. Enfin ce qui faisoit un ob-
„ jet digne d'attention, qu'elles entretenoient
„ à leur service une foule de gens de mari-

1585. „ ne de tous les ordres, les plus expérimen-
„ tez, les mieux dreſſez, qu'il y eût chez „ aucune autre nation de l'univers : outre „ leurs magazins remplis de matériaux & de „ proviſions de toutes les eſpéces, en état „ de conſtruire & d'armer un plus grand „ nombre de vaiſſeaux de tous les rangs ".

Sur cette expoſition, l'Orateur pria Sa Majeſté Très-Chrétienne de vouloir ſe rapeller la conduite du Roi Henri ſon pére, qui par des motifs d'une moindre importance avoit entrepris la protection des Princes d'Allemagne. Fondé ſur cet exemple, il ſollicita ce Monarque de vouloir accepter une Souveraineté raiſonnable ſur ces Provinces, & les défendre contre les violences des Eſpagnols, qui cherchoient à les réduire ſous le joug de la plus odieuſe tirannie. Evénement d'autant plus à redouter pour la Couronne de France, qu'elle devoit s'attendre à ſe voir en butte aux continuelles attaques de l'ambitieuſe Cour d'Eſpagne, qui ne manqueroit pas de profiter de ce voiſinage pour envahir les Provinces de ce Royaume. Joint à cet intérêt, que Sa Majeſté Très-Chrétienne ſe couvriroit de gloire en ſe chargeant de rétablir les Pays-Bas dans leur premiére ſplendeur.

Réponſe du Roi.

A ces offres Henri répondit „ qu'il avoit „ un plaiſir ſingulier de voir en ſa Cour les „ députez des Provinces confédérées des „ Pays-Bas, & que pour le leur faire connoitre „ par des effets réels, à la nouvelle de leur „ arrivée dans ſon Royaume, il avoit envoyé „ ordre de leur faire par tout une réception, „ qui répondît à l'affection qu'il leur portoit.

„ Qu'il

„ Qu'il ſe ſentoit beaucoup plus honoré 1585.
„ qu'aucun de ſes prédéceſſeurs des grandes
„ offres que les Etats lui faiſoient, & de la
„ haute opinion qu'ils marquoient pour ſa
„ perſonne. Qu'il les en remercioit avec les
„ plus vifs ſentimens de reconnoiſſance &
„ d'amitié, qu'il ne pouvoit trop leur décla-
„ rer à quel point il faiſoit cas de leur bon-
„ ne volonté. Que depuis longtems il con-
„ ſervoit précieuſement le ſouvenir de ce
„ qu'ils avoient fait en faveur du Duc d'A-
„ lençon ſon frére, mais qu'il reconnoiſſoit
„ alors leur avoir une obligation plus ſenſible
„ de la bonne diſpoſition qu'ils témoignoient
„ à ſon égard. Qu'il leur promettoit de fai-
„ re pour eux tout ce qui ſeroit en ſon pou-
„ voir, & qu'il auroit toujours pour eux &
„ pour leur conſervation autant & peut-être
„ plus de zèle & d'ardeur, qu'il n'en pou-
„ voit faire éclater pour ſes intérêts perſon-
„ nels & le ſoutien de ſa propre Couron-
„ ne".

Situation des affaires de ce Monarque.

Malgré ces proteſtations vaſtes & brillantes, ce Monarque ne promit poſitivement aucun ſecours. L'état de ſes affaires ne lui permit pas de prendre des engagemens ſi onéreux, il ſe voyoit à la veille de ſe défendre contre une nouvelle faction prête à s'élever dans ſon Royaume. Un nombre de Catholiques s'étoient aſſemblez à Joinville, dans le deſſein de prendre des meſures pour ſoutenir les affaires de leur Religion, dont la ruïne leur paroiſſoit prochaine, à la vue de la puiſſance des Calviniſtes qui étoient maitres des principales charges de l'Etat. Cette confédération donna tant d'inquiétude à

 Henri,

1585. Henri, qu'il ne lui fut pas possible de suivre la résolution qu'il avoit prise de secourir les Flamans. Ce fut sans doute un coup de fortune pour le Roi Catholique, dont l'adroite politique ne manqua pas de fomenter ces divisions naissantes, par les intrigues de ses Ministres qui en effet les amenérent au point de se faire craindre. On avoit résolu dans cette assemblée de prendre les armes, sous la protestation de ne pas s'en servir contre la Couronne, mais seulement contre les hérétiques. Enfin on vit paroitre de toutes parts des Manifestes, des Edits, des menaces, & l'éclat auroit suivi de près, si quelques Seigneurs, touchez des suites affreuses qu'entrainoient ces troubles nouveaux, n'avoient pas procuré un accommodement entre le Roi & les confédérez. Il se conclut à cette condition, que les deux partis se réuniroient, pour tourner contre les Huguenots les armes préparées à leur propre destruction.

Les Hollandois demandent du secours à l'Angleterre.

Ainsi les Etats, déchus par tant d'incidens des espérances qu'ils avoient fondées sur la France, se tournérent du côté de la Reine Elizabet, qui les reçut à bras ouverts. Même pour un témoignage irrévocable de sa sincérité, cette Princesse parut vouloir rompre avec le Gouverneur des Pays-Bas. Dans le tems de la négociation, Farnese, instruit de ce qui se passoit, envoya un de ses Gentilshommes à Londres, sous prétexte d'y traiter de quelques affaires de commerce. La Reine pénétra aisément le véritable but de cette députation, & renvoya sur le champ le négociateur, non seulement parce qu'elle

jugeoit

jugeoit qu'il n'étoit venu que pour s'éclaircir de plus près sur ses desseins, mais encore pour donner une plus grande satisfaction aux Envoyez des Etats. Elle leur donna parole de sacrifier toutes ses forces à la défense des Provinces, mais pour son honneur elle exigea des suretez de tout ce qu'elle alloit faire pour leur service. Sur ce pié, les Etats envoyérent d'autres Ministres, munis de pleins-pouvoirs pour conclure tous les articles du nouveau Traité de confédération. 1585.

Indignation de Philippe contre Elizabet.

Pendant que toutes ces intrigues se ménageoient dans les Pays-Bas & en Angleterre, Philippe tenoit de fréquentes assemblées de son Conseil d'Etat, pour y délibérer des moyens de satisfaire le ressentiment qu'il avoit de l'acharnement de la Reine Elizabet à entretenir les Flamans dans la révolte, par les secours continuels qu'elle leur fournissoit. Il vouloit à quelque prix que ce fût en tirer vangeance, il ne s'agissoit que de déterminer la maniére de le faire avec éclat & sans risque. Cependant, quelque animé qu'il eût été jusqu'alors à satisfaire sa haine, les conjonctures des affaires ne le lui avoient pas permis, & par une sage politique il s'étoit fait assez de violence pour dissimuler ses injures. Mais il ne put tenir à la nouvelle de ce dernier Traité si capable de perpétuer les troubles des Pays-Bas, & rapellant alors tous ses griefs au sujet de l'obstination non interrompue de cette Princesse à soutenir la revolte des Flamans, sur tout pendant le Siége d'Anvers, qui sembloit devoir mettre fin à cette guerre; à la vue, dis-je, de tant d'affronts, ce Monarque s'émut tellement, qu'il ju-

1585. jugea qu'il y alloit de son honneur & de tous ses intérêts les plus chers de repousser la force par la force, & de poursuivre son ennemie par une guerre ouverte.

Conseil tenu à ce sujet.

Quelque fixe que fût cette résolution, qu'il avoit murement pesée sur tous les motifs les plus assortis à sa grandeur & à sa puissance, il se vit arrêté par les difficultez de l'entreprise & l'incertitude du succès. Il connoissoit parfaitement de quelle conséquence un revers seroit pour les affaires de la Monarchie, sur tout dans la situation embarrassée où elles se trouvoient, dans le tems même qu'il formoit le dangereux dessein d'assaillir l'Angleterre à main armée. Dans cet embaras, ce sage Souverain, accoutumé à ne rien entreprendre qu'après les plus mures réflexions, voulut avoir là-dessus de fréquentes conférences avec les plus habiles de ses Ministres, avant que de se disposer à une expédition de cette nature. Don Alvare Bassan Marquis de Ste. Croix, dont j'ai eu occasion de parler plusieurs fois, Sujet véritablement supérieur à tout autre pour son habileté dans la marine, ne cessoit de l'animer à cette guerre. Peut-être ce Général agissoit-il autant pour son intérêt personnel, que dans la vue de la gloire de son maitre & du bien général de ses Etats. Il avoit alors le commandement en chef avec une autorité presque absolue de toutes les Armées navales de la Monarchie sur l'Océan, & il espéroit se faire valoir & par rapport à sa charge, & par la néceſſité de lui remettre la conduite de la Flotte, vû que de son tems il n'y avoit personne plus capable que lui, & par sa va-

leur

leur & par sa grande expérience, d'être le Généralissime dans une occasion de cette importance. Un jour donc qu'on agitoit cette affaire dans le Conseil en présence du Roi, il parla de la maniere suivante. 1585.

„ Peut-être, TRE'S PUISSANT MONARQUE, „ ne paroitra-t-il étrange à personne, principalement à Votre Majesté, qui par une faveur extraordinaire a daigné me revêtir de la charge suprême du commandement en chef de ses Armées navales sur l'Océan; „ peut-être, dis-je, ne sera-t-on pas surpris, „ lorsqu'on délibére d'une expédition maritime, de m'entendre exposer mon sentiment avec cette hardiesse, que m'inspirent des lumiéres acquises par une longue „ expérience. Quand je considére la gloire „ & l'utilité de l'entreprise qui se propose, „ quand j'envisage une espérance presque „ certaine de voir ce grand projet conduit „ à une heureuse fin par les diverses ressources qui se trouvent dans cette puissante „ Monarchie, je confesse qu'il ne m'est pas „ possible, sans manquer au devoir que „ m'impose la qualité de fidéle vassal de Votre Majesté, de pouvoir m'abstenir de „ l'exhorter avec le zèle le plus vif, les „ priéres les plus ardentes, à vouloir consacrer sa puissance à une conquête, qui présente tant d'avantages pour ses peuples & „ une gloire inexprimable pour sa Couronne. Je supplie en premier lieu Votre Majesté de regarder comme la plus précieuse, „ la plus honnorable de ses prérogatives, l'auguste surnom de Catholique, qui lui a été

Sentiment pour la guerre contre l'Angleterre.

„ donné

1585. „ donné & confirmé par tant de Pontifes, „ que tout l'univers lui défére avec un applaudiſſement d'autant plus libre, qu'il voit „ Votre Majeſté faire profeſſion de ſoutenir ce glorieux titre par ſes actions, plutôt que de s'en prévaloir avec une oſtentation dénuée d'effets qui y répondent.

„ Sur ce point de vue, quelle plus grande gloire Votre Majeſté peut-elle déſirer „ que de rétablir, avant que de ſonger à tout „ autre intérêt, l'obéiſſance due à l'Egliſe, „ d'accroitre la réputation & l'honneur du „ Siége Apoſtolique qui l'a inveſtie d'une „ qualité auſſi éminente, d'augmenter l'ancienne vénération des autels dans un „ Royaume auſſi étendu & auſſi noble qu'eſt „ l'Angleterre? Quel relief plus éclatant, „ que celui d'acquérir le nom de deſtructeur „ de l'héréſie, qui a planté dans ce pays l'étendard de ſa rebellion, qui a établi ſon „ empire dans cette Ile, comme dans un „ aſile impénétrable aux forces de ſes ennemis? Votre Majeſté ne ſe rapelle-t-elle „ pas avec quel éclat les ſiécles précédens „ ont vu fleurir dans ce Royaume la piété, „ la juſtice, & la Religion? Votre Majeſté „ n'a-t-elle pas devant les yeux le nombre „ conſidérable de Catholiques, qui ſubſiſtent encore dans cet Etat? N'eſt-elle pas „ touchée des cris de tant de malheureuſes „ victimes de leur foi, qui attendent avec „ une impatience égale à leurs maux, le moment qui poura finir la cruelle perſécution, „ ſous laquelle ils voyent tous les jours leurs „ perſonnes en proye à la haine furieuſe des „ hérétiques? Et de quelle part peuvent-ils

„ eſ-

„ espérer avec plus de fondement leur déli- 1585.
„ vrance que de Votre Majesté, qui a vu
„ par elle-même une bonne partie de leurs
„ miséres, & qui est obligée de les prendre
„ sous sa protection par toutes les maximes
„ divines & humaines?

„ De ces motifs de gloire, d'intérêt de
„ Dieu, d'obligation indispensable à un Mo-
„ narque Catholique, je passe à l'utilité de
„ l'entreprise. Il est manifeste que rien ne
„ peut offrir à l'Espagne des avantages aussi
„ réels, aussi grands, non seulement par
„ rapport à ses intérêts présens, mais enco-
„ re pour sa sureté à l'avenir, que de n'a-
„ voir plus à redouter d'obstacles, d'opposi-
„ tions de la part de l'Angleterre. De cet-
„ te Puissance formidable s'élévent tous les
„ tourbillons, toutes les tempêtes qui infes-
„ tent les Indes. De là sortent les foudres
„ qui menaçent continuellement nos Flottes.
„ C'est cette implacable ennemie qui fo-
„ mente en tout tems, ou sous main, ou à
„ découvert, la rebellion des Pays-Bas, qui
„ fait aujourd'hui le principal sujet de la dé-
„ libération présente. Bien plus, & ce qui
„ doit principalement animer notre vangean-
„ ce, il est évident que les Anglois aspirent
„ à joindre ces Provinces à leurs domaines.
„ Mais que dis-je? C'est l'Angleterre qui
„ porte à la Couronne d'Espagne les plus
„ terribles coups dont elle souffre à présent
„ tant de dommage, c'est de cette fiére na-
„ tion que nous devons craindre à l'avenir
„ les secousses les plus capables d'ébranler
„ les fondemens de cette Monarchie.

„ Par rapport à l'incertitude du succès
„ qui

1585. „ qui frappe tant de perſonnes, qui jette „ dans les plus ſérieuſes allarmes à la vue „ trop précipitée des ſuites accablantes d'un „ revers, je ne vois pas ce qui peut empêcher Votre Majeſté de concevoir les eſpérances d'une victoire certaine. Ses forces de mer ont été de tout tems & très „ nombreuſes & très puiſſantes, elles ſont „ conſidérablement augmentées par l'acquiſition du Royaume de Portugal, n'eſt-on „ pas fondé à les dire formidables, même „ invincibles? A la vue de l'avénement de „ Votre Majeſté à ce Trône par ſon droit héréditaire, n'eſt-il pas ſenſible que Dieu a „ voulu lui faciliter les moyens de ſe déterminer à l'entrepriſe dont on délibére, & „ l'inviter par un accroiſſement de pouvoir „ à en preſſer l'exécution, tant deſirée des „ Catholiques, ſi redoutée des ſectateurs de „ l'héréſie? Peut-être même que cette ſuperbe Reine, au ſeul bruit des préparatifs „ de Votre Majeſté, ſe verra contrainte de „ rabattre de ſa fierté, de s'humilier, par „ l'impuiſſance de ſoutenir ſon orgueil, de „ défendre ſes domaines. En ce cas quelle „ gloire plus ſolide, quelle réputation plus „ durable Votre Majeſté pourra-t-elle attendre chez les Peuples Chrétiens?

„ De ce que je viens de dire on peut donc „ juger que la Flotte de Votre Majeſté, qui „ eſt déja en état d'agir, & qui ſera encore „ conſidérablement renforcée, ne peut avoir „ qu'un très heureux ſuccès contre l'Angleterre, qui ſe trouve dans l'impuiſſance abſolue d'oppoſer ſur mer des forces ſuffiſantes, même avec le ſecours de la Hollande

„ &

„ & de la Zélande. Pour donner à l'Ar- 1585.
„ mée navale qui fortira des ports d'Efpagne
„ tout le foutien néceffaire à un promt fuc-
„ cès, il faudra tenir prêt fur les côtes de
„ Flandres un gros corps de troupes, qu'A-
„ lexandre Farnefe aura le tems de mettre
„ fur pié, & de pourvoir de toutes les cho-
„ fes néceffaires pour l'expédition. La Flot-
„ te devenue maitreffe du canal facilitera le
„ paffage de l'Armée de terre, & la defcen-
„ te une fois faite, & toutes les forces réu-
„ nies enfemble, quel obftacle pourra-t-on
„ rencontrer dans fa marche, qui s'oppofera
„ à nos conquêtes, qui nous empêchera de
„ pénétrer dans les parties les plus reculées
„ du Royaume? En quoi donc confiftent les
„ forces, les efpérances, les reffources des
„ Anglois, pour les rendre fi formidables à
„ nos yeux? Ce ne peut être que la fituation
„ de leur pays, qui, pour avoir de toutes
„ parts la mer pour bornes, paroit inaccef-
„ fible, du moins où il ne paroit pas prati-
„ cable d'aborder fans fe mettre au hazard
„ d'effuyer les plus grands périls.

„ Mais cette même raifon doit faire en-
„ vifager le débarquement facile, la con-
„ quête inévitable & promte. Les Anglois,
„ trop remplis d'une confiance aveugle à cet
„ égard, ne fongent à rien moins qu'à pren-
„ dre les mefures convenables pour fe ga-
„ rantir d'une invafion, leur Ile eft ouverte
„ & dépourvue de forteresses qui puiffent en
„ défendre l'entrée. Dans cet état, fi une
„ fois on y a introduit une nombreufe Ar-
„ mée, fi l'on parvient une fois à fe forti-
„ fier dans des poftes lorsqu'ils y penferont
„ le

1585. „ le moins, qui pourra nous arrêter dans no-
„ tre courſe? L'expédition heureuſement ter-
„ minée, les Flamans n'auront plus de reſ-
„ ſource du côté de l'Angleterre, leur re-
„ volte tombe du même coup, il faut qu'ils
„ rentrent dans leur devoir, qu'ils implorent
„ la clémence de leur Souverain. Les in-
„ cendies ne durent, qu'autant qu'on laiſſe
„ la matiére propre à entretenir le feu; a-
„ t-on ôté tout ce qui eſt combuſtible, les
„ flammes les plus animées s'éteignent, il
„ ne reſte plus que des cendres. Il n'eſt pas
„ poſſible de conjurer par des moyens plus
„ efficaces l'orage terrible qui menace les
„ Provinces des Pays-Bas, Elizabet eſt dé-
„ terminée à ſecourir les rebelles de toutes
„ ſes forces, ſi Votre Majeſté ne diſſipe de
„ bonne heure la nuée prête à crever; il
„ ne ſera plus poſſible de couper ce nœud
„ Gordien, lorſque cette implacable enne-
„ mie aura eu le tems de le fortifier, de
„ l'embarraſſer d'un nombre infini de liens
„ qui le mettront à toute épreuve.

Comment cet avis eſt reçu.

Ce diſcours, prononcé par un Général du crédit & du poids du Marquis de Ste. Croix, parut faire impreſſion ſur l'eſprit des aſſiſtans, au moins fut-il fort applaudi par ceux qui entroient dans ſes vues ou par intérêt ou par amitié. Telle eſt la dangereuſe maxime pratiquée dans les Conſeils des Princes, plus particuliérement encore dans les délibérations des Républiques, de ſoutenir avec une complaiſance peu réfléchie les opinions de tels & tels Miniſtres, non par une ferme perſuaſion de leur ſolidité, mais par une politique

„ qu'on

qu'on croit devoir à la correſpondance étroi- 1585.
te où l'on ſe trouve avec le repréſentant.
Malgré le nombre d'amis admirateurs du ſentiment de l'Amiral, pluſieurs le combattirent, entre autres Don Jean Idiaquez, auſſi diſtingué par une naiſſance illuſtre, que recommandable par ſon expérience dans les affaires & par les ſervices qu'il avoit rendus. Auſſi étoit-ce un des Miniſtres les plus employez par le Roi, dont il ſavoit mieux que perſonne prendre l'humeur & les idées, ce qui le mettoit dans le plus haut degré de faveur. Ce Seigneur avoit rempli pluſieurs années de ſuite l'Ambaſſade de Génes, d'où il avoit été envoyé dans le même emploi à Veniſe, & après ſon retour en Eſpagne, Philippe très ſatisfait de ſes négociations précédentes, l'admit dans ſes Conſeils, même dans le ſecret du cabinet, & lui confia la conduite des affaires les plus importantes de la Couronne. Ce Miniſtre ouvrit donc ſon avis de la maniére ſuivante.

„ Si pour le ſuccès des expéditions militaires il n'étoit queſtion que de la valeur & de l'habileté du Général, il n'y a point de doute, TRES PUISSANT MONARQUE, qu'à faire attention à l'expérience conſommée du Marquis de Ste. Croix dans la conduite des Armées navales, l'entrepriſe dont il eſt queſtion ne paroiſſe du premier coup d'œil d'une néceſſité auſſi indiſpenſable, qu'il s'eſt efforcé de le faire voir. Pour moi, je crois néceſſaire avant toutes choſes de peſer, & de bien près de peur de s'embarquer trop imprudemment & de ſe „ trou-

Opinion différente.

1585. „ trouver hors d'état de prévenir les revers ;
„ toutes les difficultez qui peuvent traverser
„ la conquête qui fait le sujet de la délibéra-
„ tion présente. S'il m'est permis de dire ce
„ que je pense, j'y en vois en si grand nom-
„ bre & de si insurmontables, que je n'apper-
„ çois aucune espérance de réussir, que par des
„ coups imprévus de la fortune, sur l'atten-
„ te desquels il ne convient pas de hazarder
„ des Royaumes.

„ La situation de l'Angleterre est telle,
„ comme chacun sait, qu'il semble que la
„ nature ait pris plaisir à mettre cette Ile à
„ couvert des menaces de toutes les autres
„ nations. Ce Royaume renferme dans son
„ sein des forces si considérables & de si
„ puissantes ressources, que si elles ne sont
„ pas capables de faire la loi à ses voisins,
„ elles suffisent au moins à le défendre des
„ attaques d'un monde entier. Vérité d'au-
„ tant plus incontestable, qu'il est notoire
„ que ses habitans, non moins courageux
„ que riches, n'ont rien plus à cœur que la
„ défense de leur patrie. On ne peut en
„ disconvenir, ce pays par sa puissance in-
„ térieure se voit au dessus de tous les efforts
„ qu'on pourroit faire contre sa liberté, il
„ peut les repousser par lui-même sans avoir
„ besoin de secours ; & cet avantage, joint
„ à la forme particuliére de son gouverne-
„ ment, présente à quelque nation étrangé-
„ re que ce soit des obstacles invincibles
„ pour y faire une descente, & supposé qu'on
„ y mette le pié, il devient impossible de s'y
„ maintenir.

„ De toutes parts cette Ile est environnée

„ &

„ & défendue d'une mer en tout tems ſu- 1585.
„ jette à des tempêtes, qui rendent ſon ap-
„ proche dangereuſe & expoſée à une perte
„ manifeſte. Il y a peu de ports, il eſt vrai,
„ mais de chacun de ces ports une poignée
„ d'habitans peut défendre l'entrée à la Flot-
„ te la plus nombreuſe. Les Anglois ne le
„ cédent à aucun peuple de l'Univers, au
„ moins de l'Europe, pour la connoiſſance
„ de la marine, & leurs forces maritimes
„ jointes à celles des Hollandois & des Zé-
„ landois pourront ſans aucun doute faire tête
„ à la plus formidable Armée navale d'Eſpa-
„ gne, ſinon pour l'attaque offenſive, du
„ moins pour rendre ſes efforts inutiles.
„ Mais ſuppoſons que les tentatives réuſ-
„ ſiſſent, que la deſcente ſe faſſe, comment
„ pourra-t-on ſe ſoutenir?

„ Dans les conquêtes ordinaires, encore
„ plus dans celles qui ſont de cette importan-
„ ce, il faut de toute néceſſité pouvoir comp-
„ ter ſur la diſpoſition favorable d'une partie
„ des habitans, pour ſe voir au point de
„ remplir ſes deſſeins avec ſuccès. Sans cet-
„ te reſſource, nul eſpoir de réuſſir, les ren-
„ forts même qu'il convient en pareil cas de
„ faire venir continuellement de dehors,
„ quelque nombreux qu'ils puiſſent être,
„ doivent attendre plutôt leur défaite que la
„ victoire, s'ils ne ſont aidez des intelligen-
„ ces du dedans. On n'en doit point eſpé-
„ rer des Anglois, au moins ſur leſquelles on
„ puiſſe ſe fier avec prudence, c'eſt un peu-
„ ple jaloux de ſa liberté, de ſes privilèges,
„ de ſon gouvernement, ennemi de toute
„ domination étrangére. Juſques là même

1585. „ qu'il n'y a aucune fureté dans les promef-
„ fes des Catholiques de cette Ile, que l'in-
„ térêt de leur Religion ne feroit pas capa-
„ ble de faire facrifier la liberté de leur pa-
„ trie, pour laquelle on les verra toujours
„ prêts, fans en excepter aucun, à expofer
„ leur vie. Ainfi ces mêmes Anglois, qu'u-
„ ne même foi nous fait envifager comme
„ amis, fignaleront avec autant d'ardeur que
„ les autres leur zèle pour la défenfe de leur
„ pays. D'un autte côté, les fecours qu'il
„ conviendra d'avoir à tout moment, au-
„ ront tant de peine à parvenir dans l'Ile,
„ couteront tant de dépenfe, fans qu'on
„ puiffe s'affurer de leur jonction, que tou-
„ te les forces de l'Efpagne, ainfi affoiblies
„ par tant d'incidens, ne pourront jamais y
„ fuffire. Sur-tout dans la circonftance où
„ nous nous trouverons, d'avoir à combat-
„ tre contre un peuple, qui facrifiera tout
„ pour fe fouftraire au joug odieux des é-
„ trangers.

„ Votre Majefté n'a-t-elle pas elle-même
„ éprouvé, lors de fon mariage avec la Rei-
„ ne Marie, jufqu'où les Anglois portent
„ l'horreur pour toute efpéce d'étrangers,
„ même leurs amis & leurs confédérez? A
„ combien plus forte raifon marqueront-ils
„ leur haine contre une nation ennemie, qui
„ viendra dans le deffein de les foumettre à
„ fon empire? Ne fait-on pas les mefures
„ qu'ont prifes les Légiflateurs de ce Royau-
„ me, pour le garantir de toute domination
„ étrangére? La revolte des Flamans ne fuf-
„ fit-elle pas pour tirer le plus pur fang des
„ veines de l'Efpagne, fans ajouter encore
„ le

„ le ſoulévement contre lequel on aura à ſe 1585.
„ défendre en Angleterre, dès le premier
„ inſtant qu'on y aura débarqué ?

„ Par tant de motifs, ſoutenus de quanti-
„ té d'autres dont la force ſe fait peut-être
„ mieux ſentir, ſi l'on doit enviſager ſi peu
„ d'eſpérance de conduire cette entrepriſe à
„ une heureuſe fin, il ſeroit beaucoup plus
„ convenable (ſi toutefois je ne m'aveugle
„ pas) d'abandonner ce projet, attendu qu'il
„ eſt de la prudence & de la ſageſſe de s'en
„ tenir au certain, ſans chercher les hazards,
„ ſans courir le riſque de ſe rendre le jouet
„ de l'inconſtance de la fortune. Votre
„ Majeſté ne manque pas de moyens de fai-
„ re ſentir à la Reine d'Angleterre le poids
„ de ſa vangeance, elle peut employer contre
„ cette orgueilleuſe Souveraine, les reſſorts
„ qu'elle met elle-même en uſage, elle peut
„ lui ſuſciter aſſez d'embarras, ſans en ve-
„ nir à l'extrêmité dangereuſe d'une guerre
„ ouverte avec les Anglois.

„ La rupture réſolue, la guerre une fois
„ déclarée, l'expédition entrepriſe, ſi le ſuc-
„ cès ne répond pas aux eſpérances de Vo-
„ tre Majeſté, que deviendront les Catho-
„ liques d'Angleterre & d'Irlande ? Mais que
„ dis-je ? Comment tourneront les affaires
„ des Pays-Bas ? Ne ſera-ce pas ouvrir à
„ Elizabet les moyens faciles de fomenter les
„ troubles de ces Provinces ? Ne ſera-ce pas
„ lui préſenter l'apât propre à nourrir, à irri-
„ ter plus que jamais cette faim inſatiable
„ qui la dévore, d'uſurper la ſouveraineté de
„ ces domaines ? Combien plus après cette
„ révolution, unie avec les Hollandois & les

1585. „ Zélandois, aura-t-elle les forces nécessai-
„ res pour enlever les richesses des Indes, ce „ ne sera encore rien, pour porter le fer & „ le feu dans tous les coins de la Monarchie „ d'Espagne? Par la jonction de leurs for- „ ces, ces peuples acquerront tant de har- „ diesse, que les uns allumeront le feu d'un „ côté par des intrigues secrettes, les autres „ réveilleront ailleurs l'esprit de revolte, en- „ sorte que notre propre maison sera au mi- „ lieu des flammes, dans le tems même que „ nous voudrons embraser celle de nos en- „ nemis. Il est donc certain qu'une entre- „ prise de cette nature, non moins incertai- „ ne que dangereuse, non seulement ne peut „ rapporter que peu de gloire, encore moins „ d'utilité, mais encore qu'elle ne doit être „ suivie que de dommages particuliers à no- „ tre nation, qui de plus se verra l'objet des „ railleries, du blâme même de tout l'uni- „ vers.

„ Votre Majesté n'a donc d'autre parti à „ prendre que de tourner toutes ses vues, „ toutes ses forces à la conquête des Pays- „ Bas, sans donner de relâche aux rebelles. „ Les choses sont à présent disposées de ma- „ niére, que Votre Majesté peut être sure „ du succès. Le Prince de Parme maitre „ d'une puissante Armée que ses victoires ren- „ forcent tous les jours, si l'on employe à „ l'attaque des Provinces de Hollande & de „ Zélande la Flotte destinée contre l'Angle- „ terre, Votre Majesté doit s'assurer de voir „ en peu de tems la fin de cette rebellion, „ tout ce pays remis dans son premier état „ d'obéissance à l'Eglise Catholique. Je „ mets

„ mets cet objet avant tous les autres, con- 1585.
„ vaincu qu'il eſt le premier mobile des dé-
„ marches de Votre Majeſté, qu'il va mê-
„ me avant la maxime d'Etat, qui ſembleroit
„ devoir d'abord lui inſpirer le deſſein de ré-
„ tablir ſa Couronne dans la jouiſſance légi-
„ time & primitive de ces domaines. Que ſi
„ dans le cours de cette guerre la Reine
„ d'Angleterre, par des intérêts perſonnels
„ peut-être plutôt que pour le bien général
„ de ſon Royaume, continue de combler la
„ meſure des offenſes dont Votre Majeſté ſe
„ plaint avec tant de juſtice, alors Votre Ma-
„ jeſté, par une réſolution plus aſſortie à l'é-
„ tat de ſes affaires, plus avantageuſe, & qui
„ ſera accompagnée d'une fortune conſtante,
„ parce qu'elle ſera fondée ſur tous les droits
„ de l'équité, alors, dis-je, Votre Majeſté
„ poura ſatisfaire ſon reſſentiment par une
„ guerre ouverte. Alors Votre Majeſté ſe
„ verra applaudie de l'univers entier, frappé
„ du juſte fondement d'un éclat, auquel tout
„ le monde reconnoitra qu'elle a été con-
„ trainte d'avoir recours. Au lieu qu'une
„ vangeance trop précipitée donnera ſujet de
„ croire qu'elle n'a pour but que l'ambition
„ de dominer, que Votre Majeſté, non con-
„ tente de la nouvelle acquiſition du Portu-
„ gal, veut encore ajouter l'Angleterre à la
„ vaſte étendue de ſes Etats, pour ſe frayer
„ le chemin à la Monarchie univerſelle,
„ qu'on croit généralement être l'objet favo-
„ ri de la politique de nos Souverains, &
„ des vœux de la nation Eſpagnole. Pour
„ ne pas ennuyer Votre Majeſté & le Con-
„ ſeil par la longueur de mon diſcours, je fi-

1585. „ nis en concluant que, si l'expédition d'An-
„ gleterre ne réussit pas, comme il y a lieu
„ de le craindre, (fasse le Ciel au reste que
„ je me trompe) il n'y a point de doute que
„ ce sinistre événement ne doive rendre é-
„ ternelle la revolte des Flamans, qui ani-
„ mez par notre disgrace se croiront en état
„ de mépriser nos efforts, d'autant plus que
„ l'importance de ce premier avantage ne
„ manquera pas d'avoir pour eux les suites
„ les plus heureuses".

Avis d'Alexandre Farnese.

Philippe ordonna aux deux Ministres opinans de mettre leurs sentimens par écrit, & ce Monarque examina en particulier avec Granvelle les raisons alléguées de part & d'autre. Le Cardinal, pour faire honneur au Gouverneur Général des Pays-Bas, représenta au Roi qu'il seroit à propos de savoir l'avis de ce Prince, qui dans le voisinage de l'Angleterre pouvoit connoitre mieux que personne la situation présente de la Reine, les forces de son Royaume, la qualité & les dispositions de ses Sujets Catholiques. Sur cette remontrance le Roi envoya sur le champ les deux mémoires en Flandres, avec ordre à Farnese de lui marquer ce qu'il en penseroit, & en même tems son opinion particuliére sur l'entreprise projettée. Alexandre se trouva fort embarrassé de la demande, il se faisoit un véritable scrupule de prendre parti contre l'un ou l'autre des Ministres souscrivans, dont il étoit également ami. Obligé néanmoins de se déclarer, il le fit, mais quelque ménagement qu'il voulût avoir pour le Marquis de Sainte Croix, comme il n'é-
toit

toit pas poſſible de réunir deux avis auſſi contraires, le ſien parut donner la préférence à celui d'Idiaquez. Entr'autres conſeils, dans le cas que l'expédition d'Angleterre fût réſolue, il jugea d'une néceſſité indiſpenſable de conquérir quelque port en Zélande, & cela pour deux raiſons de la derniére importance. La premiére, pour avoir à portée de la Manche un lieu ſûr où l'Armée navale pût ſe mettre à l'abri des tempêtes, & ſe retirer ſi elle eſſuyoit quelque revers: la ſeconde, parce que la poſſeſſion d'un poſte dans cette Province maritime rendoit les ports de Flandres entiérement libres, & aſſuroit contre les attaques des Hollandois & des Zélandois tous les convois que le Prince ſeroit obligé de faire partir pour la Flotte. 1585.

Embarras de Philippe.

Cette diverſité d'opinions jetta Philippe dans une incertitude accablante. Enfin dans l'embarras de prendre une réſolution fixe, il ſe détermina à remettre ſon entrepriſe à un autre tems. On marque pluſieurs motifs de cette conduite. Les uns croyent qu'il voulut attendre l'entiére concluſion du Traité, qui ſe négocioit entre la Reine d'Angleterre & les Etats, dans la vue d'agir ſelon la teneur des articles. D'autres s'imaginent qu'il ſe régla ſur la ſituation des affaires des Pays-Bas. Les victoires & les conquêtes d'Alexandre Farneſe lui firent eſpérer que, moyennant de fréquens renforts de troupes & d'argent, ce Prince avec le tems achéveroit l'entiére réduction des Provinces rebelles, ſans qu'il fût beſoin de s'embarquer dans une expédition, qui outre l'épuiſement de ſes finances lui préſentoit des dangers ſans nombre,

1585. bre, & les plus funestes suites si la fortune lui étoit contraire.

Sa joye au sujet de la guerre entre les Turcs & les Perses.

Au milieu de ces agitations d'esprit, il reçut une nouvelle qui servit à calmer en partie les vives inquiétudes, qui contribuoient le plus à tenir son esprit en suspens. Ce fut la guerre allumée entre les Turcs & les Perses. Il ne pouvoit souhaiter rien de plus avantageux, dans le dessein où il étoit d'employer toutes ses forces maritimes sur l'Océan, & pour faire la conquête d'un des meilleurs ports de Zélande suivant le conseil de Farnese, & pour tenir la Flotte Angloise en échec, & mettre à couvert de ses entreprises les places soumises à l'Espagne, comme on devoit s'y attendre après la conclusion de la ligue d'Elizabet avec les Flamans confédérez. Ainsi il n'y avoit rien à craindre du côté de la Méditerranée, pendant que les deux Empires ne songeoient qu'à se détruire, par des efforts qui occupoient en Asie toutes leurs troupes, & faisoient une diversion favorable à la Chrétienté. Et la satisfaction de Philippe fut d'autant plus complette, qu'il apprit que la victoire s'étoit déclarée pour les Persans, circonstance qui faisoit conjecturer que le superbe Osman n'en seroit que plus aheurté à poursuivre ses desseins contre les rivaux de ses Souverains. Par maniére de digression, & pour faire un changement de scéne sur le théatre des événemens que je décris, je vais toucher en peu de mots les particularitez les plus remarquables de cette révolution.

Détail de cet événement.

Après que le Grand-Visir Osman eut pris la résolution de se rendre maitre de Tauris, il

il fit répandre le bruit que les préparatifs de guerre étoient destinez à faire le Siége de Nakfivan, ville qui ne le céde à aucune de l'Europe pour les richesses & l'étendue du commerce. A cette nouvelle, il se présenta pour s'enrôler un nombre si prodigieux de personnes, attirées par l'espérance d'un butin immense qu'offroit une place aussi opulente, que le Géneral jugea impossible de nourrir longtems cette Armée nombreuse, & il ordonna à plus de quarante mille des prétendans de s'en retourner dans leurs maisons. Ce qui fut plus mortifiant pour cette troupe rejettée, c'est qu'ils furent tous contraints de payer une certaine somme en argent, chacun selon ses facultez. Ainsi ces pauvres gens, que l'avidité de s'enrichir du bien d'autrui avoit fait ambitionner de prendre les armes, se virent forcez de fournir de leur propre fonds aux frais de l'entreprise. Telle est la manœuvre assez ordinaire des Princes, mais particuliérement des Tirans, d'imaginer des prétextes pour surprendre le zèle & la bonne foi de leurs Sujets, & de se servir d'artifices & de violence pour en tirer de l'argent. 1585.

Au commencement du mois d'Aout Osman, à la tète d'une Armée d'environ quatre vingt mille combattans, partit d'Erzerum où il avoit assigné le rendez-vous général, pour prendre la route de Tauris, & contre son attente il arriva heureusement à la vue de cette ville en moins de quarante jours. Au premier avis de l'approche des Turcs, le Sophi sortit de Tauris avec son fils ainé, plutôt par la terreur qu'il se fit du Prise de Tauris.

1585. nombre des troupes Ottomanes, que par les effets qu'il auroit dû craindre s'il avoit été instruit de la situation où elles se trouvoient. En effet, le Grand-Visir étoit dans un embarras dont il n'auroit pu se tirer, pour peu qu'il eût rencontré de résistance, il manquoit de vivres, les milices marquoient ouvertement du dégout pour cette guerre, irritées de se voir les dupes de la promesse qu'on leur avoit faite du sac de Naksivan, & tous les jours elles se débandoient en foule. Cet incident n'ébranla pas Osman. Toujours ferme dans sa résolution, ce Général, après avoir battu quelques coureurs Persans envoyez pour le reconnoitre, s'approcha de Tauris, que les ennemis frapez d'épouvante abandonnérent, sans faire mine de se défendre. Osman, qu'un succès aussi inespéré mettoit au comble de ses desirs, ne perdit point de tems & fit bâtir une citadelle, pour conserver par les ressources de l'art & de l'imagination des hommes une conquête, qu'il ne devoit qu'au hazard & à sa bonne fortune.

Infidélité & barbarie des Turcs.

Dans les articles de la capitulation les habitans de Tauris avoient obtenu la vie sauve, & s'étoient rachetez du pillage moyennant une contribution de cinquante mille ducats. Cette derniére condition fut violée bientôt après: le Grand-Visir effrayé des murmures de ses soldats, mécontens de n'avoir pas pu obtenir le pillage de la ville conquise, conformément à la promesse qui leur en avoit été faite, prit pour satisfaire leur avarice le prétexte de la mort de huit Janissaires étranglez dans un bain, en punition de quoi

il

il ordonna le sac de cette malheureuse place pendant trois jours consécutifs. Une infidélité aussi criante remplit les Persans d'indignation, & leur courage irrité par le desir de la vangeance leur fit chercher les moyens de sacrifier à leur ressentiment des ennemis aussi barbares. Ils leur dressérent une embuscade, où cependant les Turcs ne donnérent pas comme ils s'y étoient attendus, mais il y eut à cette occasion une escarmouche des plus opiniâtrées & des plus sanglantes, dont le succès fut entiérement à l'avantage des Persans. Ceux-ci, animez par cette victoire, se crurent en état de faire sentir les efforts de leurs armes à ces cruels assaillans, qu'ils étoient résolus de faire repentir du traitement inhumain exercé dans Tauris contre tous les droits les plus sacrez. Rempli de cette vigoureuse résolution, le Sophi ne balança pas à faire voir aux ennemis, que non seulement il se croyoit assez fort pour ne pas craindre leurs insultes, mais que même il étoit disposé à les combattre. Pour cet effet il envoya un héraut porter un cartel à Osman, & le défier à une bataille générale, nonobstant la supériorité du nombre des Troupes Ottomanes. 1585.

Le Grand-Visir étoit alors fort malade d'une fiévre lente qui l'obligeoit de garder le lit, & par cette raison il ne jugea pas convenable d'accepter le défi, mais il crut pouvoir honnorablement remettre le combat sur quelque prétexte. Sur cette idée, il fit assembler le Conseil de guerre, où il proposa son avis. D'une commune voix il fut rejetté, tous les Généraux soutinrent que ce se- Défi des Persans aux Turcs.

1585. roit perdre la réputation des armes de l'Empire, d'autant plus que le refus du défi donneroit encore mieux au Sophi la hardiesse d'attaquer les Turcs, avec une ardeur impétueuse que soutiendroit l'opinion justement conçue de leur foiblesse ou de leur lâcheté. Osman, contraint de céder à ces remontrances, remit le commandement en chef à Cicala, qu'il chargea de donner les ordres nécessaires pour la bataille.

Bataille & défaite des Turcs.

Les Persans étoient déja préparez, ainsi l'on ne tarda pas à en venir aux mains. Des deux côtez les combattans furent également animez à faire leur devoir par la valeur & la bonne conduite des Généraux, qui étoient le fils du Sophi & Cicala que je viens de nommer. Mais enfin un événement fit déclarer la victoire pour les Persans: le Bacha de Diarbekir, le plus vaillant & le plus accrédité des Commandans de l'Armée Turque, tomba entre les mains des ennemis, sur le champ le Sophi lui fit couper la tête, qu'on exposa sur une pique à la vue des Ottomans. A ce spectacle les Turcs, saisis d'épouvante par la mort de l'Officier sur lequel ils fondoient toute l'espérance du succès, prirent honteusement la fuite, & furent longtems poursuivis par les vainqueurs, qui en firent un carnage horrible. L'action dura jusqu'à deux heures avant dans la nuit, & dans l'intervalle Osman, averti de la fuite des siens, sauta de son lit, tout accablé qu'il étoit de sa fiévre, se fit apporter ses armes, & courut à cheval pour ramener ses troupes sur le champ de bataille. Les premiers fuyards qui se trouvérent sur son chemin, il les

les abattit à ses piez avec une masse ar- 1585.
mée de fer qu'il portoit. Il se présenta par tout, il mit tout en usage pour rallier ses gens & renouveller le combat, il tâcha de ranimer leur courage par son exemple & ses promesses, par les menaces, par les reproches, par le souvenir de leurs victoires. Tous ses efforts furent inutiles, la frayeur avoit tellement troublé ses soldats, qu'ils étoient hors d'état d'être sensibles aux exhortations, aux menaces de leur Général. Pour comble de disgrace, pendant qu'il redoubloit ses mouvemens, qu'il couroit de côté & d'autre pour arrêter les fuyards & leur faire tourner tête contre l'ennemi, un Persan lui déchargea un coup sur l'épaule, & peu après il en reçut un autre au travers du visage qui le fit tomber mort sur la place. Sa perte décida du sort des vaincus, ce ne fut plus après cet incident qu'une boucherie, & pour tout dire en un mot il y eut quarante mille Turcs tuez, parmi lesquels on compta quatre Bachas & dix huit Sangiacs.

Conduite de la Porte à cette occasion.

Enfin les Persans las d'assommer, couverts du sang de leurs ennemis, chargez de butin & d'esclaves, cessérent de poursuivre les fuyards, & crurent plus à propos de se rabattre sans reprendre haleine sur Tauris, qu'ils reprirent en très peu de tems. Mais ce qui mérite une remarque particuliére, c'est qu'à Constantinopie on cacha au peuple la connoissance de cette sanglante défaite, on ne répandit dans cette capitale que l'agréable nouvelle de la prise de Tauris, & cela dans le tems même qu'elle étoit rentrée sous l'obéissance de la Perse. Au reste les Persans

1585. tirérent aucun fruit d'une victoire aussi considérable, ils se virent immédiatement après déchirez par des guerres civiles, qui furent les suites des divisions survenues dans la Maison royale. Les Turcs surent profiter de ces discordes, ils refirent une nouvelle Armée, après des difficultez infinies à trouver des soldats, pas même à force d'argent & de promesses, tant le dernier événement avoit rendu les Persans redoutables, au point que l'épouvante étouffa la jalousie des deux nations, & prévalut sur l'avarice naturelle des Turcs.

Sujets de mortification pour Philippe.

Si la guerre de Perse, & les suites funestes pour l'Empire Ottoman dont elle avoit été suivie, avoient fait envisager à Philippe les plus grands avantages pour ses desseins, sa joye & ses espérances furent bientôt altérées par deux incidens, qui lui causérent un chagrin sensible & les allarmes les plus vives. Le premier fut le choix que le Sultan fit d'un Grand-Visir en la place d'Osman tué à la bataille de Tauris : ce nouveau Ministre étoit Sinan que sa disgrace sembloit exclure de cette premiére charge de l'Empire. Le Roi Catholique n'étoit que trop instruit des sentimens de cet Officier, qu'il savoit n'avoir rien plus à cœur que de faire la guerre sur la Méditerranée, & d'abandonner tout autre projet de conquête. En effet il avoit coutume de dire qu'il n'en connoissoit point de plus nécessaire à la grandeur de la Maison Ottomane, & qu'il n'en voyoit point de plus aisée, que celle du Royaume de Sicile, qui la mettoit à portée d'établir sa domination sur la plus grande partie de l'Italie. A la nouvelle du ré-

rétabliſſement de Sinan ; Philippe jugea que ce Miniſtre ne feroit uſage de ſon pouvoir que pour attaquer ſes Royaumes dans la Méditerranée, & qu'il renonceroit à l'expédition de Perſe que les pertes précédentes rendoient impoſſible. L'autre ſujet des inquiétudes du Roi d'Eſpagne, & qui lui donnoit une jalouſie accablante, fut l'étroite correſpondance que de nouveaux liens ſerroient tous les jours de plus en plus entre la France & l'Empire Ottoman. De plus ce Monarque prenoit les plus violens ombrages du ſéjour continuel de l'Ambaſſadeur François à Conſtantinople, & du grand crédit qu'il y avoit, il attribuoit même aux ſollicitations de ce Miniſtre toutes les irruptions que les Turcs faiſoient dans ſes Etats, tous les ravages dont ils les avoient infeſtez, un nombre ſi prodigieux d'eſclaves, des richeſſes ſi immenſes qu'ils en avoient enlevées. A l'aſpect de ces circonſtances, il ne douta pas qu'à la faveur du crédit de Sinan, l'Ambaſſadeur de France ne fît les plus grands efforts pour animer ce Grand-Viſir à mettre ſes anciennes idées en exécution, & de là il enviſageoit toutes les forces des Turcs à la veille de fondre ſur ſes domaines. 1585.

Agité de cette crainte, Philippe ne ſongea qu'à traverſer à la Porte les intrigues & les deſſeins de ſes ennemis. Tout le zèle dont il avoit fait juſqu'alors parade contre les Infidéles, toute la haine qu'il avoit marquée pour ces ennemis du nom Chrétien, ces ſentimens ſi dignes d'un Monarque Catholique s'évanouirent à la vue de l'orage dont il

Ce Monarque tâche de faire alliance avec la Porte.

1585. il ſe croyoit menacé. Il réſolut de chercher à quelque prix que ce fût les moyens de le conjurer, & de faire alliance avec la Porte, & ce qui mérite d'être remarqué, ce conſeil lui fut donné par le Cardinal Granvelle. C'eſt ainſi que les animoſitez des Chefs de la République Chrétienne ne tendent qu'à en affoiblir les forces, & à rendre plus audacieux ces ſuperbes Ottomans, qui à dire le vrai ne peuvent que s'enorgueillir de ſe voir recherchez & flattez par les plus grands Monarques de la Terre, comme on ne l'éprouva que trop dans ces conjonctures. Ainſi Philippe envoya à Conſtantinople Etienne Ferrari & Jean Marigliani, qui à la vérité dans les commencemens parurent agir ſous d'autres prétextes, mais qui répandirent une prodigieuſe quantité d'or dont ils avoient été pourvus, parce qu'on ſavoit parfaitement que ce métal applanit tous les obſtacles à la Porte, & méne à la concluſion des Traitez les plus difficiles. Les Ambaſſadeurs n'eurent point de peine à ſe faire jour dans le cabinet des Miniſtres, & même à force de préſens ils ſe facilitérent des intelligences dans le Serrail. Malgré le ſuccès de leurs premiéres démarches, ils eſſuyérent des délais infinis, ſans pouvoir parvenir à rien terminer. Les premiers Officiers de l'Empire n'avoient garde de ſe défaire des Eſpagnols, dont la main libérale irritoit leur avidité, & l'eſpérance de ne point voir ceſſer cette pluye d'or, qui les avoit rendus ſi traitables. Mais la plus grande difficulté vint de la part des Ambaſſadeurs de France & d'Angleterre, qui ne vouloient pas ſouffrir qu'au-

qu'aucune autre Cour de l'Europe s'insinuât 1585.
dans l'amitié de cette redoutable nation, & qui n'épargnérent rien pour en exclure celle d'Espagne. On doit juger qu'ils ne soutinrent leur crédit qu'en distribuant des sommes considérables, ensorte que l'avarice des Turcs pleinement satisfaite, leur fournit encore un ample sujet de rire à la vue de tant de richesses prodiguées, d'un côté pour conclure une négociation, de l'autre pour la faire échouer. De cette maniére la mesintelligence des Princes Chrétiens ne servit qu'à remplir les bourses des Ottomans.

Traité entre Elizabet & les Etats.

Pour comble de mortification & d'allarmes, & ce qui devenoit d'une conséquence bien plus sérieuse, Philippe apprit la conclusion du Traité entre Elizabet Reine d'Angleterre & les Etats des Provinces confédérées des Pays-Bas. Cette Reine s'engageoit à envoyer à leur service quatre mille hommes d'infanterie, qu'elle devoit payer en entier jusqu'à leur débarquement, après lequel elle devoit fournir la moitié de leur solde pendant six mois. De leur part les Etats, pour la sureté qu'Elizabet exigeoit, s'obligérent de remettre entre ses mains Ostende, ou l'Ecluse, un mois après la conclusion du Traité, avec toutes les fortifications, les munitions de guerre & de bouche nécessaires: & que dans l'une ou l'autre de ces places, au choix de la Reine, elle feroit entrer une garnison de sept cens Anglois.

Peu de tems après il y eut un nouveau Traité, dont voici les principaux articles. La Reine promettoit de fournir un corps de cinq mille hommes d'infanterie & de cinq cens

1585. cens chevaux, (ce dernier nombre fut dans la suite augmenté à mille) sous la conduite d'un Gouverneur Général, qui seroit établi par la Reine, de même que tous les autres Officiers, qu'elle devoit payer jusqu'à la fin de la guerre. Et pour le remboursement de ses deniers, les Etats s'obligeoient de le faire, immédiatement après que, moyennant la grace de Dieu & l'assistance de la Reine, ils se verroient dans un plein repos, & que la paix seroit solidement rétablie. Dans ce remboursement étoient comprises les dépenses que la Reine auroit faites tant pour la levée de ses troupes, que pour leur transport d'Angleterre dans les Pays-Bas, & tous autres frais qu'elle feroit ensuite pour l'entretien de ces troupes. Ces payemens devoient se faire en quatre termes, le premier aussitôt après la publication de la paix, les autres successivement d'année en année.

Ce Traité comprenoit plusieurs autres articles jusqu'au nombre de vingt cinq, entre autres ceux qui suivent. Qu'aucun des soldats Anglois ne pourroit en aucune maniére avoir la plus petite correspondance avec les Espagnols, & que si l'on en découvroit quelqu'un coupable, il seroit puni sur le champ. De plus il fut convenu qu'il seroit permis à la Reine, outre le Gouverneur Général qu'elle envoyeroit, & qui jouiroit de toutes les prérogatives, de tous les droits & honneurs, dont les précédens Gouverneurs avoient joui par le passé, de mettre dans le Conseil d'Etat deux autres de ses Sujets, personnes qualifiées & recommandables par leur attachement à la Religion Chré-

Chrétienne Réformée. De plus, que dans le Conseil de guerre seroient admis deux autres Officiers Anglois, au choix & à la nomination du Gouverneur Général, mais avec le consentement du Conseil même. 1585.

Allegresse publique à ce sujet.

Le jour de la publication de cette alliance, on fit à Londres & dans les Pays-Bas des feux de joye & des réjouissances extraordinaires. Les Zélandois sur tout se distinguérent par les monumens qu'ils ont transmis à la postérité, pour perpétuer la mémoire de cet heureux événement. Ils firent frapper des médailles, sur lesquelles on voyoit d'un côté un Lion à moitié sorti des ondes de la mer, avec cette légende, J'EN SORS APRES AVOIR BIEN COMBATTU. Sur le revers on avoit gravé les armes de la Province, entourées de ces paroles, PAR LA VOLONTE' TOUTE PUISSANTE DE DIEU ET L'ASSITANCE DE LA REINE. Il en parut encore d'autres, l'une desquelles portoit l'effigie de la Reine avec ces mots, VOUS ETES NOTRE ESPE'RANCE.

Le Comte de Leycester passe dans les Pays Bas.

En conséquence du Traité de confédération dont je viens de parler, Elizabet nomma pour Gouverneur Général des Pays-Bas, & y représenter sa personne, le Comte de Leycester, fils de Jean Dudley Duc de Northumberland, avec une autorité absolue sur les troupes, & le pouvoir d'en changer les Officiers, selon le besoin & quand il le jugeroit convenable. Ce Seignenr arriva au commencement de Décembre en Zélande, où il fut reçu avec tous les honneurs imaginables. Il étoit accompagné du Comte d'Essex fils de sa femme, du Comte de

Nort-

1585. Northumberland, du Baron d'Audley, & d'environ sept cens Gentilshommes. De Zélande il passa en Hollande, dont toutes les villes lui firent des entrées triomphantes, & dans les premiers jours de l'année suivante il se rendit à la Haye, où les Etats-Généraux assemblez extraordinairement à cette occasion le reçurent de la maniére la plus solemnelle.

Dont il est déclaré Gouverneur.

Deux jours après, les Etats lui remirent les Patentes de Gouverneur Général des Provinces-Unies, & le Docteur Léonin Chancelier de Gueldre en fit la lecture, & prononça un discours convenable à la cérémonie. Il lui dit que les Etats-Généraux, pénétrez de reconnoissance des témoignages éclatans d'affection que Sa Majesté la Reine d'Angleterre & Son Excellence leur avoient donnez en tant de rencontres, jugeant absolument néceſſaire de rétablir l'autorité publique dans les Provinces-Unies, convaincus d'ailleurs de la sagesse, de l'expérience, du zèle sincére de Son Excellence, l'avoient d'un commun consentement choisi & nommé pour être leur Gouverneur & Capitaine Général dans toute l'étendue des Provinces-Unies, c'est-à-dire, dans le Duché de Gueldre, le Comté de Zutphen, les pays & Comtez de Flandres, Hollande, Westfrise, Zélande, & Frise: lui donnant une autorité absolue & pouvoir de gouverner & commander absolument dans les Provinces ci-dessus nommées & tous les pays leurs confédérez, en tout ce qui concerne la guerre & ses dépendances, tant par terre que par mer, avec une faculté la plus

plus ample de commander à tous les Gou- 1585.
verneurs, Commandans, Amiraux, Vice-Amiraux, & tous les autres Officiers de guerre, de quelque rang qu'ils puſſent être, tant d'infanterie que de cavalerie, leſquels à cet effet ſeroient tenus de prêter ſerment de fidélité à Son Excellence, en qualité de Gouverneur & Capitaine Général. Que de plus les Etats-Généraux avoient décerné & décernoient à Son Excellence pouvoir & autorité en tout ce qui regarde le gouvernement politique & l'adminiſtration de la juſtice dans le reſſort de toutes les Provinces ci-deſſus mentionnées, conjointement & de concert avec le Conſeil d'Etat, qui ſoit établi à cet effet, de la même maniére & avec la même puiſſance & les mêmes prérogatives qui avoient été annexées aux autres Gouverneurs du tems de Charlequint. En outre les Etats déclaroient & promettoient que des revenus provenans des domaines desdites Provinces ſeroit prélevée par préférence à tout la paye des Officiers & Gouverneurs ſuivant les anciens roles, & que le reſte ſeroit appliqué aux dépenſes de la guerre. Toutes les conditions ci-deſſus ſous cette reſerve, que lesdittes Provinces conſerveroient la pleine jouiſſance de leurs priviléges, droits, & coutumes, ſelon qu'il ſeroi encore plus amplement déclaré par Son Excellence. Et comme il étoit impoſſible de ſoutenir la guerre, ſans tirer des contributions au delà de celles que l'Angleterre fourniſſoit, les Provinces s'obligeoient à payer toutes les taxes ordinaires. Et en cas que les conjonctures réduiſiſſent à la néceſſité d'en impoſer de nou-

1585. nouvelles, les impofitions fe feroient du consentement du Gouverneur Général fous les ordres & le bon plaifir du Confeil, fans qu'on pût rien innover dans la maniére ufitée de faire les levées.

Indignation de la Reine à ce fujet.

En conformité de ces engagemens, les Etats en corps promirent à Son Excellence d'entretenir toujours avec elle une étroite correfpondance, de l'affifter, & de la fervir dans toutes les occafions avec une fidélité à toute épreuve. Enfuite ils firent publier à fon de trompe & afficher une Ordonnance, par laquelle il étoit enjoint à toutes perfonnes engagées au fervice des Provinces, tant dans l'infanterie que dans la cavalerie, & à tous autres de quelque rang & condition qu'ils puffent être dans le département de la marine, en un mot à toutes les troupes de terre & de mer à la folde des Flamans confédérez, d'être fidéles à Son Excellence, & de fuivre exactement fes ordres dans toutes les rencontres. Enfuite le Comte de Leycefter accepta le gouvernement, & les Etats furent les premiers à lui prêter ferment de fidélité, ce que firent auffitôt le Prince Maurice & tous les Officiers préfens. Elizabet fut très mécontente quand elle apprit que le Comte avoit accepté un pouvoir auffi étendu, cette Princeffe étoit trop habile pour fe laiffer éblouir par la démarche que les Etats venoient de faire, & elle connut affez que par cette réfignation des droits de la Souveraineté, leur but avoit été de lui impofer fous cette ombre des engagemens au delà de ce qu'elle s'étoit propofé. Pour prévenir cet inconvénient, elle

elle fit partir fur le champ Thomas Heneage fon Chambellan, qu'elle chargea de faire fes plaintes au Comte de ce qu'il avoit paffé fes ordres en acceptant le gouvernement des Pays-Bas avec un pouvoir auffi abfolu; & de lui témoigner de fa part qu'elle trouvoit fort étrange que fon Sujet eût eu la hardieffe de recevoir des titres qu'elle avoit abfolument refufez. L'Agent avoit ordre de protefter aux Etats que la Reine n'entendoit en aucune façon s'immifcer dans la fouveraineté de leurs Provinces, ni les prendre fous fa protection d'une maniére illimitée: qu'elle n'avoit d'autre deffein que de leur fournir les fecours promis. Enfin elle ordonna au Comte de ne prendre d'autre autorité, que celle dont le Traité faifoit mention. 1585.

Satisfaction que lui donnent les Etats.

Ces ordres furent un coup de foudre pour le Comte de Leycefter, qui envifageoit comme un affront d'abdiquer un pouvoir qu'il avoit accepté avec tant de gout & d'empreffement. D'un autre côté les Etats conçurent de cette déclaration les plus vives inquiétudes, à la vue du befoin qu'ils avoient d'une puiffante affiftance dans les triftes conjonctures où ils fe trouvoient. Sur ces mouvemens, le Comte & les Etats écrivirent une lettre commune, par laquelle dans les termes les plus humiliez & les plus foumis ils tâchoient de colorer fous différens prétextes ce qui s'étoit paffé. Les Etats y proteftoient que leur intention n'avoit jamais été de mettre Sa Majefté dans des obligations plus étendues, que celles qui étoient établies dans le Traité: que la né-

1585. néceſſité de leurs affaires exigeoit qu'ils miſſent à leur tête un Gouverneur revêtu d'une puiſſance abſolue: que dans ces circonſtances ils avoient cru pour la plus grande gloire de Sa Majeſté ne pouvoir établir dans cette charge ſuprême d'autre Sujet que le Comte de Leyceſter, déja revêtu par Sa Majeſté du commandement de ſes troupes auxiliaires & de celles des Etats; que même ce Seigneur n'auroit jamais pu gouverner d'une maniére avantageuſe, s'il n'avoit pas été muni d'une autorité abſolue. Elizabet fut ſatisfaite de ces excuſes, & répondit que, puiſque c'étoit une affaire finie, les Etats priſſent bien garde d'en uſer avec le Comte de Leyceſter comme ils avoient fait à l'égard de l'Archiduc Matthias. Elle les exhortoit encore à avoir une attention particuliére à remplir conſtamment & avec toute l'exactitude requiſe tous leurs engagemens, ſur tout par rapport à la remiſe des fonds entre les mains de ſon ſuſdit Général, & à la promeſſe qu'ils avoient faite de lui abandonner toute la puiſſance néceſſaire, pour l'exécution des deſſeins qu'il jugeroit convenables à leurs intérêts. Enfin elle ajoutoit qu'ils ne devoient pas ajouter foi aux bruits que des brouillons faiſoient courir, qu'elle étoit diſpoſée à faire la paix à leur inſu, avec proteſtation de ſa part qu'elle ne le feroit jamais, & qu'elle avoit pour la conſervation de leur liberté des ſentimens plus favorables, qu'on ne le croyoit dans le monde.

Ordres du Roi d'Eſpagne contre les Anglois.

Après la publication du Traité, qui ſe fit à l'arrivée du Comte de Leyceſter en Hollan-

lande, ſur le champ le Roi d'Eſpagne expédia des ordres à tous les Officiers & Gouverneurs de ſes Provinces & places dans toute l'étendue de ſes Etats, de faire arrêter les Anglois qui s'y trouveroient, & de confiſquer leurs vaiſſeaux, marchandiſes, deniers, & tous autres effets généralement quelconques. Cette ordonnance fut exécutée avec tant de rigueur, qu'un grand nombre de ces négocians ne purent éviter la honte de faire banqueroute, d'autres ſe virent contraints pour ſubſiſter de faire le métier de pirates. Aucun d'eux ne put ſe mettre à couvert de ces hoſtilitez, la guerre entre l'Eſpagne & l'Angleterre n'ayant pas été déclarée, ils ne penſérent à rien moins qu'à ſe retirer, & ils n'auroient pu même en avoir le tems. Les Eſpagnols ſurent mettre à profit cette conjoncture, ſous ce prétexte ils prirent ou pillérent tous les bâtimens Anglois, qu'ils rencontrérent ſur la route des Indes Occidentales, ſoit qu'ils y allaſſent ou qu'ils en revinſſent, & cela avec d'autant plus de facilité, que la nation Angloiſe ne pouvoit en aucune maniére trafiquer en Eſpagne, en Portugal, ni dans les pays des autres parties du monde ſoumis à ces Couronnes, que ſous le bon-plaiſir des Eſpagnols. Les Anglois voulurent uſer de repreſailles; mais Alexandre Farneſe avoit donné de ſi bons ordres aux marchands Eſpagnols, qu'ils avoient mis en ſureté tous leurs effets, fait ſortir leurs vaiſſeaux des ports d'Angleterre, & s'étoient enſuite retirez, avant qu'on pût en venir à ces exécutions. La nation Angloiſe fit des pertes im-

1585.

1585. immenſes dans cette rencontre, ou du moins elle ſe reſſentit de la ruïne de quantité de particuliers, qui remplirent le Royaume de murmures contre les Miniſtres qui gouvernoient la Reine, principalement contre le Comte de Leyceſter, comme celui qui avoit déterminé leur Souveraine à prendre en main la défenſe des Provinces confédérées des Pays-Bas.

Fêtes célébrées à Turin.

La fin de cette année eſt remarquable par les réjouiſſances & les fêtes qui ſe célébrérent à la Cour royale de Turin, avec une magnificence & une pompe qui effaçoient les triomphes les plus ſuperbes. Il s'y trouvoit un concours d'Ambaſſadeurs de tous les Souverains de l'Europe, qui y avoient été envoyez pour féliciter le Duc & la Ducheſſe à l'occaſion de leur mariage. On y voyoit encore un nombre incroyable de Seigneurs des plus illuſtres Maiſons, qui s'y étoient rendus de tous les côtez, pour prendre part aux plaiſirs des tournois, des bals, des jeux, des comédies, & des ſpectacles de toutes les eſpéces, qui diverſifioient tous les jours les délicieux amuſemens, imaginez pour faire éclater avec plus de faſte aux yeux de cette foule d'étrangers l'allegreſſe des Piémontois. Il faut rendre juſtice à ces peuples, ils ſe font honneur par les dépenſes qu'ils n'épargnent jamais dans de ſemblables rencontres, de même qu'ils eſtiment comme le plus grand bonheur qui puiſſe leur arriver de pouvoir répandre juſqu'à la derniére goute de leur ſang pour le ſervice à de leur Prince.

Eloge du Duc Charles-Emanuel.

Pendant ces divertiſſemens, le Duc Charles-

les-Emanuel, toujours rempli de ſes vaſtes 1585.
idées, occupoit ſon eſprit d'une maniére bien différente, & ne ſongeoit qu'aux deſſeins ſans bornes que ſon imagination enfantoit pour ſe mettre au plus haut degré de grandeur. On peut dire que ſon corps ſeul aſſiſtoit à toutes ces fêtes, & que ſon eſprit parcouroit toutes les contrées qu'il envelopoit dans ſes projets, que ſon inſatiable avidité portoit à un point de hauteur ſi diſproportionnée à ſes forces, qu'il lui devenoit impoſſible de parvenir à l'exécution. Juſqu'alors l'Europe n'avoit point encore vu de Prince, je ne dis pas de ſa ſphére, mais d'une puiſſance infiniment ſupérieure, qui ait jamais flatté ſes deſirs de conquêtes plus étendues. Il s'imaginoit que la nature & l'art devoient néceſſairement concourir à l'entier accompliſſement de ſes ſouhaits. Ce que ſon eſprit échauffé des méditations du jour lui préſentoit pendant ſon ſommeil, le lendemain il ne le croyoit pas au deſſus de ſon pouvoir, & il ne penſoit plus qu'aux moyens de l'exécuter. Semblable au génie d'un certain Philoſophe, le ſien ſe tranſportoit dans tous les Royaumes & dans toutes les Provinces, pour choiſir les plus faciles à être incorporées à ſes domaines. Mais il s'aveugloit tellement de ces chiméres, qu'il perdoit de vue la route propre à le ramener dans ſon centre, preſque toujours il oublioit l'état de ſes forces & ne ſe connoiſſoit plus lui-même, & voilà la ſource de cette préſomption qui lui faiſoit enviſager le ſuccès infaillible de toutes les entrepriſes qu'il ſe forgeoit. Il avoit une fécon-

1585. dité d'esprit inconcevable, pour pénétrer les choses les plus impossibles, comme les plus capables de le satisfaire. Son ambition égaloit au moins celle d'Alexandre qui se trouvoit trop resserré dans l'univers ; il avoit le courage de Jason pour tenter toutes les expéditions qui nourissoient sa soif de conquérir. Il est certain que, si la fortune de ce Prince avoit répondu à la grandeur de ses desseins, il seroit mort possesseur d'une vaste Monarchie, & non pas dépouillé comme il le fut toute sa vie de presque tous ses Etats patrimoniaux, ou du moins de ceux sur lesquels il formoit des prétentions, & qui étoient sans nombre. On lui entendoit dire souvent „ qu'il ne pou-
„ voit pas comprendre que Philippe II.,
„ maitre de tant de Royaumes, fût assez
„ tranquille pour souffrir des Souverains au
„ voisinage de ses Etats, & que si la for-
„ tune lui avoit remis la moitié des domai-
„ nes de ce Monarque, il auroit bientôt
„ réduit l'univers entier sous un même mai-
„ tre & une même Religion ". D'où l'on peut connoitre sans se tromper le véritable caractére de ce Prince ambitieux.

Desseins sur la Suisse qu'il inspire à Philippe.

Voici un échantillon des projets qu'il rouloit dans sa tête. Pendant qu'il étoit en Espagne, dans les entretiens qu'il eut avec le Roi Philippe son beau-pére, il lui exposa les plans d'un si grand nombre de conquêtes, que ce Monarque pour s'en débarasser se vit contraint de lui dire un jour,
„ que Dieu lui avoit donné tant d'Etats,
„ que l'ambition même ne pouvoit en sou-
„ haiter davantage ; ensorte que ce seroit
„ ten-

„ tenter Dieu, de vouloir entreprendre ſur 1585.
„ les domaines des autres Souverains". Entre autres expéditions, le Duc lui rendit ſi facile celle de la Suiſſe, il lui fit voir tant de gloire à tourner ſes forces à cette entrepriſe, qu'à l'entendre parler le ſuccès devoit être auſſi certain qu'il l'aſſuroit. Quoique Philippe fût trop éclairé ſur la ſituation des Puiſſances de l'Europe, pour ne pas connoitre le faux de ces idées, néanmoins il eut la complaiſance de faire les démarches, qu'il auroit faites s'il avoit été dans la diſpoſition de ſuivre les mouvemens de ſon gendre: Peut-être n'avoit-il d'autre vue que d'entretenir dans ce Prince cette ardeur guerriére, cette ambition démeſurée qui le dévoroit. Quoi qu'il en ſoit, il donna ordre au Sieur Sparel Bourguignon de ſe tranſporter ſur les lieux, ſous prétexte d'un voyage particulier, & de prendre toutes les connoiſſances convenables. Il le chargea de lui rendre compte de la ſituation des affaires des Cantons, ſi les Catholiques vivoient en bonne intelligence avec les Proteſtans, ſi ces peuples avoient des Officiers de réputation, juſqu'où ils portoient l'amour de la liberté, en quoi conſiſtoient les principales forces des uns & des autres, & d'autres particularitez de cette nature. Sparel exécuta fidelement ſa commiſſion, & comme il connoiſſoit le pays dont il poſſédoit la langue, verſé d'ailleurs dans le manége du monde, il eut bientôt tous les éclairciſſemens que ſon Souverain lui demandoit, & il lui envoya le mémoire ſuivant.

1585.

TRE'S PUISSANT MONARQUE,

Lettre fur les forces de cette République.

„ En conformité des ordres de Votre „ Royale Majefté, je n'ai pas manqué de „ me tranfporter en perfonne, non feulement dans chaque Canton, mais encore „ dans chaque fortereffe de cette République, pour découvrir par moi-même les „ fentimens, l'état, la conduite de ces peuples. J'ai fait tout mon poffible pour répondre à la confiance de Votre Majefté, „ & fuivre exactement les ordres qu'elle m'a „ prefcrits; j'efpére que cette lettre la convaincra de la fincérité de mon zèle pour „ fon fervice, telle que Votre Majefté doit „ l'attendre d'un Sujet très fidele & très „ foumis.

„ La Suiffe eft un corps, à tous égards „ entiérement femblable au corps humain. „ Il paroit, comme lui, divifé en plufieurs „ membres, comme lui il n'a en fubftance „ qu'un feul canal, d'où la nourriture fe répand dans toutes fes parties. La liberté eft „ aujourd'hui l'ame & le premier mobile de „ la Suiffe, &, à l'inftar de l'ame qui anime le corps humain, elle eft dans cette „ République toute dans tout le corps & „ toute dans chaque partie. Si dans le corps „ humain il n'eft pas poffible de toucher avec la pointe d'une aiguille l'extrêmité „ d'un doigt, que tout le corps enfemble ne „ reffente en même tems de la douleur; il „ n'eft pas moins impoffible d'offenfer la plus „ petite parcelle du vafte corps Helvétique, „ fans l'émouvoir tout entier. Sur cette idée

„ con-

„ constante & incontestable, il sera toujours 1585.
„ de la prudence & de la saine politique de
„ ne point troubler son repos, parce qu'il ne
„ peut en arriver que les plus grands dom-
„ mages, à quiconque aura la témérité de
„ le réduire à la nécessité de se défendre.
„ Quelques-uns comparent la Suisse à un
„ Roi d'abeilles, qui lors qu'on le laisse
„ tranquille sans le toucher, ne s'occupe a-
„ vec son essain qu'à faire du miel, mais
„ qui au moment qu'on l'inquiete fait sortir
„ des troupes de petits animaux armez d'ai-
„ guillons, dont ils font de si vives blessu-
„ res, qu'"ils ôtent bientôt l'envie de s'en
„ approcher. La Suisse en corps est vérita-
„ blement comme ce Roi des abeilles, elle
„ sait tenir ses peuples tellement unis, mais
„ en même tems si jaloux de leur indépen-
„ dance, qu'à l'exemple des abeilles ils ne
„ font sentir leur force & leur courage, que
„ quand on veut entreprendre sur leurs droits
„ & leurs domaines. Et de quelle nature
„ sont les coups que porte leur valeur irri-
„ tée, on peut l'apprendre des Ducs de Bour-
„ gogne & des Sérénissimes Archiducs d'Au-
„ triche, qui, pour avoir voulu piquer cette
„ guêpe redoutable, se sont vus contraints
„ plusieurs fois de laisser les champs de ces
„ braves défenseurs de leur liberté couverts
„ des corps de leurs Capitaines & de leurs sol-
„ dats. Les Suisses sont doux & humains
„ dans les Etats étrangers, chez eux ils sont
„ fiers & intraitables, & n'ont d'autre at-
„ tention que celle de veiller continuelle-
„ ment à la conservation du voile d'or de
„ leur liberté. Quelque divisez qu'ils soient

1585. „ fur le fait de la Religion, qui y forme „ deux branches, cet intérêt ne les empê- „ che pas d'avoir en tout tems un même ef- „ prit pour le bien général. Cette circonf- „ tance même fert à les tenir plus alertes fur „ leur fureté, & tous réunis fous ce point „ de vue ils agiffent avec un concert admi- „ rable, & vivent enfemble de maniére que „ par rapport à cette intelligence fraternelle „ ils ne peuvent être mieux comparez qu'à „ un effain d'abeilles. Ces réflexions fuffi- „ fent à la fageffe confommée de Votre Ma- „ jefté Royale. Je finis par lui dire que fi les „ Suiffes fe diftinguent au fervice des autres „ Princes par une fidélité & une valeur à „ toute épreuve, ne doit-on pas redouter leur „ courage, lorsqu'ils fe verront dans la né- „ ceffité de défendre leur propre Patrie"?

Heureufe fituation de Philippe.

Cette année fut la foixantiéme de l'âge du Roi Catholique. Ainfi ce Monarque, parvenu à une vieilleffe que les fatigues du gouvernement avoient rendu fujette à de grandes infirmitez, aggravées par les attaques prefque continuelles d'une goute fort douloureufe, fembloit ne devoir fonger qu'à fe mettre dans une fituation moins agitée, pour ne pas voir fuccomber fous le poids des affaires le peu de force de fon tempérament, qui s'affoibliffoit de jour en jour. La divine Providence, qui fe plait fouvent à confondre la prudence humaine par les événemens qu'elle permet, difpofoit le fuccès des affaires de ce Prince de maniére que, pour peu qu'il fît ufage de cette fageffe dont le Ciel l'avoit abondamment pourvu, il pouvoit trouver toujours

jours l'occaſion d'acquérir d'autant plus de gloire, que ſes démarches tournoient à l'avantage de la République Chrétienne. En même tems il ſe voyoit ſi heureux dans ſa famille, qu'il avoit un ſujet légitime d'oublier les chagrins que lui avoient donnez la mort de ſa femme, de pluſieurs Princes ſes enfans, & de tant d'autres perſonnes qui lui étoient ſi chéres. On peut aſſurer que tout autre que lui n'auroit pu ſurvivre à tant de revers, mais ce grand Monarque, à ſes malheurs domeſtiques, aux embarras, aux agitations inſéparables des guerres importantes qu'il eut à ſoutenir pendant toute ſa vie, opposa toujours une tranquillité d'eſprit, une égalité d'ame, qu'il n'eſt preſque pas poſſible de concevoir, & qui effectivement le faiſoit croire inſenſible à quiconque ne connoiſſoit pas ſon caractére. Jamais Prince n'eut à ſoutenir autant de traverſes auſſi accablantes, jamais Prince ne ſut mieux ſoumettre les mouvemens de ſon cœur aux conſeils de ſa Raiſon: auſſi le fruit de cette habitude à ſe faire violence, fut de jouir dans ce monde de la ſouveraine félicité. 1585.

Pour tracer en peu de mots l'étendue de ſon bonheur, il ſuffit de dire que dans ce tems tout concouroit à le combler de gloire. L'Eſpagne lui obéiſſoit avec cette ſoumiſſion & cet attachement qu'elle a toujours témoigné pour ſes Souverains; tout étoit tranquille en Italie, malgré la jalouſie d'une domination étrangére; les troubles des Pays-Bas, quoique dans un état à ne pouvoir pas en eſpérer ſitôt la fin, commençoient néanmoins par la valeur d'Alexandre Farneſe à prendre un

Tranquillité de ſes Etats.

1585. un train qui flattoit de les voir un jour terminez. Pour ſurcroit de ſatisfaction, le Prince Philippe, qui avoit été longtems malſain & preſque impotent, enſorte qu'on deseſpéroit qu'il pût vivre, parut cette année ſurmonter la foibleſſe de ſon tempérament, ſon eſprit ſe dévelopa, & fit paroitre une force, une nobleſſe, une pénétration, un penchant à la gloire, convenables à l'héritier de tant de Royaumes, en qui couloit le ſang de tant de héros.

Fin du VIII. Livre, & du IV. Tome.

